00037269

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 17 February, 2016

HISTOIRE

DE LA RÉGÉNÉRATION

DE LA GRÈCE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

HISTOIRE

DE LA RÉGÉNÉRATION

DE LA GRÈCE,

COMPRENANT

LE PRÉCIS DES ÉVÈNEMENTS

DEPUIS 1740 JUSQU'EN 1824.

PAR F.-C.-H.-L. POUQUEVILLE,

ANCIEN CONSUL-GÉNÉRAL DE FRANCE AUPRÈS D'ALI PACHA DE JANINA, CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE L'INSTITUT DE FRANCE, ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MARSEILLE, DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE PARIS, DE L'ACADÉMIE IONIENNE DE CORCYRE, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

AVEC CARTES ET PORTRAITS.

37269

TOME III.

V V-L-5

A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS,

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

MDCCCXXIV.

00037269

HISTOIRE
DE LA RÉGÉNÉRATION
DE LA GRÈCE.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Insurrection de Samos. — Levée et organisation de troupes régulières.—Fureur des Turcs asiatiques.—Désordres commis par eux aux Dardanelles. — Arrivée de la flotte mahométane à Mitylène ou Lesbos. — L'escadre grecque se met à sa poursuite. — Beau fait d'armes de quatre bricks grecs; — détruisent un vaisseau de ligne ennemi.— Fuite de l'armée navale ottomane. — Projet des Grecs sur Smyrne; — Se dirigent vers Cydonie. — Incendie et destruction de cette ville.—Les insurgés sauvent les habitants.—Chrétiens vendus par les barbares. — Descente des Samiens sur les côtes de l'Asie mineure. — Massacres de Smyrne. — Belle conduite de M. David, consul de France. — Zèle, charité, protection de la marine royale envers les Grecs. — Assas-

sinat des autorités turques. — Ochlocratie musulmane.— Bâtiment sarde sacrifié ; — son équipage assassiné. — Causes et conséquences de cette affaire.

Sans s'occuper de la pensée des cabinets de l'Europe, les Grecs appareillaient pour se porter à la rencontre de la flotte ottomane, qui se disposait à entrer dans l'Archipel, afin d'attaquer Samos. Cette île s'était insurgée, comme nous l'avons dit, à la nouvelle de l'assassinat du patriarche Grégoire. Les primats rassemblés à Vathi, bourgade située vers l'embouchure de l'Imbrasos, fleuve que Junon honora de ses premiers regards, ayant proclamé l'indépendance, le peuple avait massacré le cadi et ses satellites, qui s'étaient rendus odieux par leurs iniquités. Les campagnes avaient suivi cet exemple, les Turcs qui s'y trouvaient disparurent, des actions de graces retentirent dans toutes les églises, et les paysans, ivres de joie, allumèrent un si grand nombre de feux sur les montagnes, qu'on aurait cru qu'ils célébraient encore une fois la victoire de Mycale, si on n'avait pas bientôt appris que c'était le triomphe de la croix, dont ils venaient d'inaugurer l'étendard.

Le conseil des anciens, présidé par l'archevêque, décréta de députer immédiatemment deux de ses archontes à Psara, pour y faire part de la révolution qui venait de s'opérer. Les consuls des puissances chrétiennes, qui étaient presque tous des indigè-

nes, s'empressèrent de sacrifier leurs emplois à l'honneur de servir leur patrie. Les hommes en état de porter les armes se présentèrent pour la défendre, et, dans l'espace de deux jours, on réunit six mille hommes, animés d'un excellent esprit. On ne tarda pas à recevoir du canon que les Psariens envoyèrent, et le port fut fortifié de manière à ne rien craindre du continent, dont l'île n'est séparée que par un canal d'un mille, qu'on peut franchir sur des radeaux.

Cette espèce de dioryctos ou fossé, entre dans le système de défense de Samos, où l'on n'aborde que par le port Vathi, l'île n'offrant, dans une circonférence de plus de vingt-deux lieues, que des côtes inaccessibles même aux plus faibles barques. Ce mouillage est lui-même borné à peu de distance par des montagnes escarpées, dans lesquelles on ne pénètre qu'à la faveur de défilés, susceptibles d'être défendus en faisant rouler des roches qui forment des avalanches de pierres, mille fois plus meurtrières que le feu de l'artillerie. Les Samiens connaissaient l'avantage de la position qu'ils occupaient; et une idée salutaire qu'ils conçurent, les plaça tout-à-coup à la tête de l'insurrection. Ils se considérèrent comme le lieu d'asyle des chrétiens de l'Asie mineure; et la terre qui dévora Polycrate tressaillit, lorsqu'on proposa, dans le conseil des anciens, de former des corps disciplinés à l'européenne, pour défendre ce boulevard de l'indépendance.

Plusieurs Samiens avaient combattu sous nos drapeaux pendant l'expédition d'Égypte; d'autres avaient

servi en Russie; et quelques jeunes gens, s'étant soumis à l'apprentissage de la manœuvre, devinrent les instructeurs des milices montagnardes. Vers le commencement de mai, trois mille Samiens marchaient au pas, chargeaient par temps, quand les persécutions suscitées contre les chrétiens de l'Asie mineure refoulèrent vers eux une multitude de proscrits. Le dénombrement des soldats qui grossirent leurs rangs par ce reflux, se montait, au premier juin, à plus de quatre mille, tous gens de cœur. On n'avait encore mis en pratique que le système de stratégie par compagnie : mais alors on les amalgama en régiments; et les officiers français, de la corvette la Chevrette, commandée par M. Richard, qui eurent occasion de les voir manœuvrer, furent étonnés de leur belle tenue. Les chefs étaient coiffés du casque hellénien, les soldats vêtus du costume historique; et si les mousquets n'eussent pas annoncé la différence des temps, on les aurait pris pour les vainqueurs de Tigrane.

Au récit de ce prodige politique, les Turcs frémirent, et les Grecs de Scala Nova, de la Carie, de la Doride, de la Lycaonie, qui purent échapper à leurs poignards, s'embarquèrent en foule pour Samos. L'île qu'ils encombraient, allait se trouver dans le même embarras que Psara, par cette surabondance de population, si l'approche du danger n'avait pas obligé la majeure partie des réfugiés, qui étaient des femmes et des enfants, à se retirer dans des îles éloignées. Dans cette crise, l'archevêque de Samos devint le soutien de tous les infortunés. Il pourvut à leur

embarquèrent, et, après l'avoir terminé, il resta au milieu de dix mille combattants, qu'il eut le rare bonheur de maintenir dans une union parfaite. Il avait persuadé au Sénat, de les tenir en haleine; et ce conseil, ayant pour principe : *que la guerre doit nourrir la guerre*, on résolut d'attaquer le continent.

La première expédition qu'on fit en Asie, fut de deux mille hommes, qui revinrent chargés de butin et suivis d'un grand nombre d'esclaves turcs des deux sexes, qu'on ne relâcha qu'après en avoir tiré une copieuse rançon. Huit jours après, les Samiens descendirent de nouveau au fond du golfe de Mycale, où la supériorité de la discipline leur procura seule la victoire contre une multitude de barbares qui se battirent avec acharnement. Enfin, ils renouvelèrent si souvent leurs excursions, que la partie de l'Anatolie qui fait face à Samos fut abandonnée à plus de six lieues à la ronde par les mahométans.

Les Turcs, qui ne se vengent jamais qu'en lâches, répondaient à chaque victoire des Samiens par le meurtre des chrétiens, que l'impunité avouée par le gouvernement livrait à leurs ressentiments. Ainsi, pour les préparer au carnage, on ferma les yeux sur quelques assassinats qui eurent lieu à Smyrne, dans les premiers jours de juin, car les grands coups ne devaient être portés qu'à l'apparition de la flotte turque. Elle était sortie de Constantinople, vers le milieu du mois de mai, avec des équipages composés de vagabonds de race franque, de galériens tirés du bagne; et d'un ramassis de brigands armés, qui auraient seuls suffi

pour faire échouer l'entreprise la mieux calculée, si le vice-amiral n'avait été en rapport parfait d'ignorance avec ceux qu'il commandait.

C'était une des créatures du capitan pacha Kara Ali, qui était resté en arrière pour organiser une seconde escadre, avec laquelle il devait rejoindre son protégé à Mitylène, où le rendez-vous était fixé. Après avoir louvoyé pendant quinze jours sur la Propontide et l'Hellespont, les argonautes du croissant, dont les joyeux entretiens roulaient, chaque jour, sur le plaisir d'incendier les vaisseaux grecs, de dévaster les îles, et de rapporter des cargaisons de têtes, mouillèrent aux Dardanelles. Le sultan les croyait, comme on l'a su depuis, déjà arrivés à Mitylène; et, l'œil fixé sur les mers, il en attendait des nouvelles, lorsqu'il apprit que ses braves étaient encore à peu près aux portes de la capitale. Ils s'étaient, au demeurant, signalés à leur premier attérage, en égorgeant une soixantaine d'artisans grecs, domiciliés dans la ville asiatique des Dardanelles. Ils avaient ensuite pillé des maisons, des églises; brûlé et saccagé le village de Maïto, situé de l'autre côté du détroit; mais, a cela près, ce n'était rien, puisqu'il n'avait péri que des chrétiens, pourvu qu'on remît en mer. L'ordre leur en fut de nouveau expédié par un bateau fin voilier, qui ne les quitta qu'après leur avoir vu doubler le cap Sigée.

Le grand Imam avait predit aux mahométans : *que les infidèles baisseraient pavillon à l'aspect du croissant.* On cinglait, dans cette confiance vers Imbros, lorsqu'on découvrit l'avant-garde de l'escadre

grecque, courant bord sur bord, avec l'étendard de la croix déployé. La tenue de ces petits navires, leur marche rapide, la précision des manœuvres qu'ils exécutèrent autour des citadelles flottantes des barbares, commencèrent à leur faire baisser le ton. Cependant les Grecs prirent chasse; et les Turcs, ayant continué leur route vers Ténédos, aperçurent bientôt une autre division chrétienne, qui s'éloigna comme la première à leur approche. Mais, en fuyant ainsi, les bâtiments des insurgés semblaient se multiplier et sortir, comme autant de divinités menaçantes, du sein des ondes, de sorte que les Osmanlis, qui les avaient observés depuis le cap Sigée, arrivèrent estés par soixante-dix bricks, à Lesbos. Leur escadre, si fière de sa supériorité, lorsqu'elle était au mouillage des Dardanelles, entra précipitamment dans la rade d'Euripe, que les modernes appellent le Port des oliviers, sans oser brûler une amorce contre l'ennemi, qui ne cessa pas de naviguer dans ses eaux.

Une pareille audace consterna les Turcs, qui n'appelaient les insulaires que du nom de *taouchans*, ou lièvres; et tremblants comme ces animaux timides, ils étaient vaincus d'avance. A les entendre, ils n'avaient pas mis en mer pour se battre, mais pour assassiner des hommes qu'on leur avait représentés riches et sans défense. Bientôt les murmures succédèrent à la crainte; et les équipages se plaignirent de l'imprudence de leurs chefs, qui les avaient trompés. Ceux-ci, qui ne devaient leurs commandements qu'à des intrigues de sérail, n'étaient pas moins in-

quiets; car ils s'attendaient à chaque instant à être brûlés dans la rade où ils se trouvaient; sans considérer qu'avec les superbes vaisseaux qu'ils montaient, il suffisait d'appareiller, pour obliger les Grecs à prendre la fuite.

Les Hydriotes le savaient. Ils connaissaient l'insuffisance de leurs moyens pour attaquer l'ennemi; mais ils comptaient sur la présomptueuse ignorance des Ottomans, qu'ils épiaient, afin de profiter de leurs fautes. Dans le cas où ils voudraient tenir la mer, une tempête, une mauvaise manœuvre, les mettait à leur discrétion; et s'ils restaient au mouillage, ils avaient pourvu aux moyens de les anéantir. Dix-huit navires transformés en brûlots (πυρφόρα) (1),

(1) Les brûlots grecs, suivant ce que j'ai appris du capitaine Philippe Jourdain, sont différents de ceux qui ont été employés jusqu'ici dans la marine.

Ce sont de vieux bâtiments remplis de matières inflammables, telles que poudre, roche à feu pulvérisée répandue dans le bâtiment. Les cordages sont couverts d'étoupes trempées dans un mélange de roche à feu, de salpêtre, de camphre, d'huile de pétrole, de lin, d'esprit de vin, etc., etc. Des conducteurs sont établis de l'entrepont à ces cordages, de manière que le feu puisse se communiquer de suite à toutes les parties du grément. Des coulisses sont placées dans l'intérieur du navire, pour porter le feu dans toutes ses parties; et une de ces coulisses, communiquant aux autres, vient aboutir à une des fenêtres du bâtiment, à l'arrière. Un échafaudage est placé près des fenêtres, en dehors; c'est sur ce banc de quart que se place le capitaine, pour embraser le brûlot; et son canot, avec l'équipage, est tout prêt à le recevoir aussitôt qu'il y

chargés de matières inflammables et de projectiles incendiaires, leur assuraient la victoire. On avait fait choix d'hommes déterminés pour les lancer. On avait l'œil au vent, on soupirait après le moment d'attaquer l'ennemi, dont on ne connaissait pas encore tout le découragement et les amiraux grecs, qui étaient, Jacques Tombazis, Panagiotis Botadzès, Kallandroutzis et Hadgi Anargyris, au lieu d'exciter leurs marins, ne s'occupaient qu'à modérer leur ardeur.

C'étaient des pères qui commandaient en famille, à des enfants soumis à leurs ordres, parmi lesquels on ne remarquait qu'une volonté. Chefs et matelots servaient le même dieu, parlaient une langue commune, étaient animés d'un sentiment unanime, celui de vaincre ou de mourir pour la patrie. Quel contraste avec l'armée ottomane! Elle venait, après de longues contestations, de débarquer trois mille hommes, que le vice-amiral avait logés dans la ville capitale, de manière à s'y préparer une retraite, en cas de revers. On avait en conséquence placé chaque famille grecque dans un réduit, situé entre deux maisons, qu'on avait fait occuper par des soldats mahométans;

---

a mis le feu. Le capitaine, qui est toujours choisi parmi les meilleurs matelots, observe, avant le coucher du soleil, le vaisseau qu'il veut brûler, et pendant la nuit il dirige et conduit le brûlot sur l'ennemi. Lorsque la proue est engagée dans les agrès, le feu ayant été mis à temps, le capitaine s'embarque dans son canot et va avec son équipage se rallier à un bâtiment qui l'attend.

et après avoir désarmé tous les Lesbiens, on tint un conseil de guerre, pour aviser aux moyens de se tirer du mauvais pas dans lequel on s'était engagé.

L'escadre ottomane, qui se composait de cinq vaisseaux de ligne, quatre frégates, et d'autant de corvettes, *n'osant pas tenir la mer*, le conseil résolut dans sa sagesse : *d'expédier un vaisseau de haut bord à Constantinople, pour prier le capitan pacha de venir au secours des navires de Sa Hautesse, réfugiés dans la rade d'Euripe de l'île de Mitylène.* Comme les Grecs s'étaient retirés depuis quelques jours vers les parages de Samos, afin de donner la tentation aux Turcs de sortir ; on trouva sans peine un officier mahométan assez déterminé pour risquer la traversée jusqu'aux Dardanelles. Il pouvait faire ce trajet dans moins de vingt-quatre heures; et le capitaine auquel cet honneur échut en partage, ayant mis à la voile, avec un vaisseau de soixante-quatorze canons, monté par neuf cent cinquante marins, fut très-rassuré de trouver la mer libre devant lui. Pas une seule voile suspecte ne se montrait dans le détroit, ni sur le golfe d'Adramytte; il voguait à pleines voiles vers le promontoire Lectum, il touchait aux attérages de l'Asie mineure, lorsque quatre bricks hydriotes, cachés au milieu des Hécatonèses, parurent, en manœuvrant sur le cap d'Antissa.

Le capitaine turc les aperçoit, et, le vent changeant subitement, il veut revenir au port qu'il vient de quitter. Il range la côte septentrionale de Lesbos au plus près, il donne à pleines voiles dans le port Si-

grium, qui n'a que quelques brasses d'eau à l'entrée, son bâtiment touche et s'échoue au bout de dix minutes. L'équipage, consterné, parle d'armer les chaloupes et de se sauver à terre, quand les bricks grecs, au nombre de quatre, atteignent le vaisseau de guerre. Il pouvait encore les foudroyer et le capitaine, malgré son désastre, songea en conséquence à tenter le sort d'un combat. Animé par la certitude d'être pendu, il avait compris qu'une victoire seule pouvait effacer sa faute; mais il ne devait pas même avoir la consolation de résister.

Les Grecs, qui avaient tourné le vaisseau ottoman, avant d'être sous sa volée, s'avançaient en deux brigades de deux bricks chacune, qui arrivèrent sous leurs basses voiles, l'une de l'avant, l'autre de l'arrière de ce colosse immobile. Un autre officier que le capitaine mahométan, aurait armé ses chaloupes de quelques pièces de trente-six, et livré bataille aux Grecs, qu'il pouvait, à la rigueur, enlever à l'abordage. Leurs bricks ne portaient chacun que dix-huit pièces de douze, et au plus cent cinquante matelots; ainsi les chances étaient encore du côté des Turcs. Mais ceux-ci, par une folie qui ne pouvait entrer que dans leur tête, croyant qu'il suffisait de faire du bruit pour épouvanter des *Taouchans* (lièvres), commencèrent un feu de tribord et bâbord, des qu'ils virent la manœuvre de leur ennemi, en se contentant d'embusquer des soldats sur les hunes et dans les haubans, pour le repousser dans le cas où il oserait braver la canonnade.

Les Grecs, profitant alors de la faute des Turcs, se dirigèrent à proue et à poupe, en se tenant à la portée de leurs canons jusqu'à laquelle la mousqueterie des barbares ne pouvait les atteindre, tandis que leurs boulets, qui parcouraient le vaisseau dans toute sa longueur, y portaient le carnage et la confusion. Les panneaux de l'arrière furent enfoncés, les mâts du vaisseau volèrent en éclats, ses manœuvres furent mises en pièces, ses canons de chasse culbutés et les ponts, ainsi que les gaillards, étant couverts de cadavres et de débris, le réis comprit qu'une plus longue résistance était inutile. Son équipage tué ou blessé aux trois quarts, les hurlements de ceux qui restaient, le déterminèrent à se sauver, et il en était temps.

Les Hydriotes, après avoir balayé tout ce qui était en vue, avaient cloué des chemises soufrées et des toiles goudronnées au corps du bâtiment, auquel ils avaient mis le feu. Les flammes se développaient, déja elles gagnaient les haubans, lorsque cent cinquante Turcs environ, reste d'un équipage superbe, se précipitèrent dans leurs embarcations, afin de gagner le rivage. Aussitôt les Grecs, certains de la perte du vaisseau, tournent leur artillerie contre elles, en coulent une à fond, et, montant sur leurs canots, ils attaquent à coups de des gaffes, ou crocs, les Turcs, qui n'échappent à leur poursuite qu'en se jetant à la mer, et la grande chaloupe seule des Osmanlis parvenue à se sauver à Mitylène, y annonce que quatre bricks raïas avaient brûlé le vaisseau auquel elle appar-

tenait. Le vice-amiral de Sa Hautesse avait entendu de son bord le bruit du canon, qui n'avait cessé de tirer pendant trois heures que le combat avait duré, sans oser venir au secours des siens. Il se contenta de maudire les Grecs, et de convoquer un conseil, pour délibérer sur le parti qu'on avait à prendre.

Appareiller avec les quatre vaisseaux et les armements qui lui restaient, chercher les Grecs, tomber sur leur escadre et la précipiter au fond des mers, eût été la résolution d'un homme tel que Kassan pacha, qui, vaincu par l'escadre d'Orloff à Tchesmé, ne se releva que plus terrible, pour battre ses ennemis à Lemnos. Mais la Turquie ne nourrit plus depuis long-temps que de lâches et féroces assassins! Le vice-amiral, de l'avis de son conseil, ordonna d'appareiller.... pour fuir, avant que les Grecs se fussent ralliés. Sa marche ne fut point entravée. En passant devant Porto Sigri, il y vit les quatre bricks grecs occupés à pêcher les canons du vaisseau qu'ils avaient eu la gloire de détruire. Il força de voiles à leur aspect, tandis que ceux-ci, entrant dans ses eaux, ne cessèrent de le poursuivre qu'en vue des Dardanelles, où ils le saluèrent ironiquement de quelques coups de canon, dès qu'il eut mouillé sous la protection des batteries du château d'Asie.

Satisfaits de voir la fuite des Turcs, les quatre bricks victorieux, revirant aussitôt de bord, vinrent annoncer à leur escadre la brillante affaire de Porto Sigri. Des transports de joie et des salves d'artillerie publièrent aussitôt le triomphe de la croix. On expédia

des courriers dans toutes les îles, où ce récit causa un enthousiasme aussi grand, sans doute, que celui de la bataille de Salamine. Les marins surtout sentirent redoubler leur courage; ils demandaient à cueillir des lauriers. Les quatre bricks semblaient les avoir tous moissonnés! Aucune voile ennemie ne paraissait plus dans la mer Égée, mais l'Asie s'offrait à leurs regards. On égorgeait leurs frères à Smyrne, et on se décida à les sauver, en s'emparant de cette grande ville, dont on ne serait pas plutôt maître, que toutes les populations chrétiennes de l'Anatolie refluneraient de ce côté.

Les Européens qui habitent Smyrne, n'ont peut-être jamais eu connaissance de ce projet des Hellènes; je serais tenté moi-même de le révoquer en doute, si je n'en avais les dispositions principales sous les yeux, tant les plans qu'il renfermait étaient étendus et disproportionnés avec les idées qu'on prêtait alors à des hommes qui venaient à peine de rompre leurs chaînes. Mais les Grecs sont toujours de la race audacieuse de Japhet, à laquelle rien ne semble impossible.

Témoins de la résolution des Samiens, qui avaient opéré des descentes hardies dans le golfe de Latmos, et de l'épouvante qu'elles avaient répandue parmi les barbares, depuis Milet jusqu'à Éphèse, les navarques conçurent ainsi leur plan d'opération. Tandis que les Samiens partiraient du voisinage de Mycale à une époque convenue; Cydonie, qu'on se proposait de faire insurger, marchant en sens contraire vers le

même point, attaquerait les Turcs, au moment où l'escadre grecque réunie aux îles d'Ourlak paraîtrait en vue de Smyrne. Six mille hommes déterminés, déjà exercés aux manœuvres, suffiraient pour faire tête aux janissaires et à la populace turque, qui n'est brave que contre des poltrons tels que les chrétiens de cette ville opulente. On devait respecter les propriétés, donner les garanties les plus fortes aux Francs, et épargner tous les Turcs, qu'on transporterait dans les îles pour répondre de la sûreté des Grecs répandus dans les provinces voisines, contre lesquels on proposerait aussitôt de les échanger. Telle était la base de ce projet.

Les chefs qui l'avaient médité, se fondaient en même temps sur les embarras dans lesquels le sultan se trouvait au sein même de sa capitale, autour de laquelle il avait attiré une grande partie des hordes mahométanes de l'Asie mineure. S'en dégarnirait-il au moment où tout annonçait une rupture avec la Russie? la chose n'était pas vraisemblable. A la vérité, d'autres bandes pouvaient sortir des extrémités de l'Anatolie, contrée qui renferme une population turque huit fois plus nombreuse que celle des Grecs. Mais, levées en masse, sans approvisionnements, ces nuées de Tartares se dissiperaient, pour peu qu'on leur opposât de résistance, dans l'hypothèse qu'ils vinssent jusqu'à Smyrne. On se flattait qu'ils pourraient bien être occupés dans leur propre pays. On avait des indices à peu près certains, que l'ambassadeur de Russie à Théran poussait indirectement Feth Ali Cha à

se venger des Turcs, contre lesquels ce monarque avait de très-anciens ressentiments. Ce diplomate, qui était Monténégrin d'origine, assisté d'un Ionien de Céphalonie, nommé Képhalas (1), ne manquerait pas de redoubler de zèle, quand il apprendrait l'insurrection des Grecs, ses co-religionnaires; ainsi la guerre entre la Turquie et la Perse paraissait inévitable. Abstraction faite de cette considération éloignée, l'invasion de Smyrne déterminait irrévocablement l'insurrection de Chios. La diversion qu'elle produirait, paralysait en même temps tous les efforts des Turcs, qui, ne pouvant plus envoyer de troupes dans la Grèce, donnaient le temps aux Moraïtes de consolider leur indépendance. Il fut ainsi résolu de se porter vers Cydonie.

Cette ville, que les Turcs appellent Aïvali (2), nom qui correspond à celui de Cydonie, habitée par trente-cinq mille Grecs, heureux sous le gouvernement paternel de leurs propres magistrats, n'aurait jamais songé à entrer dans les vues des indépendants, si les Turcs ne se fussent chargés eux-mêmes du soin de la faire insurger. Le pacha de Brousse, soupçonnant les projets des Grecs, dès qu'il eut connaissance de la retraite de l'escadre ottomane, s'était mis en me-

(1) Cet intrigant avait été corsaire sous pavillon anglais. C'est le même qui a publié à Paris en 1817 une carte grecque, en trois feuilles, des côtes et ports de la turquie d'Europe.

(2) *Voyez* pour la description le tome V. p. 139, n. 1. de mon Voyage dans la Grèce.

sure de les prévenir. Il détacha en conséquence trois mille hommes, afin de protéger Aïvali contre une attaque, et pour tenir cette ville en respect, si elle osait se soulever. Les habitants, qui avaient les Turcs en horreur, se crurent perdus en apprenant ces dispositions, et imaginèrent, pour se sauver, d'informer les autorités de Smyrne des desseins des navarques Hydriotes contre leur ville. La confusion allait ainsi commencer! Déja les Grecs, pour se venger des habitants de Chios, qu'ils accusaient de perfidie depuis qu'ils avaient refusé d'accéder à la cause publique, s'étaient présentés devant leur ville, sur laquelle ils avaient lancé quelques boulets. Remettant ensuite à la division navale de Psara le soin de soulever Cydonie, ils entraient dans le golfe Herméen, et c'en était peut-être fait de Smyrne, ce jour même, si, comme on vient de le dire, leur plan n'avait pas été communiqué aux mahométans.

Les Cydoniens, en déjouant ces projets, croyaient avoir acquis des droits à la reconnaissance des Turcs; mais déja les troupes Bithyniennes s'avançaient vers leur ville. A leur apparition, les habitants s'ameutèrent, et le lieutenant du pacha de Brousse, qui y fit son entrée le 13 juin, avec six cents hommes, s'aperçut, aux rixes de ses soldats avec les bourgeois, que sa présence était vue avec plus que du déplaisir. Les archontes, qui composaient le synode municipal, l'invitèrent à faire bivouaquer ses troupes sur un coteau voisin; et, moitié gré, moitié force, il dut déférer à leur demande. Irrité de cette mesure, qu'il regardait

comme un affront, il fit partir un courrier, qui revint le lendemain, conduisant un renfort de trois mille janissaires, avec lesquels il prit possession des principaux quartiers de Cydonie.

Malgré la mauvaise composition de ce corps, il se conduisit avec modération; mais leur général ayant demandé de l'argent, la mésintelligence ne tarda pas à éclater entre lui et les primats, qui repoussèrent ses demandes, en faisant valoir leurs privilèges et la misère publique. En effet, la ville avait perdu sa prospérité par l'émigration des négociants, qui s'étaient retirés à Psara, et on vit bientôt ce qu'il y avait encore de familles aisées se réfugier dans la petite île de Mosconisi, située à l'entrée de la baie; de sorte que le bas peuple, resté seul, refusa de payer les contributions de guerre.

Chacun commença alors à déménager, et la population de la ville était à peine de dix-huit mille ames, lorsque la flotte grecque parut en vue de Cydonie, au nombre de soixante-dix vaisseaux. Le coup de main sur Smyrne était manqué, et le premier soin de l'amiral fut d'embarquer les habitants réfugiés à Mosconisi, qui passèrent à bord des bâtiments hydriotes et spetziotes, avec leurs richesses et leurs effets. Dans ce moment, ce qui restait de chrétiens en ville, ainsi que les consuls étrangers, partirent, sans que les Turcs s'y opposassent, ni à l'enlèvement de leur mobilier.

Ces choses se passaient le 15 juin; et quoique le lieutenant du pacha de Brousse eût reçu des renforts

pendant la nuit précédente, il restait sur la défensive. Les pavillons européens flottaient sur les maisons consulaires, la ville était presque déserte, lorsque, sur les neuf heures du matin, une foule de barques grecques, armées de canons et chargées de troupes, s'avancèrent vers le mole. Alors les Turcs, qui s'étaient embusqués dans les maisons voisines du port pour les repousser, commencèrent le combat qui s'engagea avec furie des deux côtés. Cependant les Grecs, à la faveur de leur artillerie, étant parvenus à aborder au quai, y jetèrent quelques centaines de soldats, qui chassèrent les Osmanlis et leur tuèrent beaucoup de monde. Mais ceux-ci, arrivés au centre de la ville, se rallièrent; et après s'être battus avec un courage étonnant, ils se débandèrent en mettant le feu dans plus de cinquante endroits de Cydonie.

L'engagement avait duré pendant deux heures, et les Grecs, restés maîtres de la place, s'étant répandus dans les maisons enlevèrent tout ce qu'on pouvait emporter, sans qu'aucun marin se permît de s'approprier le moindre objet. Heureux de sauver leurs frères, que la proscription allait bientôt anéantir, ils n'eurent à regretter qu'un petit nombre d'habitans, qui se noyèrent en s'embarquant avec trop de précipitation. Le feu continuait cependant, mais il ne put ralentir leur zèle, et attaqués par les Turcs au milieu des ruines et de l'incendie, ils en tuèrent cinq cents avant le coucher du soleil. Alors la flotte grecque appareilla, emportant les pénates et les habitants de la nouvelle Ilion, qui firent voile pour se rendre à Psara.

Cependant les infidèles, témoins de ce qui se passait, crurent pouvoir profiter de la nuit pour butiner au milieu des décombres de la ville, où ils ne furent pas plutôt entrés; que les Grecs ayant réexpédié leurs chaloupes armées, dans une anse voisine, tombèrent sur eux à l'improviste, et en taillèrent en pièces plus de huit cents. Telle fut la catastrophe de Cydonie, ville superbe, fondée en 1740, par un ecclésiastique vénérable, nommé OEconomos. Ses soins y avaient introduit le goût du travail, les manufactures et les lettres y florissaient; deux jours suffirent pour anéantir plus de quatre-vingts ans de sollicitudes philanthropiques: Cydonie a cessé d'exister.

Les barbares, qui s'étaient flattés de s'y enrichir, exaspérés de leurs pertes, tournèrent aussitôt leur rage contre les habitants des campagnes. La proie était bonne; ils étaient sans défense! Un grand nombre tombèrent sous leurs coups; et ceux que la cupidité épargna, furent conduits au marché de Smyrne, où on les vendit comme esclaves.

Smyrne sortait, dans ce moment, d'une crise épouvantable, qu'on attribuait aux provocations de quelques émissaires secrets du pacha de Janina, car alors l'imputation de tous les crimes publics retombait sur la tête d'Ali Tébélen. Ses agents étaient deux derviches qu'on avait pris, disait-on, en flagrant délit, lorsqu'ils haranguaient la populace mahométane pour l'exciter à l'anarchie, qui fut toujours la fidèle auxiliaire de sa puissance. Mais, soit que le fait fût exact ou non, on vit clairement que le signal des attentats publics

était donné, et dès le 2 juin, le sang des Grecs commença à couler sous les poignards des milices mahométanes qu'on avait réunies dans l'intention de les transporter en Morée.

Depuis l'insurrection des îles, il avait fallu renoncer à ce projet; et quoique le gouverneur de Smyrne, qui avait interdit aux soldats de sortir de leur camp, levât journellement de fortes contributions sur les chrétiens, sous prétexte de subvenir aux besoins des gens de guerre, cela ne leur donnait pas de pain. Ils se répandirent alors dans les campagnes, et, après les avoir saccagées, ils entrèrent en ville, sans égard pour la consigne militaire, qui est partout moins puissante que le besoin impérieux de la faim. Aussi s'adressèrent-ils d'abord aux boutiques des boulangers, qui furent pillées publiquement, sans que les janissaires se mêlassent autrement de la police, que pour aider à voler et à assassiner les Grecs propriétaires de ces établissements. Charmés de ce début, les fanatiques qui siégeaient au divan de la ville, favorisèrent sous main les désordres. A chaque instant on apprenait de nouveaux assassinats, et les doutes sur les provocateurs cessèrent, quand le conseil municipal turc de Smyrne osa répondre à M. David, consul de France, qui le conjurait de prendre des mesures de salut public : *Les Grecs doivent mourir.*

Leur dernière heure parut arrivée le 14 juin, quand un janissaire ayant, sans le vouloir, blessé un turc Candiote, ce misérable, qui était sans doute dans le secret du comité des assassins, présidé par le pacha,

s'écria que le coup qui l'avait frappé partait de la fenêtre d'une maison grecque qu'il indiquait, en montrant la blessure faite par la balle qui l'avait atteint.

A cette vue, les Turcs, attroupés, se précipitent dans le quartier grec, qui était heureusement évacué depuis quelques jours, et ils pillent ce qu'ils trouvent, lorsque, arrivés à une porte qui était barricadée, ils entendent des cris et voient, bientôt après, une famille qui se sauvait par les terrasses dans l'intention de gagner le faubourg des Francs. Ils tirent sans relâche contre ces êtres tremblants qui, arrivés à l'extrémité de leur quartier, se trouvent séparés du lieu qu'ils voulaient atteindre, par la tranchée d'une rue. Elle était étroite, comme le sont la plupart des rues dans les villes de l'Orient. Alors le père de cette famille plaçant une planche pour joindre la plate-forme qu'il fallait atteindre, une de ses filles franchit ce pont aérien au milieu d'une grêle de balles; une seconde lui succède; toutes deux ont passé avec un rare bonheur! Mais le danger presse, les assassins, qui ont gagné les terrasses, approchent! saisissant alors un enfant entre ses bras, le père, suivi de son épouse, d'un fils et de quelques domestiques, se précipitent tous ensemble sur une planche qu'ils craignaient, un instant auparavant, de voir briser sous les pas d'un seul d'entre eux, et ils arrivent sains et saufs dans la demeure protectrice qu'ils cherchaient.

Douze maisons saccagées et une vingtaine de Grecs égorgés, dit un témoin oculaire (1) auquel j'emprunte

(1) Raffenel, Histoire des événements de la Grèce, ch. IV.

ces détails, n'étaient que les prémices d'une plus grande catastrophe. Ceux qui restaient, s'entassaient dans les consulats, et surtout sous le pavillon de France, quand la malveillance répandit le bruit que la Russie avait déclaré la guerre à la Porte Ottomane. Cette nouvelle sortait du banc du pacha, que sa duplicité rendait différent des magistrats civils de Smyrne, qui devaient bientôt expier leur conduite honorable. Aussitôt le consul de l'empereur Alexandre devint le point de mire des fanatiques, dont la rage fut encore exaltée par l'arrivée en rade d'un vaisseau russe de sept cents tonneaux.

Il présentait l'aspect d'une corvette de guerre, et on dit aussitôt qu'il appartenait aux insurgés. Plus de douze mille forcenés, réunis devant la douane, criaient qu'il fallait le saisir; et le pacha au lieu de se montrer dans cette occasion, se renferma dans son palais, en abandonnant le timon des affaires à la populace qui demanda que le vaisseau fût visité, et on y consentit. Elle l'exigea à trois reprises, et trois fois ses envoyés déclarèrent qu'il était en règle. Mais on ne voulait pas être désabusé, et on allait se porter aux dernières extrémités, si un courrier venant de Cydonie n'eût annoncé les événements qui s'étaient passés dans cette ville. La fureur prenant aussitôt une autre direction, trois mille assassins se répandent dans la ville, en faisant main basse sur tous les Grecs qu'ils rencontrent, et la nuit seule parvint à suspendre leur rage.

Quelle nuit! depuis long-temps les Turcs ne dor-

maient plus! Ils la passèrent dans les cafés à s'exciter au carnage, et, le 16 au matin, ils surprirent une foule de Grecs de la dernière classe, qu'ils massacrèrent. Les infortunés, croyant qu'on n'en voulait qu'aux gens riches, se rendaient aux travaux des champs, lorsqu'ils tombèrent avec leurs femmes et leurs enfants sous les coups des barbares, qui prirent plaisir à les couper en morceaux. Chargés de ces horribles lambeaux, ils venaient de se présenter devant le consulat de Russie, qu'ils auraient saccagé, si les chaloupes armées de la station française ne fussent accourues à son secours. Alors parut, tel qu'un ange sauveur, M. Le Normand de Kergrist, que la marine royale s'honore de compter au nombre de ses meilleurs officiers. Un coup de canon tiré à poudre par une des embarcations qu'il avait expédiées, suffit pour éloigner les intrépides janissaires, qui prirent la fuite, et le consul de Russie fut sauvé.

Le calme semblait rétabli, lorsqu'à dix heures du matin on vit les Turcs reparaître autour du consulat de France, pour sommer M. David de leur livrer les Grecs réfugiés sous le pavillon du roi. Ils poussaient d'affreuses vociférations, quand le consul se présentant à ces bandes furibondes, leur fit reprocher par l'entremise d'un interprète, *leurs crimes, leur audace, et leur intima l'injonction de se retirer*, en leur disant qu'*ils ne répandraient le sang des Grecs qu'après l'avoir égorgé lui-même*. Ce discours et l'attitude du consul du roi en imposèrent aux furieux, qui entouraient la seconde enceinte de

sa demeure, quand l'apparition des chaloupes de la station parvint encore une fois à dissiper ces hordes de brigands.

La conduite de M. le consul de France, celle du contre-amiral Le Normand de Kergrist, de M. Ferrand qui commandait une gabare, et d'une corvette de S. M. Britannique, la Medina, ayant rendu le courage aux Francs, chacun s'empressa d'accueillir les Grecs. Notre marine royale, arme toujours bien méritante, arme glorieuse jusque dans ses revers, tendit sans distinction une main secourable à tous les proscrits. La marine marchande imitant son exemple, vaisseaux de haut-bord, navires de commerce, barques, et jusqu'aux simples canots couverts du pavillon de France, devinrent l'asyle des Chrétiens. Les capitaines, les officiers, les enseignes, les aspirants, les matelots, les soldats, partagèrent avec eux habillements, linge, nourriture et jusqu'à leur argent. Les hamacs furent transformés en berceaux pour recevoir les enfants. Les entreponts se changèrent en hôpitaux destinés aux malades, aux vieillards, aux femmes, tandis que les officiers et les équipages bivouaquaient sur le tillac des bâtiments, qui protégeaient une foule de nacelles rangées autour d'eux comme de timides oiseaux sous les ailes de leur mère. Protection sublime, charité touchante, à laquelle le roi daigna accorder une mention honorable, et qui sera dans les annales de la marine française un fait non moins glorieux pour elle qu'une victoire navale.

Pendant que les chrétiens de Smyrne respi-

raient à l'abri du pavillon de France, les assassins qui voulaient tout anéantir, entouraient la demeure du molla, chef suprême de la religion, en demandant un *ilam*, pour être autorisés à égorger les Grecs et à incendier la ville.... Vainement ce vénérable magistrat leur représente l'énormité d'un pareil attentat, en faisant parler la religion; son sang coule, et il meurt victime du refus de donner sa sanction au plus grand des forfaits; l'ayan bachi, chef du contentieux et de la police de la ville, expire à son tour sous les coups des rebelles, qui, maîtres de toutes les places, se partagent l'autorité. Aussitôt le carnage cesse, les flambeaux préparés pour l'incendie s'éteignent, et les chefs, produit impur de la licence, font cesser le désordre. Le premier acte qu'ils rendent est pour licencier le vaisseau russe qui avait servi de prétexte à la rébellion, après en avoir enlevé une cinquantaine de Grecs qu'on disait être Ioniens. Ils furent conduits devant le consul d'Angleterre, qui, trop consciencieux pour les réclamer en masse, en abandonna une partie, que les Turcs assassinèrent.

Telle fut la fin de la sédition; mais le fanatisme ne pouvait être satisfait qu'après s'être vengé de ceux qui avaient contrarié ses fureurs. Nous l'avons dit, et ce fait, avancé par M. Raffenel, n'ayant pas été démenti, (1) nous regardons comme constant, que les ministres des puissances chrétiennes à Constan-

(1) *Voy.* Raffenel, Hist. des événements de la Grèce, p. 264 et suivantes.

tinople avaient autorisé les agents de la Porte à visiter les navires européens, afin de les empêcher de favoriser l'évasion des Grecs. La principale disposition de cette concession inouie portait : *que les bâtiments européens à bord desquels on découvrirait des Grecs passagers, seraient provisoirement confisqués au profit du gouvernement turc, s'ils étaient arrêtés dans le port, et à celui des capitaines ottomans qui les prendraient en mer.* L'ambiguité de ce passage, ne disant pas si le bâtiment seul devait rester au pouvoir des capteurs, ou si l'équipage était compris dans la même pénalité, les officiers mahométans ne manquèrent pas de l'interpréter dans le sens le plus étendu. Cette décision avait été signifiée aux consuls par leurs ambassadeurs sans aucunes instructions; ceux-ci en firent part aux armateurs, et les Grecs furent irrévocablement condamnés à rester sous la hache de leurs bourreaux.

Les affaires étaient sur ce pied, et le principe que le pavillon couvre la cargaison du bâtiment se trouvait abrogé, quand un navire sarde, naviguant sous la bannière des lys, qui se trouvait mouillé en dehors de la rade de Smyrne, à côté d'une gabare et de plusieurs vaisseaux français, s'obstina à charger des chrétiens. Il avait spéculé sur le salut des Grecs, qui lui payaient à grand prix leur évasion, et il en avait embarqué deux cent cinquante, qu'il devait transporter à Ténos, quand il mit à la voile. Il se trouvait déja à deux lieues du rivage, lorsqu'une goëlette algérienne, expédiée par le pacha de Smyrne pour le saisir, lui

donna chasse, et l'obligea à se réfugier sous la protection de la frégate la Jeanne d'Arc, qui s'opposa à l'entreprise du barbaresque. Celui-ci invoquant aussitôt des traités que le capitaine français ne connaissait pas, on informa le consul de France de ce qui se passait, et, en attendant sa réponse, on reçut à bord du vaisseau du roi tous les passagers embarqués sur le caboteur sarde.

Des entrevues eurent lieu entre le pacha et le consul, et on convint, hélas! qu'on remettrait entre les mains d'un homme déja couvert de crimes le bâtiment sarde, dans l'état où il se trouvait au moment où il avait été poursuivi par l'algérien. On promit à la vérité qu'il n'arriverait rien de fâcheux ni à l'équipage, ni à sa cargaison d'hommes; et, comme si l'expérience n'avait pas prouvé mille fois qu'on ne peut jamais se fier à la parole d'un Turc, race sans honneur et sans foi, une lettre du consul de France autorisa M. de la Mare de la Meillerie, capitaine de la Jeanne d'Arc, à se désister de la protection accordée à des infortunés.

Plus de cinquante bateaux, chargés de janissaires frénétiques, accourus de Smyrne pour être témoins du triomphe du barbaresque, se pressent aussitôt autour du navire confisqué. Ils y arborent le pavillon ottoman, au bruit de l'artillerie de la goëlette algérienne, qui célèbre sa victoire. Elle remorque sa prise; elle vogue entourée d'assassins, qui insultent à la majesté du pavillon sans tache. En approchant du port, l'Algérien est accueilli par des décharges de mousqueterie; les

forts et les bâtiments turcs le saluent; et, pendant toute la journée, les Turcs se livrent à la joie que leur inspire la prétendue conquête d'un bâtiment franc (1). Mais abrégeons ce funeste récit. M. de la Meillerie, qui avait reçu à bord de la frégate la Jeanne d'Arc l'équipage et les passagers qu'elle portait, dut les remettre entre les mains du consul de France. Celui-ci eut ses raisons, sans doute, de s'en dessaisir entre celles du pacha, qui lui promit de les traiter avec une sollicitude toute paternelle. On écrivit des deux parts à Constantinople, afin d'obtenir les ordres nécessaires à la solution d'une affaire entièrement nouvelle dans la diplomatie de l'orient.

Plusieurs jours s'étaient écoulés. On négociait; on discutait; on espérait; et au moment où l'on se flattait du succès, on apprit que le capitaine sarde, son équipage et les passagers grecs avaient passé par la main des bourreaux. Quelques-uns des Génois s'étaient fait mettre en pièces plutôt que de livrer volontairement leur tête; et, à l'exemple de ce qui était arrivé à Constantinople, lorsque le patriarche y fut assassiné par ordre du grand-seigneur, après avoir laissé les cadavres des suppliciés exposés pendant trois jours aux regards de la multitude, on les livra aux Juifs, qui les traînèrent dans les rues, et les jetèrent ignominieusement à la mer.

(1) Je renvoie à l'ouvrage de M. Raffenel ceux qui désireraient connaître tous les détails de cette affaire, que ma plume se refuse à transcrire.

CHAPITRE II.

Allégresse des Grecs de l'Archipel. — Arrivée de l'amiral Halgan. — Insurrection de l'île de Crète, — proclamée par les Sphaciotes. — Abadiotes, peuplade. — Turcs bloqués dans les places fortes. — La Canée; idée de cette ville. — — Dévastations des hordes musulmanes. — Beau caractère d'Élèz aga, satrape de la Carie; — chargé de l'expédition contre Samos. — Désordres et anarchie à Scala-Nova. — Massacres à Cos, à Rhodes, à Cypre. — Seconde arrivée de la flotte turque dans l'Archipel; — poursuivie, par la flotte grecque. — Avantage que celle-ci obtient avec ses brûlots. — Marine franque compromise, pourquoi. — Insurrection de la Macédoine transaxienne. — Alarmes répandues à Salonique. — Les Juifs font cause commune avec les Turcs. — Grecs battus en plusieurs rencontres; — se réfugient dans la presqu'île de Cassandria. — Moines du mont Athos. — Le béotarque Diamantis accourt au secours des Macédoniens. — Zongos bat les Turcs en Thessalie. — Mavrocordatos et le général Normann arrivent en Morée. — Prise de Navarin et de Monembasie. — Affaires de l'Acarnanie et de l'Épire. — Blocus de Tripolitza. — Aperçus sur cette entreprise. — Portrait de Démétrius Hypsilantis. — Embarras de Khourchid. — Turcs écrasés dans une mosquée de Janina, par les bombes d'Ali pacha.

Le récit des désastres de Cydonie et des massacres de Smyrne étant parvenu à Hydra, au milieu des transports de joie qu'y causait la victoire de Mitylène,

Cyrille, évêque d'Égine et des îles du golfe de Saros, en prit occasion pour rappeler aux Grecs leurs devoirs envers la patrie. Ministre du Tout-Puissant, il n'eut point recours aux artifices de l'éloquence pour enflammer les fidèles. Simple comme la vérité, il annonça au peuple qu'une flotte turque, plus formidable que celle qui avait abordé à Lesbos, montée par le capitan pacha Kara Ali en personne, se trouvait aux Dardanelles. Son projet était d'attaquer Samos; et la teneur du firman, daté de l'*étrier impérial* du Tartare usurpateur de la couronne des Constantins, portait: *que tous les Samiens au-dessus de l'âge de huit ans seraient passés au fil de l'épée* (1). A ces mots, un cri unanime se fit entendre sous les portiques et dans le temple du Seigneur: *levez-vous, vents de la vengeance! à la voile, Hydriotes! partons.*

Tout était préparé depuis plusieurs jours pour mettre une seconde division navale en mer; et les éléments, d'accord avec les vœux des marins, les ayant favorisés, les vaisseaux qu'ils montaient se réunirent dès le lendemain aux escadres combinées de l'Archipel.

Un pareil empressement était bien opposé aux nouvelles répandues à Smyrne, où la calomnie représentait les Grecs consternés et en proie aux discordes civiles. Ils avaient assassiné, disait-on, leurs amiraux. Le sénat d'Hydra était sous le joug de la populace.

(1) Spectateur Oriental, n° 13, col. 5.

Les marins de Spetzia exigeaient trois mois de solde avant de s'embarquer; les riches armateurs songeaient à quitter un sol volcanisé; les Moraïtes étaient indignés de ce que le frère d'Hypsilantis ne leur avait apporté, au lieu de trésors, que son manteau et son épée; Ali pacha de Janina, qu'on préférait au plus pur sang des chrétiens, était réconcilié avec le sultan. A ces mensonges imprimés le journal turc de Smyrne ajoutait de lâches insinuations contre la probité des insurgés, qu'il rendait suspects de piraterie; tant il est vrai qu'il n'y a rien de sacré pour la plume empoisonnée du méchant (1)! Mais les Grecs allaient répondre à l'injure par des martyres et des triomphes inouis. Un homme de bien, député de l'Europe civilisée, venait d'arriver dans les mers de la Grèce, pour être spectateur de la gloire des Hellènes, et rendre témoignage de la vérité.

L'amiral Halgan, dont la réputation nationale ne peut être comparée qu'à sa modestie et aux nobles qualités de son cœur, était *le modérateur sans peur et sans reproche*, que la Majesté du Roi Très chrétien avait envoyé, pour faire respecter son pavillon, au milieu des Grecs et des barbares, qui se trouvaient engagés dans une guerre atroce. L'ambition de ce chef était toute pour la gloire du descendant auguste d'Henri IV, et sa passion dominante ne respirait que l'amour de l'humanité. Homme de mer et Français, l'équité lui prescrivait une sévère neutralité entre les

(1) Id. col. 5 et 6.

parties belligérantes, sans lui défendre de compatir au malheur, quelle que fût la condition de ceux qu'il frappait. Il connaissait les hommes et les choses, par une campagne qu'il avait faite en 1817 dans le levant. Il avait prévu les évènements, et son œil pénétrant lui fit juger sa position. Il savait l'affront fait à à notre pavillon par les Turcs, dans l'affaire du bâtiment Sarde, que les lois divines et humaines prescrivaient de protéger. Mais le mal était sans remède; et dès qu'il eut établi son quartier-général à bord de la frégate la Guerrière, il entra dans ces mers nouvellement illustrées par les Hellènes vainqueurs à Sygrium et à Mycale.

La Grèce, qui pouvait déja se vanter de quelques beaux faits d'armes, était à la veille de plus grands évènements. La persécution, favorable à sa cause, venait de lui donner de nouveaux défenseurs. La Crète, soumise au gouvernement militaire le plus inhumain, opprimée par des agas, sans la permission desquels aucun Grec ne pouvait se marier, ni sortir de son canton, où les populations asservies étaient solidaires en masse des fautes particulières, ce qui n'empêchait pas la spécialité des peines afflictives, ni les vengeances individuelles des dominateurs, venait d'arborer l'étendard de la croix. Pendant tout le mois de juin, les Turcs Candiotes, (espèce la plus féroce de l'empire ottoman), qui habitent les places fortes situées au septentrion de l'île, avaient assassiné une foule de chrétiens, pendu plusieurs ecclésiastiques, profané des églises, lorsqu'après un massacre considérable de

Grecs, qui eut lieu à la Canée le 24 du même mois, les barbares se crurent assez forts de la terreur qu'ils inspiraient, pour sommer les peuplades du midi de l'île de livrer leurs armes.

Une pareille demande devait exaspérer les habitants du mont Ida, qui ont vu passer, Romains, Vandales, Sarrazins, Génois, Vénitiens et Turcs, sans avoir soumis leur tête au joug de l'esclavage. Sujets de la Porte, après les désastres qu'ils éprouvèrent en 1770 (1), les montagnards n'avaient jamais payé d'autre redevance que les provisions de glace et de neige nécessaires à la sensualité des Turcs de Rhétymos et de la Canée. Chaque hiver ils fournissaient quelques sacs des marrons renommés qu'on récolte dans les monts Blancs, comme une redevance d'hommage au sérail du sultan; mais livrer leurs armes était un affront que les femmes même des Sphaciotes n'auraient pu entendre sans frémir d'indignation.

Le territoire de Sphakia, dans l'île de Candie, est, de temps immémorial, libre et autonome, ou régi par ses lois. Ses habitants, établis au penchant méridional du mont Ida, que les modernes appellent *Monts Blancs*, à cause de ses neiges, presque perpétuelles, ont un port situé sur la mer d'Afrique, que les navigateurs trouvent après avoir reconnu deux

(1) Soulevés et abandonnés à cette époque par les Russes, qui les sacrifièrent, les Turcs, au nombre de quinze mille, étant parvenus à pénétrer dans leurs montagnes, les obligèrent à reconnaître l'autorité du sultan.

les nommées *Gozzo di Candia*, en portant le cap au nord demi-quart est pendant dix milles.

La ville ou bourgade de Sphakia n'est éloignée, par terre, de Rhétymos ou Rhétymne que de quelques lieues, et c'est au diaphragme escarpé du mont Ida, qui coupe l'île dans son grand diamètre, à ses ravins, à ses éboulements, que les Sphaciotes étaient redevables d'être restés presque libres, comme les Crétois, leurs ancêtres, dont ils ont conservé le courage, la force et l'usage de danser armés, ainsi que celui de s'expatrier pour servir à l'étranger. Nous avons fait connaître précédemment la valeur de ceux qui moururent avec tant de gloire au combat de Skullen sur le Pruth. Ainsi, dès que les gérontes ou vieillards de Sphakia connurent les desseins des Turcs, ils députèrent vers les Abadiotes, leurs voisins, avec lesquels ils n'eurent pas de peine à s'entendre pour terminer à l'amiable quelques-uns de ces différends ordinaires aux nomades, qui sont accoutumés à vider leurs querelles particulières en famille.

Cette autre peuplade, issue d'une colonie militaire que les Sarrazins envoyèrent, dit-on, dans le neuvième siècle, en Candie, sous la conduite d'un chéik nommé Abadia, s'y est perpétuée jusqu'à nos jours, en conservant la religion primitive de Mahomet, qui est un pur déisme. Cependant, comme il est probable que les néophytes du prophète ne renoncèrent pas tout à coup au sabéïsme, on remarque parmi les Abadiotes quelques traces du culte ancien des astres, qui fut l'idolatrie, presque naturelle, des hommes,

lorsqu'ils s'éloignèrent de la foi des patriarches. Ainsi les Abadiotes se prosternent devant la lune, quand la partie éclairée de son disque leur apparaît en plein, et ils célèbrent les néoménies, en dressant sous des andrachnés des tables chargées de fruits, où les pauvres, à l'exception des lépreux (1), sont admis comme les coryphées de la fête. Du reste, les Abadiotes, pareils aux Bédouins, ont la peau basanée, de belles dents, des yeux brillants quoique déprimés dans leurs orbites, la taille grêle, le caractère sombre et farouche. Les députés de Sphakia leur ayant fait connaître que la liberté des nomades était menacée par les Osmanlis, on rompit le pain et on mangea le sel avec la chair des chevreaux, en jurant l'oubli du passé, et une union constante, dans le danger commun, contre les oppresseurs des libertés publiques.

Les Sphakiotes, qui venaient de rentrer dans leurs foyers, avaient, dans l'incertitude de leur négociation avec les Abadiotes, répondu à la sommation du visir de la Canée, qu'ils ne pouvaient pas se dessaisir de leurs armes, mais qu'ils étaient prêts à les unir aux siennes pour la défense de la Crète, leur commune patrie. Ils espéraient que cette réponse, qui conciliait

(1) Les lépreux, qui sont encore nombreux dans l'île de Crète, vivent ordinairement relégués dans des cabanes isolées, qu'entourent de petits jardins. Quelques-uns moins infectés restent dans leurs familles, où ils propagent cette maladie affreuse, qui serait éteinte depuis long-temps, si on l'avait confinée dans des ladreries, comme cela s'est pratiqué autrefois en France.

avec leurs usages le respect dû à l'autorité, suffirait pour tempérer sa détermination, lorsqu'ils apprirent que les pachas de Candie, de la Canée et de Rhétymos se concertaient pour les attaquer avec des forces considérables.

Quoique les vieillards fussent intimidés par le souvenir des ravages que les Turcs avaient exercés dans le canton de Sphakja, après l'insurrection de la Grèce en 1770, le martyre du patriarche Grégoire, celui des prélats de l'église orthodoxe et d'une foule de chrétiens égorgés dans les différentes provinces de la Hellade, ne leur laissant que le choix de vaincre ou de mourir, on ne délibéra plus que sur les moyens de prévenir les infidèles.

On expédia aussitôt à Malte deux barques pontées chargées d'huile, de cire vierge et de miel, avec ordre d'échanger ces produits contre des munitions de guerre, des armes, et de faire connaître au commerce de cette ville qu'on avait une grande quantité de denrées à vendre, pour des objets pareils à ceux qu'on demandait. Cette détermination conçue par les vieillards, fut suivie de la résolution de prendre l'offensive. Ils tracèrent le plan qu'il fallait suivre, en ralliant tous les Grecs capables de porter les armes, qui sont répandus à la surface d'une des plus grandes îles de l'Archipel. Ces tribus éparses, qui ne présentaient que des victimes aux Barbares, pouvant donner une masse de vingt mille guerriers, il fut décidé de s'en servir pour relancer l'ennemi dans les places fortes, où on le tiendrait bloqué par terre, jusqu'à ce qu'on se

trouvât en mesure de l'assiéger dans les formes. Soit que cette dernière circonstance tardât ou non à se réaliser, on avait pour premier résultat l'avantage de dérober la population grecque à une extermination aussi certaine qu'imminente. Un pareil avis fut reçu avec transport, et des Sphaciotes, ayant inauguré l'étendard de la croix, mirent à leur tête plusieurs d'entre eux qui avaient servi à l'extérieur, avec lesquels ils franchirent aussitôt les faîtes du mont Ida, et ils descendirent, au nombre de neuf cents, dans les plaines fertiles habitées par les Mahométans.

La Canée, qui a remplacé Cydon, que Métellus soumit aux Romains, ne présente plus qu'un port aussi mal entretenu que difficile à aborder aux vaisseaux de guerre. La ville, relevée par les Vénitiens, offre bien encore quelque régularité, des fontaines, une enceinte formée d'après le système de fortification qu'on suivait au dix-septième siècle; mais le château tombe en ruines, et on ne voit plus de son superbe arsenal que les voûtes à l'abri desquelles on construisait les galères, qu'on faisait descendre à la mer par un talus. La place renferme environ neuf mille Turcs, trois mille Juifs et douze cents chrétiens, objets des mépris et de la haine des deux sectes ennemies de la croix. Telle est la moderne Cydon, qui gît à la lisière d'une campagne entrecoupée de jardins négligés, de bois d'oliviers, de vignobles, de champs de blé, séparés par des ruisseaux bordés d'agnus castus, de myrtes et de lauriers roses. A peu de distance, on aperçoit le monastère de sainte Éleu-

thère, nom qui rappelle la liberté, exilée depuis long-temps de cette terre captive.

Les Turcs, qui en avaient chassé les religieux, étaient occupés à le dévaster, quand ils apprirent que les Sphaciotes se trouvaient dans la plaine. Ils volèrent à leur rencontre, et le combat s'étant engagé le 2 juillet, son issue ne fut pas un seul instant douteuse. Les Turcs, accueillis par une grêle de balles, prirent la fuite en poussant de grands cris, sans emporter leurs morts dont les insurgés brûlèrent les cadavres, en ne se réservant que les armes; et après une tentative, aussi inutile, qui eut lieu le six du même mois, ils se virent contraints de se renfermer dans l'enceinte de la Canée.

Cette détermination soudaine, qui avait confondu les desseins des trois pachas de Candie, ne fut pas plus tôt connue, que les Grecs coururent de toutes parts aux armes. Appelés aux combats par un de ces anciens Crétois de race historique, dont les ancêtres avaient feint d'embrasser le mahométisme depuis la conquête, Koumourdgi déchirant son turban, proclame la divinité de Jésus-Christ et le règne de la croix. Ses frères, ses neveux, qui, depuis deux siècles, ne s'unissaient qu'entre eux, afin de conserver en secret la foi chrétienne, imitant son exemple, rassemblent les paysans, lèvent des compagnies, tandis que leurs femmes et leurs filles, reprenant les noms de Marie, d'Hélène, de Catherine et de Louise, se portaient au pied des autels pour attester la vérité du Dieu vivant, en demandant à renouveler leur baptême.

A leur voix, le monastère de Saint-Georges, voisin de Réthymos, fut transformé en forteresse par les paysans du mont Kentro, qui portent dans leurs enseignes l'image de saint Tite, disciple de l'Apôtre. Les chrétiens qui habitent les riches vallées de Mirabel, de Messaria, et les villages voisins de Platania, rivière dont les eaux baignaient autrefois les murs de Dictynne, ayant à leur tour proclamé l'indépendance, les Turcs, partout battus, durent se renfermer dans les places de Candie et de la Sude, où ils se vengèrent sur les Grecs des défaites qu'ils avaient éprouvées en rase campagne. Il y eut beaucoup de sang répandu, et plusieurs Francs se virent obligés de s'embarquer précipitamment à bord d'un brick de notre marine royale, qui les transféra à Smyrne, où ils apportèrent la nouvelle de l'insurrection générale de la Crète aux cent villes.

L'amiral Halgan venait d'entrer en rade de Smyrne, et sa présence rendit le courage aux habitants qui voyaient s'élever de nouveaux orages autour de leur horizon. Il avait, dans le cours de sa traversée depuis Mélos, réglé le service de la station navale du roi dans les mers du levant. Elle se composait, indépendamment de la Guerrière, sur laquelle il avait hissé son pavillon, des frégates la Jeanne-d'Arc et la Fleur de Lys; des corvettes l'Arriége et la Bonite; des gabares la Lionne, l'Émulation, la Lamproie, la Truite, la Chevrette et l'Active; des bricks l'Olivier et l'Écho, et des goëlettes le Furet et l'Estafette. Son nom, déjà honorablement connu dans l'orient,

lui avait concilié la confiance des Turcs, qu'on est toujours sûr de capter, surtout quand on a les moyens et la volonté de se faire respecter. Il avait vu fuir, ainsi que nous allons le rapporter, la flotte de leur capitan-pacha, devant l'escadre grecque, aux attérages de Myeale, où le labarum venait de se couvrir d'une gloire nouvelle.

Nous avons dit ailleurs que le sultan avait résolu d'exterminer les Samiens; et les Turcs, qui s'étaient souillées de sang dans les massacres de Smyrne, se croyant conviées à de nouvelles hécatombes humaines, résolurent de se porter du côté de Khouzadach ou Scala Nova, ville moderne située non loin de l'embouchure du Caïstre, dans le golfe d'Éphèse, où Sa Hautesse avait ordonné de réunir une armée de débarquement. Ces bandes dévastèrent, chemin faisant, tous les villages grecs, dont les habitants furent exterminés; chose à laquelle on ne faisait plus attention, tant on était habitué à ces scènes d'horreur. Mais lorsque les campagnes désolées n'offrirent plus que des ruines et des cendres, le désordre éclata parmi les barbares, que la politique avait démuselés. Ils se débandèrent, et, marchant par essaims, comme les bêtes féroces qui quêtent leur proie, ils arrivèrent à Scala Nova, guidés par la soif du sang et le besoin du carnage.

Élèz Aga, successeur des satrapes de la Carie, issu d'une famille aussi ancienne que la dynastie ottomane, commandait dans cette ville, devenue un des comptoirs ou échelles de l'Asie-Mineure. La pauvreté était aussi inconnue dans ses domaines, que

l'arbitraire aveugle, qui tarit jusqu'aux sources de la prospérité. Il avait perdu une partie des propriétés de ses ancêtres, à l'époque où la fiscalité du sultan Mahmoud dépouilla les vieux barons de l'empire des biens-fonds qu'ils tenaient depuis le temps de la conquête, pour en former des sangiacs, que le divan vendait à des pachas annuels. Privé du titre de *Déré-bey* ou *prince des vallées*, réduit à la simple condition d'aga, Élèz était encore trop opulent pour ne pas tenter la cupidité d'un maître devant qui le plus grand des crimes est la richesse.

Appelé à Constantinople sous un prétexte vague, il avait eu le bonheur, à force de sacrifices pécuniaires, de repasser le seuil de l'antre impérial, qu'on ne franchit guère plus impunément que le rivage des morts. Le monarque, dont le cœur ne s'attendrit qu'au bruit de l'or qui tombe dans son *charoniium*, lui avait fait grâce, dans l'espérance de dépouiller encore l'abeille industrieuse du territoire que le Méandre fertilise de ses eaux. Élèz aga en avait été quitte pour de l'argent, et depuis ce temps, en ménageant les Grecs qui l'enrichissaient, sans se compromettre aux yeux d'un gouvernement ombrageux, il avait réussi à se concilier l'affection des chrétiens et l'estime des mahométans.

Il se trouvait placé de la sorte dans l'opinion publique, lorsque l'insurrection éclata, et le sultan, se rappelant alors *de son esclave, le chargea de diriger l'expédition méditée contre Samos*. On n'avait rien à débourser. Élèz aga comptait, disait-on, vingt

mille hommes employés à son service pour la police de son gouvernement. Scala Nova, qui était un des dépôts de l'artillerie de l'empire, devait équiper l'armée d'opération, qu'on lui laisserait le soin de nourrir. Après avoir réduit Samos, on espérait l'embarquer pour la Morée; et Khalet effendi, auteur de ce plan, se flattait qu'arrivé au terme de ses campagnes, il trouverait le moyen de faire pendre un homme dont la succession, convoitée depuis longtemps, lui donnerait des trésors et l'occasion de former à ses dépens quatre ou cinq pachaliks, qu'il distribuerait à ses créatures. Ainsi, comme on le voit, ceux qui, en tout pays, ont le bonheur d'approcher du prince, négligent rarement leurs intérêts.

Elèz aga, qui ne pouvait refuser l'honneur qu'on lui faisait de le nommer sérasker, prétendait maintenir, comme par le passé, le bon ordre dans son pays. La chose était d'autant plus difficile, que les Samiens, qui l'avaient ravagé et emmené une foule de Turcs esclaves, avaient éveillé un sentiment général d'exaspération contre tout ce qui était Grec. Les Osmanlis demandaient du sang; mais, comme leur chef prétendait qu'ils ne devaient faire couler que celui des révoltés, il réprima sévèrement les assassinats que ses troupes osèrent se permettre. Sa fermeté en imposa, et la multitude se serait contenue, si les janissaires n'avaient pas commencé à murmurer, en l'accusant de partialité en faveur des Dgiaours. Il sentit qu'il se compromettait, il dut employer des moyens de conciliation, et le seul

homme juste dans ces temps de calamité, avait déja été forcé de tolérer de coupables excès, quand l'arrivée de plusieurs corps étrangers vint lui causer de nouveaux embarras.

Le gouvernement régénéré de Smyrne, jaloux de la conduite honorable d'Élèz aga, voulait se débarrasser d'une multitude de voleurs, d'assassins et de Candiotes, qui l'importunaient. Pour y parvenir, il résolut, à cette fin, de composer de ces misérables un régiment destiné à faire partie de l'expédition qu'on préparait dans le golfe d'Éphèse. Il fit, en conséquence, publier, au nom du sultan : *que tous les musulmans qui s'enrôleraient pour la conquête de Samos pourraient y satisfaire pleinement leur zèle religieux; qu'on les autorisait à passer au fil de l'épée tous les 'Dgiaours; qu'ils n'épargneraient que les enfants mâles au-dessous de l'âge de huit ans, qu'on destinait à être circoncis, et les femmes ou filles, qui seraient vendues au profit des vainqueurs.*

Une pareille annonce était de nature à enflammer une populace avide de carnage. Des hordes nombreuses se mirent aussitôt en route, et leur entrée à Scala Nova fut signalée par des meurtres. Mais Élèz aga reçut assez mal les premiers assassins, qu'il fit saisir et pendre, sans faire attention aux cris des fanatiques. Cet exemple était de nature à effrayer des lâches, et il aurait obtenu un effet salutaire, si d'autres bandes, plus furieuses, ne se fussent pressées et agglomérées, en demandant du *pain et du sang*.

Il ne fut plus possible au sérasker d'arrêter le torrent. Ses soldats se rangèrent du côté des rebelles, et menacé lui-même, pendant vingt-quatre heures, il vit du haut de son palais, dans lequel il était renfermé avec quelques serviteurs tremblants, le pillage des maisons, des boutiques et des bazars. Il s'attendait à périr comme le vénérable molla de Smyrne, quand un de ses officiers, qui était parvenu à réunir quelques milliers de soldats fidèles, accourut à son secours. Fondant aussitôt sur les séditieux, il les chargea avec intrépidité, et parvint à chasser les pillards de la ville, qu'ils abandonnèrent en emportant le fruit de leurs brigandages.

L'ordre reparut; mais il ne devait pas être de longue durée. Elèz agâ n'avait obtenu qu'un sursis à l'exécution des projets sinistres de la populace militaire. Il arrivait sans cesse de nouvelles troupes de turcomans, dont les milices bivouaquées autour de la ville enflammaient la cupidité, en étalant devant eux le produit de leurs exploits, et en les plaignant de n'être pas arrivés assez à temps pour prendre part au butin.

A cette vue, les Yeurecks asiatiques, méprisant les ordres qui défendaient d'entrer à Scala Nova, y pénètrent. Ils se promenaient par groupes dans les rues, en examinant les maisons qui annonçaient à l'extérieur l'opulence de leurs propriétaires, qu'ils se flattaient de saccager à la première occasion; mais leurs regards avides n'apercevaient aucuns Grecs. La plupart s'étaient réfugiés à Samos, aux approches de

l'orage, et chaque nuit il s'en sauvait encore quelques-uns de ceux qui n'avaient pas pu fuir dans les premiers instants de la crise. Des familles entières osaient s'aventurer sur des radeaux construits en planches, pour franchir un détroit qui, dans cet endroit, a plusieurs lieues de largeur, et quelques hommes robustes tentèrent même de le passer à la nage. Un grand nombre de ces malheureux périrent, et il n'en restait plus que douze ou quinze cents dans la ville, que les patrouilles d'Élèz aga protègeaient, quand un Grec, qui n'avait pas mangé depuis deux jours, sortit pour se procurer quelques aliments. Les Turcs de son voisinage le prévinrent du danger auquel il s'exposait ; mais sa femme, ses enfants étaient au moment de mourir de faim, et comme ceux qui l'avertissaient n'avaient pas de pain à lui donner, il résolut de tout oser pour s'en procurer.

Les rues étaient désertes ; le Grec avait réussi à acheter quelques vivres, et il rentrait chez lui, quand il fut rencontré au détour d'une rue par trois Asiatiques, qui ne l'eurent pas plus tôt joint, qu'un d'eux, déchargeant ses pistolets sur cet infortuné, le blessa sans l'abattre. A la vue de son sang, le Grec se précipitant sur son meurtrier, saisit le coutelas qu'il portait à la ceinture, et le lui plongea tout entier dans le corps. Les barbares, à cet aspect, prirent la fuite, tandis que le grec, frappé mortellement, tombait à quelques pas de celui qu'il avait immolé.

Soudain le cri de mort, porté jusqu'aux bivouacs des barbares, frappe les airs. *Un chrétien vient*

d'assassiner un musulman! Les hordes, à ces mots, retombent sur la ville. Les troupes restées fidèles au sérasker s'unissent à elles : le massacre des Grecs commence. On brise les portes des maisons ; des familles entières sont égorgées ; les magasins et les marchés publics sont dévastés. Les consuls étrangers n'ont que le temps de se réfugier à bord d'un vaisseau marchand. Élèz aga échappe aux poignards, et les tigres ne cessent d'égorger que quand ils croient qu'il n'y a plus de sang à répandre. Ils saisissent alors des haches, avec lesquelles ils brisent les maisons construites en bois ; et pour célébrer les funérailles des victimes de leur rage, ils se retirent en mettant le feu à la ville. Telle fut la catastrophe de Scala Nova, dont quelques habitants turcs parvinrent à sauver un petit nombre d'habitations, qu'on voit maintenant au milieu des ruines qui couvrent une place de commerce naguère heureuse et florissante.

Après ce désastre, digne en tout point de l'armée d'expédition, qui préféra piller une ville sans défense, plutôt que de courir les chances ordinaires de la guerre, les Asiatiques, qui se montaient à plus de trente mille hommes, se débandèrent. Leurs chefs emmenèrent avec eux les femmes et les enfants, qu'ils vendirent comme des esclaves faits en pays étranger. La plage d'Éphèse resta déserte ; et comme on ne manqua pas de rejeter ce qui s'était passé sur la faiblesse d'Élèz aga, on profita d'un malheur qu'il n'avait pu conjurer, pour l'exiler à Chios. Ses biens furent confisqués ; on substitua un pacha stupide à sa place ; et

la Carie, ainsi que la Magnésie, pleurèrent, dit-on, la perte d'un homme qui les avait pendant longtemps gouvernées avec une modération sans exemple.

Cette vertu est proscrite dans les temps de révolution! Samos n'eut pas plutôt arboré l'étendard de la croix, que d'horribles persécutions s'élevèrent contre les chrétiens partout où ils se trouvaient en contact avec les Turcs. Cos, que les modernes nomment Stanchio, île, dit Thévet, *Telle que soubz le ciel n'y a lieu plus plaisant que celuy-là, veu les beaux jardins odoriférants, que vous diriez que c'est un paradis terrestre*, fut couverte d'un voile funèbre. Les mahométans réclamaient des têtes et le pillage, avec la même fureur que les Romains dégénérés demandaient du pain et des spectacles. Constantinople avait donné le signal du carnage; et le beau platane de Cos (1), qui prêta peut-être autrefois son ombrage aux disciples d'Hippocrate, fut transformé en gibet. On y pendit plusieurs ecclésiastiques; et les deux autels votifs consacrés aux Asclépiades, bienfaiteurs de l'humanité, furent chargés des têtes de leurs neveux; le glaive effaça neuf cents

(1) Le platane de Cos est visité par tous les voyageurs. Il ombrage l'*Agora;* et quoique privé maintenant d'une de ses plus belles branches, il est toujours un objet d'admiration. Les supports en pierre dont on l'a étayé doivent être très-anciens, puisque les rameaux qu'ils soutiennent sont tellement serrés dans leur écorce, qu'ils les soulèvent quand ils sont agités par le vent. On voit tout auprès deux autels consacrés, dit-on, à Esculape; mais il ne reste du son culte que

chrétiens du livre de vie. Ils auraient tous péri, si le pacha retranché dans la forteresse, ouvrage attribué aux Génois, et mieux placé qu'Élèz aga, pour se faire respecter, n'eût réprimé les cannibales. Au milieu de l'anarchie, le consul, et un vaisseau de la marine royale de France, sauvèrent une foule de proscrits, qui se retirèrent dans les îles de Nisyros, autrefois célèbre par son temple de Neptune, à Télos, aujourd'hui Piscopia, et jusqu'aux attérages d'Halicarnasse, sur lesquels on plonge du haut de la région montueuse de Cos.

La commotion fut encore plus violente à Rhodes. Cette île, que Saturne avait concédée à Apollon; Rhodes, que l'antiquité fabuleuse regardait comme la borne solsticiale de l'astre du jour, à une époque dont les Pelasges avaient conservé le souvenir, Rhodes, rendue à jamais illustre par la mémorable résistance du grand-maître d'Aubusson et des chevaliers de saint Jean de Jérusalem, fut couverte de funérailles. Informés que les corsaires grecs avaient jeté à la mer une foule d'hadgis ou pélerins qui revenaient de la Mecque, la fureur des mahométans ne connut plus de

des inscriptions votives, et du souvenir d'Hippocrate que son nom, sous lequel on désigne une fontaine thermale située à une lieue de la ville. Le docteur Clarke y vit dernièrement, dans une pauvre boutique, un marchand grec lisant en attendant pratique l'Odyssée d'Homère, manuscrite, avec des commentaires. Voilà les hommes que les barbares ont égorgés! A la vérité, ceux-ci ne lisent pas, et c'est peut-être pourquoi ils ont trouvé grace aux yeux de certaines gens.

bornes. Clergé, primats, artisans périrent sous le fer des assassins, qui ne s'arrêtèrent qu'après être fatigués de frapper; et la patrie du sage Cléobule devint le tombeau du quart d'une population chrétienne, qu'on évaluait à douze mille ames (1). Là, comme à Cos, on vit des Turcs pousser leurs chevaux jusque dans la mer, pour tirer des coups de fusil contre les îles situées à l'horizon, dans lesquelles les Grecs s'étaient réfugiés, et dont la crainte des croiseurs ennemis leur interdisait l'approche.

Cypre, ainsi que nous l'avons rapporté succinctement, avait éprouvé vers la fin de mai quelques secousses fatales; mais ses habitants, aussi doux que les noms d'Idalie, de Paphos et d'Amathonte, n'ambitionnant rien de plus prospère que leur condition, avaient désarmé les Turcs amollis par le climat d'une île sans cesse échauffée du souffle des zéphyrs. On ne soupirait de part et d'autre qu'après le bonheur de la paix! Les souvenirs de l'enfance entre des hommes élevés sous les mêmes cabanes, nourris souvent du même lait, laboureurs unis d'intérêts communs, ou pasteurs comme Abel, avaient triomphé du fanatisme. L'église et la mosquée se toléraient; et on aurait échappé au malheur des temps, si la Porte ottomane,

(1) La population entière de Rhodes est évaluée à 37000 individus répandus sur une surface de 44 lieues carrées; les deux tiers sont Turcs, et il y a un millier de Juifs. L'île contient deux villes, cinq hameaux turcs, cinq bourgs et quarante un villages grecs.

fidèle à son plan d'oppression, n'avait voulu gouverner avec la verge de fer, partout où il existait des chrétiens.

Le pacha d'Alep avait reçu ordre de lever des troupes destinées à occuper militairement le royaume de Cypre, des chasseurs d'hommes allaient être établis au milieu de la prospérité et de l'industrie. On n'eut pas plus tôt reçu cette nouvelle, qu'on vit arriver ces bandes, plus dévorantes que les colonnes de sauterelles qui ravissent trop souvent l'espérance de l'année dans les plaines de Famagouste et de Nicosie. Elles avaient été embarquées, les unes dans le golfe de Satalie, tandis que celles qui avaient fait le tour par la Syrie sortaient des ports de St-Jean d'Acre et de Tripoli. Ces dernières s'étaient grossies d'une foule de Syriens et d'Arabes des environs de Palmyre, qu'on avait long-temps opposés aux Wahabis, et elles arrivèrent toutes ensemble au nombre de plus de dix mille à l'échelle de Larnaca. Le sang chrétien commença aussitôt à couler! Les bazars furent pillés, les fermes voisines de la ville dévastées, les Grecs qui les habitaient mis en pièces; et ceux que le hasard sauva de la fureur des barbares, ne se crurent en sûreté qu'en se réfugiant dans l'intérieur du pays. C'en était fait de Larnaca, sans la fermeté de M. Méchin, consul de France, dont les remontrances, soutenues par le canon d'une gabare de la marine royale, décidèrent le lâche gouverneur du sultan à parquer les hordes syriennes dans les places fortes de l'île; mesure incomparablement plus funeste, que les

maux qu'elles avaient causés, puisqu'elles portèrent la désolation dans des lieux restés jusqu'alors exempts de souillures et de discordes.

Tel était l'état des choses en orient, au 14 juillet 1821, quand la flotte du sultan, sortie, ce même jour, des Dardanelles, manœuvra séparée en deux divisions pour se rendre à Samos. La première passa au vent de Lesbos et reconnut Psara, tandis que la seconde, longeant le rivage de l'Asie mineure, vint louvoyer à l'entrée du golfe Herméen. Après y avoir tenu la croisière pendant quelques heures, elle força de voiles en portant le cap au sud, et les deux escadres, s'étant réunies en vue d'Éphèse, se trouvèrent composées de quatre vaisseaux de ligne, d'autant de frégates, de douze bricks et de plusieurs avisos, qui entrèrent, le 16, par la passe d'Arbongos, dans le canal de Samos.

Le capitan pacha, qui avait pris langue en touchant au cap Colonne, informé des désastres de Scala Nova, crut pouvoir en imposer aux Samiens en lâchant quelques bordées contre les rochers du port Vathi; mais il ne tarda pas à se convaincre qu'il n'était plus au temps où l'apparition d'une corvette turque faisait trembler l'Archipel. Il dut revirer de bord en voyant qu'il perdait inutilement ses boulets contre une côte rocailleuse, et il s'enfonça dans le golfe d'Éphèse, où il laissa tomber l'ancre près des ruines encore fumantes de Scala Nova. Des ordres avaient été donnés pour rassembler les débris des hordes qui avaient saccagé la ville; et il les embarqua à la hâte, afin de

tenter un coup de main contre le port de Vathi, qui est le seul point accessible de Samos. Les insulaires virent approcher sans crainte leurs ennemis; et quand les chaloupes en eurent débarqué quelques centaines qu'ils laissèrent s'éloigner assez de la plage pour n'être plus protégés par l'artillerie des vaisseaux, ils leur coupèrent la retraite et les égorgèrent. A cette vue, les chaloupes qui apportaient des renforts rebroussèrent chemin en poussant des cris de fureur; et le capitan pacha se crut absous de tout honte en faisant voler en éclats les rochers du rivage, contre lesquels il déchargea le poids de sa colère.

La mer était couverte de fumée; et au bruit de la canonnade, qui ébranlait les échos, on aurait pu s'imaginer que la flotte turque avait engagé un combat sérieux, lorsqu'en cinglant au nord, elle découvrit l'escadre grecque, forte de cent cinquante voiles, qui sortait en colonnes de bataille du canal de Chios. Le plus fort des vaisseaux grecs ne portait que trente canons de vingt-quatre; et comme les autres bâtiments n'étaient guère armés que de pièces de dix-huit et de douze, c'était le moment d'engager le combat. Quelle résistance pouvait présenter cette multitude de bâtiments, contre des navires garnis de bouches à feu de trente-six, dont les proues tonnantes étaient couvertes d'obusiers et de caronades? Mais il fallait autre chose que des instruments de destruction, car la palme de la victoire n'est accordée sur mer qu'à la valeur jointe à l'expérience, et les Turcs n'avaient ni l'une ni l'autre. Les Grecs, au contraire, possé-

daient ces qualités! Soldats intrépides, marins habiles, ils sentaient qu'incapables de se présenter en ligne devant l'ennemi, à cause de la disproportion de leurs vaisseaux, ils ne devaient que l'observer, afin de le prendre en défaut pour en tirer avantage. Ils résolurent donc, après l'avoir étonné par le nombre, de l'éblouir par leurs manœuvres.

Tels que les dauphins qui se jouent au milieu des vagues, les Grecs exécutèrent pendant toute la journée du 20 juillet, les évolutions les plus brillantes de la stratégie navale. Le lendemain, au moment où les Turcs, exaspérés de se voir provoqués par des bricks, qu'un seul de leurs vaisseaux pouvait submerger sans brûler une amorce, se couvraient de voiles pour leur donner la chasse, le navarque ayant fait le signal de lancer deux brûlots, les infidèles se dirigèrent aussitôt, vent arrière, vers le canal de Samos. Maîtres, par ce changement de front, du champ de bataille, les chrétiens, ayant ainsi séparé neuf navires de transport du corps de l'armée ottomane, ils les serrèrent contre la côte de Mycale, où ils parvinrent à les brûler après les avoir forcés à s'échouer. Donnant ensuite la chasse au capitan pacha, ils le poursuivirent pendant toute la nuit du 22 juillet, en portant leurs fanaux allumés, tandis que celui-ci avait éteint ses feux, qu'il ne ralluma qu'en vue de Cos, où il vint se réfugier.

La corvette française la *Bonite*, qui s'y trouvait, le vit arriver dans cette rade avec quatre vaisseaux de ligne, cinq frégates et douze bricks. Cette escadre

était montée par une grande quantité de marins occidentaux, et composée de bâtiments en bon état; bien manœuvrés; mais il leur manquait ce qui faisait la force des Grecs, *le courage*. Ils avaient fui lâchement, ces coupables Francs, salariés par les ennemis de la croix; et plusieurs ne rougirent pas de se plaindre par lettres, qu'ils avaient déja reçu des coups de bâton de la part des Turcs..... digne et légitime récompense de leurs services.

Le capitaine du brick de la marine royale *l'Olivier*, qui avait été témoin de la victoire des Grecs devant Samos, en apporta la nouvelle le 28 juillet à Smyrne, où l'on représentait les Samiens divisés, en fuite dans leurs montagnes, et l'escadre grecque sans énergie. Le capitaine de la *Bonite* (1) confirma, bientôt après, cette victoire. Il était tombé, le matin du 25 juillet, au milieu de soixante-cinq vaisseaux grecs, qui se trouvaient dans le canal de Samos, occupés à reparer quelques avaries qu'ils avaient éprouvées dans leurs manœuvres, à la suite d'un coup de vent. Les Samiens étaient instruits que le capitan pacha devait former une nouvelle entreprise contre eux; qu'il se proposait de réunir à ce sujet tous les contingents de l'Asie mineure à Assem Kalassi; qu'il avait juré de réduire leur île en poussière, et que le mois

(1) Charles-Félix Serval, natif de Bastia en Corse, chevalier des ordres du roi, de la légion d'honneur et de Saint-Louis, mort le 15 août suivant à Smyrne.

d'août ne se passerait pas sans quelque tentative sérieuse de sa part.

En attendant, les Ottomans profitant, comme on l'a déja vu par l'insulte faite au pavillon français, du nouveau droit maritime institué à Constantinople, continuaient à en faire ressentir les conséquences au commerce des Francs (1). Deux navires autrichiens arrêtés près de Smyrne par un corsaire turc, qui leur tua trois hommes et dispersa leurs équipages, avaient été conduits à Chios. Vainement les patrons avaient exhibé leurs expéditions, on soutenait qu'ils étaient hydriotes; et, en attendant plus ample information, le pacha s'était adjugé l'argent et les objets précieux qui se trouvaient sur leurs bords. Pouvait-on se plaindre d'un pareil procédé? aussi il en fut de cette affaire comme de celle du bâtiment Sarde; elle alla s'enterrer dans les cartons de la chancellerie de sa Majesté Apostolique à Constantinople.

La haute diplomatie ne s'occupe pas de spécialités! Machiavel et Richelieu, qui déplorent la nécessité où l'on se trouve parfois d'employer d'honnêtes gens dans les affaires, sont à cet égard, auprès de certains hommes à petites vues, des autorités qu'ils tiennent pour irrécusables. Dans les siècles qu'il plait à notre orgueil de qualifier de gothiques, un Saint Louis, ou un autre Wladimir, n'auraient pas entendu de sang froid de pareils blasphêmes! Mais il semblait qu'on

(1) Spectateur Oriental, 1er août, n° 16, col. 6.

ne pouvait souffrir trop d'affronts, pourvu que les barbares, qui foulaient aux pieds toute pudeur sociale, parvinssent à éteindre l'insurrection de la croix dans le sang des Grecs.

Salonique avait offert, sous ce rapport, une situation assez satisfaisante, qu'on me pardonne cette ironie de l'indignation, que tout lecteur a déja partagée et partagera sans doute, en lisant cette histoire, que j'écris moi-même en frissonnant d'horreur! Turcs et Juifs s'y étaient gorgés de sang innocent. Les places publiques avaient été couvertes de pals, les créneaux du château des sept tours chargés de têtes, les églises transformées en prisons; et la terreur était telle, que sans la présence du chevalier Bottu, consul de France, homme plein de générosité, les négociants étrangers auraient quitté une ville prête à dévorer sa population chrétienne. Ces excès dérivaient d'une source commune, le fanatisme, et ils eurent pour résultats l'insurrection forcée des Grecs.

Les paysans de la Macédoine, informés qu'on en voulait à leur existence, s'étaient refusés à obéir aux firmans qui leur prescrivaient de rendre leurs armes. Travaillés depuis long-temps à ce sujet par les émissaires secrets d'Ali pacha de Janina, ils avaient donné des signes non équivoques de mécontentement dès le mois de mars. On avait remarqué qu'ils ne fréquentaient plus les marchés publics qu'avec une sorte de réserve, qu'il circulait dans les campagnes des étrangers et des prêtres inconnus, et qu'il existait une fermentation sourde dans les esprits. Néanmoins

la tranquillité régnait encore, et il est vraisemblable que les chrétiens de la Chalcidicé seraient restés sur la défensive, si quelques bâtiments hydriotes qui parurent sous pavillon de la croix, ne leur eussent annoncé l'assassinat du patriarche Grégoire.

On courut aussitôt aux armes, non pour attaquer les sacrilèges, mais afin de se préserver de leur fureur aveugle. Ainsi, dans les premiers moments, l'insurrection éclata dans l'intérêt de leur conservation du côté des Grecs, et l'irritation porta à son tour les Turcs aux coupables débordements que nous avons déplorés. Mais autant ceux-ci furent cruels, autant ils se montrèrent lâches quand on parla de réprimer la rebellion ds la province. La peur, qui exagère ce qu'elle craint, portait jusqu'à cinquante mille le nombre des insurgés; et on les croyait aux portes de la ville, quand ils étaient encore fort éloignés. Le janissaire aga commença alors à réorganiser ses cohortes; et les israëlites qui avaient coopéré aux massacres, jugeant, avec raison, qu'ils n'avaient pas de quartier à espérer, si les Grecs l'emportaient, offrirent leurs services. Le gouverneur les accepta; et on vit peut-être pour la première fois, depuis la destruction du temple, des compagnies de juifs endosser le harnais militaire. Le peuple sans autel et sans roi, s'unit aux soldats d'Islam, sous les drapeaux de Mahomet! Ainsi tout fut extraordinaire dans une guerre où les puissances de l'enfer s'étaient liguées contre la croix, et les noms de Caïn et d'Achmet, de Judas et de Moustapha, de Baruk et d'Idris,

confondus comme les vieilles antipathies des deux peuples circoncis, les sectateurs de Moïse et de Mahomet se préparèrent à entrer en campagne contre les enfants de Jésus-Christ!

Les Grecs, commandés par le capitaine Manuel papas, qui occupaient le mont Kortiach, se portèrent à la rencontre des infidèles, dès qu'ils les aperçurent. Ils leur étaient supérieurs en nombre; et ils avaient déja obtenu quelques avantages, lorsqu'arrivés au corps de bataille de l'ennemi, celui-ci, qui avait de l'artillerie, ne tarda pas à faire changer la face du combat. En vain les Grecs essayèrent de suppléer par l'audace aux canons qui leur manquaient, ils furent foudroyés chaque fois qu'ils voulurent les affronter. Dans leur désespoir, ils osèrent s'avancer, le sabre à la main, car ils ne connaissaient pas l'usage de la baïonnette; mais cette arme leur fut aussi inutile contre la cavalerie, qui tenait la plaine, que leur bravoure contre les boulets; et, après trois heures de combat, ils se retirèrent sur Galatzitta, en abandonnant leurs blessés et leurs morts. Alors les Turcs, restés maîtres du champ de bataille, assistés d'une foule de juifs, s'occupèrent à ramasser des têtes, avec lesquelles ils se hâtèrent de faire leur entrée triomphale à Salonique.

Le pacha, qui avait ordonné de mutiler tous les cadavres, afin d'en envoyer les oreilles à Constantinople, n'oublia pas d'y joindre celles des Turcs et des Hébreux; de manière que la sublime Porte fut décorée de guirlandes composées des tristes dépouilles

de ses ennemis et de ses défenseurs. Enfin, le sérasker, ayant obtenu, peu de jours après, un nouvel avantage contre les Grecs, resta maître, plusieurs lieues à la ronde, du territoire de Salonique.

Sur ces entrefaites, Achmet bey de Iénidgé, qui était demeuré inactif, à cause du petit nombre de ses troupes, reçut des renforts de Sédès, bourgade distante de deux lieues de Salonique, et se dirigea aussitôt contre Vasilica, qu'il emporta après une défense opiniâtre. Tous les chrétiens y furent passés au fil de l'épée, à l'exception des femmes et des enfants en bas âge, qui furent réduits en esclavage. Il se porta ensuite sur Galatzitta, qu'il trouva évacué; et prolongeant l'Amnias par sa rive droite, il arriva au village de Polyhièros, qu'on croit être l'ancienne Olynthe, devant lequel il déploya son corps d'armée. La résistance fut vive de la part des Grecs; qui s'attendaient à périr; et le nombre des morts, qu'on compta sur le terrain, prouva qu'ils avaient vendu leur vie au prix de quatre ennemis contre une de leurs têtes.

Là, comme partout, les Turcs signalèrent leur victoire par de froides cruautés; et la campagne de Crossœa, comprise entre le Réchius et l'Amnias, devint le théâtre de leurs brigandages. Traitant leur propre pays en ennemi, ils incendièrent les riches hameaux de Kiératin ou Antigade; de Panomi, qui a succédé à Égon; de Phanaraki, qu'on croit être l'antique Smyla, de Kolyndros, où fleurit Combrea; de Tomba, construction moderne peu éloignée de Lipazos; d'Ormilia, jadis appelé Bolgea; et d'Agios-Mamas, con-

struit des ruines d'Olynthe. Les populations chrétiennes, fuyant devant Achmet bey, s'entassèrent dans la presqu'île de Pallène ou Cassandria, à l'entrée de laquelle il se trouva arrêté par des ouvrages de fortification que les Grecs avaient établis autour de la bourgade de Pinaca, située au col de la presqu'île, qu'ils avaient séparé du continent par un large fossé. Les infidèles se contentèrent, pour le moment, de faire observer cette position par quelques ortas de janissaires, tandis que le gros de leurs bandes reprenait le chemin de Salonique avec des caravanes de femmes et d'enfants, qu'ils vendirent dans les bazars de cette ville, depuis cinq jusqu'à vingt talaris par tête de *bétail chrétien*. Plusieurs israélites achetèrent des enfants, qu'ils firent circoncire, d'autres.. je n'ose achever, tandis que des spéculateurs faisaient emplette des jeunes Grecques, qu'ils envoyèrent vendre plus tard à Smyrne, d'où elles furent conduites à Bengazi, dans le golfe de la Sidre, en Afrique, qui est habité par des colons originaires de la Macédoine.

La Chersonèse de Pallène, primitivement appelée Phlégré et maintenant Cassandria ou Cassandre, se déploie entre les golfes Thermaïque et Toronaïque, que les modernes nomment bogaz de Salonique et de Saint-Mamas, dans une étendue de huit lieues marines, depuis les portes Cassandriennes jusqu'au promontoire Canastrœum ou Paliouri. L'isthme, que les insurgés avaient coupé par une tranchée de sept cents toises environ, était défendu, en arrière de ce fossé, par le bourg de Pinaca, qui est probablement l'ancienne Potidée.

La position de cet établissement, situé à la base des montagnes qui séparent la presqu'île dans son grand diamètre, en fit de tout temps un point si important, qu'il fut tour-à-tour l'objet de l'ambition d'Athènes, de Sparte, de Corinthe et des rois de Macédoine. Les Grecs devaient naturellement en faire un des boulevards de leur indépendance, en liant leurs opérations avec les *Madémites* employés à l'exploitation des mines de métaux précieux, que la Porte-Ottomane, héritière des domaines de Philippe, continue à fouiller avec succès.

Cette race d'hommes durs et belliqueux aurait été l'avant-garde des moines du mont Athos, parmi lesquels il se trouvait une foule de profès qui avaient été long-temps pirates et voleurs de grand chemin avant d'endosser la haire en expiation des dérèglements de leur vie. Les Hellènes avaient calculé sur cette coopération, sans réfléchir que les pères de la montagne sainte, divisés par d'interminables querelles théologiques, étaient de ces grands esprits de collège, pareils à ceux qui se perdaient en arguties scholastiques quand le canon de Mahomet II battait Constantinople. Les cloîtres, où l'on n'admet pas même de poules dans les basses-cours, tant la chair de ces cénobites appréhende les faiblesses de la tentation, formaient leur univers. La pendaison d'un patriarche était, pour quelques-uns d'eux, une bonne fortune qui donnait l'espoir d'avancer aux hegoumènes, parmi lesquels on choisit le haut clergé; et, pourvu qu'on ne touchât pas à ses revenus, l'égoïsme

monacal aurait appris, sans sourciller, le naufrage complet de la patrie. Les vieillards seuls levèrent les mains au ciel, pour appeler ses bénédictions sur les Grecs; mais, quoique fort bonnes, sans doute, ceux-ci auraient eu plus besoin de l'artillerie des anachorètes, que de leurs vœux, dans les circonstances où ils se trouvaient. Quelques pièces de canon, dont on aurait dégarni les créneaux de la Sainte-Laure, auraient rendu un grand service aux Palléniens, que la marine grecque s'empressa de secourir dès qu'elle connut leur détresse. Les Psariens leur envoyèrent quelques canons montés sur des affûts de marine, qu'ils reçurent en même temps qu'un renfort de cinq cents Schypetars chrétiens, commandés par le béotarque Diamantis.

Ce noble cœur de lion, que la Hellade asservie comptait au nombre de ses capitaines d'armatolis, débris vénérable du bataillon sacré des Thébains, avait pris terre avec ses palicares à Paliouri, vers la fin du mois de juin, pendant lequel les évènements que j'ai rapportés avaient eu lieu. Il traversa aussitôt la presqu'île, et il se trouva le 4 juillet à Pinaca, lorsque Jousouf pacha, qui avait succédé à Achmet bey dans le commandement de l'armée ottomane, résolut d'attaquer les Portes Cassandriennes. Ses soldats, accoutumés aux succès, se portèrent avec bravoure à l'assaut du fossé; et, deux fois repoussés, ils parvinrent à le franchir dans une troisième charge. Ils marchaient vers Pinaca, lorsqu'accueillis par une vive fusillade, leur avant-garde retomba sur son centre, et, Dia-

mantis ayant fait un mouvement vers la tranchée qu'ils venaient de passer avec tant d'audace, le cri fatal de *Sauve qui peut* se fit entendre dans leur rangs. Aussitôt ils se débandèrc: , et ils prirent la fuite en laissant cinq cents morts sur le terrain, sept drapeaux et plusieurs caissons remplis de munitions de guerre, qui tombèrent au pouvoir des Grecs.

Malgré ce revers, Jousouf pacha continua à bloquer l'entrée de la presqu'île de Cassandre. Il avait de l'artillerie de campagne, une cavalerie assez nombreuse; et les Grecs n'ayant rien de pareil à lui opposer, il savait qu'ils se garderaient bien de l'attaquer en plaine. Rassuré sur ce point, il crut convenable de se débarrasser des Schypetars, partisans secrets d'Ali Tébélen, qu'on accusait d'avoir crié les premiers, *Sauve qui peut*, et d'entretenir des intelligences avec leurs compatriotes, quoique d'un rit différent, qui se trouvaient à Pinaca. Ils furent licenciés; mais ils n'eurent pas plus tôt quitté le camp de Jousouf, qu'ils formèrent le noyau d'une multitude de bandes qui interceptèrent les communications. Il ne fut plus possible d'envoyer des convois par terre, de Salonique au camp d'Agios Mamas, qui en était éloigné de vingt lieues; et comme on ne courait pas de moindres chances par mer, à cause des croiseurs hydriotes, on se trouva dans une position plus embarrassante qu'auparavant.

Ainsi qu'il arrive souvent dans l'adversité, les mauvaises nouvelles se succédaient avec rapidité. Les environs de Serrès étaient infestés de brigands. Une ré-

volte avait éclaté à Hiérissos et dans une partie du mont Athos, où les paysans grecs s'étaient réfugiés dans la crainte d'être surpris et égorgés par les troupes turques qu'on dirigeait vers l'Épire et la Morée. Enfin, les choses ne se présentaient pas sous un aspect plus favorable du côté de la Romélie.

Au milieu de ces évènements, Mahmoud pacha de Larisse demandait instamment qu'on lui envoyât, en toute hâte, des renforts. Il avait été battu par Zongos, chef militaire du mont Othrys. Les montagnards du Pélion et de l'Ossa étaient en pleine révolte. Théoclète de Macrinitza, littérateur distingué, appelait les habitants du mont Olympe aux armes; et s'il parvenait à les soulever, le sort de Salonique n'était pas moins compromis que celui de Larisse, qui perdaient ainsi réciproquement leur ligne d'opérations. Déjà le bey de Catherin, beau-père de Véli pacha, fils du vieux satrape de Janina, n'était plus qu'un rebelle mitigé, auquel il était impossible de se fier. On avait la preuve qu'il remuait les populations de Vodéna (1), de Verria (2), de Iénidgé (3), de Naoussa (4), ainsi que les paysans déjà exaspérés par les brigandages des troupes mahométanes expédiées au se-

(1) Vodéna. *Voy.* mon Voyage dans la Grèce, t. I. 110 et n. 2. t. II. 380 et n. 3.

(2) Verria. *Id.* t. I. 110 et n. 1, 431, 432. t. V. 412, 414, n.

(3) Iénidgé. *Id.* t. II. 380, 443, 448, 453, 454.

(4) Naoussa ou Niagousta et Gnaousta. *Idem*, t. II. 432, 448 et n. 1. 354.

cours de Khourchid pacha. Telle était la situation sinistre pour les Turcs, des provinces partiellement insurgées contre l'autorité du sultan.

L'état de la Morée ne leur était pas plus favorable. Mavrocordatos venait d'arriver dans cette presqu'île avec le général wurtembourgeois Norman et une foule d'officiers. Chaque jour on y voyait débarquer quelques zélateurs des Grecs; mais Mavrocordatos était celui qui fixait l'attention des Hellènes. Il avait dépassé sa trentième année; plusieurs Péloponésiens l'avaient connu à Constantinople et à Bukarest, lorsqu'il y était employé auprès du hospodar Caradja, son oncle, qui avait recueilli autant de richesses et de malédictions publiques, que son neveu y avait acquis d'honneur par son désintéressement. Une physionomie ouverte, douce et noble, une patience admirable, la plus entière abnégation, des manières gracieuses, lui méritaient les suffrages qu'il obtint. Il suffisait également de connaître le général Norman pour l'estimer; et ces chefs, qu'on verra figurer dans la suite de cette histoire, ne tardèrent pas à occuper un rang distingué dans les affaires publiques.

On venait d'apprendre la réduction de Navarin. Cinq cents Turcs épuisés de fatigues, usés de besoin, et tellement harassés qu'on ne peut mieux les peindre que par ce trait d'Ézéchiel, *parmi eux toute tête était devenue chauve, et toute épaule pelée*, s'étaient rendus à discrétion. Plusieurs avaient été assassinés; les autres, transportés dans une île déserte, y étaient morts d'inanition; tant de férocité

pouvait rendre la cause des Grecs odieuse à l'Europe. Il fallait se garder de justifier les crimes des Turcs par des représailles impies, et le sénat de Calamate rendit un décret tendant à prévenir de pareils désordres. Le visir d'Égypte, Méhémet 'Ali, avait donné, à cet égard, un exemple digne d'être suivi par les Hellènes, en faisant noyer dans le Nil trois Candiotes mahométans qui avaient essayé de troubler l'ordre public en provoquant le massacre des chrétiens. Enfin, il était même dans l'intérêt des Grecs d'être humains, pour inspirer assez de confiance aux Turcs qui étaient bloqués dans les forteresses, pour les amener à capituler. Ces raisons déterminèrent l'envoi de D. Hypsilantis au camp qui se trouvait devant Monembasie, afin de hâter, par sa présence, la soumission de cette place réduite aux abois.

Nous avons raconté les commencements de ce siège, improvisé par les Maniates, en disant avec quelle atroce barbarie les Turcs, qui insultèrent à leur lâcheté, transformèrent une milice de poltrons en héros. Les barbares, resserrés bientôt après dans leur île, par Pierre Mavro-Michalis, après avoir passé par tous les degrés de privations, en mangeant chevaux, ânes, mulets, et épuisé leur dernière poignée de blé, que des spéculateurs ne rougirent pas de vendre au prix de 50 francs la livre, le peuple osa préférer ce cri, qu'on entendit autrefois dans le cirque de Rome: *Date pretium carni humanæ*, autorisez la vente de la chair humaine!

Déja plusieurs enfants avaient disparu; et le ciel, vengeur des crimes, permit que les Turcs fussent condamnés à chercher leur proie dans la chair de leurs ennemis. Dans les sorties qu'ils faisaient, c'était pour eux un coup de fortune de pouvoir rapporter les cadavres des Grecs qu'ils tuaient, et dont les débris se vendaient jusqu'à trois francs la livre. Cette ressource même ne tarda pas à leur manquer. Réduits à vivre d'algue marine et de la mousse qui croît entre les récifs, qu'ils assaisonnaient avec l'huile, qu'ils avaient en abondance; vaincus par la misère et les maladies, ils consentirent à se rendre, le premier août, à Démétrius Hypsilantis. Le traité portait qu'on leur donnerait des vivres pour huit jours, pendant lesquels ils se préparaient à partir; et qu'on les embarquerait ensuite avec leurs effets particuliers pour les transporter dans l'Asie-Mineure. Ils se soumirent à ces conditions qu'ils étaient loin de mériter; et ils les auraient remplies, si un émissaire secret du capitan-pacha ne les avait avertis qu'il était au moment de les secourir.

Ils reprirent les armes; et un cri de fureur éclatant aussitôt dans le camp des Maniates, ces hommes, naguère tremblants au bruit du canon, franchirent le pont qui réunit Monembasie à la terre ferme. Ils arrivèrent à la porte de la citadelle, à laquelle ils mirent le feu, à défaut de haches pour la briser; ils entrèrent dans l'enceinte, et Hypsilantis étant parvenu, malgré leur fureur, à sauver les Turcs, ils s'estimèrent trop heureux de recevoir,

à genoux, la capitulation qu'ils avaient souscrite et violée, et on les embarqua sur trois vaisseaux Spetziotes. Mais on ne put empêcher les Maniates, de faire main-basse sur les dépouilles des agas de Monembasie, qui s'éloignèrent nus, et affamés, d'un pays où leurs ancêtres avaient été conduits par la faim et la soif du pillage, cause immuable de toutes les expéditions guerrières des Tartares depuis Gengiskan jusqu'au dix-neuvième siècle.

Ainsi finit le siège de Monembasie, objet de tant de versions différentes. Les prisonniers, que les Grecs ne pouvaient débarquer sur les terres mahométanes, sans s'exposer à une mort certaine de leur part et de celle de leurs coreligionnaires, comme cela s'était pratiqué après la capitulation de Calarités, dans le Pinde, ils les débarquèrent sur un écueil voisin de Samos. Ils y auraient sans doute éprouvé le même sort que les Turcs de Navarin, qu'on déposa dans une île déserte, si M. Bomfort, vice-consul honoraire de France à Scala Nova, ne fût accouru à leur secours avec un bâtiment de commerce, sur lequel il les ramena dans le golfe d'Éphèse, où ils débarquèrent le 19 août.

La prise de Monembasie complétant la conquête de la Laconie; par Bardouni, Potamia et Mistra étaient depuis long-temps occupés par les insurgés; les Maniotes, satisfaits de leur butin, se dispersèrent aussitôt dans leurs montagnes : ils croyaient la guerre terminée. Leur horizon politique ne s'étendait pas au-delà de la vallée du Taygete! *Nous sommes bra-*

ves dans nos montagnes, disaient-ils; *que les ennemis viennent nous y attaquer!*.. Il fallut quelque temps pour les amener à des sentiments de patriotisme plus élevés; et l'éloquence du vénérable évêque d'Hélos, parlant au nom du ciel, put seule les arracher à un égoïsme fatal, en leur montrant que leur patrie comme le Dieu qu'ils adoraient, étaient menacés par un ennemi qui avait juré une guerre à mort, non à tel ou tel coin de la Grèce, mais à la Hellade entière.

Déterminés par les discours du prélat d'Hélos, excités par le dévouement de Constance Zacharias, de Krévata chef des Spartiates, de Képhalas, et de plusieurs autres capitaines, les Maniates se décidèrent à marcher sous les ordres de Pierre Mavro-Michalis, contre Tripolitza. Ils partirent, au nombre de dix-huit cents environ, précédés du drapeau de la croix portant la devise de leurs aïeux, Η ΤΑΝ Η ΕΠΙ ΤΑΣ, tandis qu'un nombre à peu près égal d'Arcadiens, conduits par Colocotroni et Canélos, prenaient position dans le mont Tricorpha ou Ménale. Ainsi, trois ou quatre mille paysans à peine vêtus, armés de fusils dont les batteries étaient tenues en place avec des cordes, ou de piques qu'ils avaient eux-mêmes fabriquées, osèrent affronter la capitale du Péloponèse (1). Mais telle était leur confiance, et l'espoir qu'ils avaient

(1) *Voyez* Mémoires de M. Voutier, l'un des officiers français qui se trouvaient au siége de Tripolitza, p. 61.

unis en Dieu, qu'ils bravaient jusqu'à la misère. *Nous sommes des Kourélias* (déguenillés), *qu'importe*, disaient-ils, *nous nous armerons et nous nous équiperons avec les dépouilles de nos ennemis.*

Avec de pareils hommes on peut tout espérer. Le blocus commença de cette manière vers la fin de mai, à près de trois lieues de distance de la place de Tripolitza, qui renfermait une garnison de plus de quatorze mille Turcs, parmi lesquels on comptait dix mille cavaliers. Cette accumulation de forces provenait des populations d'Arcadia, de Caritène, de Phanari, de Londari, de Mistra et de tous les lieux où il se trouvait des Turcs, qui avaient monté à cheval au premier signal de l'insurrection parti de Calavryta. Le kiaya bey, ou lieutenant-général de Khourchid pacha, y avait concentré sa maison militaire, ainsi que les spahis et les timariots des vingt cantons de la province.

Arnaout-oglou avait également appelé autour de lui ses tenanciers, ainsi que Kyamil bey de Corinthe, qui n'avait pu se rapatrier depuis le commencement des troubles, et Elmas bey, l'Épirote, après avoir dévasté l'Argolide, s'y était jeté avec trois mille Schypetars, de sorte que la population turque de la ville, jointe à ces forces, portait le total des hommes armés au-delà de dix-huit mille. Enfin la ville, enceinte de murs garnis de tours, défendue par un château pourvu d'artillerie, renfermait dans son sein les trésors, la force et les espérances des mahométans de toute la Morée.

Quelle était donc la témérité des Grecs, ou quels étaient leurs moyens pour oser approcher d'une place semblable? c'est ce qui ne peut s'expliquer qu'en faisant connaître les localités.

Le plateau de la Tégéatide, à l'extrémité occidentale duquel est située la ville de Tripolitza, sur un renflement de la base du mont Ménale, forme un bassin de coupe irrégulière, entouré de montagnes noirâtres et déboisées. Dans cette circonscription, son plus grand diamètre, pris du N. N. O. au S. E., est de six lieues, sur trois de rayon d'occident en orient, jusqu'à Vrisi, village situé à l'entrée du Trochos ou Kaki Scala, chemin taillé en spirale, par lequel on descend dans la vallée qui aboutit à Lerne. A l'orient d'hiver s'ouvre le défilé de la Laconie; au midi, celui de la Messénie par Londari; à l'occident, le sentier de Caritène; et dans la partie du nord ouest, le tracé de route qui conduit par Mantinée, aujourd'hui Milias; en remontant la vallée du Ladon, à Calavryta. C'est dans cet encadrement que se trouve Tripolitza, qui reçoit ses eaux courantes de la source de Perdico Vrisi, située au midi, d'où elles sont conduites à la ville par un souterrazi ou aqueduc sans arcades, de construction antique.

Maîtres des hauteurs où ils étaient embusqués, comme dans des aires d'aigles, les Grecs, trop prudents pour s'avancer en plaine, laissèrent vaguer les barbares à travers les campagnes de la Tégéatide qu'ils eurent bientôt épuisées avec la nombreuse cavalerie

et les bouches inutiles qu'ils avaient à nourrir. Les Grecs s'avançaient, pendant ce temps, méthodiquement, et à mesure qu'ils recevaient des renforts, ils s'emparaient successivement des défilés où ils se retranchaient, de sorte qu'ils les occupaient tous à l'exception du Trochos, quand D. Hypsilantis arriva à l'armée de blocus de Tripolitza, où sa présence, qui excita d'abord l'enthousiasme, ne tarda pas, comme on le dira, à amener la discorde.

Ce chef, sans être dépourvu de moyens scientifiques, n'avait rien de ce qu'il faut pour parler aux yeux d'un peuple à demi barbare. Quoique à peine âgé de vingt-huit ans, une tête entièrement chauve, quelques rides, une voix grêle et nasillarde, lui donnaient l'aspect d'un homme de quarante ans. Petit, maigre, gêné dans ses manières, embarrassé dans sa pose, tout disait que ce n'était pas un soldat, quoiqu'il eût fait la campagne de 1814 avec le grade de capitaine de hussards, attaché à l'état-major général de l'armée russe. Du reste, il était loyal et bien élevé, mais ces qualités ne pouvaient guère être appréciées dans sa position, rendue tout-à-fait fausse par le titre de délégué et de plénipotentiaire de son frère Alexandre, sur lequel les chefs des insurgés concevaient des arrière-pensées contraires sans doute à sa probité. Enfin, pour comble de disgrace, Hypsilantis n'était entouré que d'intrigants, accourus, à sa suite, des bords du Danube, qui n'étant mus que par un intérêt aveugle et par la conscience de leur nullité, ne cherchaient, comme ils y parvinrent, qu'à éloigner

de lui tous les hommes capables de l'éclairer et de le seconder efficacement (1).

Les choses se trouvaient dans cet état à la fin du mois de juin, au centre du Péloponèse. Constance Zacharias, et quelques chefs de Soulima, s'étaient chargés d'observer les places de Coron et de Modon, de manière à disputer à leurs garnisons les ressources qu'elles pourraient tirer des campagnes, lorsque les insurgés de l'Achaïe reparurent au monastère d'Omblos, situé dans le mont Panachaïcos; d'où l'on découvre la plaine de Patras.

Les fièvres et les dyssenteries, qui avilissent le courage du soldat accoutumé à braver la mort, y livraient une guerre cruelle aux Turcs, sans leur faire perdre leur férocité. « On ne brûle plus rien, écrivait « un témoin oculaire, parce qu'il n'y a plus rien à brû- « ler, mais la misère et l'effroi sont au comble sur cette « terre de larmes, que Dieu semble avoir abandon- « née sans retour. Treize Grecs, sauvés de la mort « à prix d'argent, qui vivaient depuis deux mois « dans le consulat de France, ayant obtenu la liberté « de retourner dans leur village, sortirent de cet « asyle sauveur, munis d'un reïs boiourdi de Jousouf « pacha. A peine éloignés d'un tir de pistolet, ils « furent saisis par les Turcs. Les hommes, au nombre « de trois, eurent aussitôt la tête tranchée, tandis « que les femmes et les enfants, livrés à la brutalité « du soldat, furent traînés au château et déclarés

(1) Mémoires de M. Voutier, p. 64, 65.

« esclaves, malgré le sauf-conduit qui leur assurait « la liberté. Paisibles ou révoltés, graciés ou pro- « scrits, voilà le sort réservé à tous les chrétiens de « la Grèce ; l'ordre cruel est parti du charnier impérial « de Constantinople. »

Au milieu de ce conflit, Khourchid pacha, qui continuait le siège des châteaux de Janina, n'avait pas renoncé à l'espérance de comprimer l'insurrection de l'Acarnanie. Parvenu à secourir Arta, et à y établir Hassan pacha, l'un de ses lieutenants, il résolut de faire un mouvement pour reprendre les châteaux de Playa et du Téké, que les Grecs occupaient depuis plus de deux mois. Maître du poste des Cinq-Puits, et par conséquent de la grande route qui conduit de Janina au golfe Ambracique, il fit partir son sélictar avec trois mille hommes. Il avait ordre de prendre à l'Arta un égal nombre de soldats, qui contourneraient le golfe pour se réunir à une division sortie de Prévésa, par laquelle ils seraient rejoints à Actium, afin de se porter ensemble contre les châteaux. On savait qu'ils étaient mal approvisionnés ; car les commandants de Sa Hautesse, qui se les étaient laissé prendre, en avaient, au préalable, vendu la poudre et les boulets aux insurgés de Patras ; et, depuis ce temps, les Grecs, non moins imprévoyants, en avaient enlevé l'artillerie. Le sérasker Khourchid pouvait donc se flatter d'un succès qui, tout facile qu'il était, n'en ferait pas moins de bruit à Constantinople. Ce serait une sorte de compensation à la perte de Malvoisie et de Navarin, quoiqu'il n'y eût aucune parité entre deux

espèces de moulins à vent ridiculement bastionnés et ces places, qui sont classées au nombre des villes de guerre de l'empire.

L'expédition venait de recevoir un commencement d'exécution, lorsque le sélictar de Khourchid pacha, qui s'était mis en route de nuit, comme pour exécuter un guet-à-pens, fut aperçu, le 15 juillet auprès du village de Comboti (1), par les avant-postes grecs. Il ne pouvait reculer, quoique ses six mille braves fussent assez mal disposés; et, le combat s'étant engagé, ils furent si complètement battus, qu'il y perdit lui-même la vie. Hassan pacha, qui s'était bien gardé d'être de la partie, crut ne pouvoir mieux venger l'honneur des armes du Sultan, qu'en faisant égorger une foule d'ôtages innocents, dont il envoya les têtes au sérasker, en lui écrivant effrontément que c'étaient celles des rebelles qui avaient péri à l'affaire de Comboti. Du reste, il le prévenait que l'issue de ce combat malheureux ne pouvait être attribuée qu'à la *fatalité;* excuse banale de l'impéritie et de la lâcheté des mahométans.

Les Grecs, après cette victoire, reparurent aussitôt sur les montagnes qui avoisinent la ville d'Arta; et un nommé Ianaki, chef des insurgés de Lacca, contrée de la Cassiopie, enclavée dans la Selléïde, ayant occupé le défilé de Coumchadèz, Khourchid pacha

(1) Comboti. *Voy.* t. II de mon Voyage dans la Grèce, p. 125 et 139.

perdit encore une fois ses communications avec le midi de l'Épire.

Le jeûne du Rhamazan, qu'on observait alors dans le camp, ne lui permettait pas de chercher à les rétablir; car, pendant cette période d'observance religieuse, les Turcs ne se battent guère plus volontiers que ne le faisaient les Juifs pendant l'année sabataïque. Ils sont de mauvaise humeur, comme les *Monosites*, ou gens qui ne font qu'un repas chaque jour, qu'Aristote (1) dit être, à cause de cela, *irascibles*; et le sérasker, au fait du tempérament de son armée, se crut obligé d'ajourner ses projets au commencement du mois d'août. Il devait à cette époque recevoir des renforts considérables de la haute Albanie, et il espérait se trouver bientôt dans le cas de porter des coups décisifs.

Il laissa donc ses indociles soldats célébrer les syzygies et les quadratures de la lune du Rhamazan, que des porteurs de falots annoncent, comme on fait encore dans nos campagnes, la mi-carême et les ténèbres. Ali pacha semblait lui-même respecter les vieux usages populaires, que ses troupes mahométanes pratiquèrent au point de se visiter aux avant-postes avec les impériaux. On se donnait le nom de frères; et la

(1) Τοὺς μονσιτοῦντας πικρότερα τὰ ἤθη ἔχειν μᾶλλον, ἢ τοὺς δὶς τροφῆς χρωμένους. *Que ceux qui ne font qu'un repas par jour sont d'humeurs plus acariâtres que ceux qui mangent deux fois.* Aristotel. in physic. Quæst. quemadmodum refert Apollon. in mirabilibus Historiis.

surveillance se relâcha dans le camp de Khourchid, au point que son ennemi en profita pour savoir les moindres détails de ce qui s'y passait.

Il apprit ainsi que l'état-major du sérasker, comptant sur la *trève de Dieu*, espèce de suspension d'armes tacite, observée pendant la fête du Baïram, qui est la pâque islamique des musulmans, devait se rendre à la grande mosquée située dans le quartier de Loutcha. L'incendie l'avait épargnée pendant le siège, et les deux partis avaient constamment respecté cette enceinte consacrée à la prière. Ali pacha, qu'on disait être malade, affaibli par le jeûne, revenu à des sentiments de piété que la peur, à défaut de principes, fait souvent renaître dans les cœurs les plus endurcis, laissait croire qu'il ne troublerait pas un jour de paix consacré par la religion; mais on s'abusait étrangement.

Le satrape, informé de ce qu'on méditait, avait secrètement ordonné à son ingénieur Caretto de tourner contre la mosquée trente bouches à feu composées de canons, de mortiers et d'obusiers. Il voulait, avait-il dit à ses soldats musulmans, auxquels il cachait son dessein, solenniser le baïram par des décharges d'artillerie. Ils se rendirent, d'après cette assurance, à la mosquée de Calo pacha, située dans l'enceinte de la forteresse assiégée; et il ne fut pas plus tôt informé de l'entrée de l'état-major de l'armée impériale dans celle de Loutcha, qu'il donna le signal de tirer.

Qu'on se figure l'éruption soudaine d'une roche à

feu vomissant une grêle de boulets, d'obus et de grenades enflammés; un édifice s'écroulant sous ses coups multipliés contre un point déterminé; une foule d'hommes accablés de toutes parts; et on n'aura qu'une faible idée de ce qui se passait dans la mosquée de Loutcha. Au bout d'un quart-d'heure, la fumée s'étant dissipée, on vit un cratère ardent, et les grands cyprès qui entouraient l'édifice, brûlant comme des torches allumées, éclairer les funérailles de plus de soixante chefs et de deux cents soldats écrasés sous les ruines embrasées du temple consacré au culte de Mahomet.

Ali pacha n'est pas mort, s'écria le tyran bondissant de joie; et ces mots, volant de bouche en bouche, joints à la terreur du spectacle offert aux regards des assiégeants, portèrent la consternation parmi les soldats du sérasker Khourchid pacha.

CHAPITRE III.

Démolition des églises. — Orgueil de la Porte-Ottomane. — Arrestation du banquier Danési ; — réclamé par l'ambassadeur de Russie. — Déclaration du cabinet de Pétersbourg. — Réponse du divan à sa note. — Le baron de Stragonoff quitte Constantinople ; — arrive à Odessa. — Pompe funèbre du martyr Grégoire. — Son panégyrique. — Vœu unanime des Russes pour la guerre. — Le baron Stragonoff rencontre son souverain à Louga. — Résignation philosophique d'Angélo, ancien chargé d'affaires de la Porte ottomane à Paris. — Aventure et arrivée de T. Négris en Morée, — de Balesta. — Divisions dans le sénat de Calamate. — Sakéris ; son caractère. — Conciliabule de Missolonghi. — Pastorale du patriarche intrus Eugène. — Anathème prononcé contre sa personne et ses œuvres.

Au milieu des nouvelles désastreuses qui arrivaient de toutes parts à Constantinople, le divan, frappé d'un esprit de vertige, semblait courir à une perte inévitable. Plus on lui avait fait de concessions, plus l'arrogance du sultan et de ses ministres s'exaltait. Ils avaient bravé le Ciel ; pouvaient-ils craindre désormais les hommes ? Au moment où les fidèles du rite orthodoxe célèbrent la fête de la seconde apparition de J. C., que la liturgie nomme *Jour de la puissance*, Ἡμέρα δυνάμεως (1), on avait achevé de démolir ce qui restait d'églises dans les principales villes de la Turquie d'Europe. Les Turcs et les Juifs

(1) Suid. in voc. Ἡμέρα.

d'Andrinople, pendant la durée de ces scènes sacrilèges, n'avaient pas cessé de blasphémer, en criant : *O Christ, si tu es dieu, manifeste ta puissance.* Les malheureux !... En apostrophant ainsi dans leur démence *Celui qui est* (Ὁ ὢΝ), agissaient envers Dieu comme à l'égard des monarques à qui le cours des prospérités n'assure pas l'invincibilité. Cependant jamais la puissance de ce Christ, que les premiers fidèles appelaient le *Grand Orient* (1), ne s'était manifestée avec plus d'éclat que dans une insurrection impossible à expliquer autrement que par les signes authentiques de son bras formidable, qui s'était armé en faveur des chrétiens. Mais l'impiété est insensible aux avertissements du ciel. Ni les coups que les Grecs lui portaient, ni les fureurs de ses satellites, qui avaient massacré à Smyrne les suppôts de son pouvoir, ne furent capables de la rappeler à la raison. La sublime Porte se faisait au contraire une sorte de vanité d'irriter le ministre de Russie, qui avait des motifs personnels de mécontentement.

Le baron de Stragonoff, chevalier au cœur noble et généreux, qui aurait donné sa vie pour l'autel du Christ et l'honneur de son souverain, s'était retiré, comme on l'a dit, à Bouïoukdeyré, d'où il continuait, par le ministère de ses drogmans, à réclamer en faveur des sujets et des protégés de la Russie, qu'on ne cessait de molester, les pri-

(1) Oriens, sic denominatur Christus. *Vid.* Zach. 3, 8, 6; 12. Luc. 1, 78. Malach. 4, 2.

vilèges qui leur étaient garantis par les traités et le droit public. Ses plaintes étaient repoussées avec aigreur ; on lui reprochait de s'intéresser aux proscrits. Enfin le grand visir s'oublia au point de dire à son premier interprète : *que le sultan regardait son empereur comme un ressort caché qui faisait mouvoir les Grecs.* Indépendamment de ce qu'une pareille déclaration attaquait dans son honneur l'ambassadeur, qui avait désavoué et improuvé, par une note officielle rendue publique, l'insurrection des provinces ultradanubiennes, on pouvait y entrevoir les prémisses d'une rupture prochaine.

La Porte, à qui l'*Observateur Autrichien* donnait généreusement d'innombrables armées, abusée par cette éphéméride, qui lui faisait connaître des forces et des ressources qu'elle n'eut jamais, avait l'air de souhaiter la guerre. On présume que c'était pour inspirer de la confiance aux Turcs ; mais à quoi sert la confiance, le nombre de ses hordes et le fanatisme à une nation incapable de soutenir les regards de cent mille Russes, qui arriveraient à jour fixe à Constantinople, s'il entrait dans les vues du cabinet de Pétersbourg de rejeter les Tartares circoncis au-delà du Bosphore? M. de Stragonoff agissait donc en négociant, de manière à mériter le suffrage de son maître ; et on peut dire qu'il ne s'éloigna jamais de la lettre de ses instructions, en se contentant, aussi long-temps qu'il lui fut possible, de mépriser les bravades du ministère de Sa Hautesse. Il est probable qu'il l'aurait couvert

de confusion par son attitude calme, si celui-ci n'eût commis un attentat direct aux droits de l'empereur Alexandre, en faisant arrêter un nommé Danési, protégé russe, trésorier de l'ambassade, et considéré particulièrement de M. de Stragonoff.

Le divan en voulait à la caisse de ce banquier, qu'il accusait, à cet effet, de fournir des fonds aux révoltés, et d'entretenir avec eux une correspondance criminelle. On avait égorgé, en 1816, sur une accusation moins sérieuse, l'innocente famille arménienne des Douch Oglou, qui n'avaient d'autre crime que leur richesse; et Danési, coupable au même chef, ayant réclamé sa qualité de sujet russe, on le précipita, pour toute réponse, au fond d'un cachot. La mort n'aurait pas tardé à frapper sa tête, si le baron de Stragonoff ne se fût empressé de demander la mise en liberté de ce banquier, qui, ayant été naturalisé Russe, ne pouvait et ne devait être justiciable que de l'autorité de son souverain, les hommes ne naissant la propriété d'aucun autre homme. Dans d'autres temps l'ambassadeur aurait parlé d'après la teneur des capitulations. Le privilége du barat, aboli en 1808 par une impolitique sans exemple, ne pouvait lui être objecté, puisque la Russie n'a jamais renoncé à cette royale concession, qui conférait aux monarques chrétiens la faculté de dérober l'opprimé aux coups de la tyrannie; mais l'infraction nouvelle à la franchise du pavillon, consentie contre toute espèce de droit, avait aveuglé les Turcs au point de croire qu'ils pouvaient tout oser.

Le grand visir répondit arrogamment aux instances du baron de Stragonoff que Danési, qui avait acheté la protection de l'ambassadeur, étant né raïa, n'en était pas moins resté dans cette condition; qu'en conséquence il serait jugé par son maître légitime, et puni s'il était reconnu coupable. Le ministre russe, comprenant qu'on élevait une discussion interminable, jugea convenable de représenter, avec tous les ménagements possibles, que le sultan se mettait, par le refus de reconnaître les droits de son souverain, sur un pied entièrement hostile. On ne fit nulle attention à cette menace indirecte, et Danési resta en prison. Mais un ambassadeur de Russie, éconduit avec un pareil mépris, ne devait pas demeurer tranquille. Le baron de Strogonoff ayant donc envoyé le lendemain son premier interprète notifier au grand visir que la Porte encourait le ressentiment de son puissant souverain, si Danési n'était pas élargi, le Chatir azem ne lui fit d'autre réponse que d'ordonner de transférer le prisonnier au château des Sept Tours, lieu fameux par le puits du sang, dans lequel on précipite ceux qu'on veut punir sans scandale public. Alors l'ambassadeur, M. Stragonoff, se vit dans la nécessité de prendre les ordres de sa cour, son mandat ordinaire ne lui permettant plus de faire de démarches ultérieures d'aucune espèce.

L'Europe chrétienne était dans l'attente d'un grand évènement. Le courrier expédié à Pétersbourg par le baron de Stragonoff était à peine en route, que la Porte fit arrêter un autre protégé russe, qui était

presque aussi bon à dépouiller que Danési. Cette mesure, dans les circonstances présentes, équivalait presque à une déclaration de guerre; et l'ambassadeur, se regardant comme en pays ennemi, s'occupa à faire emballer ses archives. Temporisant cependant encore, afin de ne pas laisser soupçonner la longanimité de son souverain, ni sa propre modération, il sut gagner le temps nécessaire pour attendre le retour de son messager. Il lui apportait l'ultimatum de l'empereur Alexandre, qui n'accordait qu'un délai de huit jours au sultan, pour y donner une réponse catégorique. Dans le cas où le conseil méticuleux de S. H. tergiverserait, le baron de Stragonoff avait ordre de quitter sur-le-champ la Turquie, d'ordonner aux consuls de se retirer des échelles avec leurs nationaux, d'emmener les protégés et sujets russes établis à Constantinople. Le résumé de la déclaration de l'empereur de toutes les Russies était de la teneur suivante :

« Forte de la justice de ses réclamations, assurée « d'avoir inspiré à ses alliés la conviction de la pureté « de ses vues, la Russie, en prenant la défense d'un « intérêt général, n'a pas articulé jusqu'à présent les « titres plus particuliers sur lesquels elle pourrait fon- « der sa démarche auprès du gouvernement turc. Il « ne dépendait que d'elle néanmoins d'invoquer la « stipulation du traité de Kaïnardgi (1), et le droit

(1) Ces dispositions sont contenues dans les articles XVI et XVII du traité conclu dans le camp près de Koutschouk Kaï-

« de protection qu'il l'autorise à exercer en faveur de « la religion grecque dans tous les états de S. H. Il « lui serait cependant permis de relever une infraction « évidente du traité de Buckarest, en citant les pro- « positions que S. E. le réis effendi a insérées au « protocole de la conférence du 25 avril (1); propo- « sitions tendantes à rendre illusoires tous les droits « que ce traité assure à la cour de Pétersbourg sur « la Valachie et la Moldavie, et qui enlèvent même « aux habitants de ces malheureuses provinces la « perspective d'un terme à leurs souffrances. Il ne « tiendrait qu'au gouvernement russe de prouver « qu'en vertu de ces mêmes traités, il ne peut jamais « séparer l'intérêt qu'il témoignera au gouvernement « turc de l'intérêt qu'il doit porter aux chrétiens qui « peuplent la Turquie européenne.

---

nardgi, à quatre lieues de Silistrie, le 10-21 juillet 1774; l'article VII de la convention explicative de ce traité, conclue à Constantinople le 10 mars 1779; les art. II et IV du traité de Iassi, 29 décembre 1791 ou 9 janvier 1792; l'art. III du traité de Buckarest, 16-28 mai 1812.

(1) Ces droits sont ceux stipulés dans les articles des traités que nous venons d'indiquer. La Turquie avait conçu depuis long-temps le projet de faire administrer prévotalement les provinces ultra-danubiennes, d'en retirer le gouvernement aux princes grecs du Phanal, de leur substituer les boïards, en attendant qu'elle pût les renverser pour mettre à leur place des pachas. Elle a réussi jusqu'à présent dans une partie de ses desseins : il s'agissait aussi alors de leur évacuation par les Turcs qui les désolaient.

« La Russie veut encore, à l'égard du gouvernement « turc, ce qu'elle a toujours voulu. Elle prétend, « en lui faisant connaître avec franchise les dangers « auxquels il s'expose, lui indiquer la voie de son « salut; et, s'il persiste à s'en écarter, elle veut le « prévenir d'avance de l'attitude qu'il l'obligerait à « prendre.

« Si, comme l'empereur aime à le penser, c'est contre « le gré de la Sublime Porte que s'exécutent en Turquie « les mesures dont gémissent la religion et l'humanité, « S. M. I. désire que Sa Hautesse prouve qu'elle pos- « sède encore le pouvoir de changer un système qui, « tel qu'il est, ne permettrait plus aux gouvernements « chrétiens de traiter ni de composer avec le gouver- « nement turc.

« Qu'alors les églises détruites ou pillées soient re- « mises sur-le-champ en état de servir à leur sainte « destination; que S. H., en rendant à la religion « chrétienne ses prérogatives, en lui accordant la « même protection que par le passé, en lui garan- « tissant son inviolabilité à l'avenir, s'efforce de con- « soler l'Europe du supplice du patriarche de Con- « stantinople et des profanations qui ont suivi sa mort.

« Qu'une sage et équitable distinction s'établisse entre « les auteurs des troubles, les hommes qui y pren- « nent part, et ceux que leur innocence doit mettre « à l'abri de la sévérité du divan. Qu'à cet effet, on « ouvre un avenir de paix et de tranquillité aux Grecs « qui sont restés soumis, ou qui se soumettront dans « un délai donné, et qu'en tout état de choses, on

« se ménage les moyens de distinguer les innocents « des coupables.

« L'empereur écartera de sa pensée, jusqu'au dernier « moment, l'hypothèse contraire à celle dont il vient « d'être question. Si cependant le gouvernement turc « témoignait, contre toute attente, que c'est par suite « d'un plan librement arrêté (1), qu'il prend les me- « sures au sujet desquelles le soussigné lui a déja « exposé l'opinion de son auguste maître, il ne res- « terait à l'empereur qu'à déclarer dès à présent à la « Sublime Porte, qu'elle se constitue en état d'hosti- « lité ouverte contre le monde chrétien; qu'elle légi- « time la défense des Grecs, qui dès lors combattraient « uniquement pour se soustraire à une perte inévi- « table; et que, vu le caractère de cette lutte, la « Russie se trouverait dans la stricte obligation de « leur offrir asyle, parce qu'ils seraient persécutés; « protection, parce qu'elle en aurait le droit; assis- « tance, parce qu'elle ne pourrait pas livrer ses « frères de religion à la merci d'un aveugle fanatisme.

« En faisant ces déclarations à la Sublime Porte,

(1) On voit, par cette insinuation, que la Russie avait eu quelque connaissance du plan d'extirpation du christianisme dans la Turquie, et qu'Ali pacha n'en avait pas imposé aux Souliotes à cet égard. Elle se couvrait de gloire par une déclaration aussi pleine de franchise. Elle abordait le fond de la question : les Grecs avaient été poussés à l'insurrection par le désespoir, et ils combattaient pour leur existence menacée. Rien n'a changé sous ce rapport : pourquoi a-t-on changé à leur égard ?

« l'empereur croit avoir rempli, jusqu'au scrupule, « tous ses devoirs envers elle. Il lui a prouvé qu'ob- « servateur fidèle des traités, il souhaitait sincèrement « sa conservation, puisqu'il lui a indiqué les mesures « qui pouvaient la sauver; qu'il a même manifesté le « désir de coopérer à son salut. Il le lui prouve au- « jourd'hui, puisqu'il lui fait savoir les seules condi- « tions auxquelles la Sublime Porte peut éviter une « entière ruine.

« Il a été enjoint au soussigné de laisser un délai « de huit jours à la Sublime Porte pour répondre à la « présente communication.

« En cas que le gouvernement turc exauce les vœux « et réalise toutes les espérances de S. M. I., en « adhérant à ses propositions, le soussigné est autorisé « à convenir avec la Sublime Porte d'un nouveau « délai, qui lui donnera la faculté de démontrer à « l'Europe, par le témoignage des faits, que non seu- « lement elle accepte les conditions qui doivent con- « stater de sa part un retour à des principes plus « modérés, et qui ont été indiquées plus haut, mais « encore qu'elle s'empresse de les remplir; et que non- « seulement elle ne veut pas le mal, mais encore qu'elle « peut et sait l'empêcher.

« Dans toute autre alternative, le soussigné a reçu « l'ordre d'annoncer à la Sublime Porte qu'il quitterait « immédiatement Constantinople, avec tous les em- « ployés et individus appartenant à la légation de « S. M. I. »

Signé le baron de Stragonoff.

Bouioukdeyré, 6-18 juillet 1821.

La note du monarque orthodoxe de Russie, car ce n'est plus ici l'ambassadeur, mais le souverain lui-même qui parle, était de nature à dissiper les fumées du sang qui échauffaient la tête du sultan et de ses ministres. Cependant ils essayèrent, en exagérant le bruit des *dangers auxquels le baron de Stragonoff était exposé*, de voir si ces alarmes, propagées à dessein par la police du bas-empire ottoman, ne parviendraient pas à l'intimider. Mais le délai fatal étant expiré sans obtenir de réponse, le ministre indifférent à ces menaces dont il connaissait la source, s'embarqua sur le vaisseau destiné à le transporter loin des terres du moderne Pharaon. Il avait rempli tous les devoirs d'un diplomate modéré; les conséquences impérieuses de ses instructions ne lui permettaient plus de recevoir la réponse à l'ultimatum de son maître, qu'on lui apporta après le terme de rigueur exprimé dans leur contenu. Il s'éloigna, tandis que le divan expédiait à Pétersbourg un courrier porteur de sa note, et que le baron, de son côté, y en envoyait un autre pour faire connaître les motifs de sa conduite.

S'il est vrai, comme l'a dit un écrivain digne de l'école de Platon (1), *que le dernier des chrétiens honnête homme est plus moral que le premier des philosophes de l'antiquité*, on remarquera que la notification de la Russie est une œuvre angélique, quand on la comparera à la réponse émanée de l'étrier

(1) M. de Chateaubriand, Gén. du Christ., liv. VI, ch. XI, p. 351, VIe édit. Paris 1816.

impérial, que nous rapporterons sommairement. L'une, quoique altière et dédaigneuse, rachetait ce qu'elle avait de spécial par l'empreinte du christianisme, qui lui donnait un air de magnanimité, tandis que l'autre, sortie des bureaux du *Pandemonion* des assassins du patriarche Grégoire, n'attestait que la rage des vieux ennemis de la croix, surpris en flagrant délit.

« La nation grecque, portait-elle, cause de tant « de désordres et de discussions, se trouve être, de « père en fils, sujette et tributaire de la Sublime Porte, « qui, jusqu'à ce jour, l'a favorisée au-delà même de « ce qui est compatible avec la qualité de sujet. Les « ecclésiastiques surtout, qui sont les chefs de la « nation, et les Grecs du Phanal, estimés et honorés, « jouissaient des plus grands priviléges (1). En aucun « temps le gouvernement ne s'est ingéré dans les ma- « tières concernant leur religion (2); on n'a point

(1) Bacon donne à la nation turque le titre de *ex-lex*, et elle est en effet, par son essence et ses institutions, hors de la loi commune des nations. Les Grecs sont, depuis quatre siècles, régis par le droit de conquête, en état d'occupation militaire, de saisie permanente, et par conséquent autorisés en droit public à reprendre de vive force ce que la violence leur a ravi. Quant à leurs priviléges, ils se réduisent à la concession tacite d'usages tendant à la conservation, non d'hommes, mais d'animaux utiles à l'intérêt du conquérant.

(2) Pourquoi a-t-on érigé dans le ministère ottoman un tribunal ecclésiastique, uniquement composé de Turcs, sous le nom de Piscopos Calemy, qui préside aux choix du Synode, vend les places de la clericature, désigne les patriarches et les prélats qu'il veut faire élire, porte la simonie dans l'église, trace

« gêné le libre exercice de leur culte (1), ni touché « à leurs églises (2); on leur permettait, sur leur de- « mande, de les réparer ou rétablir ainsi que la loi « musulmane le comporte (3). Cependant les Grecs, « méconnaissant tant de faveurs, ont arboré l'étendard « de la révolte contre la Sublime Porte, leur clémente « protectrice (4). Néanmoins toujours miséricordieuse

---

aux chrétiens le serment sacrilége qu'ils doivent prononcer en justice dans les termes suivants, où la divinité de J. C. est méconnue, conformement à la croyance du Koran : *Je jure par ce dieu qui envoya du ciel l'évangile à J. C.*

(1) Les violences exercées contre les chrétiens pour les forcer à l'apostasie, que tous les historiens rapportent, la défense des cloches, des signes extérieurs, etc. Le ridicule de cette assertion saute aux yeux de quiconque connaît la Turquie.

(2) Dès le premier jour de la conquête de Constantinople, Mahomet II, étant entré à cheval dans Sainte-Sophie, s'assit sur l'autel, qu'il fit démolir, et changea cette basilique en mosquée. Les plus belles mosquées de la Turquie ont toutes été des églises, et les provinces sont couvertes de débris des temples chrétiens. La Porte n'a pas craint de faire une pareille réponse, au moment où elle venait de faire abattre les églises dans la capitale et dans les principales villes de son empire.

(3) C'est à prix d'argent que les Grecs obtenaient quelquefois de rebâtir des églises, conformément à la loi qui spécifie qu'elles seront réédifiées sur le même emplacement avec les vieux matériaux employés à leur construction, et sans qu'il soit permis d'en ajouter d'autres.

(4) Il faut nier l'histoire, et supposer la chrétienté aveugle, pour oser avancer une pareille proposition. Les mahométans, qui ont ensanglanté le globe, régi les chrétiens avec le glaive,

« et magnanime, elle s'est empressée d'envoyer sur-
« le-champ des lettres du visir au patriarche, pour
« l'inviter à exhorter sa nation à la soumission (1),
« en étouffant le germe de la rébellion, que nourris-
« saient des raïas égarés, tant dans la capitale que
« dans les autres parties de l'empire. Mais, tout au
« contraire, le patriarche, chef visible de la nation,
« était en même temps le chef secret du complot.
« C'est ainsi qu'à Calavryta, bourg de la Morée, lieu
« de sa naissance, et dans d'autres endroits, où il
« a publié ses anathèmes, les raïas furent les pre-
« miers à se soulever et à tuer nombre de musul-
« mans (2).

« La Sublime Porte a acquis la certitude que le pa-
« triarche a pris une part active au complot, et que l'in-
« surrection des raïas de Calavryta était son ouvrage,
« aussi-bien que celui d'autres instigateurs, d'abord
« par les écrits qui lui sont tombés entre les mains,

---

osent s'arroger le titre de cléments, de magnanimes? Il serait plus facile de réhabiliter la mémoire d'Attila et de faire l'éloge de la peste, que de justifier qu'ils méritent ces titres. Qu'avaient fait les malheureux habitants de Janina et de la Livadie, quand on les égorgea avant l'insurrection? etc., etc.

(1) Il l'a fait, et on ne peut reprocher à sa mémoire que d'avoir usé de trop de déférence envers l'autorité, en lançant l'anathème contre Alexandre Hypsilantis.

(2) Le patriarche Grégoire est né à Dimitzana, et non pas à Calavryta, mais le sultan ne sait pas plus ce que c'est que l'une ou l'autre de ces villes, que ce qui se passe dans le restant de son empire. Au demeurant, il y a autant de mensonges que de mots dans toute cette partie de la note turque.

« ensuite par la déclaration authentique de plusieurs « individus de la nation grecque, restés fidèles à leur « devoir (1). Or, tout gouvernement a le droit d'ar- « rêter et de punir sans miséricorde de pareils mal- « faiteurs; car, en fait de rebellion, on ne doit abso- « lument distinguer ni rit, ni condition; et c'est pour- « quoi la Sublime Porte, après avoir acquis la convic- « tion de la culpabilité du patriarche et de ses partisans, « a déposé le premier; et afin que ce poste ne restât « pas vacant, elle *lui a donné* un successeur. Ayant « ainsi dépouillé le patriarche de sa dignité, et l'ayant « réduit à la qualité de simple prêtre, on lui a fait « subir la peine capitale pour en faire un exemple, sans « attacher aucune importance particulière au temps « et à l'heure de son exécution (2), sans prétendre « vilipender la religion chrétienne.

« Le traité de Kaïnardgi stipule, en effet, que la « religion chrétienne sera protégée; mais la religion

---

(1) Il fallait produire ces pièces, citer ces témoignages; mais on n'a fait le procès à personne; et le patriarche ayant été condamné sans être jugé, son supplice est un assassinat.

(2) Le patriarche a été pendu comme tel, vêtu de ses habits pontificaux, après la célébration des saints mystères, le jour de Pâques, à la porte de son église, en haine de sa religion, parce qu'elle était celle des Russes; ainsi il y a eu intention de vilipender le christianisme. Son cadavre a été traîné par les Juifs à travers les rues de Constantinople. Mahmoud II s'est transporté à Alaï Kiosque pour le voir passer sous ses fenêtres, et il n'y a rien de plus lâche en cela que la dénégation employée pour s'excuser d'une pareille atrocité.

« est une chose, et le crime en est une autre. Les « Grecs innocents jouissent de la plus grande tran- « quillité; et si elle a été un moment interrompue « sur quelques points, elle ne tardera pas à renaître, « d'après les mesures efficaces que la Sublime Porte se « propose de prendre (1).

« Au reste, les annales de l'empire ottoman pré- « sentent d'autres exemples de patriarches qui ont « subi la peine capitale, et il ne sera pas hors de « propos de faire observer que la Sublime Porte n'ignore « pas que, sous le règne de Pierre Ier, czar de Russie, « le patriarche russe a été mis à mort pour les crimes « dont il s'était rendu coupable; que même, à cette « occasion, la dignité patriarchale fut entièrement « supprimée dans l'empire (2). »

Passant ensuite à l'examen de la note de M. l'ambassadeur de Russie, la Porte continuant à s'enfoncer dans le dédale des dénégations et des récriminations les plus intempestives, terminait son élucubration politique, en demandant que l'empereur Alexandre consentît à l'extradition des transfuges qui avaient trouvé asyle dans ses états. Il lui fallait encore du sang! Cette

(1) Il est probable qu'elle délibère encore; mais, en attendant, les Grecs ont déja appris aux Turcs à devenir plus modérés qu'ils ne l'étaient.

(2) Justifier un crime par l'exemple d'un autre crime, et une barbarie sacrilége récente par une autre barbarie, quelle manière de répondre? Cependant nous ne craignons pas d'affirmer, en ce qui concerne l'insulte faite ici à la Russie, que cette partie de la réplique n'est pas d'invention turque.

réponse à l'*ultimatum* de Pétersbourg, portait la date des derniers jours de la lune de schelval, l'an 1238 de l'hégire. Elle fut communiquée successivement au comte de Lutzoff internonce d'Autriche, que M. de Stragonoff avait laissé chargé des intérêts de son gouvernement, et à M. le vicomte de Viella chargé d'affaires de France. Son contenu prouve, qu'indépendamment des raisons majeures qui empêchèrent le baron de Stragonoff de la recevoir, un ambassadeur de Russie n'en aurait pas eu plutôt pris communication, qu'il l'aurait renvoyée au lieu d'où elle était émanée.

Pendant que ces répliques fallacieuses s'élaboraient dans les offices diplomatiques du sultan, le baron de Stragonoff abordait aux rivages d'Odessa. On venait d'y célébrer les funérailles du martyr Grégoire, patriarche œcuménique de Constantinople, pour lequel la diplomatie de son maître ne témoignait qu'une froide commisération, dans la note que nous avons rapportée.

Les fidèles qui avaient suivi de loin les traces que le cadavre de la victime laissait imprimées dans la fange, avaient remarqué l'endroit où on l'avait jeté à la mer, et des plongeurs habiles étaient parvenus à le retrouver. Ils le déposèrent d'abord sous le hangar d'un pauvre pêcheur grec, chez qui plusieurs personnages pieux se rassemblaient chaque nuit, pour rendre les devoirs de la sépulture aux corps des chrétiens, que les vagues de la Propontide rejetaient sur la plage. Les restes du saint purgés de toute souillure par les flots,

étaient parfaitement conservés, et la strangulation qui avait coloré son visage, donnait à ses traits un caractère de majesté extraordinaire.

Un diacre plaça sur sa tête la couronne de térébinthe, réservée aux martyrs. On parfuma sa barbe vénérable avec la vapeur odorante de l'aloës. On oignit ses membres d'essences précieuses, et ses pieds furent baignés des larmes du petit nombre de ceux qui les baisèrent, en prononçant le dernier adieu usité dans la cérémonie de l'*aspasmos* (1). Le corps revêtu du costume des religieux de l'ordre de saint Basile, sous lequel Grégoire, anachorète au sein des grandeurs, avait demandé depuis long-temps à être enterré, fut renfermé dans un cercueil, auquel on donna extérieurement la forme d'un ballot de marchandises, et embarqué sur un navire fin voilier, qui transporta la dépouille mortelle du Juste, aux rivages de ce Pont, moins célèbre désormais par les larmes d'Ovide, que par le tombeau d'un pauvre Arcadien du mont Ménale. Ainsi fut dérobée aux descendants des Scythes Caucasiens, qui ne furent connus dans l'antiquité que par le rôle de bourreaux qu'ils remplissaient à Athènes, les tristes reliques du patriarche de Constantinople.

Elles arrivèrent à Odessa, dans les premiers jours du mois de mai, sous la garde de quelques ecclésiastiques échappés aux massacres. Les autorités russes les reçurent avec respect; elles furent

(1) Aspasmos, *embrassement*, cérémonie usitée dans les funérailles des chrétiens grecs.

déposées au lazaret, et on écrivit à Pétersbourg, afin de prendre les ordres de l'empereur Alexandre, qui prescrivit les honneurs qu'on devait rendre à la mémoire du chef de la communion orthodoxe. Le 18 juin, correspondant au 2 juillet 1821, fut en conséquence fixé pour la cérémonie funèbre de Grégoire (1), qui

(1) Cette pompe funèbre se trouve racontée en ces termes dans la gazette de Pétersbourg, 11 septembre 1821.

Cérémonial observé à l'enterrement du patriarche Grégoire, assassiné le jour de Pâques à Constantinople, relation publiée par ordre du gouvernement russe.

Le vendredi 17 juin 1821 (v. s.), de grand matin, le chevalier Féofil, professeur de théologie du lycée Richelieu, et archimandrite, se rendit à la maison de quarantaine, dans la cour de laquelle reposait le corps du saint patriarche, et fit, à l'aide de l'inspecteur de quarantaine, les préparatifs nécessaires pour le convoi. Le corps, qui était dans le meilleur état, et qui, deux jours auparavant, avait été déposé dans un nouveau cercueil, fut retiré de la tour, à cause du peu d'espace, et placé dans la cour du Lazaret, sous un dais et sur une estrade préparée à cet effet. A huit heures, tout étant prêt pour le convoi, on commença à sonner les cloches de la cathédrale de Préobrascheuski (transfiguration) et des autres églises Gréco-russes d'Odessa. Le clergé, ainsi que plusieurs officiers civils et militaires invités par S. E. le comte Alexandre Théodorowitz Langeron, se réunirent dans le Lazaret. Un peu avant sept heures, le comte de Langeron y arriva lui-même, et au bout de quelques instants, au son de toutes les cloches, se présentèrent aussi LL. Éminences les archevêques métropolitain de Sylistrie, Grégoire, métropolitain de Hiéropolis, Démétrius, évêque de Bender et d'Ackermawrs.

Après que le petit office des morts eut été chanté par LL.

eut lieu dans l'ordre suivant, et le lendemain on procéda à l'inhumation des reliques du martyr. Ce jour destiné au triomphe de la religion, le comte Lan-

---

Éminences pour le patriarche, le corps fut porté par les prêtres, au son des cloches et au bruit du canon de tous les vaisseaux et de la garde des incendies, sur le corbillard placé sous le dais, pendant que la sainte liturgie commençait à se chanter dans la cathédrale de Préobrascheuski, où le corps devait être transféré.

Le cortége eut lieu dans l'ordre suivant : il s'ouvrit par la grande croix, au devant de laquelle deux chantres portaient des lanternes allumées. Puis venaient les bannières de toutes les églises Gréco-russes sur deux rangs ; ensuite quatre diacres portaient la couverture de la bière. Derrière eux, et à quelque distance, un chantre portait la crosse archiépiscopale, et d'autres chantres portaient également sur deux coussins cramoisis le manteau et la croix avec le portrait de J. C. Venaient ensuite les choristes, et un chantre avec un grand cierge sur son flambeau. Le clergé suivait ceux-ci deux à deux. Enfin venaient les archevêques, devant qui deux diacres portaient les flambeaux à trois et à deux cierges, et qui étaient suivis d'un premier diacre et d'un diacre avec des encensoirs. Derrière LL. Éminences, et à quelque distance, suivait le corbillard avec le corps du patriarche ; quatre diacres marchaient aux coins avec des encensoirs. Six prêtres soutenaient le dais, et douze habitants de distinction portaient des deux côtés des cierges allumés. A côté des chevaux, qui étaient couverts de housses noires, marchaient six hommes vêtus de deuil avec des torches, et six autres devant la voiture. Le cortége était fermé par le comte Langeron, qui suivait le convoi avec les employés civils et militaires.

Le convoi s'arrêta en trois endroits différents pour lire l'évangile et la messe des morts : 1° à l'entrée de la ville, où

geron gouverneur d'Odessa, les autorités civiles, militaires, et une foule de peuple, s'étant rendus à l'église de la Transfiguration, Constantin, prêtre œconome de

---

le métropolitain de Hiéropolis, Grégoire, lut l'évangile; 2° entre l'école grecque et le lycée Richelieu, où l'évangile fut lu par l'évêque de Bender et d'Ackermawrs; 3° non loin de la cathédrale, derrière le corps-de-garde, où l'évangile fut lu par l'archimandrite Féofil. Quand le convoi passa devant le corps-de-garde, les musiciens jouèrent une marche lugubre, ainsi qu'il est d'usage dans de pareilles cérémonies. Des gendarmes et des Cosaques avaient été rangés en haie des deux côtés des rues par lesquelles le convoi défila, et où une foule de personnes de différentes religions étaient rassemblées.

Le corps, porté dans la cathédrale pendant que le Protohiéros et deux prêtres de cette église chantaient la liturgie, fut placé avec le dais sur un catafalque élevé de quatre marches, et autour duquel brûlaient douze cierges. Devant le catafalque on plaça sur des tabourets les coussins avec le manteau et la croix archi-épiscopale. Jusqu'à ce que la liturgie fût terminée, les diacres qui étaient aux quatre coins du catafalque ne cessèrent pas d'encenser. Après la liturgie, LL. Éminences et le reste du clergé célébrèrent l'office des morts; après quoi l'évangile fut lu devant le corps. On continua de faire lire alternativement des évangiles par des prêtres et des diacres, tant le jour que la nuit, jusqu'à l'enterrement, qui eut lieu le troisième jour, 19 juin.

Le matin de ce jour, à huit heures, on commença à sonner les cloches de la cathédrale, ce qui continua pendant une heure. Vers neuf heures, deux archimandrites en manteau se rendirent, avec le reste du clergé et les choristes, dans la maison habitée par S. Éminence l'évêque de Bender et d'Ackermawrs, Démétrius, etc., qui se portèrent à la cathédrale au son des cloches. A leur entrée, on commença la liturgie. Dès qu'elle fut

la métropole de Constantinople, prononça l'oraison funèbre du patriarche.

Le texte de son discours roulait sur cette sentence de la sagesse divine : *Il fut honoré parmi les siens, et sa gloire sera éternelle!*

L'historien regrette que sa tâche ne lui permette pas de rapporter en entier ce que ce panégyrique, prononcé dans un idiome aussi mélodieux que le sujet était nouveau, contenait de touchant. Il dirait la naissance de Grégoire qui reçut le jour aux bords enchanteurs de l'Alphée; ses études sacrées et profanes; son zèle pour

---

finie, tout le clergé de la ville et celui des divers autres lieux de l'éparchie de Kichenoff, qui s'y étaient rendus à cette occasion, célébrèrent ensemble l'office des morts; après quoi le patriarche prédicateur et économe, Constantin, de Constantinople, prononça l'oraison funèbre en grec.

L'office terminé, le corps fut enlevé dans le même ordre qu'il était sorti du Lazaret, et au son de toutes les cloches. L'évangile fut lu en quatre endroits, et le corps, ainsi transporté dans l'église grecque, où le petit office des morts fut chanté, fut placé dans le caveau préparé dans l'église même, au nord de l'autel. Le troisième jour après l'enterrement, S. Éminence l'évêque de Bender et d'Ackermawrs, Démétrius, chanta dans cette église une messe pour le défunt; après quoi une messe des morts fut lue sur le tombeau du patriarche d'heureuse mémoire.

C'est ainsi que, par les ordres du très-pieux autocrate de toutes les Russies, Alexandre Ier, les derniers devoirs sacrés de la foi et de la charité chrétienne furent rendus à Grégoire, saint patriarche de l'église orthodoxe grecque, qui a souffert le martyre.

37269

la maison du Seigneur; les difficultés de son apostolat quand il combattait dans les rangs des confesseurs de Jésus-Christ; sa douceur et sa charité lorsqu'il parvint à l'épiscopat; ses sollicitudes après que ses frères du saint synode l'eurent élevé au patriarchat de l'église orthodoxe. Il raconterait comment, deux fois arraché de la chaire de Gennade et deux fois rappelé à son poste, le pilote évangélique revint au timon de la nef divine pour obtenir de son Dieu la palme immortelle du martyre. Mais il serait impossible de faire passer dans l'esprit des lecteurs l'émotion profonde que les accents de l'orateur chargé de retracer l'agonie du martyr, produisirent parmi ses auditeurs : car il est des temps de scepticisme, où la vérité même paraît au-dessous du vraisemblable.

Grecs, Russes, Cosaques, Zaporaviens, Backchirs, Tartares, Mingreliens, Georgiens, Barbares, tous fondirent en larmes... Mais après avoir versé des pleurs abondants, on crut entendre gronder le tonnerre, quand l'orateur s'écria : (1) « Dieu de miséricorde, roi « suprême de la création, daigne abaisser tes regards « vers nous ! Vois les malheurs de ton peuple ! Jusqu'à

---

(1) Ὦ Θεὲ τοῦ ἐλέους, Ἐπουράνιε τῆς κτίσεως Βασιλεῦ ! ἐπίβλεψον ἐξ οὐρανοῦ καὶ ἴδε τὴν κάκωσιν τοῦ λαοῦ σου · ἕως πότε Κύριε θέλει ἐξυβρίζει τὸ πανάγιον ὄνομά σου ὁ ἐχθρὸς τοῦ Σταυροῦ ; ἕως πότε θέλει χύνει τὸ ἄθῳον αἷμα τῆς ἐκλεκτῆς σου κληρονομίας ; Κύριε τῶν Δυνάμεων, ἰδοὺ βλέπεις τὴν μανίαν τῶν Ἀσσυρίων · τὴν ἁγίαν Σιών σου κατέσκαψαν, τοὺς ἱεροὺς σου ναοὺς ἐβεβήλωσαν, τὰς σάρκας τῶν ὁσίων σου τὰς ἔῤῥιψαν εἰς τὰ θηρία τῆς γῆς καὶ θαλάσσης. Ἰδοὺ Δέσποτα, ἐσμικρύνθημεν παρὰ πάντα τὰ ἔθνη,

« quand, Seigneur, l'ennemi de la croix blasphèmera « t'il ton nom? Jusqu'à quand coulera le sang de ton « héritage d'élection? Dieu des forts! tu es témoin « de la fureur des Assyriens! Ils ont dévasté la sainte « Sion, massacré tes ministres, renversé tes autels « dispersé ou jeté à la mer les restes de tes justes. « Maître souverain, devenus le rebut des nations, « nous sommes maintenant rangés au nombre des « troupeaux destinés à la boucherie. N'as-tu point « assez puni nos fautes, en nous accablant de maux, « en nous nourrissant d'amertume et de larmes, en « nous abreuvant du vin de la douleur? Appaise

---

ελ[illegible]σθημεν ὡς πρόβατα σφαγῆ. (1) · διὰ τὰς ἁμαρτίας ἡμῶν μᾶς ἔδειξας πολλὰ καὶ σκληρά, μᾶς ἐψώμισας δάκρυα καὶ πικρίαν, ἐπότισας ἡμᾶς οἶνον κατανύξεως · Ἀλλ' ἱκανούσθω Κύριε ἡ ὀργή σου. Ὦ Κύριε σῶσον δή, ὦ Κύριε εὐόδωσον δή · Μὴ παραδῷης ἡμᾶς εἰς τέλος, καὶ μὴ ἀποστήσῃς τὸ ἔλεός σου ἀφ' ἡμῶν διὰ λόγους σου τοὺς ἁγίους καί διὰ τοὺς νέους σου μάρτυρας. Ὁ Θεὸς, ὁ Θεὸς τῶν πατέρων ἡμῶν, ὁ ποιήσας τὰ ἔνδοξα πάντα, ὁ κτίζων νέα ἐκ παλαιῶν, καὶ τὸ πᾶν ἐκ τοῦ μηδενός. Ὁ δημιουργήσας τὸ φῶς, καὶ ἀνιστῶν ἐκ τῶν τάφων τοὺς νεκροὺς· εἰς ἐλευθερίαν, ἄστραψον τὸ κράτος τῆς παντοδυναμίας σου· ῥᾶξον τὴν ὀργήν σου ἐπὶ τὰ ἔθνη τὰ μὴ γινώσκοντά σε· ἀπόστειλον τὸν ἄγγελόν σου Σωτῆρα τοῦ τεταπεινωμένου λαοῦ σου. Βασιλεῦ ἅγιε, ἐπάκουσον τὰς φωνὰς τῆς δεήσεώς μας, καὶ τὸν χριστόν σου, τὸν πιστὸν καὶ φιλανθρωπότατον Αὐτοκράτορα στερέωσον, δόξασον, ἁγίασον, ὑπόταξον ὑπὸ τοὺς νικηφόρους του πόδας πάντα ἐχθρὸν παὶ πολέμιον ἀπὸ περάτων ἕως περάτων, ἕως οὗ ἀνταναιρεθῇ ἡ Σελήνη (2). Τὸ φιλάδελφον ἔθνος τῶν γενναίων Ῥώσσων εὐλόγησον, τὴν πόλιν ταύτην καὶ πᾶσαν πόλιν τῶν πιστῶν ἀβλαβεῖς διατήρησον, καὶ πάντας τοὺς εὐσεβεῖς λατρευτὰς τοῦ ὀνόματός σου παράλαβε εἰς τὴν βασιλείαν σου. Ἀμήν.

(1) Ψαλμ. μδ'. 23.

(2) Ψαλμ. οδ'. 7.

« Seigneur, ta colère ! Sauve-nous, Seigneur ! Seigneur, « sois nous exorable ! Ne te retire pas du milieu de « tes enfants pour jamais ; au nom de tes saints et de tes « martyrs, daigne-nous rendre ta miséricorde ?

« O Dieu, Dieu de nos pères, source inépuisable « de graces, réparateur, créateur, auteur de la lu- « mière, qui rends les morts vainqueurs du tombeau, « saisis ta foudre redoutable. Frappe de ta colère, les « nations qui te méconnaissent. Mais envoie ton ange « consolateur vers ton peuple avili ! Roi, saint, en- « tends les voix suppliantes du malheur. Dirige ton « christ le pieux et philanthrope Autocrate (Alexandre), « glorifie, sanctifie sa personne ; courbe sous ses pieds « victorieux ses ennemis, d'un bout à l'autre du monde, « et qu'ils lui soient soumis aussi long-temps que « l'astre des nuits brillera dans le firmament. Bénis à « jamais les Russes nos frères, la ville où nous sommes, « les cités de leur vaste empire, et ouvre à tous les « adorateurs de ton nom les portes de ton royaume ! »

Ces paroles étaient en harmonie avec la disposition des esprits dans le vaste empire de Russie. De toutes parts ses armées s'ébranlaient, en dirigeant leur marche du septentrion au midi, tandis que les infidèles, frappés d'aveuglement, entassaient les hordes accourues du fond de l'Asie autour de Constantinople. La garde était sortie de Pétersbourg, et l'empereur Alexandre, qui avait quitté sa capitale, s'avançait à petites journées vers son quartier militaire. Les populations et les prêtres accourus sur son passage le bénissaient, en le saluant des noms de *pieux*, d'*orthodoxe* et de

nicephore; le Seigneur lui avait remis l'épée de Gédéon, sa sagesse présageait de superbes destinées à l'Europe chrétienne, il allait accomplir les plans depuis si long-temps médités et attendus. Des soldats enflammés du désir de confondre l'orgueil d'Islam, avaient déja manifesté le mépris que les Turcs leur inspirèrent de tout temps, en prenant dans les exercices du polygone, les insignes du croissant pour cible. C'était là le but contre lequel les jeunes artilleurs s'exerçaient au tir du canon à Varsovie. On avait permis l'entrée en Russie des journaux favorables à la cause des Grecs. Les écrits polémiques qui proclamaient la sainteté de leur cause, étaient lus sous la tente et dans les villes; l'illustre et vénérable mère d'Auguste avait répandu des larmes, à la nouvelle de la mort du patriarche Grégoire, le ciel et la terre se déclaraient en faveur des Grecs qui avaient proclamé leur indépendance sous l'étendard de la croix.

Le baron de Stragonoff était sorti d'Odessa, sous ces auspices, il ne pouvait manquer d'être comblé des faveurs de son maître. Il rencontra ce monarque à Louga, entouré de son armée; il lui parla de sa mission, et reçut pour réponse l'ordre... d'*aller l'attendre à Pétersbourg!... Le Seigneur avait changé le cœur de Salomon.* Quel pouvait être le motif d'une pareille métamorphose, quand tous les vœux et les espérances étaient tournées vers le petit-fils de la grande Catherine? Il faut attendre pour s'expliquer à ce sujet.... *Quod si vita suppeditet.... Seposui: rara temporum felicitate, ubi sentire, quæ*

velis, et, quæ sentias, dicere licet (1). Le conseil des rois n'est que trop souvent semblable à l'*Agora* d'Athènes, dont parle Xenophon (2).

Les Grecs qui ne comptaient plus qu'éventuellement sur l'assistance de la Russie, depuis qu'elle avait désavoué Alexandre Hypsilantis, que les Autrichiens retenaient pour raison à eux connue, dans les prisons de Mongatz, durent voir de plus haut la défense de la cause qu'ils avaient embrassée. Nous avons rapporté comment, d'après cette résolution, chaque île et chaque individu avaient concouru à la défense de la patrie. Nous dirons bientôt de quelle manière, Georges du mont Olympe, échappé au désastre de Dragachan, sut occuper assez long-temps les Turcs au-delà du Danube, pour les empêcher de tourner leurs armes contre les chrétiens de la Morée, qui profitaient en même temps de la diversion opérée par Ali pacha, pour s'organiser.

Chaque jour leur amenait quelques partisans utiles par leurs talents militaires, ou par quelques connaissances politiques. Du nombre de ces derniers était Théodore Négris, que la Porte avait jugé convenable de nommer son chargé d'affaires auprès de S. M. T. C. Il avait saisi à temps cette occasion pour s'éloigner d'un pays, où l'on a plus besoin de se faire pardonner son mérite, que de le découvrir pour parvenir aux emplois. Il savait comment le sul-

(1) Tacit. Hist., lib. 1, cap. 1.

(2) Xenoph. de Rep. Athen., lib. III.

tan récompense ses serviteurs, qui n'ont pas tous le bonheur du sieur Angelo, que tout Paris a connu, pendant un grand nombre d'années, comme chargé de représenter Sa Hautesse, auprès de la cour de France.

Ce Cincinnatus des diplomates de la cour de Byzance, auprès duquel Théodore Négris avait puisé des renseignements relativement à la mission importante qu'on lui confiait, venait de reprendre modestement au faubourg de Galata les balances de débitant de tabac, qu'il avait quittées pour servir son souverain comme ministre. Il se plaignit à son successeur de l'ingratitude des maîtres du monde, de l'insensibilité non moins grande des tribunaux de France, avec lesquels il s'était brouillé pour des dettes, qu'on ne paie pas chez nous avec les procédés usités en Turquie. Négris avait ainsi quitté Constantinople, averti de sa condition future par celle de son illustre devancier, et comme il n'était pas de l'humeur philosophique d'Angelo, il s'empressa de se rendre aux premiers croiseurs grecs qu'il rencontra dans l'Archipel. Il leur fit part de sa mission, jeta ses lettres de créance à la mer, et se rendit à Calamate, où il ne tarda pas à être nommé chancelier du sénat. Tel fut le premier pilier du département des affaires étrangères des Hellènes, qui se recrutaient, comme Rome naissante, de tous les hommes de bonne volonté qu'il plaisait à la Providence de leur envoyer. Au reste, comme Théodore Négris possédait la langue française et connaissait les usages de l'Europe, l'acquisition parut assez bonne.

Les Grecs en firent bientôt une plus importante dans la personne de M. Baleste, officier du plus grand mérite. Marseille était sa patrie; après avoir servi pendant dix ans sous nos drapeaux, il s'était retiré auprès de son père, qui avait formé un établissement de commerce à la Canée, dans l'île de Crète, où il apprit la langue du pays, et à connaître les infortunes non méritées des chrétiens. A la nouvelle de l'insurrection, il avait senti battre son cœur, et il venait offrir son épée à la cause sacrée de la croix. Il était de l'âge de ceux qui combattaient pour la défense des autels et de la patrie. Aspirant à renouveler, comme un autre La Feuillade, les beaux jours de Louis XIV, où la valeur de quelques chevaliers français vint se signaler en Crète contre les infidèles, le sénat lui permit de former une compagnie composée des croisés accourus de l'occident, que l'état prit à sa solde, en leur donnant ce que les Grecs pauvres donnaient à l'étranger, *le pain et le feu*. On s'engagea de plus à lui faire déférer, dès qu'il serait possible, le commandement d'un corps considérable d'insurgés, avec lequel il entreprendrait successivement le siége de Candie, et des autres places fortes. Le prince Mavrocordatos fut en conséquence chargé de s'entendre avec Baleste, pour déterminer le plan de campagne, qu'on se trouvait forcé d'ajourner à l'automne, car on en était venu à ne plus terminer rien sans discussion.

Le sénat de Calamate avait ses orages. La vanité de la naissance, l'orgueil non moins ridicule des ri-

chesses, la capacité que chacun reconnait en soi, les services vrais ou supposés rendus à l'état, y faisaient naître des jalousies, qui avaient été déja plus d'une fois nuisibles à la chose publique. L'archevêque Germanos s'était retiré dans son village natal. On ne pouvait plus supporter sa morgue, ou plutôt son esprit, et peut-être ni l'un ni l'autre, car il voulait rendre le clergé dominant au conseil, ainsi que dans les camps. On s'apercevait cependant du vide occasioné par son absence, à laquelle on s'est depuis accoutumé.

D. Hypsilantis n'avait pas tardé à porter ses regards du côté de l'Étolie, où l'on se décida à envoyer Sakéris, homme généralement estimé et estimable. Ce dernier, qui avait fait de bonnes études à Paris, joignait aux avantages corporels, la connaissance de presque toutes les langues parlées sur le continent. A Paris, on le prenait pour un français; à Pétersbourg, il était du pays, et ses connaissances jointes à une modestie qui rehaussait les aimables qualités de son cœur, l'avaient rendu cher à tous ses amis. Il en comptait un grand nombre qui le virent à regret s'éloigner, quand la guerre de l'indépendance le rappela dans la Grèce. Il était né à Tripolitza, qu'il salua des hauteurs du mont Ménale, après quatorze ans d'absence; et les Stratèges qui en formaient le blocus, lui ayant conféré le grade d'hypotaxiarque ou lieutenant-colonel, il partit de là pour se rendre à Missolonghi.

Cette ville était gouvernée par douze archontes,

qui semblaient nés des dents du serpent que Cadmus sema dans les champs de la Béotie. Chaque jour, ils menaçaient de s'entr'égorger, et il fallut la patience de Sakéris, pour les ramener à des sentiments de concorde. Quand il eut opéré cette réconciliation, on s'occupa de creuser un fossé à l'extrémité des lagunes du côté qui regarde la seconde Plevrone. On convoqua ensuite les chefs des armatolis, qui avaient combattu jusqu'alors sans unité de plan. Ils se rendirent au congrès avec Tahir Abas, Alexis Noutzas, et Hagos Bessiaris, conseillers d'Ali pacha, que le satrape avait envoyés avant l'insurrection de la Morée, pour soulever les montagnards de la Hellade.

C'était un spectacle nouveau pour les Grecs, et surtout pour les étrangers rassemblés à Missolonghi, qui n'avaient jamais entendu prononcer qu'avec horreur le nom d'Ali Tébélen, de se trouver assis face à face dans un congrès, avec ses principaux ministres. Tahir Abas couvert de son sayon de poil de chèvre, leur retraçait par sa haute stature et ses formes athlétiques les Chaoniens, qui se nourrissent encore des glands que produisent les forêts de l'Acrocéraune, contrée toujours aussi sauvage que les hommes qui l'habitent. Son extérieur âpre, la sévérité de son front, la brièveté dure de l'expression qu'il avait contractée dans l'habitude du commandement sans replique qu'il avait exercé, rappelaient l'homme qui avait été, pendant vingt ans, le chef de la police et des bourreaux du tyran de l'Épire.

Hago Bessiaris, atteint d'une aphonie chronique,

n'était plus reconnaissable que par quelques inspirations du courage qui l'avait rendu fameux parmi les Schypetars. Quant à Alexis Noutza, qui appartenait à une famille respectable, les Grecs n'eurent pas de peine à comprendre qu'il ne faisait de vœux que pour la cause de son maître. Pendant son séjour à Souli, il n'avait jamais parlé qu'avec dérision de ses coreligionnaires, en se moquant de leurs projets d'indépendance. *Ils ne pouvaient*, dans son idée, *et ne devaient aspirer qu'à être gouvernés par le visir Ali pacha, qui leur avait déja octroyé, à-peu-près autant de privilèges, qu'ils pouvaient en souhaiter. Il fallait donc travailler à défendre un prince, qui après les avoir reçus depuis long-temps à sa cour, ne manquerait pas dès qu'il serait délivré de Khourchid pacha, et par conséquent à jamais séparé du gouvernement de Constantinople, de les admettre concurremment avec les Turcs à tous les emplois publics.* Blasphémant à ce sujet la cause de la croix, et ne voyant de mauvais dans l'administration de l'empire ottoman, que l'exclusion qui éloignait les Grecs du pouvoir, peu importait à Noutza le sort des chrétiens. Il était à cause de cela d'avis d'abuser les paysans, afin de se mettre par leur secours, à la place de ceux qui avaient jusqu'alors gouverné; tel était le fonds de sa pensée.

Tahir plus sincère, prétendait *que la liberté*, chose à laquelle il n'avait, disait-il, jamais rien compris, *étant un mot vide de sens, on devait chasser au préalable de toute innovation*, les *Osmanlis de l'Al-*

banie. Cela fait, disait-il, *Ali pacha qui nous devra son salut, instruit par le malheur, affaibli par les années, laissera chacun de nous vivre en paix, et manger tranquillement son pain à l'ombre de sa treille. Souli restera sur le pied où il existait anciennement. Varnakiotis, Rhengos, les Hyscos, les Tchellacova, Lépeniotis, Stournaris, commanderont l'Aspropotamos, Agrapha, le Xéro-Meros et le Vlochos, ainsi que cela se pratiquait anciennement. Nous autres Turcs, nous vous traiterons avec équité;* et Hagos Muhardar ayant parlé dans le même sens, les chefs étoliens qui avaient donné le mot aux députés des Hellènes, résolurent de se servir des instruments du despotisme, pour en venir à leurs fins.

On décida en conséquence de se réunir, chrétiens et mahométans, afin d'assiéger Arta, et de se porter dès qu'on l'aurait réduite, sur Janina. Par ce moyen, on opérait une diversion favorable à la Morée, vers laquelle on savait qu'Omer pacha et le visir de Nègrepont se proposaient de diriger un corps formidable de troupes. On se sépara ainsi, avec l'intention formelle de s'assister et de se tromper mutuellement; car, Tahir Abas et les siens n'étaient pas plus sincères que les chefs des Hellènes; mais ce plan lui-même fut bientôt contrarié.

L'invasion que les Grecs voulaient conjurer venait de s'accomplir; la Hellade regorgeait de sang; le farouche Omer et le sérasker de Nègrepont, Khar Hadgi Ali pacha, avaient forcé le défilé des Thermopyles. « Athènes, leur écrivait-on, a éprouvé le sort de Pa-

« tras! Ni les dieux qui la fondèrent, ni le Dieu plus « puissant des chrétiens, ni son nom révéré, n'ont pu « la sauver. Athènes tant de fois désolée, vient d'être « anéantie par le plus féroce des Schypetars, Omer « Brionès. Thèbes et la Cadmée, ont subi le même « sort. Plusieurs bourgades des cantons de Patradgik « et d'Agrapha, sont réduites en cendres. Les popula- « tions épouvantées ont fui dans les escarpements du « mont Oëta et du Parnasse, n'ayant plus pour res- « sources que leur courage, pour cri que la liberté, « et pour signe de ralliement que la croix, à laquelle « est attachée leur dernière espérance. On ne sait ce « qu'est devenu Odyssée. »

Cette espèce d'ordre du jour retentissait à Missolonghi, à Hydra et dans la Morée, comme le dernier coup de la cloche, qui annonçait les funérailles de la liberté à peine renaissante, quand on y eut connaissance d'une encyclique du patriarche Eugène, que le sultan avait donné pour successeur au martyr Grégoire. Cette pastorale basée sur un commandement du visir, en date du 5 (17) août, adressée à tous les Grecs ecclésiastiques et laïques, leur annonçait que le moment du pardon général était arrivé.

Après le protocole des déceptions usitées, cette étrange amnistie portait : *Quiconque connaît la puissance de l'invincible empire ottoman, concevra à peine l'étendue de sa clémence et de sa philanthropie ; car, vous le savez N. T. C. F., notre vie et nos propriétés ont toujours été aussi respectées que celles des musulmans. Ces faveurs étaient*

grandes, et notre nation, objet de la sollicitude paternelle du sultan, aurait dû en y réfléchissant, faire bénir le souverain qui gouverne ses peuples, à l'exemple de la miséricorde divine. Mais, hélas! N. T. C. F., un grand nombre de Grecs, négligeant les devoirs de la reconnaissance, ont osé prendre les armes contre notre très-clément et très-puissant empereur. Cependant malgré une telle conduite, Sa Hautesse, ne voulant pas sévir contre tous les traîtres et les rebelles, a exigé de notre église des brefs d'excommunication. Ils ont été accordés par deux fois, N. T. C. F., sans que les fauteurs de la révolte, sourds aux ordres synodiques et apostoliques, ayent cessé de persister dans leur désobéissance diabolique. Loin de là, ils poussent le peuple dans l'abyme, ils s'endurcissent dans le crime, et ils couvrent du masque de la religion, la haine qu'ils portent à tous les musulmans.

La Sublime Porte devait user de rigueur, envers des factieux aussi opiniâtrement attachés au crime; mais son système étant fondé sur la commisération et la clémence qu'elle a toujours déployées, elle daigne manifester des sentiments de philanthropie, par un ordre suprême, qui nous enjoint, N. T. C. F., de vous envoyer nos lettres d'exhortation, relativement à la subordination, qu'elle exige de vous.

Nous vous écrivons donc, N. T. C. F., et nous vous notifions, en vous exhortant au nom de l'Esprit Saint, à déposer les armes et à rentrer avec sincérité dans la soumission. Alors la Sublime Porte,

comme une mère charitable, vous protégera. Agissez comme nous vous le disons, en vous conformant aux ordres de la S. P., et gardez-vous d'y contrevenir. Constantinople $\frac{17}{5}$ août 1821.

A cette dépêche patriarchale était joint un firman adressé aux pachas, gouverneurs et officiers musulmans de l'empire, par lequel il leur était sévèrement ordonné de protéger les raïas fidèles.

Le journal de Smyrne, en rapportant cette pièce, que nous nous sommes permis d'abréger, dit : « Depuis quelques jours, nous avons la douleur de voir « encore des assassinats. Ces jours derniers, un pauvre « batelier grec et son fils, ont été blessés dangereu- « sement; hier, un tonnelier a été tué par deux Turcs, « qui n'ont pas même pris la peine de fuir. »

L'autorité qui était aussi indifférente sur le meurtre des raïas, qu'elle avait l'injonction de défendre, venait également de faire pendre sans enquête cinq Grecs, accusés d'avoir tué sur la route de Magnésie un courrier mahométan qui se portait bien, et le cabinet ottoman osait parler de clémence? et c'étaient là les satisfactions politiques, que ses apologistes prétendaient qu'il était en train de donner à la Russie?

Hélas! quand la Porte l'aurait voulu sincèrement, chose qui n'entra jamais dans la pensée de son monarque, il n'était plus en son pouvoir de calmer les passions qu'elle avait déchaînées, *il ne s'agissait même plus pour les Grecs*, comme l'a dit M. de Bonald, *de liberté et de bonheur, il s'agissait d'existence* (1).

(1) Ζωὴ ἢ παντελὴς Ὄλεθρος.

Il ne dépendait plus des puissances chrétiennes, pas même de la puissance ottomane, de faire habiter dans les mêmes lieux, les Grecs et les Turcs. ces derniers, ces paroles sont prophétiques, *ne sont ils peut-être plus en état d'entretenir des relations d'amitié avec les chrétiens.*

Les Hellènes, dominés par ces pensées d'un homme d'état, pleins de l'amour du Dieu qui les avait suscités, foulèrent aux pieds l'encyclique d'Eugène, *successeur intrus* de Grégoire. Les prélats du Péloponèse anathématisèrent cet apostat, qui fut solennellement qualifié du titre de *Judas Iscariote*, et l'armée chrétienne répondit à la pastorale du *loup couvert de la peau de l'agneau*, par les cris de vaincre ou de mourir (1).

(1) Ce fut vers ce temps que mourut ce pseudo-patriarche, auquel succéda par une voie non moins illicite, Anthême de Naxos, archevêque de Smyrne, homme qualifié d'ignorant, de fourbe et d'adulateur, par le synode orthodoxe du Péloponèse.

CHAPITRE IV.

Les Souliotes s'emparent de Regniassa.—Leur stratégie particulière.—Tentative qu'ils font contre Arta.—Ils inquiètent Khourchid;—rétrogradent pour combattre les Chamides;—les battent.—Succès de Marc Botzaris,—dans l'Athamanie, à Placa. — Secours arrivés à Khourchid pacha;—négocie avec Ali pacha.—Appel des Souliotes aux habitants de Parga.—Les Toxides révoltés s'emparent de Tébélen; — marchent contre Janina; — se dispersent. — Renforts considérables que reçoit Khourchid. — Rupture des négociations avec Ali pacha. — Déblocus d'Arta. — Projets contre les Grecs en général. — Préparatifs des Turcs contre l'Acarnanie, — la Macédoine, — et la Thessalie. — Diamantis soutient les insurgés de Cassandria. — Forces des Grecs. — Expédition dirigée contre la Morée. — Blocus de Tripolitza. — Combat du Trochos, où Kaki Scala, Nicetas, avec quatre-vingt-dix Grecs, bat trois mille cinq cents Turcs et est surnommé le Turcophage. — Arrivée de MM. Gordon et Maxime Raybaud devant Tripolitza.—Considération sur les étrangers auxiliaires des Grecs. — Idée de l'état des insurgés.—Signe extraordinaire de ralliement. — Le démagogue Antonious est banni d'Hydra.

La victoire répondait à ce cri des braves dans les montagnes de l'Épire. Les Souliotes, que nous avons en quelque sorte perdus de vue, au milieu des évènements qui se succédaient à Constantinople, sur les

côtes de l'Asie mineure et dans l'Archipel, après avoir arrangé leurs différends avec les Schypetars Chamides de la Thesprotie, avaient résolu de remplir leurs engagements avec Ali pacha, en inquiétant l'armée impériale campée devant Janina. Ils avaient plus d'une fois poussé des reconnaissances jusqu'en vue des tentes de Khourchid pacha, lorsqu'un de leurs détachements surprit et mit en déroute le 15 mai, près de Lélovo, le bey Tahir Papoulis, issu de la trop célèbre famille, qui désola la Morée en 1770. Ce chef, qui avait succédé à Jousouf pacha dans le gouvernement de la Cassiopie, irrité de sa défaite, ayant osé, un mois après cet évènement, s'avancer de nouveau jusqu'à Candja (1), fut de nouveau vaincu et fait prisonnier, avec quatre cents hommes qui survécurent à sa défaite. On le conduisit à Souli avec ses soldats sur les bords du Cocyte, et ils y furent employés, en attendant rançon, aux travaux de l'agriculture, dans la Paralie ou contrée maritime qui avoisine le marais Achérusien.

Le polémarque de Souli qui avait ouvert la campagne par ce succès, résolut aussitôt de porter la guerre en dehors des montagnes, afin d'environner d'une insurrection lointaine l'armée du sérasker Khourchid. Son but était de donner la main aux Acarnaniens, qui, depuis les derniers avantages qu'ils avaient obtenus contre Hassan pacha, avaient à peu près

(1) *Voy.* t. II, 51, 54, 63, 74, 77 de mon Voyage dans la Grèce.

abandonné le blocus d'Arta. Le temps de la récolte les rappelait aux travaux de la campagne, et les soldats de la patrie, obligés de travailler pour combattre, étaient retournés aux affaires de la campagne. Ils fauchaient leurs foins et foulaient leurs grains, tandis que quelques détachements de palicares embusqués dans les forêts du Macrin-Oros et du Sparton-Oros, avaient l'œil ouvert sur les mouvements des Turcs. C'était tout ce qu'ils pouvaient faire, ainsi que les bandes retranchées dans les montagnes de l'Athamanie, où elles continuaient à occuper l'Agnanda et le Djoumerca, depuis que les Turcs s'étaient emparés de Calaritès et de Syraco, comme nous l'avons dit ailleurs.

La conquête de ces deux places, et le répit que la saison donnait à l'ennemi, pouvaient avoir des conséquences fatales à la cause des Grecs, lorsque les Souliotes, accoutumés à récolter à la pointe de l'épée, résolurent d'occuper la scène. Ils savaient que le pillage de Calaritès et de Syraco, qui étaient les grands dépôts dans lesquels les Grecs de Janina avaient déposé leurs richesses, avaient tellement alléché les Schypetars, qu'ils accouraient en foule du Musaché et de la haute Albanie, pour se ranger sous les drapeaux du sérasker. Il fallait rompre le charme, et le glaive seul pouvait refroidir le zèle de ces hordes avides, auxquelles on promettait le pillage des trésors d'Ali et le butin de l'Épire, dont on leur permettait de faire les habitants esclaves.

Pour masquer son plan, Nothis Botzaris détacha

quatre cents hommes du côté de Variadès, qui devaient tenir en échec un pacha chargé d'occuper avec treize cents hommes la tête de ce défilé. L'attention de l'ennemi ayant été appelée vers ce point, qui conduit de Janina à Souli, Marc Botzaris se porta rapidement vers Regniassa, espèce de tour retranchée qu'il emporta de vive force, et dans laquelle il mit garnison.

On conquérait ainsi, non-seulement un poste militaire, mais une plage maritime, au moyen de laquelle on entrait en communication avec les croisières grecques, qui auraient rendu les plus grands services à la cause des chrétiens, si les autorités anglaises des îles Ioniennes, moins généreuses que les Algériens, n'eussent pas inventé un droit de navigation, uniquement favorable aux infidèles. Les Souliotes débouchèrent ensuite dans les fertiles vallées de la Cassiopie, et au bout de quinze jours, ils réussirent à insurger complètement cette province.

Religieux jusqu'au scrupule envers leurs adhérents, ils songèrent aussitôt à pourvoir à leur sûreté. Ils savaient que le pays qu'ils avaient soulevé deviendrait le théâtre de la guerre, et ils engagèrent en conséquence les habitants, à transporter leurs familles dans les montagnes de Souli. On y fit passer en même temps, grains, meubles, images saintes, objets consacrés au culte, en laissant les troupeaux à la garde de quelques pasteurs transformés en troupes d'éclaireurs. Ces espèces de védettes avaient pour instructions de signaler par des feux allumés

sur les montagnes, les vaisseaux qui approcheraient de la côte, les Turcs qu'ils découvriraient dans les vallons; et leurs télégraphes, pareils à ceux dont les Grecs se servaient dès le temps du siége de Troie, furent combinés de manière à faire connaître sur tous les points la force et l'espèce d'ennemis qu'on avait à combattre. Les Souliotes établirent ensuite entre eux des moyens de se reconnaître dans leurs marches nocturnes. Ils consistaient à battre le briquet de manière à en tirer des étincelles suceptibles d'être aperçues à cinq cents pas, d'élever, en les agitant, une ou plusieurs torches de bois gras, et le nombre des signes qu'on faisait par ce moyen composait une espèce de langage. On indiquait aussi le village auquel on appartenait, au moyen du chant de certains oiseaux, que les Schypetars contrefont avec un talent merveilleux. On pourvut enfin aux moyens propres à rallier les traînards, en convenant de leur indiquer avec des branches brisées, des incisions pratiquées sur le tronc des arbres, la direction qu'on aurait prise à travers les forêts.

On convint en même temps du choix des repaires indipensables aux dépôts des munitions de guerre et de bouche, qu'on ne pouvait traîner avec soi, sans embarrasser les mouvements d'une troupe qui improvisait ses attaques et ses retraites, au gré de circonstances toujours imprévues. Les cavernes des montagnes furent ainsi transformées en magasins de réserve, en arsenaux, et surtout en hospices destinés aux blessés, qu'il fallait soustraire, en cas de

revers, à la barbarie des Turcs. Les moines, les prêtres et quelques religieuses, furent chargés de la garde de ces dépôts, de sorte que partout où l'on faisait la guerre, le soldat était à peu près assuré de trouver sous sa main, sans être à la merci du fléau des administrations militaires, assistance, refuge, et par conséquent des éléments certains de succès. Ces moyens n'étaient pas au reste nouveaux pour les Épirotes, qui semblent avoir inventé de temps immémorial la guerre de montagnes.

Ces précautions étant adoptées, les Souliotes passèrent l'Aracthus, au-dessous de l'antique Ambracie, après avoir laissé garnison dans l'Acropole, qui est encore dans un assez bon état de conservation, et ils se dirigèrent vers Arta. Leur projet était, ainsi que nous l'avons dit, de s'en emparer, et dans le cas où l'entreprise serait au-dessus d'un coup de main, de la faire bloquer par un corps d'observation, tandis qu'ils se porteraient vers Janina. Ils avaient écrit à ce sujet aux capitaines Gôgos et Coutelidas, qui commandaient dans les montagnes de l'Athamanie, de se tenir prêts à descendre dans les Catzana Choria (1), contrée située au midi du bassin de la Hellopie. Le capitaine Stournaris, chef militaire de l'Aspro-Potamos, ou vallée de l'Achéloüs, devait en même temps repasser le Pinde pour attaquer Calaritès et Syraco. On avait mandé aux

(1) *Voy.* mon Voyage dans la Grèce, t. II. 83, 119, 162, 163, 165, 182.

habitans belliqueux de Godista, qui habitent l'enceinte construite en maçonnerie Pélagisque de Climène, ville des Dolopes, d'être prêts à occuper le pont de Dypotami, situé au confluent des branches Pindique et Haliacmique (1) de l'Inachus, à sa sortie de la Perrhébie.

Les Souliotes, partis de l'Amphilochie le 8 juillet, devaient suivre la grande route de la Parorée (2), et se trouver le 10 à l'issue du défilé voisin de Saint-Dimitri, tandis que le corps d'observation qu'ils tenaient à Variadès, attaquerait le pacha qui se trouvait campé dans cet endroit. Khourchid, inquiété sur quatre points différents à la fois, et harcelé en même temps par Ali pacha, qui n'aurait pas manqué de faire des sorties, se serait trouvé dans un embarras d'autant plus grand, que son adversaire aurait pu lui débaucher son armée. Abstraction faite de cette considération, il semblait que les Souliotes, pour combiner un pareil plan, avaient lu ce que Tite-Live rapporte de la mémorable campagne d'Amynander, roi des Athamanes, contre Philippe, père de Persée dernier roi de Macédoine (3), si on ne savait pas qu'une sorte d'instinct ramène toujours les hommes sur les grands champs de bataille tracés par la nature. Mycale venait de proclamer, à vingt siècles de distance, la gloire des descendants des

(1) Dypotami. Voyage dans la Grèce, t. I. 152. II. 226.
(2) Parorée. Ibid. t. II. 54, 55, 57, 83, 90, 120, 203.
(3) T. II, ch. 28.

vainqueurs de Tigrane; Marathon avait été témoin des premiers succès des Athéniens; l'Épire touchait au moment de revoir ses enfants triompher aux mêmes lieux, où leurs ancêtres avaient combattu, lorsque les Souliotes apprirent que les Chamides Thesprotes venaient de rompre le traité de paix conclu avec eux. Ils s'empressèrent aussitôt de prévenir leurs alliés de rester dans leurs positions, jusqu'à nouvel avis, tandis qu'ils se replieraient vers la Cassiopie, où un ennemi perfide venait de les attaquer.

Les Chamides de Margariti (1), toujours mahométans, n'avaient pu voir, sans une profonde humiliation, les chrétiens de la Selleïde traîner en esclavage le bey Tahir Papoulis et ses soldats. Il était plus que cruel pour des beys eux-mêmes, long-temps seigneurs de cette contrée, de la savoir labourée par des Turcs livrés au bras séculier des femmes de Sainte Vénérande, qui les attelaient au joug, et les excitaient avec les aiguillons qu'on emploie pour les bœufs, à tracer des sillons, que les sueurs de leurs tyrans fertilisaient ainsi pour la première fois. Le fanatisme des sectateurs du prophète s'était ranimé à cet aspect, et le capitana bey, qui était mouillé avec une partie de son escadre à Syvota, avait profité de la disposition des esprits, pour engager ses coreligionnaires à venger la cause d'Islam.

Un contrat quel qu'il soit, suivant les casuistes mahométans, n'est obligatoire envers les infidèles,

(1) Margariti. Ibid. t. 1. 436 à 489.

qu'autant qu'il convient aux élus du prophète de le respecter, et il ne peut même être valable, quand il est conclu entre des Turcs et des chrétiens rebelles. Les Chamides, moins déterminés par ces considérations, que par la crainte d'être peut-être un jour attelés à la charrue et aiguillonnés par les dames patriciennes de la Selleïde, commencèrent la guerre sans dénoncer les hostilités. Ils s'étaient portés secrètement dans le canton de Lamari, où ils avaient brûlé cinq à six villages, volé des moutons, fait quelques esclaves chrétiens, lorsque les Souliotes furent informés de leur agression.

Vainqueurs sans éprouver de résistance, les Chamides s'étaient aussitôt avancés rapidement jusqu'à Prévésa. Ils venaient offrir leurs services toujours intéressés, à Bekir Dgiocador, qui les connaissait trop bien pour les admettre dans la place qu'il commandait. Il prétexta, pour les éconduire, ce qui n'était que trop véritable, la disette des vivres qu'il éprouvait et le manque d'argent, pour s'excuser de ne pas les prendre à sa solde, ainsi que le besoin qu'il avait de ses poudres pour leur en refuser; en les invitant à vivre aux dépens des Grecs leurs ennemis communs. Les Chamides durent se retirer avec cette réponse qui fut accompagnée des sarcasmes de tous les bons Osmanlis, par lesquels ils furent salués des épithètes de *cendrillons*, *culhanès*, de bohémiens *tchinguénès*, et d'*arnabouts* ou *impurs*, dont ils gratifiaient volontiers les Schypetars. Ceux-ci s'étaient éloignés le front rouge de colère et de honte, en re-

montant vers la Cassiopie, quand les feux allumés sur les montagnes, qui indiquaient aux Souliotes les traces de leurs ennemis, firent qu'ils les atteignirent sur les bords de la rivière de Naxie, que les Turcs traversèrent pour se retrancher à Castra-skia.

C'en était fait des Chamides réfugiés dans cette palanque délabrée, au nombre de plus de huit cents hommes, car, au premier avis de leur trahison, le polémarque de la Selleïde avait envoyé dévaster leurs apanages et enlever leurs troupeaux. Des détachements avaient été expédiés en même temps pour leur couper la retraite du côté d'Élia, ainsi qu'au bac de l'Achéron, et leur perte était inévitable. Constantin, frère de Marc Botzaris, et Christos Tzavellas, qui les tenaient bloqués, voulaient en faire un exemple capable d'intimider les parjures. Assistés des paysans accourus à leur secours, ils entouraient déja la palanque de fascines, auxquelles ils se proposaient de mettre le feu et de chauffer à blanc les murs d'enceinte, de manière à les brûler vifs. Les piles du bûcher s'amoncelaient, et les Turcs avaient inutilement demandé à capituler, quand douze chefs des plus âgés, franchissant un tas de branchages, vinrent tomber aux pieds des Souliotes. Ils s'offraient en victimes expiatoires pour leurs palicares ; ils demandaient la mort sans pouvoir l'obtenir, quand un d'eux osa rappeler *le souvenir de Cardiki, qui couvrira d'une honte éternelle la mémoire d'Ali pacha*. Soudain un cri unanime s'élève parmi les Souliotes : *que les Chamides soient respectés!* On relève aussitôt les agas, on leur pardonne, et on

convient avec eux, qu'ils rentreront dans leur pays, après avoir déposé les armes.

Cette affaire, qui avait interrompu le plan des Souliotes, se termina le 14 juillet, au moment où le pacha campé à Variadès, dans la Parorée, avec ses treize cents hommes, mettait bas les armes devant Marc Botzaris, pour être conduit esclave dans les marais de l'Achérusie où il fut employé, ainsi que les siens, à la culture du maïs et du riz. Ce fut alors que les superbes Osmanlis, car ils étaient presque tous Asiatiques, coiffés d'un bonnet de coton, livrés au fouet des femmes souliotes et maniant péniblement le hoyau, apprirent à connaître à quel prix les raïas subjugués mangeaient, depuis plus de quatre siècles, le pain de la douleur. Grande et inutile leçon sans doute, comme le sont toutes celles de l'histoire, qui n'éclaire personne; car l'adversité sert plutôt à irriter qu'à instruire les dominateurs qu'elle a frappés.

L'orgueilleux pacha avait remis son sabre à Marc Botzaris, qui, franchissant les monts Olichiniens avec six cents hommes, descendit aussitôt dans la plaine de Passaron. Il y trouva Ismaël pachô bey, campé avec deux mille janissaires d'élite. Divisés par d'anciennes haines de famille, les deux chefs ne tardèrent pas à en venir aux mains. On se battit sur les gradins du théâtre qui retentit autrefois des acclamations d'un peuple civilisé, dans l'Acropole consacrée à Pallas, au milieu des ruines d'un temple voisin, et Pachô bey, vaincu, ne trouva de salut que dans le camp du sérasker Khourchid.

Marc Botzaris porta le même jour, qui était le 22 juillet, son bivouac près de Saint-Théodore, chapelle voisine de Cosméras; et après une seconde affaire dans laquelle il vainquit encore les Turcs, il vint camper à Rapchistas, grand village éloigné d'une lieue et demie de Janina. Ali pacha découvrit ainsi le 16 juillet au matin, du haut de ses donjons, l'étendard de la croix qui flottait au milieu du camp des chrétiens.

Maîtres du terrain, les Souliotes songèrent, sans perdre de temps, à se réunir aux insurgés de l'Athamanie, afin de resserrer le camp ottoman, et de le séparer de toutes ses communications. Informé que le sérasker avait intention de renforcer ses garnisons de Calaritès et de Syraco, Marc Botzaris s'empressa d'occuper la position de Placa, située au penchant du mont Djoumerka, dans une des régions les plus ardues de l'Athamanie; il essaya d'attirer à lui les habitants belliqueux de Godista, mais ils restèrent inactifs à cause qu'il ne put leur fournir sept cents talaris, que leur avidité exigeait pour se mettre en campagne, sous le vain prétexte de les employer à l'achat de munitions de guerre. Il était engagé dans ces négociations, quand il vit paraître un corps de deux mille Turcs, qu'il combattit avec tant d'avantage pendant les journées des 29 et 30 juillet, qu'il parvint à les disperser, après leur avoir tué quatre cents hommes, fait deux cents prisonniers avec deux beys de distinction, pris des chevaux et des bagages; mais le brave de la Selléide qui avait remporté cette

victoire, avec six cents de ses palicares, atteint d'une balle à la cuisse, se trouva forcé de suspendre ses opérations jusqu'au 6 août.

Il se préparait à se diriger contre Calaritès, quand il fut informé que Khourchid venait de recevoir des renforts considérables. Le kiaïa de Moustaï, pacha de Scodra, lui avait amené trois mille Guègues, qui n'étaient que l'avant-garde de quinze mille hommes sortis de la haute Albanie. Il avait de plus apporté une quantité prodigieuse de provisions de bouche, pour le camp impérial. Enfin on apprit que c'était à des troupes sorties de Dibres, qui avaient filé par la Thessalie, qu'Omer pacha était redevable d'être entré, comme on l'a dit précédemment, dans la Béotie et d'avoir délivré Athènes. Le mouvement concerté avec le sérasker, annonçait un plan général d'opérations offensives, qu'il pouvait exécuter sans être obligé de lever le siége de Janina.

Ce projet avait été déconcerté par le mouvement des Chamides auquel les Grecs avaient donné plus d'importance qu'il n'en méritait; car en y réfléchissant, ils se seraient aperçus que le polémarque, qui commandait à Souli, avait des moyens suffisants pour châtier les Chamides. On aurait ainsi terminé une entreprise qu'il ne fut plus possible de réorganiser, tant il est vrai que si on peut quelquefois improviser la victoire, les combinaisons stratégiques ne sont jamais que le fruit de la maturité et de l'expérience.

Marc Botzaris, instruit par les leçons d'un père nourri à l'école de la guerre et du malheur, loin de

fatiguer la fortune, songea à resserrer ses positions. Il laissa, en conséquence, à Placa, un poste qui, en s'appuyant aux insurgés du mont Djoumerca et pivotant au centre de l'Athamanie, pouvait, en cas de revers, se porter soit en Thessalie, soit vers l'Acarnanie, et même du côté de la Selléide, sans qu'il fût possible aux Turcs de lui couper la retraite. Il se rendit ensuite à Rapchistas, point d'où il était en comunication directe par Variadès et Cosméras jusqu'à Souli; et pour lier ses opérations, il fit renforcer la garnison du caravansérail des Cinq Puits. Ce fut dans cette situation militaire, qu'il résolut d'attendre les évènements de la campagne, qui prenaient une tournure alarmante.

En effet un incendie causé par les bombes des assiégeants, venait de brûler une partie des magasins qu'Ali pacha possédait dans le château du lac. A la suite de cet évènement, qui devait ébranler sa résolution, on avait entamé avec lui des conférences. Le kiaïa de Moustaï pacha, qui fut gendre de Véli, était le négociateur que Khourchid avait choisi pour ramener à un arrangement amical le vieux satrape, auquel il dit ces mémorables paroles : *Songez-y, visir, les infidèles portent sur leurs drapeaux l'emblême de la croix, vous n'êtes plus qu'un instrument entre leurs mains, craignez de devenir la victime de leur politique.* On pouvait donc craindre un rapprochement. La Porte, menacée par la Russie, était capable de dissimuler ses ressentiments, et de se servir de celui qu'elle voulait détruire, pour

anéantir une insurrection, qu'elle devait, raisonnablement parlant, bien plus redouter qu'un vieillard dont elle tenait les fils en sa puissance. Mieux inspirée, elle lui aurait pardonné, à la seule condition de ranger de nouveau la Hellade sous son sceptre de fer; et, dans ce cas, les Grecs se seraient trouvés dans une position telle que tous leurs efforts n'auraient pas tenu, peut-être pendant un an, contre les intrigues du tyran de l'Épire.

Cette idée était effrayante, car il y avait absence de gouvernement parmi les Hellènes, guidés d'après les règlements provisoires de leur sénat insignifiant de Calamate, qui n'avaient pas force d'exécution au-delà du golfe de Lépante. De vives inquiétudes régnaient surtout parmi les Épirotes, à qui la défection des Chamides devait être bien plus funeste, quoique réprimée, que les secours prêtés par les Anglais à Jousouf pacha, gouverneur de Patras, ne le furent aux Moraïtes. Aussi, en rapprochant ces deux évènements, qui coûtèrent depuis tant de larmes et de sang, ne manqua-t-on pas d'attribuer le soulèvement des mahométans thesprotes aux suggestions de quelques agents subalternes de la Grande-Bretagne. Enfin, les doutes se changèrent en certitude, quand on fut informé de ce qui était arrivé à Parga, au moment où les secours de la haute Albanie arrivaient au camp de Khourchid pacha.

Les Parguinotes, qui avaient rejeté avec dédain la proposition de rentrer dans leurs foyers, à la condition de devenir raïas du sultan, n'avaient pas cessé

pour cela de soupirer après leur patrie. Assis sur les rives fleuries de Corcyre, ils redisaient leurs malheurs à la stérile pitié de l'étranger, sans pouvoir se consoler de l'exil honorable qu'ils s'étaient imposé pour fuir la tyrannie. Les regards fixés sur le bras de mer qui les séparait de l'Épire, ils avaient entendu le cri d'indépendance sorti des montagnes de la Grèce (1). On venait de leur adresser une proclamation, et ils crurent le moment favorable pour reconquérir la terre paternelle, quand ils apprirent l'autonomie des chrétiens dans les météores de la Selléide. Ils retrouvèrent les armes qu'ils avaient soustraites aux regards soup-

---

(1) Appel des Souliotes aux habitants de Parga.

28 juin 1821.

Parguinotes, le serpent a été écrasé sous la croix. Les habitants de Souli combattent pour affranchir l'Épire. Fuyez loin de la terre où dominent vos ennemis. Il n'y a qu'esclavage pour les Grecs, là où flotte le drapeau britannique. Les Anglais sont les amis des barbares; fuyez, accourez sous nos drapeaux. Paraissez aussi, noble jeunesse de l'Ionie; lions généreux, débarquez sur nos rivages; vous serez la légion d'élite. La bannière sacrée de la croix flotte partout sur la côte d'Épire! Parguinotes, Ioniens, unissez vos efforts à ceux des Souliotes; nos étendards portent une croix et une couronne de laurier. Liberté, religion, patrie, voilà notre devise. Frères, que la paix soit avec vous. Nous vous disons la vérité; mais il est des hommes qui veulent vous abuser.

Les capitaines de Souli:

Marc Botzaris; Christos Tzavellas.

connoux des Anglais, et ils se préparèrent à reconquérir Parga.

Une faible garnison turque occupait cette place. Ils se flattaient de la surprendre; et en rentrant en possession d'un bien dont l'iniquité les avait dépouillés, ils ne pouvaient que mériter l'applaudissement de ceux même qui les avaient sacrifiés. Avec les fonds qu'ils possédaient, ils étaient parvenus à se procurer des munitions de guerre. Ils avaient nolisé, sans éprouver d'obstacles, une certaine quantité de barques qui devaient les transporter au cap Chimærium; et la police, qui ne pouvait pas ignorer ce qu'ils méditaient, semblait, en fermant les yeux, tolérer leur entreprise. Ils le croyaient, tant ils étaient éloignés de présumer qu'elle ne cherchait qu'une occasion d'éloigner des hôtes qui étaient pour le gouvernement britannique un reproche vivant de sa déloyauté, et de les perdre sans retour.

Ils partirent; mais à peine avaient-ils dépassé le Cap Blanc de Corfou, qu'ils virent dans leurs eaux l'escadre entière du capitana bey, qu'on avait informé de leur projet. Ils se dirigèrent aussitôt vers le port de Paxos; mais en vain ils se crurent en sûreté au fond de cet asyle et protégés par le pavillon de S. M. Britannique, qu'ils portaient. Ils y furent saisis par les barbares, auxquels les troupes de débarquement échappèrent en se sauvant à terre. Les barques capturées avec leurs marins, traînées à la remorque par les armements turcs, jusqu'à Prévésa, y furent confisquées, et leurs équipages condamnés à mort,

sans que le consul de S. M. B. intervînt en faveur d'hommes couverts du pavillon de son souverain.

Cet honneur était réservé à M. Dubouchet-Saint-André, consul du roi de France, qui parvint à sauver plusieurs patrons et un équipage entier, composé d'Anconitains sujets du souverain pontife, qu'il renvoya dans leur patrie sous la bannière des lis. Une conduite aussi belle ne pouvait rester ignorée. Elle formait un contraste trop frappant avec celle du consul anglais, qu'on n'oubliera pas plus que l'ordonnance du lord Haut Commissaire, qui déclara *déchus du droit de cité, et bannis à perpétuité des îles Ioniennes*, les Parguinotes coupables d'avoir entrepris de relever les autels de J. C. à côté des tombeaux de leurs aïeux.

On sortait à peine de cette crise, quant on vit apparaître les Souliotes devant Prévésa. Les Chamides, auxquels ils avaient fait grace, les ayant informés de la disette qu'éprouvait Békir Dgiocador, ils croyaient qu'en le resserrant par terre, ils le forceraient à capituler. Ils savaient d'ailleurs qu'un nommé Passano d'Ancone, homme dévoué au visir Ali pacha, se trouvait au fond du golfe Ambracique, avec un corps de Céphaloniens, et qu'il n'attendait que quelques armements légers qu'il faisait réparer au port d'Olpé, fussent en état de naviguer, pour inquiéter la ville du côté de la mer. Environnés de ces dangers, les Turcs prétendirent se venger des alarmes que leur causaient les Souliotes sur les Prévésans, victimes expiatoires de leurs fureurs insensées. Ils

parlaient de les égorger ; et les scènes dont Constantinople avait été le théâtre, se seraient reproduites en Épire, sans la fermeté de M. Dubouchet-Saint-André. Placé dans une position délicate, il sut en imposer à un fanatisme d'autant plus redoutable, qu'il était exaspéré par la présence des chrétiens rangés sous l'étendard de la croix. Enfin, il eut la gloire d'empêcher l'effusion du sang, de sauver la ville et de calmer une effervescence qui se dissipa dès que les Souliotes qui reçurent ordre de leur polémarque de se rapprocher de leurs montagnes, eurent levé le blocus (1).

On était au comble des alarmes. Khourchid pacha couvrait les routes de ses courriers, depuis qu'il était entré en négociation avec Ali Tébélen ! il en expédiait quelquefois deux par jour à Constantinople, qui entretenait avec lui une correspondance non moins active, de sorte que jamais aucun congrès ne fit un plus pompeux étalage d'estafettes inutiles, et il ne manquait que des gazettes pour solenniser ces sortes d'allées et de venues. Cet état de choses durait depuis

(1) M. Dubouchet terminait le rapport succinct d'un événement qui lui faisait tant d'honneur, par cette phrase : *je célébrerai demain la fête de saint Louis, en faisant distribuer du pain aux chrétiens, ainsi qu'à quelques pauvres Turcs Cardikiotes, et nous crierons tous ensemble vive le Roi.* Un ancien officier de La Rochejacquelin, devenu consul de France, ne pouvait agir ni s'exprimer plus convenablement : il accomplissait ainsi la volonté d'un monarque protecteur de tous les infortunés.

plus de trois semaines, quand on apprit que le satrape Épirote, qui avait profité du temps des conférences pour remplacer les approvisionnements que l'incendie lui avait fait perdre, en achetant secrètement du kiaïa même de Moustaï pacha de Scodra, une partie des vivres que celui-ci avait apportés au camp impérial, avait rejeté l'*ultimatum* de la Porte Ottomane.

La question du conciliabule entre Ali et Khourchid avait roulé sur les bases que nous avons fait connaître précédemment, en parlant de l'armistice à la faveur duquel le sérasker avait essayé d'ouvrir des négociations pacifiques avec le proscrit, au mois de janvier. On lui avait de nouveau proposé amnistie, oubli du passé, à condition qu'*il remettrait les châteaux de Janina, qu'il paierait les frais de la guerre et qu'il se retirerait au fond de l'Asie mineure pour y vivre dans une condition privée, sans autre garantie de ces concessions, que la clémence du sultan.* Les contre-propositions du visir Ali, qui était aussi invariable dans sa haine que dans ses résolutions, portaient : *qu'avant toutes choses, Ismaël Pachô bey, son ancien domestique, coupable de perfidie à son égard, fût pendu pour le bon exemple; il consentait ensuite à payer une somme déterminée pour les frais de la guerre, à condition que l'armée impériale sortirait de l'Épire, et qu'on lui laisserait à vie le gouvernement de cette province; enfin il s'engageait à réprimer à ses dépens l'insurrection*

des provinces qui s'étendent depuis le golfe Ambracique jusqu'aux Thermopyles. Il donnait pour gages de sa foi, *ses fils et leurs familles qui étaient prisonniers du sultan.* On ne put s'accorder; et Khalet effendi insistant sur la soumission sans garantie, avec la clause du pardon sous le bon plaisir de Sa Hautesse, Ali, qui comprenait trop bien le sens de cette phrase, pour y livrer le destin de sa tête, déclara qu'il remettait la décision de ses affaires au sort des armes.

Il n'avait jamais eu d'autre espérance; et les troubles de la moyenne Albanie, qui éclatèrent au moment de la rupture des négociations, prouvèrent qu'il ne s'était pas abusé un seul instant sur l'issue qu'elles devaient avoir.

Les Toxides du Musaché (1) que ses émissaires avaient soulevés, venaient de s'emparer du château de Tébélen, qu'il avait fait bâtir dans sa ville natale, après l'incendie qui consuma son palais en 1818. Ils adressèrent aussitôt un appel aux peuplades guerrières de l'Acrocéraune, du mont Ismaros (2) et du Mertchika (3). On vit, en conséquence, les tribus des Mali-Scruèles, ou Têtes-Nues (4), de l'Argénik (5),

(1) Musaché, province. *Voy.* mon Voyage dans la Grèce, t. I, t. II, t. III et V, dans la table des matières.

(2) Ismaros ou Tomoros. Ibid. dans la table.

(3) Mertchika. Id. ibid.

(4) Mali Scruèles. Id., t. I, 232.

(5) Argénik. Id., t. I, 232, 279, 352; t. II, 247.

de Ducatès (1); les Londgiarides (2) de Cormovo et de Lécli; les Abantes (3) de la Suchista, les peuplades de l'Arborie (4), accourus à cet appel national, se ranger sous les drapeaux de leurs agas mahométans, marcher contre l'armée turque. Chrétiens et mahométans, redevenus Épirotes et frères, rivalisaient de zèle et ne connaissaient plus qu'un ennemi; c'était l'Osmanli! A leur approche le canton entier de Pogoniani (5), qui n'est habité que par des Grecs, s'insurgea en leur faveur, de sorte qu'ils arrivèrent au nombre de six mille hommes à Dzidza, village éloigné de quatre lieues de Janina. Au même instant, le Sélictar aga du visir Ali s'emparait du pont d'Ostanitza, sur l'Aoüs, avec quinze cents hommes, de façon que toutes les communications avec la moyenne Albanie se trouvèrent simultanément interceptées.

Le visir Ali pacha, qui avait conçu un pareil plan, aurait pu se flatter d'être délivré, s'il avait été exécuté comme il l'avait espéré, concurremment avec les attaques de Marc Botzaris, dont on vient de rendre compte. Khourchid pacha, cerné dans ses retranchements, coupé sur tous les points, privé de communications, même avec la Thessalie, aurait été taillé en pièces, ou réduit à tendre des mains suppliantes

(1) Ducatès. Id., dans la table des matières.
(2) Londgiarides. Id., t. 1, 346, 349, 363, 419.
(3) Abantes. Id., dans la table.
(4) Arborie, ancienne Abantide. Id., ibid.
(5) Pogoniani ou Palæo Pogoni. Id, ibid.

à son ennemi. Mais les Schypetars arrivaient au moment où le sérasker étant renforcé des troupes sorties de la haute Albanie, et d'une foule de contingents qui portaient son armée à trente-quatre mille hommes d'infanterie et à plus de dix mille hommes de cavalerie, il eût été téméraire non-seulement de l'attaquer dans ses lignes, mais encore d'oser descendre dans le vallon de Janina, à cause de sa cavalerie, qui battait la plaine avec une telle supériorité de moyens, que les Souliotes avaient été obligés de regagner précipitamment la Selléide.

On fit cependant quelques tentatives. Il y eut des escarmouches; mais, ainsi qu'il arrive à toutes les levées en masse, qui ne sont bonnes que pour un coup de main, les tribus barbares, accourues avec enthousiasme, manquant bientôt de vivres, regagnèrent peu à peu leurs montagnes, et se dispersèrent en pillant les villages chrétiens qui s'étaient unis à leur parti. Elles avaient vu de loin la fumée des bivouacs de Khourchid pacha; et fières de ne pas avoir été battues, elles publièrent, pour pallier leur manque de résolution, que l'ennemi n'avait osé les attaquer. Il n'en fut pas ainsi des Grecs du canton de Palæo-Pogoni, qui étaient animés d'un tout autre esprit. Compromis pour jamais, dès l'instant qu'ils s'étaient insurgés, il ne leur restait d'autre parti à prendre que celui de combattre. Ainsi ils durent se joindre aux Souliotes; et comme ceux-ci étaient sur le point d'être attaqués, ils accoururent à leur secours.

Khourchid pacha, qui avait vu se dissiper les

levées insurrectionnelles des montagnards de l'Épire, au lieu d'employer la totalité de ses forces contre Ali pacha, résolut d'attaquer les Souliotes qui défendaient les positions de Placa, des Cinq Puits et de Variadès, où Marc Botzaris s'était contenté de laisser des postes d'observation depuis l'arrivée des renforts au camp impérial. L'intention du sérasker était de faire attaquer ces trois points isolés, de manière à ce qu'ils ne pussent se secourir; et le 21 août il fit partir trois colonnes, dont chacune était composée de deux mille hommes. Celles qui étaient destinées contre Variadès et les Cinq Puits avaient ordre d'amuser l'ennemi, tandis que l'effort principal aurait lieu contre Placa. Dès qu'on aurait débusqué les Grecs de ce poste, elle devait les poursuivre à travers les montagnes jusqu'aux Cinq Puits, tandis que les deux autres divisions fondraient sur Variadès, de façon qu'après s'en être emparé, on manœuvrerait avec six mille hommes contre la dernière station des Grecs, qui interceptait les communications entre Janina et l'Arta.

Ce plan, aussi spécieux que mal combiné, étant parvenu à la connaissance des Souliotes, ils résolurent unanimement de prendre l'offensive; et les Turcs, qui n'avaient compté que sur la victoire, auraient été exterminés, si les chrétiens, qui les attaquèrent au khan de St-Dimitri, manquant de munitions, n'avaient pas été obligés de ménager leur feu. Cependant ils les menèrent battant jusqu'à l'entrée de la plaine de Janina, dans laquelle ils n'osèrent entrer,

lorsqu'ils virent la cavalerie turque se déployer. Khourchid pacha la conduisait en personne, avec une partie de son armée ; de sorte que les Grecs, au nombre de quatre mille, durent rentrer précipitamment dans les montagnes, sans pouvoir dépouiller les morts, dont les gibernes bien approvisionnées leur auraient fourni des cartouches. Ainsi leur échappa le fruit de la victoire qu'ils avaient obtenue; et le défaut de munitions, joint aux fatigues d'une guerre continuelle, les contraignit à regagner la Selléide.

Khourchid, aussi persévérant que ses ennemis étaient infatigables, n'eut pas plus tôt appris leur retraite, qu'il songea à Hassan pacha, qui commandait à l'Arta. Il décida de le relever de son poste, en lui substituant Ismaël pacha, auquel il donna six cents Tchoadars avec une escorte de cavalerie, qui eut ordre de le couvrir jusqu'au-delà des Cinq Puits. Ils partirent ainsi dans la persuasion de franchir sans obstacle ce passage ; mais, arrivés à la tranchée des montagnes de la Parorée, les Souliotes, quoique en petit nombre, les ayant attaqués, ils furent repoussés avec perte. Cependant Ismaël, qui connaissait le pays, ayant fait fausse route, après avoir congédié la cavalerie, parvint à dérober sa marche à l'ennemi, en suivant les sentiers des montagnes, et à gagner Arta, où il arriva le 31 août. Il y releva Hassan pacha, qui partit immédiatement avec mille hommes pour remonter à Janina.

Il se flattait de faire la route heureusement, en se contentant d'éviter l'approche des Cinq Puits.

Ismaël lui avait tracé le chemin qu'il devait tenir ; il lui avait même donné des guides, et ces précautions le rassurèrent au point de marcher sans se faire précéder par des éclaireurs. Il s'avançait ainsi, plein de cette confiance ordinaire aux barbares, lorsque, engagé dans le pas de Counchadèz, il fut subitement attaqué par les Grecs. Marc Botzaris, qui s'y trouvait avec cinq cents hommes, l'attaqua avec une telle impétuosité, qu'il perdit la moitié de son monde, sa caisse militaire, ses insignes ou queues, et ne parvint à se dégager que pour rentrer précipitamment à l'Arta, qu'il venait à peine de quitter.

Tel était le flot mobile des évènements qui agitaient l'Épire, théâtre ensanglanté, sur lequel la lutte des Grecs contre leurs oppresseurs avait pris naissance; car il faut rapporter le principe de la commotion au visir Ali pacha. L'étincelle de ce vaste incendie était partie des casemates du château de Janina, quand le satrape révéla aux Grecs les projets formés contre leur existence par le fanatisme délirant de la Porte Ottomane. Il avait cru, par ce moyen, armer les Grecs en sa faveur; mais quand il connut la tournure que les affaires avaient prise en Morée et dans l'Archipel, il maudit la révolution qu'il avait excitée; car, s'il sentait qu'il courait à sa perte en traitant avec son gouvernement, il comprenait également qu'il n'était plus entre les mains des Grecs qu'un agent de leur émancipation.

Cependant, en envisageant cet avenir, il s'était encore flatté de le dominer. C'est pourquoi il avait

proposé à Khourchid pacha de devenir *le glaive destructeur de la révolte*. Il ne découvrait encore parmi les Grecs que des ambitions sans patriotisme; il pouvait acheter avec ses trésors les chefs, qui ne voyaient dans leur succès qu'un moyen de se vendre au plus haut prix exigible, s'ils avaient trouvé sûreté à traiter. Ainsi on en serait venu à ce que Tahir Abas avait manifesté dans le congrès de Missolonghi. Les Hyscos, les Gogos, auraient été traités sur un pied d'égalité parfaite avec les agas; il les aurait contenus les uns par les autres, et c'en était fait de l'affranchissement des Hellènes. Aussi les Grecs dirent et ont souvent répété depuis : *qu'ils n'eurent jamais de meilleur auxiliaire que le sultan et son ministre Khalet effendi, qui s'obstinèrent à repousser les propositions d'Ali pacha.*

La fortune, qui avait commencé à sourire à Khourchid, venait néanmoins de lui accorder de nouvelles faveurs en renforçant son armée jusqu'à quarante mille hommes; ce qui lui permit, sans en rien distraire, de faire passer les contingents tirés de la Romélie sous les drapeaux de ses lieutenants. Ainsi, au commencement de septembre, il parvint à reprendre le caravansérail des Cinq Puits, et à refouler entièrement les Souliotes dans leurs montagnes. Peu de jours après, il débloqua Arta, rétablit ses communications avec Prévésa, et chassa les Acrocérauniens, qui tenaient quelques corps d'observation aux environs d'Argyro-Castron. Enfin les orages ne se dissipent pas avec plus de rapidité devant le souffle

de l'aquilon, que ne le firent ces bandes qui entouraient naguère le camp du généralissime des mahométans; Khourchid, libre sur tous les points, prit à sa solde le paquebot du fameux chancelier du consulat de S. M. B. à Patras, qui avait été jusqu'alors à la disposition de Jousouf pacha, pour porter et rapporter sa correspondance.

Non content de tolérer cet abus, le gouvernement des îles Ioniennes permit à une compagnie d'agioteurs de s'établir à poste fixe à Zante, pour approvisionner les forteresses occupées par les Turcs, tandis qu'il faisait séquestrer un bâtiment chargé d'armes venant de Livourne, qui était adressé aux Grecs insurgés, en protestant qu'il conservait la plus stricte neutralité entre les parties belligérantes.

Aussi ouvertement favorisé, Khourchid pacha, informé de l'arrivée prochaine de la flotte turque dans la mer Ionienne, se prépara à faire attaquer les Hellènes partout où ils pouvaient être vulnérables. Afin de consoler Ismaël Pachô-bey de la perte de son commandement suprême, la Porte venait de conférer à son fils le titre de pacha de Prévésa, et les forces qu'on mit à sa dispostion furent portées à dix-huit cents hommes. Il devait, par ordre de Khourchid, se concerter avec le Capitana bey, qui commandait huit voiles de guerre à Syvota, pour agir quand il en serait temps, et celui-ci mit provisoirement à sa disposition cinq chaloupes canonnières, dont un nommé Hussein était le commodore, afin de faire la police de la navigation du golfe Ambracique.

Ismaël Pachô-bey, qui se trouvait à l'Arta, reçut en même temps trois mille cinq cents hommes, avec lesquels il devait entrer dans l'Acarnanie, tandis que son fils y pénétrerait du côté d'Actium pour s'emparer des châteaux de Plaïa et du Téké. Hassan pacha, qui avait été battu en dernier lieu au pas de Coumchadèz, avait ordre, pendant cette campagne, de tenir garnison à l'Arta avec mille hommes qu'on lui laisserait. Hagos-Lou Ali pacha, Schypetar Guègue, qui occupait avec quinze cents hommes la position de Placa, était chargé d'observer les insurgés de l'Athamanie, embusqués dans les escarpements du Djoumerca et de l'Agnanda. Il était vraisemblable qu'ils se jetteraient dans la vallée de l'Achéloüs pour se joindre au capitaine Stournaris, chef des Aspropotamites, dès qu'ils se verraient débordés par Ismaël Pachô-bey : alors Hagos-Lou les poursuivrait à travers l'Agraïde, et partout où il serait dans le cas de les atteindre. Enfin le Macédonien Jousouf pacha, qui avait une garnison de mille hommes à Lépante, restait à la disposition du capitan-pacha. On lui enjoignait de se concerter avec cet amiral ; qui amenait, disait-on, dix mille hommes de troupes de débarquement pour la grande expédition, dont le but principal était de faire lever le siége de Tripolitza.

Le harem du sérasker Khourchid, ainsi que ses trésors, se trouvaient renfermés dans cette place, et il avait conjuré Khalet effendi, le grand-amiral et tous les membres du divan, de tourner leurs regards vers la Morée. C'était dans l'espoir que ses vœux se

raient exaucés, qu'il s'était dévoué à continuer le siége de Janina; car il aurait sans cela sollicité la grace de se mettre à la tête de l'avant-garde de l'armée qui devait entrer dans le Péloponèse.

Cette province allait donc être aussi vigoureusement attaquée par terre que par mer. Baïram pacha, Asiatique renommé pour sa bravoure, se trouvait à Livadie avec un corps de deux mille cinq cents hommes. Khar Hadgi Ali, pacha de Nègrepont, en comptait quatre mille cinq cents sous ses drapeaux. Le pacha Omer Brionès, qui commandait à Athènes, avait quatre mille hommes, et un certain Achmet pacha, campé à Éleusis, commandait une avant-garde de deux mille deux cents hommes. Ces divisions ainsi échelonnées, se liant par les places fortes de Talante, de Zeïtoun, de Bodonitza et de Volo, à la Thessalie, devaient être soutenues par une armée de dix-huit mille hommes rassemblés à Larisse.

Les séraskers de ce grand corps de bataille, qui étaient Seïm et Mémich pachas, offraient plus que des chances de succès à la cause des Turcs, car ils avaient long-temps fait la guerre sous les ordres du feu grand visir Kior Jousouf, pacha dans le Curdistân, et de Khourchid pendant son expédition contre les Serviens. Enfin on organisait une armée de réserve à Iénidgé Vardar, sous la direction de deux pachas nommés Ali et Békir, qui devaient contenir les paysans du mont Olympe, et surveiller les mouvements des rebelles de la Macédoine transaxienne.

Il était probable que ces troupes passeraient à La-

risse, dès qu'elles seraient en état d'entrer en campagne; car les Grecs Macédoniens causaient plus d'embarras au pacha de Salonique, qu'ils ne devaient inspirer d'inquiétudes à l'armée d'opération destinée à agir contre la Hellade.

On a dit comment les Grecs de la Macédoine, trop peu nombreux pour tenir la campagne, avaient été rejetés dans la presqu'île de Pallène, et de quelle manière le capitaine Diamantis, accouru à leur secours, était parvenu à arrêter les infidèles à l'entrée des portes Cassandriennes. Depuis la fin de juillet, les affaires des Turcs n'avaient fait qu'empirer de ce côté. Chaque jour le nombre des soldats du sérasker qui commandait dans la Chalcidice diminuait par le fer ennemi, les maladies et la désertion. Le janissaire Aga de Salonique devait, dès qu'il était nuit, faire des rondes continuelles autour de la ville, afin d'éloigner les bandes de maraudeurs et de fuyards qui menaçaient d'en franchir l'enceinte pour commettre des désordres. M. Rombeau, consul de Russie, qui s'était par deux fois réfugié sous le pavillon de France, avait dû, depuis le départ du baron de Stragonoff, s'embarquer sur la corvette de notre marine royale la Truite, et se retirer. Les chrétiens qu'on avait incarcérés dans les églises, qui avaient été transformées en prisons, continuaient à y être renfermés, et ce n'était guère que pour les torturer afin d'en arracher de l'argent, ou bien pour les envoyer au supplice, qu'on en faisait sortir quelques-uns qu'on livrait à la rage des Juifs. La conster-

nation était générale, et les grands personnages turcs eux-mêmes, qui se voyaient placés entre le ressentiment des insurgés et la crainte de la soldatesque musulmane, n'auraient pas balancé à se retirer à Constantinople, s'ils avaient pu faire le trajet de mer avec sûreté.

Leurs alarmes étaient exagérées; mais combien celles des Grecs auraient été accablantes, si l'esprit de Dieu, qui les avait suscités, n'eût exalté leur courage? Les Thermopyles n'avaient pour défenseurs que deux mille cinq cents hommes; mais ils étaient commandés par Odyssée, Dyovounitis et Hervé Gouras, capitaines que l'oracle de l'antre de Trophonius, où une image de la Sainte Vierge prophétisait, avait surnommés *la terreur des barbares, en déclarant qu'ils valaient à eux seuls l'armée turque rassemblée à Larisse.* Makrys occupait les montagnes d'Agrapha avec huit cents hommes; Zongos en conduisait quatre cents à travers les escarpements du mont Othryx; Stournaris en commandait six cents dans la vallée de l'Achéloüs.

Gôgos et Koutélidas se trouvaient avec sept cents hommes dans l'Athamanie. Les Souliotes présentaient un effectif de plus de cinq mille soldats et ils avaient une garnison de soixante-douze hommes à Regniassa. Hyscos, Lépéniotis, un neveu de Hadgi Antoni, occupaient l'Agraïdi avec neuf cents Palicares. Varnakiotis et Rhengos étaient cantonés aux environs des lacs de l'Acarnanie avec six cents armatolis. La bande de Passano, forte de deux cent cinquante Cé-

phaloniens, errait dans le voisinage de Sparton-Oros. Quatre héroïnes étoliennes, qui avaient formé des compagnies d'amazones et d'adolescents, s'étaient chargées de défendre le pont de Coracos et de Dgnelli. Missolonghi avait une garnison de mille à douze cents hommes, et Anatolico comptait quatre cent défenseurs.

Les levées en masse des cantons du mont Œta, de l'Étolie Épictète, de la Doride et de la Locride Hespérienne, étaient suffisantes pour observer les mouvements des Turcs qui étaient renfermés dans la forteresse de Patradgik, ainsi que dans les châteaux et ville de Lépante. Comme on avait conçu des craintes pour Galaxidi, depuis que le vaisseau anglais le Cambrian était venu reconnaître ce port, on conseilla aux habitants d'en fortifier la passe. Mais ils négligèrent cet avis, parce qu'il fallait quelques dépenses; et, semblables à l'avare qui songe à sa bourse au moment d'un naufrage, ils périrent, comme on le dira bientôt, avec leur fortune, parce qu'ils ne consultèrent que l'intérêt particulier, qu'on ne sépare jamais impunément de l'intérêt général.

Depuis son arrivée au camp où se trouvaient MM. Gordon qui avait fait cadeau de trois obusiers aux Hellènes et Maxime Raybaud, D. Hypsilantis était au plus haut point de faveur. Chaque jour les troupes de l'armée du blocus s'aguerrissaient; et, parvenus de proche en proche à s'emparer de tous les défilés, un de leurs chefs, Nicétas, s'avança pour occuper le défilé du Trochos ou Kaki Scala. Il y prenait à peine position avec quatre-vingt-dix Grecs,

lorsqu'il vit approcher le Kiaya bey en personne, suivi de trois mille fantassins et de cinq cents cavaliers. Il venait au-devant d'un convoi de cent charges de farine, expédiées de Lerne, où elles avaient été déposées par un bâtiment anglais. C'était la première fois que les Grecs se trouvaient en face des Turcs; car ils ne les avaient encore aperçus que du haut des montagnes.... Nicétas ordonne aussitôt à sa troupe de faire halte; il la place à l'endroit où le défilé commence à se rétrécir, appuyée à sa droite contre la montagne sur laquelle est bâti le hameau de Doliana, et la gauche au bord d'un torrent qui lui servait d'épaulement et de fossé.

Les mahométans, surpris de cette résolution, s'arrêtent en criant aux Grecs : *Idolâtres, rendez les armes.* — *Impurs*, répond Nicétas, *il faut les gagner.* A ces mots, les chrétiens, épouvantés du nombre des ennemis, frissonnent. Leurs dents se frappent convulsivement, leurs genoux chancellent, et leurs mains tremblantes soutenaient à peine le poids de leurs fusils, lorsque Nicétas commande de tirer sur la cavalerie turque, qui chargeait, suivant son usage, en se couvrant les yeux de la main gauche. *Ils n'osent nous regarder, camarades, feu!...* Il dit, et plus de quarante barbares tombent sur la poussière. Ils se retirent, et repoussés dans plusieurs charges, l'infanterie, que le kiaya bey fit avancer, après avoir inutilement continué à fusiller pendant cinq heures, il fut contraint de donner le signal de la retraite.

Dans ce moment, deux cents paysans grecs, restés

spectateurs de la lutte du haut des montagnes où ils étaient embusqués, étant accourus au secours de Nicétas : *c'est à présent que vous venez, cornus*, s'écria-t-il, *n'importe, tombons sur les Turcs*. En achevant ces mots il tire son sabre ; et tous, imitant son exemple, se précipitent sur ses pas. Le frère du kiaya bey est mortellement blessé ; Ali bey de Phanari est tué ; une foule de Turcs périssent, et leur lieutenant-général, grace à la vitesse de son cheval, parvient à regagner Tripolitza, trop heureux de n'avoir perdu que six cents hommes et le convoi, qui tomba au pouvoir des chrétiens.

Un succès aussi extraordinaire qui valut à Nicetas le surnom de *Turcophage*, ayant enhardi les insurgés, ils descendirent aussitôt du mont Ménale pour prendre leurs lignes de blocus à un mille de Tripolitza, et le kiaya bey fut contraint de se renfermer dans la place avec douze mille hommes, en conservant néanmoins, à cause de sa cavalerie, la libre sortie par la porte orientale, qui donne sur la plaine. Ce fut de cette façon que commença, à proprement parler, le siége de la capitale moderne du Péloponèse. Les postes des Grecs, d'après ce mouvement, furent répartis entre Colocotroni, Pierre Mavromichalis, Canelos, chef de la famille des Déli-Ianéi, Nicétas, Krévata, ainsi que plusieurs autres chefs, qu'on fera connaître à mesure qu'ils entreront en scène ; car il est impossible de nommer tous les hommes, quoique braves, sortis du sein des montagnes, qui se distinguèrent par leur courage.

On vit en même temps arriver au camp l'archevêque Germanos et le pieux évêque d'Hélos, que son éloquence toujours remplie d'onction avait fait surnommer l'Amphion de la sainte Epanastasie ou insurrection dont il était le nouveau Pierre l'hermite. Son costume, moitié clérical et moitié guerrier, lui aurait sans doute mérité le sobriquet de *Cucullus*, donné au grand aumônier des croisés, si la simplicité de ses mœurs et son éloquence n'avaient pas été en rapport avec celles des insurgés. Quelques jours après, parurent Thanos Canakaris de Patras, Lando de Vostitza, Orlandos d'Hydra, l'héroïne Bobolina de Spetzia, aux formes athlétiques, le navarque Condouriotis, et une foule de primats, pour aviser aux moyens de salut public.

Informés que le Péloponèse était menacé par les forces de terre et de mer du sultan, qu'on a énumérées précédemment, il fallait aviser à des mesures telles, que l'armée n'en fût informée qu'au même moment où elles seraient appliquées aux évènements qu'on voulait conjurer. Les soldats qu'on avait réunis étaient tout ce qu'ils pouvaient être, des hommes indisciplinés, mais braves. Il se passait peu de jours sans qu'ils n'en vinssent aux mains avec les Turcs, sur lesquels ils obtenaient quelque avantage, et jamais le coucher du soleil, qui les ramenait au camp, n'avait lieu sans qu'après avoir échangé des coups de fusil avec les mahométans, on ne se fût réciproquement assailli d'injures et d'anathèmes. C'était la règle ordinaire, et il était à craindre qu'en

traînant les affaires en longueur, la saison des pluies, tempérant l'ardeur des assaillants, ne les portât à rentrer dans leurs villages, qu'ils auraient regagnés en toute hâte, s'ils avaient prévu qu'une invasion compromettait la sûreté de leurs familles.

En examinant la periphérie de la Morée, il était impossible de prévoir sur quel point la flotte turque, qu'on disait chargée de trente ortas de janissaires (1), opérerait son débarquement; car une armée navale a presque toujours l'avantage du choix des attérissemens pour accomplir ses projets. Sous ce rapport, la presqu'île était à peu près accessible de toutes parts; les Grecs n'occupaient encore sur le littoral que les deux forteresses de Monembasie et de Navarin. La première était hors de ligne pour contrarier une descente. La seconde, quoiqu'un excellent port de guerre, ne devait pas être le but d'une entreprise sérieuse; car elle ne donne accès que du côté de Modon et de Coron. Débarquer au fond du golfe de Messénie, ne pouvait avoir pour but qu'un fourrage; et comme on y avait posté le capitaine Baleste avec ses compagnies régulières, auxquelles les Maniates se seraient réunis, on pouvait être tranquille de ce côté; mais on n'était pas aussi rassuré relativement aux attérages de l'Argolide.

Cependant les Grecs, qui fondaient en partie leurs succès sur l'ignorance et la lâcheté de leurs ennemis, avec autant de raison qu'ils avaient compté sur les

(1) Quinze mille hommes.

fureurs de la Porte Ottomane pour se déshonorer aux yeux de la chrétienté, étaient persuadés qu'indépendamment des fausses mesures qu'elle adopterait, jamais son capitan pacha ne se risquerait à attaquer Hydra. Il avait déja éprouvé l'effet des brûlots grecs aux attérages de Mycale, et il était probable qu'il n'oserait pas s'enfoncer dans un golfe où il pourrait être incendié par les Hydriotes et les Spetziotes. Mais il pouvait ravitailler Nauplie, et s'il jetait dix mille hommes dans cette place, il fallait songer à quitter les environs de Tripolitza. On pria donc les navarques de veiller de ce côté, lorsqu'au grand étonnement de l'assemblée, ils s'y refusèrent unanimement.

« Depuis le commencement de l'insurrection, di-« rent-ils, la marine grecque a seule soutenu le poids « de la guerre; son sang a coulé dans vingt rencon-« tres; elle a dépensé les économies de ses arma-« teurs, et, obligée d'acheter jusqu'au biscuit pour « nourrir les matelots, jamais les commandants de « terre ne sont venus à son secours. Nous accusons « ici la cupidité de Colocotroni, des Déli-Ianeï et « de tous ceux qui se sont emparés des dépouilles et « des propriétés immobilières des Turcs : ils sont « gorgés de richesses; ils récoltent, ils vendangent, « ils possèdent des chevaux et des troupeaux « sans rendre aucun compte. Ils se sont substi-« tués aux pachas et aux agas, tandis que, privées « du commerce, nos banques sont vides, et que « nos marins, vieux de fatigues, expirent de besoin!

« Est-ce là cette régénération dont nous nous étions « flattés, et à laquelle nos cœurs aspiraient? Nous « déclarons donc que, satisfaits de veiller à la sûreté « de nos îles, nous retirons, à dater de ce jour, les « croisières qui bloquent Nauplie : telle est notre « irrévocable résolution. »

Colocotroni allait répliquer, quand l'archevêque Germanos, prenant la parole, lui reprocha son insatiable avidité, en le sommant, ainsi que les autres capitaines, de se justifier de leurs malversations. — *Prêtre*, s'écria Colocotroni en fureur, *retourne à l'autel;* et, mettant la main sur ses armes, *ou crains ma colère!..... — Soldat, chasseur d'hommes, tremble toi-même*, répliqua tranquillement Germanos, *car si une goutte du sang des ministres du seigneur était répandue par les mains de tes pareils, il en coulerait bien d'autre.*

A cette réponse, Colocotroni, pâle et interdit, garda le silence; mais en vain D. Hypsilantis, qui présidait le conseil, essaya de rétablir l'ordre. L'éloquence du pieux archevêque d'Hélos n'obtint pas plus de succès. Alors les navarques se retirèrent, et reprirent le chemin de Lerne, tandis que Bobolina, obligée de se conformer à leur décision, parce qu'elle était soumise, en sa qualité d'officier de mer, aux ordres de l'amirauté, faisait hommage de ses vaisseaux à la patrie. Elle pria D. Hypsilantis de les pourvoir de chefs et d'équipages, en faisant des vœux pour que Nauplie ne fut pas ravitaillée par les infidèles.

Une pareille division, dans les circonstances où

l'on se trouvait, laissait entrevoir de grands malheurs; cependant, dans le parti que prenaient les Hydriotes, il y avait encore une garantie pour croire que, relativement à leur position topographique, ils ne laisseraient pas envahir l'Argolide. Un incident qui venait d'avoir lieu dans le golfe de Lépante, servit même la sagacité des Grecs, de manière à leur démontrer que les Turcs se dirigeraient sur Patras pour lier leurs opérations avec celles des armées du continent, en s'établissant dans le golfe.

Une division navale de S. M. B., pilotée par le consul d'Angleterre à Patras, leur révéla ce secret en faisant la mouche (1) de la flotte ottomane qu'on attendait. En attaquant la Morée à l'occident, les Turcs avaient une réserve assurée à Zante, d'où ils communiquaient facilement, à l'abri des îles Ioniennes, sur les côtes de l'Épire. Après avoir ravitaillé Patras, s'ils avaient autant de troupes de débarquement qu'on le disait, ils se porteraient immanquablement contre Tripolitza, et, dans cette hypothèse, on serait en mesure de les voir venir, pourvu que les Hellènes obtinssent quelques avantages du côté des Thermopyles, et surtout dans l'Attique. On conclut donc que, loin de quitter le blocus de Tripolitza, il fallait le resserrer, parce qu'étant enveloppés de montagnes, on pouvait se soutenir long-temps contre un ennemi supérieur en forces, en occupant le plateau de la Tégéatide.

(1) Mouche, en terme de marine, sert à désigner le bâtiment explorateur chargé de découvrir et de reconnaître la position de l'ennemi.

En effet, le Péloponèse, que les anciens représentaient dans leurs types monétaires sous l'emblème d'une tortue, a, topographiquement parlant, la figure de cet amphibie : ses longs promontoires, son col terminé par les hautes montagnes de l'isthme, qui pyramident entre les deux mers, ne sont que le développement d'une voûte escarpée d'un accès très-difficile à escalader dans sa partie culminante. De Patras à Tripolitza la route la plus directe est de vingt-huit lieues ou six marches en montagnes; ainsi on avait le temps de surprendre l'ennemi, qui se trouvait déja prévenu, au moyen de l'occupation de Calavryta par Zaïmis et Sotiris, assistés de l'évêque Procope. Sa route par l'Élide, quoique en plaine pendant dix-huit lieues, devenait impraticable à cette distance, où la presqu'île est coupée par le diaphragme des montagnes qui encaissent l'Alphée jusqu'au Nymphæum de la Triphylie; une armée pourvue de bagages, d'artillerie, se trouve ainsi dans l'impossibilité de franchir les monts Lycée, le Borée, ainsi que le Ménale. Les assiégeants étaient donc à couvert de ce côté. On a déja dit qu'il était vraisemblable que l'ennemi ne tenterait pas de descente à l'embouchure du Pamisus; car, indépendamment des obstacles qu'on a fait connaître, il aurait eu devant lui les montagnes que nous venons d'énumérer, dont les contreforts s'embranchent avec les chaînes du Taygète : les Grecs n'étaient donc vulnérables que du côté de la Corinthie, quoique la presqu'île fut accessible sur plusieurs points.

Les Turcs, maîtres de Patras, des châteaux, de la ville et de la navigation du golfe de Lépante, devaient aborder par mer au Léché, et attendre, sous le canon de l'Acro-Corinthe, le succès des opérations des pachas qui se trouvaient au-delà de l'isthme. Alors, dans le cas où ils auraient obtenu des avantages, ils pénétraient par l'Argolide, dans la Tégéatide; et si, à cette époque, les insurgés n'étaient pas parvenus à réduire Tripolitza, ils n'avaient plus d'autre ressource que celle de se réfugier dans les montagnes de l'Arcadie. Il y avait donc urgence pour agir, avant même que les armées de Romélie en vinssent aux mains; mais il fallait plus que de la confiance dans la valeur humaine; car douze mille hommes d'insurrection, au plus, étaient tout ce qu'on pouvait opposer à plus de cinquante mille mahométans.

On délibérait ainsi sur la manière d'attaquer Tripolitza, lorsqu'on vit arriver au camp de généreux étrangers qui venaient offrir leurs services aux Hellènes; c'était indépendamment de ceux qu'on a nommés des Allemands. Hélas! ils avaient aussi favorablement jugé les Grecs avant de les connaître, qu'ils les ont injustement déprisés après les avoir entrevus.

Les défenseurs de la liberté qui avaient jusqu'alors abordé aux terres de la Hellade, étaient en grande partie des gens de qualité, couverts de cordons, suivis de domestiques, portant des titres de comtes, de barons et de chevaliers. Aucun ne croyait sans doute retrouver les fêtes d'Athènes, et les Vierges de Sparte, mais beaucoup se flattaient d'être pourvus

d'emplois supérieurs; ils prétendaient être au moins généraux, colonels, et, ce qui caractérise malheureusement trop les enfants de Mars de notre siècle, il y en avait très-peu parmi eux qui n'aspirassent à faire une grande fortune! Quel fut leur désenchantement! quelle fut même la surprise des étrangers désintéressés, qui n'avaient pas la moindre notion de la Grèce! Ils se flattaient d'y trouver un gouvernement établi; des légions organisées; une régie de fournisseurs; des hôpitaux; enfin, ce qu'on possédait en Amérique, au temps de la guerre de l'indépendance. Rien de tout cela n'existait; et au lieu de s'adresser à un congrès qui avait déclaré les droits de l'homme, ils ne virent qu'une réunion de paysans qui avait proclamé le règne de la croix! Les Franklin, les Payne, les Waren du sénat hellénien, étaient quelques évêques pareils à ceux de la primitive église, sans luxe et sans autre titre que celui de *Sainteté*; des religieux, qui portaient les stigmates du martyre; d'anciens chefs de bande, et des laboureurs blanchis sous le poids du travail. Ils invoquaient le nom de J. C., de la Vierge, des confesseurs de la foi; et ils demandèrent aux chrétiens occidentaux s'ils voulaient mourir avec eux pour le triomphe des saintes lois de l'évangile?

Combattre et *souffrir*, tel était le langage aussi nouveau pour les étrangers, que le spectacle qui s'offrait à leurs regards. Ils voyaient, au lieu des superbes enfants de Sparte et de Tégée, un peuple couvert de la livrée de la misère, courant ça et là! des paysans armés de quelques vieux fusils, ou de

pistolets, et souvent n'ayant ni l'un ni l'autre, qui se disaient soldats! des malheureux, passant, selon la chance du jour, de la terreur à l'espérance; faisant, comme les enfans d'Israël au temps du siége de Jéricho, tantôt des processions pour prendre l'Acro-Corinthe, pensant par ce moyen renverser ses remparts, et tantôt s'enfuyant à l'approche de quelques centaines de Turcs. Chrétiens intrépides au milieu des tortures, ils étaient consternés après un revers, et se relevaient avec transport à la vue du croissant, quand ils avaient appelé le dieu rédempteur à leur aide; tels étaient les insurgés. Timides, imprudents, lâches et courageux tour à tour! Manquant souvent de pain, dormant dans le creux des vallées, ou sur le haut des montagnes. Dévorés par les fièvres, exténués de fatigues, et parlant un idiome harmonieux, qui pouvait seul indiquer leur origine. Mais ce signe caractéristique ne put même leur faire trouver grace auprès de leurs enthousiastes, devenus leurs détracteurs.

Croassant quelques vers de l'Iliade et de l'Odyssée; comme les Grecs n'entendaient pas la langue d'Homère défigurée par nos prononciations académiques, les étrangers portèrent l'injustice jusqu'à méconnaître les enfants de la Hellade, pour les descendants du peuple héroïque qui l'habita au temps de sa splendeur. Presque tous s'éloignèrent bientôt en maudissant la barbarie et l'ingratitude des Grecs, qui allaient se dépouiller aux yeux du monde, de la lèpre de l'esclavage, dont ils n'étaient pas encore dégagés.

Une voix souveraine leur avait annoncé qu'ils de-

vaient être libres, parce qu'ils étaient chrétiens. La croix leur avait révélé la céleste origine de l'homme; le peuple, comme plusieurs étrangers l'avaient observé, s'électrisait sans en comprendre le sens, en prononçant le mot *Archè*, APXH (1). C'était un cri de ralliement, un mot de passe, une espèce de talisman qui éblouissait la multitude, et on répétait en se saluant cette expression qui fut celle d'Alexandre Hypsilantis, ainsi que son titre (2), lorsqu'il passa le Pruth, qui aurait été pour lui le Rubicon, si d'autres motifs que la trahison des siens ne l'avaient pas obligé à renoncer à son entreprise. Mais quel était cet *Archè* ou *gouvernement*?

Le clergé le voyait dans une Théocratie comparable à la république de Platon, et par conséquent impossible à mettre en pratique. Les chefs militaires l'appliquaient à la puissance du glaive qui devait être remis entre les mains du prince que Catherine II avait désigné aux envoyés de la Grèce, comme devant être

(1) APXH, *principe* ou *archie*, terme spécialement appliqué à la *monarchie*, parce qu'elle a quelque chose d'un ordre supérieur. On dit aristocratie, c'est-à-dire *pouvoir des grands*; *démocratie*, pouvoir *du peuple*; ochlocratie, *pouvoir de la lie du peuple*, parce qu'il peut y avoir *pouvoir* partout où il y a force, mais jamais *Archie* sans *légitimité*.

(2) Alexandre Hypsilantis prenait le titre de lieutenant-général de l'*Archie*, qu'on a, sans le comprendre, ainsi que les Grecs le définissent, traduit par celui de gouvernement. Cela peut servir à expliquer pourquoi les Grecs ont pris le titre de ΠΡΟΣΟΡΙΝΗ, ou provisoire.

un jour leur monarque ; et un démagogue, nommé Antonious, le plaçait dans la souveraineté du peuple.

Les riches armateurs d'Hydra, parmi lesquels ce prédicant avait dressé ses tréteaux, craignant à chaque instant, que la populace, séduite par l'éloquence du tribun des carrefours, ne fît main basse sur leurs banques; le sénat des Hydriotes, dis-je, fit saisir et embarquer cet homme mystérieux (1), qui disparut ainsi au milieu des mers dont les vagues l'avaient apporté sur les plages de la Grèce. Comme il ne fallait pas risquer que quelques niveleurs entraînassent le peuple dans de fausses résolutions, on décida en même temps de procéder à la formation d'un gouvernement dont le besoin était généralement senti.

On reçut, en attendant cette déclaration, quelques communications diplomatiques de la part de M. Bradish, agent des États-Unis d'Amérique. Mais il faut le dire à l'honneur des Grecs, qui n'étaient en position d'éconduire personne; soit que les *carbonari* d'Italie, ou les *liberales* d'Espagne, trouvassent les principes des Hellènes disparates des leurs; soit qu'ils dédaignassent d'entrer en rapport avec des hommes qui ne combattaient que pour l'autel et la patrie, jamais il n'y eut aucune relation entre les Grecs et les contrées frappées de l'anathème de la Sainte Alliance.

(1) Antonious. Il y quelque chose de si extraordinaire dans l'apparition de cet homme, qu'il m'est impossible de m'expliquer sur son compte. Il n'est pas temps encore de soulever le voile qui nous cache sa fin tragique.

CHAPITRE V.

Considérations sur la cause des Grecs; — ils surprennent un convoi turc. — Mouvements maritimes. — Cypre, évènements. — La gabarre française la *Lionne*, contribue à y rétablir l'ordre. — Fermeté du consul Méchain. — Femme française mariée au pacha de Jérusalem. — Couvent catholique du mont Carmel détruit. — Les Anglais favorisent ouvertement les Turcs. — Arrivée de leur escadre à Zante; — elle débloque le capitana-bey. — Martyre de l'évêque de Coron et de Timothée, diacre de Messénie; — de sa sœur et d'un jeune enfant. — Victoire des Thermopyles. — Déroute complète des Turcs. — Combats partiels devant Patras. — La flotte turque, pilotée par le bâtiment anglais la Zénobie, attaque et détruit Galaxidi. — Siége de Tripolitza, — dirigé par des officiers français. — Leurs noms. — Mavrocordatos est envoyé en Étolie. — Désertion de Cantacuzène. — D. Hypsilantis, trompé, se rend à Calavryta. — Emmène les officiers étrangers. — Elmas bey et ses toxides capitulent. — Avidité de plusieurs chefs grecs. — Mécontentement de leurs soldats. — Bombardement de Tripolitza. — Assaut et prise de la ville par les Grecs. — Versions diverses à ce sujet. — Doutes relatifs au rapport de M. Voutier. — Raisons à cet égard. — Dévastations. — Départ des Schypetars; — leur attitude menaçante. — Massacre horrible des Turcs et des juifs; — Joseph, évêque d'Andréossa, délivré, prie pour ses ennemis. — Affaires de Zante. — Assassinat d'un Anglais. — Émeute, ses conséquences funestes. — Allées et venues de la flotte ottomane; — elle fait voile vers le levant.

Victorieuse ou anéantie, les couronnes de la gloire étaient réservées à la Grèce. Le sang de ses martyrs,

les succès éclatants que ses escadres, couvertes du pavillon de la croix, avaient obtenus à Sygrium et à Mycale, avaient porté la terreur parmi les barbares, deux fois battus à l'attaque de Samos, où ils perdirent l'élite de leurs soldats; car c'étaient des Asiatiques de Trébizonde, de Synope et de Cérasonte, qu'on avait embarqués à Constantinople dans la persuasion que les chrétiens ne pourraient pas même soutenir la férocité de leurs regards. Leurs têtes tapissaient la plage de Vathi, sur laquelle ils avaient abordé; et le capitan pacha, témoin de leur défaite, avait depuis cinglé vers Rhodes. Il y préparait de nouveaux armements; et le bruit, généralement répandu, qu'il se proposait de tirer vengeance des Samiens, lui fournissait des recrues, qui lui arrivaient avec assez de facilité, depuis que les Grecs avaient évacué le poste de Château Rouge. Il reçut aussi les divers contingents des grands feudataires de la Lycie, qui habitent entre le promontoire Sacré et l'embouchure du Calbis. Après cette opération, il mit à la voile, afin de prendre sous son escorte un grand nombre de vaisseaux, sur lesquels les agas d'Eski-Hissar, de Mélasso, d'Assem Kalési, d'Upha-Baphi, de Kapousch, d'Ortaki, de Guzel Hissar, de Tyrra et d'Akhissar ou Thyatire, avaient chargés de soldats destinés à servir sous ses ordres.

Smyrne, impatiente de se délivrer d'une soldatesque effrénée, qui campait, depuis plusieurs mois, sous le canon du château, situé à l'entrée de sa rade, avait de son côté nolisé des vaisseaux, sans s'inquié-

ter du sort de ceux qu'on y entassait. Malgré le désir qu'on avait de se défaire de semblables hôtes, les préparatifs de l'expédition s'exécutèrent avec une telle lenteur, que cette division navale n'appareilla qu'au moment où des courriers vinrent annoncer l'approche de la flotte impériale. Les troupes qu'elle devait convoyer sortirent aussitôt du golfe Herméen. Elles devaient être escortées par une goëlette et un trabacolo de la marine algérienne, qui n'eurent pas plus tôt gagné le large, que les Barbaresques revirèrent de bord, en faisant leurs adieux et des souhaits de bon voyage, à ceux qu'ils n'osaient pas se risquer d'accompagner au-delà des limites que leur lâcheté craignait de franchir.

Ils les avaient quittés en vue des Spalmadores; et les transports trouvant devant eux une mer nette, s'exhalaient en bravades. Un vent propice les poussait; ils s'avançaient vers les îles d'Ourlak, lorsqu'après avoir doublé le cap septentrional de Chios, ils aperçurent une flottille grecque de douze bricks, qui portait sur eux toutes voiles dehors. Il était également impossible de rétrograder et de gagner le mouillage de Chios. Les Turcs, effrayés de leur position, manœuvrèrent aussitôt vers la terre ferme, dans l'intention de s'y échouer; mais les Grecs, gagnant de vitesse, les suivirent et les attaquèrent, sans leur laisser le temps d'exécuter leur dessein, ni de se préparer convenablement au combat.

La canonnade commença par pelotons. Les Turcs, ranimés par le courage du désespoir, y répondirent

avec vivacité; plusieurs fois même, ils se présentèrent franchement bord à bord avec leurs adversaires, qui, profitant du mouvement de la vague, lorsqu'elle découvrait la carène entière des vaisseaux turcs à leur artillerie, y causaient de grands dommages. Enfin, ceux-ci se trouvant, après un engagement de deux heures, dans l'impossibilité de résister, se jetèrent dans leurs embarcations pour se sauver à terre, en mettant le feu aux navires qu'ils montaient. Un grand nombre se noyèrent en cherchant à gagner la terre; les blessés devinrent la proie des flammes, et les Grecs restés maîtres du champ de bataille, ayant aussitôt repêché les canons des vaisseaux ennemis, les embarquèrent, en faisant retentir la plage des cris mille fois répétés de : *Victoire à la croix.*

Les barbares, qui abordaient en cet instant à la côte d'Asie, n'eurent pas plus tôt repris haleine, qu'ils fondirent sur les paysans grecs, occupés aux travaux des champs, et égorgèrent tous ceux qu'ils purent atteindre. Puis, prenant la direction de Scala Nova, ils entrèrent dans cette ville, pour y signaler leur rage par de nouveaux massacres; et ils seraient sans doute retournés à Smyrne, si le capitan pacha ne se fût empressé de les embarquer.

Cependant il ne résolvait rien et sa flotte, enchaînée par la frayeur, divinité non moins puissante que celle qui retenait l'armée d'Agamemnon au port d'Aulis, restait tranquille spectatrice du désastre de ses convois. En vain les vents propices s'élevaient en sa faveur, quand deux brûlots lancés par les Grecs, le cinq sep-

tembre, étant arrivés, quoique sans succès, jusque sous sa poupe, il se décida à appareiller. Le six, il faisait route vers la Morée; car les insurgés ayant donné le signal de dispersion, le bruit se répandit à Smyrne qu'ils avaient pris la fuite devant la flotte ottomane. Cette manœuvre aurait été raisonnable, mais il n'en était pas ainsi; car les Turcs naviguant dans un ordre serré, presque toujours beaupré sur poupe, attestèrent que la crainte était de leur côté. Ils agirent avec la même réserve, lorsqu'ils s'approchèrent de Coron et de Modon, qu'ils ravitaillèrent, et jusqu'à Zante, où ils mouillèrent le quatorze Septembre, à six heures et demie du soir, au nombre de trente-quatre voiles.

Pendant ce temps, les vaisseaux grecs de Psara cinglaient vers Cypre, dans l'intention de secourir leurs frères, qui tombaient chaque jour sous le glaive des Asiatiques. Une affreuse anarchie dévorait cette île, naguères si paisible. Les firmans obtenus à la sollicitation de la légation de France à Constantinople, qui devaient y rétablir l'ordre, n'avaient pas été écoutés; le coupable visir qu'on devait destituer, avait été maintenu dans ses fonctions à l'époque du renouvellement des barats, qui a lieu après le baïram. Les villages étaient déserts; les récoltes se trouvaient abandonnées sur le terrain; les Grecs, réduits au désespoir, allaient être poussés à la révolte; les Turcs indigènes s'exaspéraient; les troupes étrangères attendaient avec impatience le signal ou le prétexte de quelques insurrections, quand la gabare française la

Lionne, commandée par le capitaine Ferrand, arriva pour sauver encore une fois Larnaca d'une ruine qui semblait inévitable.

Le consul du Roi, M. Méchain, (car toutes les sentinelles perdues de la diplomatie de S. M. T. C. se couvrirent de gloire dans ces jours désastreux), avait seul fait tête à l'orage. Il aurait sans doute succombé, car le commandant turc de la ville, l'aga des janissaires, et le trésorier, étaient inscrits sur les listes de proscription du pacha. Leur crime était de s'être montrés favorables aux chrétiens, en dérobant plusieurs d'entre eux à la mort; tous les Européens ou Francs devaient périr, et Larnaca aurait été abandonnée au pillage des soldats étrangers. Ainsi ce fut encore à la marine du roi très-chrétien, que tant d'infortunés durent leur salut. L'histoire ajoutera que la sollicitude de Louis XVIII veillait, du sein de sa capitale, sur toutes les victimes désignées, en les faisant non-seulement couvrir de son pavillon, mais en songeant à leurs besoins, car des milliers de rations de biscuit furent envoyées de Toulon, et mises à la disposition de l'amiral Halgan, pour nourrir une foule de malheureux, que la faim, à défaut du fer des barbares, aurait moissonnés: une pareille charité est préférable aux plus beaux triomphes.

Le navarque grec, apprenant ce qui était arrivé en Cypre, changea de résolution. Son apparition n'aurait pu qu'y ranimer la fureur des mahométans; il ordonna même aux croiseurs d'abandonner les stations qu'ils tenaient, en se contentant d'engager les

Samiens à recommencer à faire des descentes sur le continent, pour obliger les Asiatiques qui se trouvaient en Cypre, d'accourir à la défense de leur pays. Il savait d'ailleurs que les Syriens seraient bientôt rappelés de cette île; le pacha de Saint-Jean d'Acre, qui les avait expédiés, se trouvant dans une mésintelligence telle avec le gouvernement du sultan, que tout annonçait une guerre civile en Palestine.

Je ne dirai point ici quel zèle inconsidéré a fait expulser nos missions de Jérusalem. Protégées, ainsi que les pèlerins de l'occident, par les capitulations de nos rois, une femme veilla long-temps avec sollicitude sur ces privilèges qu'elle défendit avec zèle. Elle ne descendait ni du sang des Luzignans, ni de celui des Fatimites. Ce n'était pas une de ces filles privilégiées de la providence, telles que la bergère de Nanterre ou la vierge de Vaucouleurs, ni même une illustre solitaire telle que la nièce de Pitt, lady Stanhope, qui remplit maintenant de l'éclat de son nom le désert de Damas. La postérité épique n'en fera ni une Armide, ni une autre Zaïre; car son nom n'a rien de romantique; madame Grénouillot femme d'un tambour de la neuvième demi-brigade, capturée pendant l'expédition des Français en Syrie en 1799, était passée de la caserne au harem du pacha de Jérusalem, qui n'avait pas dédaigné de lui donner sa main et l'empire sur les odalisques de son bercail. J'ignore si elle renonça à son dieu, mais je puis assurer qu'elle resta toujours française de cœur. Elle avait été le constant appui des chrétiens latins jusqu'en 1815, temps où

son second époux, promu à une préfecture militaire voisine de l'Euphrate, quitta Jérusalem. Depuis cette époque, la France perdit dans la Palestine ses privilèges historiques. Des indiscrétions relativement à je ne sais quelles cérémonies ambitieuses qu'on pratiquait dans la chapelle consacrée au dieu d'humilité, les intrigues de quelques drogmans du Phanal, causèrent l'affliction des ministres de l'église d'occident.

Retirés la plupart dans un monastère du mont Carmel, ils y attendaient le retour des jours de grace, quand le fougueux pacha de Saint-Jean d'Acre, Suleyman frère d'armes d'Abouloubout pacha, qu'on verra figurer dans les troubles de la Macédoine, osa attenter à cet asyle catholique. En vain le consul de France, M. Ruffin, essaya de le couvrir de la protection de nos rois; le visir, qui prétendait que les Grecs pouvaient s'en emparer et en faire une forteresse, ordonna de le démolir. Le consul dut s'embarquer; et le pacha de Ptolémaïs, sans être inquiété pour ce méfait, déclarant ses sentiments, venait de rompre avec la Sublime Porte. Il avait retiré ses troupes de l'île de Cypre; et le navarque grec informé de cet évènement, déployant aussitôt ses voiles, cingla vers le Péloponèse, où il rejoignit l'escadre grecque.

Les Grecs Ioniens, juges compétents de la politique britannique, qui ne considéra jamais le bien de l'humanité comme but, mais comme moyen jusque dans ses actions de haute philanthropie, avaient eu le pressentiment des événements qui commençaient à s'expliquer. Dès le 14 août les agents de l'Angleterre

répandaient le bruit que quinze mille Turcs avaient pénétré en Morée par le défilé de l'isthme de Corinthe, ce qui signifiait, en d'autres termes, qu'ils comptaient sur une pareille invasion. Le lendemain, au moment qu'une division navale de deux frégates, d'autant de corvettes et de chaloupes canonnières entrait au port de Zante, une petite barque venant de Modon, montée par huit Turcs, fut agréablement accueillie par le commodore de S. M. B. Elle venait chercher des vivres, qu'on lui donna, tandis qu'on repoussait un bâtiment couvert du pavillon de Jérusalem, qui arrivait du mont Athos. Quelques moines en composaient l'équipage! Ils imploraient le secours de leurs frères: « cinquante mille chrétiens de tout âge et de tout « sexe, disaient-ils, étaient réfugiés dans leurs mo- « nastères. Ils commençaient à manquer de vivres; et « bloqués par huit mille Turcs, ils étaient au moment « de périr, si on ne les assistait. » On se moqua de leur détresse; mais leurs paroles, qui retentirent aux oreilles des Hydriotes, ne furent pas perdues, ainsi qu'on le rapportera ailleurs.

L'alarme redoubla vers les premiers jours de septembre, lorsqu'on vit se croiser et se succéder des vaisseaux de guerre autrichiens, et quand une frégate anglaise, qui était venue de Smyrne à Zante en six jours, répandit le bruit mensonger de la défaite des Grecs dans les mers de Samos. La police s'occupa aussitôt à propager ces faux rapports; et une polacre esclavonne entrée le 10 septembre en rade, y donna une espèce d'authenticité, en déposant qu'elle

avait rencontré trente-trois bâtiments de guerre turcs devant Navarin. Son rapport fut confirmé le lendemain par d'autres avis; et, le 12, des feux allumés sur les montagnes du Péloponèse annoncèrent l'approche des mahométans.

Le 13, un esclave chrétien racheté par le consul de France, déposa au bureau de la santé, que le drogman d'Angleterre avait donné avis à Jousouf pacha de l'arrivée prochaine d'une escadre turque: il avait vu plusieurs fois pendant sa captivité, le nommé Schelling, consul des cortès d'Espagne, diriger et pointer les canons contre les Grecs; tant il est vrai que les suppôts de l'anarchie et du despotisme peuvent mutuellement s'étayer. Ces détails ne disaient que trop aux Zantiotes, la conduite qu'ils devaient tenir. Cependant ils s'étaient rendus en foule au rivage, et la tristesse répandue sur leur physionomie annonçait mieux qu'on ne saurait l'exprimer, le déplaisir que leur causait l'arrivée de la flotte ottomane. Quelques banqueroutiers seuls qui espéraient restaurer leurs affaires à la faveur du pillage de la Morée, témoignaient une joie féroce.

Le 15 septembre, l'armée navale turque, composée de quatre vaisseaux de ligne, d'autant de frégates, de huit corvettes, de quatorze bricks et de deux sckounners, fit voile avant le jour pour Patras. Le vent était favorable; cependant, vers le soir, on la vit avec surprise reparaître et jeter de nouveau l'ancre sur la rade de Zante. Dans la matinée du 16, le gouverneur de S. M. B. se rendit sous la poupe du

vaisseau amiral turc, avec lequel il eut un long entretien. A la suite de cette conférence, le port fut traversé, pendant toute la journée, de barques qui portaient à bord des vaisseaux ottomans des tonneaux remplis de biscuit et d'autres provisions, ce qui fit dire que tandis que le roi de France donnait le pain de l'aumône aux Grecs, les Anglais fournissaient aux barbares les moyens de les exterminer. Le 17, l'escadre mahométane avait repris la mer, en laissant en arrière quatre bricks destinés à charger des munitions de guerre et de bouche. Tant que le transport des ravitaillements que les Anglais procuraient aux Turcs dura, le peuple qui couvrait le rivage de la mer ne cessa de maudire le gouvernement fournisseur du sultan, les hommes employés à ce service; et sans la garde nombreuse destinée à les protéger, il n'y a nul doute qu'ils auraient été massacrés.

D'après ces faits, que nous consignons sommairement, on se demandera peut-être, un jour, comment le lord haut commissaire osa articuler le mot de neutralité dans le discours qu'il prononçait alors au sein du parlement ionien. Il fallait faire peut-être moins d'estime de ceux qui le composaient, que n'en faisait Domitien du sénat de Rome, prosterné à ses pieds, qui s'écriait à la vue du turbot devenu historique : *tua servatum consume in sæcula Rhombum;* ce n'était cependant là qu'une sorte de prélude. Un affront plus humiliant était réservé aux Ioniens.

Avant d'en dérouler la série, disons comment, le jour même où l'escadre mahométane abordait à Zante,

les Turcs qui composaient la garnison de Patras étaient aux prises entre eux. Jousouf pacha se trouvait obligé de vivre retranché au milieu de sa troupe, qui, n'ayant plus à piller que lui seul, en voulait aux richesses énormes qu'il avait entassées dans la forteresse de Patras et surtout de Lépante. La soldatesque qui s'était déchirée de ses propres mains, venait de se réunir pour exterminer les spéculateurs qui s'étaient enrichis des dépouilles des Patréens; mais quand la flotte turque doubla le promontoire Araxe, la scène changea tout-à-coup...

Les révoltés accourent au rivage en poussant des cris de joie, à la vue de vingt bâtiments de guerre, qui laissent tomber l'ancre au mouillage de la douane. Le capitan pacha, qui avait remis d'avance des instructions à son vice-amiral, satisfait d'avoir étalé ses forces navales à la vue de l'armée qu'il venait secourir, fait aussitôt signal à la division qui se trouvait sous voile de cingler à l'ouest, en se dirigeant vers l'Épire, pour rallier l'escadrille du capitana bey qui se trouvait au mouillage de Syvota.

---

(1) Le consul des cortès Schelling, qui les avait servis avec tant de zèle, avait recueilli le prix mérité de sa conduite. Il venait, après avoir reçu une ample distribution de coups de bâton, d'être contraint de s'embarquer précipitamment pour Ithaque. Il se plaignait de la jalousie du chancelier britannique, qui lui avait suscité cette avanie, à laquelle il n'aurait été sensible, qu'autant que la douleur physique lui en aurait rappelé le souvenir, si les Turcs n'avaient mis son échoppe au pillage, et repris dans un moment ce qu'il avait gagné.

Les Turcs pouvaient librement naviguer dans cette prétendue mer close, dont l'étendue est fixée à quarante milles à l'occident des îles de l'Heptarchie ionienne, sans avoir rien à craindre, les Anglais ayant eu soin d'en défendre l'accès aux Grecs. Le vice-amiral turc put donc laisser en passant devant Missolonghi deux de ses vaisseaux, qui étaient chargés d'en examiner les passes; et cette place ainsi que toutes les côtes de la Morée furent déclarées en état de blocus. Mais elles étaient en état de défense; car les Hellènes, revenus de leur premier étonnement, couraient de toutes parts aux armes. Un frère du Pindare moderne de la Thessalie, Riga, venait, disait-on, d'aborder dans l'Étolie, et les hymnes de son frère retentissaient au milieu du mont OEta et de la Doride. A leurs accents, des bandes entières de paysans conduits par des prêtres couronnés de lauriers, descendaient au bords des vastes pêcheries qui environnent Missolonghi, ville située sur les vases de l'Achéloüs, que six milles de lagunes entourent au loin de leurs inextricables détours. Pour en rendre l'approche plus difficile, les Grecs avaient échoué quelques vieux navires à l'entrée du canal qui conduit au mouillage de Vasiladès. Ils avaient enlevé en même temps les balises et tous les signes indicateurs propres à diriger les esquifs à travers ces labyrinthes, où s'égarent chaque jour les pêcheurs les plus expérimentés. On avait pris soin en même temps de ménager des embuscades au milieu des forêts de roseaux qui bordent cette multitude de canaux; de façon que

deux grandes chaloupes turques, ayant osé s'y aventurer, furent prises et submergées avec leurs équipages.

Ce début ayant découragé les agresseurs, le vice-amiral, qui se crut encore une fois à Samos, dirigea sa route vers l'Épire, où il arriva sans avoir aperçu aucune voile suspecte en mer. Il déposa quelques munitions navales à Prévésa, se rendit sans obstacles à Syvota, où, arrivé le 17 septembre, il rallia l'escadrille du capitana bey, et en repartit le 20. Elle se composait, au sortir du canal de Corfou, de neuf frégates ou corvettes et de vingt-un bricks de guerre, avec lesquels elle rejoignit le capitan pacha qui se trouvait sur la rade de Patras.

On se demandait, en voyant ces mouvements, ce que devenait la flotte grecque, qui était naguère la terreur des Osmanlis? On savait que Psara avait trente bricks armés, Spetzia soixante et Hydra quatre-vingts, avec douze brûlots, servis par onze mille marins expérimentés; mais on les représentait dans un état de division alarmant. On prétendait que, travaillés par de perfides conseils, les chefs se disputaient le pouvoir, que les matelots demandaient une paie considérable, et qu'on avait découvert une conspiration, qui tendait à livrer Hydra aux infidèles. Plus ces bruits étaient absurdes, et peut-être à cause de cela, plus ils trouvaient de gens prompts à les accueillir. On en avait dit autant des mésintelligences survenues entre D. Hypsilantis et le sénat de Calamate, après la prise de Monembasie. Ces nouvelles sortaient des bureaux de la police anglaise, qui ne put

malgré sa sollicitude osmanlique, dérober la connaissance du journal d'un observateur, placé auprès du capitan pacha, dont nous avons extrait les faits principaux qu'on va lire.

Avant de quitter les attérages de Mycale, l'amiral du sultan s'était fait précéder par des émissaires chargés de semer la discorde entre les Grecs, et de tenter la fidélité de leurs chefs. Presque tous ces espions étaient des aventuriers levantins; et un d'entre eux, qui était Ragusaïs, parti de Smyrne sous le pavillon français, qu'il avait usurpé, eut soin de se faire capturer. Conduit à Monembasie, on saisit entre ses mains une correspondance criminelle qui éclaira les insurgés sur les projets des Turcs, de sorte que le capitan pacha, instruit à temps de ce mécompte, dut renoncer à surprendre cette place.

Il se flattait d'être plus heureux à Hydra; mais il dut passer outre en ajournant à d'autres temps un complot dont on fondait les espérances sur les démêlés des commandants grecs de terre-ferme avec les chefs de l'amirauté des Cyclades.

Après avoir doublé le promontoire Ténare, la flotte ottomane porta le cap vers le fond du golfe de Messénie. Elle espérait surprendre le sénat de Calamate, et saisir les Phanariotes tels que D. Hypsilantis, Cantacuzène. Elle aurait ensuite porté la désolation dans la florissante vallée du Pamisus, les champs du Stényclaros devaient être ravagés, leurs hameaux incendiés, les habitants exterminés, leurs femmes et leurs enfants traînés en esclavage. On approchait de

la plage en se repaissant de ces idées; les canots des bâtiments de haut bord, protégés par quelques canonnières chargées de troupes de débarquement, s'avançaient en bon ordre vers la partie du littoral appelée *Bocca di Calamata*, quand le capitaine Baleste, avec trois cents hommes de troupes régulières, marcha, l'arme au bras, précédé de deux pièces de campagne, à la rencontre des barbares, qui regagnèrent précipitamment leurs vaisseaux. La flotte turque se couvrant au même instant de voiles, favorisée par le vent de terre, se dirigea au sud et vint laisser tomber l'ancre au port de l'antique Colonis.

Pour célébrer la bienvenue de Moloch, auquel il fallait des victimes humaines, les Turcs de Coron avaient pendu, à l'arrivée du capitan pacha, l'évêque, le diacre, les prêtres et les primats grecs de leur ville. Il est inutile de dire qu'avant de les attacher aux gibets, on avait épuisé sur eux toutes les tortures imaginables, afin de les faire apostasier. Ils avaient résisté avec honneur; et le prélat, auquel on avait versé de l'huile bouillante dans les oreilles, ouvrit la marche triomphale des condamnés. Il était suivi du jeune diacre de Messénie, que j'entendais, en 1816, soupirer chaque soir les malheurs de Sion (1). Il avait mérité la gloire d'obtenir la palme du martyre.

Muse plaintive de la Messénie, Casimir (2), chantre mélodieux des douleurs de ses enfants, prends ta lyre

(1) *Voy.* t. V, ch. 142 de mon Voyage dans la Grèce.

(2) M. Casimir Delavigne, auteur des Messéniennes.

harmonieuse! redis, sur le mode élégiaque, comment, le jour où les chrétiens célèbrent la nativité de la reine des anges, le jeune diacre Timothée (j'ignorais son nom, quand il invoquait le seigneur au bruit monotone des vagues de la mer,) marcha au supplice, en cherchant à éloigner une sœur, qui portait entre ses bras un jeune enfant. Les barbares avaient égorgé son époux! il ne lui restait que Timothée. Hèléne, ainsi s'appelait la chrétienne, demandait ce frère chéri, en le nommant son soutien, son unique soutien sur la terre! l'enfant, caché sous les boucles de sa longue chevelure, pressait le sein maternel qu'il fit palpiter de ses premiers cris d'amour. Elle embrassait les genoux des bourreaux, qu'elle conjurait d'épargner son frère. Elle les arrêtait dans leurs apprêts sanguinaires, elle venait de passer la main dans le lacet fatal qu'on jetait au cou de Timothée, quand un des monstres, saisissant l'enfant, le lance contre un mur et le tue. La mère à ce spectacle se précipite sur le meurtrier, et reçoit la mort de la main de celui qui venait de déchirer son cœur. Le fer qui la perça, ne sembla lui causer aucune douleur. Telle qu'un pavot tranché par le soc de la charrue, quand le soleil ardent de la canicule embrase les champs du Stényclaros, la tête d'Hélène s'incline, son sang coule, et elle a vécu, au même instant où les martyrs, ainsi que Timothée, avaient cessé de prononcer le nom de Jésus-Christ.

Les Thermopyles vengeaient l'assassinat des chrétiens de Colonis. Les mânes de Léonidas et des trois

cents durent tressaillir dans leurs cénotaphes! Les noms d'Anthéla, de Dyras, de Callidrome et de Cyrtones, oubliés, allaient figurer de nouveau sur la scène du monde. Les séraskers Hadgi Békir pacha, Seïm Ali et Mémich, sortis de Larisse le premier septembre, avaient transféré leurs quartiers à Thaumacos. Leur dessein était, ainsi que nous l'avons dit, de pénétrer, à travers la Béotie et l'Attique, dans le Péloponèse. Les corps d'armée turcs échelonnés dans cette direction, après avoir franchi l'isthme, auraient donné la main au capitan pacha. L'automne suffisait pour exterminer les insurgés; la réduction d'Ali Tébélen, qui en était la conséquence inévitable, terminait la campagne et ramenait dans la Hellade le règne du despotisme, avec la paix des tombeaux.

Arrivés le 4 septembre sur les bords du Sperchius ou Hellada, les séraskers envoyèrent en avant un corps de deux cents explorateurs, montés sur des chevaux de Thessalie, pour reconnaître les défilés. Ces cavaliers, qui étaient des délis, garde ordinaire des satrapes, partirent en poussant de grands cris. C'était, à en croire la gazette privilégiée de Vienne, chargée d'entretenir des myriades de soldats au sultan, l'avant-garde d'une armée presque aussi nombreuse que celle de Xerxès, dont la réserve sortait à peine des faubourgs de Suze, quand ses coureurs battaient déja l'estrade sur les frontières de l'Attique. A la fougue de ces barbares, on aurait pu craindre que la Grèce ne tombât sous leurs coups, si leurs compagnons d'armes eussent été animés d'une pa-

reille fureur. Tuant isolément quelques paysans qu'ils rencontraient, se détournant pour brûler les chapelles qui s'offraient à leurs regards, la Hellade crut revoir les soldats de Mardonius dévastant ses hameaux et renversant les temples des dieux. On les perdit enfin de vue au milieu des montagnes. On présumait qu'ils avaient passé le Dyras. Ils devaient reparaître chargés de guirlandes d'oreilles et de butin, lorsqu'au déclin du jour, sept de ces redoutables soldats revinrent annoncer que tous leurs camarades avaient péri, et que les défilés, tant la frayeur, fille de Mars et de Bellone, est exagératrice, étaient remplis par des milliers d'insurgés.

Malgré cet échec, les séraskers turcs, se confiant dans la supériorité de leurs forces, car ils étaient au nombre de plus de dix-huit mille combattants, résolurent de se porter en avant. Ils étaient persuadés que des raïas élevés dans l'abjection prendraient la fuite en entendant *ronfler le canon* (1) et en voyant flotter dans les airs *les drapeaux toujours victorieux* du sultan. On fit en conséquence distribuer le pilaf rouge aux soldats (2), les faquirs récitèrent des

(1) *Le canon qui ne mange pas de miel, bal-iemez top*, métaphore turque.

(2) C'est du riz bouilli avec des tomates dans la saison, ou coloré avec une substance végétale rouge, qu'on fait manger aux soldats turcs au moment d'une bataille, en commémoration de cette figure orientale : *je te donnerai à dévorer la chair de tes ennemis, et je t'abreuverai de leur sang.* Ce symposium contribue puissamment à exalter leur imagination.

duas, on offrit un courban ou sacrifice de cinquante béliers noirs (1) à Azraël, génie mystérieux des tombeaux, qui remplace dans la mythologie orientale l'Hermès Pompæon ou Mercure conducteur des ames. On partit de Molos et on s'avança aussitôt vers le Sperchius, fleuve de tout temps funeste à ceux qui envahirent la Grèce. Sur ses bords reposent, à côté des Perses et des Gaulois, les ossements des Bulgares conduits par leur roi Samuel (2), et ceux des chevaliers français qui combattaient sous l'oriflamme du comte Boniface de Champagne. Cette terre ne renferme que des héros. On passa sans obstacle la Hellada, au pont d'Allamana, nom barbare qui a remplacé celui d'Anticyre. Hélas! les Grecs n'étaient qu'au nombre de deux mille cinq cents pour résister à tant de barbares, mais ils étaient commandés par Odyssée, Dyovouniotis et Hervé Gouras.

Ces capitaines, formés à l'école d'Ali Tébélen, qui leur avait appris à mépriser les Osmanlis, aperçurent, le 7 septembre au matin, le mouvement général des Turcs. Ils leur laissèrent traverser le Dryas, et le Mélas; de sorte qu'après avoir engagé leur cavalerie dans le défilé d'Élaphos (du cerf), dénomination moderne des glorieuses Thermopyles, les barbares se flattaient de déboucher, bientôt, dans la Livadie. Ils poussaient des acclamations de joie

(1) Dohsson.

(2) Stritt. Bulgaric., c. XII, § 170, 171. Cedren., t. II, p. 717. Zon., t. II, p. 227. Glyc., p. 311.

en approchant du tertre qui couvre les cendres de Léonidas et de ses Spartiates, que les Grecs appellent maintenant *Vasilika*, ou *Butte du Roi*, car aucun souvenir ne s'est effacé de la mémoire des habitants de cette contrée! Les satellites de la tyrannie allaient souiller de leurs pas le territoire sacré des héros indigènes qui se dévouèrent pour la patrie, quand attaqués subitement par le Souliote Palascas, ancien officier d'artillerie au service de Russie, les soldats de Baïram pacha firent retentir les échos du Tichius et du Callidrome des vociférations de *Dgiaour Gueldi, l'infidèle paraît!* La fusillade s'engagea aussitôt, car les Turcs ne pouvaient faire agir leur cavalerie; et le canon qu'ils tirèrent dans l'idée de faire peur aux Grecs, ne servit qu'à montrer la fausse combinaison de leurs moyens d'agression.

Hervé Gouras, qui commandait mille hommes, le terrain ne permettant pas d'en employer un plus grand nombre, faisait pleuvoir, pendant ce temps, une grêle de balles sur les mahométans. Leurs cavaliers qui cherchaient à les éviter, tombaient dans des fondrières formées par les alluvions que la mer a déposées jusqu'à la distance de six à sept cents toises de distance du sol primitif. L'artillerie éprouva le même sort; de façon qu'au coucher du soleil, les Turcs comptaient plus de sept cents morts, au nombre desquels se trouvaient le sérasker en chef, Baïram pacha, son lieutenant Mémich pacha, le Boulouk bachi Phrassaris, Soumin bey, quinze bim-bachis ou commandants de mille hommes, et plusieurs derviches.

Ces derniers, qui précédaient l'armée impériale montés sur des ânes, en chantant des hymnes en l'honneur du prophète, pour exciter les soldats, auxquels ils *annonçaient la victoire ou le paradis réservé à ceux qui meurent dans les combats*, lançaient, en mémoire d'un miracle opéré en pareille occasion par Mahomet, des poignées de sable contre les Grecs, qui leur répondaient à coups de fusil, de façon qu'ils tombèrent victimes de leur imprudence. La mort de ces fanatiques, arrivée au commencement de l'action, fut regardée comme un signe avant-coureur de la défaite, qui aurait eu lieu dès les premières décharges si les Turcs avaient pu se dégager des anfractuosités d'un défilé dans lequel ils étaient assaillis au détour de chaque angle de rocher. Ils durent donc, pendant tout le cours d'une journée, rester en butte au feu des chrétiens, et ils profitèrent de la nuit pour enlever les blessés.

Ils avaient ainsi regagné le torrent du Mélas, quand le combat recommença avec le retour de l'aurore. Odyssée, qui n'avait pu prendre part à l'action de la veille, fondant sur eux avec impétuosité, leur enleva alors neuf pièces de canon, quarante-trois drapeaux, la caisse militaire, ainsi qu'une grande quantité de bagages et de chevaux.

Ils étaient parvenus, à ce prix, à se dégager de ses mains, en laissant le terrain couvert de cinq cents morts et de plus de mille blessés, lorsqu'ils arrivèrent au pont d'Allamana, où ils durent encore passer sous le feu de Dyovouniotis, qui les avait devancés

aux bords du Sperchius. Alors la déroute devint générale; et Seïm Ali pacha, grièvement blessé, ne parvint à regagner Cyrtones, maintenant appelée Zeïtouni, que pour y expirer au milieu de ses serviteurs. Alors le corps d'armée de Hadgi Békir pacha, témoin du désordre, se débanda et ne rentra à Larisse que pour déserter en masse dès que son général fut mort des suites d'une blessure qu'il reçut en traversant le Trachis, dont il força le passage en se faisant jour à travers les bandes d'insurgés qui étaient descendues du mont Othryx.

Pendant que les barbares fuyaient à travers les plaines de Pharsale, où les Grecs, qui n'avaient pas de cavalerie, se gardèrent bien de les poursuivre, les Schypetars chrétiens de la Mégaride, commandés par Dikaios, embusqués dans le défilé de l'isthme du Péloponèse, étaient attaqués par l'avant-garde du sérasker Omer Brionès.

Nous retrouvons ainsi au poste des dangers un chef des hétéristes que nous avions perdu de vue depuis qu'abandonnant les rives du Danube il fut recueilli à son débarquement dans le Pagasétique par Théoclet, supérieur des monastères du mont Pélion. Il avait remarqué des démonstrations hostiles depuis qu'un aviso détaché de la flotte du capitan pacha avait paru dans la baie de Livadostro; et il ne tarda pas à découvrir qu'il donnait rendez-vous sous le canon de l'Acro-Corinthe, aux Turcs campés près des fontaines de l'antique Pagès. Dikaios avait à peine neuf cents hommes sous ses ordres, et c'était avec ces forces qu'il fallait

résister à plus de cinq mille Turcs pourvus d'artillerie de campagne. D'autres soldats que des chrétiens animés du sentiment d'une religion devenue leur pensée dominante, se seraient débandés, si elle n'eût élevé leur courage au-dessus des dangers.

Dikaios, rappelant aux Grecs ce qu'ils devaient à Dieu et à la patrie, leur fait jurer de vaincre ou de mourir sous l'étendard de la croix. Un prêtre célèbre la liturgie à l'ombre des pins, peut-être à l'endroit même où le chantre des martyrs, (il était alors comme moi voyageur aux terres barbares,) vit tomber un Grec frappé d'un coup de fusil de ce douanier turc (1) qui faisait naguère la police du défilé, en tirant à balles sur les chrétiens auxquels il arrivait de chercher à frauder le droit de *pied fourchu*. Du haut du tertre où le ministre du Seigneur vient de prier pour le salut du peuple, il n'a pas plus tôt répandu sa bénédiction sur les chrétiens, qu'ils marchent à l'ennemi en entonnant le Δεῦτε παῖδες, *Allons, enfants des Grecs*.

---

(1) Voici ce que rapporte M. de Châteaubriand : les gardes aperçurent un paysan qui gravissait la montagne hors du chemin ; ils lui crièrent de descendre ; celui-ci n'entendit point la voix. Alors le commandant se leva avec effort, prit sa carabine, ajusta long-temps entre les sapins le paysan, et lui lâcha son coup de fusil. Le Turc revient, après cette expédition, se rasseoir sur sa natte, aussi tranquille, aussi bonhomme qu'auparavant. Le paysan descendit à la garde, blessé en toute apparence, car il pleurait et montrait son sang. On lui donna cinquante coups de bâton pour le guérir.

Itinér., t. 1, p. 148. Paris, 1811.

A ces chants, à la vue du labarum, les Turcs asiatiques, pour qui ce spectacle était nouveau, s'étonnent: la victoire n'est pas un moment incertaine; dès la première décharge ils prennent la fuite. Ils se débandent; et dans le délai de vingt-quatre heures la Mégaride, ainsi que le territoire d'Éleusis, sont évacués jusqu'aux *Reïti*, ou sources d'eaux salées qu'on trouve au débouché de la voie sacrée, en entrant dans la plaine de Thria (1).

Tel fut le brillant et unique exploit de l'hétériste Nikaios, dont on n'entend plus parler: soit qu'il ait péri dans la suite, ou qu'il ait été éloigné pour quelque cause, ainsi que Thémélis, Pérévos, et tous ceux qui avaient pris parti avec Alexandre Hypsilantis, l'historien ne le voit figurer ni dans les rangs, ni aux conseils des Hellènes; et le nom même d'hétériste cesse, depuis cette époque, d'être prononcé dans la Grèce. On verra plus tard se développer et s'expliquer les causes de ce changement, qu'il n'est pas encore temps de faire connaître.

Les événements que nous venons de rapporter, ne laissant plus au capitan pacha l'espérance de faire lever le blocus de Tripolitza, il devait songer à sauver sa responsabilité, par quelque coup de main propre à en imposer au sultan et à la milice de Constantinople. La division navale du capitana bey, et plusieurs armements barbaresques, l'avaient rallié. Le 24 septembre, un bâtiment anglais, nolisé à Constanti-

(1) Thria. Voyage dans la Grèce, t. IV, p. 113.

nople par le ministre turc, lui avait apporté de nouvelles munitions de guerre. D'autres vaisseaux de transport, escortés par une frégate et un brick de S. M. B., devaient le suivre. Cependant, plus le capitan pacha considérait les moyens de prendre l'offensive par terre, et moins il devait entrevoir de chances de succès, quand une tentative qu'il fit ranima le courage de ses soldats.

Deux jours après son arrivée à Patras, les troupes qu'il avait débarquées, jointes à la garnison, attaquèrent les Grecs sur trois points. Repoussées du côté d'Omblos et de Sichéna (1), elles se replièrent avec quelque perte, tandis que la colonne qui s'était dirigée vers la plaine obtenait un succès complet. Il n'en fallut pas davantage pour exalter la présomption musulmane. Un poste avancé de cinq cents Grecs campés dans les villages voisins du Glaucus, fut sabré; et ceux qui tombèrent au pouvoir des vainqueurs, conduits à Patras, ayant été livrés à la fureur des soldats, servirent à les encourager, en leur laissant le plaisir de les tourmenter, et d'assouvir leur brutalité sur les femmes, qu'ils vendirent ensuite à l'encan avec leurs enfants.

Ce commerce, ainsi que celui qui se faisait au milieu des ruines de Patras, était exercé par les Juifs, les Bohémiens et quelques brocanteurs anglais. Ces derniers ne s'occupaient, à la vérité, que des subsistances nécessaires à la nourriture de douze mille

(1) Omblos et Sichèna. Voy. t. III, p. 516, 530; t. IV, p. 111, 225 et 542 de mon voyage.

Turcs, et des équipages de la flotte. Tout bâtiment qui ne portait pas le pavillon de S. M. B., ne pouvait vendre et acheter que par l'entremise du fameux drogman, qu'on a déja signalé. Quoique haï et méprisé par Jousouf pacha, celui-ci ne faisait rien sans le consulter, c'était l'ame de ses conseils. La police des Iles Ioniennes entretenait, par ce canal impur, une correspondance active avec le quartier-général ottoman; et ses agents disaient hautement que si la Russie se déclarait en faveur des Grecs, les Turcs remettraient les places fortes de Morée entre les mains des généraux de la Grande Bretagne.

Nous rapportons ces faits sans dire qu'ils fussent l'ouvrage du ministère britannique; mais il est certain qu'il n'a rien ignoré de la conduite de ses agents; et comme il ne les a pas châtiés, l'historien peut en conclure qu'il les a approuvés.

Le 27 septembre, à deux heures après midi, on ressentit à Zante un tremblement de terre, événement non moins sinistre que les signaux des vigies qui annonçaient l'approche d'un vaisseau sur lequel se trouvait le lord-haut commissaire. Sa Grace débarqua le lendemain au bruit du canon, au son des cloches et au murmure confus des anathèmes des Grecs, qui priaient Dieu de l'éloigner d'un pays auquel sa présence, disaient-ils, avait toujours porté malheur: Μας ἤφερε παντὰ τὸ κακὸ. Leurs vœux furent exaucés; car il partit le surlendemain, au moment où une proclamation annonçait, sur le ton d'une victoire, la mort de Caroline de Brunswick, reine d'Angleterre!

Infortunée! sous quels auspices elle visita la Grèce! son nom y retentissait sans doute pour la dernière fois! Le 30, on apprit, d'une manière positive, que les Turcs se préparaient à pénétrer dans le golfe de Corinthe.

Les Galaxidiotes, informés du dessein des barbares, avaient fortifié le goulet qui donne entrée dans leur rade. Ils se croyaient ainsi à l'abri de toute tentative, et ils l'étaient, si un génie implacable dans sa haine ne se fût armé en faveur de leurs ennemis. C'était celui des émissaires anglais qui avaient sauvé l'acropole de Patras lorsqu'elle était prête à se rendre aux Grecs, et soulevé les Turcs Chamides quand les Souliotes touchaient au moment de fondre sur le camp de Khourchid pacha.

Nous avons dit que le vaisseau le Cambrian avait visité le port de Galaxidi : pour reconnaître ce mouillage, un bâtiment de la marine marchande anglaise se chargea d'y conduire les Turcs. La Zénobie, nolisée sous le vain prétexte d'y transporter des troupes, cinglant à la tête de l'avant-garde de la flotte ottomane, parut, le 2 octobre au matin, devant Galaxidi. Elle aborda sans hésiter sur un point que les Turcs n'auraient jamais osé accoster; et les Grecs, consternés à la vue du pavillon anglais, apprirent, par des cris partis de son bord, *que la Grande Bretagne était l'alliée de la Sublime Porte, et qu'elle faisait cause commune avec elle*... Le capitaine anglais fait en même temps débarquer et mettre en position un mortier, qu'il pointe lui-même contre les Grecs. Il ose y mettre le feu, signal convenu de

l'attaque! Les Grecs perdent courage; comment résister aux maîtres de la mer, accoutumés à les traiter avec une verge de fer? A la vue des hommes coiffés de chapeaux, qui couvraient les gaillards des vaisseaux ennemis, ils ne doutent plus de leur infortune.

Le capitan pacha pénètre en même temps dans le port. Le canon des infidèles tonne, les femmes et les enfants fuient dans les montagnes, la population entière se disperse, Galaxidi est au pouvoir des mahométans. Malheur aux vieillards et aux infirmes! Les flammes annoncent la présence des dévastateurs; le sang coule sous leurs mains; les églises sont livrées aux profanations, lorsqu'une pensée de haute impiété arrête les barbares. L'enfer la suggéra sans doute. Les autels sont méthodiquement dépouillés; les vases destinés aux sacrifices, le viatique conservé au fond du sanctuaire, les croix, les images du Christ, de sa mère immaculée, et des saints, sont apportés et déposés sur la place publique. Une danse infernale s'organise à l'entour, et les barbares s'agitent aux cris de Allah. La divinité du Rédempteur est l'objet de leurs dérisions et de leurs blasphèmes : *Si tu es le Dieu vivant*, répètent-ils, *venge ta majesté et manifeste ta puissance.*

En proférant de non moins horribles paroles, des *galiondgis* (1) amènent, en les traînant par les cheveux, des vieillards et des femmes caduques, auxquels ils commandent de fouler aux pieds les saintes images.

(1) Soldats de marine.

A ce prix on leur accordera la vie. Tous demandent à mourir; mais, par un raffinement de cruauté, on se contente de leur couper le nez et les oreilles. Les chants et les bouffonneries des équipages redoublent à la vue de ces exécutions. On commande de défiler; puis chaque individu, conspuant, ou..... ma plume se refuse à peindre ces abominations. Un capitaine et une chiourme composée de chrétiens, de sujets d'un roi auguste, qui revendique au premier chef, parmi ses titres d'honneur, celui de *défenseur de la foi*, *defensor fidei*, ne rougirent pas d'être témoins de cette horrible saturnale..... De tels hommes n'étaient sans doute pas Anglais, ou, s'ils l'étaient, ils ont cessé de mériter ce nom honorable!.... Galaxidi n'existe plus! les mahométans permirent à ceux qu'ils avaient mutilés, d'aller, le visage barbouillé de sang, annoncer ce qui s'était passé à leurs compatriotes réfugiés dans les montagnes.

« La divinité du Christ, outragée, a dit un ora-« teur grec, auquel j'emprunte cette réflexion, en « ajournant la punition des infidèles qui faisaient « retentir les plages de Delphes de leurs blasphèmes, « appesantissait sa main formidable sur la garnison « mahométane de Tripolitza. »

Cette ville, bloquée depuis plusieurs mois, avait enfin été assiégée; et plusieurs officiers français tels que, MM. Justin, Voutier et Maxime Raybaud, avaient formé le plan d'attaque, si on peut donner ce nom à quelques batteries dressées pour échanger des boulets, des coups de fusil et des injures. Le premier nous a appris

dans ses Mémoires (1), qu'on avait fait venir de Monembasie cinq pièces de canon, dont les plus fortes étaient du calibre de dix-huit, et deux mortiers, qui étaient en si mauvais état, qu'on pouvait craindre qu'ils n'éclatassent au premier coup de feu. Simplicité admirable! c'était avec ces faibles moyens d'attaque qu'on s'était proposé de réduire une ville défendue par une garnison numériquement formidable. Il eût été impolitique de désabuser les Grecs à cet égard, et ce fut avec une pareille artillerie, qu'on s'établit à cent toises du fort qui est lié à l'enceinte de Tripolitza, tandis qu'on se tiraillait pour distraire l'attention des assiégés. Les scènes qu'offrait l'armée, n'étaient pas moins surprenantes! La fusillade commençait à l'aurore; vers le milieu du jour les Turcs dormaient sous la garde de quelques sentinelles accroupies qui fumaient dans les embrasures des remparts. Le feu de la mousqueterie recommençait le soir; et, la nuit venue, chacun se retirait sans se garder, de façon que le siège de Tripolitza aurait pu durer aussi long-temps que celui de la superbe ville de Troie, si la famine n'eût travaillé sourdement à l'abréger.

Cependant il arrivait journellement des renforts à l'armée grecque, qui se trouvait portée à 8000 hommes, vers la fin du mois d'août. Le parc d'artillerie s'était augmenté en proportion, car il se composait de seize

(1) Mémoires de M. Voutier, p. 69, et Notes communiquées par Maxime Raybaud.

bouches à feu de divers calibres; et cet accroissement de moyens permit à M. Raybaud de dresser devant le château une batterie composée de deux mortiers, l'un de dix pouces et l'autre de douze, destinés à tirer sur la ville, tandis que les trois obusiers batteraient la plaine, en cas de sortie et d'attaque contre cette redoute.

Ennuyés des délais qu'on éprouvait, ce fut alors que MM. Voutier, Raybaud et plusieurs autres officiers étrangers, proposèrent d'enfoncer une des portes de la ville à coups de canon. C'était l'avis de D. Hypsilantis; mais les notables Grecs s'y opposèrent, en alléguant que si on prenait Tripolitza de vive force, les trésors des Turcs, sur lesquels on comptait, devenant la proie du soldat, l'état se trouverait privé d'une de ses principales ressources. On se décida ainsi à conduire les affaires de manière à contraindre les assiégés à accepter une capitulation.

Le 10 septembre, les mahométans firent jouer toute leur artillerie; et les Hellènes ripostèrent, en accompagnant chaque coup de canon tiré de leurs batteries, de cris prolongés. Pendant ce temps, quelques-uns de leurs soldats, qui s'étaient glissés au pied des remparts, échangeaient des coups de fusil, entremêlés d'injures, avec les Turcs; et ce manège dura jusqu'au soir, où l'on escarmoucha dans la plaine. Trente tirailleurs Grecs s'étant présentés de front, tinrent tête à une centaine de cavaliers Turcs, qui, ayant pris un chrétien, le firent empaler et rôtir vif à la vue des assiégeants.

Ce même jour, Mavrocordatos, qui était de retour au camp depuis six semaines, fut renvoyé dans l'Étolie par D. Hypsilantis. Cantacuzène reçut en même temps une mission pour se rendre dans les Cyclades; mais, trompant les espérances que la patrie était en droit de fonder sur ses talents, il s'embarqua et passa en Allemagne, où un ordre supérieur, émané de Pétersbourg, arriva, dit-on, assez à temps pour lui défendre de rentrer en Russie.

Le 11 on perfectionna la batterie de brèche, et on lança quelques bombes pour faire trève aux inquiétudes occasionnées par la nouvelle de l'arrivée de la flotte ottomane à Patras, qui fut pleinement confirmée le lendemain. On s'assembla aussitôt pour soutenir le courage chancelant de l'armée; et l'évêque d'Hélos ayant officié sur un rocher du Ménale, à la vue de l'armée, releva par son éloquence les esprits épouvantés de la grandeur des dangers dont on était menacé.... S'adressant aux soldats silencieusement rangés à ses pieds, dès qu'il eut consommé le sacrifice non sanglant de la croix, il leur fait un horrible tableau des cruautés des Turcs. Il les exhorte à défendre jusqu'au dernier soupir la cause de la religion et de la patrie; puis, saisi d'un saint enthousiasme, il s'écrie, en étendant la main vers Tripolitza: *C'est ici que je veux mourir, mourir en martyr, et être enseveli au milieu des braves qui périront en combattant; eux aussi seront des martyrs!* A ces mots, toute l'armée répéta le serment de verser son sang pour le triomphe de la croix.

Les chrétiens n'attestent point le nom de Dieu en vain, quand une foi ardente les arme pour la défense de ses saintes lois : le jour suivant, à la faveur d'un brouillard épais, ils parvinrent à s'emparer d'une éminence, où ils établirent un poste, qui enleva aux Turcs le moyen de faire paître leurs chevaux. De plus de dix mille, que les barbares comptaient au commencement du blocus, ils n'en avaient plus que cinq cents; et la perte des paccages, jointe à celle des aqueducs, qu'on avait rompus depuis long-temps, contribua puissamment à augmenter leur détresse. Dans l'affaire qui eut lieu pour obtenir ce résultat, une ceinture remplie d'un millier de sequins, qu'on trouva sur un Turc mort, redoubla l'ardeur martiale des Grecs.

Cependant la saison avançait; les pluies commençaient à incommoder l'armée assiégeante, qu'on craignait de voir se fondre par la défection et les maladies, lorsqu'on résolut de tenter un coup de main. Les Turcs paraissaient découragés; et une affaire assez chaude, qui eut lieu le 15 septembre, servit à montrer à quel point les Grecs s'aguerrissaient. Ils poussèrent l'ennemi jusqu'aux portes de la ville et se logèrent à cinquante pas du rempart. Colocotroni établit aussitôt en arrière de ce point deux caronades, qui empêchaient désormais toute espèce de sortie; il planta sa tente auprès d'un village situé sur la route de Mantinée, tandis que Pierre Mavro Michalis, avec ses Spartiates, s'établissait au midi de la place, à la distance d'une portée de fusil.

Le 16 et le 17 on jeta quelques bombes sur la ville; et on put juger de l'abattement des Turcs, qui n'y répondirent pas même en faisant le coup de fusil contre les soldats grecs. On eut bientôt d'autres preuves de leur détresse en voyant plusieurs mahométans sortis de la ville, venir implorer la pitié de D. Hypsilantis. Ces malheureux attendrirent les chrétiens : on les envoya dans un village voisin; mais on arrêta qu'on ne recevrait plus à l'avenir aucun des assiégés. On rejeta en même temps, avec une sorte de fureur, la proposition, faite par les juifs, d'une forte somme d'argent, pour obtenir la vie sauve. Leurs pareils avaient traîné dans les ruisseaux de Constantinople le cadavre du patriarche martyr, Grégoire, et leur perte fut irrévocablement résolue.

Le 19, une cinquantaine de musulmans, vieillards, femmes et enfants, humbles comme le malheur, sortirent en implorant la miséricorde des chrétiens. On s'empressa à l'envi de leur porter du pain; mais une nécessité cruelle décida les assiégeants à les obliger de rentrer dans la ville. Témoins de cette action, les Turcs obtinrent le lendemain une conférence, dans laquelle ils essayèrent inutilement de corrompre le chef des Spartiates; et, n'ayant pu y réussir, ils lui déclarèrent, qu'ayant des vivres pour eux, ils laisseraient mourir les bouches inutiles de faim, et qu'ils se défendraient jusqu'au dernier soupir.

Sur ces entrefaites, le capitaine Baleste, avec trois cents hommes disciplinés à l'européenne, arriva au camp. Il avait quitté Calamate sur la nouvelle du

débarquement des Turcs à Patras; et après une conférence qui se tint le 23, Colocotroni, qui brûlait d'éloigner D. Hypsilantis, le détermina à se rendre, avec cette troupe d'élite, à Calavryta. Celui qui avait écarté Mavrocordatos et Cantacuzène, donna ainsi dans le piège qu'on lui tendait. Il partit le 25, emmenant le bataillon de Baleste, et deux petites pièces de canon de montagne, avec MM. Gordon, Voutier, Persa, natif de la Limagne, et tous les officiers étrangers, à l'exception de M. Raybaud, qu'il laissa pour continuer le bombardement.

Malgré la confiance méritée qu'on doit aux mémoires de M. Voutier, la vérité de l'histoire nous prescrit d'éclaircir et de rapporter quelques faits différents de ceux qui sont contenus dans la relation, au sujet d'un évènement qu'il n'a raconté que d'après les rapports d'autrui, puisqu'il ne se trouvait pas à la prise de Tripolitza. Ainsi, nous dirons que le lendemain du départ d'Hypsilantis, les Turcs ayant demandé à entrer en conférence, se rendirent au quartier de Colocotroni, où se trouvaient réunis tous les chefs de l'armée grecque, ainsi que la célèbre Bobolina, et plusieurs capitaines hydriotes, accourus pour assister à la prise d'une ville dont la chute ne pouvait être éloignée.

Après avoir fumé la pipe pendant une heure et s'être regardés sans rien dire, Colocotroni prit la parole en demandant quatre-vingt mille bourses (ou 40 millions de piastres) aux Turcs, pour obtenir la vie sauve, avec la faculté de conserver les effets à leur

usage, et de s'embarquer dans le golfe de Calamate, pour être transportés, soit en Égypte, soit dans l'Asie mineure. Les Turcs se récrièrent sur l'énormité de cette somme; et le cheïk Nedgib effendi, qui était assisté de trois commissaires, répondit qu'il ne pouvait rien conclure sans se concerter avec les assiégés. Cela fut accordé en convenant d'une suspension d'armes de deux jours, au bout de laquelle les Turcs donneraient une réponse catégorique.

Dès le lendemain de cette convention, Colocotroni et les capitaines des Schypetars chrétiens, qui n'avaient pas cessé d'être en correspondance avec Ali pacha de Janina, reçurent des propositions d'Elmas, fils de Metchébono, chef des Toxides, qui faisaient partie de la garnison de Tripolitza. Il sortit aussitôt en personne de la place, pour se rendre au lieu des conférences; et des lettres du visir son maître, qui lui étaient adressées, le déterminèrent à traiter. Il fut convenu, sans se séparer, que les deux mille Albanais qu'il commandait pourraient retourner dans leur pays avec armes et bagages, sans être visités ni contrôlés, à la seule condition que ni lui ni les siens ne serviraient plus contre les chrétiens, quelle que fût la nature des ordres qu'ils recevraient.

Le 28 septembre les Toxides partirent sous l'escorte de Panos, second fils de Colocotroni. Ce fut, dit M. Voutier (1), un spectacle touchant, de voir ces braves soldats, affaiblis par les priva-

(1) Mémoires de M. Voutier, p. 85, 86.

tions, mais l'œil fier encore, défiler lentement au milieu des Grecs, qui jetaient un regard avide sur leurs armes brillantes et leurs riches vêtements, tandis que la population de Tripolitza, accourue sur les remparts, attestait, par un morne silence, qu'elle prévoyait le sort qui lui était réservé, après avoir perdu ses plus fermes soutiens.

Les Turcs, qui se flattaient encore d'être secourus par l'armée battue aux Thermopyles, dont ils ignoraient la catastrophe, et par des renforts nombreux de janissaires qu'ils attendaient aussi inutilement de Patras, essayèrent encore une fois de négocier pour gagner du temps.

Mais chacun ne songeait plus qu'à sa sûreté, lorsqu'on vit paraître le saraf (banquier) du visir, qui demandait à traiter pour les israëlites. Il portait de magnifiques pistolets en or, dont Colocotroni le dépouilla, en disant : *juif et armé, cela ne va pas.* Il trouva également à sa convenance l'argent qu'il lui donna, en le renvoyant avec des paroles évasives.

A la faveur de ces pourparlers, les femmes de Khourchid pacha, informées que Bobolina était au camp des Hellènes, demandèrent à l'entretenir. Elle se rendit à leur invitation; et l'avidité porta plusieurs capitaines à la suivre, pour s'aboucher avec les chefs de la garnison turque. A l'exemple de leurs officiers, un grand nombre d'insurgés se mirent à échanger du pain contre des armes; et les choses en vinrent au point qu'il s'établit une espèce de foire, où l'on se vendait les moyens de perpétuer

indéfiniment la guerre. Cependant les soldats furent les premiers à voir avec inquiétude ce brocantage plus que scandaleux. Ils pensaient, avec raison, que l'héroïne Bobolina ne rendait pas des visites désintéressées aux dames du harem de Khourchid, et que plus d'un enfant de Lycurgue préférait l'or et les bijoux des Turcs et des Israëlites à la monnaie de fer de leurs aïeux. Ils murmurèrent, puis ils demandèrent hautement que les communications fussent rompues; et voyant qu'on ne les écoutait pas, ils tirèrent sur les Turcs, qu'ils forcèrent à rentrer dans la place, le 2 octobre, et avec lesquels ils se fusillèrent toute la nuit, tandis que les Albanais se battaient dans la ville avec les assiégés (1).

Il ne fut plus question de *Khalvets* ou conférences, et la journée du 4 se passa sans aucune espèce d'évènement. Le lendemain 5 octobre, à midi, tout était également tranquille, quand un cri se fit entendre: *à l'assaut! les Hellènes escaladent les murailles!* L'armée se précipite à ces mots, vers Tripolitza... Un soldat de Colocotroni avait remarqué, de la batterie qui battait la porte septentrionale, que la muraille était mal gardée en cet endroit; il l'avait escaladée; ses camarades l'avaient suivi; l'armée entière volait à son secours.

Au même instant, les Turcs commencent un feu très-vif, du château et de quelques tours; mais les

(1) Cette particularité prouverait qu'Elmas bey et les siens n'étaient pas partis le 28 septembre; on verra bientôt d'autres détails qui semblent confirmer cette version.

soldats de Pierre Mavro Michalis, auquel le commandement en chef était dévolu, voyant ce que faisaient ceux de Colocotroni, escaladent les remparts de la ville. Ils s'emparent, dans un clin d'œil, d'une des principales tours; ses canons sont tournés contre le château, dont on démonte les batteries, et tous les soldats entrent dans la ville.

On demande les otages. Le saint archevêque de Monembasie, les évêques de Christianopolis, de Dimitzana, et d'Amyclée, n'étaient plus. Une voix accuse les Turcs de les avoir empoisonnés; et ce cri, joint à la résistance qu'ils opposaient encore, dans quelques maisons où ils s'étaient retranchés, exaltant la fureur des Hellènes, le mot terrible, *pas de quartier*, est prononcé (1).

Le lecteur peut choisir à son gré la relation la plus horrible que les historiens nous ont transmise du sac des villes, dans les siècles bibliques, où l'on égorgeait jusqu'aux animaux, et il aura le tableau fidèle de la prise de Tripolitza. Pour nous, fatigués

(1) Voici ce qu'on lit dans les notes qui m'ont été communiquées par M. Raybaud : « Les Albanais, qui se trouvaient « encore en ville, se retirèrent dans le palais du pacha, en « invoquant la capitulation qu'ils avaient conclue, et ils sor- « tirent sans qu'on y mît obstacle; ils vinrent de là occuper « la position que les Grecs avaient abandonnée pour saccager « Tripolitza, et on avait tellement peur d'eux, qu'on ne « songea pas à les inquiéter. Ils ne partirent que le 7 en pre- « nant la route de Vitina, village éloigné de six lieues de Tri- « politza, pour se rendre sur le golfe de Lépante, d'où ils « passèrent à Missolonghi. »

de retracer des scènes de carnage, nous nous contenterons de dire, en frissonnant d'horreur, que huit mille Turcs, portant les armes, furent passés au fil de l'épée, et qu'un nombre plus considérable de femmes.... nous n'avons pas le courage d'achever.

Le sang des Grecs innocents, assassinés à Constantinople, sous les yeux, et, en quelque sorte, dans le sein de celui qui, comme monarque, devait à tous justice et protection, ne peut excuser les crimes de Tripolitza! On épargna cependant, empressons-nous de le dire, car les Turcs, en pareil cas, n'ont jamais rien respecté que pour le polluer, on épargna le harem de Khourchid pacha, ainsi que ses femmes; l'ancien vaivode de Patras, Moustapha bey, homme toujours propice aux Grecs. Kyamil, bey de Corinthe, dut la vie à des raisons politiques que nous rapporterons ailleurs; le Kiaya bey de Khourchid et le Cheik Nedgib effendi, avec leurs harems, furent également protégés. Les vainqueurs, qui ne perdirent guère plus de deux cents hommes dans ce conflit, pillèrent, indépendamment du trésor, qui appartenait au fisc, des richesses considérables que les beys de Corinthe, d'Arcadia, de Mistra, de Bardouni, et autres lieux, avaient entassées dans Tripolitza! Mais la plus précieuse dépouille qui pouvait tomber entre leurs mains, fut le pieux Joseph, évêque d'Andréossa, qu'ils découvrirent au fond d'un souterrain. Son premier soin fut d'intercéder pour ses geôliers et ses bourreaux, qu'il eut la consolation de racheter au prix de ses souffrances. Ainsi, au milieu de

tant d'atrocités, l'imagination se repose encore avec plaisir sur quelques bonnes œuvres.

Pendant que les Grecs saccageaient Tripolitza, D. Hypsilantis assistait à la destruction de Galaxidi, qu'il vit de la rive opposée du Péloponèse, où il était descendu dès qu'il fut arrivé à Calavryta. Il n'avait pu secourir les Galaxidiotes; et il adressa aux chefs des Hellènes un détail de cette catastrophe, à laquelle ils ne firent aucune attention. Ils n'étaient occupés qu'à piller, sans s'inquiéter même d'enterrer les morts. Tous les coins et recoins de la ville furent fouillés; et chaque soldat des bandes victorieuses, ayant rempli sa bourse, se hâta de regagner son village, croyant sa fortune faite et la guerre terminée par la prise de Tripolitza.

Le capitan pacha, aussi content de son expédition contre Galaxidi, sortait en même temps du golphe des Alcyons. En touchant à Patras, il récompensa ceux qui lui avaient servi d'espions, aux dépens des Galaxidiotes, en donnant aux uns des barques, à d'autres des trabacolis. Pour consoler le consul des Cortès, que les Laliotes de l'acropolis de Patras avaient régalé de la bastonnade, il lui fit cadeau d'une polacre que celui-ci chargea de raisins de Corinthe, qui ne lui coûtèrent rien, et il s'enfuit, corps et biens, à Trieste. Quant au brick anglais la Zénobie, ce navire déshonoré resta au service de Jousouf pacha, qui sut profiter de sa franchise pour lui faire faire plusieurs voyages à Smyrne et en Égypte.

Le 5 octobre au matin, les vigies de Zante si-

gnalaient plusieurs bâtiments sortant du golfe de Patras, et le 6 une grande partie de la flotte ottomane avait jeté l'ancre sur la rade, tandis que plusieurs autres vaisseaux de la même nation restaient en vue. A chaque instant il en arrivait quelques-uns, traînant à la remorque les débris de la marine marchande galaxidiote. Les arrivages continuèrent ainsi pendant trois jours, qui furent autant de jours de deuil et de désespoir pour les Zantiotes. Ils frémissaient d'indignation, quand les Turcs, qu'ils auraient voulu mettre en pièces, célébraient, à l'entrée au port de chaque navire capturé, leur lâche victoire, par des décharges d'artillerie. A tout instant les échos de Zante retentissaient du bruit du canon des barbares, auquel une bande de musiciens, au service de je ne sais quel vaisseau ou régiment anglais, répondait, de loin en loin, par des airs tirés de l'opéra de Cendrillon de Rossini.

Jamais le croissant n'avait peut-être reçu de pareils honneurs; et une chose plus essentielle pour lui, furent les vivres qu'on s'empressa de fournir à la flotte ottomane, qui en avait le plus pressant besoin. On la servit, sous ce rapport, avec tant de zèle et de célérité, qu'elle se trouva en mesure de reprendre la mer dans la journée du 8 octobre après midi. La police, non moins courtoise que le gouverneur anglais, dans les filets de laquelle toutes les lettres du continent venaient s'arrêter, avait pris soin de retenir celles qui commençaient à faire mention de la prise de Tripolitza. On craignait

probablement que cette nouvelle ne refroidît le courage du capitan pacha, et de ses chiourmes intrépides qui avaient si bravement capturé des vaisseaux marchands abandonnés. Qu'aurait-on fait de tant de héros dont la peur se serait emparée? Comment pourvoir pendant long-temps à leur subsistance? Aussi, quoique bien accueillis à leur arrivée, on les fêta encore à leur départ, à cause du plaisir qu'on avait à les voir appareiller, comme ils le firent, en très-bon ordre, sans cris et sans confusion. Mais de quel côté allaient-ils se porter? Les versions différaient à cet égard.

Les uns prétendaient que le capitan pacha se dirigeait vers Navarin, afin de reprendre cette place, qui était défendue par le comte Mercati, de Zante. Les partisans des Turcs, mieux informés, assuraient que l'amiral, qui avait reçu du sultan l'ordre, exprimé en termes positifs, *de calciner Hydra et de lui en rapporter les cendres,* allait se porter contre cette île rebelle. Il partait avec une armée qui se composait en tout de quatre-vingt huit voiles. Déja on calculait les jours, les heures et les instans qui devaient faire connaître les nouveaux désastres des chrétiens. Cependant la célérité que l'armée turque avait mise à s'éloigner, répandait des doutes sur les grands projets que ses partisans lui prêtaient. Les Grecs prétendaient que leurs vaisseaux tenaient la mer; et, le 10 après midi, on signala une escadre inconnue. Le 11, le peuple de Zante s'écria tout à coup, que l'armée navale de la croix était en vue; les sémaphores annonçaient l'apparition de deux flottes.

A neuf heures du matin, les cloches de la ville sont mises en vol, et carillonnent ensuite en signe d'allégresse, sans qu'on en sache la cause; la police elle-même l'ignore, et n'ose s'y opposer. Le canon de S. M. B., la musique soldée de ses troupes, avaient salué les Turcs; les églises grecques saluaient à leur tour quinze à vingt vaisseaux hydriotes qui s'avançaient en ordre de bataille. Les uns portaient le pavillon rose, et les autres le pavillon bleu avec la croix, lorsqu'une goëlette se détacha de ce groupe de vaisseaux, et vint apporter une lettre au gouverneur anglais. On lui fait baisser son pavillon, qu'elle hisse de nouveau en remettant à la voile. Pendant ce temps les cloches continuent à sonner; et un vaisseau gênois, qui entre au port, annonce publiquement la prise de Tripolitza: des chants, des cris de joie éclatent de toutes parts; la journée du 11 se passe dans l'allégresse.

Le soir, un bruit sourd annonce que les flottes ennemies sont aux prises; on a vu disparaître successivement tous les vaisseaux zantiotes, ils sont battus, pris, coulés à fond, anéantis? Les Grecs passent, des transports du bonheur, dans l'affliction. .. Les partisans turcs triomphaient, lorsque, le 12 octobre, avant le jour, on entendit, dans le sud-est de Zante, une canonnade assez vive. Dans un moment tous les habitants furent sur pied; et quand le soleil se leva, on aperçut plusieurs vaisseaux hydriotes qui manœuvraient à l'entrée du golfe de Cyllène, tandis que la flotte ottomane fuyant devant le Labarum se re-

pliait en prolongeant les rivages, protecteurs pour elle seule, de la riche Zacynthe.

Les paysans, qui s'étaient portés sur le mont Scopos, rapportèrent qu'un brick turc, séparé de l'armée du capitan pacha, était attaqué par plusieurs bâtiments grecs. Il était midi, le bruit du canon faisait retentir la ville.... On sut bientôt après que, démâté et criblé de boulets, le navire ottoman venait de s'échouer dans la baie de Chiari. Le gouvernement anglais, qui avait jugé à propos d'expédier des troupes de ce côté pour y maintenir l'ordre, reçut, presque en même temps, l'avis que ses soldats étaient attaqués par les habitants de la campagne.

L'alarme se répand incontinent dans la ville. On court aux armes, des canons sont braqués sur les places, tous les lieux publics sont fermés, la flotte mahométane rentre au port, et un ordre du jour défend aux habitants de sortir de leur demeure après le coucher du soleil. Le 13, une seconde proclamation met hors la loi quatre villages accusés de sédition; des canons de montagne sont expédiés afin de poursuivre les rebelles.

Hélas! c'étaient de pauvres ignorants, que des provocations et des injures gratuites avaient portés à venger des personnalités. Dans leur fureur, ils avaient tué un soldat anglais, et blessé deux autres militaires dont l'un était officier. Sans doute un pareil excès ne pouvait rester impuni; mais comme on avait besoin depuis long-temps d'une conspiration, la police s'en empara pour l'exploiter dans des vues

qu'elle n'avait pas cessé de manifester depuis le commencement de l'insurrection des Grecs, et les Ioniens allaient encore une fois répéter leur adage douloureux : *malheur aux faibles*, ἀλλοίμονον εἰς τοὺς ἀδυνάτους.

Le 15 octobre, au coucher du soleil, les sémaphores annonçant qu'il n'y avait plus de vaisseaux hydriotes en vue, le capitan pacha profita de la nuit et du vent favorable, pour s'éloigner à force de voiles, des parages de Zante.

Tel fut le résultat de cette campagne des Turcs tant préconisée à l'avance par ceux qui en avaient tracé le plan. Abordons maintenant aux rives du Tartare, essayons de rapporter ce qui se passait dans les îles Ioniennes.

CHAPITRE VI.

Situation politique des îles Ioniennes. — Conduite des agens de l'Angleterre à Zante. — Anecdote relative à la reine Caroline de Naples. — Outrages, sévices, déportations, persécutions contre les sujets russes. — Émeute au port Chiari, à quelle occasion. — Ses conséquences. — Loi martiale.—Supplices, mouvements ridicules des troupes anglaises. — Expulsion des familles grecques réfugiées dans l'Heptarchie. — Châtiments infligés à ceux qui prient Dieu pour les insurgés. — Embargo sur les cloches, les vaisseaux et les chants religieux. — Coup d'œil sur la Morée. — Brigandages des Esclavons, et de quelques autres personnages à Patras. — Retour des Grecs dans cette ville. — Secours qu'ils reçoivent. — Massacre des Turcs de la garnison de Tripolitza par les Schypetars mahométans. — Fuite du capitan-pacha, ses pertes; — son entrée triomphale à Constantinople. — Détails sur la campagne de Georges du mont Olympe dans les provinces ultradanubiennes; — ses actions; — sa mort. — Déclaration de guerre du Cha de Perse contre Mahmoud, empereur des Turcs.

L'OPINION, mylord, a déja prononcé son verdict, « dans la cause des Grecs et des Turcs, par la cen« sure publique, dont sir Thomas Maitland a, pen« dant quelque temps, soutenu le choc, comme notre « représentant dans cette horrible partie du globe;

« mais je ne chercherai pas de meilleure preuve des « actes et des désirs du gouvernement, que ce qu'a fait « sir Thomas Maitland ; je suis intimement persuadé « qu'il ne s'est jamais départi de ses instructions, ni « conséquemment de son devoir. Je l'ai connu toute « ma vie ; et dans les différentes situations d'une haute « responsabilité où il a été placé, sa conduite a tou- « jours été exemplaire, et son caractère sans re- « proche » (1).

Nous acceptons cet hommage, rendu au lord haut commissaire, comme autant de titres qui appartiennent à l'histoire, nous l'étendons même à la plupart des officiers supérieurs qui servaient sous ses ordres, en reversant sur les êtres immoraux dont ils étaient entourés, les excès reprochés à leur administration.

Il est facile de se convaincre, en se rappelant ce que nous avons consigné dans le cours de cette histoire, que le gouvernement, protecteur politique de l'heptarchie ionienne, ne marcha que d'aberrations en aberrations, depuis la transaction qui livra Parga au satrape de l'Épire. Cette faute, ou plutôt ce crime social, fondé sur le silence d'un traité, fut provoqué en principe par les instruments de la police affreuse, qui causèrent les malheurs de cette reine, sœur de l'auguste Marie Antoinette, qu'une violence atroce ar-

(1) *Voy.* lettre de lord Thomas Erskine au comte de Liverpool, au sujet des Grecs. Paris, F. Didot; septembre 1822.

racha du trône de ses aïeux (1), en donnant au monde l'exemple dangereux de la déportation d'une tête couronnée.

---

(1) Pendant le séjour de l'infortunée Caroline de Bourbon à Zante, elle fut constamment environnée des témoignages d'amour et de respect des Grecs. Le comte..... m'a raconté qu'elle lui disait un jour : *j'ai cru pendant long-temps que je savais gouverner ; je n'ai été détrompée que quand il n'était plus temps. Pour bien gouverner les hommes*, continua-t-elle, *il faut les avoir étudiés, ce que jamais je n'ai fait. Si Dieu permet que je remonte sur le trône dont on m'a fait descendre, je veux commencer une nouvelle vie.*

Elle tenait constamment devant elle un éventail sur lequel étaient peintes les villes de Naples et de Palerme, qu'elle regardait tristement. Souvent elle se plaisait à contempler des portraits de famille en mignature, qu'elle tenait dans un écrin, et à les montrer. *Voilà ma sœur Antoinette*, me dit-elle une fois, et de grosses larmes tombèrent de ses yeux ; *voilà Louis XVI son époux*. A ces mots, elle se leva et s'inclina respectueusement ; elle était extrêmement agitée. *Madame, nous renaîtrons*, lui dis-je, *dans une meilleure vie. — Ah ! j'embrasse avec transport ces consolantes paroles ;* et pendant plusieurs jours elle les répéta, en nommant *Antoinette et Louis XVI.*

Le nommé O...., depuis long-temps au service d'Angleterre, et employé dans les ténèbres de la police, surprit une correspondance entre cette souveraine et une cour étrangère. Ce fut cette découverte qui fit éloigner Caroline de Palerme, qu'elle n'a plus revu.

La reine fut abreuvée d'amertumes pendant son séjour à Zante, de la part du général Campbell. Ceux auxquels on permit de l'approcher avaient ordre d'écouter ses discours et de les rapporter à la police. On exigea des membres du gouvernement, qui, par amour et par devoir, désiraient présenter

Les ennemis de Caroline, restés en possession du monopole de la délation dans les sept îles, ne virent pas plus tôt éclater l'insurrection des Grecs, qu'ils résolurent de l'exploiter au profit de leur cupidité. Réunis à une foule de banqueroutiers, et de gens qui n'ont de patrie qu'où il y a des gains illicites, et par conséquent considérables, à faire, ils auraient voulu nourrir une guerre perpétuelle. Il fallait pour cela se défaire des gens de bien, qui pouvaient les confondre; se rendre nécessaires par le mensonge, redoutables au moyen de la calomnie, et dominer en circonvenant l'autorité. Fidèles, ou plutôt féroces imitateurs des Turcs, qui égorgeaient le clergé et les archontes grecs, ils dirigèrent leurs complots contre les prêtres et les nobles. Quoique plus de six mille archevêques, évêques, religieux, religieuses et prêtres séculiers, fusent tombés sous le fer des musulmans,

---

leurs hommages à S. M., d'être ses premiers espions. Tous préférèrent s'abstenir de se rendre chez la reine. S. M. s'était fait composer un petit vocabulaire en grec, pour demander les choses nécessaires à son usage. Ses yeux étaient sans cesse remplis de larmes, quand elle entendait les acclamations de ceux qui bravaient les baïonnettes pour crier Νὰ Ζῇ Καρόλινα, *vive Caroline!* Lorsqu'on l'embarqua pour Constantinople, elle éleva la voix en disant : *assurez les habitants de Zante que je pars satisfaite, très-satisfaite d'eux, et que je désire trouver l'occasion de leur témoigner ma reconnaissance.*

Ces paroles ne furent pas oubliées, et O...., qui se trouvait en 1821 leur surveillant, ne se ressouvint que trop de l'attachement qu'ils avaient porté à une reine proscrite. (Extrait du journal de M. Hugues Pouqueville.)

ce n'étaient, disaient-ils, que des conspirateurs, des rebelles, qu'on ne qualifiait, au fond, de ces titres odieux, que parce qu'ils n'invoquaient que le dieu de leurs pères.

Essayons d'exposer cette série d'intrigues, ce sera un hommage rendu à la vérité et à la religion. Le temps des déclamations philosophiques est maintenant aussi loin de nos mœurs, que celui où des facteurs hollandais, établis au Japon, prêtaient leur artillerie au monarque de cette Tauride sanguinaire, pour anéantir les disciples de saint François Xavier, leurs prosélytes, et le christianiame (1). Réhabilitons aux yeux du monde les victimes de la grande persécution du XIXe siècle, s'il pouvait encore rester quelques doutes sur la sainteté de leur cause, en montrant la perfidie de leurs détracteurs, et de leurs adversaires.

C'était un malheur pour le gouverneur général des

---

(1) En 1638 l'empereur du Japon ayant prié les Hollandais de l'assister au siége de Simabara, ville dans laquelle s'étaient réfugiés quarante mille chrétiens, qui ne cherchaient qu'à se dérober aux plus cruels supplices, on vit M. Kockebecr, alors directeur de la nation et du commerce batave, foudroyer les chrétiens avec son artillerie, céder une partie de ses canons aux Japonais, et obtenir les félicitations de la compagnie de marchands à laquelle il appartenait. Les grands du Japon, au contraire, en portèrent le jugement que méritent tous les traîtres, dont on se sert, mais qu'on n'estime jamais. On daigna accorder pour récompense aux Hollandais quelques priviléges commerciaux.

Voy. Koempfer, t. II, liv. IV, p. 62, édit. in-folio.

îles Ioniennes, ainsi que pour ses administrés, de se trouver respectivement dans une fausse position, au milieu des évènements qui agitaient la Grèce. Le lord haut commissaire revenait de Londres, purgé de plusieurs chefs d'accusation portés contre lui par les Zantiotes. Afin de lui faire la cour, car nous présumons qu'il était étranger à ces mesures, on avait emprisonné, et même banni, ceux qui avaient osé écrire des pétitions contre Sa Grace. Dans de pareilles circonstances, l'équité lui prescrivait peut-être de résigner son mandat, et de supplier son souverain de lui donner un successeur, d'autant mieux qu'on disait publiquement qu'il haïssait les Zantiotes, dont il était généralement abhorré.

L'amour ni l'affection ne peuvent se commander. En vain Sa Grace avait voulu se réconcilier avec les Grecs de Zacynthe, en leur donnant sa statue, qui avait été payée du produit d'une de ces souscriptions qu'il n'est pas politique d'éluder, on s'était vu, pour d'autres motifs que ceux d'en écarter les zélateurs, obligé d'entretenir une sentinelle chargée de réprimer de tout autres sentiments. Ceux qui avaient intérêt à envenimer ces dispositions, en conclurent qu'il existait une conspiration flagrante contre le gouvernement de S. M. B.! Dès-lors on se devint mutuellement suspect. C'était à peu près un crime égal de se taire ou de parler; et le plus grand de tous roulait sur l'accusation d'être partisan des Russes. La moindre suspicion à cet égard était suivie du bannissement. La police, qui faisait tour à tour disgracier, exiler et

mourir le comte Capo d'Istria, pour cela seul qu'il était Ionien, chéri des Grecs et estimé d'un souverain qu'il servait avec le dévouement le plus honorable, avait l'oreille au vent sur les moindres bruits auxquels son nom se rattachait. Sa réputation était un épouvantail! On le voyait partout; et il était à l'intrigue, quoique absent, ce que la vertu, exilée de la société des méchants, est pour eux, quand elle leur apparaît seulement en songe. Cependant, comme on ne pouvait se taire, on se vantait de l'évincer du ministère, de faire disgracier le consul de Patras Vlassopoulos, et l'intrigue avait si bien tendu ses filets, qu'ils ne pouvaient lui échapper.

Les sbires répandus dans les cafés observaient et interprétaient, non plus les moindres propos, mais le sourire le plus innocent. Les larmes que les malheureux laissaient parfois couler au pied des autels, furent signalées comme séditieuses, et S. Em. monseigneur Bulgari, évêque de Céphalonie, qui avait prié pour le patriarche de l'église orthodoxe, ainsi que pour ses coreligionnaires, fut, pour ce seul motif, chassé de son siége et transféré à Venise. Les choses devaient prendre cette tournure; car s'il est prouvé que la corruption descend des hauts parages de la société, pour se répandre dans les classes inférieures, il est certain que la terreur remonte de la bassesse jusqu'au pouvoir, qu'elle subjugue, en le faisant servir d'instrument à ses passions, afin de le livrer avili aux horreurs de l'anarchie.

L'évènement arrivé au mouillage de Chiari, n'était

qu'une rixe vulgaire. L'expédition à la tête de laquelle s'était mis un général, ne trouva aucuns rebelles en armes, et rentra ainsi que les canons de montagne, qu'on avait transportés à dos de mulet, sans avoir brûlé une amorce. La chose devait, dans l'ordre accoutumé, se terminer par une enquête; un procès régulier aurait atteint les coupables, mais les affaires allaient s'engager sur une plus large proportion.

Jusque là, on n'avait encore que préludé par des calomnies contre le baron de Stragonoff et le comte Capo d'Istria, dont on annonçait la disgrace commune; mais une persécution directe s'était attachée au chevalier Vlassopoulo, consul général de Russie en Morée. Expulsé d'Ithaque sa patrie, où il s'était réfugié après le sac de Patras, repoussé de Zante, repoussé de Cérigo, il errait, plus agité qu'Ulysse, au milieu d'une mer infestée de pirates barbaresques et d'armements turcs. Il n'avait pu se retirer à Hydra, des raisons politiques le lui défendaient; les échelles de la Turquie lui étaient fermées comme à tous les sujets russes, depuis que le baron de Stragonoff avait quitté Constantinople; et le serviteur du monarque d'un des plus vastes empires du monde, ne trouvait pas un coin de terre hospitalière pour y vivre en paix, lorsqu'il toucha à Zante pour la seconde fois. Pour la seconde fois on le repoussa sans lui permettre de descendre à la plage, de parler ni d'écrire à personne; et traité avec moins d'égards qu'un pestiféré, auquel on aurait ouvert l'enceinte du lazaret, on lui signifia d'aller s'expliquer à Corfou.

Il est pénible de rapporter ces faits. Nous nous contenterons donc de dire qu'à Zante, comme en Turquie, le clergé paraissait attirer principalement l'attention et la haine des comités d'espionnage. Ainsi un pauvre prêtre fut saisi, le 17 octobre, sur la place publique, et conduit à la citadelle. On l'accusait d'avoir tiré contre les Anglais dans l'émeute survenue à Chairi, comme si un homme coupable d'un pareil délit, à moins de le supposer en démence, serait venu se montrer au milieu d'une garnison qui devait le connaître. Enfin, on déclara l'île entière sous la loi martiale, parce qu'il avait éclaté des troubles dans un de ses villages; c'était là qu'on en voulait venir.

Les autorités civiles cessèrent leurs fonctions. On vit aussitôt des hommes promenés sur des ânes et flagellés par les rues; des arrestations nocturnes, et l'injure établie en permanence, attaquer toutes les conditions. L'évêque catholique, qu'on avait invité à ne pas célébrer la procession du Saint-Sacrement, n'ayant pu, au prix de toutes les concessions compatibles avec ses devoirs, se faire pardonner ses vertus, fut prié de s'éloigner, et on lui assigna Malte pour lieu d'exil. Oh! combien il regretta alors le couvent solitaire qu'il habitait sur le mont Quirinal; avec un peu moins de timidité, il aurait fait trembler ceux auxquels il céda.

Cependant on instruisait le procès du prêtre arrêté le 17 octobre. C'était un vieillard que les sbires se complaisaient à traîner, chargé de fers, devant les juges militaires, institués pour accomplir les vengeances de l'inexorable loi martiale. Le peuple frémissait d'in-

dignation, malgré les proclamations menaçantes de l'aréopage armé, qui n'annonçaient que des châtiments. Le 27 et le 29, il y eut des exécutions à mort. Elles étaient sans doute équitables; mais la foudre ayant tombé sur les fourches patibulaires auxquelles les cadavres des suppliciés étaient attachés, sans les frapper, quoiqu'elle eût détruit l'échafaudage, le peuple, naturellement superstitieux, en conclut qu'ils étaient innocents.

Sur ces entrefaites, on apprit que les paysans du village de Kavana, dans l'île de Cérigo, avaient massacré quarante Turcs poussés sur leur rivage par un accident de mer. Leur crime était atroce, les coupables étaient connus, déja ils s'étaient sauvés à Archangel, village situé sur la côte voisine de la Morée; et pour la faute d'un village, la loi martiale passa de Zante à Cythère, qu'elle enveloppa de son réseau de fer.

Au moment où cette seconde excommunication politique était proclamée, on démolissait à Zante les maisons des condamnés et des contumaces. Par un mélange sans exemple de dérision et de cruauté, cette exécution se faisait au son des cloches et au bruit du tambour; et quatre-vingts sbires employés à cet ouvrage, célébrèrent leurs exploits glorieux par une orgie, dans laquelle ils burent huit cents cartouches de vin. Heureux, s'ils s'étaient bornés à cette débauche, ou si, comme Terpandre, ils avaient pu calmer l'effervescence par des chants; mais la justice du soldat ne s'apaise qu'avec du sang. Ils présidèrent, le

lendemain, à l'exécution de deux malheureux, dont l'un était âgé de dix-huit ans; le terrorisme ne respecte aucun âge. On avait dressé, dès le matin, deux échafauds, sur lesquels on devait attacher en même temps le comte Kapnistis et son fils, accusés d'avoir donné asyle au jeune Grec qu'on allait pendre; il s'était présenté chez eux, au sortir de la rixe, avec une blessure, qui ne permit pas à leur charité de lui refuser des soins que l'humanité aurait rendus recommandables, même aux yeux des barbares. Cette considération n'avait point été admise par les juges; cependant, à force d'instances, on parvint à obtenir un sursis, en faveur de M. Kapnistis, vieillard généralement estimé. On réussit également à l'égard de son fils, à ce qu'il ne fût mis sur le tabouret, que le lendemain; et par grace spéciale du *prestantissime résident*, on lui remit la peine du fouet, celle d'être promené sur l'âne, et d'avoir ainsi que cela se pratiquait, des œufs pourris, cassés sur la figure.

Il serait difficile sans doute, de dire dans quel code, de pareils châtiments ont été puisés; mais il est probable que c'est dans celui de quelque peuplade africaine, qu'on prit l'idée de contraindre les prisonniers renfermés dans la forteresse, à monter sur les remparts, pour être témoins de la pendaison des condamnés. Étrange erreur de l'autorité! car ceux qu'on force d'assister aux exécutions, comme à des leçons de soumission et de conduite, n'en conservent qu'un plus vif désir de vengeance. L'appareil des supplices et des bourreaux ne sert qu'à leur persuader qu'on les ty-

ranise, parce qu'ils regardent comme autant de modèles de courage, et d'objets de leur vénération, ceux de leurs frères immolés par leurs dominateurs.

A quelques pas du lieu de ces exécutions (c'était la petite pièce qui suit le drame), un Grec qui avait refusé de porter de l'eau à quelques soldats Anglais, recevait cinquante coups de bâton, sous les yeux d'un chef de sbires, qui fit en même temps déchirer par lanières les habits du patient. Enfin, le 2 novembre, on fit pendre un homme à Chiari, lieu du scandale public; et, le 3 novembre, le vieux comte Kapnistis, auquel on n'avait accordé qu'un sursis, fut attaché au carcan. Le nom de ses aïeux était inscrit au livre d'or de Venise. *O tempora* ! pendant les trois heures d'agonie qu'il subit sans opprobre, car le crime seul fait la honte, les portes et les fenêtres des maisons de la grande rue de Zante furent fermées, et la place sur laquelle il était exposé, resta déserte... On dit que ce gentilhomme avait un parent employé à Odessa, au service de l'empereur Alexandre.

Il restait à opérer le désarmement des Ioniens : tous étaient coupables, ceux même qui les condamnaient, car les vœux publics et particuliers étaient favorables aux insurgés. La plupart des consuls, qui écrivaient à leurs gouvernements de pompeuses apologies des Turcs, étaient au fond du cœur partisans des Grecs, la politique n'avait pu en faire que des hypocrites; car il n'y avait pas parmi eux un seul ami des barbares.

Dès le 18 juillet 1821, une proclamation du pré-

sident de l'heptarchie ionienne, qui en rappelait une autre du 1er juin, adressée aux septinsulaires, pour leur défendre d'embrasser la cause des insurgés, déclarait ceux qui avaient désobéi à cet ordre, bannis à perpétuité et leurs biens confisqués, s'ils ne se rapatriaient dans le délai de cinquante-un jours, tandis qu'on avait accueilli des Anglais qui étaient venus au secours des Grecs, de sorte que, ce qui était permis à Londres, était un crime à Zante. En vertu d'une autre décision du 22 juillet, les bâtiments ioniens qui servaient contre les Turcs, avaient été déclarés pirates et susceptibles d'être traités comme tels, chose qui n'était cependant fondée en droit, qu'autant qu'ils auraient navigué avec le pavillon anglais. On ne fit pas cette distinction, et on commit par conséquent une injustice à l'égard des nommés Denys Phorcas, de Céphalonie, et Gianakchéris, de Zante, qui guerroyaient, à leurs risques et périls, sous les couleurs de la croix, comme le noble lord Cochrane le faisait en Amérique, sous d'autres auspices, sans que le parlement britannique eût jugé son cas pendable.

Malgré cet oubli de principes, les mêmes ordres, qualifiés de *paternels*, furent renouvelés par huit proclamations menaçantes, jusqu'au 16 Octobre, date de la publication de la loi martiale. Elle était fondée sur le considérant des désordres survenus à Cérigo. A compter du jour de la proclamation : *aucun vaisseau des parties belligérantes* (hors le cas de *fortuna di mare*, tempête), *ne pouvait être admis dans les ports ioniens. Tout individu qui commu-*

niquerait avec eux, serait regardé comme coupable de rébellion ouverte contre le gouvernement ionien. Une loi subséquente ordonna le désarmement général des septinsulaires.

On a vu, parce qu'on a déja rapporté, comment le gouvernement ionien entendait la neutralité; car, tandis qu'il approvisionnait la flotte turque, il empêchait les bâtiments grecs de faire de l'eau à une fontaine, tellement éloignée de la ville, qu'elle était hors des limites du lazaret. Ce fait et plusieurs autres, s'ils n'étaient caractéristiques d'une haute injustice, seraient aussi fastidieux à rapporter, que les battues faites dans l'île, pour opérer le désarmement des campagnes.

Dans d'autres temps, on se se serait amusé de voir braquer solennellement, au coin des rues, des canons, qu'on rentrait aussitôt qu'il tombait de la pluie; d'entendre des céryces déguenillés proclamer emphatiquement l'ordre d'être rentré au logis à cinq heures et demie du soir, d'illuminer les fenêtres, comme si on eût voulu chasser les lémures; en déclarant les otages, qu'on tenait resserrés dans l'enceinte de Psophis (qui forme maintenant l'acropolis de Zante), responsables des moindres mouvements populaires. L'embargo mis sur les vaisseaux, sur les cloches et sur les voix humaines, coupables d'avoir invoqué les miséricordes de l'Éternel en faveur des martyrs de la foi, donnaient de sinistres pensées. On apprenait chaque jour de nouvelles insurrections, pareilles à celles de Zante, qui éclataient dans toutes

les îles, lorsqu'une proclamation plus terrible que les précédentes intima aux réfugiés l'ordre de sortir des îles dans le délai de quinze jours.

A cette déclaration sans motif, les malheureux se rappelèrent du nom de l'honorable général Ross, qui les avait accueillis avec tant d'humanité. C'était le seul juste pour eux dans Israël. Il les avait consolés, et secourus de sa bourse ; avec quels accents ils invoquèrent le témoignage de ses bontés! mais il n'était plus là pour les protéger, l'homme bienfaisant avait repris le chemin de l'Angleterre. Depuis son départ, les Ioniens s'étaient cotisés dans toutes les îles, pour subvenir aux besoins des réfugiés du continent. Ceux-ci ne demandaient et ne voulaient rien de l'autorité, que le feu et l'eau, qu'ils payaient. Oui, qu'ils payaient, car tout étranger, quelle que fût sa patrie, était tenu de se munir d'une carte de sûreté, qui devait être renouvelée chaque mois. La rapacité du fisc y avait soumis, vieillards, adultes, femmes, filles; et nous pourrions citer un enfant de deux mois et demi, que sa mère allaitait, qui payait sa carte (1), dont le prix fixé invariablement par l'arbitraire, était assez élevé pour que cet impôt fût onéreux.

Le code turc n'exige le caratch ou capitation, que des chrétiens mâles parvenus à l'âge de douze ans, terme regardé suffisant pour porter le joug de la servitude. Il était réservé aux agents d'une nation ci-

(1) C'était par extension d'abus, car l'ordre n'atteignait que les enfants au-dessus de l'âge de six ans.

vilisée, d'étendre les droits fiscaux jusque sur l'enfance, de permettre que les sbires prélevassent un droit de quatre sous pour chaque agneau qu'on faisait rôtir en plein vent; et il est probable que des exemples aussi généreux fructifieront un jour dans quelque contrée de la Turquie.

Oh noble et philantropique Angleterre, territoire sacré de la vertu, un cri d'indignation, parti des rivages de la Grèce, ne te dira jamais la moitié des maux que tes Verrès subalternes ont fait endurer à ses enfants. Ton auguste parlement se lèverait tout entier pour demander leur mise en jugement, si un Ionien, semblable au paysan du Danube, te disait : *j'ai vu des femmes tourmentées par le mal de mer, expirer dans les douleurs de l'enfantement aux portes du lazaret, dont on leur refusait l'entrée, parce qu'elles étaient du sang des chrétiens qui combattaient pour l'autel et pour la patrie. J'ai vu les filles, les épouses, les mères et les enfans des Grecs du Péloponèse, que des sbires traînaient par les rues, jetés au-delà des barrières, pour les forcer de rentrer dans leur triste patrie! J'ai vu une femme chargée d'années, portée sur un fauteuil par ces misérables, qui ne demandait que quelques jours de grace pour mourir en paix sur la plage d'où on la chassait, afin d'accomplir des ordres inhumains. J'ai été témoin de démarches plus multipliées et plus difficiles (que pour obtenir la grace d'un condamné), qu'il fallut faire pour arracher le sursis du bannissement, en faveur*

d'une femme aveugle âgée de 110 *ans! Elle était mère du major Sava, qui cumulait sur sa tête une double note de suspicion, comme officier retraité du service de Russie, et comme ayant un fils au collége de Pétersbourg.*

Mais comment parler de l'innocente et inoffensive famille d'un Grec nommé Barouka? Le parlement britannique a déja eu quelque connaissance de ses malheurs. Échappée au massacre de Patras, dépouillée d'une fortune honorable, elle vivait retirée à Ithaque, pays d'antique hospitalité, en attendant que des jours plus heureux lui permissent de rentrer en Morée, quand l'ordre fatal de s'éloigner lui fut signifié. Il fallut obéir. Elle s'éloignait, montée sur une barque ionienne, couverte du pavillon anglais, quand un pirate barbaresque l'enleva dans le trajet. Le vieillard, père et soutien de quatorze femmes, filles et enfants, le visage balafré d'un large coup de sabre, est traîné à bord de l'Algérien avec sa famille. Chargés de chaînes, on les conduisit à Alexandrie d'Égypte, où ils furent vendus. Leur destin était un perpétuel esclavage, si le consul de France, M. Drovetti, n'eût pas trouvé le moyen d'acquitter leur rançon. Il les confia au commandant d'une corvette anglaise, qui les rapporta à Zante; mais quatre de ces infortunés avaient péri. Que leur sang retombe sur la tête de ceux qui les bannirent!

Comment, sous le gouvernement d'hommes aussi équitables, dit-on, doués de nobles sentiments, tant

d'atrocités purent-elles se commettre? Nous n'entreprendrons pas de l'expliquer autrement que par ce que nous venons de dire.

Portons nos regards vers le Péloponèse. A voir les catastrophes qui s'y succédaient, on aurait cru que le néant allait reprendre son empire dans cette presqu'île, plus de cent fois saccagée depuis le règne de Pélops. *Si Dieu*, écrivait à l'amiral Halgan, M. Hugues Pouqueville, témoin oculaire des évènements qui ensanglantaient la presqu'île, *n'abaisse un regard de miséricorde, si un rayon céleste ne tombe pas sur cette terre désolée, la lutte engagée entre le maître et l'esclave, finira comme celle des fils de Laius. Le gouvernement turc n'existe plus que dans les acropoles; la terre est baignée de sang.*

Tout était horrible; tout était criminel; et la conduite des marins de l'Adriatique n'était pas moins révoltante que celle des barbares. Un seul d'entre eux, Brareti, (son nom mérite d'être prononcé avec respect, car il fut humain et compatissant), est digne d'être excepté. Les autres, profitant de la satiété des Turcs, qui étaient gorgés de butin, n'avaient pas cessé, depuis le mois d'avril, d'exploiter les ruines de Patras. Le pillage des magasins qui renfermaient de gros objets, était devenu leur partage; personne ne leur contestait les poutres, les portes et les fenêtres des maisons épargnées par le feu, dont ils faisaient des cargaisons qu'ils emportaient jusque dans les provinces illyriennes. La discorde n'existait, à cet égard, qu'entre eux, car plusieurs fois ces misérables

en vinrent aux mains, pour se disputer des plombs, ou quelques pans de boiseries. Plus souvent ils s'accordaient, en jouant les dépouilles des églises, le partage des croix, des images du Christ et des saints, qui se faisait par la voie du sort. La couleur d'une carte, un coup de dez, le hasard du jeu de *la moure*, ou la courte paille, décidaient à qui appartiendrait un objet sacré. Non moins superstitieux, que rapaces, ils les parfumaient ensuite avec les vapeurs de l'encens, et quand ils en avaient décoré les *cabines* de leurs vaisseaux, ils tremblaient souvent devant les images, qu'ils avaient un moment auparavant profanées. Ce brigandage fut tout à coup arrêté par l'annonce de la prise de Tripolitza.

Cette nouvelle inattendue répandit une telle confusion parmi les Turcs et les brigands qui se croyaient tranquilles possesseurs des ruines de Patras, que rien ne peut lui être comparé. Dans un moment les Schypetars Iapyges se précipitèrent sur les barques qui se trouvaient au port, et s'enfuirent malgré leur aversion pour la mer, alors bouleversée par la tempête, afin de regagner les côtes de l'Épire. Jousouf pacha se sauvant de son côté avec le drogman d'Angleterre, alla cacher son trouble derrière les remparts du château de Romélie, qui ferme l'entrée du golfe de Lépante, tandis que quinze cents Laliotes abondamment pourvus de vivres se retiraient dans l'acropole de Patras décidés à s'ensevelir sous ses remparts, et que les bâtiments esclavons appareillaient en vue des Grecs, qui se montraient sur les hauteurs du mont Panachaïcos.

il en était temps ; car le 22 novembre à quatre heures du matin, les chrétiens entraient en ville, au nombre de quinze mille, sous les ordres de Colocotroni. Le canon du chateau occupé par les Turcs commença aussitôt à tirer. Une bombe venait de tomber dans le jardin du consulat de France, et les Grecs qui avaient remarqué sa direction, se portèrent aussitôt de ce côté, en se précipitant dans les cours, aux cris de *vive le roi très-chrétien, vivent les Bourbons, vive la nation française et le pavillon qui a sauvé nos frères!* A dix heures les archontes Certos, Papadiamantopoulos, Sotirakis de Calavryta, Thanos Canakaris, Zaïmis et Lando arrivèrent au consulat de France, précédés d'une foule d'officiers, de taxiarques et de stratèges. Tous s'inclinèrent devant le pavillon de France, en appelant les bénédictions du ciel sur la tête des descendants de saint Louis et de celui qui protégea leurs familles. Défilant ensuite avec ordre, ils vinrent respectueusement baiser la couronne qui décorait l'entrée de la maison consulaire, et ils firent signifier au gouverneur turc, qu'il n'avait aucune capitulation à espérer, s'il dirigeait son feu du côté de l'asyle sauveur, sur lequel flottait la bannière des lis.

Les combats s'engagèrent aussitôt. Mais comment entreprendre un siége sans artillerie? Cela n'était pas au pouvoir des Grecs, qui durent se contenter de former un blocus incomplet, parce qu'ils n'avaient pas d'armement pour tenir la mer; et que les pavillons des puissances chrétiennes n'auraient pas même dans ce cas respecté les lois du blocus, puisque les

insurgés n'étaient encore qualifiés que de révoltés. Le 23, une goëlette turque qui croisait sur la rade, débarqua une cinquantaine d'hommes à la plage. Ils eurent le temps de mettre le feu aux maisons de la marine, et ils se retirèrent avec perte de quatre hommes; un seul paysan et un prêtre qui les chargeaient à la tête d'un détachement, périrent sous la mitraille de l'artillerie du bâtiment ennemi. Après cet engagement, l'armée resta maîtresse de toutes les positions, et les Laliotes, plus exaspérés que jamais, résolurent de renverser les édifices qui masquaient leur feu dans le lointain.

Sans s'inquiéter de la notification faite à leur gouverneur, ils tirèrent sur tous les points. Leurs premiers boulets atteignirent d'abord les consulats d'Autriche et d'Angleterre. Quelques jours après, les bombes tombèrent sur la maison de France, et un boulet ayant coupé le mât du pavillon, ce palladium fut recueilli avec respect, et on se prépara à abandonner une demeure dévolue aux flammes. Mais comment y parvenir? Il n'y avait pas une barque au port, et la seule voile qui paraissait en ce moment à l'horizon était anglaise.

Elle se dirigeait du côté d'Aliki, port de Pharès, quand un canot détaché de son bord vint annoncer aux chrétiens qu'elle leur apportait des secours. Ceux qui le montaient étaient Grecs: *Victoire à la croix*, s'écrièrent-ils en acostant le poste campé au milieu des décombres de l'église Saint-André. Ὦ φίλτατον φώνημα, *ô voix chérie. Ils venaient de Livourne*,

ils avaient touché à Malthe, ils apportaient deux mille six cents barils de poudre, six mille boulets, quelques bombes, vingt-quatre pièces de canon destinés aux Hellènes, qui devaient ce secours généreux aux maisons de commerce Galati, Vlastos et Pestokis de Chios. Un autre bâtiment qu'on avait repoussé de Zante, chargé d'une quantité considérable de munitions de guerre fournies par des négociants grecs de Marseille, entrait en même temps dans le golfe de Cyllène.

C'était ainsi que les nobles enfants de la Hellade, qui ne pouvaient pas directement prendre part à la lutte, y coopéraient par leur fortune, et on peut dire qu'à l'exception de quelques rhéteurs, plus propres en tout pays à provoquer qu'à braver les dangers, la patrie ne compta pas de fils ingrats. Quelques jeunes gens nés et corrompus dans les échelles du Levant, certains esprits de collége avaient seuls fui devant l'orage; tandis que de simples prêtres défenseurs du peuple, soldats et martyrs, s'offraient en holocauste pour le triomphe de la foi.

Les Turcs consternés, à leur tour, n'avaient plus en perspective que des désastres depuis le succès de Galaxidi, qu'ils devaient à l'assistance des Anglais, ainsi que l'avantage désastreux de posséder encore la citadelle de Patras. Malgré cela, la prise de Tripolitza rejettait loin pour eux l'espérance de soumettre le Péloponèse. Cette ville désolée avait été le tombeau de la population turque de la presqu'île; car, si on en exceptait les garnisons des places fortes situées

aux rivages de la mer, il n'y avait plus de mahométans dans la Morée que ceux qui s'y trouvaient esclaves, et quelques malheureux auxquels Elmas bey avait donné asyle dans les rangs de ses Albanais capitulés.

Quoique les Grecs sussent parfaitement qu'il n'y avait réellement que six cents soldats de race albanaise, ils avaient fermé les yeux sur ce qu'ils regardaient comme une pieuse supercherie d'Elmas bey, qui cherchait à sauver, à la faveur de son cartel, les mahométans ses co-religionaires. Ils étaient ainsi partis avec leur protecteur sans être visités, emportant leurs ceintures remplies d'or, et on leur avait fourni des vivres jusqu'à la première étape grecque de l'Étolie; mais ces soins etaient presque inutiles, l'estomac de la plupart d'entre eux, fatigué par la longue diète qu'ils avaient supportée, pendant le siége, ne pouvait plus digérer les aliments qu'ils prenaient, et plus de deux cents avaient succombé, avant d'avoir atteint Missolonghi.

Arrivés dans cette ville, les Turcs Moraïtes avaient été reconnus sous le costume albanais, et on les aurait égorgés, sans l'intervention du capitaine Étolien Makrys, qui s'opposa à la fureur du peuple. On se contenta de les désarmer, et Elmas bey traversa en vaincu une contrée, qu'il avait gouvernée en qualité de lieutenant du satrape de Janina, quand la coupable fortune se prostituait à ses caprices. On lui avait cependant permis, ainsi qu'aux siens, de conserver leurs armes, parce qu'ils devaient se réunir aux Toxides, qui s'étaient insurgés contre Khour-

chid pacha, dès qu'ils seraient rentrés dans l'Épire leur patrie. Mais que ne peut la soif de l'or ? A peine arrivés dans les forêts du Macrin-Oros, les perfides Schypetars, qui convoitaient depuis long-temps les ceintures des Turcs leurs compagnons d'infortune, aussi étrangers que les races scythes, dont ils descendent, à la crainte de Jupiter hospitalier, les soldats d'Elmas bey massacrèrent sans pitié ces infortunés, pour s'emparer de leurs dépouilles. Telle fut la fin déplorable des mahométans que le fer avait épargnés à Tripolitza. Après ce meurtre horrible, leurs assassins se dispersèrent à travers les montagnes, afin de regagner leurs villages, d'où nous les verrons sortir plus tard, alléchés par l'espoir du butin, pour expier dans l'Argolide un forfait, dont les annales de l'histoire n'offrent guère d'exemples.

Les Grecs, interprétant à leur manière le massacre de Macrin-Oros, y virent une suite des arrêts de la vengeance divine, qui leur permettait d'espérer que les Schypetars mahométans divisés avec les Osmanlis par des antipathies nationales, seraient désormais les ennemis irréconciliables du sultan. Tout répondait ainsi à leurs vœux. Vainqueurs sur terre, vainqueurs sur mer, leurs escadres poursuivaient le capitan pacha à travers les îles de l'Archipel. Attaqué au sortir de Zante, un de ses vaisseaux s'était échoué à Chiari, on lui avait enlevé depuis six transports à la hauteur des Strophades, et on était venu à bout de lui arracher quelques navires galaxidiotes en doublant le cap Malée.

Cependant en passant devant Céos, île qui plus que tout autre méritait son ressentiment, car les habitants avaient fait main basse sur les Turcs que le hasard y avait poussés, l'amiral crut faire assez pour sa gloire en canonnant ses rivages. Mais le peuple timide de cette île, qui tremblait encore un an auparavant à l'aspect du pavillon écarlate, eut lieu de se tranquilliser, en le voyant poursuivre sa marche. Mélos et les autres îles, arborèrent pour signaux de son apparition, l'étendard de la croix. De toutes parts il vit que la Grèce était libre, que ses foudres étaient impuissantes, et qu'on n'envisageait plus la mort sur des terres affranchies, que pour la braver. Contre de tels ennemis il fallait combattre, et l'amiral qui apercevait constamment la flotte grecque manœuvrant dans ses eaux, ne se crut en sûreté qu'après avoir laissé tomber l'ancre sous le canon des Dardanelles.

Ce fut là que le capitan pacha termina sa campagne de l'année 1821, en laissant les Grecs maîtres de la navigation dans l'Archipel. Oubliant que son armée avait été battue à Mitylène, à Mycale, à Samos, aux attérages de Zante, aux Strophades, il ne se souvint que du ravitaillement de Coron, de Modon, de Patras, du débloquement de l'escadre du capitana bey, qui se trouvait à Syvota, et surtout de la destruction de la marine grecque de Galaxidi. C'était le plus beau fleuron de sa couronne rostrale! Il ne devait pas manquer de faire sa rentrée à Constantinople avec ses prises; mais comme en s'en emparant leurs équi-

pages s'étaient enfuis, il fallait remplir un pareil vide, car à quoi aurait servi de traîner des vaisseaux à la remorque, sans les montrer armoriés de cadavres? Un expédient s'offrit à sa pensée.

Il ordonne aussitôt d'arrêter aux Dardanelles tous les Grecs qui se trouvaient sur les places publiques, puis faisant une battue en remontant les côtes de l'Hellespont, dans les villages et dans les bourgades situés sur ses deux rives jusqu'aux portes de Constantinople, tous les Grecs qu'on put attraper furent embarqués pour orner sa pompe triomphale. Vil gibier destiné aux sacrifices du despotisme, ces infortunés furent répartis sur les vaisseaux du sultan, sans pouvoir comprendre ce qu'on voulait faire d'eux.

Ils ignoraient leur sort, et ils croyaient peut être assister à une fête, lorsque la permission d'entrer au port étant arrivée, on se précipite sur eux à un signal convenu: quelques-uns sont empalés avec des valets en fer qu'on amarre dans les haubans, et le reste est pendu aux vergues des bâtiments. On met aussitôt à la voile, le canon commence à tirer en passant devant les sept tours, la flotte, ornée de pals et de chapelets de pendus, défile sous les murs du Serail, aux acclamations d'une populace délirante, qui proclamait le sultan *victorieux*, quoiqu'il n'y eût pas au nombre des suppliciés vingt rebelles! Qu'importait, tous étaient chrétiens, et la mort des innocents, rentrant dans le plan général d'extermination, ne méritait pas qu'on s'informât, où, ni comment des hommes dévoués à la mort, avaient été faits esclaves. Le sultan assis à son kios-

que, eut la satisfaction de jouir d'un spectacle aussi doux, pour son cœur paternel, que l'avait été celui des funérailles du patriarche Grégoire, dont il vit traîner dans la fange les restes sacrés.

L'orgueil musulman enivré de cette pompe barbare, ne l'était pas moins de ses succès dans les provinces ultra-danubiennes, où le brave Georges, du mont Olympe, venait de succomber.

Resté seul de tous les taxiarques après le combat de Dragachan, il essaya de renouer le plan de campagne qu'il avait inutilement proposé de suivre au timide Alexandre Hypsilantis. Il savait, d'après la composition de l'armée que celui-ci commandait, qu'il lui serait impossible d'attaquer les Turcs de front, et il lui avait conseillé de substituer à la haute stratégie, celle du système de partisans. Se débarrasser des bagages inutiles, armer les soldats à la légère, être partout, disparaître pour revenir, harceler l'ennemi, le fatiguer; tel était son plan. La Moldavie et la Valachie seraient ainsi devenues le tombeau des Turcs; mais les avis de l'expérience d'un homme qui s'était signalé pendant la guerre des Serviens contre les Osmanlis, n'avaient pas été écoutés.

Réfléchissant à ses projets, Georges, qui s'était séparé de A. Hypsilantis à Cosias, résolut de mettre ses projets à exécution. Il ne conservait pas l'espoir d'affranchir les descendants avilis des Daces, ils n'en valaient ni la peine ni l'honneur; mais lié par ses serments aux Hellènes, il voulut faire une diversion assez puissante pour attirer sur lui les forces de la

Turquie, afin de donner aux Grecs le temps de se mettre en mesure de résister aux ennemis de la croix. Déja quelques centaines des soldats qu'il commandait l'avaient rejoint. Il pensait à se réunir aux Pandours qui se trouvaient dans la petite Valachie; quand en examinant la chose de plus près, il se vit aussitôt obligé de renoncer à ce projet. Les forces des Turcs augmentaient dans cette province; les Pandours, gorgés de butin, ne cherchaient à résister que pour se vendre aux meilleures conditions possibles; ainsi il n'y avait rien à faire de ce côté. Il prit en conséquence la détermination de se porter en Moldavie où il pénétra en traversant les montagnes, avec cinq ou six cents hommes, décidés à partager sa bonne et sa mauvaise fortune. Après plusieurs engagements qu'ils eurent à soutenir contre les Turcs en exécutant cette marche, ils arrivèrent au monastère de Kiatra, dans lequel Georges et sa troupe se fortifièrent autant que les localités le permettaient.

L'attention des Turcs se porta aussitôt de ce côté. La Porte-Ottomane toujours persuadée qu'elle serait tôt ou tard attaquée par la Russie, ne devait pas souffrir qu'un noyau de mécontents existât dans une contrée qui se trouvait sur le pied de guerre, et elle ordonna impérativement à ses pachas, d'anéantir la bande de brigands commandée par Georges du mont Olympe. La chose semblait facile. Depuis le combat de Skullen, l'armée turque avait reçu des renforts si considérables, qu'il semblait que rien ne pouvait lui résister. Le serasker qui la commandait,

en était tellement convaincu, que sans daigner sortir de Jassy, il détacha des troupes sous la conduite d'un de ses lieutenants, auquel il enjoignit de lui rapporter la tête d'un Grec qui osait résister aux *invincibles soldats* de Sa Hautesse.

Le lieutenant, fidèle à son mandat, ne fut pas plutôt arrivé à Kiatra, qu'il envoya sommer Georges de *lui livrer sa tête;* mais le rebelle, loin de se soumettre au firman de Sa Hautesse, battit si complètement les *invincibles,* qu'après plusieurs tentatives non moins infructueuses, ils durent changer de tactique, afin d'accomplir la volonté du sultan. On eut recours à la ruse, c'est l'arme familière des lâches, et personne ne sait mieux la manier que les Turcs.

Georges était un de ces soldats qui sont aussi religieux que braves. Après une victoire, c'était aux autels de la divinité, que le guerrier du mont Olympe allait suspendre les couronnes qu'il avait obtenues sur le champ de bataille. Dans les temps antiques, il aurait, comme un autre Xénophon, offert des victimes sans nombre aux immortels; sous la loi de grace, il rapportait tout à son Dieu. Passant de la prière aux combats, des combats à la prière, ses pensées n'étaient dominées que par l'amour de la patrie; on le savait, et pour la première fois, peut-être, un ministre de la religion abusa de la piété d'un chrétien, pour le livrer au glaive des musulmans.

L'archevêque de Romano, auquel le serasker ottoman s'était adressé pour perdre le taxiarque Georges, condescendit à ses désirs. Il adressa, en con-

séquence, au guerrier du mont Olympe les lettres les plus affectueuses pour le féliciter sur son zèle à défendre la religion. Il bénissait ses entreprises, en le conjurant de se rendre au monastère de Séco, afin de sauver des reliques qu'on y avait déposées, et de s'y porter sur-le-champ, avec toutes ses forces, afin de préserver de la profanation ces signes sacrés du culte orthodoxe, qui étaient prêts à tomber entre les mains des infidèles.

Au reçu de cette dépêche qui lui fut apportée par un émissaire secret, Georges, croyant servir son Dieu et sa patrie, s'empressa de déférer à l'invitation de l'archevêque. On entrait dans le carême qui précède la fête de l'Assomption de la Vierge, quand le soldat de la croix, après avoir laissé une faible garnison à Kiatra, se mit en route pour se rendre au lieu que son supérieur ecclésiastique lui indiquait. Il ne fut pas surpris de rencontrer les Turcs sur son chemin, ni de se trouver environné de leurs embuscades, car la Moldavie était alors encombrée de leurs hordes. Ce n'étaient au reste que des occasions de se signaler, et il arriva au couvent de Séco après avoir tué plus de deux mille barbares.

Dès qu'il s'y fut établi, Georges se hâta d'en instruire l'archevêque de Romano, qui en donna avis au serasker turc, par l'entremise du boïard Stéphanaki, caïmacan de Moldavie. On mit aussitôt des troupes en mouvement qui accoururent des toutes parts; elles croyaient emporter d'emblée l'enceinte d'un monastère, mais elles furent reçues avec tant

de vigueur, qu'on fut réduit à employer l'artillerie de siége contre ses murailles. On n'avait pas prévu de tels obstacles, et pendant le temps qu'on employa à faire transporter du canon, les maladies s'étant mises dans l'armée turque, elle ne fut en mesure d'agir qu'à la mi-octobre.

Georges avait rempli le but qu'il se proposait; la campagne de 1821 était perdue pour les Turcs, ils ne pouvaient songer à agir contre la Hellade, et il ne lui restait plus, puisqu'il fallait succomber, qu'à s'offrir en holocauste à sa patrie. Le beau trépas des héros de Skullen allait couronner l'entreprise glorieuse de Georges; c'était son ambition suprême. Sans cesse le premier sur la brêche, après quinze jours de tranchée ouverte, il en fut rapporté criblé de blessures, dans un assaut qu'il soutint vers la fin d'octobre. Étendu à quelques pas de là, sur un lit de camp que ses soldats lui avaient dressé avec leurs casaques, il les encouragea à tenir ferme, et n'expira qu'en apprenant qu'ils avaient repoussé les infidèles.

Ces braves, auxquels il avait recommandé de pourvoir à leur sûreté, quand il ne serait plus, restés sans chef, pressés de toutes parts, profitèrent de la nuit qui suivit la mort de Georges, pour s'enfuir et gagner les terres de l'Autriche. Quelques heures après, les Turcs s'emparèrent du monastère de Séco, dans lequel ils ne trouvèrent que les restes inanimés de Georges et des Grecs qui étaient morts à ses côtés. Ils les mutilèrent, pour se venger de la perte de plus de sept mille hommes, que la prise de

cette enceinte leur avait coûté; et pour couvrir la honte d'un pareil succès, ils se répandirent dans les villages voisins, afin de se procurer des têtes pour envoyer à la porte des sultans, où sans cela leur victoire n'aurait pas eu plus d'éclat, que celle d'un général qui aurait gagné une bataille sans enlever des trophées militaires. Ils parvinrent à composer par ce moyen, aux dépens des paysans moldaves, qu'ils assassinèrent, une collection de têtes suffisante pour en charger quatre barques, qui arrivèrent à Constantinople, avec leur poupes ornées de guirlandes de nez et d'oreilles.

L'entrée du palais de Sa Hautesse était décorée de ces trophées, dignes d'orner l'antre des furies, quand un courrier venu des bords de l'Euphrate, annonça que le Châ de Perse venait de déclarer la guerre au monarque des mahométans Sunnites, Mahmoud II. On disait en même temps que les Kizil-Bachs, ou *têtes rouges*, surnom qu'on donne aux Persans, s'étaient emparés de Van, et qu'ils s'avançaient vers Bagdad. On publia de plus que cette diversion, regardée à tort comme favorable aux Grecs, était l'ouvrage du cabinet de Russie. On prétendait le prouver, en racontant que son ambassadeur à la cour de Théran, était un chrétien orthodoxe du Monténégro, animé d'une haine héréditaire contre les Turcs, qui avait pressé l'exécution d'un plan dont les conséquences contrariaient les combinaisons du divan.

CHAPITRE VII.

Mécontentement des janissaires à Constantinople. — Nouveaux troubles à Smyrne occasionés par l'avidité de quelques Francs. — Belle conduite du consul et de la marine royale de France. — Spéculation atroce d'un caboteur étranger, de concert avec une goëlette algérienne. — Massacres dans l'île de Cypre. — Courage de M. Méchain. — Projets d'un rapprochement entre les Grecs et les Turcs. — Son impossibilité démontrée. — Est rejeté par la Porte-Ottomane. — Arrivée de l'amiral Halgan dans l'Attique. — Situation d'Athènes. — Réflexions à ce sujet. — Grecs réfugiés dans l'île de Salamine; — leur situation précaire; — leur résignation. — Paroles mémorables d'un de leurs guerriers. — Opinion remarquable d'un insulaire. — Anecdote d'un berger Diacrien. — Expédition destinée à secourir les Crétois insurgés. — Translation du sénat de Calamate à Tripolitza, — et de cette ville à Argos; — pourquoi. — Extermination des Grecs de l'île de Samothrace. — Affaires de la Macédoine transaxienne. — Origine et aventures de Méhémet Abouloubоud; — nommé pacha de Salonique; — bat les Grecs; — s'empare de la presqu'île de Cassandria; — et de celle de Sithonie ou Longos. — Son hypocrisie; — négocie avec les religieux du mont Athos. — Soumission de la presqu'île de Cassandria. — Conduite d'Abouloubоud pacha de Salonique. — Affaires de l'Eubée. — Mort glorieuse d'Élias, fils de Pierre Mavro Michalis. — Les Grecs rentrent en possession d'Athènes.

Les débris de l'orage qui devait fondre sur la Grèce, rejetés vers des plages lointaines, y formaient des

tourmentes pareilles à celles qui avaient signalé les massacres du mois d'avril. Le mécontentement des janissaires, qu'en explique à Constantinople comme on interprétait à Rome les augures *néfastes*, par l'inappétence des poulets sacrés, s'était manifesté à la dernière revue de cette milice anarchique. Les soldats de Hadgi Bectadg ne s'étaient point précipités avec leur voracité accoutumée sur le pilaf ou riz bouilli qu'on leur présente le jour de cette cérémonie. Ils avaient abordé les marmites, qui sont leurs gamelles, et leurs enseignes militaires, avec indifférence. Quelques-uns d'entre eux avaient répandu des boulettes de pilaf par terre, et tous avaient touché leur solde sans faire retentir les airs des acclamations par lesquelles ils souhaitent de longues années au sultan, qu'ils surnomment l'ombre de Dieu sur la terre.

Ils étaient mécontents de la guerre contre la Perse et contre les Grecs, qui avaient, disaient-ils, été poussés à la révolte par les vexations de Khalet effendi. Quelques jours après, des pamphlets satiriques, dirigés contre ce favori, furent affichés dans plusieurs quartiers de la ville. On le chansonnait dans les corps-de-garde, ainsi que la Khasnadar Ousta, qui régnait sur le cœur de Sa Hautesse, qu'on accusait de coûter plus à elle seule que l'entretien d'une armée. Quelques tchorbadgis (colonels), qui avaient voulu réprimer ces voix séditieuses du soldat, avaient été maltraités, et les caracouloudgis (marmitons) se seraient bien gardés d'administrer la moindre bastonnade pour ramener l'ordre dans les casernes. Ces murmures, avant-

coureurs d'un changement violent de ministère, avaient engagé les marchands à tenir leurs boutiques fermées pendant plusieurs jours, et le divan à redoubler de surveillance pour comprimer une explosion funeste.

Telle était la situation de Constantinople vers la fin d'octobre; mais les choses ne se traitaient pas aussi politiquement dans les échelles de l'Asie-Mineure. Le consul de France P. David, qui avait traversé tant de séditions, était loin de jouir d'un calme qu'il méritait. Placé entre la cupidité et le brigandage, tour-à-tour loué pour le zèle qu'il avait déployé en sauvant les chrétiens, et blâmé pour les avoir défendus, il partageait avec la marine royale cette espèce d'hommage arraché à l'envie par l'ascendant de la bienfaisance, quand ce Ragusais déja signalé, qui avait, on ne sait comment, usurpé le pavillon français, attenta à l'ordre, qu'on était parvenu à rétablir avec tant de peine. Ce lâche spéculateur, uni à une société de brocanteurs non moins méprisables que lui, n'avait pas craint de demander escorte pour le vaisseau interlope que cette association ignominieuse expédiait à la Canée. Il ne devait, disait-il, transporter dans ce port que des passagers turcs, qui n'avaient que des pacotilles et leurs effets pour cargaison. L'escorte fut accordée; mais bientôt l'amiral Halgan, informé que le chargement du prétendu caravaneur français consistait en munitions de guerre destinées pour les Turcs, il chassa celui qui avait cherché à tromper sa religion.

Ce ne fut aussitôt qu'un cri au *Léché* de Smyrne, et ceux qui ne voient rien au-dessus des moyens de s'enrichir, vociférèrent de toutes parts contre l'amiral du roi très-chrétien, en disant *qu'il n'était attentif qu'à favoriser les Grecs.* Il n'en fallait pas davantage pour rallumer l'incendie, et ces paroles ayant été entendues de la population turque, on dut, pour calmer les fureurs du fanatisme et de la plus vile cupidité, accompagner l'interlope jusqu'à la hauteur de Cérigo, où le hasard voulut qu'il fût bientôt après capturé par les croiseurs grecs, et conduit, comme on l'a dit, à Monembasie.

Depuis ce temps le repos public ne cessa plus d'être altéré. Dès le 17 octobre, les Crétois mahométans reprirent le cours de leurs assassinats. Des Grecs étaient tombés sous leurs coups sans qu'on eût élevé la voix; mais quand on vit que les séditieux bourraient la charge de leurs fusils avec des mèches soufrées, pour incendier le quartier des Européens, qui ne devraient jamais avoir de propriétés foncières dans le Levant, on s'agita, et on parvint à décider une partie de ces scélérats à s'embarquer pour leur pays. Le consul de France permit de noliser deux bâtiments, et l'amiral Halgan ayant consenti à les faire convoyer, Smyrne fut délivrée de cent cinquante meurtriers, qui partirent les mains teintes du sang d'une foule de chrétiens. Mais le plus grand de tous les forfaits restait encore ignoré (1).

(1) *Voy.* le Spectateur Oriental, 3 novembre 1821, N° 27.

Un homme né parmi une race avare et demi-sauvage de marins qui habitent les bords de l'Adriatique, exerçait la plus épouvantable de toutes les spéculations dont les annales de la marine du monde aient jamais conservé le souvenir. Nous tairons son nom; son crime est trop énorme et trop au-dessus des lois pour qu'elles l'atteignent; elles n'en ont pas même le pouvoir; c'est au ciel à le punir ainsi que ses complices, qui étaient des hommes en place. Il était d'accord avec cette goëlette algérienne qui n'osa accompagner que jusqu'à l'entrée du golfe Herméen les bâtiments chargés de conduire au capitan-pacha le contingent de troupes que Smyrne lui fournissait. C'était le même pirate à qui on avait précédemment abandonné le malheureux bâtiment sarde dont nous avons parlé. Investi, depuis ce temps, de la surveillance du cabotage, sa goëlette mouillait non loin du château construit pour défendre l'entrée de la rade de Smyrne, où elle servait en même temps de ponton aux exécutions secrètes que le gouvernement turc ne cessait d'ordonner. Son tillac et ses bordages étaient teints de sang. Elle avait été le tombeau d'une myriade d'infortunés, quand on soupçonna celui qui, à défaut des proscrits que le pacha lui livrait, approvisionnait le vampire mahométan; c'était, il faut l'avouer, un chrétien, sujet de...

A la faveur de son pavillon franc, le pourvoyeur du cannibale, qui s'était entendu avec l'Algérien pour lui fournir des victimes, faisait offrir secrètement aux Grecs, par l'entremise de ses courtiers, de les trans-

porter à bord de quelques prétendus navires, qu'il disait être à l'ancre au-delà du château et entièrement à ses ordres; les passagers devaient être conduits de là en toute sûreté dans les îles de l'Archipel, pour y vivre au milieu de leurs frères devenus libres. Empressées de se soustraire aux dangers, il arrachait ainsi des sommes considérables à des familles grecques, qu'il recevait avec leurs richesses sur son esquif. Profitant ensuite de l'obscurité des nuits pour se dérober aux patrouilles turques, il s'éloignait en silence, et ceux qui croyaient accoster un vaisseau sauveur, ne montaient à bord du Barbaresque que pour y être égorgés.

Quelques milliers d'hommes périrent avant que ce stratagème horrible fût découvert; et, quoiqu'il inspirât une horreur générale quand il fut connu, les circonstances dans lesquelles on se trouvait ou plutôt le crédit de ses complices ne permirent pas, dit-on, de châtier exemplairement ce marchand de chair humaine. Nous ignorons s'il ne continue pas encore à souiller les bazars de Smyrne de sa présence. Quant au Barbaresque, il dut s'éloigner avec sa goëlette, et rentrer dans un port des régences d'Afrique..... La plume tombe de mes mains... Qu'un voile impénétrable couvre à jamais ce forfait!

Grecs infortunés, à quels lâches tyrans le ciel vous avait-il livrés? Et c'est contre de si touchantes infortunes que quelques écrivains se sont déchaînés, sans craindre le jugement de la postérité! Mais poursuivons. Vers le même temps, l'île de Cypre était de

nouveau livrée aux horreurs de l'anarchie (1). Les mahométans indigènes, égarés par les insinuations perfides des soldats étrangers, se baignaient dans le sang de leurs compatriotes. Dès le commencement de septembre, les assassinats avaient recommencé; et si tous les consuls européens se distinguèrent par leur humanité, il était réservé, là comme ailleurs, à celui de France de les surpasser tous en courage.

Son jour de gloire arriva le 6 octobre. La populace turque s'était soulevée en masse, aux nouvelles successives qui annonçaient la dislocation de l'armée mahométane qu'on avait rassemblée sur les côtes de l'Ionie, et que les Samiens, débarqués dans l'Asie-mineure, y exerçaient de sévères représailles. Ils voulaient répondre aux succès des Grecs par des assassinats. Les barbares, transportés de fureur, s'étaient emparés d'un archevêque, de cinq évêques et de trente-six ecclésiastiques, qu'ils firent pendre vers le 15 octobre; la majeure partie des Grecs de Larnaca et des autres villes fut égorgée en même temps. Les Européens étaient au moment de périr; déjà un Cypriote, reconnu depuis trente-six ans en qualité de consul honoraire d'Espagne, avait été mis à mort ainsi que plusieurs protégés français, quand les séditieux se portèrent vers le consulat du roi très-chrétien, en sommant M. Méchain de leur livrer une foule de Grecs qui s'étaient réfugiés sous le pavillon de France.

(1) *Voyez* Raffenel, ch. XIV.

Excités par le gouverneur, contre lequel M. Méchain avait obtenu des firmans, toujours inutiles quand ils ne sont pas appuyés par des moyens plus efficaces que l'autorité du sultan, ils avaient résolu d'enlever de vive force les réfugiés. Ils faisaient avancer du canon pour forcer l'asyle ouvert au malheur, quand la nuit, qui survint, suspendit l'attaque qu'ils remirent au lendemain. Campés autour de l'enceinte consulaire, ils reposaient comme à la veille d'un combat, lorsqu'au milieu de la nuit, un secours inespéré arrive aux chrétiens:... Quarante bâtiments de Psara se présentent tout-à-coup à l'entrée de la rade; les brigands se débandent et fuient dans les montagnes, et les Grecs, arrachés à une mort certaine, montent à bord des navires, qui remettent aussitôt à la voile. Le consul les vit s'éloigner, sans craindre le retour des barbares, qui reparurent dans la ville honteux et n'osant lui reprocher une action capable de couvrir de gloire le nom des consuls de France dans l'Orient, si tous n'avaient pas rivalisé de zèle pour faire bénir à jamais les Bourbons dans des contrées où leur nom vénéré se rattache au souvenir de l'expédition de saint Louis, roi d'immortelle et sainte mémoire.

En opposition avec l'évidence de tant de faits qui annonçaient que tout rapprochement était désormais impossible entre les Grecs et les Turcs, on n'avait les yeux ouverts à Constantinople que sur les moyens de concilier des hommes aussi opposés que les Grecs et les Barbares moins dans l'intérêt de l'humanité que

dans celui de la politique, qui voulait s'opposer à une rupture entre la Russie et la Porte Ottomane. Celle-ci, pour masquer ses projets d'extermination, avait déja fait parler le faux hiérophante, dont l'encyclique avait été lacérée et anathématisée par le clergé du Péloponèse.

Cependant on persistait à croire à Péra qu'on pourrait interposer une sorte de patronage entre des maîtres irrités et des esclaves qui se relevaient avec toute la supériorité des souvenirs de leurs ancêtres, et qu'on parviendrait au moins à gagner du temps. Dans cette double pensée, on songea à occuper le tapis, en proposant une amnistie. Des commissaires des quatre grandes puissances devaient se rendre à Hydra avec des envoyés du sultan, pour aviser aux moyens de conciliation, sans examiner sur quelle base on traiterait, quand un des personnages qu'on devait charger de prendre part à cette espèce de négociation, fit, dit-on, les observations suivantes.

La Grèce ne peut plus rentrer dans sa condition première. En vain la Porte Ottomane prodiguerait les firmans pour annoncer l'oubli du passé; sa volonté, les engagements par lesquels elle se lierait vis-à-vis de la chrétienté, seraient illusoires, parce qu'elle n'a plus le pouvoir de tenir ses promesses. Le fanatisme, la soif du sang et du pillage, le cri d'effroi du sultan, ont soulevé les Turcs asiatiques. Avant qu'ils quittent les armes, la population chrétienne, qu'on veut ramener au devoir, aura disparu en détail, à moins d'un miracle de la Providence. Dans les paroles de

Sa Hautesse relatives à l'amnistie, qui annoncent clémence et pardon quand les massacres continuent de toutes parts, on remarque, malgré une perversité apparente, qu'il y a plutôt dissolution de toute espèce d'autorité suprême que mauvaise foi; car il ne paraît pas encore que le divan ait adopté la maxime désastreuse du satrape de l'Épire : *gouverner c'est tromper.*

On dit qu'il faut ménager à l'empire ottoman les moyens de maintenir la paix avec la Russie. Hélas! c'est à peu près vivre au jour le jour; car qu'est-ce qu'une paix entre la toute-puissance et la faiblesse, si ce n'est une trêve éphémère? D'ailleurs, avant d'entrer sérieusement en accommodement, le sultan doit songer à dompter ses propres soldats. On a ouvert les barrières à la licence en armant une population féroce; et son exaspération est telle, que, le 15 septembre dernier, on tirait à Lesbos sur un bâtiment français, parce qu'on croyait que son pavillon couvrait un navire russe, nom qu'il suffit de prononcer pour faire rugir tout musulman. Qu'on cesse donc de s'y méprendre. La Russie, qui connaît aussi bien que nous les Turcs, doit leur imposer la paix. Elle y est forcée par une nécessité plus puissante que la volonté de son souverain, à moins qu'elle ne consente à ratifier les forfaits du gouvernement turc, et à marcher à la suite de toutes les légations européennes à Constantinople.

Pour ce qui est de l'équilibre politique qu'on met en avant, acception faite de la force d'inertie et de

la puissance de l'habitude, il restait à déterminer quel poids réel mettrait dans la balance du monde l'empire des Paléologues, lorsque Mahomet II dominait depuis long-temps dans le faible conseil d'Augustule, pour se faire une idée de l'importance actuelle de la Turquie dans les résolutions de la politique européenne. La question de la puissance militaire serait également résolue, en réflechissant que, s'il suffit alors au conquérant de tomber dans le port de Constantinople avec quelques barques traînées à travers les montagnes, pour renverser un empire qui n'existait plus que de nom, on en conclurait que le sort éprouvé par le *labarum* est réservé au croissant; car la chose est beaucoup plus facile, depuis qu'il existe vingt vaisseaux de ligne à Sébastopolis. L'accroissement de puissance qu'on craint arrivera donc tôt ou tard, à moins que de nouvelles combinaisons ne s'opposent à cet évènement.

Nous en dirons autant relativement aux intérêts commerciaux de la France. Qu'on se garde bien de les confondre, ni ceux de l'Europe entière, avec les intérêts de quelques Francs fixés pour toujours en Orient, où ils vivent, en dépit de nos lois, sous le beau ciel de ce climat, et étrangers à leur mère-patrie; car ce serait déplacer la question en passant des vues générales à des spécialités diamétralement opposées.

Le commerce des Européens dans le Levant n'est et ne fut jamais rien que par les Grecs. Anéantis, il se réduirait aux besoins particuliers des Turcs, ré-

duits maintenant à une monnaie presque fictive, qui n'auraient à échanger que quelques produits spontanés de leur sol contre l'importation de l'Europe. Victorieux, tout renaît au contraire avec les Hellènes. Une nouvelle carrière et des débouchés importants s'ouvrent à l'industrie humaine, et le monde retrouve l'Atlantide de Platon, qui était ensevelie depuis des siècles sous le cataclysme ignominieux de la barbarie. Mais ce n'est pas le moment d'entrer dans les vastes considérations que comporte cet objet; retournons à la question qui nous occupe.

On parle de médiation afin d'opérer un rapprochement entre les Turcs et les Grecs. *Les quatre grandes puissances amies y interviendront; on présentera une déclaration aux rebelles...* Je m'arrête à ce mot qui préjuge la question, en condamnant les Grecs et en décelant l'esprit de partialité dans lequel on procédera. Je demanderai maintenant comment on entrera seulement en pourparlers? de quelle manière on établira la discussion?... Mais que dis-je? il me semble qu'il faudrait au préalable que le passé n'eût pas existé, afin qu'on n'eût point à effacer les souvenirs qu'il a laissés, et les conséquences inévitables qui en résulteront. Cette considération est digne d'une sérieuse attention.

Nous demanderons ensuite, si les Grecs, plus habiles que les puissances médiatrices à lire dans leur avenir, rejettent leur intervention, si elles deviendront alors hostiles à leur égard. Qu'on ait vu de sang-froid le chef de l'église orthodoxe pendu au

milieu des pompes du culte, les cadavres de plusieurs milliers de chrétiens élevés sur des pals, accrochés à des gibets, gisants dans les ruisseaux, abandonnés aux chiens et aux oiseaux de proie, cela peut se concevoir : on ne les avait pas assassinés. Mais voudrait-on devenir les auxiliaires de leurs bourreaux ? Non, sans doute. Contentons-nous donc de supposer qu'en prenant une attitude menaçante on détermine les Grecs à reprendre leurs fers : pourra-t-on, dans cette hypothèse, leur refuser des sûretés pour leur vie, celle de leurs familles et de leurs propriétés ? Qui les garantira dans un pays où il n'existe pas de gouvernement, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à la libre disposition de vie et de mort qui appartient non-seulement au sultan, à ses délégués, mais au moindre aga, et dans les temps actuels, à tout individu coiffé d'un turban, qui a le droit privé du glaive, par cela seul qu'il est mahométan ? Cette garantie viendrait-elle donc de la part des puissances médiatrices ? Quel homme, connaissant les habitudes et les mœurs de la Turquie, voudrait accepter une pareille responsabilité pour son pays ? Fera-t-on, dans ce cas la guerre, pour redresser une foule d'injustices et d'assassinats partiels ? car tels sont les rapports établis depuis la conquête jusqu'à nos jours, entre les Turcs et les chrétiens, que les fils d'Islam n'ont jamais cessé de régir avec une verge de fer. Faut-il présumer que les mœurs de quatre siècles vont changer sur la sommation de quelques Européens ? ou plutôt n'est-il pas raisonnable de croire que les religions et les positions

sociales s'étant froissées, tout nagerait dans le sang, dès qu'on aurait remis les opprimés sous la main des oppresseurs ?

Qu'on renonce donc, quand il en est temps encore, aux idées chimériques de médiation et de patronage. Les Grecs, comme les Hollandais de Philippe II, ayant conquis dans le commerce, auquel un fisc avide, mais imprévoyant, leur a permis de se livrer, des armes pour combattre leurs tyrans, il n'y a plus pour eux, après l'aurore de l'émancipation qu'ils ont entrevue, que le néant ou la liberté.

Ces sages observations n'étaient plus de saison quand elles parvinrent à Constantinople ; la Porte avait déclaré aux Harmostes des quatre grandes puissances qu'elle n'admettrait aucune espèce de médiation ; et comme elle ne les avait pas priés de se mêler de ses affaires, elle dédaigna avec raison de donner d'autres explications. Enivrée du succès de son capitan-pacha, qui avait détruit la marine marchande de Galaxidi, elle croyait le Péloponèse subjugué. Ainsi, au lieu d'envoyer des négociateurs à Hydra, elle s'était hâtée de charger le kiaya-bey de passer en Morée pour y mettre le séquestre sur les biens des Grecs émigrés. Il devait ensuite en dresser un état, *rendre* les propriétés aux raïas demeurés fidèles, ce qui était facile à exécuter, car tout le monde était compromis. Le reïs-effendi fit communiquer cette mesure à l'ambassadeur d'une puissance étrangère, qui la trouva fort judicieuse, parce qu'il était sans doute aussi bien informé que le divan de l'état des affaires de Sa Hau-

tesse. Le bâtiment qui devait transporter le lord-commissaire aux confiscations était au moment d'appareiller, quand on eut connaissance de la prise de Tripolitza.

Afin de ne pas avoir l'air de reculer, on fit partir deux espèces de maîtres des requêtes, sur le compte desquels on n'a jamais eu de renseignements. Il en fut de même de je ne sais quels émissaires de la Porte, qui se rendirent dans l'île de Crète pour y promulguer le mandement apostolique du faux patriarche; ils disparurent, dit-on, *dans le sein des nymphes humides* : εἰς ταῖς Νεραΐδαις.

La Grèce ne devait plus avoir de rapprochements avec ses oppresseurs que pour les combattre, et ses bienfaiteurs recueillaient de toutes parts des tributs d'amour. Dès qu'un bâtiment de la marine royale de France paraissait en vue des îles de l'Archipel, son approche était annoncée par des chants d'alégresse. MM. le Normand de Kergrist et Bégon de la Roussière avaient rendu tant de services aux chrétiens, que la corvette *l'Écho* et le brick *l'Olivier* étaient accueillis partout avec de tels transports de joie, que les Turcs auraient pu en concevoir de l'ombrage, si ceux qui les commandaient n'avaient tendu une main également secourable à tous les infortunés. Toute la marine du roi très-chrétien était dans ce cas; il restait à l'amiral Halgan à jeter les bases d'une reconnaissance éternelle entre la France et les Hellènes.

Parti de Smyrne à bord de la frégate *la Guerrière*, il arriva bientôt aux rivages de l'Attique. Athènes

était au pouvoir des Turcs. « *Des récoltes sur pied*, « écrivait-il, *au milieu d'un pays désolé, font* « *naître plus d'une pensée; si l'Europe, avec sa* « *haute civilisation n'arrête la marche funèbre des* « *évènements.... Être ou n'être pas, voilà toute la* « *question pour les Grecs. Est-il plus naturel de* « *voir des Tartares que des chrétiens exister dans* « *cette partie de l'Europe?* »

Cinq cents Schypetars mahométans et trois cents Turcs indigènes occupaient l'acropole. La ville, déjà très-maltraitée, offrait l'image d'une place prise d'assaut. Les maisons étaient ouvertes; les portes, les fenêtres et les planchers en avaient disparu. Il ne subsistait, en beaucoup d'endroits, que des murs noircis par la fumée, et les barbares rallumaient chaque jour des incendies partiels. Le couvent français des capucins avait été réduit en cendre; les bas-reliefs du monument de la tribu Acamantide, qui en faisait partie, gisaient calcinés et mutilés parmi les décombres. Des débris immondes, des restes de cadavres d'hommes et d'animaux souillaient les rues, dont le silence était à peine interrompu le jour par les pas d'une patrouille ou de quelques cavaliers, qui sortaient pour aller à la découverte; la population entière de l'Attique avait disparu.

Comme au temps où les Grecs furent obligés de fuir devant les hordes de Xerxès, leurs descendants forcés d'abandonner le continent à l'approche d'autres barbares, s'étaient retirés dans l'île de Salamine, avec les images et les dépouilles des temples du Seigneur

qu'ils avaient soustraites à la rapacité des Turcs. Entourés d'ennemis, en proie aux besoins, seuls avec leurs tristes pensées, mais pleins d'avenir; car ressuscités vainqueurs, ils ne comptaient leurs revers que comme des épreuves envoyées par le Dieu auquel ils avaient placé leur confiance; ils conservaient dans le malheur l'attitude héroïque de la plus sublime résignation. Vainement les Ottomans avaient *daigné leur accorder la grace de venir faire la récolte, à condition de payer les tributs accoutumés*; ils avaient rejeté cette offre avec hauteur, en disant : *qu'ils ne voudraient pas même, si le sort des armes les remettait en leur pouvoir, s'abaisser à leur demander la vie.*

Réunis aux populations d'Éleusis et de Condura, bourgade de la Mégaride, les Grecs vivaient, campés par familles, au milieu d'une île *nourricière d'abeilles*, mais qui ne fournit presque rien aux besoins des hommes. Le couvert d'un olivier rabougri, l'ombre d'un rocher, les grottes, étaient des lieux enviés, qu'on tirait par fois au sort pour abriter les vieillards, les malades, les femmes et les enfants. On éprouvait, au reste, les plus cruelles privations, et la plus pressante de toutes était la soif. Exposés à l'ardeur dévorante du soleil, les femmes qui nourrissaient partageaient quelquefois le lait destiné à leurs enfants entre eux et les blessés, et le déclin du jour était pour les réfugiés une espèce de retour à la vie.

Ils s'embarquaient alors furtivement pour aller picorer des raisins sur le continent, tandis que les

autres voguaient vers des sources connues, pour y faire de l'eau, au risque d'être fusillés par l'ennemi embusqué sur les plages. Avec quelle joie on rentrait dans l'île, chargé de quelques uns des fruits de la terre de Cécrops; et de tonneaux d'eau puisés dans ces fontaines toujours sacrées (car on les nomme encore *agiasma*), qui étaient au pouvoir de l'étranger.

Cet état de choses durait depuis plus de deux mois, pendant lesquels on avait eu à supporter l'atmosphère embrasée par la canicule, quand un cri de joie annonça l'apparition de la *Guerrière*! Le nom de Thémistocle ne retentit peut-être jamais avec plus d'enthousiasme sur ces plages. C'était le premier vaisseau ami que les Grecs revoyaient, après des jours de désolation. Ses sabords béants, garnis de canons, ne portaient que des armes protectrices du malheur; l'amiral qui le commandait, était un ami de l'humanité, et son pavillon, celui des Bourbons toujours propices aux Grecs... Le peuple accourt aussitôt en foule au rivage, un Athénien coiffé d'un casque antique, s'en détache, monté sur une nacelle; il s'approche en demandant à parler à l'amiral Halgan, qui ordonne de le laisser aborder. Il trouve des hommes disposés à plaindre les malheurs de ses compatriotes et il y est sensible. On s'informe des réfugiés qui se trouvent dans l'île de Salamine, il soupire; on parle de la condition précaire et des dangers d'un peuple dont l'insurrection était regardée comme prématurée; il répond avec fierté : *Nous les avons prévus ces dan-*

gers, beaucoup d'entre nous succomberont, mais ceux qui leur survivront seront libres.

A ces mots, qui semblaient sortir du fond des tombeaux d'Harmodius et d'Aristogiton, des larmes mouillent les yeux des Français : *enfants d'une race héroïque*, dirent-ils, *les Grecs méritent d'être libres.* Tous les braves sont frères, le guerrier qui avait semblé étranger, à cause de son costume, est traité gracieusement, et renvoyé avec des paroles de bienveillance et d'amitié. Le soleil qui blanchissait dans ce moment les faîtes du Pentelique, ayant éclairé le sable doré des plages de l'Attique et l'île de Salamine, il n'y eut pas un seul marin français qui ne fît des vœux pour la cause des Hellènes.

Le vaisseau voguait sur le champ de bataille, témoin de la gloire de Thémistocle, on se trouvait à quelques encablures du cénotaphe de ce héros, et la brise parfumée qui se jouait dans les voiles partait de cette terre *où règnent un souffle divin et des génies amis des hommes* (1). Quelques fumées qui s'élevaient des foyers établis dans l'île, auraient fait croire jadis aux nautoniers que les Grecs, couronnés de mélisse, offraient des hécatombes aux mânes d'Aïax, fils de Telamon ; mais c'était la nourriture de la douleur que les femmes athéniennes préparaient. Des racines sauvages, bouillies avec quelques poignées de farine de maïs, des poissons que les pêcheurs harponnaient dans le canal d'Éleusis,

(1) Les Martyrs. Chateaubriand.

qu'on faisait rôtir sur la braise ardente, et des pains cuits sous la cendre, qu'on se partageait religieusement entre familles, pour nourrir des êtres que la fièvre du courage soutenait plus efficacement que de pareils aliments; telle était la cause de ce spectacle, aussi imposant, peut-être, que les sites historiques dont on était entouré. On donna aux chrétiens la nouvelle de la rentrée de la flotte du capitan pacha dans l'Hellespont. Ils venaient d'apprendre la prise de Tripolitza, ils étaient informés de la victoire que leurs frères avaient remportée aux Thermopyles, et ils se flattaient de rentrer bientôt dans l'Attique.

C'était sous ces auspices, alors fort incertains, que l'amiral Halgan quitta les Grecs, pour reprendre la mer. En approchant des îles, il recueillait, avec les témoignages d'affection qu'on prodiguait aux Français, ceux de l'opinion publique relativement aux évènements de la Hellade. Il avait entendu la résolution des habitants de l'Attique; ailleurs un Grec lui parlait en ces termes : « Que la Morée et « l'Archipel soient libres, à la charge d'un tribut « annuel, garanti par les puissances, que nous « paierons, autant que le gouvernement turc sub- « sistera en Europe. Dans cet état de choses, notre « beau pays se remplira d'habitants accourus de toutes « les parties du monde, tandis que les Turcs, épars « dans ces contrées, se retireront spontanément. Si « la chrétienté n'écoute point ce vœu, qu'elle aban- « donne alors la question à elle-même. Les cendres

« de la Grèce sont fécondes, et peut-être il s'élèvera « un grand homme parmi nous. Le sang des proches « crie vengeance des deux côtés, il n'y a point de « réconciliation possible; sur le bruit seul qui se ré- « pandrait d'un rapprochement forcé, la Grèce épou- « vantée imiterait le noble exemple de Parga. »

C'est ainsi que les Grecs s'exprimaient en repoussant toute idée de domination, et l'amiral qui acquérait de toutes parts la conviction de l'impossibilité d'une amnistie, après avoir prolongé la côte orientale de l'Attique, vint mouiller à Thauricos, que les modernes surnomment la Mandri.

Aucune voix humaine ne se faisait entendre dans cette région, et vingt-quatre heures s'étaient écoulées, quand un berger des environs de Marathon, attiré par la présence de la frégate, osa s'approcher du rivage. Il avait laissé son troupeau dans les escarpements du Pentelique, il regardait le vaisseau en soupirant, mais il hésitait à manifester le désir d'être reçu sur son bord, quand l'amiral lui proposa de l'embarquer. — *Nous te conduirons où tu voudras; as-tu une famille? — Je l'ai fait passer à Céos. — Nous l'y transporterons. — Hélas! vous êtes de si grands seigneurs, et cela coûte si cher. — Eh! combien crois-tu que je te demanderai? — Je l'ignore, mais je n'ai qu'une piastre* (14 sous) *vaillant. — Donne ta bourse*; il la présente. — *Et mes moutons! — Où sont-ils? — Là-haut. — Amène-les. — J'en ai beaucoup! — N'importe, nous nous en chargeons.* L'amiral qui avait reçu la bourse du pâtre,

la remplit pendant ce temps, et quand il reparut, il la lui remit. — *Tiens, voilà le prix de ton passage, nous t'en faisons présent...* Il ne pouvait en croire ses yeux, et son bonheur fut au comble lorsqu'on l'embarqua avec son troupeau, pour le transporter à Céos, où il retrouva sa femme et ses enfants !..... Bon amiral Halgan, le berger de la Diacrie croira sans doute avec raison, que vous étiez un de ces génies bienfaisans, exilés depuis long-temps de l'Attique, qui reparûtes sur ses bords afin de l'enrichir et de le sauver.

Vers le même temps, M. Voutier, élève de première classe de la marine royale de France, qui avait donné sa démission pour embrasser la cause des Grecs, arrivait à Mélos. Cet officier marchant sur les traces des preux qui quittaient parfois l'*ost* du prince, quand la paix enchaînait leurs bras, *pour courre sus aux mécréans*, avait voulu, à l'exemple des aventuriers généreux de nos familles historiques, *guerroyer à ses risques et dam contre les Agarènes*. Il s'était trouvé au siége de Tripolitza, et il abordait dans l'île que nous venons de nommer, afin de concourir à la campagne de Crète, qu'on se proposait d'entreprendre. Il voyageait accompagné d'un valaque de Bukarest, secrétaire de D. Hypsilantis, avec lequel il se proposait de passer à Spakia, pour y prendre connaissance des affaires des insurgés; mais ayant rencontré deux de leurs députés, qui lui apprirent ce qu'il voulait sans doute savoir, il se hâta de rentrer en Morée.

Le sénat venait de décréter, sur la proposition de D. Hypsilantis, que dix huit cents hommes seraient mis sous les ordres de Michel Comnène Aphendoulieff, pour se rendre dans l'île de Crète. Vingt bâtiments d'Hydra, de Spetzia et de Psara, choisis parmi ceux du plus fort échantillon, devaient les y transporter, et établir des croisières devant les ports qui étaient occupés par les Turcs. Leurs instructions portaient l'injonction de s'approcher, tous les sept à huit jours, des places fortes, d'y donner l'alarme en les canonnant, afin d'en épouvanter les garnisons, et de les obliger à s'y tenir renfermées, tandis que les insurgés les resserreraient le plus possible par terre. On mettait en même temps en commission trois vaisseaux hydriotes, pour faire une tournée dans les îles et sur les côtes de l'Asie-Mineure, afin de recueillir tous les Grecs Crétois, dont le nombre était évalué à sept ou huit mille, qu'ils rameneraient dans leur patrie, pour renforcer le parti de l'insurrection. Enfin, on résolut, à l'exemple des Grecs après la défaite des Perses à Salamine, que six vaisseaux seraient désignés par l'amirauté d'Hydra, pour percevoir les mêmes tributs que les îles payaient ci-devant au sultan.

Les commissaires étaient autorisés, au lieu d'argent, d'accepter la moitié des impôts, ou la totalité, suivant l'exigeance des cas, en produits territoriaux. Dans cette hypothèse, ils devaient diriger les denrées céréales vers la Crète, île qui ne produit pas une quantité suffisante de grains pour la consommation

de ses habitants, tandis que les produits, tels que les cotons, huiles, laines, cire, miel, seraient apportés à Hydra, pour y être vendus aux enchères, au profit du trésor public.

A peu près à cette époque, D. Hypsilantis qui était de retour de son inutile promenade dans la partie septentrionale du Péloponèse reçut des députés du mont Olympe. Les habitants qui s'étaient insurgés demandaient des secours en armes, en munitions et quelques officiers pour les diriger. On désigna M. Raybaud pour commander l'artillerie de montagne qu'on leur accorda et, en vertu d'une commission qui lui fut délivrée le $\frac{30}{17}$ novembre à Argos par Hypsilantis, il partit avec un Bessarabien nommé Sala, pour l'île de Ténos, d'où ils devaient se rendre par mer au mont Olympe.

La date de ce brevet fixe l'époque de la translation du gouvernement à Argos. Les Grecs, harassés par les fatigues, mal nourris, habitant dans une ville remplie de cadavres privés de sépulture, languissaient, atteints des maux, dont la colère d'Apollon frappa l'armée des Atrides aux champs troyens. La peste se répandant de proche en proche, avait gagné plusieurs cantons; mais Tripolitza semblait être le principal foyer des maladies, et il fallut transporter le siége du gouvernement à Argos. C'était là qu'étaient convoqués pour la première fois, depuis qu'elle descendit du rang des nations, les états-généraux de la Hellade qui renaissait avec le prestige de tous les souvenirs de son illustration héroïque. Mais avant de

fixer l'attention du lecteur sur ce congrès, il convient de parler des dernières luttes d'une campagne improvisée, dans laquelle des pâtres armés de fusils de chasse, de frondes, de hoyaux et d'instruments aratoires, terrassèrent leurs oppresseurs.

On a vu par ce qui précède, que sans l'assistance de quelques étrangers cupides, la Hellade entière aurait été affranchie presque au début de son insurrection. Les Grecs, depuis ce temps, n'entrevirent plus le succès de leur indépendance qu'à travers un avenir parsemé d'orages. Comme ils n'avaient rien calculé, ni prévu militairement, ils avaient nécessairement éprouvé des revers. Ce n'était même que par des revers qu'ils pouvaient redevenir une nation, car si leur émancipation avait été le résultat immédiat d'une secousse, ils seraient peut-être tombés de la servitude dans l'anarchie; leurs malheurs, considérés sous ce point de vue, portaient ainsi avec eux une sorte de compensation.

La vertu a ses temps d'épreuve pour les peuples, comme pour les individus. Victorieux sur un point, les Grecs succombaient souvent dans une autre contrée, sans que leur gloire fût entachée; car les triomphes de leurs ennemis étaient toujours marqués au coin de la perfidie et de la lâcheté. Ainsi, tandis qu'on colportait, avec un zèle particulier, dans tous les coins de l'Archipel, la pastorale du faux patriarche, et les paroles de paix du sultan, le selictar du capitan pacha répandait la désolation dans la Samothrace.

Cette île, que le sacerdoce antique avait choisie pour en faire le sanctuaire des mystères auxquels Orphée, Hercule, Agamemnon et Philippe roi de Macédoine, avaient été initiés; privée de l'autel des dieux Cabires, a conservé quelque chose de mystique jusqu'à nos jours. Les femmes restées en possession de prédire l'avenir, y remplacent les hiérophantes; mais au lieu de héros et de rois, on ne voit plus aborder sur ses rivages que quelques matelots grecs qui viennent acheter des amulettes afin d'obtenir des vents propices, ainsi que de vielles *bonnes* (*vaiai*), chargées de consulter, si un amant chéri restera fidèle à leur *fille d'ame*, ou s'il lui rendra son amour quand il a trahi ses serments. Trois cents familles grecques répandues dans cette île, satisfaites d'errer sous les ombrages frais de ses vallées, contentes du lait et des toisons de leurs brebis, y vivaient en paix, sans se douter de la conflagration qui embrasait la Grèce, quand les Turcs y abordèrent.

Jour de deuil! la terreur et la mort se répandent aussitôt dans l'île. Le village de Castro est livré aux flammes, les Turcs parcourent les campagnes, ils fouillent les bois et les vallées. Les femmes et les enfants, abandonnés à leur luxure, sont ensuite chargés de chaînes; la population mâle est égorgée, à l'exception de quelques individus qu'on met en réserve pour être pendus aux vergues des vaisseaux, quand le vainqueur fera son entrée à Constantinople. On les entraîne garottés avec leurs innocentes familles à bord des navires, sur lesquels on embarque

avec eux des cargaisons de têtes, destinées à orner la porte du palais des sultans ! Tribut de rigueur, car les femmes condamnées *aux lieux infâmes* (suivant le droit de la guerre des Turcs), obtinrent une commutation de peine de l'avidité de leurs maîtres, qui les vendirent, ainsi que leurs enfants, au marché de Soultanié Kalessi, où ils n'oublièrent pas de faire parade des têtes qu'ils étalèrent par piles sous les fenêtres du vice-consul de France.

Une voix pareille à celle qu'on entendit dans Rama, quand Israel pleurait la mort de ses enfants, retentit aux rives de la Chalcidique, où chacun regrettait, les uns un parent, les autres un ami. Les Grecs qui défendaient l'entrée des portes Cassandriennes, non moins affligés, résolurent d'apaiser les mânes des habitants de l'île de Samothrace, en leur offrant en sacrifice les avant-postes de l'armée turque, qui était campée aux environs de Saint-Mamas. Cet élan de courage était le dernier éclat d'un phare qui jette une lumière brillante avant de s'éteindre; car les chrétiens sentaient qu'ils allaient être bientôt forcés d'abandonner la presqu'île, dans laquelle leur bravoure s'était signalée par de mémorables faits d'armes.

Informés que le seraskér Jousouf pacha, qu'ils avaient repoussé dans huit assauts consécutifs, méditait contre eux une attaque formidable, ils résolurent de le prévenir, et de laver dans le sang des infidèles le sang des chrétiens versé dans l'île de Samothrace. La vengeance est si douce à des cœurs

ulcérés, celle des Grecs était si légitime, que les dissensions qui s'étaient élevées entre Manolis Papas, le primat Ianakos et le béotarque Diamantis cessèrent devant l'intérêt du moment. Il fallait tromper l'ennemi pour le battre plus sûrement, et les trois chefs s'étant concertés, firent intercepter, par Jousouf pacha, une lettre conçue de manière à l'informer : que huit cents Grecs se préparaient à attaquer son avant-garde, et qu'il pouvait les envelopper dans une position qu'on indiquait, sans qu'aucun d'eux échappât à ses coups. C'était un défilé que les Grecs avaient garni de pieux surmontés de ces casquettes rouges dont ils se coiffent, disposés de manière à représenter un de leurs campements isolés.

Au reçu de cet avis, Jousouf pacha s'étant inconsidérément empressé de faire monter à cheval ses Deli-bachs, ceux-ci n'aperçurent pas plutôt les prétendus insurgés, qu'ils donnèrent en plein dans le piége tendu à leur crédulité. Ils venaient de pousser le cri de guerre, lorsqu'ils furent assaillis par un feu de mousqueterie si violent, que le serasker, qui les suivait, n'arriva que pour voir trois cents de ses meilleurs soldats tués et les Grecs rentrer en bon ordre à Pinaca. Vainement il voulut les y poursuivre ; foudroyé par la canonnade d'un brick hydriote, dont on apercevait la flottaison de la partie du golfe de Salonique, où se trouvait alors la frégate de l'amiral Halgan, les Turcs durent s'arrêter à l'entrée de la presqu'île de Pallène. Cet évènement eut lieu le 31 octobre, et les Grecs apprirent le même jour, que Jousouf, qui

avait succédé à Achmet bey, venait d'être remplacé au commandement de l'armée turque, par Méhémet Abouloubod, pacha de Salonique.

C'est ici le lieu de faire entrer en scène une de ces créatures sorties du sein de la tyrannie, et formée, comme elle, pour le malheur des hommes! Méhémet Abouloubod, né parmi les peuplades chrétiennes de la Géorgie, avait été fait prisonnier par les Turcs à l'âge de dix-huit ans. Conduit à Constantinople, il y renia le Dieu de ses pères pour embrasser l'Islamisme, et deux ans après, vendu comme esclave ou mamelouck à Dgézar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, il fit ses premières armes à l'école de ce bourreau, qui ne développa sans doute que des sentiments naturels dans le cœur de son élève, tant la férocité se manifesta avec ses premières actions.

Au retour de cette campagne à jamais célèbre, dans laquelle Kléber vainquit à Héliopolis l'armée du grand visir Jousouf pacha, Méhémet Abouloubod, qui s'était trouvé à cette bataille, ne fut pas plutôt rentré à Saint-Jean-d'Acre, qu'il fut accusé d'un commerce de galanterie avec les odalisques de Dgézar. Sous ce prétexte, vrai ou supposé, plusieurs mameloucks du satrape furent égorgés; et deux d'entre eux, Abouloubod, avec un de ses camarades nommé Suleyman, parvenus à se dérober au glaive, se réfugièrent dans le magasin des poudres qui était renfermé dans le palais du tyran. Devenus ainsi les arbitres de son sort, ils menacèrent de se faire sauter, si on ne les laissait à l'instant même partir sains et saufs. Cette manière de

demander grace ne pouvait guère être refusée, et Dgézar, qu'elle étonna, leur ayant permis de se retirer, les deux amnistiés, après avoir erré pendant quelque temps, rentrèrent au service du seul maître qui pouvait leur convenir; car le crime s'attache partout au crime.

Dgézar étant mort, et Suleyman lui ayant succédé, Abouloubоud fut nommé mousselim ou gouverneur de Jaffa, et son début dans la carrière du pouvoir fut signalé par une avidité et une cruauté dont Dgézar n'avait pas donné un exemple aussi complet. Des victimes nombreuses tombaient chaque jour sous le fer des bourreaux et nulle propriété n'était respectée. Foulant aux pieds toute pudeur, il avait mis au nombre de ses exactions, l'usage de soumettre les pèlerins, que certaines idées portent à se rendre à Jérusalem ou à la Mecque, suivant la religion dans laquelle ils sont élevés, à aller lui chercher des pierres sur les côtes de la Syrie, pour élever des constructions nécessaires au service du sultan; mais qui ne servaient, au fond, qu'à voiler ses déprédations d'un zèle apparent pour la sûreté de l'état.

Quoique accommodant en fait de despotisme, Suleyman, fatigué des plaintes qui lui parvenaient chaque jour, ne put rester insensible aux cris du désespoir, et il résolut d'y mettre un terme. Il ne s'agissait que de trouver le moyen de retirer le pouvoir des mains d'Abouloubоud, et il crut le découvrir, en donnant un rendez-vous à son ancien camarade à douze ou quinze lieues de la ville. Il lui écrivit sur le ton de leur

ancienne amitié, et à peine le déprédateur s'était-il éloigné de Jaffa, qu'un nouveau mousselim s'empara de la place et en chassa pour toujours le féroce Abouloubod. Il s'enfuit au désert; et ne trouvant plus d'autre moyen de se venger, il écrivit à Constantinople qu'il avait laissé dans la ville d'où il avait été expulsé, plus de quarante millions en valeurs, dont il faisait présent au trésor impérial du sultan.

Au reçu de cette dépêche, le divan ne manqua pas d'expédier un capigi pour s'emparer des dons du fugitif. Mais loin de lui en savoir gré, lorsque l'envoyé de Sa Hautesse eut pris connaissance de l'administration d'Abouloubod, il n'eut pas plutôt fait connaître ses crimes à Constantinople, qu'un ordre émané de l'étrier impérial, fut expédié par un second capigi bachi pour *prendre la tête* du criminel.

Informé du danger qui le menaçait, Abouloubod se décida à passer en Égypte, où l'on ne fut pas étonné de lui voir trouver un asyle protecteur auprès de Méhémet Ali, à qui tout est bon, même le crime, pourvu qu'il grossisse le nombre de ses séides, d'industriels, de flibustiers et de gens de main. Un homme tel qu'Abouloubod n'était pas à dédaigner pour le fils d'un chef de voleurs, devenu à force d'intrigues et de sang répandu, le moderne Pharaon de cette terre, où sous des formes inconnues, comme les dieux impurs de la mythologie, chassés de l'Olympe par les Titans, on rencontre à chaque pas des renégats, des faussaires, des parricides, et des aventuriers, non moins méprisables que ces espèces réprou-

vées par la vieille Europe. Ainsi le proscrit trouva, non-seulement grace à la cour de Méhémet Ali, mais protection ; car celui-ci le recommanda si efficacement à Constantinople, qu'il obtint la permission de se rendre dans cette ville, où il l'adressa à son capi-Tchoadar, Nédgib effendi.

Méhémet Aboulouboub averti par l'expérience qu'on n'est pas toujours, même en Turquie, criminel impunément, se fit dans la capitale un plan de conduite opposé à celui qu'il avait tenu jusqu'alors, et il réussit si bien, grace aux recommandations de Nedgib effendi, qu'il obtint le titre de capigi bachi, avec lequel il fut expédié à Monastir, par les préposés du miry ou fisc impérial, pour recueillir la succession d'un pacha décapité, dont les dépouilles revenaient au sultan. Fidèle au système d'hypocrisie qu'il avait adopté, il s'acquitta avec tant de zèle et de probité de sa mission, qu'il parvint à faire croire qu'on avait été trompé sur son compte. Alors passant d'une extrême sévérité au comble de l'indulgence, on ne crut pouvoir assez récompenser Abouloubou, qu'en le nommant pacha à trois queues de Salonique, où il fit son entrée le 20 octobre 1821.

C'était avec cet être perfide, qu'un homme de bien, connu par ses sentiments royalistes, attaché de cœur à la dynastie des Bourbons, dont il ne craignait pas de défendre la légitimité à une époque où tout fléchissait devant l'homme du destin, M. Bottu, consul de France, allait se trouver en rapport pour soutenir et défendre les droits du pavillon royal

confié à ses soins. Méhémet Abouloubond avait alors dépassé sa cinquantième année; une barbe blanche, quoique peu avancé en âge, ombrageait sa poitrine, et sa taille élevée, une constitution forte, des manières libres, auraient déposé en sa faveur, si un œil gris, des mouvements brusques et un rire sardonique, n'eussent fait reconnaître en lui le type caractéristique d'Ali, pacha de Janina, dont le visage ne trahit jamais la pensée; à moins qu'il n'eût pas intérêt à la tenir renfermée dans son sein.

Abouloubond l'emportait sur Ali Tébélen pour en imposer au vulgaire, parce qu'il n'était pas sans doute parvenu, comme celui-ci, au comble de la fortune. Simple dans sa mise, son habillement était le même en été comme en hiver; et contre l'usage des grands de l'Orient, il ne portait jamais de pelisse. Sobre et frugal, il s'abstenait de vin, et on pouvait lui appliquer ces mots de Suetone, *fastidii vinum quia jam sitit cruore;* car il n'était altéré que de sang! N'ayant aucune heure fixe pour dormir, il ne reposait que sur un sopha recouvert d'un tapis de peaux de gazelles, en se faisant enlacer des bras d'une voluptueuse odalisque, qui couchait, dit-on, en travers sur sa poitrine. Du reste, l'état de sa maison était entièrement militaire; des armes suspendues aux murs de ses chambres en faisaient le seul ornement, et ses cours remplies de chevaux enharnachés donnaient à son sérail l'aspect d'un camp, dont le chef et l'entourage étaient toujours prêts à marcher à l'ennemi.

Nous avons rapporté comment Achmet bey avait repoussé les insurgés dans la presqu'île de Cassandria, et les vains efforts du serasker Jousouf pour s'emparer de cette position. Rien ne pouvait être plus agréable que ces revers à Méhémet Abouloubod, qui entrevoyait à les surpasser un moyen de fortune et de grands avantages dans l'avenir auprès de son gouvernement. Il avait acquis, non des connaissances militaires pendant la guerre d'Égypte contre les Français, mais cette inspiration qui décide souvent de la victoire. Il sentait cependant qu'il lui serait plus facile de soumettre les rebelles de son gouvernement, et surtout le mont Athos, par la ruse que par la force; mais comme il fallait avant tout tirer l'épée, il ne fut pas plus tôt reconnu dans sa qualité de visir de la Macédoine cisaxienne, qu'il se décida à marcher contre la presqu'île de Cassandria.

Abouloubod invita, en conséquence, les chefs civils et militaires de Salonique à se rendre chez lui, immédiatement après la cérémonie de son investiture. Il leur dit que son intention était d'agir avec autant de célérité que de vigueur auprès des insurgés, mais en même temps de protéger efficacement les Grecs qui ne se seraient pas révoltés ou qui se soumettraient: que tels étaient les ordres du Grand Seigneur, et qu'il les engageait à le seconder pour faire cesser toute espèce de violence; en leur signifiant qu'il était décidé à punir avec la plus grande rigueur quiconque contreviendrait à cette détermination.

Cette conduite du visir produisit le meilleur effet

sur l'esprit des Grecs, qui le bénissaient et afin de mieux les abuser encore, connaissant la juste haine qu'ils portaient aux Juifs, il affecta de les traiter avec rigueur en leur imposant de fortes contributions pour subvenir aux besoins de la guerre. Il caressa ensuite les Européens, et il porta la courtoisie jusqu'à dire au drogman de France : *qu'ayant aperçu, le jour de son entrée à Salonique, la corvette de S. M. la Lamproie et les officiers de son état major, s'il avait seulement cent grenadiers français, il serait sûr de soumettre tous les insurgés de la Macédoine.* Peu de jours après cet entretien, Abouloubod partit pour Cassandria, où il releva le sérasker Jousouf pacha, qui revint prendre le gouvernement de Salonique.

Il nous reste maintenant à faire connaître le récit de cette expédition, telle qu'elle a été racontée par Abouloubod et par le Grecs; afin que le lecteur en comparant ces rapports juge, par l'exagération de l'un et de l'autre, de la difficulté qu'on rencontre à écrire l'histoire de deux peuples également intéressés à déprécier leurs adversaires.

Depuis leurs derniers succès, les Grecs, quoique en proie à une épidémie, et affaiblis par les divisions intestines qui les travaillaient, avaient repris une telle confiance, qu'ils se regardaient désormais comme maîtres de la presqu'île de Pallène. Cependant, à l'arrivée du nouveau sérasker, ils replièrent prudemment leurs postes derrière le Dioryctos ou fossé qui défendait leurs positions avancées; et les relations de

leurs chefs, que nous avons sous les yeux, font mention d'un combat à leur avantage qui aurait eu lieu dans la matinée du 11 novembre.

Suivant leur récit, l'action s'engagea sur toute la ligne entre des forces inégales; car les Turcs étaient au nombre de plus de quatorze mille, tandis que les insurgés avaient à peine trois mille hommes à leur opposer. Malgré cette énorme disproportion, les mahométans ne firent aucun progrès tant que dura le jour, à cause de la rapidité des mouvements des Grecs, qui se portaient partout où les barbares chargeaient en masses. Mais quand la nuit fut venue, Abouloubod ayant réussi à combler le fossé avec des fascines, sa cavalerie pénétra dans la presqu'île, et, les portes cassandriennes étant forcées, les canonniers grecs furent sabrés sur leurs pièces. Alors les insurgés se seraient repliés sur la bourgade de Pinaca, située à trois quarts de lieue loin du col de l'isthme, au versant occidental des montagnes qui bordent le golfe de Saint-Mamas, où on se serait battu avec une telle fureur, qu'on se saisit corps à corps, en luttant avec toutes les ressources du désespoir.

Mais le récit du pacha turc nous paraît plus vraisemblable, à cela près seulement, qu'il refuse toute espèce de courage aux chrétiens; tandis que nous savons que le béotarque Diamantis, comme un autre Ajax, maudit vingt fois les ténèbres qui dérobaient aux yeux de leurs ennemis les traits de bravoure et d'audace des Hellènes.

Abouloubоud pacha raconte à son tour qu'après avoir employé les premiers jours de son arrivée à reconnaître ses positions, tandis que son prédecesseur Jousouf, qui était revenu, le cœur plein de dépit, gérer le gouvernement de Salonique, répandait les nouvelles les plus sinistres contre ses opérations; il se détermina à attaquer les Grecs de front, sans douter un seul instant du succès pour lequel il avait tout calculé et prévu.

Dans la matinée du 11 novembre, Méhémet Abouloubоud ayant tout disposé pour un assaut général, fit sommer les Grecs de se rendre, en leur offrant amnistie et pardon général du passé. La démarche était loyale; mais ceux-ci, ne voyant dans cette action qu'un effet de la crainte accoutumée des Turcs, et habitués jusque là à repousser leurs efforts avec succès, rejetèrent toute espèce de proposition. Cependant le visir crut devoir réitérer à l'entrée de la nuit la même sommation, en les prévenant qu'ils seraient attaqués à onze heures et en leur faisant connaître le signal du combat.

En effet, à l'heure indiquée et au coup de canon annoncé, Abouloubоud, qui avait fait ranger en bataille sa cavalerie, commanda le mouvement. Il marchait à la tête des assaillants, et ayant comblé le fossé avec des fascines, il entra au milieu d'une grêle de balles dans la presqu'île, où les Grecs n'eurent pas plus tôt remarqué l'inutilité de leur premier feu pour arrêter l'ennemi, qu'ils se débandèrent, tandis que leur chef Manoli Papas se hâta de gagner les mon-

tagnes (1). Le visir ordonna alors à sa cavalerie de poursuivre les fuyards en faisant main basse sur ceux qu'ils trouveraient armés, mais en épargnant les paysans, les femmes et les enfants.

Un grand nombre de Grecs tombèrent ainsi au pouvoir des vainqueurs; et Abouloubоud, fidèle au système d'humanité, qu'il s'était proposé de suivre jusqu'à l'entière exécution de ses projets, ayant fait amener les esclaves devant lui, les déclara libres. Afin de tout concilier, il fixa à un prix élevé la rançon de ceux qu'il affranchissait, et qu'il compta à ses soldats, auxquels il fixa le nombre de jours pendant lesquels ils continueraient à butiner. Il ne parut même pas trop fâché d'apprendre que les insurgés s'étaient embarqués sur des vaisseaux hydriotes qui croisaient dans le golfe. Il employa ensuite plusieurs jours à interroger les captifs qu'on lui amenait, les admonestant avec douceur, les consolant, et, (tant son hypocrisie était profonde) dans une de ces sortes d'audiences prévôtales, on le vit donner ses propres chaussures à un vieillard grec qui marchait nu pieds. Enfin si Abouloubоud eût été sincère, il aurait fait dans l'histoire la critique des césars Tite et Vespasien, qui vendirent le peuple de Dieu aux enchères publiques, parce qu'il avait osé résister aux Romains; car, dès qu'il avait réuni quelques populations chrétiennes, il les renvoyait sous bonne escorte dans leurs villages.

(1) Le visir passe ici sous silence la conduite du béotarque Diamantis, et tout ce qui est à l'avantage des Grecs.

Sur ces entrefaites, on vit arriver à Salonique plusieurs courriers porteurs du firman impérial qui confirmait Abouloubod au sangiac de Macédoine; et comme on les dirigea vers la presqu'île de Pallène, où il se trouvait alors, M. Bottu, consul de France, saisit cette occasion pour envoyer deux personnes de sa légation complimenter le vainqueur philanthrope. Celui-ci, sensible à cette attention, leur dit qu'il reconnaissait en cette circonstance la *galanterie française*, et ne voulut pas qu'ils eussent d'autre tente ni d'autre table que la sienne. Il les combla d'attentions; et pendant les deux jours qu'ils passèrent dans son camp, il leur donna un officier pour les conduire dans la presqu'île et leur montrer tous les lieux où l'action s'était passée, sans paraître donner une grande importance au succès qu'il avait obtenu.

Non moins modeste à son retour à Salonique, Méhémet Abouloubod répondit aux compliments qu'on lui adressait, en disant : « que si Cassandria n'avait « pas été emportée plus tôt, c'était la faute de ceux qui « l'avaient attaquée et que la crainte d'être envoyés en- « suite en Morée, leur avait ainsi fait traîner l'affaire « en longueur dans un intérêt particulier. » Il en était de même de la soumission de la péninsule de Sithonia ou Longos, qui se rendit sur une simple sommation. Satisfait d'ôter aux Grecs les armes et quelques pièces de canon, qui furent envoyées à Salonique, le visir respecta les habitants dans leurs personnes ainsi que dans leurs propriétés. C'était le premier Turc à face humaine parmi tant de monstres qui désolaient la

Romélie que les chrétiens rencontraient ; et une circulaire qu'Abouloubоud publia, produisit une telle impression, que les Cassandriens qui s'étaient réfugiés dans les îles de l'Archipel, s'empressèrent de rentrer au sein de leurs montagnes, où ils reçurent des secours et les moyens de relever leurs maisons.

Tant de clémence, unie à tant de bonté, décidèrent les religieux du mont Athos à prêter l'oreille à quelques propositions d'accommodement, que leur fit Abouloubоud pacha. Il avait empêché ses soldats de marcher vers la sainte Thébaïde, après les avantages qu'il avait obtenus à Cassandria ; et on applaudissait à sa modération, quoiqu'on sût bien qu'il ne pouvait pas venir facilement à bout de s'emparer de cette presqu'île, tant qu'elle ne serait pas bloquée par mer. Les moines l'avaient mise sur un pied de défense formidable, dès qu'ils avaient vu un mouhafiz turc cantonné à Hiérissos, dévaster leurs fermes, situées entre le Chabrias, ou rivière d'Ormilias, et celle des Platanes. Ils avaient aussitôt mis garnison dans la tour qui défend l'entrée de la Chersonèse, puis, évacuant les monastères de Callitzé, situés près de l'ancienne cité d'Uranopolis, ainsi que ceux de Chiliantari et de Vatopédi, ils avaient fortifié la chartreuse d'Agia Monéta, en se débarrassant de cinq à six mille vieillards, femmes et enfants, que des vaisseaux Psariens transportèrent, avec une partie de l'argenterie des églises, dans les îles de l'Archipel.

A la nouvelle de ce qui se passait dans la péninsule de Pallène, on pourvut à la défense du monas-

tère de Xénophon, lieu où les religieux, véritables cénobites, ont tout en commun, sans posséder même une cellule en particulier. La défense du couvent de Zographon fut confiée aux religieux bulgares, hommes robustes, qui avaient, la plupart, porté les armes parmi les Kersales, avant d'endosser l'habit séraphique. On approvisionna Saint-Paul, et les ermitages qui étaient habités par d'anciens soldats de Czerni Georges, en abandonnant Karès, espèce de factorerie établie au milieu des solitaires, qui y échangeaient les produits de leur industrie contre des objets provenant de l'étranger. On répara les fortifications de la Grande Laure, qui renfermait autrefois six cents moines, gardiens de la croix votée par Constantin, en commémoration de celle qu'il vit au ciel, quand une main sortant du sein des nuages lui présenta le labarum.

Malgré ces dispositions, comme il n'y avait pas unité de vues parmi les religieux de la montagne sainte, on entra en pourparlers avec le parlementaire d'Abouloubond, qui demandait l'artillerie, les armes et une forte contribution de guerre. A de pareilles propositions; d'autres hommes que le haut clergé du phanal de Constantinople, qui dominait au mont Athos, auraient pu faire soulever les populations de la Thrace, et couvrir les plaines de Philippes de soldats de la croix. Le spectre qui apparut à Brutus, se serait ranimé pour épouvanter un divan chargé d'homicides. L'intérêt de l'Église prescrivait de rompre tout pacte avec l'impiété; et vingt mille hommes,

avec l'assistance de la marine grecque, auraient fait du mont Athos un point de diversion capable de paralyser tous les efforts de Constantinople. Aussi les négociations furent longues; et dès que la capitulation, portant remise des armes, de l'artillerie, de près de deux millions de piastres, et d'un certain nombre d'otages, fut conclue, Abouloubourd partit de Salonique, pour se rendre à Hiérissos, où il arriva dans les premiers jours du mois de janvier 1822.

Il reçut en y entrant un sabre d'honneur, au nom du sultan, qui lui fut remis par un capigi bachi expédié de Constantinople. Il toucha ensuite la rançon de la sainte Thébaïde, qui lui fut payée en numéraire et en argenterie des églises, en se réservant plus tard à rechercher les trésors qu'il croyait cachés dans cette contrée. Il manifesta à cet égard une arrière-pensée, qui ne put échapper aux religieux, lorsqu'ils le virent, sous des prétextes illusoires, faire pendre un grand nombre de pauvres curés des campagnes; mais ils n'étaient plus en mesure de faire des représentations convenables, leurs monastères étaient occupés par de fortes garnisons turques.

Abouloubourd ne tarda pas à jeter le masque. Il rentra à Salonique, le 10 mars, avec tout l'appareil d'un triomphateur; et on remarqua que celui qui avait refusé les compliments pour la victoire de Cassandria, accueillait avec beaucoup de plaisir les flatteries capables de rehausser l'importance de sa dernière expédition. Il ne parlait lui-même que *des grandes fortifications et de l'aspect formidable des monastères du*

mont Athos; et sans cesser de plaindre *les malheureux Grecs qui payaient les folies de leurs compatriotes*, il ne tarda pas à se montrer digne de l'école de Dgézar pacha, à laquelle il avait été élevé.

Les succès, ainsi que les revers, semblent se dérouler par séries; la victoire suit la victoire, comme le malheur suit le malheur; le même jour, témoin des avantages que Abouloubud obtenait sur les Grecs, voyait ceux de l'Eubée, au moment de subir le sort de leurs co-religionnaires de la Macédoine.

Les habitants de cette île, plus esclave qu'aucune autre contrée de la Grèce, avaient contraint les Turcs à se renfermer dans les places fortes, dès les premiers jours de l'insurrection; et ils les tenaient bloqués à Nègrepont, ainsi qu'à Carystos. Aussitôt, leurs voix, insultant au prophète en vers pindariques, apprirent aux fils d'Islam, que les descendants d'Éléphénor, enfant de Mars (ὄζος Ἄρεος), et de Chalcodontiades, chef des magnanimes Abantes, renaissaient; ils chantaient l'hymne de Riga en face de leurs tyrans. Ils l'avaient apprise pendant les jours de leur servitude, car, depuis vingt-cinq ans, les Grecs célébraient la gloire de leurs armatolis et de leurs nautoniers. Ils redisaient maintenant, avec ces souvenirs, le beau trépas des Hellènes, aux rives du Pruth et de l'Oltau; le gibet ennobli par le supplice du patriarche martyr Grégoire; les victoires navales, récentes, de leurs argonautes; les lauriers cueillis par leurs frères aux Thermopyles, à Livadie, sur les bords de l'Eurotas, aux champs de la Messénie et dans la plaine

de Tégée, quand un des capitaines de l'Éleuthérolaconie, Élias Iatranis (Médicis), fils de Mavro Michalis, prince du Magne, débarqua dans une calanque voisine de Carystos, ville qui conserve encore le nom d'un fils de l'hippocentaure Chiron, auquel l'antiquité attribuait sa fondation.

Le brave qui avait assisté à la prise de Tripolitza, amenait sept cents hommes, avec lesquels il ne tarda pas à vouloir essayer d'emporter une place dont on lui disait que la garnison était réduite aux abois. Rien ne lui en défendait en apparence les approches. Ses soldats s'avançaient sans obstacle; ils étaient entrés dans un des faubourg et ils se livraient imprudemment au pillage. Lui seul, inquiet, craignant quelque surprise, resté avec sept de ses chefs les plus braves, redoutait un succès facile, quand il vit sortir brusquement une bande mugissante de Turcs du fond d'une embuscade inconnue.

Il veut rappeler sa troupe, mais elle ne l'entend plus; déja elle avait elle-même sur les bras toute la population turque de Carystos; et il n'a que le temps de se jeter dans un moulin peu éloigné de la ville. Il y est aussitôt enveloppé; trois de ses amis tombent à ses côtés; ses munitions s'épuisent; il prend la résolution de sortir avec les quatre braves qui restaient, pour obtenir une mort glorieuse. Les Turcs le pressent en criant d'*épargner Élias, fils de Pétro bey*; et ses jours seuls sont respectés. Le cercle d'ennemis qui l'environne, se resserre; il fait vainement étinceler son sabre pour les provoquer: *épar-*

gnez le fils de Pétro bey, répètent les Turcs! — *J'entends*, *s'écrie Élias*, *vous voulez le prendre*; *eh bien*, *mon glaive seul sera captif!* En prononçant ces mots, il se poignarde, et expire aux yeux des barbares.

Soudain les Maniates, parvenus à sortir de Carystos, se débandent. Aussi rapides à la course, que les daims de la Laconie, ils s'enfoncent dans les forêts du mont Ocha, et ils y sont accueillis en frères par les Eubéens, qu'ils n'avaient pas prévenus de leur entreprise... Ils y pleuraient la mort de leur chef depuis huit jours, quand ils furent rejoints par Cyriaque, oncle d'Élias, qui songea aussitôt à combiner les moyens de rassurer les esprits et de venger un neveu qu'il chérissait. Chef sage autant qu'intrépide, l'Eubée lui dut alors son salut; mais le sort des combats, qui devait bientôt le transporter dans l'Épire, lui réservait un tombeau aux bords de l'Achéron.

L'ami, le compagnon d'Élias, Odyssée allait apaiser les mânes de son frère d'armes. Dès que Omer Brionès, forcé par les combats qu'il lui livrait, eut abandonné l'Attique, le fils d'Andriscos avait résolu de s'emparer d'Athènes. Son ennemi, en l'abandonnant, y avait laissé une garnison suffisante pour la défendre et fuyant, la torche à la main, il avait dévasté les dèmes ou bourgades répandus dans la plaine, brûlé Thèbes, Livadie, et anéanti un pays qu'il était contraint de quitter.

Entourés d'un désert, les Turcs restés dans Athènes, abondamment approvisionnés, se croyaient en

sûreté. Aucuns Grecs ne se montraient, et les barbares n'allaient chaque jour à la découverte, que pour se livrer aux plaisirs de la chasse, en se retirant cependant, dès qu'il était nuit, dans l'acropole, à cause de l'effroi que leur causait une ville qui n'était plus couverte que de ruines et de tombeaux, effroi des ames criminelles. Ils se flattaient de passer ainsi l'hiver. Déja le Parnasse se couvrait de neige, les montagnes de la Béotie se dépouillaient de verdure, quand les paysans du mont Cythéron, réunis aux palicares d'Odyssée, descendirent dans la plaine de Marathon. Ils suppliaient le Dieu des batailles d'inspirer une sécurité profonde à leurs ennemis; et les vœux qu'ils lui adressaient furent si complètement exaucés, qu'ils entrèrent, pendant la nuit du 17 novembre, dans Athènes, avec tant de précaution, que les Turcs ne les aperçurent que le 18 au lever du soleil.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

État des côtes de l'Asie-Mineure.—Affaires de l'île de Crète.—Arrivée de Michel Comnène Aphendoulieff dans cette île;—son portrait;—ses proclamations.—Situation militaire et politique de l'île de Crète.—Détails topographiques et économiques.—Noms des principaux chefs des insurgés.—Impéritie et duplicité de Comnène. — Plaintes portées contre lui. — Congrès de Vrachori. — Discours et sage conduite d'Alexandre Mavrocordatos. — Ses plans. — Prise du château de Litharitza. — Les Souliotes marchent au secours d'Ali pacha. — Il refuse leur assistance. — Lettre qu'il leur écrit. — Résolution de Marc Botzaris. — Adhésion du capitaine Cara-Hyscos. — Ils attaquent Arta. — Leurs combats. — Sont appuyés par les Toxides, — qui les trahissent. — Mort de Kars Ali Khan et de Méhémet bey de Cleïsoura. — Ses conséquences. — Déroute des Souliotes. — Déposition d'Ismaël Pachô-bey. — Réunion de tous les Schypetars sous les drapeaux de Khourchid pacha.

Des troubles tour à tour renaissants et apaisés, à Smyrne; le supplice de quatre-vingt-trois Grecs du village de Dgiaour-Kéui, qui ne savaient ni lire ni écrire, accusés de correspondance par lettres avec les Samiens; quelques désordres survenus à Scala-

ALI PACHA VISIR DE JANINA.

Oderint dum metuant.

Nova; des Francs battus ou insultés suivant l'usage immémorial de l'orient; Chios menacée d'un débarquement de la part des insurgés; la paix des tombeaux dans l'île de Cypre; tel était l'état des choses sur les côtes et dans les îles voisines de l'Asie mineure. L'escadre du capitan pacha, retirée derrière les Dardanelles, laissait la mer au pouvoir des escadres grecques, quand Michel-Comnène Aphendoulieff, dont nous avons déja parlé, abordait aux attérages de la Crète.

Un extérieur difforme, des mouvements gênés, des jambes grêles et torses, des cheveux ou plutôt des espèces de crins noirs collés sur un front livide, des yeux perdus au fond de leurs orbites, un regard aussi faux que son accent moitié tartare et valaque, une vanité égale à sa poltronerie, annonçaient que ce chef était plus propre à commander des sbires de la sainte Hermandad que les superbes Crétois, auxquels il se fit connaître par la proclamation suivante en date du $\frac{24}{12}$ novembre. Il leur annonçait : que la « patrie renaissante l'envoyait vers eux pour prendre « le gouvernement du pays. Monembasie, qui, assiégée autrefois par terre et par mer, résista, disait-il, « pendant sept ans, s'est rendue le 22 juillet; Navarin est tombé entre nos mains, et la capitale du « Péloponèse, Trípolitza, a été prise d'assaut. Sur « les deux éléments, nous nous sommes mesurés avec « nos ennemis, et nous les avons repoussés..... Co- « rinthe et les Thermopyles les ont vus fuir honteu- « sement devant les étendards de la croix!

« Cependant, dès nos premiers mouvements, des « impies n'ont pas cessé de nous flétrir aux yeux des « puissances chrétiennes. Ils nous ont représentés « comme un peuple dégénéré, divisé en factions, in- « digne de la liberté, et animé par le seul instinct « du pillage.

« L'Europe entière vous contemple, démentez « l'imposture, méritez d'être secourus! En tenant « une conduite conforme à la justice, vous prouve- « rez que vous êtes la postérité des sages Crétois amis « des lois. Montrez que le Christianisme qui vous « guide, est la source de la civilisation, le fléau de « l'esclavage et de la barbarie. N'oubliez pas, sur- « tout, que vous devez un jour rendre compte de « vos actions à un Dieu qui voit tout, et, main- « tenant, à un gouvernement suprême chargé de « récompenser et de punir.

« Réunissez-vous donc autour de moi; armez-vous « de prudence et de courage. Vous avez enduré les « calamités de plusieurs siècles d'outrages; prou- « vez aujourd'hui qu'un peuple qui a conservé dans « les fers son caractère et son énergie, n'a qu'à le « vouloir pour consommer l'œuvre de sa régénéra- « tion. Vous avez été témoins des outrages faits à « l'honneur de vos familles, de la spoliation de vos « maisons, de la dévastation de vos campagnes, de « la profanation de vos églises! Aux armes, braves « Crétois; que la concorde vous unisse, et vos enne- « mis seront vaincus. Partout ils sont en fuite! « Dans le Péloponèse, en Épire, sur le mont Olympe,

« Dieu a souri avec amour aux entreprises de nos « frères. »

A la suite de cette adresse, qui était plutôt l'œuvre d'un rhéteur, que d'un soldat, Comnène forma une junte, publia un code militaire, une formule de serment conçu dans le sens de celui de l'hétérie; mais qu'allait-il faire? quelles mesures de salut public devait-il proposer aux Crétois? Étranger à leurs mœurs, à leur pays, et presque à leur langue, de quel front pouvait-il se présenter au conseil? Hypsilantis qui n'avait jusqu'alors fait presque que de mauvais choix, ni les Hellènes du Péloponèse, n'avaient aucunes notions exactes sur la Crète. Ils savaient qu'il existait une contrée indépendante, nommée Sphakia, dont les habitants, insurgés depuis quelques mois, avaient relancé les Turcs dans les places fortes, où ils les tenaient bloqués. Ils avaient entendu prononcer les nom de Koumourdgi ou plutôt Coumourli, de quelques chefs des insurgés, et, sans rien approfondir, D. Hypsilantis s'était cru suffisamment éclairé pour deviner les besoins, la position et les ressources des Crétois, que nous allons essayer d'esquisser, de manière à faire connaître aux Hellènes eux-mêmes l'importance d'une île que les Vénitiens s'appliquèrent constamment à couvrir d'un voile politique à l'Europe.

L'île de Crète, située entre les degrés de longitude 21° 30 et 24° 42, vers les 35° 40 de latitude, a, dans sa plus grande longueur, prise du cap

Buza (1) jusqu'au promontoire Sidéro, situé à son extrémité orientale, cinquante-trois lieues de France, sur un diamètre N. S.; et dans sa plus grande largeur, mesurée du cap Fuschia, une étendue de dix lieues. Sa surface, renfermée entre ces lignes, peut être approximativement évaluée à trois cent soixante-onze lieues carrées. La chaîne de montagnes qui traverse l'île de Crète, dans sa plus grande étendue, coupée en quatre endroits différents, offre autant de points de communication entre les parties septentrionales et méridionales de cette terre partout montueuse, dont les champs, disséminés en plateaux, offrent plutôt une scène d'entablements qu'une véritable plaine, jusque dans les parties qui avoisinent la mer Égée.

La première des tranchées pratiquées dans le diaphragme montueux auquel les anciens donnaient le nom générique d'Ida, s'ouvre entre les mornes sourcilleux de Sphakia et de Kryavria, tandis que la partie qui se prolonge jusqu'à l'extrémité occidentale, retenant le nom des Sphaciotes, le conserve jusqu'à la hauteur de Rhétymos. Ainsi, il faut rapporter à la périphérie de cette enclave escarpée, le port des Grabuzes, le golfe de Kyssambs, ceux de la Canée et de la Sude, situés sur la côte nord, ainsi que le

(1) Les marins provençaux, qui altèrent tous les noms, l'appellent le cap des *Grabuges* ou *Grabuzes*, ainsi que le cap Mélek ou Malek, qu'ils nomment le cap Meslier.

mouillage de Sphakia qui se trouve dans sa partie méridionale.

Le mont Ida, qui pyramide à côté de la chaîne de Sphakia, dont il est séparé par un défilé que baigne une rivière ou torrent, connu maintenant sous la dénomination de Kryavria, compte au nombre de ses mouillages Rhétymos, l'Estandié et Candie, place forte, de laquelle relèvent les plaines de son nom, et de celui de Messara, qui se joignent par une suite de coteaux secondaires, dont les étages s'appuient à ce faîte majestueux sur lequel l'antiquité mythologique plaçait le tombeau de Jupiter Ægiochos, ou pasteur de chèvres.

La troisième partie de la Crète se détermine par le mont Icare, qu'un défilé et une rivière séparent des escarpements de l'Ida; et par les météores de Kavoutcy, situés à la partie la plus étroite de l'île, jusqu'à ceux de Lassity, qui s'élèvent en face de la baie de Mirabel. C'est là que commence la quatrième enclave, dans laquelle on cite la ville de Gira-Pétra, le port de la Sude; enfin l'extrémité de l'île, qui n'est pas la moins montueuse, se termine au mouillage de Palæo-Castron, situé entre ses deux promontoires les plus orientaux. Des ravins, des abîmes, des torrents, une nature convulsivement organisée, font de l'ensemble et des détails topographiques de la Crète un labyrinthe plus inextricable que celui de Gnosse, et du peuple dominateur de ce beau royaume un minotaure aussi féroce que celui dont Thésée triompha dans l'antiquité qui nous offre, sous ses allégories, l'image

d'une barbarie vaincue par le génie naissant de la liberté.

Telle est la charpente géographique de la Crète, dont nous ne parlerons qu'autant que les détails de l'histoire le nécessiteront, afin de dire que les Turcs divisent cette île en trois gouvernements, ou sangiacs, qui sont ceux de Candie, de Rhétymos et de la Canée (1), tandis que les Grecs, fidèles à leur nomenclature, ont conservé les divisions ecclésiastiques, comme pour protester, à la face de la chrétienté, de l'illégitimité de leurs oppresseurs (2).

En suivant la marche de l'insurrection dont l'île de Crète est le théâtre, la province de Sphakia doit na-

---

(1) Divisions topographiques turques.

1. Sangiac de la Canée; s'étend depuis le cap de Buza jusqu'à la province d'Apicorma ou plutôt Apocorona, domaine des empereurs chrétiens de Constantinople.

2. Sangiac de Rhétymos, depuis le territoire d'Apocorona jusqu'à celui de Lambis.

3. Sangiac de Candie, depuis la province de Mylo-Potamos jusqu'au cap Samonion, vulgairement appelé Salomon.

(2) Divisions topographiques grecques.

1. Kyssamos. 2. Sélino. 3. Cydonie. 4. Apocorona. 5. Sphakia. 6. Iles du Goze. 7. Rhétymos. 8. Mylo-Potamos. 9. Avlo-Potamos. 10. Lambis. 11. Arcady. 12. Rizo-Castron. 13. Candie. 14. Messara ou Gortyne. 15. Cnosse. 16. Lassyty. 17. Malévrisi. 18. Téménos. 19. Gira-Pétra. 20. Sitia. 21. Mirabel. 22. Spina-Longa.

(Extrait des mémoires manuscrits de M. le lieutenant-général comte Mathieu Dumas.)

turellement fixer l'attention du lecteur. Cette contrée, située dans la partie méridionale de l'île, s'étend, d'occident en orient, depuis Sélino jusqu'à Frango-Castelli, fortin flanqué de quatre bastions, de construction vénitienne, et elle aboutit vers le nord aux cantons de Rhétymos et de Messara. La ville, qui fut presque détruite à l'époque de l'insurrection de 1770, renferme maintenant douze cents habitants, dont les demeures, suspendues aux flancs de deux montagnes, situées en regard, couronnent une sorte d'entonnoir. Tel est le chef-lieu de la république de Sphakia. C'est aussi le seul établissement maritime qu'elle ait sur la côte, si on peut donner ce nom à un port tellement exposé aux vents qui soufflent de la partie du sud, que les barques ne pouvant tenir sur un fond de roches vives dont il est formé, les Grecs, comme les marins des siècles homériques, ne trouvent pas d'autre manière de sauver leurs barques qu'en les tirant à sec sur la plage, où elles restent sous la garde de Dieu, car il n'y a pas une seule pièce de canon pour en défendre l'approche.

Cependant on trouve, à une lieue de distance, à l'ouest, une grève au pied des montagnes acores, ainsi qu'une aiguade près de laquelle on peut mouiller par huit et dix brasses de fond, mais on y est encore exposé aux rafales du nord, qui tombent avec impétuosité de toute la hauteur des monts blancs, quand le souffle de Borée charge de neige le double faîte du mont Ida. Il en est de même des îles du Gozze, où

les portulans placent un mouillage imaginaire; elles n'ont d'importance que par leur fertilité, car elles sont cultivées et habitées. Les Sphacotes y récoltent de l'orge, du sel, en quantité suffisante pour leurs besoins, et ils y nourrissent quelques troupeaux. Ainsi on peut conclure qu'ils ne possèdent pas un seul port, quoiqu'ils soient marins, et que leurs barques s'aventurent parfois à remonter jusqu'à Constantinople.

Tel était le refuge des derniers Crétois, issus des races pélasgiques ou indigènes; et en considérant leur repaire, on aurait pu croire, si les ruines n'eussent attesté le contraire, que les aigles pouvaient seuls y pénétrer. En effet, à trois quarts de lieue de cette place, les villages de Colocassia, de Vouva et de Comitadès, situés à la distance respective d'un mille, dominent un chemin inextricable, dans lequel un ennemi peut être écrasé sous des avalanches de pierres, tandis que des embuscades et des corps-de-garde creusés dans le rocher, permettent de tirer à couvert et sans être aperçu. Il en est de même de quart de lieue en quart de lieue, où l'on trouve successivement les hameaux de Patsanos et de Capsodanos. Cette direction conduit au village de Scatoli, éloigné d'une demi-lieue; enfin, la frontière finit trois quarts de lieue plus loin, à Phodukinos, auquel on monte par une rampe d'un accès difficile.

Le second point par lequel on peut pénétrer dans le cratère de Sphakia, est le défilé d'Archiphoux, qu'il faut faire connaître en partant du centre pour se porter à l'extérieur. Après avoir suivi, pendant

vingt minutes, le chemin dont on vient de parler, et passé sous la voûte de Comitadès, on s'engage dans un précipice hérissé de rochers suspendus au-dessus de la tête du voyageur, qui aboutit à un portique taillé dans le roc qu'on franchit pour arriver sur le flanc de vastes précipices qu'on côtoie durant vingt-cinq minutes jusqu'à un endroit où deux chevaux peuvent à peine passer de front. A cinquante minutes au-delà on atteint la région des neiges, on passe au village d'Ybros, on sort des gorges, on marche sur le plateau d'Archiphoux, et, à une lieue environ au-delà, on découvre la mer au-dessus du cap Mélek. C'est par cette voie qu'on pénètre dans le territoire d'Apocorona, et de là, à la Canée.

Les Grecs, dirigés par le Polémarque de Sphakia Roussos, homme renommé parmi les plus braves de cette contrée, avaient organisé un aréopage composé d'Anagnoste Protopadakys, de Georges Polyianakis, des six frères Teliyanakis, dont le plus intrépide, surnommé le Turcomaque, se trouvait toujours aux avant-postes, d'Anagnoste Papadakys, de Siphès, né aux environs de la Canée et d'Antoine Mélidoros appelé le *Sans pareil*, qui avaient fortifié touts les points que nous venons d'énumérer. Ils s'étaient ensuite emparés de Proméros et de Vaphé, bourgade de cent cinquante feux, où ils avaient arboré l'étendard de la croix. Maîtres de la plaine et des coteaux, ils vendangeaient, ils récoltaient, et ils se dédommageaient de la stérilité de leur pays nourricier d'abeilles et de troupeaux, dont le miel et les fromages font la prin-

cipale richesse. Comme ils ne pouvaient plus tirer de grains d'Égypte, ils avaient emmagasiné les orges de leurs agas, avec lesquels ils nourrissaient leurs familles et leurs soldats. Que pouvait-on demander à de tels hommes? ils avaient proclamé le règne de la croix avec quinze cents montagnards, battu les Turcs, et ils versaient leur sang pour la défense de la patrie. Mais l'imprudent Comnène ne tarda pas à les mécontenter, en voulant les astreindre à une discipline étrangère à leurs mœurs.

Nous avons tracé aussi succinctement qu'il était possible la position et la force de la ville de la Canée, pour montrer que les insurgés n'avaient pas de moyens suffisants pour en entreprendre la conquête autrement que par un blocus, auquel la marine grecque aurait coopéré. Maîtres d'une partie du cours de la rivière de Kladissos, des positions de Sainte-Marine, de Darasots, de Galata et de Platania, ils s'étaient établis en force dans les bois qui environnent cette position, de manière à inquiéter le mouillage de Saint-Théodore. Ils recevaient par cette voie les recrues qui leur étaient envoyées des îles de l'Archipel; mais ce port lui-même n'était pas toujours pour eux un point de communication bien assuré. Quoiqu'on le signale de très-loin par le cap Mélek ou *Drapanum* (1); quand les vents du nord soufflent du large,

(1) Le golfe de la Canée est formé par les caps Spada et Mélek; et celui de la Sude, situé sur la même ligne, par le cap Mélek et le promontoire Alméros. On ne peut les recon-

les terres de l'île de Crète sont tellement embrumées, qu'on peut également donner dans le golfe de la Canée. Plusieurs barques grecques avaient manqué d'être victimes de cette erreur; ainsi, il n'était pas possible de songer à un blocus régulier.

La Canée est comptée au nombre des places fortes du second ordre de l'île de Crète ; elle n'arrêterait sans doute pas long-temps une armée européenne. Mais les Grecs n'étaient encore ni une armée, ni même des soldats, dans l'acception que nous donnons aux simples troupes irrégulières. Bons pour un coup de main, quels étaient leurs moyens d'attaque pour affronter une place ceinte de murailles flanquées de treize bastions, cavaliers ou batteries, garnis de cent quatre-vingt-douze bouches à feu, depuis le calibre de 48 jusqu'à celui de 8 livres de balles? N'avaient-ils pas tout à craindre, s'ils y avaient réfléchi, de la part d'une garnison de plus de six mille hommes, qui

---

naître entre eux qu'à une petite distance, sans distinguer les points qu'on vient d'indiquer. Ainsi un bâtiment venant de l'est, voulant donner dans le golfe de la Sude, se trouvant affalé dans celui de la Canée, n'aurait d'autre parti à prendre que d'aller à l'île Saint-Théodore, distant d'une lieue et demie O. de la Canée, à 700 toises de la côte courant N. E. S. O. On distingue dans cette dernière partie, des ruines d'un ancien château, qui fut la première conquête des Turcs. Il faut ranger l'est pour mouiller entre l'île et la côte, où l'on a de 6 à 7 brasses de fond, en ayant soin de porter une ancre à terre. Le vent traversier est de l'E. et E. N. E. (*Mémoires manuscrits du lieutenant-général comte Mathieu Dumas.*)

pouvait faire des sorties de mille à douze cents hommes? Dès le commencement de la guerre, la Porte Ottomane y avait envoyé des munitions de guerre; et si cette place n'avait pas en vivres les trente mille kilos de blé (environ dix-huit mille quintaux) prescrits par les règlements, les Francs établis à Smyrne n'étaient pas d'humeur à laisser chômer les Turcs, tant qu'ils trouveraient un sequin d'or à bénéficier avec eux.

Les Crétois et leurs chefs connaissaient les plages sur lesquelles on pouvait débarquer, les endroits faibles de la ville, et qu'il aurait fallu, avant toutes choses, pouvoir former un grand établissement militaire à la Sude; mais il était encore plus difficile de s'emparer de cette position que de la ville de la Canée. Un port sûr, commode, où les vaisseaux sont à l'abri de tous les vents, aurait été d'un avantage incalculable pour enlever aux Turcs les moyens d'être secourus; mais, encore une fois, comment s'occuper des châteaux situés sur le plus grand des deux îlots qui ferment l'entrée de ce golfe? Comment aborder neuf batteries ou bastions armés de soixante-six bouches à feu? Ce n'était pas avec des proclamations, auxquelles Michel Comnène était plus exercé que dans l'art de la guerre, et on s'aperçut bientôt qu'il n'était pas meilleur administrateur que soldat.

Entêté des folles idées de sa naissance, qu'il rattachait à la dynastie des Comnènes, il se regarda, de prime abord, comme vice-roi, en attendant mieux, de l'île de Crète, et les braves qui avaient proclamé

l'indépendance comme autant de grands vassaux et d'Hilotes futurs, pareils aux boïards et aux serviles habitants des provinces ultradanubiennes, au voisinage desquelles il était né. Il savait, et c'était à peu près tout ce qu'il avait appris, que le grand-seigneur retirait annuellement des peuplades chrétiennes de l'île cent soixante mille piastres de capitation ou caratch, ainsi que cent vingt mille kilos de blé, qui lui étaient livrés par les seigneurs mahométans possesseurs des grandes propriétés des anciens nobles vénitiens, et il se crut tout-à-coup une liste civile. Aussi ne parla-t-il plus dès ce moment, de la Crète, que comme d'un royaume qui devait faire un état allié, mais distinct de la Hellade; et renouvelant à ce sujet les prétentions insensées d'Alexandre Hypsilantis, il s'appuyait de ce *fameux représentant de la Grèce*, comme s'il eût tenu de lui des pouvoirs d'un ordre supérieur à celui que les Crétois auraient pu lui conférer. Quel besoin en avait-il, puisqu'il était le délégué de D. Hypsilantis, qui était celui de son frère Alexandre, dont les pouvoirs dérivaient d'une source aussi inconnue que celle du Nil.

Le royaume de Crète était fort beau; car, depuis le cap Spada jusqu'à la ville de Candie, sur la bordure septentrionale de l'île, on compte environ dix mille Grecs et près de vingt-deux mille dans les autres parties de l'île, capables de porter les armes (1). En regard de cette masse de chrétiens, se présen-

(1) La population grecque de l'île de Crète, malgré l'émi-

tait une population mahométane armée, presque égale en nombre. (1) Chassée de tous les villages qu'elle occupait dans l'île, elle s'était réfugiée dans les vingt-sept places de guerre, châteaux, palanques ou tours de la Crète; mais ainsi divisée, surprise sans approvisionnements autres que ceux qu'elle avait pu emporter, elle ne présentait pas cet ensemble formidable qui aurait pu comprimer l'insurrection. Le coup avait été manqué en principe, grace à la célérité des Sphaciotes, qui avaient empêché la jonction des pachas de Candie, de Rhétymos et de la Canée. Il fallait donc bloquer les forteresses dans lesquelles les Turcs s'étaient renfermés; c'était le plan qu'avaient suivi les Péloponésiens. Ils s'étaient ainsi rendus maîtres de Navarin, de Monembasie et de Tripolitza; mais il fallait un autre homme que Comnène Aphendoulieff pour conduire une pareille entreprise, et on s'adressa au sénat hellénique pour demander son remplacement.

Il aurait dû rappeler aussitôt Comnène; mais il

---

gration de ses habitants, était évaluée (en 1813) comme il suit: trente-six mille Grecs payant caratch; dix-sept mille enfants au-dessous de douze ans, et cinquante-cinq mille femmes de tout âge. On estimait dans ce nombre les hommes capables de porter les armes de vingt-deux à vingt-quatre mille. *(Mémoires manuscrits du lieutenant-général Mathieu Dumas.)*

(1) La population turque était, disait-on, de cent trente mille ames. Si on en retranche soixante-dix mille femmes, douze mille vieillards ou bouches inutiles, une foule de domestiques nègres, on verra que les mahométans ne peuvent guère compter sur plus de seize à dix-sept mille fusils. *(Id.)*

ajourna l'examen des affaires de la Crète après celles du congrès que Mavro-Cordatos avait convoqué à Vrachori, ville capitale de l'Étolie. Le prince, qui y avait réuni les primats de cette province et des montagnes voisines pour aviser à la formation d'un gouvernement provisoire de la Grèce occidentale, avait réussi à concilier les esprits naguère aigris et divisés. Environné de l'estime générale des Grecs, ses paroles étaient des oracles, et ses oracles l'expression constante du patriotisme joint à la sagesse. On lui avait offert à plusieurs reprises le titre de président des états de l'Étolie, qu'il avait constamment refusé. Cette modestie, citée au loin ainsi que sa prudence, avait décidé les chefs des Schypetars mahométans qui étaient du parti d'Ali pacha, et ce visir lui-même, à députer à Vrachori Tahir Abas, Alexis Noutza ainsi que plusieurs beys de l'Épire.

Après les avoir réunis en conseil, Mavrocordatos leur fit entendre, non par des discours étudiés, qui ne séduisent guère que les oisifs, mais par des faits connus, que les Épirotes, de quelque croyance qu'ils fussent, ayant toujours été également haïs, méprisés et opprimés par la Porte Ottomane, dont les mandataires avaient imprudemment dévoilé les perfides desseins, il était de l'intérêt de tous de se délivrer de l'ennemi commun; que le temps était arrivé où les préventions religieuses devaient cesser entre des hommes qui avaient même origine et même patrie; que, la cause étant nationale, il fallait nommer des députés, qui se réuniraient à Argos, et formeraient le congrès chargé de délibérer

sur l'établissement du gouvernement provisoire suprême de la Grèce.

Aussi conciliant que la persuasion, et né pour l'inspirer, Mavrocordatos n'eut pas de peine à faire adhérer les Schypetars mahométans à cette proposition. Il leur laissa le temps de conférer à ce sujet avec leurs *pharès* (tribus), voulant ainsi s'assurer de leurs dispositions positives. Quant aux Grecs, ils procédèrent immédiatement à l'élection de leurs députés, qui se mirent en route pour l'Argolide, où il fut dans la suite appelé, ainsi que nous le rapporterons quand il en sera temps.

Cependant le prince, qui ne perdait pas de vue la perfidie des Albanais, ne voyait pas sans inquiétude s'accroître le nombre des partisans d'Ali pacha. Chaque jour, les jalousies des chefs osmanlis et leur orgueil en augmentaient le nombre. On était convenu, dans les conférences tenues à Vrachori, d'attaquer Arta; mais il était à craindre que cette place ne passât des mains des Osmanlis dans celles des partisans d'Ali, ou que sa possession ne devînt un sujet de scandale et de rupture entre des confédérés qui vivaient dans un état mutuel de suspicion. Il résolut donc de faire traîner les conférences, en consumant le temps en propositions de plans et de mesures insignifiantes, sans entreprendre rien de décisif avant que toutes les tribus albanaises fussent sincèrement attachées à la cause de la patrie, abstraction faite de la délivrance du proscrit pour qui seul elles avaient jusqu'alors combattu. Sans manifester cette arrière-pensée, il

laissa la ville d'Arta sous le blocus éloigné de quelques corps d'observation, en faisant prévenir les Souliotes de continuer à harceler l'armée de Khourchid pacha, qu'on espérait réduire aux abois pendant l'hiver, qui approchait.

On touchait à la fin d'octobre, saison ordinaire des pluies, et le plan de Mavrocordatos semblait judicieux, lorsqu'on apprit la réduction du château de Litharitza. Une partie des Schypetars guègues qui formaient la garnison de cette place pour le compte d'Ali pacha, mal payés, fatigués de la longueur du siège, réfléchissant qu'il s'était écoulé plusieurs mois en sus du temps de leur engagement, gagnés par l'argent du sérasker Khourchid, lui remirent la forteresse qu'ils défendaient, et presque tous passèrent sous ses drapeaux. Ali, de son côté, ne comptait plus alors que six cents soldats autour de sa personne.

Il était à craindre que le découragement ne s'emparât bientôt de cette poignée d'hommes, qu'ils ne l'abandonnassent et qu'ils ne le livrassent à un général qui s'était montré débonnaire pour tous les transfuges. On pouvait craindre encore que les tribus albanaises, apprenant la détresse de leur vieux visir, qu'elles ne pouvaient plus sauver, n'accourussent à Janina, dans l'espérance de prendre part à ses dépouilles. Quand elles auraient été déçues sur ce point, on pouvait croire que les trésors du tyran tombant aux mains de Khourchid, il s'en servirait immanquablement pour soudoyer ces bandes avides, et pour séduire celles qui

ne faisaient encore que d'entrer d'une manière équivoque dans la confédération des insurgés. On résolut donc, dans le conseil des Grecs, de laisser les Acarnaniens seuls devant Arta, tandis que les Toxides, joints aux Souliotes, se dirigeraient vers Janina. Ils devaient tenter un coup décisif pour forcer les Osmanlis à lever le siége, ou pour jeter au moins quelques renforts dans le château du lac, afin de prolonger la belle défense qu'y faisait le visir Ali pacha. Ils savaient que le sérasker Khourchid travaillait à entourer la place du côté de terre par une double circonvallation, et comme il n'y avait pas de temps à perdre, ils firent prévenir Ali de leur résolution.

Au reçu de l'avis qui lui annonçait un secours prochain, le satrape, jugeant depuis long-temps qu'il n'était plus que l'instrument de la fortune des Grecs, crut devoir refuser toute espèce d'assistance de leur part. Ses richesses ne lui montraient plus que des ennemis qui ne cherchaient que l'occasion de s'en emparer; et il y tenait au point que, son avarice croissant en quelque sorte en raison des dangers, il refusait depuis quelques mois de payer ses défenseurs. Il se contenta donc de dire à ses capitaines, auxquels il fit part de l'offre des insurgés, qu'il comptait assez sur leur bravoure pour n'avoir pas besoin de renfort; et comme quelques-uns le conjuraient de recevoir au moins deux ou trois cents palicares dans le château : *Non*, répliqua-t-il, *de vieux serpents sont toujours de vieux serpents; je crains les Souliotes et leur amitié.*

Les guerriers de la Selléide qui ignoraient cette résolution s'avançaient ainsi que les Toxides vers Janina, lorsqu'ils reçurent la lettre suivante d'Ali pacha : *Mes enfants bien-aimés, je viens d'apprendre que vous vous disposiez à faire marcher une partie de vos palicares contre notre ennemi Khourchid. Je vous préviens qu'étant inexpugnable dans ma forteresse, je méprise ce pacha asiatique* (Dangalak), *et que je puis encore lui tenir tête pendant plusieurs années. Le seul service que je réclame de votre courage, c'est de réduire Arta et de prendre vif Ismaël Pachô-bey, mon ancien domestique, l'ennemi acharné de ma famille, l'auteur des maux et des calamités affreuses qui pèsent depuis long-temps sur notre malheureux pays, qu'il a dévasté sous nos yeux. Redoublez d'efforts à cet effet; ce sera couper le mal dans sa racine et mes trésors seront la récompense de vos palicares, dont le courage acquiert tous les jours un nouveau prix à mes yeux.* Signé Ali. Fâchés de ce contre-temps, les Souliotes revinrent occuper le poste de Coumchadèz, d'où ils étaient partis.

Cependant leur mouvement de marche avait répandu la consternation dans le camp des impériaux, qui se voyaient au moment d'être réduits à se défendre dans leurs lignes. Déjà Khourchid avait fait occuper la position d'Ardamista par cinq cents hommes, et celle de Koutzoulios par quinze cents Asiatiques aux ordres du pacha de Khoutayé, qui lui avait nouvelle-

ment amené quelques renforts, dans la crainte que, si les insurgés venaient à le gagner de vitesse, ils ne lui coupassent ses communications avec la Thessalie. Mais il fut bientôt rassuré par le mouvement rétrograde des insurgés.

Les Souliotes, quoique mécontents d'Ali, dont ils avaient deviné les motifs de défiance, résolurent, ainsi qu'il les en priait, d'employer tous leurs efforts pour s'emparer de la ville d'Arta. Mais comment affronter cinq mille hommes de cavalerie, qui en défendaient l'approche avec un parc d'artillerie? Le conseil était d'avis d'ajourner cette entreprise, jusqu'à ce qu'on se fût procuré du canon; Marc Botzaris seul fut d'un avis différent. Avide de toute espèce d'action d'éclat, aussi courageux que fécond en ressources, il résolut de tenter l'aventure; et ayant fait entrer dans ses vues le chef des Acarnaniens, Cara Hyscos, il partit de Coumchadèz le 24 novembre, dans l'intention de se signaler aux yeux de la Grèce, après avoir obtenu de ses frères d'armes la promesse de marcher immédiatement sur ses pas. Arrivé en vue de la ville avec deux cents braves, il fit occuper le village de Mârat, poste enveloppé de bordures de roseaux de l'espèce appelée *calamus orientalis*, boisé d'orangers, de citronniers et d'oliviers. La position de ce hameau à la rive droite de l'Inachus, la grande route qui conduit de là au pont qu'il faut passer pour entrer dans Arta, des vergers entourés de fossés situés le long du bord occidental de la chaussée, semblaient lui donner le temps de voir venir l'ennemi et de l'attendre de pied

ferme, quand les Turcs débouchèrent inopinément sur la levée.

Soit qu'ils eussent été prévenus, ou qu'ils eussent deviné le projet de Marc Botzaris, les mahométans n'eurent pas plus tôt aperçu ses drapeaux, qu'ils passèrent le pont de l'Inachus au nombre de huit cents cavaliers, précédés de quatre pièces de campagne servies par des canonniers de Constantinople. Marc les reçut avec fermeté, malgré l'infériorité de ses forces, jusqu'au moment où, pressé par le nombre qui augmentait à chaque instant, il se vit obligé de se réfugier, ainsi que les siens, dans les maisons du village de Mârat, qui devinrent autant de forteresses, d'où ils engagèrent un nouveau combat. L'ennemi commençait à les y canonner, et il est probable que c'en était fait des palicares de la Selléide, quand Nothi Botzaris parut sur la chaussée avec trois cents soldats.

L'aspect de ce vieillard, semblable aux ruines vénérables de la Grèce, dont la vue frappe d'étonnement, déconcerte aussitôt les barbares, qui s'arrêtent à son aspect. Il les attaque, il les presse, et ils commençaient à céder, lorsque Marc, auquel ce secours avait donné le temps de respirer, rendu plus furieux par le danger auquel il venait d'échapper, se précipite sur eux comme un lion; il confond leurs masses, en semant avec ses palicares la mort sur leurs pas; il leur enlève un canon; il les disperse et les poursuit jusqu'au pont, devant lequel il est contraint de s'arrêter. Il était hérissé d'artillerie; les Souliotes étaient harassés de fatigue. Les ordres du polémarque de la Selléide,

la nuit, ennemie des résolutions généreuses, prescrivant le repos, les braves prirent position en face des batteries ennemies, autour de leur chef, qui reposa la tête appuyée contre l'affût du canon enlevé aux infidèles.

A la faveur des ombres, on aperçut bientôt les feux des montagnes, qui se répétaient jusqu'à Souli pour annoncer que ses guerriers étaient aux prises avec les Turcs; et le bruit du canon ayant convoqué les insurgés embusqués dans le voisinage d'Arta, au champ d'honneur, Marc Botzaris, dirigé par les conseils du polémarque son oncle, n'attendit plus que le jour pour attaquer l'ennemi.

Le pont qu'il fallait forcer (1) se compose d'une succession de douze arches appuyées en s'étageant à une grande arcade ogivale, qui forment autant de plateformes, sur lesquelles on avait placé du canon et pratiqué des barricades. Au signal convenu, les Souliotes donnent tête baissée au milieu de ces ouvrages, franchissent les estacades avec la légèreté des chevreuils, emportent les batteries, et arrivent pêle-mêle avec les Turcs sur la rive gauche du fleuve. Ils se répandent aussitôt en tirailleurs dans les jardins au penchant des coteaux rocailleux de *Panagia-Kato*, et parviennent à s'établir dans le faubourg appelé Mihourti, où l'on voit une vaste basilique recouverte de dômes, qui fut construite sous le règne des derniers empereurs chrétiens de Constantinople.

(1) *Voy.* la description de la ville d'Arta, t. II, ch. XXXVI de mon Voyage dans la Grèce.

Ce fut ainsi que s'accomplit la journée du 25 novembre. Le 26 au matin, les Turcs, commandés par le visir Hassan, ancien capitan-pacha, Ismaël Pachô bey, Ismaël Pliassa et Kars-Ali Khan, pacha de Van, qui était kasnadar du sérasker Khourchid, s'étant avancés pour déloger les Souliotes de leur position, Marc Botzaris, qui avait prévu leur dessein, manœuvra par un mouvement de flanc, en prolongeant les montagnes de la Vierge, de manière à ce qu'ils ne pussent pas faire usage de leur cavalerie, et les obligea ainsi à renoncer à leur tentative. Contraints par cette opération à se replier dans la ville, les Turcs s'établirent en face des Souliotes, qui garnirent leur front avec l'artillerie prise au passage du pont, de façon qu'on commença à se canonner de part et d'autre, en faisant plus de bruit qu'on ne se causait réciproquement de dommage.

La journée du lendemain se passa en reconnaissances et en engagements partiels, chacun cherchant à s'établir dans les endroits qu'il croyait les plus favorables. Ainsi, tandis que les Souliotes occupaient le faubourg de Mihourti, la basilique de l'Annonciade, le revers de la montagne de la Vierge, le visir Hassan s'établissait dans le consulat de France, ouvrage solidement construit en pierres de taille, ainsi que dans l'église de Sainte-Théodore, de manière à faire face au camp du capitaine Cara-Hyscos, qui commandait les Acarnaniens.

On s'attendait à un engagement prochain, quand les Schypetars Toxides, partisans d'Ali pacha, per-

suadés que les Souliotes ne combattaient que pour le satrape, car ils suivaient le plan qu'il leur avait prescrit, vinrent se réunir à eux. En conséquence, Tahir Abas, Hago Bessiaris et Elmas bey, qui avait été épargné par les Grecs à la prise de Tripolitza, rejoignirent, avec deux mille Toxides du mont Ismaros, le vaillant Marc Botzaris, de façon que les soldats du Christ et de Mahomet se trouvèrent rangés sous les mêmes drapeaux. Animés d'un courage égal, les vieux rivaux se disputèrent le poste du danger; et s'étant accordés à le partager, l'aigle de la Selleïde attaqua l'ennemi le 28 au point du jour, en montant le premier sur les batteries, dont il se rendit maître. En poursuivant les Turcs, qu'il en avait chassés, il rencontra Cara Hyscos, auquel il donna la main; et les Toxides ayant emporté plusieurs positions, les insurgés se trouvèrent maîtres des deux tiers de la ville.

Voulant en terminer la conquête, Marc ne trouva de moyen d'empêcher ses soldats de se débander pour piller, et de déloger les Turcs, qu'en mettant le feu aux maisons, sans oublier le consulat d'Angleterre; mais ce qui devait perdre l'ennemi le sauva; car l'incendie ayant éclaté avec fureur, il ne fut plus possible de joindre les Turcs. Ainsi le visir Hassan se réfugia dans l'archevêché, qu'il avait fait fortifier long-temps d'avance; Ismaël Pachô bey se retira dans une mosquée voisine du quartier de Saint-Ménas; Ismaël Pliassa, délogé du *ghetto* ou quartier juif, occupa les maisons situées au pied de l'acropolis, et le kiaya

de Khourchid prit le commandement de ce donjon. Tels furent, jusqu'au 29 novembre, les succès des chrétiens et des Schypetars mahométans confédérés. Il restait à emporter des postes retranchés et palissadés, un château fort; et comme les Grecs ne s'entendent pas à faire des sièges, ils durent se contenter de bloquer les Osmanlis.

Khourchid pacha, apprenant ce qui se passait du côté de l'Amphilochie, résolut de faire les derniers efforts pour secourir Arta. Il venait d'être rejoint par Omer Brionès, qui revenait d'Athènes avec les faibles restes de son corps de troupes; mais la tête de ce chef valait à elle seule une armée. On convint ensemble de faire marcher par trois chemins différents autant de divisions, composées chacune de deux mille hommes, afin d'attirer l'attention des insurgés sur plusieurs points à la fois, sans considérer qu'on pouvait ainsi se faire battre en détail. Omer Brionès en fit l'observation, et le sérasker résolut alors d'appuyer cette opération en attirant les Chamides thesprotes dans son parti. Il savait qu'ils se trouvaient réunis à Paramythia pour délibérer sur la résolution qu'ils devaient prendre, soit en s'attachant au sérasker de Sa Hautesse ou bien aux Toxides leurs frères, quand ils virent arriver les envoyés du sérasker.

Le choix du généralissime était tombé sur deux cheicks éclairés, qui, ayant été admis dans le conseil des beys thesprotes, n'eurent pas de peine à leur persuader qu'Ali, ingrat et perfide, envers lequel ils avaient été coupables de défection dès le commen-

cement des hostilités, était indigne de l'intérêt que lui témoignaient les Schypetars. Examinant ensuite l'insurrection de la Grèce, qu'ils attribuaient aux Russes, ils prouvèrent *qu'elle était dirigée contre tout ce qui était musulman. Que quelques agas n'eussent pas été fâchés de voir leur tyran humilié, cela se concevait, ainsi que la générosité qui portait encore les Albanais à secourir leur vieux visir, qu'ils voyaient au bord de l'abîme; mais ce qui ne pouvait se concevoir, à moins d'un aveuglement qu'on devait regarder comme un châtiment céleste, c'était de s'allier avec de vils chrétiens, de prêter son bras à des Caffres qui proclamaient leur indépendance sous le signe abhorré de la croix et de s'unir à des réprouvés nés pour servir. L'instinct seul de sa propre sûreté ne devait-il pas faire ouvrir les yeux à tout ce qui était musulman, en voyant leurs frères coiffés du bonnet de coton, fustigés par des femmes souliotes, cultiver les rizières du marais Achérusien; les mosquées changées en églises, partout où les Dgiaours étaient vainqueurs; les musulmans sunnites vendus ou égorgés, et les Russes n'attendant qu'un signal pour profiter des dépouilles des vaincus et des vainqueurs.*

Ces considérations, et d'autres non moins puissantes, ayant déterminé les beys à abandonner le rebelle pour sauver l'empire, les Chamides promirent non-seulement d'obéir à Khourchid pacha, mais d'engager leurs frères à renoncer à un parti aussi contraire à

leurs intérêts qu'à la religion du prophète. Ils députèrent en conséquence secrètement vers Tahir Abas et Hago Bessiaris, qui se trouvaient avec leurs Toxides au blocus d'Arta. Ceux-ci, ayant connu le vœu des Chamides, y adhérèrent, et ne songèrent plus qu'à se réhabiliter dans l'esprit des vrais croyants, par une défection fatale à ceux qu'ils nommaient encore leurs alliés. Ils ne mirent à cette détermination qu'une condition secrète, la déposition d'Ismaël Pachô bey, qui était l'ennemi personnel de Tahir et de Hago Bessiaris; et elle leur fut octroyée, sauf à être exécutée en temps et lieu opportuns.

Prévenu de ce complot, Pachô, qui savait tout, excepté ce qui le concernait, vit Tahir Abas, Hago Bessiaris et Elmas bey, suivis de leurs Toxides, se retirer comme le signal d'un secours très-prochain. Ces deux chefs, pour déguiser leurs intentions perfides à Marc Botzaris, l'avaient averti que Khourchid pacha se proposait de faire marcher contre eux trois divisions formant ensemble six mille hommes. Il était, disaient-ils, instant de les prévenir en s'embusquant au débouché des défilés. Leur proposition avait été agréée avec d'autant plus de plaisir, qu'il s'était déja manifesté quelques mésintelligences entre les Toxides et les chefs des Acarnaniens, et Marc Botzaris fut ravi d'éloigner ainsi jusqu'à l'apparence du plus léger scandale. Il était pénétré d'une si entière confiance sur le compte de Tahir et de Hago Bessiaris, qu'il écrivit au polémarque son oncle de cesser toute espèce de surveillance, et d'aller se reposer de ses fatigues à Souli,

présumant que l'issue de la campagne serait heureuse. Il écrivit dans les mêmes termes au prince Mavrocordatos, pour le remercier des secours qu'il lui offrait. En effet tout annonçait des succès, et un évènement imprévu qui eut lieu le lendemain sembla justifier de plus en plus ces espérances.

Le 6 décembre, Kars-Ali Khan, empressé de se venger d'un chef qu'il redoutait, manda Méhémet Cleïsoura au château pour lui communiquer des avis importants. Celui-ci partit sans hésiter pour s'y rendre, avec sa suite ordinaire, qui était d'une trentaine d'hommes armés, qu'on voulut empêcher d'entrer. Étonné de cette consigne outrageante pour un officier de son rang, il commande à ses Tchoadars de passer *sur le ventre des gardes*, qui ne se le font pas répéter pour lui laisser le passage libre. Plein de colère, il s'avance aussitôt vers la maison du gouverneur, où il éprouve, pour être admis, de nouveaux obstacles, qu'il surmonte de la même manière. Enfin, parvenu dans le sélamlik ou salle de réception, il apostrophe le Curde, qu'il trouve accroupi dans l'angle d'un sopha, en lui demandant la raison d'une aussi étrange conduite à son égard.

Un coup de pistolet est la seule réponse qu'il reçoit; mais la balle ne l'ayant pas atteint, Méhémet Cleïsoura tire à son tour, et tue Kars Ali Khan. Ses gardes fuient; un cri se fait entendre; la herse de la citadelle tombe; les Asiatiques accourent; ils entourent le pavillon dans lequel se trouvait le bey avec ses palicares. On combat avec fureur; et au bout d'une

heure de résistance, les braves ayant succombé, on tranche leurs têtes ; et leurs cadavres, précipités du haut du donjon dans l'Inachus, apprennent aux Arnaoutes le sort d'un chef qu'ils chérissaient.

Transportés de fureur, les Schypetars s'insurgent, en vociférant : *mort aux Dangalacks* (Asiatiques)! Vingt incendies éclatent à la fois, et ils tuent les Osmanlis qu'ils rencontrent, en se précipitant vers le camp des Souliotes. Ils appellent ceux-ci du nom de frères ; ils les conjurent de les recevoir, de les aider à venger le sang de leurs camarades. Marc Botzaris leur tend les bras, et, sorti de ses lignes, il marche avec eux vers l'archevêché. Rien ne lui résiste ; l'ennemi pressé cède partout, et le visir Hassan est contraint, au coucher du soleil, d'abandonner sa position, à laquelle il met le feu avant de se retirer dans le château.

Les vainqueurs, restés maîtres du champ de bataille, campent au milieu des ruines embrasées. On partage les veilles, en attendant le jour qui doit ramener de nouveaux combats. Les Schypetars de l'Aoüs qui avaient obtenu l'honneur de former l'avant-garde, excités par leurs rapsodes, font entendre les sons du sistre épirote, inséparable compagnon de leurs plaisirs et de leurs travaux guerriers. Ils provoquent par intervalles leurs ennemis, en les menaçant : de *leur tondre les moustaches et de les vendre comme des béliers!* Ils leur reprochent leur lâcheté en les qualifiant de *lièvres, de cynocéphales* ou *têtes de chiens* et de *cerfs*. Les rondes, pendant ce temps, parcourent les bivouacs ; et quand

les voix humaines cessent de fatiguer l'écho merveilleux de Sainte-Théodore, le silence n'est plus interrompu que par le murmure du fleuve, ou le bruïssement de la feuillée des bosquets toujours verts de la délicieuse Amphilochie. Les soldats s'assoupissent; combien d'entre eux ne se réveilleront plus que pour mourir!... Les heures se succèdent et s'écoulent. Les coupoles des montagnes de l'Acarnanie commencent à blanchir, Leucade découvre ses faîtes toujours redoutés des matelots, la campagne s'éclaire.... ô ciel! ô trahison! les troupes de Khourchid pacha bordent la rive droite de l'Inachus. Le cri d'alarme se fait entendre..... Les Arnaoutes de Méhémet Cleïsoura prennent l'épouvante, ils se débandent en répétant : *sauve qui peut!*

Les Souliotes et les Acarnaniens, attentifs aux ordres de leurs capitaines, entourent Marc Botzaris, qui leur montre le ciel, en disant : *Dieu nous voit, mes frères, marchons à l'ennemi.*

Il dit, et tandis que Hyscos s'occupe à rassembler les blessés, le guerrier de la Selléide, dont les éclaireurs avaient déja commencé la fusillade, s'avance à grands pas vers le pont de l'Inachus. Les Turcs occupaient en force, la plate-forme de l'arche ogivale, qui forme le centre de cet édifice imposant. Il était plus que téméraire de les attaquer sur cette hauteur. Comment oser même affronter l'ennemi avec onze cents hommes? car les Acarnaniens devaient manœuvrer plus bas, afin de couvrir l'opération particulière dont leur chef était chargé. Botzaris engage néan-

moins le combat avec une résolution brillante. Il réussit à attirer vers lui l'attention des Turcs, qui n'étaient heureusement commandés, ni par Tahir Abas, ni par Hago Bessiaris; car, malgré leur défection, ils n'avaient pas voulu, ainsi que cela est arrivé de nos jours au fort d'une bataille à jamais mémorable, tourner leurs armes contre ceux avec lesquels ils avaient versé leur sang. Il feint de vouloir donner l'assaut, tandis que Cara-Hyscos, profitant d'un terrain fourré, à l'endroit où le fleuve s'engage entre des îles couvertes de buissons d'agnus-castus et de sabiniers, y fait transporter avec des batelets les malades, qu'il dérobe ainsi à un massacre inévitable.

Soit que les Turcs n'aperçussent pas ce qui se passait de ce côté, ou qu'ils imaginassent que c'étaient quelques familles qui se dérobaient ainsi à la première fureur du soldat, ils n'y firent aucune attention. Il n'en fut pas de même de Marc Botzaris. A peine informé du succès de l'opération, et assuré que les Acarnaniens pouvaient se retirer sans danger à travers les rizières jusqu'à Copréna, sur le golfe Ambracique, tandis que les blessés seraient transportés par eau sur les plages du Macrin-Oros, il fait enclouer l'artillerie qu'il était forcé d'abandonner. S'éloignant ensuite à quelques portées de fusil du pont, il ordonne à quelques-uns de ses palicares de chasser devant eux un troupeau de buffles qu'il avait fait rassembler à dessein, et il se précipite dans le fleuve en criant de le suivre. Tous entrent dans le lit de l'Inachus, et sa troupe, partie en nageant, partie

accrochée aux buffles, pareille à ces trains de bois flottants emportés par les eaux, vient s'échouer avec lui au-dessous de la berge du village de Mârat. Poussant les buffles devant eux, les Souliotes, qui les suivent, le sabre à la main, se font jour à travers la cavalerie ennemie, qui est culbutée par l'impulsion de ces animaux, que les blessures et le bruit des armes à feu avaient rendus furieux.

Alors Botzaris donne le signal de dispersion, en faisant crier : *sauve qui peut!* et pour mot de ralliement, *à Loroux*. Tous se débandent à l'instant et disparaissent aux yeux des Turcs, comme les dunes de sable du désert devant le souffle des vents. Plus rapides que les plus agiles coursiers, les Souliotes arrivent aux bords de l'Aréthon, le passent, brûlent le pont en clayonage qui unissait ses bords, et respirent en pénétrant dans les vastes forêts de Candja.

Arta reçoit les Turcs, indifférents au spectacle d'une ville couverte de ruines, mais affligés de ne trouver aucunes victimes humaines à égorger. Les derviches entonnent le verset du Koran : *la victoire vient de Dieu*, et le lendemain Ismaël Pachô bey est solennellement déposé. On lui ôte les queues, emblème de son pouvoir ; il quitte le panache du commandement ; ses soldats s'éloignent et ses serviteurs l'abandonnent. Privé des marques de l'autorité, il a cessé d'exister ; tant il est vrai que, sous l'influence du despotisme, un empereur, même de la Chine, dépouillé de sa robe jaune, n'obtiendrait pas un regard

de la pitié. Les esclaves sont sans entrailles pour le malheur..... On le traîne bientôt après en prison, et il n'accuse que le destin de son infortune.

Malgré ce commencement de satisfaction accordée aux partisans d'Ali Tébélen, on ne voyait reparaître, ni les Toxides, ni leurs chefs. Depuis la mort de Méhémet Cleïsoura, ils semblaient avoir conçu de nouvelles inquiétudes. Ils se tenaient à l'écart, détachés, à la vérité, de la cause des Grecs, mais restés neutres entre les parties belligérantes; leur attitude n'était pas rassurante. On savait que, s'ils avaient renoncé à l'idée d'expulser les Osmanlis de l'Épire, ils nourrissaient toujours l'espérance de sauver le vieux satrape, qui était leur idole. Il convenait donc à Khourchid de savoir les abuser assez de temps pour arriver à ses fins, en se servant de leurs chefs pour l'aider à tromper celui qui ne s'était soutenu et ne prolongeait encore son existence criminelle, que par des perfidies. On entama en conséquence des pourparlers; et tous les agas des Schypetars mahométans s'étant rangés bientôt après sous les drapeaux du sultan, l'Épire demeura attentive au dénouement du grand drame, qui touchait à sa fin.

CHAPITRE II.

Les Acarnaniens sont secourus par Makrys. — Mavro-Cordatos se rend en Morée. — Dissensions entre les insurgés qui bloquaient Patras; — ils sont battus par Jousouf pacha. — Perfidies des émissaires anglais. — Incendie du consulat de France. — Constance et anarchie des Grecs. — Intrigues. — Translation du gouvernement hellénique à Argos. — Discours d'ouverture. — Réunion et formation d'un congrès à Épidaure; — ses délibérations et ses résolutions. — Rapport sur la situation de l'île de Crète. — Arrivée de M. le Normand de Kergrist à Athènes. — Blocus, siège et capitulation de l'Acro-Corinthe. — Massacre des Turcs. — Mavro-Cordatos élu président. — Constitution provisoire. — Acte d'indépendance. — Loi sur les finances. — Chagrins de D. Hypsilantis. — Arrivée de deux émissaires anglais à Corinthe pour traiter le rachat du harem de Khourchid pacha. — Départ du capitaine Balesté pour l'île de Crète. — Préparatifs des Grecs pour la campagne de 1822.

A la première nouvelle de l'attaque d'Arta par Marc Botzaris, le capitaine Makrys était parti avec deux mille Étoliens pour secourir les Souliotes et empêcher que cette place, venant à être prise, ne tombât entre les mains des Schypetars partisans d'Ali Tébélen. Il avait fait diligence, mais il sortait à peine des forêts du Macrin-Ovos, quand il apprit les revers des insurgés; et il arriva justement à temps pour secourir Cara Hyscos. On se consola mutuellement; et informés, bientôt après, que les Souliotes, après

avoir regagné leurs montagnes, avaient châtié les perfides beys Thesprotes, on crut qu'il n'y avait rien de mieux à faire pour le moment, que de se cantonner à Comboti. On était ainsi en mesure d'observer le mouvement des ennemis restés maîtres d'Arta et de défendre l'accès des vastes forêts qui couvrent de leur abri protecteur l'Acarnanie, dans toute sa région septentrionale. On informa Alexandre Mavrocordatos de ces dispositions, en lui faisant part de tout ce qui se passait dans l'Épire.

Le prince, comprenant alors qu'Ali pacha ne devait pas tarder à succomber, et que Khourchid, possesseur de ses trésors, réunissant une armée formidable, ne manquerait pas de retomber sur le Péloponèse avec tout le poids de ses forces, il résolut de passer aussitôt en Achaïe, afin d'engager les Grecs à presser le siège de Patras. Il savait qu'ils étaient en proie à de funestes divisions. Ils avaient éloigné le vaillant Colocotroni et ses braves soldats, en lui conseillant de se rendre à Argos pour y prendre les ordres du sénat, n'ayant pas, à ce qu'ils prétendaient, besoin de toutes les troupes de la péninsule, pour le succès de leur opération. On a vu, malgré cette jactance, à quelle extrémité ils étaient réduits, lorsqu'ils reçurent le secours inespéré d'un bâtiment chargé de munitions de guerre, venant de Livourne. Mais au lieu de profiter du découragement que son arrivée causait aux Turcs pour les attaquer, les insurgés avaient engagé des discussions pareilles aux prétentions que les Tégéates élevaient contre les Athéniens pour prendre

rang sur le champ de bataille de Platée (1). Les montagnards avaient sans doute oublié la victoire d'Échémus, vainqueur d'Hyllus, chef des Héraclides; car les Calavrytiotes, qui aspiraient à la suprématie contradictoirement avec les Patréens, n'omirent pas de citer le nom du plus petit chef de voleurs issu du mont Érymanthe, pour faire valoir leurs droits. Fiers de se dire Arcadiens, c'était indépendamment de ces titres et de leur autochthonie, au sein de leur ville que l'insurrection avait pris naissance! Ils avaient pour la seconde fois franchi le mont Panachaïcos, pour aider à chasser les Turcs d'une ville qui n'était pas la leur! Ils devaient donc avoir la préséance sur tous les alliés, et une portion plus forte que les Patréens dans le butin que renfermait le château, qu'ils ne devaient pas conquérir si tôt qu'ils s'en flattaient.

Les Patréens, aussi orgueilleux, quoique moins braves, au lieu de faire taire leur avidité et leur amour-propre, répondaient qu'étant limitrophes de la mer, c'était par leurs mains que passait la prospérité toute entière de la Morée; que si l'explosion de l'insurrection avait eu lieu à Calavryta, son foyer existait antérieurement parmi eux; enfin, non contents de refuser tout aux Calavrytiotes, ils soutinrent qu'ils avaient produit autant de pirates, qu'eux autres de chefs de bandes et ils osèrent leur contester leur qualité d'Arcadiens, en leur faisant sentir qu'ils n'avaient pas besoin de leur secours pour réduire

(1) Hérodote, Calliope, ch. XXVI.

l'acropolis, qu'un blocus prolongé leur livrerait infailliblement. Les Calavrytiotes n'y tenant plus, sans calculer les suites funestes de leur mésintelligence, prirent leurs drapeaux, quittèrent le camp et rentrèrent dans leurs montagnes.

Les Patréens, réduits à eux seuls, se trouvèrent au nombre de sept mille; et ces forces étaient plus que suffisantes pour triompher des Turcs, si l'union et la vigilance avaient régné parmi eux. Mais loin d'observer infatigablement un ennemi qui se composait d'*une poignée d'hommes*, d'autant plus redoutables, qu'ils n'avaient aucune espérance de salut; comme on se croyait vainqueur, on le méprisa et on s'abandonna à cette confiance qu'on retrouve parmi les peuples demi-barbares. On oublia même jusqu'aux agents de l'Angleterre qui servaient les barbares par leur espionnage! et chacun ne songea qu'à se loger le moins mal possible, en formant des toits volants sur les murs des maisons qui étaient restés intacts. On s'établit ainsi sans examiner si on serait en mesure de se secourir mutuellement en cas d'alerte. Après cela on visita ce qui existait et ce qui n'existait plus. On pleura sur les pertes éprouvées, en pensant au moyen de les réparer, et comme on était dans le moment de la récolte des olives dont les arbres étaient chargés, on se débanda pour les recueillir, sans s'inquiéter de laisser la ville déserte, et surtout sans placer ni corps d'observation ni védette entre Patras et les châteaux des petites Dardanelles de Lépante.

Ce fut alors que Mavrocordatos et Caradja, suivis

d'une faible escorte, arrivèrent à Patras. Ils descendirent au consulat d'Angleterre, qui était occupé par les Grecs, celui de France étant resté fermé depuis qu'un boulet avait coupé son mât de pavillon. Les princes, qui avaient le projet de se rendre à Argos pour y faire part de leurs vues au congrès, où ils étaient d'ailleurs appelés comme députés, engagèrent vainement les Patréens à se garder, sans se douter qu'ils étaient non moins imprudents qu'eux en séjournant dans une ville sans défense. Ils ne s'aperçurent pas que les domestiques de l'agent d'Angleterre et de son drogman allaient et venaient toutes les nuits de Patras à Lépante; que des signaux établis dans la citadelle entretenaient une correspondance continuelle entre les garnisons turques de ces deux places, et qu'un coup de foudre devait bientôt punir les Patréens de leur incurie.

En effet Jousouf pacha, informé exactement de ce qui se passait, résolut de tenter un coup de main pour s'emparer des princes, et chasser encore une fois les Grecs de leur ville désolée! Il parut donc inopinément au quartier de Vlatéro, tandis que la moitié de sa troupe, longeant le rivage, annonçait son approche par l'incendie des établissements situés auprès du port. Remontant de là vers la ville, les Turcs brulèrent les consulats de Prusse et d'Angleterre. Arrivés à celui de France, ils en enfoncent les portes, égorgent une vieille femme qui y était encore réfugiée, en enlèvent les meubles, allument ensuite des brasiers au milieu des chambres; et un de nos plus

beaux établissements consulaires du Levant fut réduit en cendres dans l'espace de quarante minutes.

Les Grecs répandus dans les campagnes, car il était alors midi, avertis de ce qui se passait par la fusillade et l'incendie, étant accourus, opposèrent assez de résistance pour tuer un grand nombre de Turcs; mais ne sachant pas à combien d'ennemis ils avaient affaire, ils se débandèrent et prirent la fuite vers les montagnes. Les princes Mavrocordatos et Caradja, auxquels on en voulait particulièrement, abandonnant tout ce qu'ils possédaient, ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs chevaux; tels furent les derniers malheurs de Patras.

On remarqua dans cette affaire deux brocanteurs français, indignes de ce nom, qui applaudirent à l'incendie du consulat de S. M. T. C., parce qu'ils espéraient, au moyen de cette catastrophe, régler sans doute leurs affaires avec leurs commettants. On vit, avant l'incendie du consulat d'Angleterre, qui était la propriété d'un Patréen nommé Barroucas, dont il a été question ailleurs, on vit, dis-je, l'agent de S. M. B. dans sa maison; et comme il reparut assez maladroitement à Zante, quelques jours après, vêtu des dépouilles de Mavrocordatos, on présuma qu'il avait suivi Jousouf pacha dans une autre intention que celle d'enlever les meubles de sa résidence consulaire. Enfin on expliqua l'apparition inopinée du sérasker à Vlatéro, par celle d'un bâtiment anglais qui parut sur la rade, aux premières clameurs des Turcs; de façon que la voix publique

accusa encore une fois les émissaires de la Grande Bretagne des malheurs des chrétiens. Des massacres et des supplices couronnèrent, d'une manière digne des vainqueurs, cette journée, qui procura au consul de France, quoique éloigné du champ de bataille, la consolation de sauver les jours d'un jeune médecin de la faculté de Paris, atteint de trois coups de feu, que Jousouf pacha rendit à ses sollicitations.

Les Grecs sont étonnants dans l'adversité. La religion chrétienne, en imprimant dans leurs esprits le caractère de la charité, tempère leurs défauts mieux que l'éducation ne le fait dans nos sociétés civilisées. Parmi nous les hommes bien nés ne le sont pas dès la naissance. C'est le vernis de la société qui donne souvent à certaines vertus, comme à certains vices, un air de dignité qu'on remarque rarement dans les hommes du commun que les leçons et les préceptes n'ont point façonnés. Tout est art parmi nous jusqu'à la pitié, tandis que l'enfant de la croix élevé parmi les Turcs, soit qu'il se livre à l'emportement, ou à la bienfaisance, est rude, presque toujours extrême, mais grand et vraiment homme dans ses passions. A peine les Calavrytiotes eurent-ils connaissance des désastres de leurs frères de Patras, qu'ils s'empressèrent de pourvoir à leurs besoins. La plus touchante hospitalité fit place aux rivalités. On s'embrassa, on se demanda réciproquement pardon, on s'humilia devant le Seigneur, en se promettant d'être à l'avenir inséparables et de prendre bientôt sa revanche sur les barbares.

De quelle espérance osait-on se flatter? La Grèce n'offrait que l'image du chaos, malgré les succès et l'enthousiasme de ses enfants. Des chefs discordants, des soldats sans direction, passant successivement de la terreur aux transports d'un courage délirant. Des hommes tels que les Maniates, qui, après s'être mollement battus et largement enrichis, ne voulaient plus servir qu'à prix d'argent, parce que, n'ayant rien à craindre pour le pays montueux qu'ils habitent, ils ne connaissaient de patrie que les gorges et les aspérités du Taygète. Les Turcs victorieux à Patras, et l'épouse ainsi que les odalisques de Khourchid pacha prisonnières des Grecs dans Tripolitza. La misère publique à côté d'oliviers chargés de fruits qui faisaient naguère la richesse du peuple; des champs nouvellement ensemencés recouverts d'ossements et de cadavres; des gouvernements provisoires établis dans vingt lieux différents sans aucune centralisation, tous les évènements devenus problématiques et rien de positif au sein de la victoire; tel était l'état de la chose publique, quand Mavrocordatos commençait son hégire politique en s'enfuyant de Patras.

Cette anarchie, comparable à celle des siècles héroïques, qui paraissent si beaux à travers le prisme de l'histoire, faisait généralement sentir le besoin d'une législation quelconque. On parlait toujours d'une assemblée des états de la Grèce; mais depuis la prise de Tripolitza, les Péloponésiens ne voyaient plus que Corinthe dont ils se flattaient de s'emparer, par l'entremise de Kyamil bey, leur prisonnier. On

comptait sur ses trésors et on prétendait ajourner la formation d'un gouvernement quelconque, après le succès de cette entreprise.

En vain les Hydriotes, unis aux Spetziotes, demandaient des lois. Déjà Colocotroni, irrité qu'on eût nommé sans sa participation le gouverneur de Tripolitza, montrait, par une hauteur déplacée, qu'il n'était pas l'ami des pouvoirs limités, tandis que l'attitude équivoque de D. Hypsilantis décelait un prétendant à l'autorité, fondé sur la mission qu'il avait reçue de son frère Alexandre, quoique celui-ci se trouvât en charte privée dans le château de Mongatz. On se tâtait, on s'observait; et il n'était pas jusqu'à l'épouse et aux femmes de Khourchid pacha, qui n'intervinssent, par leurs galanteries, dans les intrigues publiques. Leur captivité même leur semblait plus douce que les lois austères du harem, et l'anarchie menaçait de tout dévorer, quand l'épidémie qui avait désolé la ville pendant le siège, se ranima avec une activité fatale aux vainqueurs. Les meubles de luxe enlevés des palais, l'accumulation des cadavres privés de sépulture qui encombraient les places publiques, donnèrent lieu à une peste si terrible, que D. Hypsilantis jugea à propos de transférer le siége du gouvernement à Argos.

On se mit en route en prenant la voie du Trochos, lieu témoin de la victoire du taxiarque Nicétas; et on arriva, le $\frac{12}{24}$ novembre, en vue du golfe, où l'on découvrit un brick anglais qui ravitaillait Nauplie. On reconnut son pavillon au moment où la population de l'Argolide accourait au-devant du sénat

et des vainqueurs de Tripolitza, avec des transports de bonheur et d'allégresse inexprimables. Les femmes, prosternées le visage contre terre, faisant des signes de croix, nommaient les Hellènes leurs anges tutélaires, tandis que les Argiens rangés en haie, les saluaient par des acclamations et des décharges de mousqueterie, en les accompagnant jusqu'à l'entrée de la ville désolée.

Argos, teinte du sang de ses habitants, avait été incendiée! Dès qu'on s'y fut établi, dans quelques maisons turques restées debout et au milieu des ruines, sur lesquelles on plaça des toits postiches, D. Hypsilantis reçut une lettre du colonel sicilien, prince de Staraba, qui l'informait de son arrivée à Calamate, avec quarante officiers de diverses nations, et un bâtiment fut aussitôt expédié, pour les transférer au quartier général. On présenta ensuite à Hypsilantis le colonel piémontais Tarella et le chef d'escadron français Dania, qui se trouvaient, depuis quelque temps, employés avec le capitaine Justin de Rouën au blocus de Nauplie. Dania lui ayant demandé un entretien particulier, lui proposa un plan d'attaque contre cette ville; et quelques officiers s'étant rendus sur les lieux pour l'examiner, ils revinrent avec la ferme persuasion qu'il était inexécutable (1).

Ils représentèrent qu'avec des troupes mal armées et indisciplinées, il n'y avait pas moyen de s'emparer d'une place pourvue d'une bonne garnison et défen-

(1) Mémoires de M. Voutier, p. 171 et 172.

due par une artillerie formidable. Le temps seul et un blocus sévère pouvaient en amener la réduction. Mais le chef d'escadron Dania, écoutant moins la prudence que son courage, parvint à faire adopter son projet à Hypsilantis en profitant de l'élan des troupes, exaltées par la prise de Tripolitza. Elles avaient escaladé, par surprise, les remparts de cette ville, et il fut décidé que Nauplie serait attaquée par terre et par mer. Quoique la chose fût très-différente de l'assaut de Tripolitza, on envoya des ordres à Hydra ainsi qu'à Spetzia, pour construire des échelles et armer quarante chaloupes canonnières qui devaient protéger un débarquement de deux mille hommes.

Tandis que ces plans s'organisaient, le brick anglais dont on vient de parler, débarquait ses vivres sous les yeux des assiégeants, qui n'avaient aucun moyen de l'en empêcher. Mouillé sous les batteries turques, il insultait à la fois à l'armée qui bloquait Nauplie, et aux bâtiments chargés de croiser dans le golfe, lorsqu'on résolut d'empêcher son entier débarquement. On avait remarqué que la garnison du fort qui défend l'entrée du port, négligeait son service, au point d'en laisser parfois la surveillance à quelques hommes; et on détermina Hypsilantis à permettre à MM. Voutier et Justin de tenter un coup de main contre cette position, qui pouvait amener par la suite la réduction de la forteresse.

Ce plan ayant été approuvé, ces deux officiers se chargèrent de l'exécuter, en faisant armer deux chaloupes, avec soixante hommes d'élite, et un canot à

deux paires de rames, pour porter directement à bord du brick un officier parlant anglais. Celui-ci devait prévenir l'équipage de ce bâtiment qu'il ne lui serait fait aucun mal s'il gardait le silence; et on se serait caché sur son bord pour attendre le jour, qui était le moment où les Turcs quittaient le fort pour venir passer leur temps en ville.

La nuit était calme et obscure; et M. Voutier, embarqué avec le capitaine Justin, commençait à se flatter d'une apparence de réussite, lorsqu'on dut s'arrêter pour connaître le succès de l'entreprise du canot détaché vers le brick anglais. On se trouvait dans ce moment sous la petite forteresse; on distinguait les paroles des sentinelles, et le feu de leurs pipes. Le moment était décisif; car on était placé sous la volée de batteries formidables, lorsque le capitaine Spetziote qui commandait l'une des barques, s'éloigna en ramant tumultueusement, et il ne resta plus d'autre parti que de le suivre.

On ne fut pas inquiété dans la retraite; mais le brick qui craignait une tentative plus heureuse, étant parti la nuit suivante, fut pris par les croiseurs. Son capitaine ayant été amené devant D. Hypsilantis, montra par sa confusion qu'il connaissait sa faute, car il ne répondit que par des pleurs aux reproches sanglants qui lui furent adressés. Il confessa que trois autres bâtiments étaient armés par la même maison anglaise, établie à Constantinople, qui l'avait expédié, et qu'ils avaient pour but de ravitailler les places maritimes du sultan que

les Grecs tenaient bloquées. Malgré cet aveu, les Hellènes étaient obligés à tant de ménagements, qu'ils durent relâcher le coupable interlope, en se contentant de tirer de lui touts les renseignements qu'ils souhaitaient sur la situation de Nauplie. (1)

En attendant l'assaut projeté contre toute raison, on aguerrissait les troupes par de fréquentes escarmouches, qui n'empêchaient pas une épidémie dangereuse de moissonner une foule de soldats, auxquels on n'avait souvent à donner que de mauvais pain, en ajournant leur solde, ainsi que les lois si inutilement demandées après la prise de Corinthe, ce qui fit que le capitaine Baleste ne put, faute d'ordre et d'argent, compléter son régiment. En revanche, la flottille préparée à Hydra aborda à la plage de l'Argolide; on bénit en grande cérémonie les échelles destinées pour l'escalade; et le 16 décembre fut le jour fixé pour l'assaut de Nauplie.

Chacun s'y prépara par une sorte de lustration, en peignant sa chevelure, en se faisant raser, en se parant de ses plus beaux habits; et après s'être approché des sacrements, on se réunit pour célébrer une sorte de fête qui se passa en chants et en danses. Un neveu de Bobolina se présenta chez Hypsilantis, où il fit entendre les hymnes du Thessalien Riga; et comme on s'étonnait de la joie qu'il manifestait, il répondit : *nous vivons aujourd'hui, savons-nous ce que nous deviendrons demain? jouis-*

(1) Voutier, p. 175.

sons du dernier moment qui nous reste peut-être à exister. Cette réponse était celle que tous les Grecs auraient faite; et Colocotroni était sans doute du même avis, quand il disait à ses palicares : *Enfants, je jetterai mon bâton par dessus ces hautes murailles, et vous irez le chercher.*

On lui avait répondu par une acclamation; mais la fortune est avare de ses dons; et Nauplie ne devait tomber au pouvoir des chrétiens, qu'après avoir fait briller leur courage par des vertus qui sembleraient plus qu'humaines, si les faits qu'on rapportera ne nous touchaient pas de si près. La ville qu'on allait attaquer est bâtie sur une sorte d'isthme, auquel on n'arrive que par une chaussée resserrée entre la mer et un rocher couronné par la Palamide, citadelle formidable qui domine la partie basse de la place, que l'art a enceinte de remparts, de bastions, et d'ouvrages hérissés d'une nombreuse artillerie. C'était sous le feu de ces batteries qu'il fallait s'avancer, pour tenter l'escalade du côté de la porte, tandis que Colocotroni inquiéterait la Palamide par une fausse attaque en descendant de la montagne.

Les choses étant ainsi convenues, on sortit du camp à deux heures du matin. Nicétas, qui n'avait voulu céder à personne l'honneur de monter le premier à l'assaut, marchait à la tête de la colonne que Baleste s'était chargé de soutenir avec sa troupe de ligne. On s'avança en silence; et l'obscurité ayant permis d'approcher sans être vu, les échelles furent préparées, et on prit position. Tous les regards étaient

tournés vers le mont St-Hélie, d'où un feu allumé au sommet devait donner le signal du combat.

Il parut. Colocotroni commença l'attaque, qui devint aussitôt générale; mais bientôt les assiégés, qu'on croyait surprendre, prévenus par les mouvements extraordinaires qu'ils avaient remarqués dans le camp des Hellènes, ripostent avec vigueur. Les assaillants hésitent, s'arrêtent, et l'entreprise est manquée! Cependant Nicétas et les troupes régulières soutenaient la fusillade. On sentait la nécessité de favoriser la flottille, qui devait attaquer la ville du côté de la douane; mais le calme ayant fait échouer son entreprise, on dut, après le lever du soleil, songer à la retraite.

Quel moment! en s'éloignant du rempart, il fallait parcourir la chaussée, enfilée par une batterie de sept pièces de canon, de la ville basse, et marcher à découvert sous le feu de la Palamide. Une pluie de balles et de mitraille tombait sur le terrain; on devait les braver; et non seulement il n'y eut ni faiblesse, ni désordre, mais on vit des soldats s'arrêter pour charger leurs camarades blessés sur leurs épaules, et plusieurs les emporter quoique morts, afin d'ôter aux Turcs l'avantage de s'emparer de leurs têtes pour en faire des trophées.

Cet évènement venait de se passer, quand Mavrocordatos arriva à Argos, pour siéger au congrès, où il avait été nommé député par les habitants de l'Etolie. D. Hypsilantis l'accueillit froidement; il pressentait en lui un rival d'un mérite supérieur au sien,

et le parti qui lui était opposé ne tarda pas à justifier ses craintes. Bientôt les députés, ennuyés des hauteurs déplacées d'Hypsilantis, qui venait d'être nommé président du sénat du Péloponèse, ne se rendirent plus chez lui que pour la forme; et une réunion organisée sous le nom *d'amis de la patrie*, acheva de le déconsidérer. L'archevêque Germanos en était l'ame; et tout ce qu'il y avait de chefs distingués dans l'armée ayant fait partie de cette société, Hypsilantis, désespéré de l'abandon dans lequel il se trouvait, tourna ses idées vers la guerre.

Il partit pour Corinthe avec Kyamil bey, laissant le champ libre à ses adversaires, et peu de jours après, l'archevêque de Patras ayant proposé de transférer le siège du gouvernement à Épidaure, on se décida d'un commun accord à abandonner Argos. On venait de perdre l'éloquent évêque d'Hèlos; les maladies y exerçaient d'affreux ravages, et on était journellement inquiété par les Turcs, qui faisaient des sorties fréquentes, depuis l'assaut infructueux tenté contre Nauplie. Aussitôt, chaque membre de l'amphictyonie ayant plié bagage, tous s'acheminèrent, les uns montés sur des chevaux enharnachés de bâts, les autres sur des mulets, et quelques-uns modestement affourchés sur des ânes; car la fortune n'avait encore fait perdre aux Grecs que le sentiment de la crainte; et tous arrivèrent à Épidaure, lieu dont le nom sera à jamais célèbre dans les annales de la Grèce.

On était convenu, avant de quitter Argos, de s'en

remettre, pour la rédaction de l'acte d'indépendance et du projet de gouvernement provisoire, à une commission composée d'Alexandre Mavrocordatos, Germanos, archevêque de Patras, Caradja, Coletti, et Théodore Nègris. Arrivés à Épidaure, on fit choix d'un verger ombragé d'orangers, pour le lieu des séances du congrès; renouvelant ainsi sans y penser le mode antique des assemblées du Pnyx, où l'on délibérait en plein air, devant le peuple ravi d'entendre ses orateurs (1): mais comme on avait eu à se plaindre que les soldats apostrophaient parfois les nobles sénateurs au milieu de leurs délibérations, on rendit une ordonnance pour leur prescrire à l'avenir le silence et le respect.

Le 15 décembre, jour indiqué pour l'ouverture du congrès, auquel se trouvèrent cinquante-neuf députés, le canon d'une petite division navale qui se trouvait au port de Méthana ayant annoncé la solennité, chacun se rendit au lieu de l'assemblée, où le pieux Néophyte, archevêque de Talante et des Thermopyles, après avoir célébré la liturgie, sur les dé-

(1) Cette coutume, reproduite par les Grecs à Épidaure et à Astros dans la Cynurie, où les discussions publiques se pratiquaient comme les conférences de Platon aux jardins d'Académus, nous explique mieux que toutes les conjectures pourquoi les théâtres des anciens étaient construits à ciel ouvert; la cause qui détermina à élever des portiques, à environner les temples de péristyles; parce que, dans un climat tel que celui de la Grèce, les hommes, réunis dans un local fermé, auraient été dans un bain d'étuves qui les aurait suffoqués.

bris d'un autel consacré à Esculape, dieu d'Épidaure, déclara la session ouverte. Alors, chacun s'étant assis sur des nattes en paille, les jambes croisées à l'orientale, le Proëdros sacré se levant de son siége, qui était placé sous la feuillée d'un oranger, supplia le Dieu rédempteur de répandre les dons de sa sagesse sur ses enfants.

Saluant ensuite la Grèce renaissante dans la personne de ses représentants, il rappela en termes simples, à l'assemblée, au peuple et aux soldats qui se trouvaient présents, les souvenirs immortels de leurs ancêtres, la gloire et les désastres de la patrie, ainsi que sa longue humiliation jusqu'à l'ère nouvelle qui commençait. Il insista particulièrement sur cette dernière époque, en démontrant, jusqu'à l'évidence, *la sainteté de l'insurrection contre un maître inique, auquel ses principes politiques défendent d'accepter le titre même de souverain légitime des Grecs, parce que, loin de les considérer comme des sujets, il ne peut les ranger, d'après ses principes anti-chrétiens, qu'au nombre des esclaves soumis à son pouvoir arbitraire, en vertu du droit permanent du glaive. Enfin*, s'écria-t-il, le titre de Khounkiar (1) *a tracé la ligne de démarca-*

(1) Ce titre, que les sultans s'arrogent, signifie *égorgeur*; il dérive du mot turc *khoun*, sang. Abstraction faite de toute considération, il faut dire, à l'honneur de l'humanité, qu'il ne pouvait y avoir dans le monde que des Turcs capables d'admirer dans un monarque la prérogative d'être *le tueur d'hommes* par excellence de son empire.

tion entre ce chef de Tartares circoncis, et les rois pasteurs des peuples de la chrétienté.

Examinant les titres que les Grecs avaient à la protection de la Russie, le prélat fit remarquer à l'assemblée : *Qu'il est de notoriété authentique, qu'aux yeux de la Porte Ottomane, la cause de la religion et de la nation grecque, fut toujours liée à la cause politique et nationale des Moscovites; que dans chaque guerre entre la Russie et la Turquie, le gouvernement ottoman avait toujours confondu les vœux des Hellènes avec ceux des Russes;* et, par une transition délicate, l'orateur se contenta de faire des vœux pour les prospérités temporelles de l'empereur orthodoxe. Il ne dit qu'un mot de quelques ministres de la sainte alliance (Ἱερὰ Συμμαχία), *qui ont vainement essayé d'amalgamer les principes de l'Évangile avec ceux du Kôran.* Le nom de *Parga* expira sur ses lèvres; et après avoir rendu grâces *au fils aîné de l'église, Louis XVIII, roi de France, protecteur de toutes les infortunes*, il termina son discours en annonçant qu'on se rassemblerait le lendemain pour entendre la lecture des lois organiques de la Hellade.

On se réunit, comme Néophyte l'avait annoncé; mais dans quelle étrange confusion ne se trouva-t-on pas, quand il fallut discuter les prétentions de tant de ligues, de cantons et d'îles qui avaient des intérêts différents, et souvent même opposés? On fut plusieurs fois au moment de dissoudre l'assemblée; mais comme on s'accordait sur un point, qui était

la haine contre le gouvernement turc, Mavrocordatos sut s'en emparer de manière à rapprocher les esprits. Sa patience et sa douceur étaient inaltérables; et il profita habilement de l'arrivée de deux députés de l'île de Crète, pour occuper les esprits, de manière à leur faire accepter en bloc une constitution qui, sans être parfaitement régulière, devait au moins tenir une place non occupée, dans un pays où il était instant d'étouffer l'anarchie.

Les dépêches, dont les députés crétois étaient porteurs, annonçaient que les insurgés, qui étaient maîtres de la surface de l'île, après s'être emparés du fort de Buza (1), resserraient les grandes places fortes, situées dans la partie septentrionale de l'île. Les convois qu'on leur envoyait d'Égypte avaient été interceptés en grande partie par les armateurs de

(1) Ce mouillage, situé dans la partie la plus occidentale de la Crète, est une bonne station pour des bâtiments qui établiraient leur croisière du côté de l'île de Cythère. De deux écueils qui se trouvent à son entrée, un seul est fortifié mais ses feux sont trop élevés. La garnison qui le défendait se composait d'une centaine de janissaires avec leurs familles. Ils regardaient ce poste comme leur propriété, et formaient une espèce d'ochlocratie armée, qui se moquait des pachas gouverneurs de l'île. Il n'y a point d'eau dans cette place. Les environs du port sont affreux, et on n'arrive au château que par un escalier taillé dans le roc; ainsi la famine seule avait pu faire tomber cette place au pouvoir des Sphaciotes. C'est à cette extrémité de l'île qu'on remarque la montagne appelée par les anciens *front du Bélier* (Κριου μέωπον); elle sert de point de reconnaissance quant on vient de l'ouest.

Kasos; et les Turcs auraient été réduits à la plus grande détresse, si les Francs de Smyrne, abusant du pavillon de leurs souverains pour faire des gains illicites, n'avaient soutenu les barbares. On n'avait pas osé visiter ces coupables contrebandiers, qui violaient ainsi les lois de l'honneur et de la justice. Malgré cette assistance, le formidable boulevart de Candie (1) éprouvait de grandes privations; mais de tou-

---

(1) La position de cette ville au centre de l'île, et sa force, en ont fait la capitale de la Crète. Son port ne peut recevoir que de petits bâtiments. Les fortifications qui le défendent, ainsi que le côté de la mer, consistent dans un château situé à l'extrémité du môle, avec deux batteries armées de quinze bouches à feu. L'anse de Tramatra, comprise entre le môle et l'enceinte, présente huit pièces d'artillerie. De là, jusqu'au bastion de Saint-André, 25 bouches à feu. Bastion de Saint-André, 24. Courtine et bastion de Panigra, 12. Bastion de Bethléem, 6. Bastion de Martinengo avec son cavalier, 13. Bastion de Jésus, 14. Courtine entre le bastion de Jésus et celui de Vittury, 3. Bastion de Vittury, 3; son cavalier, 1. Sur la pointe Saint-Georges, pierriers à boîte hors de service, 8. Lazaret, 13. Dans l'oreillon, 2. Bastion de Sabioniéra, courtine et batterie de l'arsenal, 37. Pièces de campagne, 40. Obusiers, id., 16. Garnison sur le pied de paix, 3700 hommes; par le fait de l'insurrection, 12570 individus portant un fusil et deux pistolets. (*Mémoires manuscrits du lieutenant-général Mathieu Dumas.*)

La plaine qui entoure Candie est déboisée, et ne compte que sept villages, dont le principal est Kénourio-Castron. Son territoire est arrosé par une rivière d'un volume considérable, nommée Armyros à cause de la salure de ses eaux, qui se décharge dans la mer à l'est du cap Reskhia. Les Grecs

tes les places de guerre qui servaient d'asile aux Turcs, la Canée était celle qui était le plus vivement pressée.

Tandis que Michel Comnène Aphendoulieff s'évertuait en proclamations, les Sphaciotes commandés par les intrépides capitaines Melidoros et Roussos, rompaient les aquéducs, s'établissaient sur la contrescarpe de la Canée, et reduisaient les assiégés à s'abreuver de l'eau saumâtre des puits, qu'ils avaient été obligés de creuser dans l'intérieur de la place. Cette boisson insalubre avait causé une épidémie effrayante parmi les assiégés, qui n'avaient trouvé de remède à leurs maux qu'en recueillant l'eau des pluies; mais ils étaient réduits à démolir leurs maisons, pour se procurer le bois nécessaire à leurs cuisines. Les bestiaux qu'ils avaient renfermés dans les remparts mouraient de faim, et le pacha avait perdu, en dernier lieu, ce qui lui restait de bœufs et de moutons, qu'il faisait paître dans les fossés de la ville. Les Grecs lui avaient enlevé en plein jour cette dernière ressource, sans que les Turcs, loin de faire une sortie pour les repousser, eussent songé à tirer sur les assaillants, tant ce trait d'audace les avait étonnés.

Cependant les Sphaciotes irrités montraient autant de générosité, que leurs ennemis avaient déployé con-

---

étaient maîtres de Damasta, village situé à deux lieues et demie de distance sur des rochers affreux, qu'il faut franchir pour se rendre de Candie à Rhétymos. C'était au moyen de cette forte position qu'ils tenaient ces deux villes en échec. (*Id.*)

tre eux de cruauté et de barbarie. Forcés à user de représailles, quand ils saisissaient quelques Turcs, ce n'était qu'après un examen préalable qu'ils se décidaient à sévir contre eux. Ils ne faisaient, à la vérité, nul quartier à ceux qu'ils prenaient les armes à la main; mais ceux, au contraire, qu'ils trouvaient désarmés, recevaient dans leur camp tous les soins dus aux prisonniers de guerre. On les envoyait ensuite dans les montagnes, où on ne leur imposait guère d'autres travaux que de garder les moutons, et de recueillir les fruits de la terre. Mais quand les Spliaciotes virent que leurs frères de la Canée continuaient à être pendus aux créneaux des remparts qu'ils assiégeaient, ces horreurs ne tardèrent pas à influer sur leur modération, et quoiqu'ils fissent semblant de ne pas apercevoir des vieillards turcs et des femmes, qui faisaient parfois des excursions dans la campagne, pour enlever des fruits et des olives, dont les arbres étaient chargés, il n'y eut plus de pardon pour tous les Turcs qui tombaient en leur pouvoir.

Après avoir entendu le rapport des affaires de la Crète, le congrès arrêta que les amiraux et commandants des escadres des rois chrétiens seraient humblement suppliés de ne pas prêter leur assistance aux interlopes qui ravitaillaient les places turques, assiégées par les Grecs. L'amirauté d'Hydra fut chargée de régler ces sortes d'affaires, et si elle ne réussit pas toujours dans ses négociations, elle n'eut qu'à se louer de la marine française.

Celle-ci recueillait dans ce moment le prix de

sa philantropie. Les chrétiens qui continuaient le siége de l'acropole d'Athènes, informés que la corvette l'Écho, qu'ils surnommaient le *vaisseau sauveur*, entrait au Pirée, se portèrent spontanément en foule de ce côté, pour recevoir M. Le Normand de Kergrist, qui la commandait. Des cris de joie éclataient de toutes parts; et les Turcs, qui avaient aperçu le pavillon français, laissèrent tranquillement passer les Grecs sous le feu de leurs batteries. Il semblait qu'ils respectaient la joie d'un peuple reconnaissant; et les insurgés, arrivés au Pirée, saluèrent par mille et mille voix, dès qu'ils furent à portée de se faire entendre, leur bienfaiteur. On le nommait, on l'appellait; il fut forcé de se prêter aux vœux des Athéniens, en paraissant sur le tillac de son vaisseau; et ils ne reprirent le chemin de la ville, qu'après avoir vu la corvette se diriger vers la haute mer. Ils la suivirent long-temps des yeux; et aussi respectés à leur retour qu'à leur départ, les hostilités ne recommencèrent entre les Grecs et les Turcs, que le lendemain de ce jour de bonheur.

Les Crétois reparaissaient ce jour même au lieu du sénat, pour se plaindre de Michel Comnène-Aphendoulieff, en demandant, pour commander leurs troupes, le capitaine Baleste; mais celui-ci se trouvait dans ce moment au siége de Corinthe avec D. Hypsilantis et plusieurs officiers du corps des Philhellènes.

L'Acrocorinthe (1), qui était investie depuis long-

(1) Mémoires de M. Voutier, p. 188 et suiv.

temps, occupe un développement de plus de deux mille cinq cents toises, au sommet d'un rocher qu'il faut gravir en suivant une rampe difficile avant d'arriver à la porte, qui est défendue par un triple rang d'ouvrages, garnis d'une nombreuse artillerie. Les autres parties de cette citadelle sont enveloppées d'un simple cordon de murs; et pour défendre une aussi vaste enceinte, les Turcs n'avaient que six cents combattants. Les insurgés avaient fait venir d'Hydra, par la voie de Cenchrée, deux canons qui furent établis sur le mont Pente-Scouphi, dès qu'Hypsilantis fut arrivé, et leur feu devint suffisant pour empêcher les sorties des assiégés qui venaient couper des herbes et ramasser du bois. Les boulets parvinrent même à les inquiéter dans leurs demeures situées en amphithéâtre en arrière de la porte d'entrée de la citadelle.

On touchait à la fin de décembre, et Kyamil bey, sur qui D. Hypsilantis comptait pour amener les Turcs de l'Acrocorinthe à capituler, hésitait à s'immiscer dans ces sortes d'affaires, lorsque Colocotroni, tranchant les difficultés par des menaces terribles, le contraignit de lui donner sur-le-champ une lettre pour sa mère ainsi que pour son épouse qui étaient renfermées dans l'Acrocorinthe, et les négociations commencèrent aussitôt. On traita avec civilité, mais on s'aperçut que Kyamil bey, prévoyant qu'il serait forcé d'accéder à ce qu'on exigeait, avait trouvé moyen de faire prévenir sa femme et sa mère de ce qu'elles devaient faire; et un artilleur déguisé, qu'il leur expédia, ne tarda pas à révéler sa fourberie.

Jusque-là, les canonniers turcs n'avaient presque pas causé de dommage aux assiégeants, lorsqu'on remarqua une meilleure direction dans leur tir. Le canon était mieux dirigé, et les bombes, lancées avec justesse, tombaient presque toutes sur la demeure d'Hypsilantis, qui fut obligé de changer de logement. Ce n'était plus le temps, à la vérité, où les Grecs, qui se jetaient par terre au bruit du canon, s'épouvantaient des bombes et des boulets : ils y étaient tellement familiarisés, que le fracas ne les empêchait pas de fréquenter les marchés et de rendre religieusement les devoirs funèbres à leurs camarades qui étaient tués. Mais le rusé Kyamil bey avait de vastes intelligences, la face des évènements pouvait changer, lorsqu'un nègre, sorti de la citadelle en explorateur, ayant été conduit devant Hypsilantis, lui apprit que les Schypetars mahométans commençaient à murmurer.

Du mécontentement à la défection, il n'y a qu'un pas pour des hommes qui font de la guerre un métier. Ceux-ci n'ignoraient pas que les Grecs avaient religieusement observé la parole donnée à Elmas bey, qui était parvenu à sortir de Tripolitza avec armes et bagages, et ils prêtèrent une oreille favorable aux propositions qu'on leur fit. Ils ne cherchaient qu'à se tirer d'un mauvais pas; mais les négociations, sans cesse entravées par Kyamil bey et sa mère, traînaient en longueur, quand le brave capitaine Panorias de Salone arriva au camp des Hellènes.

Ce vieux soldat, ayant été admis au conseil, parut aussi surpris qu'indigné du luxe insensé des capitaines

grecs qui s'étaient enrichis à la prise de Tripolitza; il leur reprocha amèrement d'imiter les barbares qu'ils avaient vaincus, et il ne balança pas à leur dévoiler les malheurs, quoiqu'éloignés, dont la patrie était menacée. Puis, se rappelant ses anciennes liaisons avec les Schypetars renfermés dans l'Acrocorinthe, il se chargea de briser le talisman de l'intrigue. Les braves s'entendent toujours sans peine; les petites menées de Kyamil bey et de son harem furent déjouées; on fit un pont d'or à l'avidité des Épirotes, qui sortirent le 22 janvier, au nombre de cent soixante-seize, emportant leurs armes et mille piastres chacun. Ils descendirent aussitôt au Leché, où des barques qui les attendaient les reçurent pour les transporter sur un point de la côte voisin de Lépante, d'où ils promirent de se rendre dans leur pays.

Les Turcs, épouvantés de la défection des Albanais et de l'exemple récent de leurs coreligionnaires de Tripolitza, ayant demandé à capituler, furent obligés d'en passer par les conditions qu'on voulut leur imposer. Elles portaient qu'ils seraient transportés dans l'Asie Mineure avec leurs familles, et leurs beys descendirent, le 26 janvier, à la porte de la citadelle, pour recevoir les capitaines grecs qui venaient en prendre possession. Ils déposèrent à leurs pieds fusils, pistolets, sabres et poignards, en disant: *Nous vous rendons ces armes que nous sommes indignes de porter.*

Infortunés, trop de ressentiments planaient sur leurs têtes pour se livrer ainsi désarmés; car il n'exis-

tait pas un chrétien qui n'eût à redemander, à quelque prisonnier de guerre, le sang d'un parent ou d'un ami. Cependant Hypsilantis veillait à ce que les Turcs ne se trouvassent pas en contact avec des ennemis irrités, mais les vaisseaux qu'il attendait ne paraissaient pas, et il fallait occuper l'Acrocorinthe. On n'y laissa d'abord entrer que quelques troupes d'élite, et peu à peu on dut y admettre des milices, qui ne tardèrent pas à en venir des injures aux menaces et des menaces aux voies de fait. Les prisonniers furent dépouillés, partiellement massacrés, et les femmes enlevées se trouvèrent transportées dans des villages éloignés, avant qu'on pût arrêter ces désordres.

Le nom d'Hypsilantis était compromis : il en éprouva un tel chagrin, qu'il tomba dangereusement malade. Il ne devait plus avoir que des mécomptes; car, indépendamment des trésors de Kyamil bey, qui auraient peut-être fait oublier bien des choses, et que celui-ci persista à tenir cachés, le congrès d'Épidaure venait de régler le sort de la Grèce, sans la participation de celui qui croyait devoir tout diriger en sa qualité de lieutenant de son frère Alexandre Hypsilantis.

Le dimanche, $\frac{1}{13}$ janvier 1822, le congrès qui avait élu pour président du pouvoir exécutif Alexandre Mavrocordatos, promulgua au milieu d'un concours nombreux de peuple la constitution provisoire de la Grèce. Ses principales dispositions, contenues dans sept chapitres, renfermant cent deux articles, exprimés sans ambiguité, embrassaient ce qui concerne la religion et la tolérance, filles du ciel les droits des ci-

toyens, la forme du gouvernement, les attributions du sénat législatif, dont la présidence était confiée à D. Hypsilantis pour l'année; celles du conseil exécutif, de la judicature, de l'administration publique, avec quelques réglements transitoires. Enfin, en vertu de l'article quatre-vingt-quinze, Corinthe, en attendant la conquête d'Athènes, fut déclarée le chef-lieu du gouvernement des Hellènes: soixante-sept députés avaient souscrit cet acte constitutionnel.

Le $\frac{16}{28}$ du même mois, l'acte d'indépendance de la nation grecque, signé par Mavrocordatos, et contre-signé de l'archigrammatiste Théodore Nègris, ayant été proclamé, le congrès annonça au Panhellénion, ou gouvernements particuliers de la Grèce, que sa tâche étant finie, il cessait de représenter la nation, et que le devoir du peuple était désormais d'obéir au directoire exécutif de Corinthe.

Peu de temps après cette déclaration, le conseil exécutif rendit un décret relatif à un emprunt (1), et s'étant transporté à Corinthe, le premier bulletin des lois, que la presse répandit dans la Grèce, fit

---

(1) Προσωρινὴ διοίκησις τῆς Ἑλλάδος.

Ὁ πρόεδρος τοῦ ἐκτελεστικοῦ δηλοποιεῖ, ὅτι τὸ ἐκτελεστικὸν ἐθέσπισε καὶ τὸ βουλευτικὸν ἐπεκύρωσε ταῦτα·

Διὰ τὴν ἐπικειμένην ἀνάγκην τοῦ

Gouvernement provisoire de la Grèce.

Le président fait savoir que le pouvoir exécutif a arrêté, et le sénat législatif sanctionné ce qui suit :

Considérant la nécessité de

connaître les actes qu'on vient de rapporter; enfin le président débuta en quelque sorte dans ses fonctions, en adressant au secrétaire-d'état, ministre des affaires

---

νὰ οἰκονομηθῶσιν αἱ μεγάλαι χρηματικαὶ τῆς διοικήσεως χρεῖαι, διὰ τὴν παροῦσαν ἔλλειψιν χρημάτων ἀπὸ τὸ ταμεῖον, καὶ διὰ τὴν βραδύτητα τῶν πράξεων ἐν καιρῷ ἐσωτερικοῦ πολέμου·

ά. Θέλει ληφθῆ δάνειον πέντε μιλλιονίων γροσίων.

β'. Τοῦτο τὸ δάνειον θέλει διαιρεθῆ εἰς πέντε κλάσεις, δηλαδὴ

Πρώτη κλάσις. . γρ. 1,000,000
Δευτέρα. 1,125,000
Τρίτη. 1,000,000
Τετάρτη. 1,000,000
Πέμπτη. 875,000

γ'. Ἡ πρώτη κλάσις θέλει διαιρεθῆ εἰς χιλίας ὁμολογίας ἀνὰ χίλια γρόσια, ἡ δευτέρα εἰς χιλίας πεντακοσίας ἀνὰ ἑπτακόσια πεντήκοντα, ἡ τρίτη εἰς δύο χιλιάδας ἀνὰ πεντακόσια, ἡ τετάρτη εἰς τέσσαρας χιλιάδας ἀνὰ διακόσια πεντήκοντα, καὶ ἡ πέμπτη εἰς ὀκτὼ χιλιάδας ἑπτακόσια πεντήκοντα ἀνὰ ἑκατὸν γρόσια ἑκάστη.

δ'. Ἡ ὅλη ποσότης τοῦ δανείου θέλει ἐξοφλισθῆ εἰς τρία ἔτη, ἀνὰ ἓν τρίτον ἐξ ἑκάστης κλάσεως κατ' ἔτος.

ε. Προσδιορίζεται τόκος ὀκτὼ τὰ

pourvoir aux besoins pécuniaires urgents et à la pénurie du trésor, vu la lenteur des perceptions à cause de la guerre, il est décrété :

I. Il sera contracté un emprunt de cinq millions de piastres.

II. Cet emprunt sera divisé en cinq séries, savoir :

1re piastres 1000000
2e 1125000
3e 1000000
4e 1000000
5e 875000

III. La première série sera divisée en mille coupons de. . . . . 1000 p.
la 2e en 1500 c. de. . 750
la 3e en 2000 c. de. . 500
la 4e en 4000 c. de. . 250
la 5e en 8750 c. de. . 100

IV. Le total de cet emprunt sera acquitté dans trois ans, en payant le tiers de chaque série annuellement.

V. L'intérêt de cet emprunt

étrangères, un nommé Stéphano, qui avait été autorisé par le gouvernement Anglo-ionien à se rendre à Corinthe. Cet émissaire était chargé de traiter de la

---

ἑκατὸν διὰ τὸ ῥηθὲν δάνειον, καὶ θέλει πληρώνεται εἰς τὸ τέλος ἑκάστης ἑξαμηνίας.

ς'. Αἱ ὁμολογίαι τούτου τοῦ δανείου ὄχι μόνον εἶναι δεκταὶ εἰς τὸ ταμεῖον ἀντὶ μετρητῶν δι' ἀγορὰν ἐθνικῶν κτημάτων, ἀλλὰ καὶ οἱ προσφέροντες αὐτὰς προτιμῶνται ἀπὸ τοὺς προσφέροντας μετρητὰ διὰ τὸ αὐτὸ τέλος.

ζ'. Αἱ αὐταὶ ὁμολογίαι πραγματεύονται, καὶ εἶναι δεκταὶ εἰς τὰ συναλλάγματα.

η'. Θέλει προσδιορισθῆ κώδηξ ἰδιαίτερος διὰ τοῦτο τὸ δάνειον, ἐν ᾧ θέλουν φυλάττεσθαι τὰ ἀπαράλλακτα ἀντίτυπα τῶν ὁμολογιῶν κατὰ κλάσιν καὶ τάξιν.

θ'. Αἱ ὁμολογίαι θέλουν φέρει τὰς ὑπογραφὰς τοῦ προέδρου τοῦ ἐκτελεστικοῦ, τοῦ ἀρχιγραμματέως τῆς ἐπικρατείας, καὶ τοῦ μινίστρου τῆς οἰκονομίας.

ι. Ὁ μινίστρος τῆς οἰκονομίας θέλει λάβει τ' ἀναγκαῖα μέτρα διὰ τὸν ἀσφαλέστερον σχηματισμὸν τῶν ἀνωτέρω ὁμολογιῶν, τὴν διανομὴν αὐτῶν, καὶ ἐν γένει διὰ τὴν ἐκτέλεσιν τοῦ παρόντος νόμου, ὅς τις θέλει ἐκ-

sera de 8 p. 100, payable fin de chaque semestre.

VI. Les coupons de cet emprunt seront non-seulement recevables au trésor en place d'argent, mais préférés aux espèces monnayées.

VII. Ces obligations sont négociables et admissibles dans les affaires commerciales.

VIII. Il sera établi un bureau spécial pour cet emprunt, dans lequel seront déposés les talons par ordre et série.

IX. Les coupons porteront la signature du président du pouvoir exécutif, du premier secrétaire d'état et du ministre des finances.

X. Le ministre des finances, prendra les mesures nécessaires pour la plus sûre émission des obligations sus-mentionnées, leur mise en circulation et en général, sera chargé de

rançon de l'épouse et du harem de Khourchid pacha : le sénateur Fiscardi devait en compter le prix et les négociations, qu'ils avaient sans doute ordre de faire traîner, dans des vues particulières, s'ouvrirent avec ces deux individus.

Le président s'empressa ensuite d'accéder au vœu des Crétois, et le brave Baleste, qu'ils connaissaient, s'étant rendu à leurs désirs, partit avec M. Justin Grabowski, Kuschulewski, Isolani et Rossi, pour se rendre dans l'île de Candie.

Dès ce moment, la pensée du gouvernement se porta tout entière sur les moyens de résister aux efforts des Turcs. On savait qu'une escadre formidable se disposait à passer les Dardanelles, et que la Porte s'apprêtait à rejeter sur la Hellade ses armées du Danube, qui étaient sans objet depuis que la Russie se résignait à temporiser. Enfin, on entrevoyait que la diversion opérée par Ali pacha de Janina touchait à sa fin, depuis que les Schypetars avaient abandonné son parti pour se ranger sous les drapeaux de Khourchid pacha.

δοθῇ διὰ τύπου καὶ καταγραφθῇ εἰς τὸν κώδηκα τῶν νόμων.

Ἐγράφη ἐν Ἐπιδαύρῳ, τὴν 18 Ἰανουαρίου 1822.

Ὁ πρόεδρος τοῦ ἐκτελεστικοῦ, Α. ΜΑΥΡΟΚΟΡΔΑΤΟΣ.

Ὁ ἀρχιγραμματεὺς τῆς ἐπικρατείας, Θ. ΝΕΓΡΗΣ.

l'exécution de la présente loi, qui sera imprimée et insérée au Bulletin des lois.

A Épidaure, le $\frac{18}{1}$ janvier, 1822. Le président, A. MAVROCORDATOS.

L'archi-grammatiste, TH. NÉGRIS.

CHAPITRE III.

Détresse d'Ali pacha. — Ruses du sérasker Khourchid. — Défection de l'ingénieur Caretto. — Épisode de Nékibé. — Le château du lac est livré aux assiégeants. — Ali parlemente. — Son entrevue avec les envoyés de Khourchid. — Il leur présente son séide Sélim. — Évacuation du château par les Osmanlis. — Proposition d'Ali acceptée; — elle lui devient funeste. — Garanties trompeuses qu'on lui donne. — Songe qui lui annonce sa fin prochaine; — il se transporte dans l'île du lac. — Ses illusions; — ses anxiétés; — sa mort; — ses funérailles. — Vasiliki sauvée. — Envoi de la tête du tyran à Constantinople. — On l'expose en plusieurs endroits, et on la montre pour de l'argent.

Le satrape de Janina, qui était l'œuvre de la perfidie et du crime, devait succomber victime des causes de sa fausse grandeur. La plus terrible punition du Ciel avait été de lui laisser ses richesses. En accumulant ces biens périssables, il était resté sourd à la voix de l'expérience, qui lui répétait chaque jour de sa coupable vie : *Prends, thésaurise, dépouille, entasse, il faudra tout quitter; rape, congere, aufer, posside, relinquendum est* (1). Ces trésors, source de ses malheurs, allaient en effet lui échapper, par cela même qu'il les avait préférés à tout; car si on se rappelle sa conduite, on verra que l'avarice entra pour

(1) Martial Epigramm., lib. VIII.

beaucoup dans l'accomplissement des peines qu'il méritait à si juste titre.

Qu'il me soit permis de jeter un dernier coup-d'œil sur cette poussière sacrilége qui se débattait sous le glaive de la vengeance divine, avant de donner le récit de son agonie. Rien de ce qui se passa pendant les derniers temps du tyran, dont le nom sera classique dans l'histoire, si le récit de ses forfaits arrive à la postérité; rien, dis-je, ne m'a été caché.

Averti, long-temps d'avance, des desseins de la Porte Ottomane contre son existence, Ali pouvait enrôler des milliers de ces enfants téméraires de la guerre, qui, n'ayant plus rien à ravager en Europe, portaient alors leur courage aventurier dans l'Orient. Leur secours aurait suffi pour faire trembler le sultan jusqu'au sein de sa capitale; mais il fallait des dépenses, et on a vu que le cupide vieillard refusa de mettre ses fonds à découvert aussi long-temps qu'il crut pouvoir se dispenser de payer ses défenseurs. Il craignait d'ailleurs, et peut-être avec raison, que ceux qui l'auraient fait triompher ne devinssent ensuite ses maîtres. Ainsi, l'avarice et la peur lui faisant refuser un secours étranger, il voulut trouver ses moyens de défense dans l'intrigue et en se servant des éléments qui l'entouraient. Il s'abusa long-temps de l'idée que les Anglais, qui lui avaient vendu Parga, ne laisseraient jamais entrer la flotte turque dans la mer Ionienne. Trompé sur cet article, sa prévoyance fut également mise en défaut par la lâcheté de ses fils. La défection de ses troupes ne lui fut pas moins funeste, et il ne comprit

bien l'essence de l'insurrection de la Grèce qu'il avait provoquée, que pour voir qu'il n'était plus, dans ce conflit, que l'instrument de l'affranchissement d'un pays qu'il avait trop cruellement opprimé, pour y tenir même un rang subalterne. L'iniquité s'était enveloppée dans ses propres filets; enfin, la dernière lettre qu'Ali écrivit aux Souliotes, pour les détourner du projet de le secourir, fut l'arrêt de sa perte, car dès-lors il resta sans direction. Ses partisans, à leur tour, ouvrirent les yeux au bord de l'abîme où il les avait poussés; mais, retenus par une espèce de pudeur politique, ils voulurent encore traiter pour sauver la vie de leur ancien visir.

C'était le motif qui avait décidé Tahir Abas, Hago Bessiaris, Elmas bey et leurs alliés, à rester neutres entre les parties belligérantes depuis les dernières affaires d'Arta. Ils ne voulaient pas être accusés un jour d'avoir contribué à répandre le sang de celui qui fut leur maître. Ils connaissaient l'affection que les Toxides portaient au vieil arnaoute de Tébélen, qui les avait, depuis plus de soixante ans, admis au partage de ses succès et de ses brigandages. Ainsi, avant de se décider à prendre parti contre lui, Khourchid dut les assurer que, quels que fussent les événements prêts à s'accomplir, *les jours d'Ali pacha seraient respectés.* Il produisit des firmans de la Porte, qui déclaraient que *si Tébélenleu se soumettait, elle tiendrait la parole royale donnée à ses fils, de le faire transférer avec eux dans l'Asie-Mineure ainsi que son harem, ses serviteurs et ses trésors, pour y terminer en paix*

sa carrière. On montra aux Agas des lettres des fils d'Ali, qui attestaient les bons traitements qu'ils éprouvaient dans leur exil; et, soit que ceux auxquels on communiqua ces pièces y ajoutassent foi, ou qu'ils ne cherchassent qu'un motif de capitulation de conscience, tous ne pensèrent plus qu'à forcer le rebelle à se soumettre; enfin, huit mois de solde qu'on leur paya d'avance, triomphant des derniers scrupules des avides Schypetars, ils embrassèrent franchement la cause du sultan.

La garnison du château du lac, qu'Ali pacha semblait prendre à tâche de mécontenter, en lui refusant sa solde, parce qu'il la croyait assez compromise pour ne pas oser accepter même une amnistie qui aurait été garantie par le Mouphti, commença à déserter dès qu'elle eut connaissance de l'arrivée des Toxides au quartier-général de l'armée impériale. Chaque nuit les Schypetars, qui pouvaient franchir le fossé, se rendaient au camp de Khourchid pacha; mais tant qu'il restait au rebelle cet officier du génie, nommé Caretto, que nous avons signalé précédemment, on croyait n'avoir rien obtenu de décisif.

On savait que Caretto était réduit à la dernière misère; mais il n'avait pu oublier qu'il était redevable de la vie à celui qui ne payait ses services que de la plus sordide ingratitude. Dans son infortune, et au plus fort de son dépit, le souvenir de Nekibé, qu'il avait aimée autant qu'il en fut chéri, n'avait pu s'effacer de sa mémoire; Ali l'avait, disait-il, pleurée, et les juges qui la condamnèrent étaient sous les tentes

du camp ottoman. Amant et enfant vindicatif de la brûlante Parthenope, le ressentiment de Caretto contre les bourreaux de Nekibé lui faisait oublier jusqu'à la honte de porter les fers du plus exécrable des hommes.

Fatal amour! femme trop enchanteresse! Au temps des prospérités d'Ali Tébélen, qui ne cherchait qu'à corrompre ceux qu'il voulait s'attacher, Caretto avait vu Nekibé. *La rose*, disaient les Turcs, *n'était pas plus belle dans les jardins du Farsistan.* Le Napolitain, épris des charmes de la belle Agarine, qui conçut pour son vainqueur une passion condamnée par la loi du prophète, avait tout bravé pour vivre dans ses bras. Leur sort était prospère. Le tyran pouvait se flatter qu'elle soumettrait, au joug de Mahomet, son amant; et l'œil jaloux du fanatisme avait, dit-on, deviné la pensée d'Ali, quand Tahir Abas accusa la Sunamite au tribunal du cadi, d'un commerce sacrilége avec un infidèle.

L'autorité du satrape était impuissante en faveur des coupables. Nekibé, qu'on avait seule saisie, ne pouvait échapper à la peine capitale, qu'au prix de l'apostasie de son amant; et accusée, elle était condamnée, s'il n'embrassait la religion de Mahomet. Mais Caretto était chrétien, et la loi commandait qu'il périt à son tour par le feu, s'il refusait de réhabiliter Nekibé en prenant le turban. Fidèle à son dieu, il demanda à mourir. Il se préparait à expier, au milieu des brasiers, une fatale erreur; quand, enlevé par un ordre secret d'Ali, qui mettait bien plus de prix à se

conserver un bon officier qu'à venger les outrages faits à une vaine religion, il disparut aux yeux des mahométans, qui craignirent sans doute de trop oser, s'ils avaient voulu éclaircir un des mystères ténébreux de la politique du tyran : qu'importait à Ali que Caretto fût turc ou chrétien pourvu qu'il lui restât?

Nekibé, demeurée au pouvoir du sanhédrin mahométan, y comparut, confessa sa faute, et entendit, sans accuser son amant de perfidie, la sentence qui la condamnait à être lapidée hors de l'enceinte de Janina. Les juges lui firent arracher son voile, en signe de dégradation religieuse, et elle marcha au supplice nu-pieds, vêtue d'une longue chemise blanche. Arrivée au lieu de l'exécution, elle descendit dans la fosse creusée en forme de puits, pour la renfermer, qu'on recombla à hauteur d'appui, en laissant exposée aux coups qui devaient la frapper, sa tête ombragée d'une longue chevelure aussi blonde que le buis du Cytore.... Le cadi lança la première pierre contre la victime expiatoire de la politique d'Ali pacha; les juges suivirent son exemple, qui fut imité par la populace, quand un Albanais robuste, voulant terminer les souffrances de l'infortunée à qui la douleur n'arracha ni une plainte, ni une larme, l'écrasa sous le poids énorme d'un quartier de roche, qui servit de base à un tombeau qu'on éleva aussitôt sur ses restes inanimés.

Depuis cet évènement, arrivé en 1818, Caretto avait vécu dans un exil ignoré; d'où le satrape l'ayant rappelé aux jours de ses dangers, il promit de

mourir pour celui auquel il était redevable de la vie. Personne ne l'avait depuis ce moment servi avec plus de zèle. Il est même probable que jamais un homme du caractère de Caretto n'aurait quitté Ali, s'il n'était pas dans la destinée des tyrans de fatiguer jusqu'à la fidélité, et d'être abandonnés à leur heure suprême, sans trouver un esclave assez avili qui daigne trancher le fil de leurs jours.

Caretto, trompant la surveillance de l'infâme Athanase Vaïa, qui était chargé d'empêcher sa désertion, parvint à se sauver au moyen d'une corde attachée à la volée d'un canon. Il tomba ainsi au pied du rempart, d'où il se traîna jusqu'au camp de Khourchid pacha, où il arriva avec un bras fracturé. Il était devenu presque aveugle par l'explosion d'une gargousse qui lui avait brûlé le visage. On l'accueillit aussi-bien qu'on pouvait recevoir un chrétien dont on n'avait plus rien à craindre. On lui donna le pain de la charité, sans pouvoir obtenir de lui aucuns renseignements contre Ali Tébélen; et comme un transfuge n'est guère estimé qu'en raison des services qu'on en peut espérer, Caretto fut abandonné au triste sort qu'il méritait : *le mépris*, tourment plus cruel que le feu du bûcher auquel Ali l'avait soustrait.

La désertion de Caretto ne tarda pas à être suivie d'une défection qui était de nature à avertir le tyran de sa fin prochaine. La garnison, qui lui avait donné tant de preuves de dévouement, découragée par son avarice, en proie à une épidémie désastreuse, ne suffisant plus aux travaux qu'exigeait la défense de la

place, en ouvrit tout-à-coup les portes aux assiégeants. Le satrape était sans doute perdu si son ennemi n'eût craint qu'un pareil évènement ne cachât quelque embûche secrète; de sorte qu'Ali, qui s'était de longue-main préparé contre toute espèce de surprise, eut le temps de gagner un endroit qu'il appelait son refuge, Καταφύγιον.

C'était une espèce de palanque, fortifiée en maçonnerie solide, hérissée de canons, qui embrassait l'enceinte particulière de son sérail, nommée Kis-Koulé, c'est-à-dire la tour ou quartier des femmes. Il avait eu la précaution de faire démolir tout ce qui était susceptible d'être incendié, et ne conservant qu'une mosquée et le tombeau de son épouse Éminé, dont le fantôme avait cessé de le poursuivre depuis qu'elle lui avait annoncé *l'éternité du repos*, objet de sa croyance impie. Au-dessous se trouvait une vaste caverne, ouvrage de la nature, dans laquelle il avait fait emmagasiner ses munitions de guerre, des objets précieux, des vivres, et les trésors qu'il n'avait pas jugé à propos d'enfouir. Il avait fait pratiquer dans le même souterrain une enceinte pour Vasiliki et son harem avec un local dans lequel il se livrait au sommeil, lorsqu'il était épuisé de veilles et de fatigues. Cet antre était son dernier retranchement, il devait être son tombeau; ainsi il ne s'inquiéta guère de voir le château tomber au pouvoir des Impériaux. Il les laissa tranquillement occuper la porte d'entrée, délivrer les otages, parcourir les remparts, compter les canons qui se trouvaient sur les plates-formes ébranlées par

la chute des bombes; mais arrivés à portée de l'entendre, il leur fit annoncer, par un de ses serviteurs, qu'il demandait *que Khourchid lui envoyât un parlementaire de distinction*, en leur défendant, d'un ton d'autorité, de ne pas dépasser un endroit qu'il leur indiquait.

Ces paroles ayant été rapportées au sérasker de Sa Hautesse, il s'imagina qu'Ali, réduit aux dernières extrémités, demandait à capituler. Il lui députa aussitôt Tahir Abas et Hago Bessiaris, qu'il écouta sans leur reprocher leur perfidie, en leur faisant dire que c'était avec quelques-uns des premiers officiers de Khourchid qu'il voulait s'entretenir.

Le sérasker, ayant reçu cette réponse, députa aussitôt vers Ali le grand-maître de sa garde-robe, accompagné de son garde-des-sceaux et de quelques personnages élevés en dignité, qui furent introduits auprès d'Ali pacha. Il les reçut en visir; et, après les compliments d'usage, il les invita à descendre avec lui dans la caverne. Là, il leur montra plus de deux mille barils de poudre parfaitement rangés, ses trésors placés au dessus, et une foule d'objets précieux étalés sur ce volcan, avec les vivres qui lui restaient, ainsi que le lieu où il réposait pendant la nuit, pour n'être pas pris au dépourvu.

C'était une espèce de cellule, richement meublée, adossée aux poudres, à laquelle on n'arrivait qu'après avoir franchi trois portes dont lui seul connaissait le secret; à côté se trouvait le harem. Sa garnison logeait dans la mosquée voisine du tombeau d'Éminé;

elle ne se composait plus que de cinquante hommes déterminés à s'ensevelir avec lui sous les décombres de cette enceinte, seul terrain qui lui restait de toute la Grèce, naguère soumise à son autorité.

Après cette revue, Ali présenta aux envoyés de Khourchid un de ses plus zélés seïdes, Sélim, gardien du feu, jeune homme doué d'une figure aussi douce que son cœur était intrépide. Sa fonction était de se tenir toujours prêt à embraser le souterrain. Le tyran lui donna sa main à baiser, en lui demandant s'il était toujours résolu à mourir, et l'ardeur avec laquelle Sélim colla ses lèvres sur cette main meurtrière, fut sa seule réponse. Il ne perdait pas son maître de vue.

Le fanal, près duquel fumait sans cesse une lance à feu, n'était confié qu'à sa garde et à celle d'Ali. Ils se relevaient mutuellement pour veiller auprès de ce foyer, qu'ils entretenaient avec plus de soin qu'on n'en mit jamais à alimenter le feu sacré de Vesta, auquel les destinées de l'empire romain étaient attachées. Tirant un pistolet de sa ceinture, comme s'il eût voulu le diriger vers le dépôt des poudres, les envoyés de Khourchid pacha poussèrent involontairement un cri de frayeur en tombant à ses pieds. Il sourit à ce spectacle, et il leur dit que, *fatigué du poids de ses armes, il n'avait eu que l'intention de s'en débarrasser.* Il les plaça aussitôt à côté de lui, en les invitant à s'asseoir. Puis, poursuivant sa phrase, il ajouta, *qu'il ambitionnait de plus sanglantes funérailles que celles dont ils venaient de lui supposer la pensée. Je n'enveloppe pas*, ajouta-

t-il, *dans ma perte ceux qui viennent me visiter comme amis. C'est Khourchid, que je regardai long-temps comme mon vieil ami, ses chefs, ceux qui m'ont trahi et son armée, que je veux entraîner avec moi dans la tombe; alors le sacrifice sera digne de ma renommée et de la fin mémorable à laquelle j'aspire.*

Les envoyés du sérasker se regardaient, quand Ali, reprenant la parole, leur dit encore : *Que non-seulement ils se trouvaient sur la voûte d'une casemate chargée de deux cents milliers de poudre, mais que tout le château qu'ils venaient imprudemment d'occuper était miné.* « *Cela manquait à* « *vos renseignements : vous avez vu le reste! On* « *m'a fait la guerre pour s'emparer de mes riches-* « *ses : un moment peut les détruire. La vie n'est* « *rien pour moi. J'aurais pu la passer au milieu* « *des Grecs; mais comment, vieillard sans puis-* « *sance, me résoudre à exister sur le pied de l'éga-* « *lité, au milieu de ceux dont je fus le maître ab-* « *solu? Ainsi, de quelque côté que je regarde,* « *ma carrière est remplie. Cependant je tiens à* « *ceux qui m'environnent, et voici ma dernière* « *résolution :* qu'un pardon, scellé de la main du sul- « tan, me soit présenté, *je me soumets. J'irai à Con-* « *stantinople, dans l'Asie-Mineure, partout où* « *l'on voudra me conduire : ce que je verrais ici* « *ne peut plus me convenir. Fatale liberté, tu serais* « *mon plus cruel supplice!*»

Les envoyés de Khourchid ayant répondu au visir

qu'ils ne doutaient pas que sa demande ne fût octroyée, il porta la main à sa poitrine et à son front, en priant Allah et Mahomet qu'il en fût ainsi. Puis, tirant sa montre et la présentant au kafetandgi (maître de la garde-robe) : *Je suis sincère, ami, ma parole sera sacrée; mais si dans une heure tes soldats ne sont pas sortis du château qu'on leur a livré traîtreusement, je mets le feu aux poudres. Retourne vers le sérasker : préviens-le qu'une minute de plus que le temps donné, son armée, sa garnison, moi et les miens, nous sautons; deux cents milliers de poudre engloutiront tout ce qui nous environne. Prends cette montre dont je te fais cadeau*, et en ayant réglé une autre sur sa marche, *mais n'oublie pas que je suis homme de résolution.* Congédiant ensuite les envoyés, il les salua gracieusement en les avertissant, *qu'il n'attendait pas de réponse avant que les soldats de Khourchid n'eussent évacué le château.*

Les parlementaires étant de retour au camp, n'eurent pas plus tôt fait connaître au sérasker la détermination d'Ali pacha, qu'il ordonna à sa troupe d'évacuer le château du lac. Comme le motif de leur retraite ne put être ignoré, chacun s'exagérant le danger, ne vit plus que les mines fatales prêtes à s'embraser, et l'armée tout entière voulait lever le camp. Ainsi Ali, réduit à se soutenir avec cinquante seïdes, faisait trembler près de trente mille hommes rassemblés sur les coteaux de Janina. Il avait des vivres pour long-temps; et comme personne n'était

d'humeur à braver une mort certaine, le courage du soldat se trouvant glacé par la crainte, le satrape était plus terrible dans sa détresse qu'au commencement du siége. Chaque bruit, chaque fumée qui partait ou s'élevait du château, était un sujet d'alarmes pour les assiégeants. Khourchid ne voyait plus de terme au succès de son entreprise, lorsque le mot de *pardon*, invoqué par Ali, revint à sa pensée. Sans s'ouvrir sur le parti éloigné, qu'il voulait en tirer, il proposa à son conseil de signer une déclaration par laquelle ils s'engagerait collectivement, et en leur nom privé, de faire valoir auprès du sultan, les raisons les plus puissantes, pour obtenir la grace que le proscrit sollicitait.

Cet acte dressé en forme, le 10 janvier 1822, revêtu de plus de soixante signatures, ayant été présenté à Ali, qui y était qualifié de visir, de conseiller aulique (*devletli*), et de vétéran le plus distingué entre les esclaves du sultan, il en ressentit une joie extrême. Un rayon d'espérance brilla encore une fois à ses yeux! Que ne pouvait-il pas encore attendre, avec le secours de son argent, de chefs avides qui ne cherchaient que l'occasion de trahir avec impunité leurs devoirs? Il envoya de riches présents à Khourchid et à ses principaux officiers, qui le firent exhorter à avoir bon courage, et il respira comme après une longue tempête. Mais autant cette journée de trêve fut remplie pour lui de calme, autant ses terreurs se renouvelèrent plus menaçantes, dès qu'il voulut s'abandonner au sommeil.

Il avait laissé son fidèle Selim à la garde du feu, pour se retirer dans sa caverne. Soit retour sur sa vie passée, crainte du présent, ou pressentiment de l'avenir (car les méchants, pour l'ordinaire, craignent tout, et n'en sont ni moins criminels, ni moins impies), il s'imagina, comme cela lui était déja arrivé plusieurs fois pendant les derniers temps du siége, qu'on l'appelait par son nom. Se levant au bruit de cette voix, il s'avance vers l'appartement de Vasiliki, qui, réveillée en sursaut, lui demande ce qu'il veut.— *J'ai cru, ô fille chérie, oui, j'ai cru entendre ta voix au milieu des ombres. Viens, mon maître souverain, disais-tu, réfugie-toi dans mon sein!..... Avais-tu conçu quelques inquiétudes nouvelles pour Ali? réponds, ne me cache rien; les femmes sont des créatures mystérieuses, qui ont parfois des révélations surnaturelles.*

Étonnée, Vasiliki, tournant sur le vieillard ses yeux pareils à deux étoiles aussi douces que celles qui brillent au firmament pendant les nuits d'été, les abaisse ensuite, humides comme les hyades pluvieuses, en se détournant avec frayeur. Elle s'imagine que les chagrins ont aliéné l'esprit de Tébélen!..... Elle soupire, et comme il la presse de s'expliquer, elle ne lui répond que par ses larmes. *Ah! je t'entends. Ali touche à son heure fatale. C'était sans doute la voix de la plaintive Éminé, qui m'invitait à partager sa couche. Elle me réclame, cette épouse infortunée. Elle revendique les droits*

de notre hymen. Fille de Plichivitzas Vasiliki, nous ne reposerons pas ensemble dans le même tombeau : la mère outragée de mes fils m'a appelé.

La chrétienne, à ces mots, cherche à le consoler. Elle commande en même temps, à ses tristes compagnes, d'allumer la lampe qui avait cessé, depuis quelques nuits, de brûler devant l'image de la Vierge, son appui au sein des grandeurs, et sa consolatrice dans l'adversité. Elle fait fumer l'encens sur son autel, tandis que le visir se retire à l'écart pour rêver, sans doute, à l'étrange vision qui l'agitait.

Pendant deux nuits consécutives, il crut entendre la même voix, et le sommeil ne ferma plus ses paupières brûlantes. Ses traits s'altéraient rapidement, sa constance semblait ébranlée. Appuyé sur un long roseau des Indes, il se rendait, dès que l'aurore commençait à colorer les faîtes neigeux du Pinde, au tombeau d'Éminé, sur lequel il offrit un courban, ou sacrifice de deux agneaux sans tache, qui lui furent envoyés par Tahir Abas. Il consentit, à ce prix, à lui pardonner, et les lettres qu'il en reçut parurent adoucir ses peines. Il vit, quelques jours après, le grand-maître de la garde-robe du serasker, qui le conforta, en lui annonçant qu'on ne devait pas tarder à recevoir des réponses favorables de Constantinople. Il apprit par lui la disgrace de Pachô bey, et celle d'Ismaël Pliassa, auquel il portait une haine presque égale, et ce commencement de satisfaction, qu'on lui persuada sans peine être fondé sur le désir de lui être agréable, lui fit entrevoir quel-

ques chances heureuses dans l'avenir. Il fit de nouveaux cadeaux au kafetandgi, qui lui inspira tant de confiance, que celui-ci rendit le plus méfiant des Albanais, la créature la plus aveuglément confiante en ses paroles.

Ali n'était plus le même homme. Effrayé par des songes, amolli par les larmes de Vasiliki, il saisissait avec avidité tous les liens qui semblaient le rattacher à la vie. Le 27 janvier, Khourchid lui avait fait annoncer par le confident chargé de l'abuser, qu'ayant supplié le sultan de lui accorder son pardon, *Sa Hautesse changeant sa colère en clémence*, lui avait fait grâce. Il venait d'en recevoir l'avis semi-officiel, par la voie d'un membre du divan. Les conditions du *Katichérif* portaient qu'Ali Tébélen se rendrait à Constantinople pour se prosterner aux pieds d'un souverain justement irrité, qui ratifiait d'avance, comme il le ratifierait alors, *Vali* du passé; que l'amnistié conserverait sa fortune, le nombre d'amis qu'il voudrait choisir, et se retirerait ensuite en Asie.

En attendant l'arrivée de l'acte de clémence, le kafetandgi ne laissa point ignorer au visir Ali, qu'il convenait d'avoir une entrevue avec Khourchid pacha. Il comprenait facilement qu'elle ne pouvait avoir lieu dans le château, et qu'il devrait, à cet effet, se rendre dans l'île du lac. On venait d'y faire meubler à neuf le magnifique pavillon qu'il y avait fait construire dans des jours plus heureux; ce kiosque devait être le lieu des conférences.

A cette proposition, le satrape parut un moment

rêveur, et le cafetandgi, voulant prévenir ses objections, lui dit : qu'en lui faisant la demande de passer dans l'île, il s'agissait de montrer à l'armée, qui en était déja informée, que toute mésintelligence publique avait cessé entre lui et le généralissime du sultan. Que Khourchid se rendrait à la conférence accompagné des seuls membres de son divan; qu'il était naturel qu'un homme proscrit fût sur ses gardes; qu'il pourrait, en conséquence, envoyer visiter le local, prendre avec lui tel nombre qu'il jugerait convenable de ses gardes; qu'on lui laisserait, de plus, la faculté de tenir les choses sur le pied où elles se trouvaient dans la citadelle, c'est-à-dire la mèche allumée avec son gardien, comme la plus forte garantie qu'on pût lui donner d'être loin de vouloir le tromper.

La proposition fut acceptée; et Ali s'étant rendu à l'île avec une vingtaine des siens, ne s'y vit pas plutôt un peu plus au large que dans sa casemate, qu'il se félicita d'avoir pris ce parti. Il y fit transporter Vasiliki, ses diamants, plusieurs caisses d'argent; et deux jours s'étaient écoulés sans qu'il pensât à autre chose qu'à se procurer quelques commodités, quand il s'informa des motifs du retard de la visite du sérasker? Celui-ci s'en excusa sur une incommodité, en lui faisant l'offre de permettre aux personnes qu'il voudrait entretenir de le visiter, en attendant qu'il pût jouir de ce plaisir.

Ali lui désigna aussitôt plusieurs chefs de l'armée, qui étaient ses anciennes créatures; et comme on ne fit aucune difficulté de les laisser aller au rendez-

vous, il en usa si largement, qu'il passa en revue une grande partie de ses vieilles connaissances. Toutes le confirmèrent dans les meilleures espérances. Tahir Abas lui raconta ce qui s'était passé au congrès de Vrachori, où il s'était trouvé avec le prince Mavrocordatos ; et voyant que ce nom l'offusquait, il changea de discours. Cependant, comme la conversation retombait sans cesse sur les affaires de la Morée, le visir, impatienté, s'écria avec humeur : *Tahir, la liberté nous a tués, et les Grecs ne tarderont pas à hériter des dépouilles mêmes du sultan. Si j'avais pu soutenir l'idée de vivre leur égal, je me serais mis depuis long-temps à leur tête, mais il n'y avait pas d'amalgame possible entre nous, je m'en suis aperçu trop tard.*

Cependant le temps s'écoulait ; Khourchid, ni le firman desiré ne paraissaient pas. Ali, qui s'en était d'abord inquiété, ne parlait que rarement de l'un et de l'autre, et jamais on ne vit un trompeur plus complètement joué, ni dans une aussi parfaite sécurité. Elle était si entière, qu'il se félicitait hautement d'être venu dans l'île. Il avait commencé à renouer des intrigues, pour se faire enlever sur la route, quand on le conduirait à Constantinople ; et il ne désespérait même pas de se faire bientôt de nombreux partisans dans l'armée impériale.

Tout marchait au gré de ses désirs depuis huit jours (1), quand, le 5 février au matin, Khourchid

(1) J'intercale ici les principales particularités de la mort

envoya complimenter Ali par Hassan pacha, chargé de lui annoncer que le firman souverain, si long-temps attendu et désiré, était enfin arrivé. « Leurs vœux « communs étant exaucés, il convenait, pour la dignité « de leur monarque, afin de montrer sa reconnaissance « et sa soumission, de donner des ordres à Sélim d'é- « teindre la mèche fatale, de quitter le souterrain, et « à ce qui restait encore de la garnison d'évacuer la « palanque, après avoir arboré le baïrac impérial. » C'était la condition que Khourchid mettait, avant de consigner entre ses mains l'acte de clémence du glorieux sultan.

Cette déclaration consterna le tyran. Ses yeux se dessillèrent; mais il n'était plus temps. Il répondit en balbutiant : *qu'en partant de la citadelle, il avait enjoint à Sélim de ne se retirer et de n'obéir qu'à son ordre verbal; que tout commandement écrit, signé ou scellé de sa main serait sans effet, et qu'en conséquence, il demandait à se rendre en personne au château pour faire exécuter ce qu'on lui demandait.*

Cette réponse amena une longue contestation, où toute la sagacité, l'adresse et les artifices d'Ali luttèrent vainement contre un parti pris. On renouvela les protestations mises en avant pour le tromper; on jura même sur le Koran qu'on n'avait à son égard ni

---

d'Ali, telles que je les ai publiées dans une notice qui a été imprimée en 1822, dans plusieurs journaux, en y ajoutant les détails parvenus depuis à ma connaissance.

arrière-pensée, ni mauvais desseins. Enfin le satrape, moitié ébranlé et moitié vaincu par les prières de ceux qui l'entouraient, quoique plein de défiance, se livrant sans doute à un faible espoir qui n'abandonne jamais les malheureux, et jugeant d'ailleurs que toute son habileté ne pouvait plus conjurer *la fatalité*, finit par se décider.

Tirant de son sein un signe particulier de convention, il le remit à l'envoyé de Khourchid, en lui disant : *allez, présentez cet objet à Sélim, et ce dragon terrible se changera en un timide et obéissant agneau.* En effet, à la vue du talisman, Sélim se prosterne, éteint la mèche et est aussitôt poignardé. En même temps la garnison se retire; et le drapeau impérial du sultan ayant été arboré, le château du lac fut militairement occupé par les troupes du séraskер, qui firent retentir l'air de leurs acclamations.

Il était alors midi; et Ali, qui se trouvait dans l'île, perdit toute espèce d'illusion. Son pouls battait avec une force extrême, sans que ses traits décelassent son trouble intérieur, ni les monologues terribles qui se passaient sans doute au fond de son âme. Ceux qui l'ont vu dans ce moment solennel prétendent qu'il affectait une contenance assurée; mais combien elle était éloignée du calme de l'innocence?.. Il n'y avait pas une seule barque aux atterrages de l'île; et ses gardes, rangés autour d'Ali, préparaient leurs cartouches, l'œil fixé sur le lac. On remarqua qu'il semblait plongé par intervalles dans de profondes pensées; qu'il bâillait fréquemment,

et qu'il passait souvent les doigts dans sa barbe. Il but plusieurs fois du café et de l'eau à la glace; il tirait sans cesse sa montre, prenait sa longue-vue, regardant tour-à-tour le camp, les châteaux de Janina, le Pinde et les eaux tranquilles du lac. Les heures lui semblaient trop longues; il n'osait fixer le ciel: pas un seul mot de la Divinité, ni d'un autre avenir, ne sortirent de sa bouche. Occupé quelquefois à visiter ses armes, ses yeux étincelaient du feu de la jeunesse et du courage; il semblait souhaiter d'avoir un éclaircissement définitif sur son sort.

Le kiosque qu'il occupait formait l'avant-scène d'un corps de logis en bois, élevé sur colonnes, comme ces théâtres construits en plein champ pour une fête publique. Les femmes occupaient quelques appartements éloignés. Tout était morne et silencieux. Suivant sa coutume habituelle, le visir était assis en face de la porte d'entrée, pour être le premier à apercevoir ceux qui se présentaient. On venait de découvrir quelques bateaux qui s'avançaient vers l'île, et il était cinq heures du soir, quand on vit arriver avec un visage sombre Hassan pacha, Omer Brionès, Méhémet, sélictar de Khourchid, son cafetandgi, plusieurs chefs de l'armée et une suite nombreuse. A leur aspect, Ali se lève avec impétuosité, la main sur ses pistolets de ceinture: *Arrêtez!.... que m'apportez-vous?* crie-t-il à Hassan d'une voix tonnante. — *La volonté de Sa Hautesse; connaissez-vous ces augustes caractères?* en lui montrant le frontispice brillant de dorure qui

décorait le firman. — *Oui, et je les révère.* — *Eh bien! soumettez-vous au destin; faites vos ablutions; adressez votre prière à Dieu et au Prophète; votre tête est demandée par....* Ali ne le laisse pas achever. — *Ma tête*, réplique-t-il en fureur, *ne se livre pas si facilement.*

Ces mots, prononcés rapidement, sont suivis d'un coup de pistolet, qui blesse Hassan à la cuisse. Aussi prompt que l'éclair, Ali tue le cafetandgi, et ses gardes, tirant en même temps sur la foule, jettent bas plusieurs tchoadars. Les Osmanlis épouvantés désertent le pavillon. Ali s'aperçoit que son sang coule; il est frappé à la poitrine. Il mugit comme un taureau. On tire de toutes parts sur le kiosque. Quatre de ses palicares tombent à ses côtés. Il ne sait plus où donner de la tête. Il entend le bruit des assaillants qui sont sous ses pieds. Ils tirent à travers le plancher en bois qu'il foule. Il vient de recevoir une balle dans le flanc; une autre, tirée de bas en haut, l'atteint à la colonne vertébrale; il chancelle, il s'accroche à une fenêtre, il roule sur le sopha. *Cours*, s'écrie-t-il, en s'adressant à un de ses tchoadars, *va, ami, égorge la pauvre Vasiliki; que la malheureuse ne soit pas souillée par ces infames.*

La porte s'ouvre; toute résistance a fini. Les palicares, qui ont cessé de défendre le tyran, se précipitent par les fenêtres. Le sélictar de Khourchid pacha entre suivi des bourreaux. Ali était encore plein de vie : *que la justice de Dieu s'accomplisse*, dit un cadi; et les bourreaux saisissant, à ces mots,

le criminel par la barbe, le traînent sous le péristyle : là, appuyant sa tête sur un des degrés de l'escalier, ils frappent à coups redoublés avec un coutelas ébréché, avant de pouvoir le décoller. Ainsi finit, après avoir subi les transes de l'agonie, Ali, mis à mort par la main de l'exécuteur des hautes œuvres, le ciel n'ayant pas voulu, pour l'exemple futur des tyrans, qu'il mourût au champ d'honneur.

La tête du tyran avait conservé quelque chose de si imposant et de si terrible, que les Osmanlis ne purent se défendre d'une sorte de stupeur en la voyant. Khourchid, auquel on la présenta sur un large plateau en vermeil, se leva pour la recevoir, s'inclina trois fois devant elle; et baisant respectueusement sa barbe, il souhaita de mériter une fin pareille à la sienne, tant la bravoure d'Ali l'emportait, dans l'esprit des barbares, sur le souvenir de ses crimes. Il ordonna de parfumer d'essences les plus précieuses cette tête, qui devait être envoyée à Constantinople, et il permit aux Schypetars de rendre les derniers devoirs à celui qui fut leur maître.

Ils étaient consternés, et jamais on ne vit douleur pareille à la douleur des belliqueux Épirotes; tant il est vrai que les tyrans les plus funestes à l'humanité, ayant perverti toute morale et conservant l'ascendant du pouvoir sur les chasseurs d'hommes, qu'ils avaient dressés au carnage, sont toujours accompagnés de leurs regrets. Pendant toute la nuit qui suivit la mort d'Ali, les Toxides et les diverses tribus albanaises se relayèrent pour veiller auprès du cadavre inanimé de

leur maître, sur lequel ils improvisèrent les myrologies ou chants funèbres les plus éloquents.

Passant en revue les actions principales de sa vie, les Iapyges rappelaient le temps de la jeunesse d'Ali, tel qu'ils l'avaient entendu raconter à leurs pères. Les habitants de l'Argyrine disaient les circonstances de son hymen avec la douce et belle Éminé, qu'ils comparaient à une jeune biche suivie de ses faons, qu'on voit bondir sur les rives fleuries de l'Argénis. « Changez-vous en nuages, ô vous qui fûtes les faons « chéris d'Éminé Mouctar et toi, Véli; volez sur les « ailes des vents; venez mêler vos larmes à nos pleurs. « Hâtez-vous, au retour de l'aurore, la tombe de la « biche du mont Pélage va cacher dans son sein son « époux, votre malheureux père! — Il est mort, répé- « taient les Guègues, celui qui fit trembler les lâches « ministres du sultan! ils l'ont assassiné! » et le camp retentissait d'imprécations contre le *fils de l'esclave* (1), qu'ils auraient égorgé, s'ils l'avaient tenu en leur pouvoir. Plus équitables envers Khourchid, que l'admiration, moins que la politique, avait porté à rendre hommage à la mémoire du tyran, ils le plaignaient d'avoir dû accomplir l'ordre rigoureux qui leur avait ravi *le héros des braves*.

Au lever du soleil, le corps d'Ali pacha, après avoir été lavé et préparé suivant le rit canonique des mahométans, fut déposé dans un cercueil, qu'on en-

(1) Épithète que les Turcs donnent au sultan dans leurs émeutes populaires.

veloppa des plus précieux cachemires de l'Inde, et sur lequel on déposa un turban magnifique, orné des panaches qu'il portait aux jours solennels des combats. On coupa la crinière de son cheval de bataille, qu'on couvrit d'une housse de pourpre. On attacha ensuite aux pommeaux des selles de plusieurs *chevaux de main*, son bouclier (kalcan), son glaive, sa masse d'armes, ses insignes; et le cortège, précédé de ses queues, s'achemina vers le château.

Le sélam aga, officier chargé de rendre le salut du maître, conduisait le deuil, entouré de *préfices* ou pleureuses, qui faisaient retentir les ruines de Janina de leurs éjulations. Le canon tirait à de longs intervalles. La herse du château se leva à l'approche du convoi; la garnison toute entière, rangée sur son passage, lui donna le salut militaire; et le corps, couvert d'une natte, ayant été déposé dans une fosse contiguë à celle d'Éminé, on jeta dessus la terre qui range tous les hommes sous le niveau de l'égalité. Le recomblement de la fosse étant terminé, un imam s'approcha pour entendre le conflit prétendu entre le bon et le mauvais ange qui se disputent la possession du mort; et ayant rapporté qu'Ali Tébélen Véli Zadé reposait en paix, les Schypetars, frémissant comme les flots de la mer après la tempête, rentrèrent dans leurs quartiers.

Khourchid, profitant de la nuit, que les Schypetars consacraient aux chants, ayant fait renfermer dans une boîte d'argent la tête d'Ali pacha, l'avait expédiée furtivement à Constantinople. Son sélic-

tar Méhémet, qui était chargé de la présenter au sultan, parce qu'il avait présidé à l'exécution, était escorté par trois cents Osmanlis. Il devait faire diligence, et il était hors d'atteinte, car on craignait les Arnaoutes, quand le jour parut.

Le sérasker commanda ensuite d'amener en sa présence l'infortunée Vasiliki, dont la vie avait été respectée. Elle se précipita aux genoux du vainqueur d'Ali, non pour lui demander de l'épargner, mais de respecter sa pudeur; et il la rassura, en lui promettant la protection du sultan. Elle fondit en larmes en voyant les secrétaires, les trésoriers et l'intendant de son maître chargés de fer. On n'avait découvert que soixante mille bourses (1) de tous les trésors que possédait Ali; et déja on avait appliqué ses officiers à la torture, pour les forcer à découvrir où se trouvait le surplus de ses richesses. Elle craignait d'éprouver un sort pareil à celui de ces victimes d'un grand désastre; et, tombant évanouie entre les bras de ses suivantes, on la transporta à la ferme de Bonila, en attendant que la Porte Ottomane eût statué sur son sort.

Les courriers qui annonçaient la mort d'Ali, répandus dans toutes les directions, ayant précédé sur leur route le cortège triomphal du sélictar Méhémet, il vit, en approchant de Grévéno, arriver à sa rencontre la population de cette ville et des hameaux voisins, empressée de voir la tête du satrape de Ja-

(1) Soixante mille bourses, vingt-cinq millions de notre monnaie au cours du change actuel de la piastre turque.

nina. Ils ne pouvaient concevoir comment il était tombé. Ils en croyaient à peine leurs yeux lorsqu'on la tira de son coffre pour l'exposer dans la maison du moussélim Véli aga, où elle resta offerte à leurs regards pendant tout le temps que l'escorte employa à se rafraîchir et à changer de chevaux. Partout attendue avec une égale avidité, et partout présentée à la curiosité publique, on finit par ne satisfaire la multitude qu'à prix d'argent..... Ce dernier opprobre était réservé aux destinées du tyran, et sa tête fut ainsi montrée de relais en relais jusqu'à Constantinople.

CHAPITRE IV.

Exposition de la tête d'Ali pacha à la porte du sérail des sultans. — Yaphta ou écriteau qui y était attaché. — Lettre de Mahmoud II à Khourchid pacha et à son armée. — Exécution des fils et des petits-fils d'Ali pacha à Khoutaïèh; vente de leur harem. — Mécontentement des Schypetars à Janina. — Préparatifs de guerre des Turcs, — et des Grecs discutés. — Voyage d'exploration de l'amiral Tombazis. — État de Psara et de Samos. — Capture importante d'artillerie. — Perfidie du pacha Abouloubourd. — Les Turcs envahissent la presqu'île du mont Athos. — Fuite des réfugiés et d'un grand nombre de religieux. — Prise d'un parc d'artillerie par les Psariens. — Arrivée de l'artillerie du mont Athos à Salonique. — Combats et victoires des Grecs à Zeïtoun et à Patradgik, depuis le 31 mars jusqu'au 6 avril. — Dissensions et affaires de Naxos. — Organisation de Paros. — Situation de la Crète. — Formation de l'aréopage et du ministère du gouvernement hellénique. — Éphores d'Athènes. — État de cette ville.

La tête d'Ali Tébélen, exposée, le 23 février, à l'entrée du Bab Humayoum (1) „et la naissance d'un héritier présomptif du sabre d'Ottman, annoncée en même temps que la nouvelle de la chute du rebelle de Janina, par le canon du sérail, jetèrent la po-

(1) Porte impériale.

pulace militaire de Constantinople dans un tel accès de frénésie, qu'il est impossible d'en donner une idée affaiblie. Les chasseurs d'hommes demandaient à grands cris la guerre. Ils voulaient marcher contre les Russes, exterminer les Grecs; le *Yaphta* ou écriteau attaché à la tête du rebelle redoublait leurs transports (1). Mahmoud venait de donner un fils à

(1) Traduction du yaphta attaché à la tête d'Ali pacha.

Personne n'ignore de combien de faveurs et de graces, depuis trente à quarante ans, a été comblé Tébélenleu Ali pacha par la Porte de félicité, toujours sublime et magnifique; de combien de pays, de territoires, elle augmenta sa domination, et combien de graces lui furent accordées, ainsi qu'à ses fils et à ses adhérents. Sans apprécier tant de faveurs, agissant avec une ingratitude marquée, au lieu de manifester sa gratitude spéciale et sa servitude reconnaissante envers la Sublime Porte, il n'y a pas d'iniquités qu'il n'ait commises contre les serviteurs de Dieu et du Prophète. Les crimes dont il se rendit coupable n'ont jamais été entendus nulle autre part. Mêlé à toutes les séditions, à toutes les révoltes, il en était, ou ouvertement, ou secrètement, le moteur, par son argent ou par ses intrigues.

Non content des mansoubs confiés à son administration, il ne cessait d'essayer d'étendre sa domination sur d'autres provinces, en s'environnant de troubles et de désordres. Prenant les biens des uns, ruinant tout le monde, il était devenu le fléau des peuples, qui sont un dépôt précieux, dont la garde a été confiée par l'être suprême au monarque sunnite des croyants, qui suivent la loi de Mahomet, dont le nom soit mille fois béni. Il a anéanti des familles entières en Albanie, à Iénit-Cher (Larisse), Monastir, et dans le Sarighiol (Macédoine cisaxienne).

l'empire. Vainqueur de Tébélenleu, il était invincible; le destin marquait d'une époque éclatante le sort du prince nouveau né; qui pouvait désormais résister à son père? Plus de moyen terme, plus de demi-me-

---

Informée de ses déprédations, la Sublime Porte l'a plusieurs fois exhorté à changer de conduite et à réfléchir à sa triste fin. Il refusa de déférer à ses remontrances; et mettant le comble à sa scélératesse, il osa attaquer jusque dans la capitale le *Chameau de Salhé*, notre esclave Ismaël (auquel Dieu veuille accorder une fin heureuse), en lui faisant tirer deux coups de pistolet par ses émissaires.

La justice, autant que l'outrage fait à la majesté de notre vicariat, qui s'étend sur les deux mers et les deux continents, ayant rendu la punition de Tébélenleu nécessaire, il fut destitué du visiriat, et le gouvernement de ses provinces fut confié au *Chameau de Salhé Ismaël*. Alors se déclarant ouvertement rebelle et se flattant de pouvoir exécuter ses perfides desseins, il se fortifia dans le château redoutable de Janina, pensant résister aux forces toujours invincibles de la Sublime Porte. Il prouva l'intelligence secrète qu'il avait avec les insurgés grecs, ennemis du prophète, (que Dieu veuille anéantir!) en expédiant des sommes considérables aux Dgiaours de la Morée et aux Souliotes; il les excita à s'armer contre le peuple musulman. Prouvant ainsi de plus en plus qu'il était un homme sans religion et sans foi, et d'ailleurs la loi et les droits de souveraineté exigeant sa mort, notre bien-amé romili vali-cy et sérasker Khourchid pacha, s'étant emparé de sa personne, conformément au noble fetfa, ainsi qu'à l'ordre formidable du commandement impérial, lui a fait subir la peine de mort. Le peuple musulman a été ainsi délivré de ses violences; ET CELLE-CI EST LA TÊTE DUDIT TÉBÉLENLEU ALI PACHA, TRAITRE A LA FOI.

sures ! il ne fallait traiter que le sabre à la main avec la maison de Harb (1).

Le fils d'Abdoulhamid Mahmoud, partageant le fol enthousiasme de son peuple, répondit courrier par courrier à Khourchid pacha, en lui adressant un diplôme autographe de félicitations hyperboliques, qu'il le chargeait de communiquer à l'armée. Il était de la teneur suivante : « Ton maître te mande qu'il « a daigné abaisser ses regards sur tes services ; sois « honoré et favorisé de son salut impérial. Braves « soldats, qui marchez dans le sentier de la foi et de « l'héroïsme, où vous n'avez que la terre pour sopha, « et que la pierre pour appuyer votre tête, triomphez « sans cesse ; que vos faces aient le poli de vos armes « victorieuses et l'éclat du jour ; que vos sabres soient « toujours tranchants, rayonnants, et attachés par « des nœuds redoublés au ceinturon de la valeur. « Bénissez le pain et le sel que vous donnent mes de- « niers royaux. Je recommande chacun de vous à la « garde du Tout-Puissant ; que ma bénédiction vous « accompagne. Salut et paix. »

Ce protocole, usité, de temps immémorial, après des victoires, souvent pareilles à celles de Khourchid, qui se réduisait à avoir fait décapiter un rebelle, était accompagné d'une pelisse d'honneur, et d'un magnifique poignard en brillants, que son gracieux maître daignait lui envoyer. Il lui enjoignait

(1) C'est une métaphore employée pour désigner la chrétienté.

en même temps d'exterminer, sans désemparer, les Souliotes; de passer au fil de l'épée toute la population grecque de l'Épire, sans épargner les femmes et les enfants. Il devait ensuite joindre ses efforts à ceux de sa flotte, qui avait mis en mer, dès le mois de janvier, dans le but d'opérer un débarquement considérable de troupes à Patras, afin d'anéantir les *Moralis* (Moraïtes), et ne laisser que des cendres et des ruines dans cette province.

Telles étaient les instructions du sultan à son sérasker; et ce fut à-peu-près en cette forme sanguinaire, qu'elles furent communiquées aux ministres des *Krales* (rois) Nazaréens, résidants à Péra. Sa Hautesse avait hâte d'étouffer l'insurrection, pour s'expliquer catégoriquement avec la Russie, à laquelle son cabinet différait de répondre, tantôt sous un prétexte et tantôt sous un autre. Dès lors les lettres des Francs, qui furent toujours plus Turcs que les Turcs, représentèrent les Grecs comme perdus. Khourchid était le héros des temps modernes de l'Orient; et l'*Observateur autrichien*, en sa qualité de champion de la légitimité du successeur d'Omar, décerna au vainqueur d'Ali, de sa pleine et entière autorité, le titre de Khan, qui n'appartient qu'à la dynastie d'Ottman. Le prince de sa façon absorbait tous ses éloges; et les poètes des monts Crapacks n'attendaient, disait-on, que le retour du printemps pour célébrer le nom sonore de Khourchid. Mais déja le ver rongeur s'était attaché au laurier de l'*Épirotique*. Tout en le complimentant, le divan le pressait

d'envoyer l'état détaillé des trésors et des dépouilles d'Ali. Il fallait compter. L'avide sultan ne se contentait pas de têtes et de chapelets d'oreilles, il avait entrepris la guerre pour s'enrichir; et il voulait de l'or, pour combattre les Russes.

En attendant l'héritage de Tébélenleu, Mahmoud II tourna ses regards vers l'Asie mineure, où les fils d'Ali auraient sans doute été oubliés dans leur exil, si on n'avait pas supposé qu'ils possédaient de grandes richesses et des objets précieux. Un tyran ne s'abaisse point à feindre avec ses esclaves, quand il peut les dépouiller impunément; Sa Hautesse leur envoya l'ordre de mourir. Véli pacha, aussi peu courageux qu'une femme nourrie dans la mollesse du harem, entendit à genoux sa sentence. Le lâche, qui dansait au son des instruments, dans ses salons, à Arta, tandis qu'il faisait mettre à mort l'Étolien Sousmane et son fils, reçut au double la punition de ses crimes! Il embrassa vainement les genoux des bourreaux pour obtenir la grace de mourir dans un lieu écarté; il dut savourer à longs traits le trépas, en voyant étrangler sous ses yeux le beau Méhémet, son fils aîné; le doux Sélim, qui aurait mérité, à lui seul, d'obtenir la grace de sa famille; si le ciel, inexorable dans ses vengeances, n'eût pas résolu son châtiment pour épouvanter les illustres scélérats. Enfin, après avoir vu exécuter son frère Salik pacha, le fils bien aimé d'Ali, qu'une esclave géorgienne lui avait donné aux jours de sa vieillesse; Véli livra, en pleurant, sa tête criminelle aux bourreaux.

On s'empara aussitôt de ses femmes. L'infortunée Zobéïde, dont la scandaleuse aventure avait pénétré jusqu'à Constantinople, cousue dans un sac en cuir, fut précipitée dans le Pursak, rivière qui confond ses eaux avec celles du Sagaris. Katherin, réservée à de plus longues douleurs, fut traînée, avec les jeunes filles de Véli, au bazar, où on les vendit ignominieusement à des bergers turcomans; et les exécuteurs procédèrent immédiatement au recensement des dépouilles de leurs victimes.

Ils ne devaient pas recueillir aussi paisiblement celles de Mouctar pacha. Un coup de pistolet renversa sans vie à ses pieds le capidgi bachi qui osa lui présenter le cordon : *téméraire*, s'écria-t-il, en mugissant comme un taureau échappé à la hache du victimaire, *un Arnaoute ne meurt pas ainsi qu'un eunuque, je suis le fils de Tébélenleu! aux armes, camarades, on veut nous égorger.* En achevant ces mots, il se jette, le poignard à la main, sur les osmanlis, qu'il repousse, et il parvient à se barricader dans son appartement.

Soudain un orta de janissaires de Khoutaïeh, qui en avait l'ordre, s'avance en traînant du canon et un combat opiniâtre s'engage. Les faibles retranchements des braves volent en éclats. Le vieux Metché Bono, père d'Elmas bey, resté moins fidèle au sultan, que celui-ci ne l'était au malheur, est emporté par un boulet et Mouctar, après avoir immolé une foule d'ennemis, et vu périr tous les siens; criblé de blessures, ayant mis le feu aux poudres renfermées dans

son palais, expire, en ne laissant pour héritage au sultan, que des cendres et des cadavres à demi consumés par le feu. Trépas digne d'envie, si on le compare à celui de son père et de son frère, qui périrent de la main du bourreau.

Les têtes des modernes Atrides ayant été transportées à Constantinople, et exposées à la porte du sérail, étonnèrent la multitude. Le sultan lui-même, frappé de la beauté de celles de Méhémet et de Sélim, auxquelles les longues paupières fermées donnaient l'aspect de deux adolescents qui dorment d'un paisible sommeil, ne put se défendre d'une secrète émotion : *je les croyais*, dit-il stupidement, *aussi vieux que leur père* ; et il témoigna du regret de les avoir condamnés.

On n'en était plus aux regrets à Janina. Khourchid, devenu l'objet des malédictions des Schypetars, avait soulevé, dans l'ivresse de sa gloire, l'opinion publique contre son autorité, en adressant aux chrétiens une circulaire conçue dans les termes suivants : « Voici ce que le sérasker de l'invincible Padischa « Mahmoud II, fait savoir aux raïas ses esclaves ! On « vous accorde la vie. Vous mangerez le pain de la « servitude en paix, si vous remettez incessamment « toutes vos armes. Ceci s'adresse spécialement à vous, « Souliotes et armatolis ; vous acquitterez, ainsi que « les autres raïas, les sommes, redevances, angaries, « et autres tributs, que vous payez précédemment à Ali « pacha. Vous quitterez sur le champ les vêtements « de couleurs brillantes, qui sont réservés aux mu-

« sulmans, et que vous profanez. Vous ne laisserez « plus croître, à l'avenir, vos cheveux, et ne porterez, « pour couvrir votre tête, qu'une coiffure de peau « de buffle. Vous recevrez et nourrirez, pendant « trois jours, tous ceux de nos soldats qui seront de « passage dans vos villages. Vous ne pourrez jamais « monter un cheval avec une selle. Vous vous lève- « rez à l'approche de tout musulman, et lui cèderez « votre place. Vous ne bâtirez plus ni monastères, « ni églises, ni ne pourrez réparer les édifices religieux « qui sont détruits, et ne chanterez vos offices qu'à « voix basse ». Au reçu de cet ordre, ce qui restait encore d'hommes indécis se joignirent aux insurgés. On fit serment sur la croix de mourir avec la patrie; et on vit s'organiser, en compagnies irrégulières, jusqu'aux femmes des montagnes de l'Étolie.

Le mécontentement ne fut pas moins grand dans l'armée, quand on y donna lecture du firman du sultan, que nous avons rapporté. Les Schypetars mahométans se moquèrent de la *bénédiction* du Padischa, en disant que, n'ayant jamais mangé *le pain ni le sel provenant de ses deniers royaux*, ils prétendaient être payés; et que les trésors d'Ali, qui étaient *leur sang*, ne sortiraient pas de l'Épire, pour aller engraisser l'oisiveté des *mangeurs de soupe* de Constantinople. Il fallut apurer leurs comptes; et Omer Brionès, qui venait d'être nommé pacha de Janina, conseilla de leur permettre de se retirer dans leurs villages. Il fit entendre à Khourchid que c'était un moyen immanquable de les calmer; et

qu'ils n'auraient pas passé un mois au milieu de leurs familles, que l'appât du butin les ramènerait sous ses drapeaux. On leur donna, en conséquence, un congé temporaire; et l'évènement justifia qu'Omer connaissait parfaitement ses compatriotes. Sur ces entrefaites, un courrier, expédié par le capitan pacha, apporta la nouvelle de l'apparition de la flotte ottomane aux attérages de la Morée.

On a vu, par ce qui précède, que le congrès des Grecs se trouvait encore à Épidaure, lorqu'on y fut informé des préparatifs de la Porte Ottomane contre le Péloponèse. Indépendamment des vagabonds ramassés dans les carrefours et tirés des galères de Byzance, qu'on avait embarqués au nombre de dix à douze mille, il se formait encore des rassemblements considérables de troupes sur les côtes de l'Asie mineure. Méhémet Ali, pacha d'Égypte, préparait de son côté une grande expédition, destinée contre l'île de Crête. Une partie de l'armée du Danube devait se concentrer à Larisse, en Thessalie; et Khourchid, prenant le commandement suprême de toutes ces forces, allait venger la majesté outragée du croissant, ainsi que son honneur offensé, dans l'injure faite à son harem, qui était toujours au pouvoir des Grecs. La campagne était au moment de s'ouvrir ainsi, du côté des Thermopyles et dans l'Acarnanie, qu'Omer Brionès devait traverser, pour donner la main aux Turcs de Patras, afin d'entrer, par l'isthme et le couchant, dans la Morée, qui serait mise à feu et à sang. Ce plan était gigan-

tesque. Plus de cent mille mahométans, appuyés par une escadre, étaient près à s'ébranler; mais plus cet appareil était formidable, moins il présentait de chances de réussite, quand on venait à l'examiner de près.

La Porte Ottomane avait débuté par une ruse d'usage, en faisant répandre, pour la dixième fois, une sorte d'acte d'amnistie, qui était en contradiction avec la proclamation de Khourchid pacha, qu'on vient de lire. Cette pièce était signée par le grand drogman de Sa Hautesse, nommé Aristarque, Grec phanariote; et commme on savait ses liaisons avec un transfuge étolien nommé Rhasis de Missolonghi, connu en cent endroit différents pour ses perfidies, on n'en tint compte que pour rejeter, avec plus de hauteur que jamais, toutes les promesses faites au nom du Grand Seigneur par ses chefs.

Le sénat de Corinthe, tranquille sur ce point, avait prévu que les espérances fondées, ou plutôt mises en avant, par le divan, relativement à son armée du Danube, qui devait écraser la Grèce sous le poids de ses armes, étaient prématurées, si elles n'étaient pas même illusoires. Elle ne pouvait pas bouger, tant qu'elle ne donnerait pas satisfaction à la Russie, qui, ayant rendu publique la note diplomatique du baron de Stragonoff, ne pouvait plus faire de pas rétrograde. On avait beau répéter que la Porte avait accédé à toutes les demandes du cabinet de Pétersbourg; l'imposture était palpable. Était-ce avec franchise qu'elle agissait lorsque, rassemblant l'ochlo-

cratie civile et militaire de Constantinople, pour donner un sénatus consulte, pareil à ceux des Gracques, en réponse à une note de l'internonce d'Autriche, les fanatiques, déchirant leurs vêtements, au milieu du sanhédrin de Mahomet, avaient crié : *guerre, guerre à outrance contre les chrétiens*. Vainement aussi le divan avait mitigé ses dénégations, elles n'en étaient pas moins des refus positifs sur tous les articles mis en délibération ; enfin, les choses en étaient au point, qu'il ne pouvait plus y avoir de rapprochement entre la Russie et la Turquie.

Les Turcs voulaient une rupture ; le divan ne différait de leur pensée que sur le choix du temps et du moment favorable pour l'entreprendre. Les chefs des janissaires et des corps de métiers, les édiles qui sont à la tête des regrattiers, des marchands de foie, des *bacals*, des tavernes, et des lieux infames de Kérato Chori, réunion digne des beautés historiques des empereurs ottomans, étaient tellement convaincus de cette nécessité, que, s'imaginant qu'on allait leur annoncer la déclaration de guerre contre *les infidèles Moscovites*, lorsqu'ils se rendaient au conseil de *l'étrier impérial*, ils prirent l'initiative des hostilités, en assommant tous les chrétiens qu'ils rencontrèrent sur leur passage ; et les *Francs* ne furent pas plus épargnés que les raïas.

Le bruit, propagé par les orateurs de la lie du peuple, que l'Autriche appuyait les demandes de la Russie, leur servait de texte pour enflammer les esprits ; et quoique la Porte fît désavouer ces excès,

d'après le conseil de Khalet effendi, la populace, qui n'admet pas de tempérament politique, persista ostensiblement dans les desseins secrets de son gouvernement. Bien plus, Khalet effendi lui devint suspect, ainsi qu'à l'ochlocratie, qui résolut dès ce moment sa perte. Il le sentit probablement; mais ce fut inutilement qu'il permit de saisir deux bâtiments autrichiens, venant d'Odessa, avec leurs papiers, délivrés par la chancellerie de S. M. A., que les janissaires prétendaient être destinés pour les insurgés, et dont on traîna les capitaines, ainsi que les équipages, aux galères. Pouvait-on croire, d'après cela, que l'armée turque dût songer à dégarnir le Danube?

A juger des évènements futurs par ce qui se passait alors dans l'Asie mineure, il était facile de prévoir que les hordes rassemblées au fond de ses golfes éprouveraient le sort de deux armées d'expédition, qu'on avait inutilement essayé d'y organiser; et que les Anatoliens ne se décideraient pas à visiter les rivages de la Hellade.

Dès la fin de décembre, les brandons de l'anarchie s'étaient rallumés dans la ville de Scala-Nova. Une de ces médiocrités qu'on tire du néant pour en faire des visirs, Kalender pacha, qui avait succédé à Elèz aga, étant mort de maladie, la milice, unie aux habitants, avait nommé un gouverneur. Celui-ci avait tout compromis, en voulant ramener l'ordre dans un pays où le bien public, l'honneur et le patriotisme, sont un contresens avec l'essence d'un gouvernement qui n'existe que par la terreur. Aussi, pendant les

deux premiers mois de l'année 1822, on ne vit dans la campagne d'Éphèse, sur les bords du Méandre, et jusqu'au pied du mont Latmos, que meurtres, ravages et incendies. A Magnésie, plusieurs centaines de Grecs tombèrent sous les coups des infidèles; et partout où l'on formait des recrutements, les Turcs ne semblaient armés que pour exterminer les chrétiens.

Ce fut encore dans une de ces circonstances que l'amiral Halgan eut le bonheur de sauver l'évêque de Myrine, qui avait dérobé sa tête au glaive ottoman dans la persécution de Constantinople. Quant à Smyrne, on y était tranquille, à-peu-près, comme on l'est sur un vaisseau qui se trouve emporté par les courants, au milieu d'un golphe parsemé de récifs. On y assassinait journellement les chrétiens paisibles, et on y pendait ceux qui cherchaient à se dérober clandestinement à la mort. Ils avaient tort, sans doute, car, disait le stupide Spectateur Oriental, dans son langage barbare, *les Grecs, aussi-bien que les Francs, ont passé paisiblement leur carnaval. Il est vrai de dire qu'un des quatre derniers condamnés n'a été gracié qu'au moment où le glaive* (qui était une corde) *étincelait sur sa tête.* On formait cependant à Smyrne un armement de douze cents hommes, qui ne devaient pas non plus être destinés pour agir contre la Morée. C'était à des hécatombes plus faciles qu'ils étaient conviés! Malheureuse Chios.... mais gardons-nous d'anticiper sur ce funèbre évènement.

Les rebelles de la croix, qui n'avaient à opposer

aux citadelles flottantes du sultan que de frêles navires, et à ses hordes nombreuses qu'une poignée de paysans encore mal armés; ignorants dans l'art de la guerre, mais pleins de l'esprit de Dieu, n'avaient pas oublié que, pour mériter la victoire, il faut la préparer par la sagesse.

Dès le commencement de janvier, l'amiral Tombasis avait fait voile en explorateur pour les Dardanelles, afin d'observer les mouvements de l'ennemi, et de prendre tous les renseignements possibles sur ses desseins. Il était revenu de là à Psara, pour engager l'amirauté à accélérer ses armements, qu'il trouva en bon état, ainsi que les fortifications de la ville et du port. Trente bricks de guerre et huit brûlots étaient prêts à appareiller au premier signal.

En touchant à Samos, il eut peine à reconnaître la physionomie de cette île belliqueuse. On y avait établi une fabrique de lames de sabre; une population de soixante mille ames formait un grand atelier militaire et on ne voyait que forges ou usines de toutes parts. Dix mille hommes, parfaitement exercés, se succédaient pour faire le service. L'entrée de toutes les gorges des montagnes était défendue par de larges fossés. On avait élevé des batteries sur les plages exposées à un débarquement; une redoute hérissée de soixante canons couvrait le promontoire qui fait face à celui de Mycale; les monastères s'étaient chargés du soin de caserner et de nourrir les régiments. Peuple, clergé, soldats, n'ambitionnaient, ne souhaitaient et ne desiraient que de voir paraître

l'ennemi, qu'ils étaient allés plusieurs fois chercher, combattre et vaincre sur le continent. Les églises étaient pavoisées de drapeaux arrachés aux infidèles, les magasins remplis de munitions de guerre, et on organisait des compagnies, qu'on embarquait pour la Crète, dès qu'elles étaient suffisamment exercées aux manœuvres. L'amiral donna escorte à trois cent-quatre-vingts Grecs Crétois, qui se rendaient à Ténos, pour se joindre à d'autres volontaires, qu'on avait réunis dans cette île, d'où ils devaient se rendre au quartier des Sphaciotes.

Faisant ensuite circuler des vaisseaux au milieu des Cyclades, l'amiral parvint à engager les habitants des îles à payer les tributs de la manière la moins onéreuse pour les contribuables. Ainsi s'accomplissaient les décrets émanés du sénat de Calamate, qui avaient prescrit de réunir les Crétois, épars sur le continent et dans les îles de l'Archipel. Le montant des contributions, joint aux parts de prises qui revenaient au gouvernement, le mirent en même temps à portée de fixer la paie du soldat en service permanent, à quinze piastres par mois. Le règne des lois succéda, de cette façon, aux désordres inséparables d'une commotion violente; et Tombasis dut, avant de rentrer à Hydra, détacher une division navale, pour prendre connaissance des évènements nouveaux qui se passaient dans la presqu'île du mont Athos.

Les Psariens, informés qu'il existait un dépôt d'artillerie en bronze, provenant de deux vaisseaux de

guerre turcs, qui s'échouèrent, en 1807, sur une île voisine de Stagire, dans le golfe Strymonique, à la suite du combat qui eut lieu entre l'escadre russe de l'amiral Sinavin et la flotte ottomane, résolurent de s'en emparer pour armer leur ville ainsi que les batteries destinées à défendre leur port. Quatre bricks de guerre et deux sacolèves, expédiés à cet effet, embarquèrent ainsi, sans rencontrer d'obstacles, quatre-vingts pièces de canon ; mais au moment de remettre à la voile, les Psariens apprirent que les Turcs ravageaient la presqu'île du mont Athos. Confiant leur capture à l'escorte de deux bricks, qui arrivèrent heureusement avec elle à Psara, ils se dirigèrent vers la baie d'Istillar, où ils ne connurent que trop les dangers et les désastres de la sainte et trop égoïste Thébaïde de la montagne sainte, dont ils sauvèrent un grand nombre de religieux, qui déploraient trop tard leur imprudente capitulation. Mais quelle que fût leur activité, ils ne purent s'emparer de l'artillerie cédée par eux à Abouloubod pacha. Ils touchaient au moment de la saisir, lorsque la flotille qui la portait s'étant rangée sous la protection d'une frégate étrangère, parvint à entrer à Salonique.

Les Psariens donnant aussitôt dans le golfe de Talante, y arrivèrent au moment où les Hellènes se préparaient à attaquer l'armée d'observation, que Drama Ali, qui se trouvait à Larisse, avait portée sur la frontière de la Phocide et de la Livadie.

Ce sérasker, qui voulait seul obtenir la gloire de pénétrer dans l'Attique, ayant transféré son quar-

tier-général à Thaumacos, avait fait occuper Patradgik, et renforcer la garnison de Zéitoun. Il s'avançait en même temps avec circonspection, en poussant ses éclaireurs jusque sur les bords du Sperchius; et il venait de s'établir au camp d'Allamana, lorsque les Grecs résolurent de l'attaquer. Ainsi c'était encore une fois au pas des Thermopyles que les Hellènes allaient combattre pour les saintes lois de leur patrie; et ils voulurent célébrer la Pâque qui s'approchait par une commémoration, digne d'apaiser les mânes du patriarche Grégoire, que les barbares avaient assassiné, l'année précédente, pendant la solennité de cette phase mystique.

« Jusqu'alors, dit Odyssée dans son rapport adressé « au sénat Hellénique, nous nous étions tenus sur la « défensive; mais informés que les Turcs concen- « traient leurs forces à Zéitoun et à Patradgik, qui « sont les clefs de la Thessalie, nous résolûmes de « les débusquer de ces positions. Les troupes du Pé- « loponèse, qui se trouvaient sous les ordres d'Iatracos « et de Nicétas, montaient à trois mille hommes; et « le total de notre armée s'élevait à huit mille soldats « environ qu'on divisa en deux parties. La première, « qui fut mise sous le commandement de Nicétas, « d'Odyssée et de Dyovouniotis, se dirigea contre Zéi- « toun, tandis que la seconde, dirigée par Démétrius « Contoïanis, Hervé Gouras, se porta du côté de Pa- « tradgik; après s'être entendue sur la manière et le « temps de l'attaque, qui furent réglés dans un con- « seil de guerre.

« Le vendredi saint, $\frac{1^{er}\text{ avril}}{31\text{ mars}}$, la première division fut « embarquée à Palæochori, village situé vis-à-vis de « Lithada, dans l'île d'Eubée, sur sept bâtiments « qui escortaient une foule de misticks ou barques. « Nous ne manquâmes pas d'adresser nos prières à « Dieu pour le succès de nos armes; et le samedi « saint, 1er avril, au point du jour, on commença à « opérer le débarquement dans le port d'Échinos, « voisin de Stélida. Il se faisait avec ordre; mais à « peine avions-nous mis 300 hommes à terre, que « les Turcs, avec des troupes quatre fois plus nom- « breuses, qui se composaient en grande partie de ca- « valerie, se portèrent contre nous. Alors nos soldats « rétrogradèrent vers la mer, où renforcés par cinq « cents des nôtres, ils marchèrent de suite en avant. « Les Turcs furent bientôt battus avec perte de trente « hommes et de six prisonniers, et ils durent, sur le « champ, évacuer Stélida, où ils laissèrent soixante- « dix Schypetars, qui tinrent ferme, et se firent « brûler vifs dans trois maisons où ils s'étaient re- « tranchés.

« Pendant ce temps, Odyssée, qui s'était embarqué « avec soixante-dix palicares déterminés, abordait au « village de Ste-Marine, situé au voisinage de la mer, à « trois lieues de Zéitoun, et y prenait position, après « en avoir débusqué deux cents Turcs, auxquels il « tua un tiers de leur monde; et la nuit étant ve- « nue, on se prépara au combat, qui s'annonçait « pour le lendemain.

« C'était le jour de Pâques. Les Turcs, au nombre

« de trois mille hommes, cavalerie et infanterie, « ayant de l'artillerie, se dirigèrent contre Ste-Ma- « rine, où se trouvait Odyssée, qui avait reçu, pen- « dant la nuit, cent trente hommes de renfort. Il fut « attaqué avec vigueur; mais les tentatives de l'en- « nemi furent inutiles, à cause de la forte position « du village de Ste-Marine, quoique l'affaire durât « jusqu'au soir.

« Alors Odyssée ayant fait connaître à Nicétas ce « qui se passait, celui-ci résolut de le rejoindre; et, « marchant avec mille hommes, il se fit jour à tra- « vers les barbares, tandis que Dyovouniotis, s'étant « embarqué, se portait sur le même point, où ils ar- « rivèrent tous heureusement.

« Le lendemain, qui était le lundi de Pâques, les « Turcs, s'imaginant que les troupes restées à Stélida « s'étaient dispersées, marchèrent contre Odyssée « avec la totalité de leurs forces, traînant avec eux « des canons et des obusiers, pour déloger les Grecs « de leurs positions. Ils tirèrent au début plus de « cent coups de canon à boulets, et ils lancèrent au- « tant d'obus, lorsque s'étant approchés des chré- « tiens, qui ne leur répondaient que par des chants « patriotiques, Odyssée et Nicétas jugèrent qu'il était « temps d'en finir. Déposant leurs fusils, et invitant « leurs soldats à mettre comme eux le sabre à la main, « ils se précipitèrent sur les infidèles qu'ils menèrent « battant, pendant une lieue de chemin.

« La perte des Turcs se monta, tant dans cette « journée que dans les précédentes, à cinq cents

« morts; du côté des Grecs, à trente tués, cinquante-
« huit blessés; et depuis ce moment on resta tran-
« quille des deux côtés.

« Sur ces entrefaites, la division de Kontoïanis
« s'emparait de Patradgik; et les Turcs, contraints de
« repasser le Sperchius ou Hellada, s'établissaient à
« Liano Cladi, village situé en plaine, où ils espé-
« raient se maintenir, à cause de leur cavalerie. »

Ainsi, ces combats n'étaient que le prélude de ceux qui devaient signaler l'invasion de la Hellade et du Péloponèse, qu'on fera connaître dans la suite de cette histoire.

L'ordre des évènements nous reporte vers la mer Égée, où les Turcs allaient reparaître. Ils avaient résolu de faire une campagne d'hiver : de grands évènements se préparaient. La crise était imminente, et ses résultats aussi incertains que terribles. L'existence générale des populations chrétiennes devenait problématique; et n'ayant pu les subjuguer par la fraude, on voulait les anéantir par la force. Ténos était le lieu d'asyle des faibles tribus grecques répandues sur les cyclades. Un éphore de Mycone y préparait des logements pour ses compatriotes, au moment où l'évêque de Carystos y établissait son quartier-général. Après avoir tenu tête pendant long-temps aux Turcs de l'île d'Eubée, et vengé la mort du généreux Élias, fils de Pierre Mavro Michalis, polémarque de l'Éleuthéro-Laconie, le prélat avait été relevé à son poste par l'évêque d'Andros. Le clergé était ainsi à la tête de toutes les insurrections et ses chefs sanctifiaient la rébellion

de la croix. Consolateurs du peuple dans son affliction, soldats, hommes d'état et martyrs depuis la mort du patriarche Grégoire, leur conduite héroïque rappelait les beaux jours de l'église primitive.

Cependant il y avait eu des contestations à Naxos, entre les catholiques et les orthodoxes. La noblesse des croisades de cette île, qui habite dans de vieilles tourelles, parce qu'un gentilhomme ne peut, sans déroger, occuper un rez-de-chaussée, s'était décidément prononcée en faveur de la légitimité du Grand Turc. Par une espèce de compensation, le sieur Raphtopoulo, chef des orthodoxes, qui était en même temps agent consulaire de Russie, avait renié son protecteur, et enlevé l'aigle impériale de sa chancellerie. Déclarant qu'il était Grec avant d'être Russe, il avait réuni un bataillon de huit cents hommes, et arboré le drapeau de cette croix immérissable, sous laquelle les ancêtres de la noblesse Naxienne avaient combattu aux plaines d'Antioche et de Jérusalem; et il s'était embarqué pour Candie. On se promettait bien de le recommander au capitan pacha... Cependant on n'osa pas toucher au pavillon régénérateur.

Paros, qui s'était signalée dès le commencement de l'insurrection, en envoyant dans le Péloponèse un contingent de soldats, qui prirent part au siége de Tripolitza, sous la conduite de Constantin Trantas, et de Toussaint, fils de Démétrius, avait depuis ce temps formé un gouvernement à Paroécie (Παροικίαι) chef-lieu de l'île. Cette espèce de Gérousie ou sénat, composé de Pierre Matzas Mavrogénis, Éleuthère

Chamardos, Athanase Mavros, Jean Crispis, Siméon de la Grammatica, Georges Cyprien, et le même Toussaint, fils de Démétrius, député de Naoussès, bourgade principale de l'intérieur, correspondait avec l'île de Crète, où les insurgés obtenaient des avantages tels, que la dernière lettre de Baleste à son ami Toussaint, qu'il avait connu en Morée, était datée de la tente du pacha de Rhétymos, qu'il avait battu, et forcé à se renfermer dans l'enceinte de cette ville.

Quoiqu'on comptât douze mille Mahométans dans la ville de Candie, huit mille à la Canée, et six mille à Rhétymos, au dire des partisans de Sa Hautesse, ses vaillants sujets, sous la conduite du sérasker Chérif pacha, avaient été mis en déroute par Baleste, dans une sortie qu'ils avaient entreprise pour fourrager dans l'intérieur de l'île. Ils avaient été arrêtés à l'entrée des défilés, et deux cents Osmanlis cernés étaient tombés sous les coups des insurgés. Baleste en était là; lorsqu'il reçut le lendemain, 18 février, un bataillon de huit cents hommes. A midi, ils mirent le feu à trois maisons de campagne des Agas, situées près du village de Klaristos, qui n'est éloigné que d'un quart de lieue de la Canée. Leurs fusils, dit un témoin spectateur du combat, brillaient au soleil, comme ceux de munition dans un jour de parade; nous entendions leurs tambours, ce qui paraissait confirmer l'arrivée des armes et des officiers que D. Hypsilantis devait envoyer du Péloponèse.

Devenu plus circonspect, le visir suprême de la Crète attendait les secours que Méhémet Ali pacha

d'Égypte avait promis de lui envoyer. Enfin Michel Comnène Aphendoulieff, toujours magnifique en proclamations, avait déclaré, à la suite de ces succès, tous les ports de l'île occupés par les Turcs, en état de blocus. Cette mesure n'était pas destituée de droit ni de raison; elle fondait un principe; mais comme l'insurrection était caractérisée de révolte par ceux qui avaient la force en main, on peut bien croire que la note de Comnène demeura comme nulle et non avenue.

Cependant, l'avenir de la Hellade sortait du sein du cahos, à la voix de la religion et de la sagesse des enfants de J. C., rassemblés sous l'étendard sacré de la croix. Depuis la réunion du sénat à Corinthe, le territoire classique avait été divisé en cinq grandes éparchies, qui étaient : la Grèce centrale, comprenant le Péloponèse; l'Orientale, composée d'une partie de la Corinthie moderne, de la Mégaride, de l'Attique, de l'Eubée, de la Béotie; et la méridionale, englobant les îles de l'Archipel; l'occidentale, ayant pour provinces l'Étolie, l'Acarnanie, l'Agraïde, l'Achéloüs, l'Anovlachie, l'Amphilochie, l'Athamanie, la Selléide et la Cassiopie; la septentrionale, se composant de la Doride, d'Agrapha, du mont OEta, et de toute la Thessalie, jusqu'à l'Axius. Quoique plusieurs de ces régions fussent encore occupées par les Turcs, le sénat, qui jettait les fondements de la régénération de la Grèce, ne balança pas à les déclarer partie intégrante de la confédération, parce qu'étant chrétiennes, elles devaient, tôt ou tard, faire partie de l'Amphictyonie des Hellènes.

On avait ensuite décrété la formation d'une haute cour de justice, sous le nom d'Aréopage, qui devait être composée d'autant de membres qu'il y aurait de cantons dans les cinq grandes divisions de la Grèce. Comme il fallait du temps pour régler les démarcations territoriales, on élut un aréopage provisoire, chargé de tenir ses assises partout ou besoin serait, en décidant, en principe, qu'Athènes serait, dans des temps plus paisibles, le lieu de la résidence de ce corps souverain. On lui attribua en attendant le soin de l'organisation municipale de toute la Hellade.

Les aréopagites qui furent choisis provisoirement, étaient : Néophyte, archevêque de Talante et des Thermopyles, homme de mœurs austères, intègre et éclairé dans les sciences divines et politiques; Anthème Gazès, archimandrite du mont Pélion, savant connu dans les lettres; Drosos Mausolas, docteur en médecine, littérateur très-distingué, né en Thessalie, et élevé en Allemagne; Costas Thasicas, riche négociant, qui avait fait des dons considérables à la patrie; Alexandre Axiotès, savant et négociant opulent de Naxos; Jean Euxénos, d'Athènes, neveu d'un ancien archevêque, et professeur de l'académie de cette ville.

Sur la proposition de plusieurs membres du corps législatif, on avait ensuite organisé un ministère. Le porte-feuille de la direction générale, ainsi que le sceau de la justice, avaient été réunis aux autres attributions que possédait déja Mavrocordatos. Le département de la guerre avait été confié à Jean Co-

letti de Syraco; celui de la police ou administration intérieure, à Lambros Nano, Béotien, appartenant à une des premières maisons de Livadie; les finances au comte Panousios Notaras de Corinthe, issu d'une ancienne famille patricienne de Venise; et les ministres entrèrent en fonctions dès que les aréopagites se furent mis en route pour Athènes.

Arrivés dans cette ville, où ils trouvèrent l'acropole assiégée par les chrétiens, les aréopagites ordonnèrent d'arborer le drapeau de la croix sur le Chatirvan du ci-devant aga d'Athènes. Ils firent ensuite choix d'une mosquée pour y tenir leurs séances; et dans leur première réunion, ils nommèrent douze éphores. Ils ordonnèrent ensuite l'abolition de tous les signes du croissant; et comme les ancêtres des barbares avaient autrefois renversé les églises, on démolit les minarets des mosquées.

Ces représailles, quoique tardives, n'en étaient pas moins légitimes; car il était juste que tout emblème du mahométisme disparût d'une terre autrefois l'apanage du Dieu inconnu, qui y eut des autels honorés des plus purs sacrifices, jusqu'au temps où les Scythes du Caucase portèrent le deuil et l'esclavage dans la cité consacrée de toute antiquité à la sagesse éternelle.

Ce n'était pas ce que pensait un témoin oculaire qui répandait le venin de la calomnie la plus dégoûtante contre les aréopagites et les chrétiens (1). L'in-

(1) *Voy.* le n.° 48, 19 avril 1822, du Spectateur Oriental.

sensé!... je n'ose rapporter ses paroles, une fausse philosophie avait depuis trop long-temps flétri son cœur pour lui permettre un élan de générosité envers ceux qui invoquaient la divinité du Christ à leur secours.

Sans doute, comme il le disait, les aréopagites que nous avons nommés, étaient aussi étrangers aux affaires publiques que le peuple grec était barbare, pauvre, avili, ignorant; mais l'aveu que les Hellènes faisaient à la face du monde (1), de ces restes de leur servitude, prouvait qu'ils étaient dignes des bienfaits de la régénération et de la civilisation, à laquelle ils aspiraient. Sans s'inquiéter des vaines clameurs de leur antagoniste, les aréopagites, continuant leur mission, prirent le chemin des Thermopyles, au moment où l'on annonçait qu'une escadre ottomane, commandée par un renégat nommé Ismaël Gibraltar, était en vue du cap Sunium.

---

(1) *Voy.* la lettre de Thanos Kanacaris, vice président du gouvernement exécutif à un de ses amis à Pise. Προλεγόμενα τοῦ Βεκκαρίου. ξ'.

CHAPITRE V.

Arrivée de l'escadre ottomane dans la mer Égée.—Stratagème des Hydriotes. — Elle fait un débarquement à Navarin; — est battue par le général Normann; —relâche à Zante;—accueil qu'elle y reçoit; — sa composition.— Bruits répandus par la police.—Se dirige vers Patras.—Apparition de la flotte grecque, —commandée par l'amiral Miaoulis. — Patriarche d'Alexandrie.—Vœux qu'il fait pour les Bourbons et pour le Pape.—Sommation de Khourchid adressée aux Acarnaniens et aux Étoliens.—Leur réponse.— Fuite et défaite des Turcs. — Leur escadre revient à Zante. — Bulletin du président Mavrocordatos. — Acte par lequel il proclame le blocus. — Évènements maritimes. — Espion anglais. — Le consul français de Patras délivre plusieurs individus. — Fureur de Khourchid contre les Acarnaniens, — qui battent ses lieutenants. — Alarmes des Chamides. — Partialité révoltante des Anglais en faveur des Turcs;—ils empêchent l'entreprise des Hydriotes contre Syvota. — Avantage obtenu sur les mahométans par Marc Botzaris à Régniassa. — Vasiliki et les secrétaires d'Ali envoyés à Constantinople. — Mort d'Abdin bey de Larisse. — Exil d'Ismaël Pachô bey. — Dévouement magnanime des Souliotes.

Quand les Grecs n'auraient eu d'autres leçons que les tombeaux de leurs aïeux, ils suffisaient pour leur tracer leur devoir : *Mourir pour la patrie*,

Θνήσκειν Περὶ Πατρίδος! Ces paroles sublimes de Spiros Alostros mourant avaient retenti depuis les rives du Pruth jusqu'aux bords de l'Eurotas. Eurotas! Eurotas! la voix de la religion et de la patrie annonça la victoire dans tes vallées, aux premiers jours de l'insurrection! L'expérience et le malheur devaient consolider son ouvrage, en appelant la sagesse aux conseils de la Grèce qui renaissait, en quelque sorte, avec les vieux héros de la fable et de l'histoire.

J'ai rapporté les principales dispositions des Grecs. Effrayés des préparatifs maritimes des barbares, plusieurs habitants des îles avaient songé à se réfugier sur le continent. Les insulaires de Spetzia s'étaient hâtés d'évacuer leur pays, pour se retirer à Hydra, en se contentant de laisser un poste d'observation dans leur île; et quelques-uns des plus riches Hydriotes songeaient, disait-on, à s'embarquer pour passer en Italie. Comme il était dangereux de laisser prendre racine à une pareille idée, qui était, dit-on, fondée sur les intrigues de l'épouse d'un nommé Constantin, que les Turcs tenaient aux fers, un homme aussi prévoyant que le fut Thémistocle lorsque la flotte des confédérés se trouvait réunie dans le détroit de Salamine, qu'elle se proposait d'abandonner pour se rendre à l'isthme de Corinthe, usa d'un stratagème à peu près pareil pour sauver la Grèce (1).

(1) *Voy.* Hérodote, Uranie, c. LXXV. Les journaux du temps ont fait mention du dessein des principaux armateurs d'Hydra, de se retirer en pays étranger. Nous sommes encore trop près

On ignore encore par qui fut transmis à l'amiral turc l'avis : « qu'il existait un parti à Hydra qui « n'attendait que l'apparition de sa flotte, pour inti- « mider le peuple, et mettre les éphores de l'amirauté « en mesure, par sa présence, de le faire consentir « à une amnistie qu'ils souhaitaient pour arrêter le « cours des malheurs que le temps et une folle résis- « tance ne pouvaient manquer d'attirer sur leurs « têtes. » Le même individu avait envoyé au capitan pacha une table de signaux pour correspondre avec les prétendus partisans que le sultan avait à Hydra. Ce fut cet avis qui le détermina à faire partir brusquement la division navale qu'on équipait pour Patras, où les Turcs se trouvaient étroitement assiégés pour la quatrième fois depuis le commencement de l'insurrection.

Le vice-amiral des barbares, qui la commandait, plus circonspect qu'on ne l'avait attendu, s'avança avec prudence, et, ayant fait mettre ses vaisseaux en panne devant Hydra, fit pendant une demi-journée les signaux convenus, sans avoir aucune réponse. Il s'alarma même bientôt, en remarquant les batteries garnies de canonniers, et il comprit, le lendemain, en poursuivant sa route, qu'il avait été abusé. Arrivé au cap Matapan, son arrière-garde fut attaquée par quelques vaisseaux grecs qui obligèrent deux de ses bâtiments de transport à s'échouer à la côte, où

---

des évènements, pour qu'il me soit permis de nommer celui qui remplit à cette époque le rôle de Thémistocle.

ils se perdirent corps et biens. Furieux de cet évènement, il voulut prendre sa revanche en passant devant Navarin. Moustapha, bey de Coron, qui était venu à sa rencontre, l'avait informé que cette place n'avait qu'une faible garnison; et il fit aussitôt porter le cap vers l'île de Sphactérie ou Sphagia, tandis que Méhémet pacha, sérasker des troupes de débarquement, préparait ses soldats pour agir conjointement avec Ismaël Gibraltar, qui commandait l'escadre barbaresque.

L'île de Sphactérie forme avec le continent la grande entrée du port de Navarin, dans laquelle on pénètre en rangeant à une encablure de distance un rocher, qui a retenu le nom antique de Pylos. Une frégate turque ayant donné dans cette passe, elle fut suivie des bâtiments de transport et d'une foule de barques chargées de soldats, qui prirent terre à la douane. Mille barbares s'avançèrent aussitôt en poussant des cris effroyables, lorsqu'un boulet tiré de la forteresse, ayant rompu le grand mât de la frégate sur laquelle se trouvait Ismaël Gibraltar, elle vint heurter son matelot d'arrière et jeter la confusion au milieu des vaisseaux qui entraient successivement au port.

Les Turcs se troublent. Au même instant le général Norman, auquel deux sénateurs hellènes, qui se trouvaient à Navarin, s'étaient empressés de remettre le commandement, profitant de l'hésitation des ennemis, tombe sur eux à la tête de cent cinquante étrangers et d'un millier de Grecs; les charge

et les culbute si rapidement dans la mer, que les barbares ne parvinrent pas à rembarquer le quart de leur monde. L'escadre ottomane ne regagna même la haute mer, qu'après avoir souffert d'assez fortes avaries; et il est probable qu'elle aurait accompli ses destinées à Navarin, si on avait eu la précaution d'élever une batterie sur l'île de Sphactérie.

Tandis que la nouvelle du succès obtenu à Navarin se répandait dans le Péloponèse; le 13 février, les vigies de Zante signalèrent vingt voiles de guerre. Aussitôt le frère du consul anglais de Patras, bravant une mer orageuse, s'embarqua: et comme on fit annoncer en même temps, par des crieurs publics, qu'aucun fugitif provenant du continent ne trouverait asyle dans les îles Ioniennes, on en conclut que les vaisseaux qui se trouvaient à l'horizon étaient ottomans. Le zèle d'un séide et les nouvelles mesures de la police s'expliquaient ainsi l'un par l'autre, quand on vit mouiller sur la rade trois frégates, six corvettes, vingt bricks de guerre et quarante bâtiments de transport, qui reçurent le salut royal des batteries de S. M. B. C'était ainsi qu'était exécutée la proclamation du lord haut commissaire, qui déclarait le même jour à son parlement corcyréen, qu'il avait donné des ordres pour qu'aucuns bâtiments turcs ni grecs, ne fussent reçus dans les ports et mouillages de l'heptarchie! Afin, sans doute, de prouver la sincérité de cette déclaration, le gouverneur de Zante pour S. M. B., le vice-amiral et le capitan Ismaël Gibraltar, eurent réciproquement l'honneur insigne

de se visiter et de se congratuler, sans s'inquiéter de l'indignation publique.

Cependant, comme tout peuple opprimé est ingénieux, les Ioniens trouvèrent encore, dans cette occasion, le moyen de servir leurs co-religionnaires, en faisant déserter plus de trois cents matelots grecs, qu'on avait embarqués de force à Constantinople et aux Dardanelles sur les vaisseaux turcs. Ils réussirent également, à la faveur de la relâche qui avait lieu à Zante, à faire enlever les chaloupes des navires ottomans, avec lesquelles les transfuges se sauvèrent en Morée, non sans avoir été pourvus d'armes et de munitions de guerre par les Zantiotes.

Ils ne pouvaient arriver plus à propos au quartier général de Colocotroni, où l'alarme avait pénétré. L'agent consulaire d'Angleterre, instrument aveugle de l'espionnage des Turcs, venait d'annoncer à Jousouf pacha l'arrivée des secours qu'il attendait depuis si long-temps. « Quinze mille hommes allaient prendre « place sous ses drapeaux, et quarante transports char- « gés de vivres et de munitions de guerre ne devaient « plus le laisser à la merci des évènements contraires. « Enfin on allait encore une fois offrir le pardon aux « révoltés. L'assurance devait leur en être garantie par « une douzaine de métropolitains et plus de quatre- « vingts ecclésiastiques vénérables, qui se trouvaient « embarqués sur l'escadre ottomane, où ils étaient « traités avec tous les égards dus à leur caractère. »

Il suffisait d'un peu de réflexion pour montrer la fausseté de pareils récits; et ceux qui y avaient donné

quelque croyance, furent pleinement désabusés par les matelots grecs échappés des vaisseaux turcs. Enfin un médecin sicilien, ayant trouvé le moyen de communiquer avec les Zantiotes, les chargea, comme chrétien et enfant des colonies grecques de la Trinacrie, de faire savoir aux insurgés « qu'il se trouvait « à peine trois mille hommes de débarquement à bord « de l'escadre ottomane ; que leur commandant « Méhémet pacha était un valet d'écurie de la haute « domesticité du Sérail, qui n'avait jamais fait la « guerre; que l'armée navale loin d'apporter des vi- « vres à Jousouf pacha, en manquait pour ses besoins; « que la plus grande division régnait entre les chefs « qui la montaient, depuis qu'ils avaient manqué leur « expédition, dont le but était le pillage d'Hydra; et « qu'ils auraient aussi bon marché d'Ismaël Gibraltar, « fanfaron sans courage, que de la *Minuzzaglia* ou po- « pulace armée dont on cherchait à leur faire peur ; et « d'avoir bon courage. »

Heureusement pour les insurgés qu'il ne se trouvait pas alors dans les îles Ioniennes un homme de talent, capable de diriger leurs ennemis autrement que par des intrigues. Loin donc de remonter à la source d'une pareille révélation, la police de Zante, chargée de relever les espérances des Turcs, fit répandre le bruit qu'une barque arrivée de Prévésa était chargée d'informer le capitana bey : « que le sé- « rasker Khourchid pacha s'avançait à marches forcées « à travers l'Acarnanie. Il avait déja passé l'Achéloüs, « il se trouvait aux portes de Missolonghi, et la rebel-

« lion, trop long-temps triomphante, devait tomber « sous ses coups depuis qu'Ali pacha n'existait plus.»

Cependant les vents contraires, les seuls auxiliaires fidèles des chrétiens, retenaient l'escadre turque enchaînée au port de Zante, et plus d'un des braves qui la montaient se félicitaient d'un pareil contre-temps, lorsque, le 23 février, elle eut la consolation de communiquer avec deux bâtiments de guerre de la marine impériale d'Autriche. Ils appartenaient à la station qui croisait dans le levant; et après avoir fait chorus de mensonges officieux avec les saltimbanques de la police de Zante, qui débitaient que la marine d'Hydra, livrée à l'anarchie, ne mettrait pas en mer de toute la campagne, la flotte turque appareilla le 25 février pour Patras. Le 26 au matin elle n'était plus en vue. Dès le lendemain on lui attribuait des succès, le 28 on la disait victorieuse, lorsque le 1er mars à huit heures du matin, on signala un nombre considérable de vaisseaux dans le sud-ouest.

C'était l'escadre grecque qui s'avançait, pareille au cortège des Néréides lorsqu'elles entouraient, dit-on, autrefois le char de Thétis. Le patriarche d'Alexandrie, Anthème, qui vivait retiré à Cydonie depuis que les Français avaient abandonné l'Égypte, sauvé par les Hydriotes à l'époque où cette ville tomba sous les coups des barbares, avait voulu partager les dangers de ses frères. Monarque spirituel, au nom de Melchisédech, roi de Salem et prêtre du Très-Haut, il montait le vaisseau amiral commandé par le néarque André Miaoulis Vôcos, qui avait succédé

à Tombasis, suivant la rotation de service prescrite par la loi. Assis à la poupe de la corvette sur laquelle flottait l'oriflamme de la religion, le prélat semblait, par ses prières, commander aux vents et soumettre les vagues qui s'inclinaient devant les proues de l'escadre hellénienne.

Mêlant, depuis quelque temps, au nom des Bourbons, que les chrétiens invoquaient dans les dangers et après la victoire, le nom du souverain pontife Pie VII, que les Grecs nommaient *le père commun des fidèles*, *l'arche d'alliance* et *le bon pasteur* (Λαῶν Ποιμένης), le ministre du Seigneur, l'amiral, les capitaines et les matelots, retraçaient l'image de ces armées, aussi vaillantes que pieuses, qu'on vit autrefois, conjurées pour combattre la secte impie de Mahomet, apparaître dans l'orient. A midi on comptait cinquante bâtiments portant le pavillon de la croix ; et un calme absolu ayant suspendu leur marche, ils restèrent en vue de la ville de Zante jusqu'au coucher du soleil.

Les Ioniens, auxquels on avait représenté les Hydriotes livrés à des dissensions funestes, dépourvus de moyens de tenir la mer, étaient dans le ravissement ; et ils ne cessèrent, jusqu'à la nuit, de faire publiquement des vœux pour le succès de leurs coreligionnaires. Ils crièrent même au miracle, en invoquant les noms de saint Denys et de saint Spiridion ; quand, les brises éoliennes s'étant réveillées à l'apparition des premières étoiles, ils virent les navires des Hellènes les recueillir dans leurs voiles, et ma-

nœuvrer avec tant de précision, que leur flotte parvint à doubler le promontoire Araxe, le 2 mars au matin.

Désabusés ainsi par des faits irrécusables, les Ioniens, qui tenaient les Moraïtes au courant de tout ce qui se passait, ne tardèrent pas à savoir que l'invasion de l'Acarnanie par Khourchid pacha était également un mensonge officieux de leurs communs ennemis. Il est vrai, cependant, de dire que le sérasker après avoir traîtreusement assassiné Ali pacha, oubliant toute espèce de modération, ne s'était pas contenté de proposer aux Grecs une amnistie avilissante qu'ils ne sollicitaient pas. Moins mesuré encore envers les chefs des peuplades guerrières de l'Acarnanie et de l'Étolie, il leur avait écrit pour les sommer de venir déposer leurs armes à ses pieds. Il les menaçait, s'ils n'acquiesçaient pas à cet ordre, qui était son *ultimatum*, de marcher contre eux, *non plus avec des fusils, mais avec le glaive redoutable des invincibles Osmanlis, et de les passer tous au fil de l'épée.*

C'était leur dire de se préparer à vaincre, car ils avaient appris depuis long-temps à mourir en gens de bien et d'honneur. Les chefs s'étant en conséquence réunis au grand village de Lépénou, qui a succédé à la ville opulente de Stratos (1), ils rédigèrent la réponse suivante, qu'ils firent tenir à Khourchid pa-

(1) Stratos. *Voyez* t. III, p. 135 à 156 et 160 à 197 de mon Voyage dans la Grèce.

cha, par son propre messager. « Nous répondons « ce qui suit au sérasker Khourchid : il n'est plus « possible aux chrétiens de vivre sous le gouverne- « ment tyrannique des Turcs. L'expérience nous a « appris qu'il ne doit jamais exister de rapprochement « entre eux et nous. Si tu viens, magnifique visir, « avec des fusils, nous te recevrons à coups de fusils « si tu nous attaques avec le sabre, nous te combat- « trons avec le sabre, et nous ne te ferons pas plus « de quartier que nous ne t'en demandons. Nous « t'adressons cette réponse de Lépénou, où nous « attendons tes *invincibles osmanlis*. »

Il était facile de juger par les menaces de Khourchid pacha, qu'il n'était pas en mesure d'attaquer les Grecs du continent, car c'est le propre des barbares de fondre sur leur proie et d'égorger en silence, quand ils sont certains de la victoire. Mais on n'était pas aussi tranquille sur les évènements qui allaient se passer du côté de Patras. On ne distinguait plus au large que cinq ou six vaisseaux des chrétiens, qui croisaient entre Ithaque, les Oxyes et l'embouchure de l'Achéloüs, lorsqu'une tempête effroyable bouleversa tout-à-coup les mers.

La flotte grecque, qui ne se trouvait que depuis vingt-quatre heures aux attérages de l'Achaïe, avait vu fuir à son approche l'armée navale des Turcs, sur laquelle elle arrivait en ordre de bataille par division. Les barbares coupant leurs cables, au lieu d'accepter le combat, s'étaient précipitamment retirés en dedans des petites Dardanelles du golfe de Corinthe et réfu-

giés sous le château de Lépante. Malgré leur célérité à fuir les Grecs, ceux-ci étaient parvenus à séparer un brick de leur arrière-garde, qu'ils coulèrent à fond, et à obliger à se brûler eux-mêmes quatre transports qui s'échouèrent au mouillage d'Aïa, calanque éloignée d'une lieue de Patras. Ils se disposaient à forcer l'entrée du golfe, quand une bourrasque les contraignit de venir prendre port à Missolonghi.

Le 4 mars, les flots ayant commencé à mollir, une goëlette et un brick de guerre anglais, précurseurs ordinaires des grands évènements, jetèrent l'ancre sur la rade de Zante; et comme ils gardèrent le silence, l'augure était favorable, lorsqu'à trois heures après midi on signala une flotte venant de Patras. On s'agita aussitôt; et comme on n'y remarquait pas de frégates, on la crut grecque, et on ne manqua pas d'ajouter qu'ayant été battue, elle fuyait devant le pavillon du croissant.

La nuit, qui survint, n'avait pas permis d'en apprendre davantage, quand un coup de canon, tiré vers les onze heures et demie du soir, mit la ville de Zante sur le qui vive. On soupçonnait, d'abord, que quelque navire poussé par le vent de Bôra, qui soufflait avec violence, chassait sur les autres, quand un second et un troisième coup de canon, suivis d'une vive fusillade, révélèrent la présence de l'escadre ottomane. La frayeur que lui causaient les Grecs, auxquels elle avait échappé par une fuite précipitée, faisait que, pour l'empêcher de s'échouer, les vaisseaux anglais avaient été obligés de tirer contre

elle, afin de la forcer de jeter l'ancre au large. Enfin le lendemain on compta trente-quatre voiles turques sur la rade, c'est-à-dire tous les bâtiments de guerre qui étaient entrés dans le golfe de Patras, à l'exception d'une frégate, d'une goëlette, de deux bricks et des bâtiments de transport.

On devinait que les infidèles avaient été battus, mais on ignorait encore les détails de l'action qui s'était engagée le 3 mars, entre trente-cinq bâtiments de guerre ottomans et autant de bricks grecs, tandis que les navires de transport restaient au mouillage de Lépante. Quatre bricks des insurgés avaient attaqué bord à bord la frégate amirale ennemie, qui était au moment d'avoir ses feux éteints, lorsqu'un cinquième armement grec étant survenu pour prendre part à la victoire, une fausse manœuvre de sa part, servit à la dégager. Démâté par une volée des gaillards d'avant de l'ennemi, il s'embarrassa dans les manœuvres des siens, il allait couler bas; et le capitana bey profitant du désarroi qu'il avait occasionné, en tira parti pour rallier sa division qui fuyait toutes voiles dehors.

Ce retour était bien différent de celui du capitan pacha au mois d'octobre précédent, lorsque, traînant à la remorque la marine marchande de Galaxidi, il vint célébrer sa victoire ignominieuse à la face d'une population et d'une ville grecque, forcées d'endurer un pareil outrage. Les temps semblaient aussi politiquement changés; car pour déférer à la proclamation de neutralité du lord haut commissaire, on or-

donna aux Turcs de mettre à la voile, dans le délai prescrit de vingt-quatre heures, pour les *relâches forcées*.

Où fuir? quels vents propices pouvaient sauver encore une fois l'escadre ottomane? Le 5 mars à deux heures après midi, on signalait une flotte, à quatre heures on distinguait le pavillon de la croix. O frayeur! on fait réitérer aux infidèles l'ordre de partir, à cinq heures ils appareillent avec trop de sécurité pour que la clause de *relâche forcée* ne fut pas interprétée en faveur de leur lâcheté; en effet à neuf heures du soir ils étaient de retour au port sauveur. Quelques coups de canon tirés par les Grecs, qui les attendaient en ordre de bataille sur la pointe de Scopos, avaient suffi pour les obliger à la retraite. Le 6 mars, forcée de reprendre la mer, la flotte turque se dirigea vers Patras; et ayant fait fausse route durant la nuit, on put s'apercevoir qu'elle avait trompé la vigilance des Grecs, car on les distinguait sous voile à la hauteur du cap Ichthys en Morée. Une frégate anglaise qui survint ne donna aucunes nouvelles, mais on comprit à ses signaux qu'elle avait piloté les Turcs assez loin pour les tirer d'embarras, et ce ne fut que plus tard qu'on apprit que les Turcs avaient perdu deux bricks, aux attérages d'Andros, ainsi que cinquante de leurs marins, qui sautèrent à bord d'un brûlot grec, où ils furent brûlés vifs, sans qu'Ismaël Gibraltar envoyât une seule barque pour tenter de les secourir.

Le premier bulletin imprimé à Corinthe, rendit

compte des principaux évènements de cette expédition dans les termes suivants :

« Le président du pouvoir exécutif fait savoir que « la flotte ottomane ayant été mise en fuite, après le « combat du 20 février (v. s.), et poursuivie par la « flotte nationale, celle-ci (après l'avoir vue cingler « au Levant) reparut le 25 février (v. s.) au cap « Araxe. S'étant portée de là vers Patras, où elle « trouva vingt-quatre bâtiments ennemis, elle parvint « à en incendier sept qui ne purent regagner le « mouillage de Lépante. S'étant retirée pendant la « nuit à Missolonghi, elle revint le jour suivant por- « ter l'épouvante dans le camp de Méhémet pacha, « qui, voyant une grande partie de sa division navale « brûlée et ses troupes battues, se retira, plein de « terreur, dans la forteresse de Patras. »

Corinthe, 1er mars (v. s.) 1823.

signé Mavrocordatos, président;

Théodore Négris, archi-grammatiste.

Ce compte des évènements, rendu en style lapidaire, fut suivi le 13 mars (v. s.), d'une proclamation du président Mavrocordatos, qui confirmait et étendait le décret de Comnène Aphendoulieff, relatif au blocus des ports, ainsi que des places maritimes occupées par les Turcs (1).

---

(1) Déclaration de blocus.

Τὸ ἑλληνικὸν ἔθνος πολεμεῖ αὐθόρμητον κατὰ τῆς τυραννίας. Τὰ δί-

La nation grecque, par un mouvement propre et spon-

On en eut connaissance dans les îles ioniennes, au moment où la frégate de S. M. B. le *Seringapatnam* arrivait sur la rade de Zante avec un colonel

---

καιά του εἶναι γνωστὰ, καὶ ἀναντίῤῥητα· δὲν ζητεῖ ἄλλο, εἰ μὴ νὰ παύσῃ τὴν ἀδικίαν μὲ βαρείας θυσίας, καὶ νὰ ὠφεληθῇ, χωρὶς νὰ βλάψῃ κἀμμίαν κοινωνίαν ἀνθρώπων δικαίων. Γνωρίζον δὲ τὰ δικαιώματά του, δὲν ἀγνοεῖ οὐδὲ τὰ χρέη του· ἐκήρυξεν, ὅτι θέλει τὴν ἀνεξαρτησίαν του, καὶ ἐσύστησε διοίκησιν κεντρικὴν, ὄργανον διὰ νὰ ὑπερασπίζηται ἐκεῖνα, καὶ νὰ ἐκτελῇ ἀκριβῶς ταῦτα.

Ἐπειδὴ ἡ διοίκησις, διὰ νὰ ἐπιτύχῃ τοῦτον τὸν ἱερὸν καὶ ἐθνικὸν σκοπὸν, πρέπει νὰ ἀφαιρῇ παντοίῳ τρόπῳ ἀπὸ τοὺς ἐχθροὺς τῆς Ἑλλάδος ὅλα τὰ μέσα τῆς ἀντιστάσεως, κηρύττει, κατὰ τὸ ἐθνικὸν τῆς Εὐρώπης δίκαιον, εἰς κατάστασιν ἀποκλεισμοῦ ὅλα τὰ παράλια μέρη, τὰ κρατούμενα εἰσέτι ἀπὸ τὸν ἐχθρὸν τόσον εἰς Ἤπειρον, ὅσον καὶ εἰς Πελοπόννησον, Εὔβοιαν καὶ Θεσσαλίαν

tané, a pris les armes contre ses tyrans. Ses droits sont connus et incontestables. Au milieu des sacrifices énormes qu'elle fait, elle ne cherche qu'à mettre un terme à l'injustice et à améliorer son sort, sans porter préjudice à aucune société d'hommes justes. Si elle réclame, d'un côté, ses droits, elle n'ignore pas non plus ses devoirs de l'autre; et c'est dans cette raison qu'après avoir déclaré son indépendance, elle a établi un gouvernement central, qu'elle a chargé de défendre les premiers aussi bien que de remplir les seconds.

Jaloux d'atteindre ce but sacré de la nation, ce gouvernement s'impose le devoir de chercher de toutes les manières à ôter aux ennemis de la Grèce tous les moyens de résistance. A cette fin, il déclare, conformément au droit des gens de l'Europe, en état de blocus tous les ports occupés encore par l'ennemi,

chargé de prendre le gouvernement de cette île. Ce sérasker anglais, dont le nom importe peu à l'histoire, avant d'occuper son poste, avait jugé convenable de se rendre à Lépante, pour s'entendre

---

ἀπὸ Ἐπιδάμνου ἕως καὶ αὐτῆς τῆς Θεσσαλονίκης· πρὸς τούτοις καὶ ὅλους τοὺς λιμένας τῶν νήσων τοῦ Αἰγαίου πελάγους, Σποράδων καὶ Κρήτης, τοὺς κρατουμένους ἀπὸ τὸν ἐχθρόν.

Ὅλα λοιπὸν τὰ πλοῖα ὁποιασδήποτε σημαίας, ἀνίσως, ἀφ' οὗ εἰδοποιηθῶσι τακτικῶς ἀπὸ τοὺς ἑλληνικοὺς κατὰ μέρη ναυάρχους καὶ κυβερνήτας τῶν ἑλληνικῶν πλοίων περὶ ταύτης τῆς ἀποφάσεως, ἔμθωσιν εἰς τοὺς ῥηθέντας λιμένας, θέλουσι συλληφθῆ καὶ διατεθῆ κατὰ τοὺς κοινῶς παραδεδεγμένους νόμους. Αὕτη δὲ ἡ εἰδοποίησις τῶν ἑλληνικῶν ναυάρχων πρὸς τὰ ξένα πλοῖα θέλει ἐξακολουθῆ, ἕως οὗ βεβαιωθῆ ἡ διοίκησις, ὅτι ἡ παροῦσα κήρυξις ἔφθασεν ὅπου ἀνήκει. Τὸ παρὸν θέλει κοινοποιηθῆ εἰς ὅλους τοὺς προξένους τῶν φιλικῶν δυνάμεων, τοὺς εὑρισκομένους εἰς διάφορα μέρη τῆς ἑλληνικῆς ἐπικρατείας.

tant en Épire que dans le Péloponèse, l'Eubée et la Thessalie, depuis Épidamne jusqu'à Thessalonique, aussi bien que les ports de la mer Égée, des îles Sporades et de la Crète, qui sont encore au pouvoir de l'ennemi.

Les bâtiments étrangers de tout pavillon, qui, après avoir été suffisamment avertis par nos commandants et capitaines des lieux de cette déclaration, tenteraient d'entrer dans lesdits ports, seront pris et traités d'après les lois et usages reçus. Les commandants grecs sont chargés de continuer à signifier cette déclaration aux capitaines des navires étrangers, jusqu'à ce que le gouvernement ait acquis la certitude qu'elle est parvenue partout où il est nécessaire. La présente sera communiquée à tous les consuls des gouvernements amis qui résident dans les diverses parties de notre état.

avec Jousouf pacha, relativement aux mesures que leurs secrètes intelligences méditaient pour la ruine des chrétiens.

En longeant le rivage de l'Étolie Épictète, l'officier anglais vit les feux de joie des Grecs qui célébraient leurs victoires en brûlant les maisons de campagne des agas de Lépante. Représailles funèbres! ils se vengeaient ainsi de ce que ceux-ci avaient incendié les villages chrétiens disséminés sur les montagnes de Calydon. Mais ce qui affligea surtout un homme dévoué aux barbares, c'était la défaite de Méhémet pacha, dont il fut presque témoin oculaire.

A peine la flotte ottomane avait pris la fuite, que Colocotroni, ayant réuni quelques milliers d'hommes, avait attaqué les quatre mille Asiatiques débarqués à Patras. Le combat s'était engagé à Hiérocomion; et les *Dangalacks*, mis en déroute, avaient fui, saisis d'épouvante, dans l'acropolis. On attendait des renforts pour les y bloquer; l'escadre grecque, qui était de nouveau apparue, avait augmenté la consternation des infidèles; tels étaient les combats que le bulletin de Mavrocordatos n'indiquait que som-

---

Ἐν Κορίνθῳ, τὴν 13 Μαρτίου 1822.

Ὁ πρόεδρος τοῦ ἐκτελεστικοῦ,
Α. Μαυροκορδατος.
Ὁ ἀρχιγραμματεὺς τῆς ἐπικρατείας,
Θ. Νεγρης.

Corinthe, le 13 (25) mars 1822.

Le président du pouvoir exécutif, A. Mavrocordatos; le premier secrétaire, Th. Négris.

mairement. Ainsi l'expédition sortie des Dardanelles à la fin du mois de janvier, trompée dans son attente relativement au complot qui devait lui livrer Hydra, entamée lorsqu'elle doubla le cap Ténare, repoussée à l'attaque de Navarin, battue aux rivages de l'Achaïe, où elle n'avait débarqué quatre mille Asiatiques que pour les livrer au glaive des chrétiens, rentrait, au bout de deux mois de campagne, dans le canal de l'Hellespont, après avoir dévoilé son impéritie, sa lâcheté. L'assistance même des Anglais n'avait pu lui être profitable; et une correspondance que les Grecs prirent sur un émissaire protégé par le frère du consul de Sa Majesté Britannique à Patras, les mirent au fait des projets des Turcs contre les succès des soldats de la croix.

Cet évènement nous oblige à nous rapprocher encore une fois de la police de Zante, pour dire comment celui qu'on avait vu paré des vêtements du prince Mavrocordatos fut arrêté par les croiseurs grecs, dans une de ces coupables excursions qu'il faisait à l'abri du pavillon de la Grande Bretagne. Hélé à la hauteur du cap Papa, par un bâtiment insurgé qui le sommait de venir à l'obédience, l'émissaire, trop long-temps impuni, menaça vainement le capitaine croiseur *du courroux de la terrible nation souveraine des mers*, à laquelle il appartenait. On lui répondit, que ses couleurs ne devaient pas servir à masquer *l'espionnage*, et il dut céder à la nécessité. On enleva de sa barque un nommé Omer, aga de Candie, favori de Jousouf pacha; on se saisit des

dépêches dont il était porteur; et son protecteur, croyant faire trembler les éphores de l'Étolie, suivit le captif à Missolonghi pour le réclamer.

Il croyait encore parler à des raïas, mais son arrogance dut fléchir devant le sénat de pêcheurs rassemblé dans cette ville. Ils rejetèrent raisons, prières, offre de rançon; sans craindre de faire entendre au *jeune barbare* anglais des vérités dont il se souviendra peut-être à son heure suprême, en jetant un dernier regard sur l'or, souillé de sang, qui fait son opprobre et celui de ses pareils. « *Tu t'es* « *nourris de larmes et de carnage*, lui dirent les « Grecs; *sois libre*, *Dieu seul doit te châtier*; *quant* « *à ton associé*, *Omer aga*, *il sera pendu*; *sors de* « *notre présence.* »

Il partit, le misérable; et de retour à Zante, il appelait la vengeance de la Grande Bretagne sur la tête des Grecs. *Ils lui avaient enlevé*, disait-il, *jusqu'à ses vêtements*; mais comme on découvrit que ces prétendus spoliateurs avaient respecté une somme de trente mille piastres qu'il portait avec lui, ce fut un trait de lumière qui dessilla les yeux de l'amiral anglais, Graham, indigné d'avoir été trop long-temps la dupe de l'intrigue et de l'avidité.

Cependant il n'était question, à Zante, que du supplice d'Omer Aga. On racontait qu'enduit de goudron, il avait été brûlé vif par la populace de Missolonghi; et les détails de sa mort étaient si bien circonstanciés, qu'ils paraissaient véritables. On criait anathème contre la barbarie des Grecs; la relation du trépas

d'Omer aga allait retentir en Europe, quand le consul du roi de France à Patras fit savoir à l'autorité supérieure de Zante : *qu'Omer vivait, que ses jours seraient respectés, et qu'il pourrait même être rendu à la liberté!* Il avait employé un moyen plus puissant que l'or pour le sauver, c'était *de demander sa grace au nom du Roi très-chrétien*; et une lettre de son agent consulaire, Antoine Maritza, lui annonçait qu'elle avait été accordée.

Cette nouvelle confondait la calomnie; et les agents anglais, ravis de recouvrer Omer, qui était le favori de Jousouf pacha, n'eurent que le déplaisir de devoir un pareil service à un Français, aussi indifférent à leur estime, que supérieur à leurs lâches persécutions.... Elles venaient de lui ravir l'*homme juste*, le vénérable ecclésiastique Spiros Antipa, que les chagrins dont ils l'avaient abreuvé firent mourir de douleur. C'était lui qui avait recueilli le pavillon sans tache des lys, au moment de l'incendie du consulat de France à Patras. Vieillard infortuné! sa cendre ignorée repose au fond des lagunes de l'Achéloüs! Français qui combattez encore sur ces bords, élevez un cippe funéraire à la mémoire de Spiros Antipa, agent de France à Pyrgos; il a bien mérité de l'humanité.

Le consul de France aurait pu également délivrer le harem de Khourchid pacha, mais il abandonna ce coup de finance aux soins cupides des agents anglais, pour ne s'attacher qu'aux malheureux. Il dédaigna même de faire valoir la délivrance d'Omer aga, qui vint,

quelques jours après, le remercier, pour obtenir la liberté de la famille du major russe Sava.

Possesseur d'aumônes recueillies à Paris par les soins généreux de la comtesse Orloff, de l'ambassadeur Pozzo di Borgo, et de plusieurs seigneurs russes, M. Hugues Pouqueville brisa les fers de quatre jeunes enfants et de leur mère, qui gémissaient dans une horrible captivité à Lépante. Les Turcs avaient décapité son époux; et il serait impossible de retracer la scène qui se passa quand la veuve Sava, restée fidèle à son Dieu, tomba prosternée, le visage collé contre terre, aux pieds de son vénérable père, resté muet de douleur entre sa bru et ses petits-enfants qu'il n'avait pas la force d'embrasser. La mère du major, âgée de cent dix ans, qui avait quitté pour la première fois son grabat depuis la perte de ses enfants, reconnut à la voix ceux qu'elle n'avait cessé d'appeler dans ses lamentables myrologies. Ses yeux fermés à la lumière, retrouvèrent des larmes pour pleurer, mais ce que le ciel seul put lui accorder, ce furent les expressions brûlantes qu'elle improvisa pour invoquer les bénédictions de l'Éternel sur la tête de la comtesse Orloff et des bienfaiteurs de sa pauvre famille.

Tandis que ces scènes épisodiques du tableau des évènements de la Grèce se passaient, l'escadre d'Hydra, commandée par Miaoulis, qui se composait de trente bricks ou brigantins armés de huit cent quarante pièces de canon, la division de Spetzias, aux ordres de Vasili Ghinis, forte de vingt bâtiments de différents échantillons, portant environ quatre cents bouches

à feu, et celle de Psara, guidée par Anagnostis Apostolopoulos, dans laquelle on comptait quatre navires à trois mâts, une goëlette, deux brigantins et dix chaloupes canonnières, se préparaient à prendre diverses stations afin de surveiller et d'inquiéter l'ennemi sur tous les points où l'on avait intérêt à connaître, à déjouer, à prévenir, ou à combattre ses mouvements. La guerre était flagrante au nord, au midi, à l'orient, à l'occident, du côté de Constantinople, de la Romélie, de l'Épire, de l'Égypte et des régences barbaresques. L'ennemi s'apprêtait à surgir de tous les points de l'horizon contre la Grèce, et ses enfants devaient lui présenter de toutes parts un front menaçant. Ce n'était rien d'avoir dispersé une escadre, d'en avoir vaincu dix; il fallait combattre parce qu'on avait obtenu des succès, et vaincre de nouveau pour triompher jusqu'à ce qu'on eût anéanti des maîtres irrités, desquels il n'y avait ni paix ni trêve à espérer que quand il ne leur resterait plus aucun moyen de guerroyer. On ne se dissimulait ni les difficultés ni la longueur de la lutte dans laquelle on s'était engagé. La palme était réservée à celui qui aurait la dernière planche de bois pour radouber un vaisseau, et le dernier baril de poudre pour faire sauter les bastions occupés par son antagoniste.

Le problème politique devait être résolu par une longue persévérance. Il fut en conséquence décidé que les Psariens cingleraient vers les côtes de l'Asie-Mineure, et qu'ils observeraient constamment les armements qui se

préparaient aux Dardanelles de l'Hellespont. Les Spetziotes convinrent de croiser entre la Crète, l'Eubée et l'Attique, de manière à surveiller ce qui se passerait dans ces parages, sans permettre à aucuns bâtiments de pénétrer dans le golfe d'Argos; car Athènes étant située à plus d'une lieue et demie de la mer, et les insurgés maîtres de la campagne, on n'avait pas à craindre qu'elle pût être approvisionnée par le moyen de la navigation. Enfin, les Hydriotes se chargèrent du blocus de la Morée et du continent jusqu'à Buthrotum, et ils détachèrent dix-sept bâtiments pour établir un poste d'observation entre le Cap Blanc de Corfou et Prévésa.

L'Épire appelait spécialement alors l'attention des insurgés. Au retour du courrier que Khourchid avait expédié aux Acarnaniens, leur réponse, qu'il communiqua à son conseil, y causa une telle fureur qu'on voulait aussitôt monter à cheval pour aller les exterminer. Un aga se levant au milieu de l'assemblée, proposa de se charger du soin de la vengeance publique. Il ne demandait que mille hommes de bonne volonté, pour mettre tout à feu et à sang dans le pays compris entre l'Aspro potamos (1) et le golfe d'Arta. Comme cette proposition ne paraissait pas déraisonnable, et qu'elle s'accordait avec les vues secrètes du sérasker, il y consentit, et il ajouta qu'il lui adjoindrait cinq cents hommes de la garnison tirés de Prévésa.

(1) Aspropotamos ou Achélous.

Afin de ne pas laisser refroidir un si beau zèle, on hâta le départ de l'aga albanais, qui débarqua le 22 février à Loutraki (1) au moment où les cinq cents hommes qu'on lui avait promis, prenaient terre à Vonitza (2). On était encore dans l'enthousiasme causé par la mort d'Ali, rien ne semblait impossible à ses vainqueurs; cependant on ne sait comment les Acarnaniens, informés du dessein des Turcs, se trouvèrent à point nommé pour le faire échouer. Zongos, et un nommé Sergios d'Agrapha, qui avaient devancé les barbares aux environs de Paradisi (3) et de Bali bey (4), les surprirent si inopinément, qu'ils avaient à peine avancé l'espace de quelques milles dans l'intérieur du pays, qu'ils se sauvèrent à toutes jambes du côté de Vonitza en laissant au pouvoir des Grecs quarante-quatre morts, trente prisonniers, soixante chevaux, trop heureux d'entraîner avec eux cent trente blessés, qu'ils embarquèrent pour Prévésa.

Khourchid instruit du mauvais succès de son aga, voulut couvrir la faute qu'il avait commise, par une entreprise mieux concertée. Il ordonna, à cet effet, aux trois pachas qui se trouvaient à l'Arta, de pénétrer avec toutes leurs troupes dans l'Acarnanie, en

(1) Loutraki, ancienne Limnée. *Voy.* mon Voyage, t. III, p. 122, 125, etc.

(2) Vonitza. Id., t. III, p. 101, 115, 118, etc.

(3) Paradisi, village. Id., t. III, p. 119, 139, etc.

(4) Bali-bey, village. Id., t. II, p. 129, etc.

promettant de ne pas tarder à les soutenir en personne. C'était sur cette nouvelle qu'on avait débitée à Zante, *qu'il se trouvait aux portes de Missolonghi*; mais il en fut de cette expédition comme de la première. Les lieutenants de Khourchid, accablés au passage du Macrinoros, furent contraints de battre en retraite, après avoir perdu six cents hommes. Enfin, au moment où le sérasker faisait partir de Janina deux mille janissaires, qui devaient se joindre à quatre mille soldats réunis à Salagora pour former une troisième tentative contre l'Acarnanie, il eut avis de l'apparition de la division navale hydriote sur les côtes de l'Épire, et se vit obligé d'ajourner le projet qu'il méditait.

Les beys thesprotes qui s'étaient réunis à Khourchid pacha, depuis le mois de janvier, en l'informant de l'arrivée du navarque Miaoulis à Régniassa (1), mouillage de la Cassiopie, lui représentaient qu'indépendamment du danger auquel ils étaient journellement exposés de la part des Souliotes, leur pays se trouvait ouvert aux descentes qu'il plairait aux insurgés de faire sur tous les points de la côte pour incendier leurs villages. Ils lui mandaient que l'ennemi se proposait de débarquer à Syvota, où il se trouvait plusieurs armements turcs réfugiés; et ils le conjuraient de les secourir, en lui déclarant que pour les mettre à même de suivre ses drapeaux partout

(1) Régniassa. *Voy.* dans la table, t. v de mon Voyage.

où il voudrait les guider, il devait songer, avant tout, à les délivrer des chrétiens de la Selléide.

Il n'y avait pas à balancer. Ces réclamations s'accordaient avec l'ordre du sultan, qui prescrivait au sérasker d'exterminer les Souliotes. Mais il fallait leur cacher cette résolution, en continuant de feindre qu'on voulait auparavant soumettre les Acarnaniens. Cependant Khourchid fit parquer, au Caravansérail de Saint-Dimitri, l'artillerie de campagne qu'on dirigeait sur Arta, et il tint six mille schypetars prêts à se porter, au premier signal, dans la Thesprotie, en faisant répandre le bruit que ce corps de réserve se montait à peine à quinze cents hommes, qu'on entretenait eux-mêmes de l'espérance d'être employés à une expédition contre l'Acarnanie. Il ne restait plus qu'à s'opposer aux entreprises maritimes des Hydriotes, mais comment y réussir sans marine? Les Anglais seuls pouvaient accomplir cette œuvre salutaire. Ils s'étaient employés de si bonne grace à négocier le rachat du harem de Khourchid pacha, ils le servaient avec un zèle si pur, qu'ils seraient charmés de saisir l'occasion de lui prouver qu'on ne peut jamais témoigner trop d'intérêt aux Turcs, pour le salut desquels (1) *les rois chrétiens doivent s'estimer trop heureux d'entretenir des stations navales dans le levant.* Ces raisons, tout

(1) Cette opinion est celle de tous les Turcs, et la conduite de quelques personnages a contribué jusqu'à ce jour à les entretenir dans cette orgueilleuse illusion.

absurdes qu'elles étaient, furent naïvement mises en avant; et quoiqu'elles fussent de nature à ne pas être goûtées, elles obtinrent un plein succès.

Le 19 mars, une division hydriote, ayant à bord un bataillon de Maniates, commandés par ce même Cyriaque qu'on a vu figurer un moment dans l'Eubée, faisait voile de Régniassa pour se rendre à Syvota où les Turcs avaient laissé quelques bâtiments de guerre, qu'ils n'avaient pu rallier à cause de leur fuite précipitée. Le brave capitaine des Eleuthéro-Lacons avait sollicité depuis long-temps la faveur de venir partager les dangers de ses frères d'armes des météores de la Selléide. Ses vœux étaient exaucés. Les vaisseaux qui portaient sa troupe avaient dépassé l'embouchure de l'Achéron, ils venaient de saluer l'acropole de Parga, vendue par l'Angleterre aux barbares, ils doublaient le promontoire Chimærium, et laissant à l'occident le cap Leucyme de Corcyre, ils approchaient de Syvota, où il se trouvait une frégate, une corvette et quatre bricks de guerre ottomans, quand un brick de la marine royale de S. M. B. se présenta pour défendre aux insurgés, *par ordre supérieur, d'avancer plus loin*, ... dans les termes écrits sur le billet suivant: *Sachez*, ô Grecs, *que nous ne vous permettons pas d'entrer dans le canal de Corfou. Si vous vous proposez d'aborder le nord de l'Épire, passez au vent de l'île, et commencez par rétrograder.*

On empêchait les Grecs de vaincre; qu'on se représente leur douleur. Ils essayèrent de faire valoir

leurs droits, en disant : *Pourquoi permettez-vous donc aux Turcs ce passage? et comment pouvons-nous les combattre entre vos bras?* On dédaigna de les entendre, et la goëlette parlementaire, la Terpsichore, que l'amiral Miaoulis dépêcha, le même jour 19 mars, à Corfou, pour solliciter quelques explications, n'avait pas encore obtenu, le 31, une réponse du lord haut commissaire. L'expédition, avec ses troupes de débarquement, avait été forcée, au préalable, de retourner à Régniassa, et la flotte chrétienne elle-même dut bientôt s'éloigner des parages de la Tauride septinsulaire : on n'était plus reçu, depuis long-temps, dans les îles Ioniennes, à moins d'être juif ou mahométan.

Le capitaine de la Terpsichore avait été mis aux arrêts en entrant au port de Corfou. Cette injustice révoltante ne pouvait pas manquer d'être funeste aux Grecs, qui s'étaient flattés d'opérer en Épire une diversion importante à leurs projets. Les Turcs en sentaient si bien les conséquences, que, dès qu'ils se virent tranquilles du côté de la mer, grace à la protection des Anglais, ils tentèrent, dès le 23 mars, un nouveau coup de main contre l'Acarnanie, en transportant trois mille hommes à Vonitza. Ils voulaient à tout prix se venger de leurs défaites précédentes ; et le combat s'étant engagé le lendemain, le capitaine Makrys, qui avait relevé Zongos et Hyscos, les battit si complètement, qu'ils durent retourner honteusement, pour la troisième fois, à Prévésa, après avoir perdu plus de huit cents hommes.

Ce fut à cette occasion qu'on commença à soupçonner le capitaine Varnakiotis, qui ne s'était pas trouvé à cette affaire, sous prétexte que sa présence était nécessaire dans la partie de l'Acarnanie, qu'on appelle Xéroméros. Il donnait pour excuse que l'apparition de l'escadre turque dans la mer de Patras, l'avait contraint à surveiller les environs de Dragomestre; et ce ne fut que par sa défection, ainsi qu'on le dira ailleurs, qu'il dévoila ses connivences avec les émissaires de l'Angleterre, qui voulaient perdre les Hellènes.

Sans se laisser abattre par leurs revers, les Turcs de Prévésa ayant reçu un renfort de trois mille hommes, tirés d'Arta et de Salágora, se portèrent immédiatement contre Régniassa, où le capitaine Cyriaque tenait alors garnison avec ses Maniates. Leur but était d'enlever ce poste aux Souliotes, qu'ils auraient ainsi séparés de toute communication avec la mer. Ils marchèrent dans cette espérance; et ils avaient investi la place le 28 mars au matin, quand le son des trompettes de bois, qui sont la musique distinctive des visirs de Sa Hautesse, s'étant fait entendre, ils s'imaginèrent que Khourchid pacha arrivait en personne pour les secourir.

Ils coururent à l'instant aux armes pour faire parade à ses yeux de leur valeur; et ils préludaient à un assaut, en adressant des injures aux assiégés, lorsque Marc Botzaris, qui avait voulu masquer son approche par ce stratagème, tomba sur eux, les dispersa, et les poursuivit, en leur tuant beaucoup de

monde, jusqu'à Castra Skia, où il établit son camp au bord du fleuve Naxie, qui tombe, en cet endroit, dans la mer Ionienne.

La nouvelle de ce quatrième échec des Turcs dans le midi de l'Épire, arrivait à Janina, au moment où Kourchid recevait de nouvelles faveurs de la part de son souverain. Mais ces honneurs, ainsi que le bandeau royal lui-même, ne désignent guère, dans les gouvernements de haute tyrannie, que les victimes qui doivent être tôt ou tard immolées sur l'autel de l'anarchie. En l'accablant de graces chimériques, le cupide sultan pressait son sérasker de lui rendre compte de l'héritage du centaure épirote tombé sous le glaive du bourreau.

Déja Abdin bey de Larisse, sans avoir partagé ses dépouilles funestes, avait éprouvé de si terribles reproches des ministres de la Porte, au sujet de la guerre d'Épire, à laquelle il les avait poussé, que tremblant pour sa tête, une fièvre violente l'avait conduit au tombeau. Cela devait faire réfléchir Khourchid, si la prospérité ne l'avait pas aveuglé! Mais il demanda des délais, et il fit partir, en attendant, sous bonne escorte, Vasiliki, le saraf Minahet, l'infame Athanase Vaïa, l'honnête et probe Drosos, ancien barataire français, intendant de Mouctar pacha, ainsi que plusieurs autres personnages que le conseil de Sa Hautesse voulait interroger, et sans doute livrer aux tortures, pour les contraindre à révéler le lieu où étaient enfouies les richesses d'Ali; chose qu'ils ignoraient. On exila en même temps

Ismael Pachô bey à Drama sur l'Hèbre, où il fut condamné à rester en surveillance jusqu'à ce qu'on eût examiné sa conduite. Quoiqu'il n'en coûte rien à sévir, Khourchid prit cependant sur lui de différer de faire partir pour Constantinople les conseillers d'Ali, dans la crainte que cette mesure intempestive ne réveillât le mécontentement des Arnaoutes, qui commençaient, ainsi que l'avait prévu Omer Brionès, à rejoindre les drapeaux du sérasker.

L'histoire des siècles les plus barbares de l'antiquité ne nous offre aucun exemple d'hommes pareils aux Schypetars, indifférents à toute espèce de cause publique, qui se louent, sans haine et sans colère, pour massacrer, en vertu du droit de la guerre, sous toutes les bannières où ils trouvent de l'argent à échanger contre leur sang. Ces gladiateurs mercenaires, dressés comme les léopards qui servent aux plaisirs de la chasse des rois de Perse, après avoir pleuré Ali pacha, accouraient pour se battre contre ses derniers partisans. A la vérité ils ignoraient qu'on se proposait de les lancer contre les Souliotes, parce que, quoique prêts à égorger parents et amis placés dans des rangs opposés, les rochers de la Selléide, teints tant de fois de leur sang, auraient tempéré leur ardente cupidité: c'était l'appât seul de l'or qui les guidait; car pour des sentiments honorables, il n'en entra jamais dans le cœur d'une soldatesque stipendiée.

Les Souliotes ignoraient également le sort qu'on leur préparait; mais loin de redouter les combats, ils

les appelaient de tous leurs vœux. Instruits du peu de ressources que possédaient les Hellènes, et du défaut d'ensemble qui régnait dans leurs opérations, voyant d'ailleurs grossir de jour en jour l'armée de Khourchid pacha, qu'ils croyaient destinée contre le Péloponèse, où sa famille était prisonnière, ils avaient ordonné des prières publiques pour demander à Dieu d'être les premiers objets du courroux des infidèles. Ils invoquaient la guerre comme un bienfait signalé de la Providence; et ils faisaient, depuis plus de quinze jours, fumer l'encens sur les autels de sainte Vénérande, afin de mériter la grace de verser leur sang pour la patrie, quand la nouvelle de l'insurrection de Chios retentit dans l'Épire.

CHAPITRE VI.

Précis des évènements antérieurs à l'insurrection de Chios. — Raisons qui portèrent ses habitants à ne pas embrasser la cause des Grecs. — Résolution qu'on aurait dû prendre. — État florissant, agriculture, prospérité commerciale et industrielle de Chios. — Vexations des Turcs. — Otages qu'ils demandent. — Corvées qu'ils exigent. — Exactions et assassinats partiels qu'ils commettent. — Mécontentement public. — Débarquement de Lycurgue Logothète avec un corps de Samiens; — il fait révolter les campagnes de Chios; — assiége la citadelle; — son entrevue avec l'amiral Halgan. — Réunion d'une armée turque à Tchesmé. — Gardien d'abeilles du mont Sipyle assassiné. — Bataillon de derviches armé en guerre. — Arrivée de la flotte ottomane. — Débarquement des Turcs à Chios. — Embrasement de cette ville. — Massacre de ses habitants. — Meurtres. — Exécutions. — Fuite en masse de la population de la ville et des villages de la plaine ou Campo Choria. — Amnistie proposée par le capitan-pacha. — Commissaires députés en son nom par Véhib pacha vers les insurgés. — Réflexions sur l'inconvenance de leur mission. — Ils parcourent les campagnes. — Dévastation du couvent de Néamoni. — Luxure des Osmanlis. — Ils égorgent les femmes qu'ils ont souillées; pourquoi? — Les vaisseaux grecs accourent au secours des habitants de Chios. — Samiens arrêtés. — Les insulaires acceptent l'amnistie. — Logothète et les siens se retirent à Psara, où ils sont emprisonnés. — Élèz aga prend le commandement des villages graciés. — Retour des commissaires auprès de Véhib pacha. — Dévouement du père capucin de la légation de France. — Traits infamants de cupidité de quelques créoles lévantins. — Tortures et supplices de l'archevêque Platon et des otages pendus sur la flotte, dans la citadelle et à Constantinople. — Dévouement d'un

Grec pour sauver son frère, avec lequel il périt. — Renouvellement des massacres. — Martyre à jamais mémorable d'une foule d'hommes et de femmes qui avaient apostasié. — Fin tragique d'Irène, surnommée l'Oréade de Chios. — Premiers symptômes de la peste. — Terreur des Turcs à l'aspect des cadavres flottants autour de leurs vaisseaux. — Cessation des assassinats. — Vente des esclaves. — Noyade des vieillards, des femmes enceintes et des enfants en bas âge. — État des chrétiens dans les bazars de Smyrne. — Enthousiasme de quelques renégats. — Réparation héroïque qu'ils font à la croix. — Insensibilité des Lévantins. — Firmans. — Ouverture du Rhamazan.

Les habitants de Chios, satisfaits de leur condition, avaient été surpris par l'insurrection de la Grèce, au milieu d'une douce léthargie politique. Ce fut avec la nouvelle des évènements de la Valachie et de la Moldavie, qu'ils entendirent parler, pour la première fois, de l'hétérie et de ses projets. Il en était de même des gouverneurs musulmans de leur île, qui ne conçurent aucun ombrage de ce qui se passait ; et on vivait tranquille, lorsque vingt-cinq bâtiments grecs se présentèrent, comme on l'a dit précédemment, devant Chios, en mouillant au nord du château (1). Alors les Turcs, au nombre de trois cents soldats et de deux cents Candiotes qui s'y trouvaient, s'étant rassemblés chez le mousselim, appelèrent au conseil les géronțes grecs, auxquels ils demandèrent vingt notables pour délibérer sur le salut de l'île.

(1) Liv. v., ch. III de cette histoire.

Nous avons fait connaître ce qui eut lieu à cette époque, où les Chiotes, malgré leurs justes alarmes, se réfugièrent dans le sein du despotisme pour conserver leur bien être, en demandant qu'on resserrât leurs chaînes. Nous allons maintenant rapporter les raisons qui les déterminèrent à prendre ce parti. Les douleurs de Chios méritent trop d'être connues pour qu'il soit permis d'en laisser ignorer l'origine et les détails.

Sommés par les Turcs de se rendre à la citadelle, la moindre hésitation compromettait la position des habitants. Chios n'existait que par le commerce et l'industrie. Il n'y avait pas de famille qui n'eût quelqu'un des siens employé à l'extérieur, et particulièrement dans les villes mahométanes. Les laboureurs même, quand ils avaient trois enfants mâles, en envoyaient un ou deux travailler en Turquie, où ils exerçaient la plus douce des professions, celle de jardinier, dont les habitudes sont partout aussi pures que religieuses. De leur côté, les prolétaires s'expatriaient comme marins, ou débitants pour vendre à Constantinople les produits de leur île; enfin, le négoce d'importation et d'exportation avait tellement multiplié les rapports des Chiotes à l'extérieur, qu'ils existaient plutôt dans les provinces ottomanes que dans leur propre pays; et la fortune publique se trouvant répandue au dehors, il leur était impossible de se réunir aux Hellènes au premier signal de la grande *épanastasie*, ou insurrection.

Si à cette époque Chios avait adhéré à la demande

des Hydriotes, ses négociants établis dans le Levant tombaient victimes des Turcs, et leur fortune aurait été confisquée. Dix ou quinze mille marchands ou artisans qui donnaient la vie à Chios, une fois perdus, l'île obérée se trouvait dans l'impossibilité de secourir secrètement les insurgés, et de contribuer aux frais de la guerre qu'ils soutenaient. Cette considération n'était pas moins puissante que celle de sa position particulière, en réfléchissant qu'en perdant, par le fait de son insurrection, ses ressources pécuniaires, elle se trouvait en même temps placée en première ligne vis-à-vis des Turcs. Ne pouvant former des soldats de ses habitants, Chios était dans la nécessité d'avoir des troupes de terre et des forces navales pour la mettre à couvert d'une invasion turque, sans avoir le moyen de solder ni les unes ni les autres; et elle devenait, au lieu d'une alliée utile aux Hellènes, un fardeau de plus qu'ils auraient à soutenir.

Déja plusieurs îles, incapables de se protéger, causaient assez d'embarras au nouveau gouvernement; ainsi Chios devait rester neutre jusqu'au temps où elle aurait pu réunir ses capitaux et ses enfants dans son sein. Alors si elle embrassait la cause générale, elle devenait de la plus grande utilité à la Grèce entière.

Indépendamment de ces raisons, les vieillards avaient observé que le signal de l'insurrection était parti du fond de la Russie, et ils se rappelaient qu'en 1770 ils avaient racheté un grand nombre de Grecs

qui furent alors faits esclaves par les Turcs. Deux autres insurrections consécutives avaient été également funestes aux chrétiens, qui furent sacrifiés par les Moscovites; ainsi on se décida à obéir aux ordres du mousselim. C'était, comme on l'a rapporté, l'opinion de l'archevêque Platon, et l'expression de la volonté publique qui ne demandait qu'à temporiser.

Cependant en agissant ainsi, les Chiotes qui ne voyaient que leurs intérêts particuliers, s'abusaient en ce qu'ils se considéraient comme isolés de la grande question politique du jour. Mais on ne change pas le caractère des peuples: bons, honorables, spirituels, vertueux, mais égoïstes, ils avaient oublié les leçons de l'histoire, qui leur aurait révélé leur véritable situation, soit lorsque leurs ancêtres livrèrent le suppliant Pactyas aux satrapes du grand roi (1), soit lorsque se rattachant ensuite à la cause des Grecs contre les Perses, ils périrent victimes des barbares qu'ils avaient tour à tour caressés et délaissés. Enfin les destinées de la moderne Chios étaient tracées dans ces lignes d'Hérodote, décrivant, comme par une sorte de prévision, l'invasion des Turcs Asiatiques qui reposait encore dans l'avenir, en rapportant que *les barbares étant descendus à Chios*, en prenaient *tous les habitants comme au filet. Ils formaient une chaîne en se donnant la main d'homme à homme; et partant du bord de la mer au nord, ils s'avançaient*

(1) Clio, ch. CLX.

vers le midi. En marchant ainsi sur toute la longueur de l'île, rien ne pouvait leur échapper, et ils chassaient comme du gibier les hommes qu'ils rencontraient (1). Trop funeste avertissement qui devait s'accomplir à la lettre! mais il ne fut pas compris.

Sans cela, les Chiotes, dédaignant tout calcul de prudence et d'intérêt, se seraient immanquablement levés en masse, lorsque les Hydriotes voulurent les associer à la cause sacrée de la religion et de l'indépendance. Lesbos arborait aussitôt l'étendard de la croix; et cette île, flanquée de celle de Psara et de Samos, ornait son front d'une couronne immortelle de gloire.... Une fausse mesure, au contraire, ne lui réservait plus que le calice des douleurs, qu'elle était destinée à boire jusqu'à la lie.

Les timides Gérontes s'étant décidés à se rendre chez le mousselim, où ils trouvèrent rassemblés les chefs des autorités turques, ceux-ci leur déclarèrent que, malgré la bonne opinion qu'on avait de leurs sentiments de fidélité envers la Porte Ottomane, il était nécessaire qu'ils résidassent au château, pour tranquilliser les Turcs et maintenir les Grecs dans le devoir. Ils durent obéir en se constituant en otage; mais à peine avaient-ils accédé à cette mesure, que le gouverneur manda l'archevêque Platon, qui se soumit également à partager le sort des notables. Le lendemain on exigea le désarmement général des ha-

(1) Érato, ch. XV, XVI, XXVII.

bitants, qui s'exécuta sans difficulté, ainsi que la remise de vingt-sept nouveaux otages, pris dans les villages de l'intérieur de l'île.

Les Hydriotes qui se trouvaient mouillés au nord du château, apprenant ce qui se passait, se retirèrent, comme on l'a rapporté (1); et les ôtages, après leur disparition, ayant demandé à être échangés contre d'autres individus, ainsi que cela leur avait été promis, les Turcs manquant à leur parole, refusèrent non-seulement cette grace, mais ils exigèrent quarante-cinq nouveaux otages qu'ils désignèrent, et qu'on dut leur consigner. On leur défendit de communiquer avec leurs familles, sans permettre aux malades de sortir, et la rigueur fut poussée au point qu'un d'entre eux mourut sans avoir la consolation d'embrasser ses enfants.

Cependant, à force d'instances et d'argent, les détenus obtinrent, pour veiller à l'administration publique, la faculté de sortir pendant le jour, sans manquer à rentrer à la citadelle dès qu'il était nuit. Cette faveur fut due à l'intervention des sultanes qui avaient de tout temps protégé Chios. C'était leur dotation chérie; et elles obtinrent, par l'intérêt motivé qu'elles lui portaient, qu'on permît aux raïas de vaquer en sûreté aux soins de l'agriculture.

Chios était l'objet de leur sollicitude. Cette île délicieuse, placée sous le beau ciel de l'Ionie, qui renfermait une population de quatre-vingt-dix mille habitants,

(1) Liv. v, ch. III de cette histoire.

au nombre desquels on comptait à peine six mille mahométans amollis par son climat, n'était pas moins admirable par le luxe de ses campagnes que par son industrie. Sa capitale, bâtie au penchant d'une montagne, et partie en plaine, présentait aux yeux du navigateur, avec l'opulence de trente mille habitants, l'aspect des villes maritimes de la fertile Trinacrie; ses maisons élevées et solides, recouvertes de terrasses, servaient tour à tour de demeure et de belvédère aux habitants, soit qu'ils voulussent, pendant les nuits brûlantes de l'été, dormir au frais, ou promener, durant le jour, leurs regards sur la mer et les campagnes. Leurs yeux, toujours satisfaits, ne se reposaient que sur ces demeures flanquées de tours gothiques, ouvrages des Vénitiens et des Génois, dont les massifs étaient à demi voilés par des groupes d'orangers, entremêlés de mûriers, de cédrats, de jasmins, de rosiers et d'arbustes odorants, ou sur des bocages émaillés de fleurs. De toutes parts on ne découvrait que sites ravissants; et les côtes de l'Asie Mineure, qui encaissaient une mer harmonieuse, complétaient le tableau le plus séduisant que le navigateur pût rencontrer dans ses courses lointaines.

La capitale et les villages de Chios étaient en harmonie avec la beauté de ses paysages, car l'esprit des Grecs, dégagé de ses entraves, avait tout embelli, grace à la protection des odalisques du harem impérial, qui s'étendait sur ce paradis terrestre. Bibliothèque, cabinet d'archéologie, imprimerie, hôpitaux, établissements de santé, lazarets, rien ne

manquait à cette cité avec laquelle les campagnes rivalisaient de bonheur et de prospérité. Là, des femmes douées d'une vertu et d'une beauté héréditaires, comptaient les phases d'une vie innocente, par des occupations aussi délicates que leurs mœurs étaient chastes et chrétiennes.

Tandis que les citadines travaillaient aux tissus en soie, aux essences suaves et à préparer les confections précieuses qui se débitaient dans l'orient, les paysannes s'occupaient à teindre le coton et la soie que celles-ci mettaient en œuvre. C'était avec les bois, les racines, les fleurs, les fruits, les pepins et les noyaux des arbustes et des arbres indigènes, qu'elles élaboraient les couleurs les plus brillantes, ou celles qui servaient à nuancer leurs ouvrages. Les Oréades ou montagnardes effeuillaient à leur tour, suivant les saisons, des roses ou des pétales de jasmin qu'elles pressaient, ainsi que la fleur des tubéreuses, entre des molettes de coton, pour en exprimer les parfums. Et toutes, occupées des travaux légers des champs, de la récolte des fruits et du miel, chantaient, tantôt des rapsodies homériques, et tantôt les vieilles ballades de nos croisades chevaleresques qu'elles avaient apprises de leurs ancêtres.

Les habitants de Chios, rivalisant d'activité avec leurs femmes, étaient agriculteurs, marins, négociants; et ils joignaient aux richesses de leur sol un produit qu'on ne récolte dans aucune autre contrée du monde, le mastic. Cette gomme, qui coule annuellement du lentisque, est le bétel des créatures oisives

qui peuplent les harems de l'Orient. Elles mâchent cette substance aromatique pour passer le temps qu'elles ne savent comment employer, et on peut juger quel intérêt avaient les odalisques de Sa Hautesse à protéger des esclaves employés à la culture de leurs lentisques. Quoique surveillés avec autant de jalousie que les Hollandais en déployaient autrefois à l'égard des habitants des îles aux épices, les vingt-deux villages à mastic étaient les plus florissants de l'île de Chios. Leurs colons jouissaient, indépendamment du droit de clocher, qui leur donnait celui de sonner quand bon leur semblait, du privilège de porter des bandelettes de soie blanche autour de leur coiffure. Heureux de cette espèce de décoration, elle servait à les consoler de leur esclavage, tant la vanité est partout le faible de l'homme né de la femme, qui n'a que peu de jours à vivre sur la terre.

On conçoit que le sultan se fût approprié, pour son harem, les vingt-deux villages à mastic de Chios; mais il n'est pas aussi facile d'expliquer comment les moines étaient restés presque aussi puissants que les Turcs dans cette île. Sur les soixante-huit villages qu'elle renfermait, ils en possédaient trente deux, que le patriarche de Constantinople, à l'exemple du sultan, avait annexés à la mense œcuménique de Byzance, de laquelle relevaient trois cents monastères et sept cents églises ou chapelles renfermées dans l'île de Chios, où la vigne du Seigneur était destinée à prospérer aussi long-temps qu'il y aurait union entre le sceptre et l'encensoir.

Hélas! ces jours touchaient à leur déclin. Quelque temps après la reclusion des derniers otages, on vit débarquer au port de Chios, mille Turcs asiatiques, qui devaient être commandés par les Oglous, seigneurs puissants de l'Asie Mineure. Malheureusement ces chefs, à leur arrivée à Cyssos ou Tchesmé, reçurent ordre de se porter à Kousa-Dach ou Scala Nova, où se formait le rassemblement des troupes destinées à attaquer Samos. Ainsi, les mille hommes qu'ils conduisaient ne furent pas plus tôt entrés en ville, que s'étant réunis à deux cents Candiotes, et à quelques brigands qui venaient d'y aborder sur une petite frégate turque, les désordres commencèrent.

L'inquiétude devint aussitôt générale dans la ville ainsi que dans les campagnes; et les paysans qu'on avait désarmés, déposèrent, avec les bandelettes de soie qu'ils portaient, les instruments aratoires, pour travailler aux fortifications que les barbares voulaient élever.

On n'éprouva plus que des vexations. Chaque jour était signalé par des brigandages et des assassinats. Les femmes durent se cloîtrer pour éviter la rencontre des Turcs, auxquels on fut obligé de payer deux piastres de haute solde par jour; et les plaintes que les notables portaient, demeurèrent sans effet. Enfin les autorités turques craignant elles-mêmes pour leur vie; le mousselim, qui était fils d'un ancien capitan pacha, osa seul se porter sur les différents points de l'île pour prévenir les malheurs qu'il pouvait empêcher.

Malgré ses soins, chaque jour renaissait, pour les

insulaires, plus rempli de craintes et d'amertumes que celui qui l'avait précédé. Dès le mois de novembre 1821, on avait été effrayé du supplice de quelques Samiens, qui avaient, disait-on, avant de mourir, fait des révélations tendantes à compromettre plusieurs individus; et comme on n'en nommait aucun, l'inquiétude devint générale. Elle s'accrut encore en voyant massacrer quelques malheureux pêcheurs pris sur une sacolève qui se rendait paisiblement de Tchesmé à Mitylène. Et, plusieurs bandes turques, conduites par Vèhib pacha, ayant, à leur entrée en ville, au mois de janvier, sabré une foule de citoyens paisibles, on désespéra du salut public.

Quoiqu'il y ait des malheurs inévitables, et que le peuple le plus résigné ne puisse supporter qu'une somme déterminée de maux, les notables Grecs cherchaient cependant par tous les moyens possibles à calmer les insulaires, en les conjurant d'éviter toute espèce de mouvement qui aurait pu servir de prétexte aux barbares pour ravager Chios. Ils convinrent ensuite avec Véhib pacha, de lui payer seize mille piastres par mois pour sa maison, et dix-huit mille aux Asiatiques vassaux des Oglous, à la charge pour ceux-ci de maintenir l'ordre public.

Cette mesure eut un résultat favorable. Les deux commandants turcs Véhib et Élèz aga, chassèrent les Candiotes auteurs des troubles, ainsi que la petite frégate turque, et le calme reparut. Les communications, tant intérieures qu'extérieures, de l'île, se rétablirent. On reçut des vivres du continent. En vertu

d'un firman émané de la Porte Ottomane, les otages détenus au château furent échangés et remplacés par d'autres; mais il fallait chaque mois se racheter de l'honneur de ne pas posséder la flotte turque dans le port de Chios, payer le prix de la bonne conduite de Véhib pacha; et, quelques sacrifices qu'on pût faire, on ne réussit pas à empêcher trois des principaux otages que le sultan demandait, d'être embarqués pour Constantinople.

On était néanmoins parvenu à rassurer les esprits, lorsque le pacha commença à grever de nouveau les Grecs en les chargeant de corvées. Les garde-côtes qui habitaient les tours des villages à mastic, l'œil à l'horizon, n'étaient plus occupés qu'à signaler les moindres barques qu'on découvrait. Soumis aux concussions militaires, et à la bastonnade, les paysans ne travaillaient qu'à creuser des redoutes, à construire des fours à chaux; et sous prétexte de fabriquer des affûts de canon, on fit abattre les plus beaux arbres des propriétés grecques. Le pacha voulut ensuite bâtir des casernes, des magasins; et non content des rétributions qu'on lui payait, il frappa l'île de contributions extraordinaires. Ses soldats, à son exemple, s'emparèrent du monopole des denrées et du petit cabotage, lorsqu'on apprit qu'il se formait une armée d'occupation au fond du golfe de Tchesmé.

Le peuple, à cette nouvelle, commença à murmurer sourdement. Il savait, car une sorte de pressentiment le sert quelquefois mieux que la science de ceux qui le gouvernent, que le sultan voulait s'em-

parer des richesses et des biens du clergé, et qu'on avait le projet de remplacer une partie de la population chrétienne par des colonies turques tirées de l'Asie Mineure. Dès lors on remarqua des mouvements dans les villages; et dix jours avant le débarquement des Samiens, le bruit de leur tentative contre Chios était public, mais il fit peu de sensation, car la même nouvelle avait été plusieurs fois répétée. Cependant, comme cette rumeur prenait de la consistance, les Turcs envoyèrent des émissaires dans les villages pour connaître l'état de l'esprit public; et les Grecs, de leur côté, députèrent, avec l'autorisation du pacha, deux notables à Samos, afin d'engager les habitants à se désister d'une entreprise qui ne pouvait qu'être funeste aux chrétiens.

Deux jours après le départ des envoyés de Chios, les gerontes apprirent que dix-huit Samiens venaient de débarquer au village d'Aramma (Ἄραγμα), situé dans la partie septentrionale de l'île; et ils s'empressèrent d'en informer le pacha, qui détacha aussitôt des troupes pour les saisir; mais après trois jours de recherches infructueuses, elles revinrent sur leurs pas. Elles n'avaient découvert les traces d'aucun ennemi; et le pacha ayant appelé devant lui les gérontes ainsi que les otages, leurs signifia avec menaces d'aviser aux moyens de découvrir l'endroit où les insurgés s'étaient cachés et de les lui livrer.

Empressés d'obéir, les primats grecs envoyèrent trois explorateurs à la découverte; et ceux-ci étant arrivés au village d'Aïrythé, y prirent quinze hommes

d'escorte, avec lesquels ils se dirigèrent sur Volissos, hameau situé près d'Aramma, où ils apprirent que les Samiens s'étaient retirés dans une caverne qu'on leur indiqua. Ils s'acheminèrent aussitôt de ce côté, en donnant avis du succès de leurs recherches aux gérontes qui ne reçurent cet avis qu'au moment de l'explosion de l'événement qu'ils avaient vainement essayé de conjurer.

L'escadrille de Samos attérait aux rivages de Chios. Le visir venait d'ordonner aux garde-côtes de faire leur devoir, il avait fait saisir les otages qu'il avait relâchés. Il avait en même temps dirigé une partie de ses hordes du côté de Kontari, ce qui n'empêcha pas les Samiens d'opérer leur débarquement le samedi $\frac{11}{23}$ mars, au point du jour, sur cette plage.

L'avis en fut aussitôt communiqué au visir, et les gérontes qui étaient présents, ayant demandé aux messagers si les paysans avaient pris part à la révolte, et si le peuple de la ville était tranquille, ceux-ci répondirent que les paysans se retiraient sur les montagnes, et que la ville était paisible. Alors Véhib pacha expédia deux gérontes pour maintenir l'ordre dans les campagnes; mais à peine s'étaient-ils mis en route, qu'ils rencontrèrent les troupes turques qui fuyaient en désordre vers le château. Elles s'étaient débandées pendant la nuit, en entendant le bruit des porte-voix de Logothète, qui faisait crier à ses palicares de se préparer à marcher en avant. Un détachement de trois cents Turcs, posté sur le mont Tourloti, seul point d'où l'on peut battre le château,

restait en dehors de cette place; mais à peine eut-il aperçu une cinquantaine de Samiens qu'il vint à toute bride se réfugier dans l'acropole.

Quelque rapide que fût ce mouvement, le pacha, non content de demander les quarante otages qu'il avait relâchés, en fit arrêter quatre-vingts autres, et quelques centaines de paysans employés aux travaux de la citadelle. Cette mesure était inutile; car, forts de leur innocence, les chefs de l'église, à l'exemple de leur archevêque, la magistrature et les principaux négociants n'eurent pas plus tôt appris la marche des Samiens, qu'ils demandèrent à se retirer au château. Ils ne voulaient pas participer à une entreprise téméraire, de sorte qu'il y eut, dès le principe de la révolution de Chios, défaut d'unanimité entre les chefs et le peuple, et entre la ville et la campagne. Malgré cela les Turcs, attaqués à l'improviste, se seraient peut-être sauvés en Asie, s'ils n'avaient été informés par les *Francs* du véritable état des insurgés, qui n'étaient pas en mesure de les attaquer de vive force.

Quoique aucun habitant de Chios ni des campagnes ne prit parti pour les insurgés; les Samiens, conduits par Lycurgue Logothète, ne furent pas plus tôt entrés en ville, que, voyant les Turcs renfermés dans la citadelle, ils commencèrent à piller amis et ennemis. Ils déménagèrent la douane qu'ils brûlèrent ainsi que deux mosquées couvertes en plomb, dont ils enlevèrent les toits qu'ils embarquèrent comme s'ils s'étaient préparés à la fuite; ils incendièrent ensuite quel-

ques cafés turcs, et ce ne fut que sur le soir que les citadins se hasardèrent à sortir de leurs maisons.

Plusieurs Grecs des villages à mastic, venaient de se joindre aux bandes de Logothète, qui se montaient à deux mille cinq cents hommes, des plus mauvaises troupes de Samos. L'attrait du pillage avait attiré ces Mastico-Chorites et ils furent bientôt suivis des paysans d'Aïrythé, qui arrivèrent armés de bâtons durcis au feu ou de frondes. C'était avec de pareils hommes que l'insurrecteur en chef tint le lendemain ses assises, auxquelles il força de comparaître les notables de Chios que le pacha avait chargés de maintenir la tranquillité publique. Il déclara leurs institutions politiques abolies, en leur annonçant qu'il était prince de Chios et appelé à ce titre par le vœu général des Mastico-Chorites ou paysans des villages à mastic. Il leur présenta, comme ses lieutenants, leur compatriote Parparios, qui avait autrefois servi en France : Klémis de Cariki, Dérès d'Élatée, Pantélis Picotakys, et un nommé Vitpentzès, fils d'un homme fort décrié à Smyrne. Ces trois derniers, se trouvant, dit-on, au moment de faire banqueroute, s'étaient réfugiés à Samos, et ce fut là qu'ils conçurent le fatal projet d'insurrection qu'ils venaient d'exécuter. Puis, changeant aussitôt de langage, Lycurgue Logothète déclara ce qui suit dans l'unique proclamation que nous connaissons de ce prince éphémère.

« En vertu du pouvoir qui lui avait été confié par le « gouverneur-général D. Hypsilantis, il annonçait qu'il « avait choisi et nommé pour éphores de Chios, les

« sieurs Kousès, Bouros Pantélis Zervoudakès, Nicolas « Frangopoulos, Frangouli Palakès, Polychronis, Dio- « mantaré, Étienne Janoutzès, pour régir et administrer « l'île de Chios (1).» On resta dans l'étonnement; mais on aurait inutilement demandé à Logothète de quel droit Hypsilantis s'était ingéré de lui déférer une autorité semblable à celle qu'il s'arrogeait; mais comme il avait la force en main, les éphores qu'il avait nommés durent entrer en fonctions et ils devinrent ainsi malgré eux juges, magistrats ou administrateurs.

Les ressources militaires de l'archistratège Lycurgue Logothète étaient en rapport parfait avec les institutions qu'il prétendait donner aux habitants de Chios. Son parc d'artillerie se composait de soixante-quatre pièces de canon du calibre de six et de huit, de deux barils de poudre, et d'un petit nombre de boulets. Aussi, avant d'entreprendre le siége de la citadelle, jugea-t-il convenable de demander des secours à l'amirauté de Psara; mais ses envoyés furent éconduits et chassés par les Psariens, qui leur reprochèrent son audace ainsi que la désastreuse expédition qu'ils venaient d'entreprendre.

Cependant les éphores que Logothète avait nommés étant venus à leur tour demander assistance à Psara, le sénat leur fit délivrer deux cents barils de poudre avec deux canons, et il donna l'ordre à six bâtiments

(1) Cette étrange proclamation se trouve imprimée en entier dans les prolégomènes du traité des délits et des peines de Beccaria, traduit en grec par M. Corai. Ψ. Ρϴ, édit. de 1823.

de se porter à la défense du port de Chios, afin d'intercepter les secours que les Turcs pourraient y envoyer du continent. C'était tout ce qu'ils pouvaient faire; et comme ils n'avaient pas de boulets à donner aux insurgés, ceux-ci se rappelèrent qu'un vaisseau turc, échoué depuis plusieurs années du côté de Tchesmé, étant chargé de projectiles, on pourrait s'en procurer en les pêchant. On envoya aussitôt des plongeurs à la recherche des boulets, ils en retirèrent quelques-uns, mais comme ils ne se trouvèrent pas de calibre, on renonça à cette entreprise.

Sur ces entrefaites, les Turcs qui avaient écrit à Constantinople attendaient la flotte que le divan s'était empressé d'équiper dès qu'il avait eu connaissance du débarquement des Samiens. On avait exercé la presse dans les cafés, sur les places publiques, et jusque parmi les forçats qui avaient été enrôlés pour venger la majesté outragée du croissant. On avait, en même temps, adressé des firmans aux gouverneurs de l'Asie Mineure, pour réunir leurs contingents à Tchesmé, en leur désignant Chios comme le but de l'expédition qu'on préparait: quelle fête! Les habitants étaient riches, leurs femmes, leurs filles et leurs enfants superbes: que de butin! Les hommes étaient efféminés et nombreux: que de têtes à couper!... En fallait-il davantage pour attirer des myriades de barbares sur les bords du golfe Herméen?

Déja plus de trente mille mahométans couvraient les plages romantiques de Cyssos, quand le vice-consul français quitta Chios pour se retirer à Smyrne, en con-

fiant la gérence de son poste à un substitut. Était-ce le moment de s'éloigner?. Grecs infortunés! que n'emmena-t-il aussi avec lui ce fatal substitut et tous les agents consulaires; vous n'auriez pas été cruellement abusés. Que ne prîtes-vous la fuite vous - mêmes (1) en embrasant alors vos demeures, pour ne livrer que des ruines et des cendres à vos ennemis? pourquoi l'homme juste, l'amiral Halgan, ne fut-il pas écouté quand il parut un moment sur la rade de Chios?... Logothète, et les chefs des insurgés, auxquels il représenta l'imprudence d'avoir attiré des malheurs incalculables sur l'île qu'ils avaient soulevée, lui témoignaient une assurance qu'ils n'avaient pas. Leurs discours trahissaient leur pensée. Ils cherchaient à surprendre quelques motifs d'espérance dans les réponses de l'amiral, quand ils lui demandaient le parti qu'il tiendrait dans la lutte prête à s'engager. — *La neutralité. — Elle n'est pas dans votre cœur, général; le sang des chrétiens crie vengeance.*

Ce furent là les dernières paroles qu'on entendit au moment où la frégate *la Guerrière* appareillait du rivage de Chios pour retourner en France. La citadelle était mollement assiégée par les Grecs. La crainte navrait le cœur des insulaires, tandis que l'orage, formé des exhalaisons impures du fanatisme et du crime, s'amoncelait au fond du golfe de Tchesmé.

(1) Ils voulaient mettre leurs familles en sûreté; mais ils en furent empêchés par un ordre d'un lieutenant de Logothète, en date du 19 mars. *Voy.* Corai. Προλεγ. I. ρί.

L'Anatolie mahométane s'était levée en masse, et chaque Osmanli volait au combat. On avait été témoin à Smyrne de la formation d'un bataillon de sept cents Turcs qui furent enrôlés, armés, équipés dans un seul jour, et mis en mouvement pour se rendre au quartier-général de l'armée d'opération. A peine une horde sortait de la ville qu'elle était suivie d'une autre horde. Les bandes se succédaient comme ces colonnes de sauterelles qui désolent les campagnes de l'Asie; tout était dévasté sous leurs pas. Les montagnes n'étaient plus un asyle contre leur férocité, car les barbares suivaient les Grecs à la piste, et ni le sexe, ni l'âge, ne mettaient personne à l'abri de leur fureur.

Ainsi, une troupe de Yeurucks, attirés par les sons de la flûte phrygienne d'un pâtre du mont Sipyle, qui gardait des ruches d'abeilles non loin d'un antre consacré jadis aux nymphes, dirigent leurs pas du côté où se faisaient entendre tour-à-tour le plaintif chalumeau et les chants du Grec qui bénissait le Seigneur. Étranger au monde, ce solitaire, quoique voisin de Smyrne, ignorant les troubles qui agitaient cette contrée, n'a pas plus tôt aperçu les Yeurucks qu'il accourt à leur rencontre. Il les salue du nom de seigneurs et de maîtres, en leur offrant de se rendre à la grotte qu'il habite, où il leur donnera du pain d'orge frais, des fruits, du laitage et de quelques rayons de miel : c'était tout ce qu'il possédait avec une panetière et sa natte pour meubles. Les mahométans se rendent à l'invitation du pasteur; ils acceptent ses

dons, qu'ils mangent, en s'informant s'il est sectateur de Mahomet ou d'Issa. — Le Grec leur répond *que le fils de Marie est son dieu.—Issa est son dieu!...* Les barbares se regardent, et un d'entre eux l'assassine d'un coup de pistolet, en disant : *C'est un chien de moins* (1).

Ces scélérats s'étaient ensuite accolés à une légion d'imams, de derviches et de faquirs, qui défilèrent dans les principaux quartiers de Smyrne, les yeux baissés, et dans une attitude pareille à celle de ces flagellants, dont parle la déplorable histoire de nos guerres civiles. A leur démarche grave, à la longueur de leurs barbes, à l'austérité de leur maintien, on les aurait pris pour ces enfants de la prière, appelés à fléchir le Ciel dans des jours de colère; mais aux armes dont ils étaient chargés, au tremblement convulsif de leurs lèvres, qui balbutiaient les noms de Allah et de Mahomet, on reconnaissait que c'étaient les sectateurs sanguinaires de Moloch.

Les Turcs de Smyrne étaient ravis de voir d'aussi saints personnages renouveler les beaux jours de l'islamisme, en marchant au combat pour la défense du trône et de l'autel. Dans le zèle ardent qui animait cette horde frénétique elle fit main basse sur les chrétiens qu'elle rencontra; puis, s'avançant à travers les campagnes, en pillant magasins, celliers et basses-

(1) Le Spectateur Oriental, en bon et loyal sujet turc, assure que les yeureuks furent punis d'une *assez forte bastonnade;* mais la chose est douteuse, car de quoi s'agissait-il? *de la mort d'un chrétien.*

cours, elle arriva à Tchesmé au moment où la flotte ottomane entrait dans le canal de Chios.

Le 30 mars (11 avril), à neuf heures du matin l'armée navale du sultan, forte de six vaisseaux de ligne, six frégates, quinze corvettes ou bricks et vingt-sept bâtiments de transport, longea le rivage de Chios sous la volée de quelques pièces d'artillerie, avec lesquelles les insurgés battaient avec fureur la citadelle. C'était le dernier effort de leur désespoir; et le seul avantage insignifiant qu'ils obtinrent, eut pour résultat de couler bas une grande barque turque chargée de quarante soldats qui s'approcha trop d'une de leurs batteries.

Cet accident n'empêcha pas l'amiral Cara Ali de communiquer avec le pacha qui commandait la citadelle de Chios, et de lui remettre une table de signaux. S'enfonçant ensuite dans le golfe de Tchesmé, il revint bientôt suivi de quinze mille hommes de troupes de débarquement, qui prirent terre au moment où le gouverneur du château faisait pendre cent vingt otages, qu'on vit tout-à-coup accrochés à des pals dressés sur les remparts.

A cet aspect, une épouvantable confusion se répand dans la ville; quelques habitants qui se faisaient encore illusion courent les bras ouverts au-devant des barbares, qu'ils appellent leurs *bons maîtres, leurs libérateurs!* Les soldats Chiotes se débandent; et les Samiens, abandonnés après avoir résisté pendant une heure dans une redoute dressée sur le mont Tourtolis, se retirent avec leurs chefs.

Les Turcs mettent le feu à une église voisine du port : c'était le signal convenu du carnage, et cinquante incendies éclatent au même instant. Un cri immense s'élève dans les airs ; vieillards, femmes, enfants, inondent la terre de leur sang. Les derviches, les calenders et les faquirs ne font entendre que ces mots : *Exterminez, c'est Allah, c'est le Prophète et le Sultan qui l'ordonnent!* Véhib pacha dirige les brandons ; un certain Jousouf Bayractar, de Smyrne, se distingue au milieu des meurtriers! Une large moisson d'hommes tombe sous leurs coups, au milieu de la détonation de l'artillerie et du fracas des armes.

Le fanatisme, le glaive et la torche à la main, cessant d'égorger, quitte le glaive et la torche pour violer les tombeaux dans lesquels il suppose qu'on a caché des trésors. Les ossements et les cadavres à demi consumés sont jetés à travers les rues pêle-mêle avec les cadavres encore palpitants des chrétiens ; mais bientôt la cupidité, trompée dans son attentat, reprend le cours de ses assassinats. Les barbares se baignent dans le sang en se relayant tant que le jour dure pour assassiner, sans que la nuit, rendue plus lugubre par la lueur de l'incendie, suspende leur fureur.

Elle semble au contraire s'accroître, et les flammes éclairent des scènes de luxure et de férocité inouies dans l'histoire. Tandis que des femmes, traînées par les cheveux, sont violées au milieu des morts et des mourants ; des derviches, ivres de vin, dansent autour des tas de cadavres qu'ils ont empilés comme des gerbes de blé au milieu d'un champ pendant

la récolte. Des soldats, réunis autour des brasiers, s'occupent pendant ce temps, les uns à dresser des pyramides de têtes, au haut desquelles ils plantent leurs étendards, et les autres à former des guirlandes d'oreilles, destinées à couronner la poupe des vaisseaux ottomans. Les émirs, de leur côté, plongent dans le sang et dans la fange des ruisseaux, les images du Christ et les reliques des saints, en blasphémant la divinité du rédempteur et les mystères de sa croix. Chios retentit des chants impies des Turcs; une vapeur de sang imprègne son atmosphère, et, pareilles aux vestibules du Tartare, ses rues embrasées ne retentissent que des hurlements des bourreaux ou des accents plaintifs des chrétiens qui expirent en témoignant la vérité du Dieu vivant.

« A ce spectacle (1), que la plume et la parole ne

---

(1) Pour prouver au lecteur qu'il n'y a rien que d'historique dans ce récit, je donne ici textuellement un extrait d'un mémoire fort étendu qui m'a été adressé par les habitants de Chios, dont le récit, aussi simple qu'animé, est sans doute bien au dessus de ma traduction.

Εἶναι ἀδύνατον νὰ παραστήσῃ ὁ κάλαμος, ἢ ὁ ἄνθρωπος νὰ φαντασθῇ, ἂν δὲν ἐστάθη αὐτόπτης, πόσα καὶ ὁποῖα εἴδη τραγικῶν σκηνῶν ἠκολούθησαν εἰς τόσον ὀλίγον καιροῦ διάστημα, εἰς τὴν σχεδὸν μὴ ὑπάρχουσαν πλέον Χῖον. Καὶ ὁ αὐτόπτης αὐτὸς δὲν δύναται, στοχάζομαι, ν' ἀνακαλέσῃ εἰς τὴν μνήμην του ἀρκετὰ ἀκριβῶς τόσον πολυειδεῖς καὶ πολυπληθεῖς βαρβαρότητας· ὁ δὲ ἀκροατὴς πρέπει ν' ἀμφιβάλλῃ ἂν τῷ ὄντι ὑπῆρξαν.

Φαίνεται ὁ τουρκικὸς στόλος, καὶ ἡ νῆσος ὅλη μεταμορφόνεται εἰς Βαβυλῶνα· τρέχουν οἱ Σάμιοι εἰς φυγὴν· θόρυβος καὶ ἀμηχανία καταλαμβάνει

« sauraient exprimer, et dont l'imagination ne peut « concevoir l'idée, puisque ceux qui en furent témoins « ont autant de peine à se rappeler le témoignage de

---

τοὺς κατοίκους· οἱ γονεῖς ζητοῦν τὰ παιδία, καὶ τὰ παιδία τοὺς γονεῖς. Μόλις συναχθέντες ὀλίγοι συγγενεῖς, ἐμβαίνουν εἰς κίνησιν, ἀλλὰ ποῦ ὁδεύουν δὲν ἠξεύρουν· οὐδὲ ἐνθυμοῦνται οἱ περισσότεροι νὰ φροντίσουν τι περὶ τροφῆς, ἐνδυμάτων, ἢ ἄλλου. Ὡς τόσον τρέχουν ἀπροβλέπτως πρὸς τὰ ὑψηλότερα τῆς νήσου μέρη. Ἀλλὰ καὶ ἐδῶ ἡ συνδρομὴ τόσων διαβατῶν εἰς τοὺς αὐτοὺς δρόμους συγχίζει καὶ χωρίζει τοὺς συγγενεῖς· οἱ δὲ θρῆνοι καὶ ἀλαλαγμοὶ αὐξάνουν περισσότερον τὸν θόρυβον· ὅμως ἐδῶ καὶ ἐκεῖ ἀπαντᾷ τις ὀλίγους νέους ὁδηγοῦντας τοὺς γέροντας, ἢ ἄνδρας βοηθοῦντας τὰς γυναῖκάς των, καὶ φέροντας ἐν ταὐτῷ καὶ κἀνὲν παιδίον εἰς τοὺς ὤμους των.

Ἀλλὰ φθάσαντες καὶ εἰς τὰ ὑψηλὰ μέρη, βλέπουν κάτω τὰς κατοικίας των καιομένας, καὶ τὰ κτήματά των διαρπαζόμενα, ἢ ἐρημονόμενα. Τέλος φθάνουν ὅπου καθεὶς ἀπεφάσισε νὰ σταθῇ, καὶ ἡ πεῖνα ἀρχίζει νὰ τοὺς καταπατρώγῃ· τὰ παιδία κλαίουν, ὄχι πλέον διὰ τὰ παιγνίδιά των, ἀλλὰ δι' αὐτὸ τὸ ψωμίον, τοῦ ὁποίου ἡ ὀνομασία ἀπὸ τὸ στόμα των πληγόνει βαθέως τὴν καρδίαν τῶν γονέων. Τὴν νύκτα ἐξαπλωμένοι κατὰ γῆς, περνοῦν πασχίζοντες νὰ ἐλαφρώσουν τὸ βάρος τῆς δυστυχίας των μὲ τοὺς ἀναστεναγμούς.

Καὶ ἕως ἐδῶ αἱ συμφοραί των εἶναι ἀκόμη μέτριαι, μ' ὅλον ὅτι τόσον βαρεῖαι· ἀλλ' ὀλίγωρα φθάνουν οἱ Τοῦρκοι καὶ εἰς ταῦτα τὰ καταφύγιά των, καὶ τὰ ποτίζουν ἀπὸ τὸ αἷμα τῶν ἀθώων· ἐδῶ ὁ ἄνδρας καὶ ὁ νέος σφάζονται παρὰ τῆς γυναικὸς καὶ μητρός· αἱ γυναῖκες σύρονται εἰς αἰχμαλωσίαν· τὰ νήπια ἁρπαζόμενα ἀπὸ τοὺς μαστούς των, ῥίπτονται κατὰ γῆς, καὶ ἀποθνήσκουν, ἢ σπαράζονται ἡμιθανῆ· καὶ ὅποιος δύναται φεύγει, μὴ ἔχων νοῦν νὰ ἐνθυμηθῇ οὐδὲ αὐτὴν τὴν συγγένειαν.

Ἐδῶ γίνεται πλέον ὁ τελευταῖος σκορπισμὸς τῶν συγγενῶν· ὅσοι ἐπρολάβαν νὰ φθάσουν ἐνωμένοι μακράν, βιαζόμενοι νὰ φύγουν τὴν νέαν τῶν βαρβάρων ἐπιδρομήν, χωρίζονται· ἀναβαίνουν καὶ καταβαίνουν τὰ ὄρη, ἐκνευρισμένοι ἀπὸ τὴν πεῖναν καὶ κακοπάθειαν, ἀνυπόδητοι, ὅτι τὰ

« leurs yeux, qu'il sera sans doute difficile à la posté-
« rité d'y ajouter foi; les campagnes et la ville pré-
« sentèrent l'image d'une horrible confusion.

« L'épouvante et la terreur glacent les esprits. Les
« pères appellent leurs enfants; ceux-ci appellent leurs
« pères : ils s'éloignent..... Mais où fuir, de quel côté
« porter leurs pas? Dans leur frayeur ils ne songent ni
« aux besoins du moment, ni aux besoins à venir. Ils
« s'élancent vers les montagnes; les familles partent en
« masse, mais, prenant bientôt au hasard des sentiers
« différents, elles s'égarent et se perdent. Alors les
« plaintes et les cris de ceux qui se cherchent et se de-
« mandent en vain augmentent leur désespoir. Cepen-
« dant chacun s'assiste mutuellement; là, des adoles-
« cents soutiennent les pas incertains de quelques vieil-
« lards; ici, des hommes portent leurs enfants sur leurs
« épaules en aidant leurs femmes à gravir les monta-
« gnes, d'où ils planent sur des maisons en feu, des
« champs dévastés, et au milieu d'une scène de déso-
« lation. Mais que sont ces incendies et ces pertes en
« comparaison des assauts plus pénibles qu'ils ont à

κλήματά των ἔμειναν εἰς τὰς πέτρας τῶν βράχων, καὶ μόλις δυνάμενοι νὰ φέρουν καὶ τὰ ὀλίγα των φορέματα.

Φθάσαντες δὲ εἰς τὸ τελευταῖον καταφύγιον, ὅπου ἔμειναν ἄλλοι ὀλίγας καὶ ἄλλοι πολλὰς ἡμέρας, τυραννοῦνται ὄχι μόνον ἀπὸ πεῖναν, ἀλλὰ καὶ ἀπὸ δίψαν· καὶ μὲ χόρτα, εἰς τῶν ὁποίων τὴν σύναξιν μόνον τὴν νύκτα τολμοῦν νὰ ἐξέλθουν, θεραπεύουν ὀπωσοῦν τὴν πεῖναν· γονεῖς βιάζονται νὰ πατήσουν τὰ παιδία των θάλασσαν, ἀπὸ τὴν ὁποίαν πίνουν καὶ αὐτοί. Καταφεύγουν δὲ ὅλοι ἢ εἰς ἀκανθῶνας, ἢ εἰς βαθείας κοιλάδας, ἢ ἕρποντες εἰς κρυμμίαν τῆς γῆς τρύπαν, ἢ εἰς σπήλαια περιφραζόμενοι.

« soutenir, quand leurs enfants leur demandent, en « pleurant, *du pain*? Paroles désespérantes: elles dé- « chirent le cœur de leurs parents, qui n'ont que la « terre à leur offrir pour reposer, et leurs soupirs « brûlants pour les réchauffer pendant la fraîcheur « des nuits.

« Heureux ceux dont les Turcs, qui parurent au « retour de la lumière, abrégèrent les souffrances!.... « Hélas! le quatrième jour après leur débarquement « le sang inonda les campagnes voisines de Chios : « femmes, hommes, enfants, périssaient d'abord sous « leurs coups, quand la cupidité tempérant les trans- « ports frénétiques des barbares, ils s'arrêtèrent pour « faire un triage parmi les premières peuplades tom- « bées entre leurs mains. Les femmes, séparées de leurs « enfants, qu'ils tuaient en les lançant contre les ro- « chers, sont mises à part pour être vendues..

« A cet horrible spectacle la dispersion devient gé- « nérale; et chacun, pour se soustraire à une perte « inévitable, fuit à l'aventure vers les lieux les plus « escarpés. Là, des familles, ou plutôt des individus « qui ne connaissaient plus que des infortunés comme « eux, se cachent dans des fourrés épais, au milieu de « rochers et au fond des antres. Dénués de vêtements « et de chaussures, n'éprouvant plus qu'une peine, « celle de la faim, ils sortent cependant à la faveur « des nuits pour recueillir des plantes sauvages qu'ils « broutent; et moins délicats que les animaux dont « ils sont réduits à envier la condition, pressés par « la soif, ceux qui peuvent descendre jusqu'à la mer

« s'estiment trop heureux de se désaltérer dans son « onde amère. »

Jusque là, neuf mille chrétiens avaient succombé sous les coups des barbares, qui commençaient à se lasser d'égorger, quand de nouvelles hordes de l'Asie-Mineure, débarquées au port de Chios, demandèrent à prendre part au butin et au carnage. Comme il n'y avait plus de Grecs dans la ville, que ceux qui étaient réfugiés dans les consulats, elles voulaient en violer l'enceinte; mais Véhib pacha, qui avait encore intérêt à ménager les Francs, n'eut pas de peine à détourner les asiatiques de ce dessein, en leur offrant le spectacle des arènes.

Le capitan pacha, qui donnait l'exemple des crimes, qu'il feignait de déplorer en public, en disant qu'il ne voulait châtier que les coupables, recevait des cargaisons de têtes et de Grecs qu'on ne cessait d'égorger. Six vaisseaux de haut bord, autant de frégates et seize autres bâtiments, qui composaient son escadre, étaient transformés en pontons, remplis d'autant de bourreaux qu'ils contenaient de matelots et de soldats. Chaque chrétien qu'on traînait à bord était aussitôt décapité; et les Asiatiques, conviés à ces fêtes, purent se repaître à loisir du plaisir de voir couler le sang des enfants de la croix. Cependant on commençait, ainsi que cela se pratiquait à terre, à épargner les femmes et les jeunes filles, dont un Algérien acheta une cargaison entière, qu'il embarqua sur un bâtiment génois, pour les transporter à Alexandrie.

Ce fut ainsi que commença, à défaut des nègres, que la philanthropie a justement élevés au rang des hommes, la traite des blancs, qu'on verra exercée par des marins indignes de naviguer sous le pavillon des puissances chrétiennes, et considérée comme une nouvelle branche de commerce par l'éphéméride antichrétienne de Smyrne (1). Cependant on commençait à dire que le sultan, désarmé par les prières de sa Khasnadar ousta, organe des femmes de son harem, dont une partie des villages de Chios formaient l'apanage, avait prescrit d'épargner ce qui restait de Dgiaours. La chose parut hors de doute le $\frac{16}{28}$ avril, lorsque l'amiral sembla recevoir, avec plaisir, une lettre que lui écrivaient les primats des Mastico-Chorites pour lui demander quartier.

Il appela aussitôt les agents consulaires, qu'il n'avait protégés que pour les avilir en les faisant servir à ses desseins; qui, s'étant rendus auprès de Véhib

(1) « La malheureuse Chios, écrivait un homme qui avait « bravé les poignards pour sauver des milliers de chrétiens, « est un autre Ilion. Elle l'est par les flammes, par le meurtre, « par l'esclavage de ses femmes et de ses enfants. Malgré les « promesses que la Porte Ottomane nous avait faites, les ca- « tholiques n'ont pas été plus épargnés que les autres Grecs; « leurs églises ont été également détruites. Tant d'horreurs ont « embarrassé les partisans des Turcs; mais déjà le *Spectateur* « *Oriental* cherche à excuser les barbares, en supposant aux « Grecs des crimes dont les atrocités des musulmans ne seraient « que les représailles. Détournons nos regards, bouchons nos « oreilles et fuyons la logique des comptoirs. »

pacha, acceptèrent, avec un empressément irréfléchi, la funeste mission de porter l'annonce d'un pardon sans réserve aux Grecs des Mastico-Choria et à ceux qui étaient réfugiés dans les montagnes. Véhib pacha leur avait promis de remplir tous les engagements qu'ils prendraient. On leur remit en même temps un firman du grand seigneur, qu'aucun d'eux ne savait lire, annonçant, disait-on, grace de la vie à tout individu qui *déposerait les armes*, et se livrerait à *merci et miséricorde*. A cet acte souverain, vrai ou supposé, on joignit une proclamation pacifique du capitan pacha, une pastorale de l'archevêque Platon, ainsi qu'une circulaire des otages qu'on tenait enchaînés dans la citadelle, qui mandaient à leurs compatriotes de se *soumettre sans condition* au très-clément amiral de Sa Hautesse.

Il n'en fallait pas tant à des hommes élevés dans la sujétion des Turcs, comme les agents consulaires de Chios, pour les décider à accepter l'office de médiateurs; et pas un d'eux ne fit la réflexion qu'on ne voulait que désarmer et parquer les Grecs, afin de les exploiter comme ces forêts qu'on met en coupe réglée, afin de diviser les différentes espèces de bois que la hache doit abattre plus tôt ou plus tard.

Les commissaires de Cara Ali et de Véhib pacha partirent le 17 (29) avril, pour coopérer à l'œuvre d'iniquité mûrie dans les conseils du sultan. Ils avaient sous les yeux le tableau de désolation d'une ville de trente mille ames renversée de fond en comble, le spectacle lugubre des maisons de campagne qu'on incen-

diait, les pals garnis de suppliciés, les gibets chargés de chrétiens pendus, les créneaux de la citadelle ornés de têtes, les rues et les places publiques jonchées de cadavres et inondées de sang, et ils allaient parler aux Grecs de la clémence des bourreaux de tout un peuple!.. Mais, dira-t-on, les insurgés avaient provoqué la démarche qu'on faisait, en demandant quartier, à la condition de livrer quelques Samiens qu'ils avaient arrêtés. Eh bien! qu'avait-on besoin d'intervenir? Qui sait si les Grecs, à la faveur de cette ouverture, ne cherchaient pas à gagner du temps et à obtenir des délais, pour abandonner, à l'exemple des Parguinotes, la terre paternelle, qu'ils ne pouvaient plus habiter avec leurs assassins?

Un motif dominant, dans les vieilles idées des créoles levantins, où la maxime fut toujours de servir l'oppresseur contre l'opprimé, aurait fait taire cette considération, qui était véritable, quand même elle aurait été démontrée aux agents bénévoles de Véhib pacha, qui ont professé publiquement la plus haute estime pour ce monstre exécrable. Tout était ligué contre les chrétiens; et les Turcs n'avaient que des hommes serviles, empressés à seconder leurs fureurs et en faire l'apologie.

Qu'ils vivent, s'ils le peuvent, en paix, et surtout sans descendre dans leur conscience; je ne nommerai personne. Je ne dénoncerai point à la postérité, devant laquelle cette histoire sera peut-être un jour l'acte d'accusation de l'irréligieuse indifférence de notre siècle, ce misérable et méprisable capitaine marchand qui, fier d'a-

voir transporté deux cents Turcs de Tchesmé à Chios, s'estimait trop récompensé en se chargeant de onze caisses remplies des dépouilles ensanglantées des chrétiens, que le capitan pacha envoyait à son père à Constantinople. Je tairai également la cupidité des agioteurs, qui spéculèrent sur le malheur pour revendre au poids de l'or des familles entières, qu'une avide soldatesque leur avait cédées à vil prix. La mémoire de ces deux infames capitaines, qui ne frémirent pas de noliser leurs vaisseaux pour transporter des cargaisons de têtes à Constantinople, restera à jamais ignorée. L'ombre des nuits n'a pu dérober l'énormité de leur crime à la Divinité, il n'appartient qu'à elle seule de le punir; car aucun code maritime ne prévit jamais un pareil forfait. Tout chrétien qui a levé la main contre les enfants de la croix, périra sous le poids anticipé de l'anathème des générations futures... Malheureux les ennemis des Grecs! à quoi leur serviront les trésors qu'ils gagnèrent en les opprimant, quand le juge suprême, devant lequel ils comparaîtront un jour, leur dira : *auro et cruore sitistis, séparez-vous des élus de mon père.*

En voyant l'empressement que quelques marchands étrangers mettaient à seconder les barbares, leur amiral et ses égorgeurs ne purent-ils pas s'imaginer que l'Europe applaudissait à leurs fureurs? Aussi, sans attendre le retour de ses commissaires, Cara-Ali ne balança-t-il pas à ordonner à Vehib pacha de porter la dévastation dans les lieux voisins de Chios, et quatre villages de la partie des Campo-Choria furent aus-

sitôt la proie des flammes. Prétextant que quelques Samiens s'étaient réfugiés dans le grand monastère de Néamoni, dix-huit mille Turcs se portent sans délai de ce côté avec du canon. Deux cents religieux présentent leurs têtes aux glaives des bourreaux, qui les égorgent; mais comme leur couvent renfermait une multitude de femmes et de grandes richesses, on procéda méthodiquement au pillage.

Le butin est étalé sous les yeux des Turcs. Les femmes, les filles et les enfants, ainsi que l'argenterie des églises, sont divisés par lots, qu'on tire au sort, tandis que les chefs saisissent, au nom du sultan, tout le numéraire. On s'empare ensuite des provisions de bouche, on vide les celliers, on mange entouré de cadavres, on boit, on s'enivre; et les femmes, devenues l'objet de la luxure des barbares, sont contraintes de céder à leur brutalité. Toutes sont flétries sans être déshonorées, mais que faire maintenant de pareilles esclaves?.... Les musulmans ont mêlé leur sang avec elles, le fruit de leur lubricité peut être acheté aux bazars de Smyrne par quelques chrétiens! Cette idée se communique, le fanatisme mahométan s'enflamme, les monstres délirants plongent le poignard dans les flancs de celles qu'ils venaient de presser entre leurs bras; et le monastère de Néamoni, auquel ils mettent le feu, devient le bûcher funèbre de leurs tristes victimes!!! Il n'y aura jamais assez de larmes pour pleurer les malheurs de Chios.

Tandis que ces scènes se passaient, les insulaires

réfugiés sur les montagnes et dans les villages éloignés cherchaient à se rapprocher des plages où les vaisseaux grecs, qui se montraient en force, abordaient pour les sauver. Logothète, et les Samiens restés fidèles à ses drapeaux, voulant couvrir la retraite des Chiotes, s'étaient établis à Lithocoron, village situé en face de Psara; et plusieurs soldats l'ayant rejoint, sa troupe, qui se montait encore à sept cents hommes, aurait suffi pour contenir les Turcs. Mais le manque de vivres le força de se diriger du côté de Saint-Georges, hameau situé au sommet d'une montagne qui sépare la région des Mastico-Choria de la partie nommée Campos. Les habitants pourvurent à ses besoins, et il promettait de ne pas quitter cette forte position, lorsqu'un incident particulier l'obligea de changer de résolution.

Un détachement qu'il avait envoyé du côté de Thalasso Potamos, venait d'être saisi par les paysans, qui les avaient livrés aux commissaires du capitan pacha, nouvellement arrivés pour proposer une amnistie, que les primats des villages du Mastic avaient implorée. Il dut aussitôt faire retraite et s'embarquer pour Psara, où il n'arriva que pour être désarmé ainsi que les siens, et mis en prison par ordre de l'amiauté.

Cependant un grand nombre de bâtiments de Psara, de Mycone et de Ténos, abordaient aux attérages des villages à Mastic, qui étaient encombrés de réfugiés. Ils offraient de les transporter dans les îles de l'Archipel, mais déja les mots d'oubli et de pardon

avaient ranimé les espérances d'hommes pour qui rien n'est comparable à la terre paternelle où reposaient leurs aïeux. Les consuls des puissances chrétiennes les conjuraient de ne pas émigrer, en leur assurant que le capitan pacha respecterait leur soumission; et ils congédièrent, en les remerciant de leur assistance, les vaisseaux grecs, qui ne se montrèrent plus sur la côte qu'en petit nombre et à de longs intervalles, afin de ne pas compromettre la tranquillité après laquelle les Chiotes soupiraient.

Tout rentra dans l'ordre; et les commissaires de Cara Ali, satisfaits de voir les chrétiens accourir de toutes parts dans les Mastico-Choria, qui étaient devenus leurs quartiers de sûreté, reprirent la route de Chios. Leur marche fut une espèce de triomphe, car ils amenaient à leur suite les primats des vingt-deux villages amnistiés, ainsi que quelques Samiens chargés de chaînes, qui furent remis à Véhib pacha et décapités sous leurs yeux. Ainsi l'ovation finit par un sacrifice sanglant, et on crut la paix rétablie, quand Élèz aga, dont la probité était un reproche public pour le visir et le capitan pacha, fut chargé de prendre le commandement des bourgades provisoirement amnistiées. On fit ensuite, comme après une victoire, la part d'un chacun, en accordant aux commissaires la liberté de dix-sept catholiques qu'on retenait injustement en prison. C'était la seule récompense qu'ils devaient ambitionner; mais comme toute œuvre impie exige salaire, ils consentirent à recevoir des cadeaux qui purent leur faire croire

qu'on s'était servi d'eux dans une autre intention que celle qui les avait, sans doute, dirigés.

Mais plaignons l'inexpérience, et citons le seul homme qui regrettait, sans vues d'intérêt, de ne pouvoir *sauver assez de victimes*, le père capucin de la mission de France; il n'était connu, comme les anges consolateurs, que sous ce titre d'humilité et par son inépuisable charité. Bravant le fer, les flammes et les poignards d'une milice sanguinaire, il avait arraché à la fureur des Turcs plus de six cents femmes ou enfants, qui vivaient réfugiés sous le pavillon du Roi Très-Chrétien, quand la famine se fit sentir au milieu des horreurs de la guerre. Tous auraient péri, lorsqu'assisté par la marine royale de France, qui mit quelques milliers de rations de biscuit à sa disposition, on le vit munitionaire, infirmier, père spirituel de l'enceinte sacrée où son zèle se déployait à chaque instant, distribuer des aliments aux réfugiés, panser leurs blessures, les veiller dans leurs maladies, les consoler à leur heure suprême, leur ouvrir, par la prière, les portes de l'éternité, et, tel qu'un autre Tobie, leur rendre les devoirs de la sépulture quand ils ayaient exhalé le dernier soupir. C'était un génie tutélaire au milieu des douleurs. Les barbares s'éloignaient respectueusement à son approche; et si les destins de Chios avaient pu être conjurés, si le ciel n'avait pas permis ses malheurs dans les vues impénétrables de sa divine providence, un seul religieux aurait sauvé une île naguère florissante et déja trop malheureuse.

Dès la rentrée des commissaires, qui eut lieu le 18 (30) avril Cara Ali et Véhib pacha avaient écrit à Constantinople pour informer le divan de la soumission des insulaires de Chios; mais soit, comme il est probable, qu'ils eussent des instructions secrètes, ou qu'ils connussent la volonté du sultan, on remarqua que l'arrivage des barbares ne discontinuait pas. On s'aperçut en même temps que le droit d'asyle, dans un consulat qui n'était pas français, devenait de plus en plus difficile à obtenir. On en expulsa même bientôt les réfugiés. A la vérité, c'étaient les plus pauvres; mais ceux qu'on y toléra, ô honte de notre siècle, durent payer cher le rachat de leurs têtes, car ceux qui arrachèrent les dernières ressources des chrétiens malheureux, ne rougirent pas d'employer les menaces. D'autres y mirent des procédés; mais, hâtons-nous de le dire, la plupart de ces cupides agents consulaires n'étaient que des créoles levantins.

La marche des évènements prenait cette tournure alarmante, quand l'interdiction du passage des troupes de Tholo Potamos dans l'intérieur de l'île fut levée, et l'amnistie, qu'on n'avait publiée que pour parquer les chrétiens afin de les égorger méthodiquement, fut abolie, au point de défendre d'en prononcer le nom. Les Turcs prirent aussitôt position pour agir; et, tout étant disposé, le 23 avril (5 mai) on commença à mettre à la torture les otages renfermés dans le château et sur les vaisseaux, afin d'obtenir d'eux la révélation des différents endroits où ils avaient déposé leurs richesses. Les fouets, les

mains de fer, l'huile bouillante, les tenailles rougies à blanc avec lesquelles on les mutilait, furent mis en œuvre pendant toute la journée et la nuit qui la suivit; lorsqu'on entendit le 24 avril (6 mai) au lever du soleil, une décharge générale de l'artillerie du vaisseau amiral, qui arbora aussitôt flamme et pavillon de combat, en faisant des signaux à la citadelle ainsi qu'à son escadre.

Les cris de Allah et de Mahomet ébranlent aussitôt les airs. Les Turcs saluent de leurs acclamations plus de six cents otages que l'amiral et les capitaines de son escadre venaient de hisser aux vergues de leurs vaisseaux, qui tiraient le canon en signe d'allégresse. La forteresse leur répond par des décharges d'artillerie, en faisant pendre à la volée d'un de ses canons l'archevêque Platon vêtu de ses ornements pontificaux. Véhib pacha fait ensuite attacher à des gibets les soixante-seize principaux otages qu'il tenait en son pouvoir, ainsi que tous les primats des villages amnistiés, qu'il avait retenus comme garants de l'obéissance qu'ils lui avaient jurée. Ainsi fut accompli le parjure de l'amiral et de Véhib pacha, le jour même où le sultan Mahmoud II faisait égorger sur la place de son palais les otages de Chios, qu'on avait transférés, par son ordre, dans sa résidence impériale de Constantinople.

Cependant rien ne bougeait encore; et tandis que les Turcs préparaient leurs armes pour une expédition qui n'était plus un mystère, un Grec, réfugié dans le consulat de France, informé que son frère

n'avait pas été compris dans l'exécution du matin, monte à la citadelle. Il savait qu'on devait prendre le lendemain ce qui restait encore d'otages; et il se flattait de sauver, au prix de sa tête, un père de cinq enfants qui n'avaient plus que lui pour appui et pour espérance dans cette vallée de larmes, d'où il aspirait à sortir en obtenant la couronne du martyre. Il s'était acheminé, chargé d'or et de bijoux, qu'il déposa aux pieds de Véhib pacha, en disant : *mon frère est ton otage, magnifique visir ; daigne le rendre à sa famille ; père de cinq pauvres innocents, privés de leur mère, accorde-le à leurs larmes, en acceptant ma tête en échange de la sienne, et ces dons précieux que je te conjure d'agréer. — Tu seras satisfait,* répond Véhib pacha. Il dit, et ordonnant à ses gardes d'amener le détenu : *vous allez être réunis, sortez....* Puis, au mouvement d'un revers de sa main, les bourreaux, saisissant les deux victimes, font tomber leurs têtes, qu'ils rangent sur des plateaux à côté des présents que l'un d'eux venait de présenter au visir.

Il semblait qu'on n'attendît que l'accomplissement de ce dernier forfait pour donner le signal du carnage général, qui n'est pas plus tôt parti du vaisseau amiral, qu'il est répété par le canon de la citadelle. Les hordes turques s'ébranlent en silence, précédées de quelques derviches, qui récitent des *doua* ou *prières*, en vociférant les noms de Allah et de Mahomet. Les Turcs vont suivre la marche des Perses rapportée par Hérodote, en dévastant l'île du nord au midi;

mais avec cette différence, que les exécutions auront lieu dans la ville de Chios, afin de séparer les esclaves destinés à être vendus de ceux qui doivent périr par le glaive.

Les villages furent ainsi abandonnés par calcul à la soldatesque ; et le sang de leurs habitants, qu'on traînait au lieu d'élection pour les supplices, coulait depuis neuf jours, quand de nouveaux versements de barbares, partis de l'Anatolie, arrivèrent aux rivages de cette île désolée. Ils demandaient du pain, des esclaves, des têtes et du sang. On put aussitôt les satisfaire; car on apercevait dans ce moment des Turcs chassant devant eux une foule de chrétiens, qu'ils amenaient aux abattoirs de Chios.

Véhib pacha ordonna de les abandonner aux Asiatiques, qui venaient à peine de les égorger quand les sons d'une musique guerrière annoncèrent l'approche d'une troupe de malheureux qui avaient consenti à embrasser le mahométisme pour se dérober au massacre. On préparait une fête à ces apostats. Les derviches célébraient, par les chants du culte impie de Mahomet, la cérémonie de la circoncision des hommes et les douceurs du voile réservé aux femmes; le canon du fort allait tirer en signe d'allégresse..... mais quelles voix se font entendre? d'où partent ces cris de triomphe : *nous sommes chrétiens*, *vivent Jésus et Marie*, *gloire à la croix!*..... Les Grecs auraient-ils ressaisi la victoire? auraient-ils reçu quelque secours inespéré?.....

Oui, la croix triomphe! Une multitude de chrétiens, qui avaient eu la faiblesse d'abjurer leur Dieu dans un moment d'épouvante, n'a pas plus tôt envisagé de près la mort, qu'elle lui a paru superbe. Les maisons ruinées de la florissante Chios, les membres encore palpitants de leurs frères, qu'on venait d'assassiner, ont rappelé aux Grecs la céleste patrie qu'ils allaient perdre sans retour par l'apostasie. *Nous sommes chrétiens*, répètent-ils tous d'une commune voix, *rendez-nous la grace du baptême d'immersion, par le baptême de sang!* Ils renient ensuite Mahomet, en professant la divinité du Christ; ils demandent et obtiennent le martyre.

Ils sont en possession de la céleste patrie, promise aux confesseurs de l'Éternel. Mais que veulent ces femmes et ces filles pudiques, devenues veuves et orphelines? où portent-elles leurs pas en élevant des enfants vers le ciel?... infortunées, que dis-je? créatures généreuses, Dieu les inspire; il les anime de son souffle. *O mort! que tu es belle! Et nous aussi nous sommes chrétiennes, s'écrient-elles; anathème au faux prophète Mahomet, aux meurtriers de nos familles! Vierge couronnée, reine des anges, ouvre-nous les demeures célestes de ton saint Paradis. Barbares, pourquoi tardez-vous à frapper? nous sommes les servantes du Christ.*— Χαίρετε, *réjouissez-vous*, s'écria un prêtre, resté parmi elles, qui venait d'entendre l'ordre fatal donné en langue turque par le féroce bayractar de Smyrne, *nous allons vivre dans l'éternité! A genoux!...* Il dit, et en finissant de les

bénir il expirait avec elles sous le feu de la mousqueterie des mahométans.

Cependant un nègre, comprenant le dessein de Yousouf bayractar, chef des assassins, s'était précipité, dans le moment d'incertitude qui précéda sa résolution, et avait réussi à enlever du milieu des femmes chrétiennes une jeune Oréade du mont Pelinée. Il l'entraînait malgré ses cris, en disant qu'elle était son épouse, en la nommant son épouse, et en menaçant de tuer quiconque oserait lui disputer sa proie. Il l'avait transportée à l'écart, lorsque la jeune Grecque évanouie fut aperçue éblouissante de beauté, par un grave musulman, qui s'approche du Maure en l'invitant à respecter sa pudeur. *Elle est mon esclave.* — *Oui, et toi aussi tu fus esclave, fils d'Agar.* En prononçant ces mots, l'islamite s'incline vers la fille de la croix, à laquelle il donne des soins qui la rappellent à la vie. — *Un Turc!* s'écrie-t-elle en le repoussant, *un noir mon maître!* On la calme, on s'informe quelle est sa famille; elle consent à dire *que le nom d'Irène* lui fut donné au baptême; puis elle demande *à mourir pour le Christ et la Vierge couronnée.* — *Voilà ton époux, ma fille*, dit l'Osmanli. — *Un nègre!..* Elle couvre sa figure de ses mains. — *Cède-moi cette jeune infidèle, Agarène, elle ne pourra jamais t'aimer; prends cet or.* — L'Africain y consent.

Il s'éloignait, lorsque rencontré par des Leventis, race de brigands qui infestent les échelles de la Turquie, il leur parla d'Irène en exprimant quelques regrets.

Ils se moquent de sa douleur, et de ces faux sages qui se parent des vertus qu'ils n'ont pas pour satisfaire leurs passions, et ils lui offrent de l'aider à reprendre l'esclave, destinée à passer dans les bras d'un riche voluptueux. A ces mots une pâleur livide, indice de la jalousie chez les nègres, couvre le visage du ravisseur, qui court en bondissant à l'endroit où il avait laissé Irène. — *Rends-moi mon épouse, disciple de Bélial*, dit-il d'une voix menaçante au Sunnite. — *Elle est mon esclave.* — *Elle est mon épouse*, répond le nègre, en appuyant son pistolet sur le sein d'Irène, qui s'écrie : *Je suis l'esclave du Dieu crucifié.* — *Ma fille, arrête!*..... Elle n'était plus ; le More venait de consommer son crime, l'arme fatale avait percé le sein de l'Oréade de Chios.

Les Grecs auxquels j'ai entendu raconter cet événement, qui fut publié par cette éphéméride servile, acharnée contre la sainteté de leur cause, ajoutent que le ciel, après le meurtre d'Irène, se voilà de nuages, et qu'on entendit gronder le tonnerre dans le lointain. Nous rapportons ces faits sans les garantir ; mais il est certain qu'à partir de ce jour, la main de la vengeance divine s'appesantit sur les mahométans. De longs gémissements, des voix lamentables, interrompirent le silence des nuits; et la mort, que les barbares avaient si largement distribuée, les atteignit au milieu de l'ivresse du sang qu'ils versaient encore à grands flots.

Les Turcs, qui égorgeaient depuis un mois entier, ayant amoncelé les débris mortels de plus de vingt

mille chrétiens au milieu des ruines de Chios, l'air chargé de miasmes putrides engendra la peste, qui serait le terme suprême des misères humaines, si les infidèles n'avaient pas prouvé qu'ils étaient plus destructeurs que ce fléau. En vain le chef des assassins, Véhib pacha, commanda alors de traîner les cadavres à la mer, le port était encombré de tant de victimes égorgées sur la flotte qu'on ne pouvait plus y voguer à la rame. Comme il n'y avait d'ailleurs plus d'Hilotes chrétiens pour purger la ville d'immondices, la soldatesque, qui ne savait qu'assassiner, se contenta de prendre des positions éloignées du foyer de la contagion, qui ne tarda pas à pénétrer jusque dans le consulat de France, où le vénérable religieux, inaccessible à la crainte, se signala au point d'entourer sa cellule de tombeaux.

Transformant une vigne, unique bien qu'il possédait sur la terre, en cimetière, il y ensevelissait les pestiférés. Il accomplissait ces funèbres devoirs à la clarté de la lune ou de quelque incendie, en récitant à voix basse la prière des morts, lorsqu'au milieu d'une de ces nuits rendues solennelles par le silence effrayant d'une ville anéantie, le canon d'alarme se fit entendre sur le vaisseau amiral. Une brise de terre assez forte, qui s'était subitement élevée, avait poussé vers son bord une foule de cadavres, rangés comme des escadrons qui se seraient avancés pour l'attaquer. Les sentinelles avaient inutilement crié de s'éloigner. Les équipages épouvantés couraient aux armes; on commençait à faire feu, quand les nuages s'entr'ou-

vrant permirent de distinguer, à la faveur de la lune qui brillait alors, que c'étaient des corps morts dont la plupart des vaisseaux étaient entourés. La crainte du danger faisant aussitôt place à la frayeur, chacun s'imagina reconnaître quelques-unes des victimes qu'il avait frappées. Mais l'effroi fut au comble quand le capitan pacha distingua l'archevêque Platon (que Véhib pacha avait fait traîner à la mer par des juifs), entouré de son clergé, qui flottait sous le château de poupe de son navire, dans l'attitude menaçante où le cadavre de Caracciolo apparut dans la baie de Naples aux regards du parjure Nelson et de son infame Hérodiade (1).

L'illusion se dissipa au grand jour; mais les cadavres agglomerés autour des vaisseaux, ne quittèrent plus leurs flancs. Ils suivaient leur sillage; et un grand nombre arrivèrent, en leur servant ainsi d'escorte, jusqu'à Tchesmé, et dans le golfe de Smyrne. Ce phénomène, quoique naturel, joint à l'avidité, suspendit le cours des massacres, et Véhib pacha fit même marcher des troupes contre le féroce Jousouf Bayractar, qui, poursuivant le cours de ses assassinats, menaçait la contrée méridionale de l'île, qui était restée intacte. Il en avait enlevé quatre-vingt-sept femmes qu'il fallut lui arracher par la voie des armes, en facilitant son évasion, afin d'éviter des poursuites judiciaires contre un de ces scélé-

(1) *Voy.* Mémoires historiques et politiques sur Naples par Grégoire Orloff, t. II, p. 385.

rats que la politique désavoue, quand leurs fureurs dépassent les limites de sa marche insidieuse.

L'ordre de Sa Hautesse qui prescrivait d'épargner les Mastico-Choria, venait d'ailleurs de parvenir au capitan pacha. Il avait été rendu à la demande des femmes du harem impérial, qui avaient représenté à l'*ombre de Allah sur la terre* qu'on allait manquer de mastic et de parfums, si on dépeuplait entièrement une île qui fournissait à leurs délices. Le cœur du sultan avait été touché par ces puissantes considérations; et Khalet effendi, accusé par la Khasnadar-ousta d'avoir conseillé les excès que les sensibles odalisques déploraient, mandait à l'amiral que le gouvernement voulant user désormais de douceur envers les habitants des villages à mastic, on devait suivre cette ligne de conduite et les épargner.

Par une compensation favorable aux dévastateurs, le sultan maintenait au demeurant la teneur du firman qui spécifiait que les Chiotes faits esclaves par la soldatesque, étant la propriété des capteurs, seraient vendus à l'encan; et les marchés s'ouvrirent à l'envi. L'homme créé à l'image de Dieu, racheté au prix de son sang, fut exposé publiquement aux enchères. Ainsi cessons de flétrir du nom de barbares les Acanthies et les peuplades antropophages de l'Afrique; car elles pourraient peut-être un jour répondre à l'Europe, qu'elle a vu massacrer et vendre sans réclamation des chrétiens ses frères et ses coreligionnaires. Le *Spectateur Oriental*, devenu le hérault des bazars d'esclaves, parla ausssitôt de cette den-

rée humaine, comme d'un objet ordinaire de commerce. Il était sur son terrain; car aucun traité ne prohibe la vente des blancs; et les marchands pouvaient acheter, troquer, revendre des Grecs orthodoxes ou catholiques, sans crainte d'être repris de justice, puisque, suivant certaines doctrines modernes, on peut, sans égard pour les divins préceptes de l'Évangile, *faire impunément tout ce que la loi ne défend pas.*

Le despotisme est si atroce qu'il ne peut se calomnier. A la date du 10 mai, ainsi que le rapporte son ignominieuse éphéméride (1), les registres de la douane de Chios attestaient que plus de trente mille esclaves, hommes, femmes et enfants, avaient acquitté le droit de sortie, à un prix déterminé par tête, pour être exportés et vendus à l'étranger. Vendus! trop heureux ceux à qui ce sort était reservé; car jamais on ne pourra croire, et on refuserait peut-être dans l'avenir toute autorité à mes recits, si je n'invoquais pas le témoignage des Chiotes existants pour attester que les marchands d'esclaves, voyant mettre au rebut une foule de vieillards des deux sexes, ainsi que les femmes enceintes, et une multitude d'enfants en très-bas

(1) Spectateur Oriental, n° 53. (Je pourrais faire imprimer, si les bornes de l'histoire le permettaient, une relation plus détaillée, et, par conséquent, mille fois plus épouvantable, des malheurs de Chios. On y verrait chacun nommé et traité suivant ses œuvres; mais cette pièce, revêtue de signatures authentiques, n'est pas encore destinée a être rendue publique.)

âge, dont personne ne voulait se charger à cause de l'embarras de l'état des mères et des infirmités inséparables de l'enfance, traînèrent ces créatures infortunées au port, où ils en firent une noyade générale.

Cependant ceux des chrétiens qui avaient trouvé des acheteurs étaient livrés, à mesure qu'ils arrivaient à Tchesmé, à des caravaneurs qui les conduisaient à Smyrne, où on les vit bientôt, couverts de haillons, exposés sous les hangards des marchés infects de cette ville. Les frères et les sœurs, les jeunes filles et leurs mères, arrosaient vainement la terre de larges ruisseaux de larmes, pour obtenir la grâce d'être vendus ensemble; leurs gémissements ni leurs plaintes ne pouvaient attendrir des barbares sans entrailles. On arrachait les familles à leurs mutuels embrassements; et on leur interdisait, en les accablant de coups, jusqu'aux adieux, aux derniers adieux de leurs mères, moins heureuses que leurs pères qui avaient péri sous le glaive des barbares.

Martyrs du Seigneur, ils reposaient dans le sein de la Divinité, et ils veillaient sans doute encore sur leurs enfants; car tous, à l'exception d'un très-petit nombre, refusèrent la liberté et la vie, au prix funeste de l'apostasie. Que dis-je? le triomphe de la religion que quelques-uns avaient abandonnée, n'était que plus éclatant après cette chute. J'en appelle à l'amiral Halgan, qui vit, dans une crise moins orageuse, quelques transfuges, pénétrés du repentir de leur faute, se présenter devant les juges mahomé-

tans pour attester la divinité du Christ et entendre leur sentence de mort. O charme incompréhensible du martyre! A peine les Chiotes que la crainte avait avilis, arrivaient dans une ville turque, qu'ils couraient au tribunal du cadi pour témoigner la vérité du Dieu rédempteur; et ils étaient aussitôt décapités ou fusillés. Ils auraient pu fuir, ils le savaient; gagner une terre étrangère, où, abjurant à l'abri du danger, ils seraient rentrés dans le sein d'une église de charité, qui est toujours prête à pardonner; mais telle était la ferveur, qu'on ne vit pas un seul des renégats qui n'ambitionnât de réparer sa défection, en mourant sous les yeux des chrétiens qu'il avait scandalisés.

On raconte qu'autrefois dans Argos, un agneau échappé de l'autel fut épargné à la prière d'un enfant qui se jeta entre la victime et le sacrificateur. Mais ici, les cœurs fermés à la pitié n'étaient pas plus touchés du zèle des généreux défenseurs de la foi, qu'ils ne mettaient de prix à des êtres plus intéressants et aussi inoffensifs que l'agneau dérobé au couteau du victimaire. Des juifs, race immonde; des Arméniens, accoutumés à vendre jusqu'à leurs enfants; des Turcomans, étrangers à tout sentiment humain, achetaient des pacotilles de Chiotes. Ils les acheminaient aussitôt vers les villes lointaines de l'Asie, non comme ces tribus captives d'Israël, qui s'éloignaient avec leurs lévites et les prophètes chargés de les consoler, mais souvent seul à seul, ainsi que le triste enfant d'Israël, Joseph vendu par les patriarches ses frères

aux Bédouins de l'Arabie. Le commerce sacrilége des hommes brisait ainsi tous les liens de l'ordre social; et malheur aux êtres souffrants! car ils étaient abandonnés sur les chemins, et souvent mis à mort, quand les marchands perdaient l'espérance d'en retirer un prix égal aux dépenses qu'ils leur occasionaient.

On calculait sur la place de Smyrne, au 15 mai, que les Grecs vendus ou à vendre, qui se montaient à plus de quarante mille, évalués au prix moyen de trois cents piastres par tête, formaient un capital éventuel de douze millions, dont le tiers revenait au Grand Seigneur, qui comptait ainsi sur une rentrée de quatre pour cent, provenant de la vente de ses sujets de l'île de Chios. Jusque-là le débit des esclaves avait été assez rapide; mais comme le nombre s'en accroissait journellement (1), le fisc impérial crut nécessaire au maintien du prix d'interdire les arrivages; et il fut même question d'abolir la traite. Mais cette mesure, à laquelle les Turcophiles voulurent donner une couleur philanthropique, s'expliqua bientôt d'elle-même.

Le firman qui défendait la vente des Grecs ne concernait que les francs et les chrétiens, auxquels il était interdit d'acheter des Chiotes, à quelque titre et condition que ce fût, parce qu'on s'était aperçu que, dégagés de la sujétion à l'égard de leur souverain par le contrat de vente, on les faisait passer hors des domaines de Sa Hautesse, but con-

(1) Spectateur Oriental, n° 54.

traire à ses vues politiques. En vendant les Grecs, on avait d'une part en vue d'en déterminer le plus grand nombre à l'apostasie, et de l'autre, de ne pas perdre de vue ceux qui persisteraient dans le christianisme. Ainsi l'acquisition d'un esclave n'était en principe qu'une acquisition *à réméré*, avec risques de la perte du capital, s'il plaisait non-seulement à l'autorité, mais au premier fanatique coiffé d'un turban, d'assassiner les malheureux qu'on avait payés à bons deniers comptants. Ce défaut de garantie dans les achats fit baisser le cours des esclaves, qui faiblit et tomba si bas que les dévastateurs de Chios commencèrent à égorger les captifs qu'ils s'ennuyaient de nourrir. On craignait même qu'ils ne se révoltassent; et le capitan pacha, dans l'intérêt du fisc, eut recours aux régences barbaresques. Il les invita, par un reïs bouïourdi, à s'approvisionner à bon compte de chrétiens et de femmes, qu'il proposait au rabais, en promettant de les faire rendre à destination sous le pavillon des francs, trop honorés sans doute de lui rendre, comme on dira ci-après, un service qu'un Turc aurait rougi d'avouer, s'il se fût agi de trafiquer sur le sang de ses coreligionnaires.

Quoique ces dispositions parussent annoncer une pleine sécurité, les Turcs, agités par des inquiétudes dont ils ne pouvaient trop se rendre compte, puisqu'ils étaient vainqueurs, vivaient dans des alarmes continuelles. Quoique les bâtiments insurgés ne se montrassent que de loin en loin sur les rivages de Chios, dès qu'on entendait quelques coups

de canon, on était consterné, parce que chacun étant enrichi, ne songeait plus qu'à jouir du fruit de ses brigandages. Mais il n'en était pas ainsi du capitan pacha, qui se complaisait sur le théâtre de sa coupable gloire, où il savourait les compliments de certains capitaines indignes de ce nom qui commandaient les stations navales des puissances chrétiennes dans le Levant.

Ces fractions de pouvoir s'étonnaient de voir l'hémovore inactif après un coup de main qui n'était regardé que comme le prélude de l'extermination entière des peuplades grecques de l'Archipel. On aurait voulu le voir le fer et la flamme à la main parcourir l'Archipel, dévaster ses îles et terminer une lutte qui occupait depuis trop long-temps l'attention publique. Mais leurs vœux ne furent pas écoutés.

Cara Ali attendait la jonction de l'escadre égyptienne pour agir; et le rhamazan ou mois d'abstinence canonique, pendant lequel les armées turques sont inactives, commença sous ces auspices. Le 22 mai, l'apparition de la nouvelle lune, fut saluée par des décharges générales d'artillerie. On avait des esclaves, de l'argent, des provisions en abondance, et chacun oubliant bientôt le danger ne songea plus qu'à se divertir, sans s'inquiéter des armements grecs.

Cependant le temps du châtiment approchait; mais avant de parler du dénoûment du drame destiné à manifester la puissance redoutable d'un dieu vengeur de l'innocence, il est à propos de faire connaître ce qui se passait dans la mer Égée.

CHAPITRE VII.

Réflexions sur l'indifférence de la chrétienté relativement aux Grecs. — Noms de plusieurs officiers étrangers accourus à leur secours. — Forban arrêté à Monembasie. — Infortunes de l'épouse de Glaracès de Chios. — Haine impie des habitants de Syros contre les insurgés. — Affaires de l'île de Crète. — Intrépidité des insulaires de Kasos. — Duplicité de Comnène Aphendoulieff. — Sa lâcheté. — Bravoure de Baleste et du capitaine Justin de Rouen. — Avantages remportés sur les Turcs. — Réunion de la flotte des Hellènes à Psara. — Extrait du rapport du capitaine de frégate Paul Jourdain à l'amirauté d'Hydra. — Suites des détails sur les désastres de Chios. — Tableau des massacres et de la dévastation des villages situés dans la partie méridionale de cette île. — Femme égorgée sur le berceau de son enfant. — Dévouement de deux prêtres grecs. — Combat naval du 30 mai. — Suite des affaires de l'île de Crète. — Arrivée de l'escadre égyptienne. — Débarquement des Turcs à Rhétymos. — Combat. — Baleste trahi, est tué par les mahométans. — Envoi de sa tête et de ses mains au capitan pâcha. Lycurgue Logothète interrogé et transféré à Hydra. — Les Samiens rejettent l'amnistie qu'on leur propose. — Résolution de détruire la flotte turque. — Anthème, patriarche d'Alexandrie, bénit les brûlots de Constantin Canaris et de Georges Pépinis — Incendie du vaisseau amiral ottoman. — Funérailles dignes de Baleste. — Mort du capitan pacha. — Triomphe et modestie de Constantin Canaris. — Il reçoit la communion des mains de l'évêque de Myrine. — Rage et fureur des Turcs. — Extermination totale des chrétiens de Chios.

Fallait-il abandonner les chrétiens à la rage de leurs bourreaux? Ne restait-il plus de pages dans

l'histoire à occuper par les descendants de ces nobles familles dont les ancêtres cueillirent tant de lauriers sous les murs d'Antioche et de Jérusalem? Pourquoi, réunissant en leur nom privé des hommes avides de combats, ne venaient-ils pas venger l'humiliation antique de la croix sous les murs d'Athènes et dans la plaine du Stenyclaros, où tant d'illustres chevaliers français signalèrent leur courage contre les infidèles? N'existait-il plus de descendants de ces braves qui soutinrent les siéges mémorables de Candie et de la Sude? Où étaient les débris de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem? et comment ne vit-on pas, à cette époque mémorable de gloire et de dangers, aucuns profès de Malte faire étinceler au milieu des phalanges grecques le fer des batailles si long-temps funeste aux infidèles? En vain une fausse philosophie répondra qu'il eût été ridicule, au dix-neuvième siècle, de renouveler les croisades; à moins qu'on ne convienne qu'une nation entière devait périr, parce que réduite au désespoir et n'ayant plus que le choix de vaincre ou de mourir, elle s'était insurgée sous l'étendard de la croix.

Cependant, si on ne vit pas alors mêlés à la plus noble des causes, ni illustrations historiques, ni chevaliers de Malte, il se détachait encore quelques hommes généreux des plages de l'Occident, pour accourir au secours des Grecs. Nous en avons nommé quelques-uns; et le 16 avril, plusieurs autres, parmi lesquels on citait MM. Jourdain, ancien capitaine de frégate, Pourpaker, Suisse, Dejourdy, de Bade, Han, Danois

et le médecin Hamsel débarquèrent à Monembasie. Parfaitement accueillis, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir d'un refroidissement de la part des Grecs, qui les avaient vus parler avec un Ragusais qui s'y trouvait en surveillance (1). On avait saisi, sur ce misérable, une correspondance et des plans qui avaient pour but de faire retomber Monembasie au pouvoir des Turcs. Il méritait le dernier supplice; mais le pavillon du roi de France qui couvrait, on sait trop pourquoi, son bâtiment, et le nom de son ambassadeur, qu'il osa invoquer, désarmèrent les Hellènes, dont la modération dut apprendre à leurs détracteurs, que la justice fut presque toujours exclusivement le partage de ceux qu'ils calomniaient.

Une simple explication suffit pour dissiper les doutes; et les étrangers venus pour combattre les infidèles, s'étant rendus à Hydra, furent aussitôt employés. Ils y arrivaient en même temps qu'une foule de fugitifs de Chios échappés aux massacres, qui en apprirent les horribles détails aux Hydriotes; et une

(1) C'était ce fatal interlope que la bande noire de Smyrne avait chargé de poudre pour la Canée. L'amiral Halgan avait voulu lui retirer le pavillon, que cet infame déshonorait; mais les Turcs, soulevés par les agioteurs, avaient empêché l'exécution de cette mesure, et ce misérable, ayant eu soin de se faire capturer par les croiseurs grecs à la hauteur de Cérigo, afin de remplir la mission d'espionnage dont il était chargé, se trouvait en surveillance. Qu'on juge, d'après cela, si on était en droit de réclamer des indemnités, comme on le dira dans la suite, pour un homme de cette espèce.

jeune Grecque, femme d'un nommé Glaracès, dont les muses de l'Ionie ont célébré la philanthropie(1), fit frémir l'assemblée au récit de ses malheurs. Elle avait vu égorger son père et sa mère, enlever une de ses sœurs que les barbares avaient traînée en esclavage, après lui avoir coupé un bras pour s'emparer d'un de ses bracelets qu'ils n'avaient pu détacher. A peine âgée de seize ans, l'épouse de Glaracès, quoique enceinte et parvenue au dernier terme de sa grossesse, avait retrouvé assez de forces pour prendre la fuite. Après avoir erré dans les montagnes pendant une nuit et la longue durée d'une journée entière, succombant de faim et de fatigue, elle s'était retirée dans une grotte au voisinage de la mer. Surprise dans cet antre solitaire par les douleurs de l'enfantement, les Ilithyes, qui président à la naissance des hommes, lui avaient été propices. Elle était accouchée seule; et un bateau Psarien, que la Providence guida sans doute vers cet endroit, l'ayant trouvée sans sentiment, l'avait enlevée et rendue à la vie. Elle demandait des secours pour racheter une sœur chérie! L'assemblée fondit en larmes.

Elles cessèrent bientôt pour faire place à l'indignation, quand un vieillard dit, comment en tou-

(1) On connaît une charmante épître grecque adressée à Glaracès par N. S. Piccolos, au moment de son départ de Paris en 1820, ainsi que son élégante traduction en vers français par A. P. F. Guerrier de Dumast, imprimée chez Jules Didot, 1822.

chant à Syros, avec une barque chargée de fugitifs, les primats, qui avaient manifesté une haine constante aux insurgés, non contents de refuser l'hospitalité à des hommes sans asyle, avaient poussé l'inhumanité jusqu'à défendre de leur vendre du pain et de puiser de l'eau pour se désaltérer. Au plus fort des massacres de Chios, au lieu de conjurer le ciel de désarmer sa colère, les insulaires de Syros avaient manifesté une joie cruelle en valsant, en dansant et en donnant des concerts (1).

Ces faits, tout véritables qu'ils étaient, ne pouvaient fixer l'attention publique, alors tournée du côté des évènements qui se passaient et qu'on était au moment de voir naître dans l'Archipel, où le courage des Grecs s'exaltait en raison des dangers dont ils étaient menacés.

Les Crétois, commandés par Baleste et son ami Justin, de Rouen, officier digne de la cause à laquelle il s'était attaché, informés, ainsi que les primats de Sphakia, qu'on équipait à Alexandrie d'Égypte, une escadre chargée de troupes de débarquement destinées à agir contre eux, pressaient par tous les moyens possibles les Turcs, afin de les renfermer complètement dans les places fortes et d'occuper les positions extérieures où l'on pouvait opérer un débarquement. Secondés dans leurs entreprises par les insulaires de Kasos, les ottomans n'avaient plus de repos sur terre, ni

(1) Les détails de cette inhumanité sont rapportés dans le n° 56 du Spectateur Oriental.

sur mer. Les volicks ou scampa-via de Kasos, îlot resté ignoré parmi les écueils de la mer Carpathienne, volaient sans relâche à la voile ou à la rame des rives de la Crète aux plages de l'Égypte; et, tels que Protée, leur souverain fabuleux, les Kasiotes présents partoût et sous mille formes diverses, inquiétaient tellement l'ennemi, qu'il n'osait plus tenir la mer qu'en corps d'escadre. Aussi les calomnies de l'éphéméride turque de Smyrne contre ces marins étaient-elles aussi animées que celles dont il avait gratifié les Sphaciotes, qu'on s'était plu à représenter comme des anthropophages, parce qu'au commencement de l'insurrection, ils brûlaient les cadavres et les vêtements des Turcs, en ne se réservant que leurs armes pour combattre. Que ne restèrent-ils toujours aussi barbares! ils n'auraient pas connu le luxe, et ils ne se seraient pas énervés, comme ils l'étaient déja à cette époque.

Chefs et soldats, enrichis par la victoire, ne se montraient plus que coiffés des beaux turbans des seigneurs turcs, parés de leurs vêtements et étalant une magnificence orientale, aussi peu conforme à des chrétiens qu'à la sainteté de l'entreprise qu'ils avaient conçue au moment où ils arborèrent le labarum. Après s'être partagé les riches provinces de Kyssamos, de Messara ou Messaria, de Mirabel, ils avaient, cependant, établi une police salutaire. Elle était simple, honorable sans doute, car quelques capitaines français, qui étaient de relâche à la Sude, venaient tranquillement à pied à la Canée, chose qui n'avait jamais eu lieu sous le gouvernement

ture (1). Mais autant cet ordre était satisfaisant, autant il contrastait avec les orages qui agitaient le conseil des Crétois, dominé par Comnène Aphendoulieff.

Cet aventurier, qui n'était venu dans la Grèce, ainsi que la plupart des hétéristes, qu'avec des vues ambitieuses, aurait sagement fait d'imiter la conduite de son ami Cantacuzène, qui avait renoncé à la couronne de ses ancêtres en se sauvant bravement, à l'ouverture de la campagne, pour se retirer à Dresde. Mais Comnène aimait le pouvoir et la Crète, à l'entendre, devait former un état entièrement séparé de la Hellade. Il avait, dit-on, comme le malheureux Alexandre Hypsilantis, des brevets de ducs, de marquis, de comtes et de barons, tout prêts à opérer d'étonnantes métamorphoses; malheureusement pour ce régénérateur, les Crétois, quoique amollis, étaient encore trop imbus des principes de l'égalité évangélique, pour élever leurs vues jusqu'aux conceptions héraldiques. Aussi la haine de ce régénérateur était-elle implacable contre ceux qui dédaignaient ses projets, et surtout contre les hommes de courage, qu'il entendait soutenir qu'il fallait songer à conquérir l'indépendance avant de s'occuper de théories politiques.

Comme Baleste et les Français étaient surtout de cette opinion, l'acharnement de Comnène Aphendoulieff contre eux était sans bornes. Intrépide en paroles, il avait toujours un projet de loi en main et

(1) Spectateur Oriental; n° 57.

il ne manquait pas une assemblée, mais, le jour d'une affaire, sa présence était toujours nécessaire ailleurs, pour cause d'administration publique. Un prétexte de cette espèce le retint à Armyros, le 27 avril, tandis que les Grecs combattaient les Turcs par terre et par mer. Cet engagement eut pour résultat, le double avantage de l'interception d'un convoi, et de livrer aux insurgés, jusqu'au village de Kalep, la récolte des grains que les mahométans avaient ensemencés pendant l'hiver. Comnène, qui apprit qu'on en attribuait l'honneur à Baleste et aux Français, jura de s'en venger, et il n'en trouva que trop tôt l'occasion.

Sur ces entrefaites, l'escadre hydriote était arrivée aux environs de Chios. Le 10 mai, on comptait cent vingt bâtiments couverts du pavillon de la croix, réunis à Psara; chaque navire portait de huit à vingt pièces de canon, et de cent jusqu'à cent cinquante hommes d'équipage, sans compter douze brûlots, perfectionnés par un procédé que le capitaine français Jourdain avait communiqué aux Grecs. Cette flotte avait eu un léger engagement le 14 avec le capitan pacha, devant lequel elle manœuvrait journellement, de manière à prouver qu'elle ne cherchait qu'à le surprendre. Elle agissait en même temps pour couvrir les opérations d'une foule de barques qui s'occupaient à sauver les débris de la population de Chios, quand le capitaine Jourdain proposa de faire un débarquement dans l'île, afin de recueillir une foule de malheureux qu'on savait réfugiés dans les

montagnes, où ils périssaient en détail, depuis que le cours des exterminations avait recommencé, et que les Turcs étaient occupés à dévaster la partie septentrionale de Chios.

Sa proposition étant acceptée, il obtint la permission de se mettre à la tête de ceux qui voulurent coopérer à son entreprise; et c'est du compte rendu par cet officier à l'amirauté d'Hydra, que j'ai extrait les détails suivants, auxquels on refuserait de croire, s'ils ne s'étaient passés de nos jours:

« Je n'entreprendrai point, dit M. Jourdain, de « retracer le spectacle d'une île veuve de ses habi- « tants, ni de ses villages désolés: cette tâche est au- « dessus de toute espèce de narration; les malheurs « de Chios sont sans exemple dans l'histoire. Dans « les premiers hameaux où nous abordâmes, nous « trouvâmes les cadavres des habitants entassés avec « ordre, et des vieillards mutilés qui se traînaient « autour de ces charniers en levant les mains au ciel, « qu'ils priaient de leur ôter la vie, pour abréger « l'excès de leurs souffrances. Ailleurs on remarquait « des femmes cruellement assassinées avec des enfants « qu'elles tenaient entre leurs bras, tandis que d'autres « semblaient avoir péri en défendant leurs pères ou « leurs époux, qu'elles tenaient étroitement embrassés. « Le rivage était jonché, dans quelques baies soli- « taires, des corps morts de jeunes gens des deux « sexes qui s'étaient noyés en voulant se sauver à la « nage. Ces déplorables victimes avaient été retirées « de la mer par les Turcs, qui avaient voulu profiter

« de leurs dépouilles. Nous faisions cette remarque,
« quand notre attention fut distraite par quelques
« coups de fusil qui partaient d'un lieu peu éloigné.
« Notre petite troupe se dirigea aussitôt de ce côté,
« lorsque nous aperçumes une femme plongeant et
« reparaissant tour à tour, qui servait de but aux
« Turcs. Un de nos canots vola aussitôt à son secours,
« l'enleva et la transporta sur un bâtiment grec, où
« elle n'arriva que pour expirer dès qu'un pieux
« ecclésiastique lui eut administré les sacrements.

« Nous venions d'arracher cette femme aux coups
« des barbares, qui se sauvèrent dès qu'ils nous aper-
« çurent, lorsque nous arrivâmes dans un village
« peu éloigné. J'ignore son nom, car aucune voix hu-
« maine ne s'y faisait entendre pour nous l'apprendre.
« Quel tableau que celui d'un hameau récemment
« dépeuplé; entouré de vergers florissants, d'arbres
« en plein rapport, d'animaux domestiques sans
« maîtres, de chiens qui poussent des hurlements,
« comme s'ils pleuraient ceux qu'ils étaient chargés
« de défendre et qu'ils n'ont pu sauver! non, jamais
« ce souvenir ne s'effacera de ma mémoire. Les Turcs
« s'étaient enfuis à notre approche; les lâches! ils ne
« savent qu'égorger! L'aspect du carnage ne nous
« étonnait plus, lorsqu'en entrant dans une maison
« dont l'extérieur annonçait l'opulence, je fus sur-
« pris de trouver une femme, les cheveux épars,
« à genoux devant un berceau, sur lequel elle
« était courbée en le tenant fortement avec ses deux
« mains. Un homme assassiné, c'était probablement

« son époux, gisait à ses côtés. Je m'approchais
« quand un enfant fit entendre ses cris; il tendait ses
« petits bras vers sa mère, comme pour lui demander
« à têter! Je la croyais évanouie... hélas! il ne cou-
« lait plus de son sein que quelques gouttes de sang,
« les Turcs l'avaient percé. Détachant la victime, qui
« était fortement cramponnée au berceau, j'en enlevai
« l'enfant de la douleur, jeune orpheline de sept à
« huit mois, que j'envoyai sur un des vaisseaux de
« l'escadre chrétienne. Les matelots la reçurent à ge-
« noux, la nommèrent Théodora et lui donnèrent une
« chèvre pour l'allaiter jusqu'à son arrivée à Psara,
« où elle fut remise à une nourrice de Chios, échap-
« pée comme elle au massacre.

« Nous n'avions encore sauvé que cette innocente
« créature, quand le 29 mai au matin, en nous avan-
« çant dans l'intérieur des montagnes, les matelots,
« qui marchaient en éclaireurs, entendirent des cris
« qui partaient du fond d'un ravin. Nous courûmes
« aussitôt de ce côté, où nous trouvâmes un jeune
« homme combattant contre trois Turcs auxquels il
« disputait l'entrée d'une caverne. Il défendait avec
« deux ecclésiastiques, qui lui faisaient un rempart
« de leur corps, une jeune Grecque, dont les cris
« nous avaient attirés.

« Dès que les infidèles nous aperçurent, ils prirent
« la fuite; un d'eux fut tué, et nos gens s'emparè-
« rent des bagages des autres, ainsi que de leurs chevaux
« qu'ils abandonnèrent pour escalader les rochers.
« Le plus âgé des deux prêtres, qui avait dépassé

« sa soixante-dixième année, nous raconta qu'allant « à la découverte, la nuit précédente, avec l'inséparable compagnon de ses pieuses sollicitudes, pour « administrer des secours spirituels à quelques paysans « cachés dans des antres connus d'eux seuls, ils avaient « rencontré le Chiote et sa compagne, que les ombres « avaient dérobés à la rage des Turcs. Ceux que « nous venions de mettre en fuite, les avaient suivis « à la piste. Le jeune homme était couvert de blessures « qu'il avait reçues en défendant celle que le ciel et « la volonté de leurs communs parents lui destinaient « pour épouse. La solennité de pâques, nous dit-il, devait « être témoin de leur bonheur; et ce jour, auquel ils allaient recevoir la couronne nuptiale, avait été marqué, pour eux, par la destruction du hameau « qu'ils habitaient; le jeune homme avait vu enlever « une de ses propres sœurs sans pouvoir lui porter « aucun secours, et les familles de ces deux infortunés « avaient été faites esclaves ou massacrées. Ils fondaient en larmes en nous faisant ce récit, qui fut « interrompu par celui du prêtre septuagénaire, que « je conserve tel que je l'ai entendu.

« Combien il m'est pénible, monsieur, dit-il en « s'adressant à moi, d'avoir à déplorer l'aveuglement « des agents consulaires de Chios, qui ont plongé « ces pauvres enfants et tant de milliers d'individus « dans l'abîme du malheur! Pourquoi engagèrent-ils « les Grecs à mettre bas les armes, puisqu'ils ne se « sentaient ni le courage ni la volonté de les défendre « au péril de leur vie, comme le consul français de

« Patras leur en avait donné l'exemple ? A peine « monsieur, nous espérions dans la protection de « l'amnistie, que les Turcs, qui n'attendaient qu'un « signal parti du vaisseau amiral de leur flotte, tom- « bèrent, comme le feu du ciel, sur nos villages cons- « ternés. On n'entendit bientôt que les cris des hom- « mes, les plaintes des femmes, et les gémissements « des enfants.

« Nous nous crûmes au moment du jugement der- « nier, quand le cataclysme de feu réduira l'univers « en cendre; là des hommes périssaient dans les flam- « mes, et de jeunes filles échevelées se sauvaient du « milieu de l'incendie, tandis que des vieillards muets « de douleur, se laissaient égorger sans se défendre. « Quelques-uns saisis d'une espèce de délire, déchi- « raient leurs vêtements et s'asseyaient sur les places « publiques jusqu'à ce qu'on vînt les égorger, tandis « que d'autres maudissaient le jour *désastreux* de « leur naissance, qui aurait dû être effacé du nombre « de ceux qui composent les siècles. Il s'en trouvait « à qui la crainte de la mort faisait invoquer la mort « même; mais tous, en général, imploraient le se- « cours de Dieu... La Providence avait, sans doute, « permis ces malheurs, puisqu'ils sont arrivés. Mais « que vous dirai-je de ces efforts qui semblent sur- « passer la puissance de la nature, quand j'ai vu des « femmes et des enfants, dont plusieurs étaient en bas « âge, couverts de blessures, s'embarquer dans les ca- « nots des Psariens, qui étaient accourus à notre aide, « sans verser une larme et sans proférer une plainte?

« Quelle main retenait leur langue et leurs pleurs? « Quel charme enchaînait une foule de femmes à la « plage qu'elles refusaient de quitter, parce qu'elles « ignoraient le sort de leurs époux, ou qu'elles vou- « laient les attendre? »

« Et comme nous pressions l'ecclésiastique septua- « génaire de partir avec les deux jeunes gens, que « nous dirigeâmes vers les vaisseaux, il nous répondit: « qu'ayant peu de temps à vivre, il se résignait à la « volonté de Dieu! Puis regardant son ami : Théoclès, « lui dit-il, profite de l'offre de nos frères, pars avec « eux. — Non, reprit celui-ci en tombant à ses pieds, « je veux partager avec toi la gloire du combat.

« Nous nous éloignâmes, n'ayant pu décider les « deux athlètes chrétiens à nous suivre; et nous nous « rapprochâmes, un peu avant le coucher du soleil, « du rivage de la mer, au moment où le capitaine « hydriote Sactouri s'emparait d'une barque turque « qui se rendait de Chios à la côte d'Asie. Il avait « été obligé de tirer à mitraille sur ceux qui la mon- « taient; plusieurs Turcs avaient été tués, à l'ex- « ception de trois qu'il fit pendre par représailles « aux vergues de son bâtiment. On remarqua que « parmi les passagers, qui étaient tous des chrétiens « que les infidèles traînaient aux marchés de Smyrne, « aucun ne fut blessé. Le ciel veillait cette fois sur « l'innocence; et Sactouri, aussi humain que brave, « adressa à son épouse, à Hydra, une veuve et un « orphelin qui faisaient partie des individus qu'il ve- « nait d'arracher à l'esclavage.

« Dans un conseil qui eut lieu le 30 mai, il fut « décidé qu'on attaquerait la flotte ennemie le lende- « main dans la nuit. Les Turcs chomaient leur rha- « mazan, on pouvait espérer de les surprendre. En « conséquence, quinze bâtiments et trois brûlots « entrèrent dans le détroit de Chios à huit heures « du soir, par la petite passe du nord, entre l'île et « une des Spalmadores, ou Hécatonèses, qui sont « à l'embouchure du canal. Les autres bâtiments « grecs se tinrent en dehors de la passe, rangés sur « une ligne qui s'étendait depuis la côte de l'Asie « mineure jusqu'à la pointe septentrionale de Chios, « afin de pouvoir se porter au besoin dans l'un des « deux détroits. La flotte turque était composée de « quarante-quatre bâtiments, dont six vaisseaux de « ligne, neuf frégates, des corvettes, des bricks et « des bombardes ; celle des chrétiens comptait cin- « quante-six navires, y compris les brûlots.

« Dès que les frégates turques, qui étaient sous « voile, nous aperçurent, elles prirent la fuite en « tirant du canon pour annoncer au capitan pacha, « qui se trouvait à l'ancre devant la ville de Chios, « que les Grecs étaient entrés dans le détroit. L'en- « nemi coupa aussitôt ses cables et appareilla dans « le plus grand désordre. On fit signal à deux brûlots « de suivre les frégates, et de tâcher d'aborder quel- « qu'un des vaisseaux. Un autre brûlot se tint près « de l'amiral Miaoulis Vocos, à bord duquel je me « trouvais, et avec trois autres bricks hydriotes nous « attaquâmes le vaisseau du pacha. Le feu devint

« vif; mais les Turcs pointent si mal, que nos voiles « seules furent endommagées par quelques boulets qui « les traversèrent. Le brûlot profitant de cette attaque, « s'approcha du vaisseau amiral ennemi pour l'abor- « der par la joue de tribord. Le vent était au nord, « bonne brise, le pacha tribord amures, et le brûlot « courait grand largue bas bord, amures. Dès qu'il « fut près du vaisseau amiral turc, le capitaine grec « mit le feu au brûlot, mais un peu trop tôt, ce qui « donna le temps à l'ennemi de laisser arriver et de « l'éviter, quoiqu'il passât très-près de sa poupe, « chose qui ne serait pas arrivée s'il eût été embrasé « une minute plus tard. Alors l'équipage du brûlot « revint à notre bord, et on manœuvra pour sortir « du détroit.

« La flotte turque qui avait pris la fuite, nous « voyant revirer de bord, nous donna aussitôt la « chasse, et ne cessa pas de tirer pendant tout le « reste de la nuit, tandis que les Grecs louvoyaient « pour quitter le détroit, d'où ils sortirent par la « même passe qui leur avait donné entrée. Les Turcs « débouquèrent aussi, mais du côté qui avoisine l'Asie, « fort loin de nous, en serrant l'extrémité de notre « ligne, de façon que nous dûmes envoyer des cha- « loupes pour secourir un de nos brûlots qui allait « être engagé. Le capitaine Bulgari qui commandait « un brick chargé de protéger cette manœuvre, « échangea quelques coups de canon avec l'ennemi « qu'il contraignit à abandonner la chasse.

« Les vaisseaux s'étant ralliés, nous fîmes route

« vers Psara; et dans un conseil de guerre qui eut « lieu il fut arrêté qu'on attendrait qu'il n'y eût plus « de lune pour attaquer les Turcs. Il fut en même « temps décidé que deux brûlots seraient disposés « pour entrer dans le canal par la passe du nord, « tandis que des bâtiments légers croiseraient aux « deux extrémités pour recueillir les canots des bar- « ques incendiaires quand elles auraient exécuté leur « entreprise. »

Pendant que la foudre restait ainsi assoupie à côté du chef des barbares, les Crétois étaient attaqués par les forces de l'Égypte, dont on les menaçait depuis long-temps. La flotte qui les portait, commandée par un nommé Ali bey, fut reconnue, le 11 juin, à la pointe du cap Malek, forte de trois frégates, quatre corvettes à batterie couverte, de bricks, de goëlettes, et de trente-cinq transports, au nombre desquels figuraient six bâtiments anglais. En passant devant Rhétymos, cette escadre avait surpris huit barques de Kasos, dont les équipages s'étaient sauvés en se jetant à terre. Dès qu'elle eut mouillé dans la rade de Rhétymos, quelques Italiens et d'autres Européens, rebut de la société, qui avaient volontairement pris du service sous le pavillon du croissant, ne rougirent pas d'écrire au capitaine d'un brick de la marine royale de France, qui avait jeté l'ancre à l'écart, pour se plaindre qu'étant journellement battus par les Algériens, ils le priaient d'intervenir en leur faveur, afin de les faire changer de conduite à leur égard. Il est inutile de dire que ces misérables

n'ayant que le traitement qu'ils méritaient, on n'eut aucun égard à leur requête. Le 12, trois mille Turcs débarquèrent sans éprouver aucun obstacle, et ils dressèrent aussitôt sur la plage la magnifique tente du sérasker Hassan pacha, qui commandait les troupes de débarquement. Le 13, les vaisseaux anglais, honteux sans doute d'être mêlés à une pareille expédition, n'arborèrent plus les couleurs de S. M. B. Enfin, le 16, à quatre heures du matin, les Turcs ayant commencé à gravir les coteaux, les Grecs se portèrent à leur rencontre, et le combat s'engagea avec un grand avantage de position de la part des insurgés. On se fusillait avec une fureur inexprimable, sous le poids du jour et d'une chaleur excessive, depuis le matin, lorsque à trois heures après midi, les barbares, fléchissant tout à coup, se mirent en déroute. Baleste venait dans ce moment de détacher son ami M. Justin, pour apporter des munitions de guerre dont on commençait à manquer.

Aussitôt le canon d'alarme tira sur la rade; et quatre à cinq cents hommes de troupes fraîches, qu'on débarqua des vaisseaux anglais, se portèrent à la réserve du sérasker. On voyait le drapeau de la croix, déployé dans les airs, prendre cette direction. Les Turcs allaient être attaqués dans cette dernière position, quand Baleste, qui relevait à peine des fièvres, ayant eu son cheval tué sous lui, le Gréco-Russe, Comnène, jaloux du prix de la victoire que ce brave allait obtenir, fit entendre le cri fatal de *sauve qui peut*. Il prend en même temps la fuite; et Baleste

blessé en voulant arrêter les fuyards, fut entraîné par eux. Faible comme il l'était, ses camarades le soutenaient, et se relayaient tour à tour pour le porter, lorsqu'arrivés à la lisière d'un petit bois, il les conjura de l'y laisser en le couvrant de branchages pour le cacher jusqu'à la nuit, où ils viendraient l'enlever et le transporter au camp de Platania. Ils obéirent; mais les Turcs, ayant suivi leurs pas, ne les virent pas plus tôt s'éloigner, qu'ayant fouillé le bois, ils trouvèrent l'infortuné capitaine, auquel ils coupèrent la tête et les mains, en se contentant de faire esclave un Grec nommé Cokinos, qui était resté embusqué à quelques pas de son maître.

A cinq heures et demie du soir, une décharge générale de mousqueterie qui se fit entendre dans le camp du sérasker Hassan, annonça la victoire du jour et la mort d'un officier français, qui fut long-temps la terreur des infidèles. Empressé de communiquer une pareille nouvelle au capitan pacha, il lui expédia un imam en personne, porteur de la tête et des mains de Baleste, qui s'embarqua sur un des vaisseaux anglais attachés au service du pacha d'Égypte. Ainsi, ce fut sous le pavillon de S. M. B. que furent transportés les restes mutilés du cadavre d'un officier français qui servit long-temps et valeureusement sa patrie, vers laquelle son cœur et ses regards étaient tournés.

L'imam envoyé par le sérasker Hassan, ayant, à la faveur du bâtiment qui le portait, traversé les croisières grecques, qui n'osèrent se permettre de le

visiter, car tel était le nouveau droit maritime inventé pour complaire à certains Francs devenus plus Turcs que les Turcs, arriva, le 18 juin au matin, à bord du capitan pacha. Au récit qu'il lui fit des événements qui étaient arrivés, le chef des barbares ne se possédant pas de joie, commanda, après avoir conspué les débris humains, qu'on étala à ses pieds, d'exposer la tête et les mains redoutables du guerrier victime de la perfidie, à la proue de son bâtiment. Il revêtit ensuite d'une pelisse précieuse le messager de Hassan, et se pavoisant en gala, il fit tirer le canon d'allégresse. L'escadre suivit son exemple! C'était le dernier jour des prospérités du sacrilège! L'heure tardive de la vengeance approchait.

Les Grecs réunis à Psara, après avoir sauvé autant de chrétiens de l'île de Chios qu'ils purent en arracher à la mort, avaient cité devant leur tribunal Lycurgue Logothète, qui y comparut. Ils résolurent de l'envoyer chargé de fers à Hydra, pour y être entendu et jugé par l'amirauté, n'ayant pas le temps de former une enquête régulière, dans les circonstances et le lieu où ils se trouvaient. En donnant avis de cette décision aux Samiens dont Logothète était un des éparques, ils eurent à les féliciter d'avoir bravé les menaces et repoussé les propositions du capitan pacha, qui croyant les intimider par l'exemple de Chios, leur avait proposé, par l'entremise d'un parlementaire anglais, de reprendre le joug de la servitude en se soumettant à l'autorité du clément et victorieux sultan leur maître.

Dans un conseil secret qui suivit cette décision, on résolut d'exécuter le projet de venger enfin la cause du ciel et de l'humanité, en incendiant la flotte ottomane. On savait que depuis la retraite des bâtiments grecs du canal de Chios, les Turcs livrés à une profonde sécurité, passaient les nuits du ramazan en fêtes, et que toute surveillance avait cessé dans leur armée. Leurs caravelles étaient remplies de femmes captives, de saltimbanques accourus de Smyrne, de derviches chargés de leur faire des contes, et de colporteurs arméniens qui les regalaient du spectacle licencieux des marionettes ou caragueuse. Dès que le jour finissait, les vaisseaux pavoisés allumaient tous leurs feux, et l'amiral s'éclairait de la manière la plus brillante. Ses sabords, son château de poupe et le gaillard d'avant étaient illuminés en verres de couleur; ses agrès étaient garnis de fanaux jusqu'au haut des mats, ainsi que les galeries de ses huniers. Ainsi, la proie qu'on convoitait particulièrement, était facile à distinguer et à saisir.

D'après ces renseignements, Constantin Canaris de Psara, et Georges Pépinis d'Hydra, qui avaient été choisis, d'après l'offre qu'ils en avaient fait, pour commander deux chebecks doublés en cuivre, qu'on avait trasformés en brûlots, reçurent leurs instructions, ainsi que l'ordre de se tenir prêts à partir dans la nuit du $\frac{6}{18}$ juin. Ils montèrent en conséquence à bord avec leurs équipages qui formaient un total de trente quatre marins, tous hommes de bonne volonté et de forte résolution. Aussitôt les chefs de l'amirauté,

précédés d'Anthême patriarche d'Alexandrie, se rendirent au port pour assister à la bénédiction des brûlots, qui appareillèrent dès que le vénérable prélat, après avoir répandu l'eau sainte sur leurs tillacs, leur eût commandé, au nom du Seigneur, de mettre à la voile!

Ils partirent avec la brise éolienne qui soufflait de terre, en se recommandant aux prières de leurs frères qui faisaient des vœux pour le succès d'une entreprise destinée à châtier l'orgueil des mahométans. A neuf heures du matin, on découvrait les deux brûlots retenus par le calme à la hauteur des îles Spalmadores. A midi on les avait perdus de vue, et comme ils ne devaient agir que pendant la nuit, la division navale chargée de les protéger, ne se proposait de mettre en mer qu'après le coucher du soleil, afin de ne pas inquiéter deux frégates turques placées en sentinelle, qu'on distinguait à l'horizon.

La lune, qui terminait sa dernière phase, avait cessé d'eclairer les nuits. On approchait de la célébration de la néoménie du baïram, et les mahométans, conformément à leurs rites, commençaient depuis près d'un mois leurs réjouissances accoutumées à l'apparition des premières étoiles, quand les deux brûlots, qui avaient été contrariés dans leur marche par le calme et la présence de deux frégates turques, reconnurent les feux de l'escadre ottomane. Le capitan pacha, qui donnait suivant l'usage ses audiences pendant la nuit, avait invité tous les états-majors des vaisseaux à un banquet. Indépendamment de ce gala, il y avait

biniche ou cercle; et la victoire remportée par Hassan pacha en Candie, attirait en outre sur son bord une foule de curieux, empressés de voir la tête d'un Français, de Baleste, dont le nom était connu; elle était, ainsi que ses mains, exposée à la proue. On se préparait en même temps à la circoncision d'une foule de jeunes chrétiens de Chios, qui devait avoir lieu le lendemain. On célébrait ainsi un triomphe et l'agrypnie, ou veille d'une cérémonie religieuse, quand les deux brûlots entrèrent dans le canal de Chios par la passe appelée Vénétiço.

Les frégates turques placées en vigie, ennuyées de croiser, venaient de jeter l'ancre. Le vaisseau amiral, mouillé en tête de la ligne, se trouvait à une demi-lieue environ de terre, ayant à bord deux mille deux cent quatre-vingt-six personnes. Le crépuscule éclairait encore les objets quand les deux chébecks incendiaires, qui portaient le cap dans la direction de Smyrne, arrivèrent d'une seule bordée si près des vaisseaux ottomans qu'on leur cria de s'éloigner. Ils obéirent en virant de bord vers Tchesmé, où on perdit leurs traces. On les oublia; les fêtes commencèrent, le bruit des clairons, des tambours et des trompettes se faisait entendre, lorsqu'au bout de quatre heures de temps, revenant toutes voiles dehors, avec une brise favorable de terre, le brûlot de Constantin Canaris fond, avec la rapidité de l'éclair, sur le vaisseau de quatre-vingts canons, monté par le capitan pacha en personne. Il enlace sa proue, et, cramponné à son beaupré, il jette ses grapins dans

ses bossoirs. Il s'embrâse au même instant, tandis que, descendant dans sa gondole, Canaris et son équipage passent sous le château de poupe de l'amiral, en le saluant de l'acclamation triomphale de *Victoire à la croix!* ΧΡΙΣΤΟΣ ΝΙΚΑΙ.

Yangun var, le feu est à bord! Ce cri épouvantable glace tous les cœurs.

Le second brûlot, commandé par Georges Pépinis, vient de s'accrocher à la proue du capitana bey, sur lequel se trouve le trésor de l'armée; mais moins bien amarré que celui de Canaris, et le feu y ayant été mis trop tôt, son action n'est pas aussi décisive. Il se détache, et il heurte, dans sa course indéterminée, un autre bâtiment, qui s'enflamme. Le cable de celui-ci brûle, se brise; et ils roulent, pareils à deux globes de feu, dans le golfe de Cyssos, au moment où la barque de Canaris ralliait celle de Pépinis. Tous les Grecs qui étaient sains et saufs poussent des acclamations de joie; mais prévoyant les chances dangereuses d'un événement aussi téméraire, ils voguaient en tenant au milieu d'eux un énorme tonneau de poudre, résolus, s'ils étaient atteints par quelque bâtiment ennemi, à se brûler avec lui. Ils dépassent la ligne des ennemis, et dès qu'ils se voyent hors de danger, ils tombent prosternés devant le pavillon de la croix, en remerciant le Tout-Puissant d'avoir protégé leur audacieuse entreprise.

Le ciel l'approuve. Il était une heure après minuit; un vent impétueux secondant la violence du feu qui serpente des ponts dans les haubans, des haubans

aux hunes, des hunes aux voiles, et partout où il peut s'attacher, on n'entend que d'affreux rugissements sortir de la fournaise sacrilège qui renferme les bourreaux des chrétiens. Les barques qu'on approche du navire, pour sauver l'équipage, sombrent sous le poids de ceux qui s'y précipitent; et la mer, devenue tout à coup menaçante par la violence des rafales, les engloutit.

Les rivages de l'Anatolie et de Chios s'éclairent insensiblement des feux de l'incendie, qui s'accroît. Les barbares, campés sur l'une et l'autre rive, contemplent avec effroi les progrès des flammes, sans que nulle embarcation, nul esquif, osent en approcher. Les canons, en s'échauffant, tirent comme dans un combat; qui oserait s'avancer sous leur volée? L'amiral fuit de la poupe à la proue de son vaisseau embrâsé. Son sang coule d'une large blessure qu'il a reçu à la tête; il invoque Allah et son faux Prophète; il demande à mourir!... Ce ne sera pas au poste d'honneur, sur son banc de quart, c'est le lit de mort réservé aux braves; un assassin en souillerait jusqu'au nom glorieux. On l'entraîne; on le contraint à descendre dans sa yole. Elle pousse au large. Elle allait déborder, quand un des mâts du navire se brise, tombe et écrase le frêle esquif qui le portait. Des nageurs saisissent leur amiral. Ils l'entraînent les reins brisés, sort réservé aux homicides, jusque sur la plage de Chios, où il expire au milieu des cadavres des chrétiens assassinés par son ordre. *Hic digitus dei!*

Le trépas du chef des barbares est annoncé par l'explosion de son vaisseau; les Turcs tombent, comme frappés de la foudre, le visage contre terre. Baleste a reçu des funérailles dignes de sa valeur; sa tête et ses mains n'éprouveront point l'indigne outrage d'être exposées à la porte du sérail d'un sultan..... Le ciel en feu a proclamé, jusqu'au milieu des bazars de Smyrne, le châtiment du grand coupable. Il a brillé et disparu comme un météore funeste. A deux heures du matin une obscurité profonde enveloppe les rivages et les ondes, témoins de son désastre. Cinquante deux minutes ont vu le commencement, les progrès et la fin d'un des plus beaux faits d'armes de l'histoire. Trente-quatre pauvres matelots ont cueilli des palmes immortelles, la Grèce remonte au rang des nations; *Victoire Victoire, Victoire, à la croix!*

Les flots et les vents s'étant calmés, dès que le vaisseau du capitan pacha eut sauté, Canaris, profitant d'un vent favorable, cingla vers Psara. On avait apperçu de cette île une rougeur éclatante; mais on ne savait si on devait attribuer ce phénomène à l'incendie de quelque vaisseau ennemi, ou bien à une de ces aurores lumineuses qu'on voit parfois briller pendant la nuit. Une partie de la population avait veillé sous les armes, tandis que l'autre fatignait le ciel par les plus ardentes prières, en lui demandant la victoire. A quatre heures du matin les vigies de la côte firent le signal d'*apperçu*; une demi-heure après elles annoncèrent une voile latine. Aux premières éclaircies du jour on reconnut le pavillon de la croix, et trente-

cinq minutes après une flamme rouge, hissée au grand mât de la barque, annonça la victoire.

Soudain le son des cloches et le bruit du canon se font entendre; la flotte se pavoise. Canaris entre au port, tenant en main le gouvernail de sa barque; il annonce la destruction du vaisseau amiral. Les Grecs, montés dans les manœuvres de leurs navires, le saluent par mille acclamations, en agitant leurs bonnets. La population se précipite à la plage, en faisant retentir les échos des cris répétés de *Victoire à la croix!* On montre le vainqueur, on salue le vainqueur, on proclame le vainqueur, Constantin Canaris.

Il aborde en faisant signe de s'éloigner; il quitte ses chaussures, et suivi des braves qui ont partagé ses dangers, la théorie pieuse s'achemine vers une église voisine. Là, prosterné devant l'autel de la Vierge, protectrice de l'insurrection des Grecs, Canaris reçoit la communion des mains de l'évêque de Myrine, que l'amiral Halgan, qu'il faut toujours citer quand on veut parler d'un des bienfaiteurs de l'humanité, avait arraché à la mort. Puis, non moins modeste que brave, le vainqueur se dérobe aux applaudissements qui l'accompagnent jusqu'à son humble demeure. Son épouse, qui l'attendait, le reçoit à genoux en baisant la main victorieuse qui avait mis le feu au brûlot, et la fin d'un jour de triomphe retrouve Canaris au port, mêlé avec les éphores de l'amirauté et le peuple qui travaillaient aux fortifications de la place, en écoutant le récit naïf qu'il leur faisait du succès remporté sur les infidèles.

Le même lever du soleil qui éclairait l'entrée de Constantin Canaris au port de Psara, revélait aux Turcs de Chios les désastres de la nuit précédente. Cent quatre-vingts matelots, mutilés par le feu, étaient tout ce qui avait pu fuir du vaisseau amiral. Les navires du capitana bey, et un autre, échoués sur la plage de Tchesmé, à côté du second brûlot Grec, qui fumait encore, quoique incomplètement détruits, étaient hors de service; et leurs équipages, après les avoir pillés, s'étaient enfuis dans les montagnes. La flotte, qui avait coupé ses cables, voguait dispersée; on appercevait des débris de mâts, d'antennes et de tillacs, que le flot commençait à pousser vers le rivage de l'île, quand Véhib pacha, qui avait veillé assis à côté du cadavre du capitan pacha, ordonna ses funérailles, en le faisant transporter dans l'acropole. Le canon tirait par intervalles irréguliers, lorsque la soldatesque rugissante, s'écrie, en voyant les restes inanimés de son chef, portés sur les épaules des galiondgis : *Mort à tous les chrétiens!*

Il leur restait à égorger les paysans des *Mastico-Choria*, qui ne devaient un reste de sûreté qu'à l'active surveillance d'Élèz aga. Ce chef avait dû céder depuis quelques jours à l'importunité des maraudeurs turcs, qui demandaient à grands cris qu'on leur livrât les réfugiés des autres villages de l'île, ainsi que quelques habitants de Chios, parvenus à se retirer sur cette terre, jusqu'alors respectée. On leur avait délivré plusieurs des suppliants, que ni les lar-

mes, ni les prières, ni aucuns déguisements ne pouvaient dérober à leur rage, quand on eut avis du débordement de quinze mille barbares, qui se dirigeaient de ce côté. Rien ne pouvait conjurer l'orage; c'en était fait de tous les Grecs retirés à cette extrémité de l'île, lorsqu'on vit paraître une division navale grecque, qui se dirigeait, en forçant de voiles, vers la partie méridionale de Chios.

L'amiral Miaoulis Vôcos prévoyant ce qui arriverait dès le moment où les brûlots s'étaient portés contre l'escadre du capitan pacha, s'était dirigé en personne, avec une partie de son armée navale, du côté des villages à mastic. Le nombre des Turcs s'étant grossi de tous ceux qui pillaient isolément, vingt mille assassins se précipitaient sur les hameaux amnistiés, au moment où il abordait à la plage.

A l'aspect des tourbillons de fumée qui s'élèvent, les Grecs, appercevant les vaisseaux sauveurs, se portent en foule à la plage, tandis qu'une partie, gagnant encore une fois les montagnes, se se dispersent en cherchant à se rapprocher de la mer, afin de rendre l'embarquement plus facile; et les barques ne pouvant suffire, tous ceux qui sayaient nager se rendent directement à bord. D'autres, au moyen des planches ou de quelques dromes construits avec des branchages, satisfaits de mettre entre eux et les Turcs un canal de cent pas de diamètre, se réfugient sur un écueil appelé Kokkina Chômata, qui devint ainsi le refuge d'une foule d'individus, qu'on embarqua plus tard. Mais il serait difficile de dire combien, car

le nombre en était considérable, furent égorgés ou traînés en esclavage, dans cette catastrophe qui fut le dernier acte de l'horrible tragédie qui durait depuis plus de deux mois.

Le 19 juin, au coucher de soleil, jour mémorable dans l'avenir, les destins de Chios étaient accomplis.

D'après un recensement fait le cinq du mois suivant, il fut constaté qu'il n'existait plus sur cette île désolée que neuf cents individus, restes d'une population de près de quatre-vingt-dix mille ames, regardée comme la plus douce, la plus innocente, la plus intéressante et la plus civilisée des îles de la mer Égée.

L'ordre et la paix, disait à ce sujet le *Spectateur Oriental*, étaient parfaitement rétablis à Chios!!!

CHAPITRE VIII.

Alégresse, et faits d'armes des insulaires de la mer Égée. — Insurgés du mont Olympe et de la Macédoine cisakienne, — attaqués par Méhémet Abouloubоud, pacha de Salonique. — Prise de Naoussa. — Massacre des habitants. — Six cents Juifs forment volontairement un corps de bourreaux. — Mort de Zaphyris. — Retour d'Abouloubоud à Salonique. — Supplices. — Martyres de plusieurs femmes chrétiennes lentement dévorées par des rats et des chats. — Mort de l'épouse du capitaine Tassos renfermée dans un sac rempli de serpents. — Femmes condamnées à mourir de faim. — Détails sur leur longue agonie. — Lois et décrets du sénat de Corinthe. — Défaite des Turcs aux Thermopyles. — Division ottomane anéantie au pont de Baba dans le Tempé. — Combats devant Patras. — Arrivée de Marc Botzaris à Corinthe. — Lettre de son oncle. — Rachat et échange du harem de Khourchid pacha. — Chrysé est rendue à son époux Marc Botzaris. — Plan des Souliotes pour porter la guerre en Épire. — Organisation des Philhellènes et d'un régiment régulier. — Lois et décrets. — Mavrocordatos nommé dictateur temporaire. — D. Hypsilantis retourne à l'armée de la Grèce orientale. — Siége d'Athènes. — Proclamation. — Affaire de la goëlette hydriote *la Terpsichore*. — Lettre de l'amirauté d'Hydra au lord haut-commissaire des îles Ioniennes. — Sa réponse hautaine. — Départ de l'expédition grecque pour l'Épire. — Arrivée de Mavrocordatos à Missolonghi.

On devrait s'accoutumer à regarder le genre humain comme une famille à laquelle chacun appartient ; ce

précepte est celui de l'Évangile. Oh! combien il serait juste et doux d'entendre dire aux modérateurs de la destinée des nations : ces hommes sont mes semblables, je pourrais être à leur place, mes neveux tomberont peut-être dans le malheur, comme ces Hellènes, nés du sang des illustrations historiques, qui sont l'objet de notre admiration. Ces martyrs mourant au milieu des supplices pour la vérité du Christ, ces malheureux, flétris par la tyrannie, écrasés par des mahométans impies, m'appartiennent, puisqu'ils pensent, agissent et combattent pour la plus sainte des causes, comme nous pensons, agissons et travaillons dans l'intérêt public, qui est celui des rois pasteurs des peuples, dont nous sommes les ministres.

Hélas! aucunes voix généreuses ne s'élevèrent, dans les conseils suprêmes des monarques, même en faveur des victimes de Chios. Il était réservé aux Hellènes de souffrir et de triompher sans partage.

La nouvelle du désastre de la flotte ottomane ne fut pas plus tôt répandue sur les côtes de l'Anatolie, qu'on vit, à Smyrne, les femmes turques emportant leurs enfants, s'enfuir dans la campagne, tandis que les familles grecques descendaient au port pour abandonner un rivage trop long-temps abreuvé de leur sang. Les Samiens, à leur tour, profitant de la consternation des osmanlis, recommencèrent leurs incursions en terre ferme ; de façon que non-seulement les Turcomans, qui accouraient à la curée, rétrogradèrent, mais encore que les hordes campées à Tchesmé, après avoir jeté à la mer les enfants et les esclaves

invalides, dont elles n'avaient pas trouvé à se défaire, se dispersèrent.

Le ciel semblait se déclarer contre les sacrilèges. Des lettres de Cypre annonçaient que les troupes Égyptiennes, qui tenaient garnison dans ce royaume, s'étant mutinées, avaient indistinctement saccagé les villages grecs et turcs. On savait de plus, qu'après la trahison du 11 juin, dans laquelle périt le commandant Baleste, les Crétois avaient depuis ce temps repris l'offensive, et battu Hassan pacha, auquel ils avaient fait éprouver une perte de onze cents hommes. Il était bloqué de nouveau dans les places fortes, où la peste achevait de moissonner les débris de son armée, qui avait échappé au fer des Crétois. Enfin, dès le 30 juin (12 juillet) on avait vu manœuvrer l'escadre grecque, en ordre de bataille, dans le canal de Chios, au moment où on venait de destituer le sanguinaire Véhib pacha, que la Porte avait remplacé par Élèz aga, dès qu'elle n'avait plus eu de chrétiens à faire égorger.

Tandis que ces événements se passaient aux atterages et sur les côtes de l'Asie Mineure, la Macédoine avait éprouvé ses jours d'orage. En vain le sénat Hellénique avait adressé, à la date du (25 avril) 7 mai une proclamation aux Grecs du mont Olympe, pour les engager à se lever en masse; là, comme ailleurs, les chrétiens devaient être éprouvés par l'adversité, avant de mériter de vaincre sous l'étendard de la croix.

A peine Abouloubond pacha était-il rentré à Salo-

nique, après son expédition au mont Athos, qu'il avait dévié bientôt de son système de modération. Il chargea d'abord ses administrés de contributions, en feignant de plaindre *les malheureux Grecs d'être obligés de payer les folies de leurs coreligionnaires ; mais il venait de faire de grandes dépenses dans l'intérêt de leur conservation; et il lui fallait*, disait-il, *de l'argent.* Quel moyen de répondre à d'aussi bonnes raisons? Aussi dut-on s'exécuter; on paya, presque sans regret; et on se serait estimé trop heureux d'en être quitte à ce prix, si l'hypocrite visir n'eût pas réveillé les inquiétudes publiques, par un attentat préparé de longue main.

Une maison commerciale de Salonique, celle des frères Emmanuel et Grégoire Kyriacos (Cyriaque), était devenue le point de mire de sa cupidité. Longtemps ces deux frères, grecs d'origine et de religion, avaient été protégés par le consul d'une puissance étrangère, mais devenus de plus en plus opulents, ceux-ci, sentant le poids d'un patronage aussi pécuniairement onéreux, qu'il était surtout humiliant pour eux; l'aîné de cette maison, Emmanuel, avait sollicité et obtenu en 1817, le titre de consul de Danemarck. La Porte Ottomane lui avait en même temps accordé l'investiture de cette charge par un diplôme ou barat authentique, de sorte que la famille Cyriaque était émancipée. Les choses étaient en règle ; mais il lui manquait de se faire pardonner sa régénération civile, auprès de l'avide protecteur auquel elle échappait au moyen de cet affranchissement.

C'était un inconvenient; mais le plus grand dans la position d'Emmanuel Cyriaque, était d'être demeuré en rapports d'intérêts avec les pachas et les beys de Salonique, auxquels il servait souvent de banquier. Cette dernière circonstance avait engagé Abouloubond à lui demander un prêt de cent mille francs, auquel le consul danois n'eût pas plutôt consenti, que le satrape se crut en droit de disposer de sa banque. Tout turc est insatiable, et Abouloubond, depuis sa prétendue victoire au mont Athos, prit un ton si absolu vis-à-vis d'Emmanuel, que celui-ci, fort de son caractère public, se crut en droit de lui fermer sa bourse. Les explications furent vives, menaçantes, et telles que le tyran jetant le masque et ayant déclaré à Emmanuel, qu'il n'avait jamais cessé de le regarder comme raïa, le fit saisir et mettre en prison.

Cet attentat, dont la fermeté de M. Bottu, consul de France, et les réclamations qu'on fit à Constantinople, ne purent obtenir le redressement, était d'une nature si extraordinaire, que les Turcs de Salonique ne purent s'empêcher d'en témoigner leur mécontentement. C'était une violation, suivant eux, de *l'hospitalité*, qui leur permettait de croire que si Abouloubond pacha avait attenté à la personne d'un consul, il ne respecterait pas davantage leurs droits, quand son intérêt le porterait à les attaquer.

Ils ne se trompèrent pas, car bientôt ils payèrent sur un pied d'égalité parfaite avec les Grecs et les Juifs, contributions, redevances et avanies sous une

foule de prétextes si absurdes, qu'ils ajoutaient encore à ce que les concussions avaient d'odieux. On n'avait plus qu'un espoir, c'était de voir nommer Abouloubod pacha par le sultan pour marcher contre les insurgés du Péloponèse. Les prouesses dont il se glorifiait étaient de nature à lui mériter cet honneur; mais comme le traître n'avait encore vaincu que par amnistie, il n'ambitionnait pas d'exposer sa réputation contre des hommes qui ne répondaient aux admonitions souveraines de Sa Hautesse, qu'à coup de sabre et de fusil.

On vit en conséquence Abouloubod revenir au système qu'il avait autrefois suivi à Jaffa, en donnant tous ses soins aux fortifications de Salonique et des points de la côte qui pouvaient être inquiétés par les insurgés. Il fit ainsi élever des redoutes au cap Bernous et à Lithocoros, sous prétexte de protéger l'entrée du golfe Thermaïque, ainsi que l'embouchure de l'Axius; sans oublier de faire sonner bien haut l'importance de ces ridicules constructions.

Comme ces sortes de travaux devaient nécessairement avoir un terme, il travailla à se donner de l'importance en suscitant des troubles afin d'avoir l'occasion de les réprimer. Pour parvenir à ce but, il exaspéra tellement les paysans, que ceux-ci furent réduits à se réunir aux bandes insurgées du mont Olympe. Deux chefs fameux, qui commandaient dans cette partie de la Macédoine cisaxienne, Tassos et Zaphyris, donnèrent le signal de l'ébranlement, et les vœux d'Abouloubod furent accomplis.

Le dernier de ces capitaines, Zaphyris, qui avait au commençement de la révolution révélé le secret de l'hétérie, et sur lequel pèse encore l'accusation d'avoir fait assassiner l'émissaire envoyé aux Souliotes par Alexandre Hypsilantis (1), n'avait pas tardé à devenir suspect aux Turcs qu'il avait si obséquieusement servis. Tout homme influent est dangereux aux yeux du despotisme, et un Grec puissant était, surtout depuis l'insurrection, une anomalie politique incompatible avec le système dominant. Possesseur d'une fortune considérable, Zaphyris avait fait réparer quelques tours construites autour de Naoussa ou Gniaousta, et celle surtout dans laquelle il se retirait quand il croyait sa sûreté menacée. Tassos et Diamantis avaient également fortifié leurs demeures situées dans la chaîne de montagnes qui unit Naoussa à la ville de Cara-Veria; que fallait-il de plus pour les faire accuser de conspiration? Ils le sentaient; et, s'étant entendus avec les habitants des Demonèses ou îles du Diable, situées à l'entrée du golfe de Salonique, ils résolurent de profiter du mécontentement général pour soulever les campagnes situées entre Naoussa et le Vardar. Leur dessein était de s'établir militairement sur les bords de ce fleuve; et, soit de gré, soit de force, ils réussirent à insurger le territoire des Bardariotes. Dès la fin du mois de mars, chaque nuit avait été signalée par l'incendie des villages et des tchiftlicks turcs, dont on apercevait les

(1) Liv. IV, chap. III de cette Histoire.

feux de Salonique; et les communications entre cette ville et le fleuve éprouvèrent des interruptions.

Méhémet Abouloubоud, qui avait sa politique particulière, s'était d'abord contenté de faire sortir quelques troupes pour repousser les insurgés. Il détacha ensuite contre eux son kiaya, et satisfait de voir que ceux qu'il mettait en avant étaient successivement battus, il sortit en toute hâte de Salonique pendant la nuit du premier avril, en laissant entrevoir aux consuls, que s'ils persistaient à réclamer le sieur Emmanuel Cyriaque, il pourrait le rendre à leur sollicitation. C'était le moment de sauver cet infortuné, le consul de France le souhaitait, il s'y intéressa, mais il éprouva dans cette circonstance, que l'ancien protecteur de ce Grec, quoique consul d'un monarque chrétien, était plus turc qu'Abouloubоud pacha.

Dès que ce visir eut pris le commandement de son armée, les affaires changèrent de face. Mêlant les promesses d'amnistie aux menaces, unissant la ruse à la force, il employa jusqu'à la voix des ministres de la religion pour faire tomber les armes des mains des chrétiens, mais sans succès (1). Il dut

(1) Le Spectateur Oriental prétend que les Grecs assassinèrent des prêtres qui leur furent envoyés en parlementaires par Abouloubоud; que plusieurs Grecs, avant de se réfugier dans le mont Olympe, égorgèrent de leurs mains leurs femmes et leurs enfants. *Voy.* le n° 53 de ce journal, où cette accusation impie est suivie d'un tel débordement d'injures contre les chrétiens, qu'il n'est pas possible d'en citer une seule phrase.

acheter au prix du sang de ses soldats les succès qu'il obtenait; et il comprit bientôt qu'il avait à combattre d'autres hommes que les paysans de la presqu'île de Cassandria. Cette résistance ne pouvait qu'irriter un homme superbe! Aussi exerça-t-il les plus horribles cruautés contre les paysans sans défense, pour se venger d'un ennemi qu'il ne pouvait atteindre qu'avec des peines infinies. Tout fut mis à feu et à sang; des villages entiers furent livrés aux flammes et leurs habitants massacrés ou réduits en esclavage.

Les bandes turques arrivèrent ainsi dans leurs premières excursions jusqu'à Coulakia, hameau situé à l'embouchure du Vardar, qui n'avait pris aucune part à la rébellion. Les Grecs, qui célébraient un des offices de la semaine sainte, se trouvant surpris dans l'église à l'approche des barbares, et chacun voulant fuir; le prêtre fut étouffé à l'autel, des femmes, des vieillards et des enfants furent foulés aux pieds, et les Turcs achevèrent le malheur d'une peuplade sans défense.

Pendant ce temps, Méhémet Abouloubod entrait, sans éprouver de résistance, à Cara-Veria, où il se contenta de prendre soixante-quatorze ôtages choisis entre les notables de la ville, dont il défendit le pillage parce qu'il voulait exploiter cette place opulente à son profit. En attendant, les primats saisis par son ordre, furent envoyés attachés deux à deux, comme les chiens destinés aux chasses royales des satrapes, et conduits par des piqueurs qui les chargèrent de chaînes pesantes, avant de les plonger dans un cachot

infect, où ils restèrent en attendant qu'il plût au visir de prononcer sur leur sort.

Dans cette occasion, M. Bottu, consul de France, eut encore le bonheur de faire bénir le nom du Roi Tres-Chrétien, en délivrant un Zantiote confondu avec les primats grecs, que le consul d'Angleterre refusa de réclamer, parce qu'il n'avait aucun papier pour constater sa nationalité; comme s'il n'était pas toujours digne d'un homme en place de tendre, avant toute espèce de formalité, une main secourable à un être malheureux? Ce trait, uni à tant d'autres, prouve à quel point les agents de l'Angleterre étaient timorés, quand il s'agissait de donner le moindre signe de philanthropie envers les Grecs.

La conduite d'Abouloubod pacha étant en rapport parfait avec les intentions de son gouvernement, la Porte, en le félicitant sur les sacrifices humains qu'il offrait chaque jour à la légitimité du sultan, lui annonça que Sa Hautesse confirmait tout ce qu'il avait fait à l'égard d'Emmanuel Cyriaque, son raïa, auquel elle retirait son barat. Cependant, eu égard aux démarches des ambassadeurs de France et de Danemarck, relativement à ce *Kaffre*, il avait été décidé qu'on respecterait sa personne. Emmanuel reçut une lettre du visir, en date du 21 avril, qui lui annonçait cette décision, en lui ordonnant de se rendre à son quartier général devant Naoussa. L'infortuné dut obéir et partir; tandis que son frère dérobait sa tête au glaive en s'embarquant pour Marseille.

Abouloubod pacha ayant reçu du canon, s'é-

tait emparé de Naoussa, où il ne trouva de résistance que de la part des Armatolis, qui tinrent ferme pendant assez de temps, pour permettre à une partie de la population de s'enfuir dans les montagnes. Il ne restait plus au visir qu'à s'emparer d'une tour dans laquelle Zaphyris s'était renfermé. Le soin de l'emporter fut confié à un bey qui, n'ayant pas réussi à saisir le rebelle, fut aussitôt envoyé, chargé de fers, à Salonique. Après cet exemple de sévérité, Abouloubоud fit poursuivre le primat qui avait pris la fuite avec une troupe d'Armatolis qu'on atteignit à moitié chemin de Cara-Véria. Ils se défendirent vigoureusement, et cette poignée de Grecs réduits au désespoir s'étant fait tuer jusqu'au dernier, le sérasker ne recueillit que leurs têtes et leur drapeau qui furent exposés pendant trois jours à la porte de son palais visiriel à Salonique.

Déployant une activité sans exemple, Abouloubоud détacha de toutes parts des corps de cavalerie pour poursuivre les Naoussiens que ceux-ci ne tardèrent pas à ramener en grand nombre, ainsi que tous les paysans qu'ils pouvaient attraper. Conduits devant le visir, ils y étaient interrogés en masse et aussitôt livrés à des escouades d'Hébreux qui les décapitaient. Ces misérables, réprouvés de la société, associant leurs fureurs à la rage impie d'Abouloubоud, s'étaient volontairement constitués ses bourreaux. Chaque jour ils égorgeaient devant sa tente une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants, et le nombre en fut si grand, dit un homme dont le témoignage est

irrécusable, duquel je tiens ce fait, *que j'ai* disait-il, *entendu un de ces juifs quelque temps après ces massacres se vanter d'avoir exécuté soixante-quatre chrétiens dans un seul jour.* Ce monstre et ses pareils formaient un corps de six cents victimaires transportés d'un aussi horrible zèle; nous laissons à juger quel dut être le nombre de leurs assassinats.

Ce fut au milieu de ces orgies sanglantes, que les Osmanlis et les Israëlites célébraient tandis que l'incendie dévorait Naoussa, que le malheureux consul de Danemarck Emmanuel arriva au quartier-général d'Abouloubod pacha. Il lui permit d'embrasser ses pieds, il lui fit un accueil assez obligeant et le retint à son service. On concevait cette vengeance de la part d'un barbare, et on comprit aussi facilement qu'il ne s'entourait d'autant de cadavres humains que pour exagérer l'importance de ses services. Il était de son intérêt de montrer à la Sublime Porte qu'il avait eu un nombre considérable d'ennemis à vaincre, et, dominé par cette pensée atroce, il dépeupla la Paraxie de l'innocente population chrétienne qui l'habitait, afin d'envoyer des milliers de têtes et des guirlandes d'oreilles à Constantinople.

Avant d'enrichir le palais des glorieux sultans de ces trophées, Abouloubod voulut, au préalable, s'en parer dans sa rentrée triomphale à Salonique qui eut lieu le 7 mai au matin. Il traînait à sa suite, en costume de raïa, Emmanuel Cyriaque, dans l'intention d'insulter aux consuls des puissances chrétiennes dont ce grec avait été le collègue, et pour satisfaire

une soldatesque accoutumée au meurtre, il employa presque aussi activement le zèle des Juifs que pendant le cours de sa campagne. Le bey qui n'avait pas réussi à saisir Zaphyris fut d'abord solennellement décapité au milieu de la cour de son palais. Il livra ensuite aux tortures les primats de Cara-Véria, dont trente-quatre seulement résistèrent aux épreuves du feu, de l'huile bouillante, et de l'eau dégouttante. Ces derniers ayant obtenu à prix d'argent le rachat de leur vie, furent transportés sur des brancards à Caraveria, où ils obtinrent la faculté d'aller mourir de misère au milieu de leurs compatriotes. Les ôtages que les religieux du mont Athos lui avaient livrés périrent, à leur tour, sous le bâton dans une agonie que les Juifs, auxquels on les avait livrés, eurent soin de prolonger.

Salonique n'était plus qu'un théâtre de tortures et de supplices, mais il sembla, vers la fin des exécutions, qu'Abouloubud et les Israëlites avaient reservé les rafinements de leurs cruautés pour tourmenter les femmes qui avaient été prises pendant la durée de son expédition.

J'ai long-temps hésité si je devais rapporter ces faits; mais la voix impérieuse de la vérité m'oblige de parler et j'en atteste la divinité, mon siècle et l'avenir, devant lesquels je suis responsable de mes récits, qu'il n'y a malheureusement rien que de trop véritable, quand je dirai que les malheureuses auxquelles on avait proposé de renier le Dieu rédempteur, furent mises à des épreuves telles

que je frissonne d'horreur en traçant ces lignes..... Plusieurs d'entr'elles furent renfermées nues jusqu'aux épaules dans des sacs artistement tissus qu'on remplissait les uns de chats et les autres de rats, qu'on excitait pour les mordre et qu'on laissait ensuite affamer, afin de les ronger lentement en se repaissant de leur chair palpitante.

Ces moyens n'ayant pas obtenu le succès souhaité, qui était de forcer les chrétiennes à l'apostasie, on plongea dans un sac rempli de serpents, l'épouse du capitaine Tassos, que ce chef des braves n'avait pu soustraire à la violence des Turcs. Abouloùboud se flattait que les reptiles, s'insinuant dans les entrailles de cette infortunée, la feraient mourir dans d'horribles souffrances. Mais la morsure d'une multitude de vipères ayant répandu un venin subtil dans les veines de la martyre, une douce léthargie l'enleva à ses bourreaux pour qui elle ne cessa de prier avec ferveur, en invoquant le nom du *Dieu des forts* et celui de la *Vierge couronnée* jusqu'à son heure suprême.

Ainsi mouraient les femmes et les filles chrétiennes; lorsqu'un supplice pareil à celui d'Ugolin fut connu de la population entière de Salonique, qu'elle glaça d'épouvante. L'élève de Dgézar pacha, Abouloùboud, était destiné à surpasser en férocité celui qui fut son maître. On venait d'exhumer d'un souterrain six femmes condamnées à mourir de faim, qu'il y avait fait enfermer depuis douze jours. Toutes étaient vivantes, et on apprit de leur bouche qu'elles s'étaient nourries

de charbon qu'elles avaient découvert dans un coin de leur cachot. C'était un avis pour le pacha de respecter celles que la providence semblait proteger.... Fronçant le sourcil, le tyran ordonna de faire déchirer les martyres à coups de fouets, d'enlever le charbon qui leur avait servi d'aliment, de sceller de nouveau l'entrée du cloaque, et ce ne fut que le sixième jour après cette sentence que la dernière de ces victimes, âgée de plus de soixante ans, rendit son ame au Seigneur.

Abouloubоud ne songea plus qu'à se procurer de l'argent pour se soutenir à un poste auquel il était résolu de se maintenir, même contre la volonté du sultan; regardant Salonique comme devant être le trône de sa puissance ou son tombeau. On venait d'apprendre que Tassos, dont l'épouse avait mérité la couronne du martyre, avait réussi à soulever la population du mont Olympe, en même temps que les Hydriotes appelaient aux armes les habitants belliqueux du mont Pélion! *C'est ainsi*, disait à cette occasion le Spectateur oriental, oracle des turcophiles de Smyrne, *que les choses iront tant que la marine grecque ne sera pas détruite* (1).

La barbarie d'un pareil vœu n'exige pas de commentaire; mais pour détruire la marine grecque, il fallait d'autres hommes que les Turcs. Les insurgés qui combattaient sous les drapeaux de la croix étaient

(1) Spectateur Oriental, n° 53.

des créatures vulnérables, mais désormais invincibles. Les revers n'étaient pour eux que des épreuves d'où ils sortaient plus énergiques et plus brûlants d'enthousiasme qu'avant de les avoir éprouvés. A des populations égorgées succédaient des myriades de guerriers jaloux de venger leurs frères, et les traits même de la peste semblaient s'émousser contre leur confiance dans ce Dieu qui était leur moteur et leur unique recours. Depuis qu'elle s'était manifestée dans l'île de Ténos, l'évêque de Carystos redoublant de zèle, car les ministres du Seigneur sont intrépides, même devant une mort obscure, avait assisté tous les affligés, sans cesser de veiller, comme général, à la sûreté publique. Chacun à son exemple, rivalisant de charité, s'était regardé comme enchaîné à son poste par la providence et il n'y eut pas plus de déserteurs auprès du grabat des pestiférés que devant l'ennemi.

La voix de la religion était alors la seule entendue des Grecs, et les habitants du mont Olympe, quoique dégarnis de dix-huit cents hommes qu'ils avaient envoyés à Psara vers la fin de mars, ne furent pas plutôt informés des malheurs de Naoussa, qu'ils descendirent dans la vallée de l'Haliacmon. Rassemblant les fuyards, qui parurent se ranimer en touchant le sol natal de la liberté, Diamantis et Tassos, qu'on comparait aux lions qui habitaient jadis cette contrée, toujours fertile en braves, firent main basse sur quelques-unes des bandes d'Abouloubouḍ pacha et parvinrent à enlever une caisse remplie de deux millions de piastres qu'on envoyait au visir de Larisse,

contre lequel ils ne tardèrent pas à tourner leurs efforts.

Pendant que ces choses se passaient en Macédoine, des combats meurtriers s'étaient engagés dans les régions escarpées du mont Oëta. Les éphores de Cravari mandaient à la date de 21 avril (3 mai) au sénat de la Grèce occidentale séant à Missolonghi, que les Grecs, après avoir incendié Patradgik, tenaient les Turcs bloqués dans quelques maisons fortifiées. Cette entreprise avait été conduite avec une rare bravoure par Metcho Condoianis et Scaltzodîmos, qui étaient sortis des montagnes d'Agrapha pour chasser les Osmanlis de la vallée du Sperchius, et se mettre ainsi en communication avec Panorias, chef des Phocidiens, et le stratarque Odyssée. C'était à regret qu'on s'était vu forcé de sacrifier une ville telle que Patradgik; mais la campagne qui allait s'ouvrir en grand du côté des Thermopyles ne permettait pas de demi-mesures.

Les Hellènes avaient senti la nécessité de régulariser leurs opérations. Ce n'était plus au gré de chefs, qui n'avaient jusqu'alors pris conseil que des circonstances, qu'on se proposait d'agir contre les Turcs. On avait un gouvernement, les bases d'un système de finances (1), quelques lois fondamentales, et une

---

(1) NOMOΣ. LOI.

Ἐπειδὴ αἱ τῆς γῆς πρόσοδοι εἶναι αἱ κυριώτεραι τῶν προσόδων τῆς διοικήσεως, ἐπειδὴ ἐπὶ τῆς τυ-

Les impôts établis sur les fonds de terre et sur leurs productions, sous le régime

mesure plus efficace que toutes celles qui l'avaient précédée, fut l'installation des commissaires du gouvernement dans les îles de l'Archipel.

ραννίαξ, οὔτε ἐπίσης καὶ δικαίως ἦσαν μερισμέναι, καὶ μεγάλαι καταχρήσεις εἰσεχώρουν εἰς τὴν εἴσπραξιν αὐτῶν, ἐπειδὴ ἡ διοίκησις χρεωστεῖ μὲν καὶ δικαίαν διάταξιν αὐτῶν νὰ φροντίσῃ, καὶ τὰς προϋπαρχούσας καταχρήσεις νὰ καταλύσῃ, ἐπὶ τοῦ παρόντος ὅμως δὲν ἠμπορεῖ νὰ κάμῃ ὅλας τὰς προαπαιτουμένας ἀκριβεῖς ἐξετάσεις διὰ νὰ φθάσῃ εἰς τὴν ἐπιθυμουμένην τελειότητα· τὸ βουλευτικὸν ἐθέσπισε, καὶ τὸ ἐκτελεστικὸν ἐπεκύρωσε·

ά. Ἀπὸ τοὺς καρποὺς, γεννήματα, καὶ ὅλα ἓν γένει τὰ προϊόντα τῶν διαφόρων τῆς γῆς κτημάτων νὰ λαμβάνηται τὸ δέκατον.

β'. Οἱ ἰδιαίτεροι κῆποι, ὅσοι ἰδιόκτητοι ὄντες χρησιμεύουσιν εἰς τὰς

de la tyrannie, étaient non-seulement trop onéreux et très-inégalement répartis; mais aussi une infinité d'abus introduits dans leur perception aggravait encore le sort du peuple. Dès les premiers jours de son établissement, le gouvernement, portant son attention sur cette branche importante de l'administration publique, qui fait une des principales ressources de l'état; considérant que les besoins urgents de la guerre réclament un prompt secours, et qu'un mode parfait d'impositions dépend d'une réorganisation entière et d'une infinité de détails qu'il n'est pas encore possible d'exécuter, le sénat législatif a décrété et le conseil exécutif a sanctionné ce qui suit :

1. Les impôts sur les grains, fruits et autres productions de la terre seront d'un dixième de leur valeur.

2. Les jardins et autres propriétés des particuliers qui

Cette résolution, annoncée par une circulaire du ministre de l'intérieur en date de Corinthe, le 27 avril (9 mai) si elle avait été plus tôt adoptée, aurait, sans

---

οἰκειακὰς χρείας τῶν κυρίων αὐτῶν, ἐξαιροῦνται, καὶ μένουσιν ἐλεύθεροι παντὸς φόρου.

γ'. Ἀπὸ τοὺς καρποὺς, γεννήματα, καὶ ὅλα τὰ προϊόντα τῶν ἐθνικῶν κτημάτων (ἐξαιρουμένων τῶν ὀρυζίων καὶ ἐλαιῶν, καὶ τῶν δι' ἀποκοπῆς διδομένων), νὰ λαμβάνηται εἰς τὰ δέκα μέρη τρία.

δ' Ἀπὸ τὰ ὀρύζια νὰ λαμβάνηται ἀπὸ τὰ δέκα δύο.

ε. Τὰ περὶ τῶν ἐθνικῶν ἐλαιῶν θέλουν διαταχθῆ δι' ἰδιαιτέρου νόμου.

ς'. Τὰ δέκατα ἑκάστης ἐπαρχίας μεταφέρονται εἰς τὰ ἔκπαλαι συνήθη καὶ διωρισμένα μέρη.

Ὁ μινίστρος τῆς οἰκονομίας νὰ ἐνεργήσῃ τὸν παρόντα νόμον.

Ἐν Κορίνθῳ, τὴν 25 ἀπριλίου, 1822.

Ὁ πρόεδρος τοῦ ἐκτελεστικοῦ,

Α. ΜΑΥΡΟΚΟΡΔΑΤΟΣ.

Ὁ ἀρχιγραμματεὺς τῆς ἐπικρατείας,

Θ. ΝΕΓΡΗΣ.

servent aux besoins domestiques de leurs propriétaires sont exceptés de cette disposition, et restent libres de tout impôt.

3. Ceux qui cultivent les biens de l'état paieront les trois dixièmes des productions de ces propriétés, les riz et les olives exceptés.

Ceux qui auront les dits biens de l'état à ferme ne paieront que l'impôt ordinaire.

4. L'impôt sur les riz des biens de l'état est d'un cinquième.

5. Celui sur les olives de ces mêmes biens sera réglé par une loi spéciale.

6. Les chefs-lieux où les recettes de ces impôts seront transportés restent les mêmes qu'auparavant. Le ministre des finances est chargé de l'exécution de la présente loi.

Donné à Corinthe le 25 avril (7 mai) 1822.

Le président du pouvoir exécutif, A Mavrocordatos; le premier secrétaire, Tl. Négris.

doute, prévenu les malheurs de Chios, en empêchant Lycurgue Logothète, de Samos, d'entreprendre une expédition contraire aux vues du gouvernement hellénique.

On décréta ensuite les couleurs du pavillon grec et de la cocarde nationale (1); on aurait étendu la sphère

---

(1) ΨΗΦΙΣΜΑ.

Κατὰ τὸ ρδ' ἄρθρον τοῦ ὀργανικοῦ νόμου, ὅπου τὸ κυανοῦν καὶ λευκὸν διορίζονται χρώματα τοῦ ἔθνους, καὶ κατὰ τὸ ρέ περὶ τοῦ σχηματισμοῦ τῶν σημαιῶν, τὸ ἐκτελεστικὸν διέταξε καὶ διατάττει τὰ ἀκόλουθα·

ά. Τῶν μὲν κατὰ γῆν δυνάμεων ἡ σημαία, σχήματος τετραγώνου, θέλει ἔχει τὸ ἐμβαδὸν κυανοῦν, καὶ τοῦτο θέλει διαιρεῖσθαι εἰς τέσσαρα ἴσα τμήματα διὰ σταυροῦ λευκοχρόου, διασχίζοντος ἐκεῖνα ἀπ' ἄκρων ἕως ἄκρων τοῦ ἐμβαδοῦ.

β'. Ἡ δὲ κατὰ θάλασσαν σημαία θέλει εἶσθαι διττὴ, μία διὰ τὰ πολεμικὰ, καὶ ἄλλη διὰ τὰ ἐμπορικὰ πλοῖα. Καὶ ἐκείνης μὲν τὸ ἐμβαδὸν θέλει διαιρεῖσθαι εἰς ἐννέα ὁριζόντια παραλληλόγραμμα, παρομοιουμένων εἰς αὐτὰ τῶν χρωμάτων λευκοῦ καὶ κυανοῦ· εἰς δὲ τὴν

DÉCRET.

Vu l'art. 104 de la constitution qui déclare pour couleurs nationales le bleu et le blanc; vu l'art. 105 sur l'arrangement de ces couleurs, dans la formation des drapeaux et des pavillons; le conseil exécutif a décrété et décrète ce qui suit :

1. Les drapeaux des troupes de terre seront de forme carrée, et auront le champ bleu partagé en quatre quartiers égaux par une croix blanche, qui les traversera d'un bout à l'autre dans toute l'étendue du champ.

2. Les pavillons seront au nombre de deux; un pour les vaisseaux de guerre et l'autre pour les bâtiments de commerce. Le pavillon de guerre sera divisé en neuf parallélogrammes (bandes) horizontaux, formés des deux cou-

des institutions, mais on dut encore une fois ajourner les projets d'administration intérieure pour ne s'occuper que de la défense de la patrie.

ἄνω πρὸς τὰ ἔσω γωνίαν τούτου τοῦ ἐμβαδοῦ θέλει σχηματισθῆ τετράγωνον κυανόχρουν, διηρημένον ἐν τῷ μέσῳ διὰ σταυροῦ λευκοχρόου. Τῆς δὲ τῶν ἐμπορικῶν πλοίων σημαίας τὸ ἐμβαδὸν θέλει εἶσθαι κυανοῦν· εἰς δὲ τὴν ἄνω πρὸς τὰ ἔσω γωνίαν θέλει σχηματισθῆ ὡσαύτως τετράγωνον λευκόχρουν, καὶ διαιρούμενον ἐν τῷ μέσῳ διὰ σταυροῦ κυανοχρόου.

γ'. Τὸ ἑλληνικὸν σημεῖον, ἔχον σχῆμα κυκλικὸν, σύγκειται ἐκ λευκοῦ καὶ κυανοῦ χρώματος τοιουτοτρόπως, ὥστε τὸ μὲν λευκὸν προτίθεται, τὸ δὲ κυανοῦν ἀκολουθεῖ, καὶ τέλος τὸ λευκόν. Οὐδέποτε δὲ ἄλλου σχήματος, ἢ χρώματος νὰ ἦναι τοῦτο τὸ σημεῖον.

δ'. Ὅλοι οἱ ἀξιωματικοὶ καὶ ὑπουργοὶ πάσης τάξεως τῆς ἐπικρατείας, πολιτικοὶ καὶ πολεμικοὶ, νὰ φέρωσιν ἐπὶ κεφαλῆς τὸ ἐθνικὸν σημεῖον.

ε. Ὅς τις ἀντιτείνει εἰς ταῦτα πάντα, εἶναι ὑπεύθυνος ἀπειθείας πρὸς τὸν νόμον.

Οἱ μινίστροι τῶν ἐσωτερικῶν, τοῦ πολέμου, τῶν ναυτικῶν καὶ τῆς

leurs, le blanc et le bleu, alternés. Dans la partie supérieure vers la gaine, sera placé un quartier bleu, traversé d'une croix blanche.

Le pavillon de commerce aura le champ bleu, et dans la même partie supérieure, il sera formé un quartier blanc qui sera traversé d'une croix bleue.

3. La cocarde grecque aura la forme ronde, et les deux couleurs seront disposées de manière à ce que le blanc commence et finisse l'encadrement de ces couleurs.

Toute autre forme ou couleur est défendue.

4. Tous les officiers et employés de l'état, civils et militaires, porteront à la tête la cocarde nationale.

5. Celui qui contreviendrait à l'une des dispositions ci-dessus exprimées se rendra coupable d'infraction à la loi.

Les ministres de l'intérieur, de la guerre, de la marine et

D. Hypsilantis ne pouvait dissimuler le déplaisir qu'il éprouvait de n'avoir pas obtenu la présidence du pouvoir exécutif qu'il se croyait acquise en vertu de sa pseudonymie de lieutenant de son frère Alexandre. Dédaignant le titre de président du corps législatif, il affectait de rejeter, comme on l'a dit, cette qualité en prenant celle de patriote qu'il était loin de justifier par une semblable conduite. Opposé dans toutes les circonstances aux mesures du gouvernement, on lui accorda, sans peine, la commission qu'il sollicitait de se rendre à l'armée de la Grèce orientale, commandée par Odyssée, qui avait établi son quartier-général aux Thermopyles.

Les Turcs, dont le nombre augmentait journellement par l'arrivée des renforts sortis de la Thessalie, de Zeïtoun, de Bodonitza et de Talante, avaient forcé les Grecs à se replier. Ils menaçaient de pénétrer dans la Béotie, lorsque D. Hypsilantis arriva à l'armée et on se décida aussitôt à attaquer l'ennemi, quoiqu'on eût à peine cinq mille hommes à opposer à son armée qui se montait à quinze mille soldats, cavalerie et infan-

---

ἀστυνομίας, νὰ ἀναλάβωσι τὴν ἐκτέλεσιν τῆς παρούσης διαταγῆς.

Ἐν Κορίνθῳ, τὴν 15 Μαΐου, 1822.

Ὁ πρόεδρος,
Α. ΜΑΥΡΟΚΟΡΔΑΤΟΣ.
Ὁ ἀρχιγραμματεὺς,
Θ. ΝΕΓΡΗΣ.

de la police sont chargés de l'exécution du présent verbal.

Donné à Corinthe le 15 (27) mai 1822.

Le président,
A. MAVROCORDATOS.
Le premier secrétaire,
Th. NÉGRIS.

terie. Malgré cette disproportion de forces il fut décidé qu'on se diviserait afin d'aborder les Turcs sur plusieurs points à la fois. En conséquence, Condoïanis eut ordre de les tourner par la droite en gagnant les hauteurs du mont Catavôthra, Hypsilantis devait tenir le centre prêt à secourir Odyssée, ainsi que Nicétas et Panorias Papa Andréas, tandis que Hervé Gouras agirait isolément sur les derrières de l'armée ottomane. Le combat s'engagea dans cet ordre vers la mi-mai, et les mahométans furent si complètement battus que Drama Ali, ayant perdu ses bagages, sa caisse militaire et son neveu qui fut fait prisonnier, ne regagna qu'avec peine Thaumacos. On prétendit même alors qu'il aurait été pris sans D. Hypsilantis, qui ne parut sur le champ de bataille que pour élever de ridicules prétentions de suprématie.

On le chargea d'aller rendre compte au sénat de Corinthe, que dans les différents combats qui avaient eu lieu aux Thermopyles depuis la fin du mois de mars, les pertes éprouvées par les Turcs se montaient à près de cinq mille hommes tués ou blessés. Au nombre de ces derniers on comptait Jousouf, bey d'Avlone, et une foule de Turcs des premières familles de la moyenne Albanie. Il se retira avec cette commission; et comme il avait à se plaindre d'Odyssée, il parvint, dit-on, de concert avec l'archi-grammatiste Théodore Négris, à jeter sur ce brave une défaveur dont nous rapporterons bientôt les suites funestes.

Sur ces entrefaites, le gouvernement provisoire des Hellènes recevait l'avis que les taxiarques Diamantis

et Tassos avaient vengé les chrétiens de Naoussa, en exterminant au pont de Baba, sur le Pénée, deux mille janissaires que le kiaya du Romili Vali-cy conduisait au secours du bey de Khaterin. Ils avaient pris ensuite cette ville dont ils avaient tué les Turcs et dévasté les propriétés, pour se venger des excès commis par Abouloubod pacha.

Un courrier venant de Patras, annonçait en même temps que l'Achaïe avait été de nouveau le théâtre des combats. Zaïmis et Colocotroni, qui venaient de reprendre l'offensive, s'étaient emparés des aquéducs après un combat dans lequel une centaine de Turcs avaient été tués. Mais cette affaire, malgré son importance, ne devait avoir d'autres résultats que de prolonger une lutte interminable, car de hauts et éminents personnages se donnaient la main pour soutenir cette place. En effet, malgré le blocus, il y arrivait journellement, sous pavillon neutre, des secours de Constantinople et même de Londres, à la vue des croiseurs grecs, qui ne pouvaient, sans se compromettre, faire respecter les lois, quoique équitables, de leur gouvernement.

Au milieu de ce conflit d'évènements, on reçut une lettre du vénérable polémarque de la Selléide, Nothi Botzaris. Sa vie était celle du pasteur homérique des peuples, Gérenius Nestor, le dompteur des coursiers. Il avait eu au temps de sa jeunesse la force et la valeur du roi de Pylos; mais il n'en possédait plus que la sagesse et cette fleur de langage qui est le partage des enfants de la Hellade, auxquels

le ciel a départi le don de la parole avec des inspirations divines. Il avait vécu avec les braves du siècle dernier, conversé avec des hommes de tous les pays, et l'esprit prophétique de Dodone semblait s'exprimer par sa bouche, quand il expliquait les plans des ennemis, dont il devinait les desseins et jusqu'aux secrètes pensées.

Après avoir rendu grace à ce Dieu de bonté qui avait accordé à sa vieillesse le bonheur de voir l'étendard de la croix arboré dans la Grèce, il conjurait le président de s'occuper du sort des otages que les Souliotes avaient livrés au visir Ali pacha, et qui se trouvaient depuis sa mort au pouvoir de Khourchid pacha.

« Mes aïeux, mon père, un frère que je chérissais, « écrivait-il, sont morts pour la cause qui nous arme « aujourd'hui. Ils ont été nos précurseurs, vous le « savez, mes frères; car, quel Grec n'a pas entendu « parler des guerres, des combats et des malheurs des « enfants de la Selleïde, contrée qu'on surnommait le « dernier boulevard de la liberté? Je ne vous parlerai « pas des maux que j'ai endurés, mais le plus cruel est « de voir maintenant mes enfants et mes compatriotes « au pouvoir de nos ennemis.

« Informé que des agents de l'Angleterre, commis- « sionnés par ceux qui ont vendu Parga, traitent « avec vous l'échange du harem de Khourchid à prix « d'argent, en écartant la question de la restitution « des otages détenus dans le château du lac de Jo- « nina; j'ai dû vous prévenir que nos ennemis espé-

« rent, par ce moyen, élever des divisions entre nous. « Je m'empresse donc de signaler ce nouveau piége « tendu à votre loyauté. Les enfants de la Selleïde sont « prêts à donner leur vie pour la patrie. Ils avaient « fait le sacrifice de leurs familles quand ils consenti- « rent à les remettre au pouvoir d'un homme qui, vic- « torieux, les aurait sacrifiées, et auquel elles n'ont « échappé que par des circonstances indépendantes de « sa volonté. Serait-il dit un jour que le gouvernement « des Hellènes les aurait abandonnées? »

Marc Botzaris arrivait avec cette lettre du polémarque. On ne parlait que d'un discours sur le mépris des richesses et l'amour de la patrie qu'il avait prononcé en passant à Missolonghi devant l'assemblée des Hellènes de la Grèce occidentale, réunis dans cette ville. Il redemandait son épouse Chrysé, qu'il avait remise, étant enceinte, au pouvoir du satrape de Janina, ainsi qu'un frère chéri; car, indépendamment de Constantin, il en avait un plus jeune que celui-ci, et Mavrocordatos s'empressa d'accéder à la légitimité de ses vœux. Il se fit rendre compte de l'état de la négociation relative au rachat du harem de Khourchid pacha, que Théodore Négris dirigeait d'une manière ambiguë. Il fut enjoint à ce ministre de ne pas se départir de la clause absolue de la restitution des otages chrétiens qui se trouvaient détenus au château du lac de Janina, et le traité fut presque aussitôt conclu sur cette base.

Les brocanteurs anglais qui s'étaient rendus à Corinthe, comptèrent au ministre des finances Notaras

540,000 francs. Quelque temps après, les échanges furent consommés par l'entremise d'une frégate de S. M. B. à laquelle on consigna la femme de Khourchid et soixante-quatre odalisques de sa suite, qui répandirent des larmes en se séparant des Grecs dont elles préféraient les chaînes à celles d'un pacha à moitié caduc, sous le joug duquel elles rentraient. L'épouse de Marc Botzaris lui fut rendue; mais comme le sérasker n'avait pas voulu relâcher son troisième frère, le conseil hellénique retint tous les officiers attachés au harem de Khourchid jusqu'à ce qu'il eût mis en liberté un individu qu'il ne pouvait garder sans compromettre la parole d'honneur donnée sur sa garantie par les Anglais.

Débarrassé de cette négociation, qui durait depuis plus de cinq mois, le gouvernement hellénique promulgua plusieurs actes salutaires. De ce nombre fut un décret du 30 avril, 12 mai, qui divisait le territoire de la Grèce en éparchies (Ἐπαρχίαι), antéparchies (Ἀντεπαρχίαι), communes (Κοινότηται), et justices de paix (Δικαστήρια εἰρηνοποιά), dont il serait trop long de rapporter la hiérarchie, ainsi que les attributions qui sont détaillées dans le bulletin des lois imprimé à Corinthe.

Ce travail important fut suivi, le $\frac{7}{19}$ mai, d'une proclamation (1) annonçant le partage des terres

(1) Προκήρυξις.

Στρατιῶται,

Σεῖς μὲ τὰ ὅπλα σας ὑπερασπί-

Proclamation.

Soldats,

Vous défendez l'indépen-

conquises sur le gouvernement turc à l'armée, en paiement de sa solde et de ses travaux. Enfin, on publia un acte du pouvoir exécutif, sanctionné le 11 du même mois par le sénat législatif, relativement à la formation des commissions d'enrôlement avec la désignation des lieux où résideraient les préposés à cette opération. C'était ainsi que les magistrats de la Grèce, dans l'intervalle des combats et des tempêtes publiques, fondaient leur état politi-

---

ζεσθε τὴν ἀνεξαρτησίαν τοῦ ἔθνους, καὶ ἡ διοίκησις τοῦ ἔθνους χρεωστεῖ νὰ σᾶς ἀνταμείψῃ. Ἂν τὸ ἐθνικὸν ταμεῖον δὲν ἔχῃ τὰ ἀναγκαῖα χρήματα διὰ νὰ προβλέψῃ τοὺς δικαίους μισθούς σας, ἰδοὺ ἡ πατρὶς σᾶς προσφέρει μισθὸν τιμιώτερον, πλουσιώτερον, πλέον ἀνάλογον πρὸς τὰς χρείας σας, καὶ πρὸς τὰ ἰδιά σας συμφέροντα. Οἱ προπάτορές σας ἐκαλλιέργουν τὴν γῆν, τὴν ὁποίαν ξένος τύραννος ἥρπασε πρὸ τεσσάρων αἰώνων. Εἶναι δίκαιον νὰ τὴν καλλιεργήσετε τώρα σεῖς, καὶ ν' ἀπολαύσετε τοὺς καρπούς της, ἀφοῦ ὅμως μὲ τοὺς κόπους σας τὴν ἐλευθερώσετε· τοῦτο κρέμαται ἀπὸ σᾶς. τρέξατε, καταγραφῆτε, αὐξήσατε τὰ τάγματα τῶν προμάχων τῆς πατρίδος, καὶ τῆς ἐθνικῆς σας ἀνεξαρτησίας· μὴ λησμονεῖτε τὸ χρέος τῆς εὐταξίας, καὶ τῆς εὐπαθείας πρὸς τοὺς ἀρχηγούς σας, πρῶτον χρέος

dance de la nation, et son gouvernement vous doit le prix de vos travaux. Si la confédération n'a pas les moyens pécuniaires pour acquitter votre solde, la patrie vous offre une paie plus honorable, plus précieuse et plus analogue à vos besoins et à vos intérêts. Vos ancêtres s'honoraient de cultiver la terre dont des oppresseurs étrangers vous ont dépouillés depuis quatre siècles. Il est juste que vous la cultiviez à votre tour, et que vous recueilliez les fruits de ce sol affranchi par votre valeur. Ce résultat dépend de vous. Accourez, enrôlez-vous, renforcez les bataillons des défenseurs de la patrie et de l'indépendance nationale. N'oubliez jamais surtout les

que, sans perdre de vue les intrigues, les dangers et les ennemis qui menaçaient la patrie, les autels du Seigneur, et l'existence d'un peuple tout entier armé pour la plus légitime des causes.

Comme les périls étaient plus pressants que le besoin des lois dans un pays insurgé, au nom de Dieu, par un clergé dirigé d'après des principes supérieurs aux conventions humaines, on dut plus d'une fois abandonner, sans trop d'inconvénients, la rédaction des réglements administratifs pour s'occuper de faire face à l'ennemi. Ainsi, comme le ministre de la guerre avait annoncé, par une lettre du 2 mai, au sénat de l'Étolie, qu'on lui enverrait incessamment des secours; on hâta, sous ce prétexte, qui cachait des vues d'un

---

παντὸς καλοῦ στρατιώτου. Ἡ πατρὶς καὶ οἱ νόμοι σᾶς ἄνοιξαν τὸ στάδιον τῆς δόξης, καὶ τῆς εὐτυχίας, διατρέξατέ το ἀξίως τῶν προγόνων σας. Ἐνθυμήθητε, ὅτι εἶσθε Ἕλληνες, καὶ οἱ Ἕλληνες ὁσάκις ἠθέλησαν ἐνίκησαν τοὺς βαρβάρους.

devoirs de la discipline et de la subordination envers vos chefs militaires, premières qualités du vrai soldat. La patrie et les lois vous ont ouvert la carrière de la gloire et du bonheur. Rappelez-vous du courage de vos ancêtres, souvenez-vous que vous êtes Hellènes, et que les Hellènes, quand ils le voulurent, vainquirent toujours les Barbares.

Ἐν Κορίνθῳ, εἰς τὴν 7 μαΐου, 1822.

Ὁ προέδρος Α. Μαυροκορδάτος.

Ὁ ἀρχιγραμματεὺς Θ. Νεγρις.

Corinthe, 7 mai (v. s.) 1822.

Le président,
A. Mavrocordatos.
L'archi-grammatiste,
Th. Négris.

ordre supérieur, l'équipement du bataillon des Philhellènes, qui se formait à Corinthe sous la direction du général Norman. On décida qu'il composerait l'avant-garde d'un corps d'armée avec lequel Mavrocordatos passerait en Étolie, où il serait joint par le taxiarque Iatracos de Sparte, qui marchait avec quinze cents hommes recrutés dans la partie de la Laconie, baignée par l'Eurotas. Il avait sous ses ordres dix capitaines sortis de la Cynurie et d'Hélos, ville dont le nom a survécu à celui de Sparte dont elle fut esclave, et des environs de Monembasie, qui avaient servi longtemps dans la Moldavie et sous les drapeaux de la Russie pendant la dernière guerre des Moscovites contre les Turcs.

Pierre Mavro-Michalis s'apprêtait de son côté à entrer en campagne avec quinze cents Éleuthérolacons, tous hommes d'élite, charmés de l'idée de pénétrer sur le continent, où le brave Cyriaque se trouvait depuis quelque temps. Le colonel Daglianis, et le modeste Sakeris, avaient ordre de se diriger sur le promontoire Araxe avec douze cents Arcadiens ou Tégéates, pour s'embarquer à Cavro Stassi sur des vaisseaux hydriotes qui avaient ordre de concourir à cette expédition. Enfin, Marc Botzaris qui avait réuni à Trisonia, île du golfe de Lépante, quatre cents palicares, de race Dorienne, devait guider l'armée destinée à établir le foyer de la guerre en Épire.

L'idée de cette entreprise était due aux chefs de la Selleïde. Leur plan consistait à débarquer avec six

mille hommes au port Glychys dans la Thesprotie, près duquel se trouvait le taxiarque Cyriaque qui occupait, avec un corps de Maniates, la palanque de Phanari. En prenant terre dans cet endroit on trouvait dans les météores de la Selleïde quatre mille hommes prêts à entrer en campagne, suivant les contrôles que le polémarque Nothi Botzaris avait adressés au ministre de la guerre du gouvernement provisoire. Marc Botzaris ralliait en même temps les bandes de la Cassiopie, du Djoumerca, du mont Polyanos, et il se trouvait à la tête de quatre à cinq mille hommes, en donnant quelques subsides aux habitants de Godistas, qui ne demandaient qu'une somme assez modique pour entrer en campagne. Stournaris et Christos Tzavellas sortaient des vallées supérieures de l'Acheloüs avec douze cents hommes. Georges et André Hyscos de l'Agraïde, Zongos, neveu de Hadgi Antoni et de Lepeniotis, Varnakiotis, Rhengos, Makrys, Gôgos, et tous les capitaines de l'Acarnanie, unis à une partie des Étoliens, s'avançaient par le Macrinoros sur Arta avec sept mille hommes, et Khourchid pacha, attaqué par plus de dix-huit mille Grecs pleins de courage, était réduit à se renfermer dans les châteaux délabrés de Janina, qu'il n'avait pas eu le temps d'approvisionner. On l'y assiégeait, et, pendant ce temps, les Épirotes chrétiens se levant en masse rejetaient les Schypetars mahométans au-delà de l'Aoüs. Le succès de la campagne était immanquable, les chances semblaient en sa faveur, et la question ramenée sur le terrain de la Hellopie où elle avait commencé, s'y terminait.

Pendant ce temps l'armée turque qui se rassemblait à Larisse ne pouvait rien entreprendre contre la Morée; et, avant le retour de l'hiver, la Hellade entière était pour toujours affranchie du joug des sultans. Afin d'éviter le conflit d'autorité et les rivalités, on convint secrètement que Mavrocordatos, dont le noble caractère était connu, serait investi d'un pouvoir dictatorial pour six mois, à dater du jour qu'il sortirait du Péloponèse.

Persuadé qu'il fallait se tenir sur la défensive du côté de la Phocide et de la Béotie, Mavrocordatos, qui n'agissait encore qu'en qualité de président, se décida, d'après l'avis du sénat et les insinuations de l'archi-grammatiste Théodore Négris, à renvoyer D. Hypsilantis aux Thermopyles. Il s'était réconcilié avec Odyssée, qui, comme tous les braves de son tempérament, était violent, mais sans rancune. On le chargea de répandre une proclamation en forme de circulaire, adressée par le ministre de la guerre aux différents états de la Grèce qui venaient d'apprendre les premiers massacres de Chios (1). Enfin il avait ordre, dans sa tournée, de passer par Athènes.

---

(1) Proclamation du gouvernement de Corinthe.

Braves chefs et soldats,

Aux armes! la patrie vous appelle. Arrachez vos frères, vos femmes et vos enfants au glaive exterminateur des barbares. Heureux jusqu'à présent dans presque tous les combats, vous avez prouvé à l'ennemi ce que pouvait un peuple peu nombreux, mais résolu à vaincre ou à mourir. Vous avez su

L'Acropole, dont les monuments sont restés intacts par un de ces hasards qu'on ne peut expliquer, bloquée par deux mille cinq cents Grecs qui s'étaient ennuyés de la bombarder, n'était plus défendue que par quelques centaines de Turcs, car le restant étaient des vieillards, des femmes et des enfants. Les barbares, après avoir muré la porte d'entrée, afin qu'elle ne fût pas brûlée comme l'avait été celle de la première enceinte au retour des insurgés, avaient cessé de les canonner. Les assiégeants et les assiégés passaient les journées à se regarder, tandis que quelques éclaireurs, qui se tenaient à l'affût pour tirer sur ceux qui se trouvaient à portée, échangeaient assez inutilement quelques coups de fusil, en se chargeant d'injures et d'imprécations. Enfin, quand la nuit venait, chacun s'endormait presque aussi tranquillement que si on eût été en paix; car, si les Grecs n'avaient point à craindre de sortie de la part des assiégés qui s'étaient claquemurés en maçonant leur porte, ceux-ci n'avaient pas non plus d'assaut à redouter. Les échelles, pré-

---

vous suffire à vous-mêmes; grands dans la détresse, soyez intrépides dans le danger qui s'approche. Que chacun de vous devienne soldat. Enlevez vos enfants même à leurs jeux pour les mener au combat. L'union fera votre force, et l'ennemi reculera devant vos rangs. Disséminés et irrésolus, il vous détruira en détail. Vos devoirs, vos serments, vos autels, vos femmes, vos frères, vos familles sont sous le couteau d'un ennemi impitoyable. Volez aux combats.

Acrocorinthe, 12 mai 1822. J. Coletti, ministre de la guerre. Contre-signé: Démétrius Paolis.

parées autrefois pour une attaque de vive force avec lesquelles les assaillants s'étaient chauffés, n'annonçaient pas qu'ils eussent l'intention d'emporter la place par escalade.

On attendait la solution du problème du bénéfice du temps, et tout annonçait que l'issue n'en serait pas favorable aux mahométans. Les maladies exerçaient des ravages affreux parmi les assiégés que la crainte de quelques bombes lancées au hasard, avait obligés à se retirer dans des magasins humides, situés sous les propylées. Ils ne parlaient cependant pas de se rendre, et comme l'agglomération des Turcs, aux Thermopyles, faisait craindre une invasion de leur part dans l'Attique, le stratarque proposa de tenter un assaut. C'était le vœu général des Hellènes, la religion y intervint! Ses cérémonies se mêlèrent aux préparatifs des guerriers, l'archevêque d'Athènes, entouré de son clergé, officia au milieu de l'armée réunie sur le penchant de la colline du Musée. Il prononça un discours propre à enflammer le courage des soldats, qui, après avoir baisé les reliques des saints et orné leurs tête de feuillages bénits, n'attendirent plus que l'explosion d'une mine qu'on [illegible] jour, afin de pratiquer une brèche suffisante pour donner entrée dans l'Acropolis.

On mit le feu aux poudres pendant la première veille de la nuit, mais les Turcs, prévenus par un créole Levantin, de Smyrne, qui s'était établi, on ne sait pourquoi, dans le consulat de France, se trouvèrent prêts à repousser l'assaut. La forteresse,

qu'ils avaient garnie d'un cordon de *Dadi* ou bois gras (usage que les Turcs ont conservé dans tous les siéges pour découvrir l'ennemi), fut tout à coup illuminée. Ils engagèrent en même temps une vive fusillade, en faisant rouler des pierres, des obus et des grenades enflammées sur les Hellènes, qu'ils obligèrent à se retirer, après avoir perdu une foule de braves, ainsi que le lieutenant Stralendorf, qui avait ambitionné l'honneur de monter un des premiers à l'assaut. On dut donc attendre le secours de la famine pour s'emparer d'une forteresse, à laquelle était lié le sort de l'Attique.

La Morée, plus heureuse, indépendamment du sénat qui veillait à sa sûreté, d'une foule de chefs vaillants et de quarante mille paysans armés de fusils apportés de l'étranger, semblait n'avoir rien à craindre de la part des Turcs.

On s'occupait ainsi, en toute sûreté, de l'expédition contre l'Épire, quand Georges Spanolaki, expédié par l'amirauté d'Hydra vers le lord haut commissaire des Iles Ioniennes, Thomas Maïtland, pour réclamer contre l'arrestation arbitraire de la goëlette *la Terpsichore*, fit parvenir au président Mavrocordatos une note officielle relative à sa mission.

Elle portait que la goëlette, *la Therpsichore*, à peine arrivée à Corfou, avait été séquestrée et son équipage mis aux arrêts. Des sbires s'étant rendus sur son bord, avaient abattu de vive force le pavillon de la croix qu'elle portait. On avait ensuite intimé au capitaine de mouiller entre quatre armements de

guerre anglais, et de dégréer son bâtiment. A tant d'affronts Thomas Maïtland avait donné pour prétexte le vol de quelques moutons enlevés à Leucade par un corsaire insurgé. C'était l'aventure du loup et de l'agneau; mais comme les Turcs n'avaient dévoré que des chrétiens, les Hydriotes furent témoins oculaires de l'accueil que le lord haut commissaire fit à la division navale ottomane qu'il leur avait empêché de capturer et des soins que Sa Grace prit pour l'empêcher de tomber au pouvoir des insurgés grecs.

Le capitaine et l'équipage de *la Terpsichore* gémissaient ainsi sous le poids de l'iniquité, quand l'amirauté d'Hydra jugea indispensable d'expédier en parlementaire à Corfou, comme vers une terre ennemie, Georges Spanolaki, chargé de remettre une lettre au lord haut commissaire. Sans se plaindre de l'outrage fait à *la Terpsichore*, l'amirauté à laquelle on avait porté plainte au sujet du prétendu vol de moutons commis à Leucade, délit plus digne de la foudre d'Albion que les massacres de Chios qu'on voyait d'un front impassible, promettait de faire droit à cette réclamation fondée ou non, dès qu'on lui nommerait la partie lésée et le coupable. Elle réclamait ensuite la goëlette, en demandant à quelle distance l'escadre chrétienne devait se tenir de Corfou, quand elle se porterait dans la mer ionienne et jusqu'à quelle hauteur ses croiseurs pouvaient naviguer?

On ne pouvait agir avec plus d'humilité; il était difficile d'exiger plus de déférence. « Nous avons applaudi, « disaient les archontes de l'amirauté d'Hydra, en ter-

« minant leur lettre, aux assurances souvent répétées « que la Grande-Bretagne resterait tranquille obser- « vatrice de la lutte du désespoir contre la tyrannie; « qu'elle assisterait, au moins par l'indifférence et « l'inertie, un peuple malheureux qui se débat sous le « glaive de ses oppresseurs. Néanmoins, qu'il nous « soit permis de témoigner à Votre Excellence, qui a « proclamé tant de fois la neutralité, notre douleur « et notre surprise de voir un démenti formel donné « à ses déclarations par la longue station des Turcs à « Syvota (Mourtous), par la défense faite à notre es- « cadre de les y attaquer, et d'être expulsés, comme « nous le sommes, des ports où les flottes ottomanes « sont reçues, approvisionnées, protégées et accueillies « avec les honneurs du salut royal. »

Il est vraisemblable que cette lettre, quoique mesurée, loin d'être reçue favorablement par Sa Grace, le lord haut commissaire, qui ne fut jamais débonnaire que pour Ali pacha, tant que ce tyran fut heureux, n'aurait eu d'autre résultat que de laisser pourrir *la Terpsichore* dans le port de Corfou, sans les représentations de l'honorable commodore sir Henri Moore, qui ne fut jamais étranger aux sentiments de l'humanité. Il avait déjà blâmé la conduite des brocanteurs de Zante, et il fit relâcher la goëlette hydriote; mais il est probable qu'il n'eut pas connaissance de la lettre suivante, monument de stupidité et d'arrogance digne d'un nabab plutôt que du lieutenant d'un prince chrétien, qu'on remit à Georges Spanolaki.

Corfou, 28 *avril* 1822, *à huit heures du soir.*

« Monsieur,

« Le lord haut commissaire, dans les Iles Ioniennes, « vient de recevoir des lettres qui se disent venir de « la part de gens qui se donnent d'eux-mêmes le « nom de gouvernement de la Grèce, et d'un agent « qui se trouve actuellement dans ce port, chargé par « ce soi-disant gouvernement, de traiter avec le lord « haut commissaire.

« Son Excellence ignore absolument l'existence d'un « *gouvernement provisoire de la Grèce*, et ne peut « par conséquent reconnaître un tel agent. La néces- « sité seule de maintenir, *comme S. Exc. l'a tou-* « *jours fait*, les principes de la plus stricte neutra- « lité (1), le porte à *consentir* (2) à faire réponse à « quelques passages de ces lettres. *Il plaît* enfin à « S. Exc. de signifier et de dire qu'elle ne veut plus « entrer en aucune communication avec une puis- « sance *nominale*, qu'elle ne reconnaît pas (3), et que « sa détermination se résume ainsi : 1° Aucun bâti- « ment se disant Grec, sous un pavillon non reconnu

---

(1) On a vu dans le cours de cette histoire comment le lord haut commissaire Maitland entendait la neutralité.

(2) Synonyme affaibli de *daigner;* Sa Grace, qui s'était fait ériger une statue, bâtir un palais, qui tenait des *levers*, hésite cependant sur ce mot, mais il lui *plaît;* l'un vaut l'autre;

Quid facient domini audent si talia...

(3) Lisez : *que S. M. B. ne reconnaît pas.*

« et non autorisé dans le monde (1), ne pourra être « reçu dans les ports britanniques (2); 2° S. E. n'est « pas tenue de discuter avec une puissance *non* « *reconnue*, sur ce qu'elle a cru convenable de faire. « Elle *s'avance* (3) néanmoins jusqu'à dire que l'île « de Mourtoux est une dépendance du gouverne- ment ionien, et que le roi d'Angleterre est son seul tecteur. S. Exc. considère en outre *le canal tout* « *entier* de Corfou, depuis Mourtoux jusqu'à Casopo, « comme étant de fait le port de Corfou. Le gouver- « nement ionien ne peut que déplorer (d'après les « principes de la même neutralité qu'il a toujours « maintenus) la folle présomption de celle des deux « parties belligérantes, qui a occasioné le présent « état des choses. »

« Son Excellence désire que la personne qui se trouve « dans ce port veuille à l'instant faire voile. »

Cette lettre était signée, d'ordre du lord haut commissaire Th. Maitland, par Frédéric Hankey, personnage dont on a vu précédemment figurer le nom dans la vente de Parga au visir Ali pacha.

La communication de cette pièce officielle au gou-

---

(1) La croix, adoptée pour signe de régénération par les Grecs, compte dix-huit cents ans de gloire, et *les Portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*. On voit bien que *Sa Grace ne descend pas des familles qui prétendent rattacher leur origine aux croisades*.

(2) C'est-à-dire dans les ports de l'Heptarchie ionienne.

(3) Il n'y a aucun établissement sur l'île de Mourtoux (Syvota). Si elle fait partie de l'heptarchie, pourquoi y souf-

vernement des Hellènes, était de nature à faire craindre que l'entreprise méditée contre l'Épire n'éprouvât des obstacles insurmontables de la part des Anglais. Le ton menaçant d'une lettre sémi-officielle, qui taxait de *folle présomption* l'héroïsme d'une nation poussée par des circonstances impérieuses à défendre son existence physique, [illegible] fallait tendre la gorge au couteau, même en se soumettant, expliquait trop en faveur de qui le lord haut commissaire formait des vœux, pour compter sur l'inertie de ses dédains. Cependant, en reliant sa note hautaine, comme la navigation interdite au *labarum* grec, ne s'étendait qu'au mouillage de Corfou qu'on déterminait depuis Syvota jusqu'à Casopo, on reprit courage. Le port Glychys ou Phanari étant sept lieues au dessous des nouvelles colonnes d'Hercule, sur lesquelles on avait tracé le *nec plus ultra* de la croix, on s'imagina qu'on pouvait librement agir en deçà de cette limite. L'espérance reparut dans le conseil des Hellènes, devenus, par ce qui se passait, plus intéressés que jamais à couvrir le but véritable de leur expédition du prétexte de pénétrer dans l'Étolie, pour s'opposer à l'invasion que Khourchid pacha méditait contre la Grèce occidentale.

Le président Mavrocordatos, son nom sera grand dans l'histoire de la Grèce, dirigé par la seule ambition de servir sa patrie, n'eut pas plus tôt entrevu

---

frir les Turcs; les y laisser s'établir militairement? On raisonne mal quand on est en colère.

la possibilité de poursuivre l'exécution du plan proposé par les Souliotes, qu'il s'empressa de nommer le général Normann son chef d'état-major. Loin de redouter son mérite, il s'en remit à lui pour toutes les mesures nécessaires au succès de l'entreprise, et comme on avait envoyé depuis longtemps des commissaires de recrutement dans les îles et sur tous les points, où l'on pouvait trouver des hommes qui eussent servi en Europe, on parvint à former deux corps d'élite régulièrement disciplinés.

Le premier, composé de deux cent cinquante six officiers français, italiens, allemands, polonais, prussiens, danois et suisses, car les enfants de Guillaume Tell, partout braves et loyaux, ne pouvaient pas manquer d'avoir des représentants armés dans la lutte de la croix contre l'étendard de Mahomet; cette compagnie, composée d'étrangers, prit le nom de Philhellène. L'honneur de combattre contre les barbares, avait fait accourir de l'occident ces nouveaux croisés, parmi lesquels on citait le capitaine Laskis, de Varsovie; le lieutenant Pourpaker, helvétien; le lieutenant Dejourdi, de Bade; Guys de Saint-Hélène, français; Voutier, élève de première classe de la marine royale; Mignac capitaine de hussards, français; Chauvassaigne, garde du corps de Monsieur; Han, danois, lieutenant de bombardiers; le capitaine Haney, de Paris; Dandré, français; et Hamsel, médecin suisse. Le commandement de ce bataillon d'élite fut confié au colonel Dania, génois d'origine, ancien chef d'escadron de chasseurs.

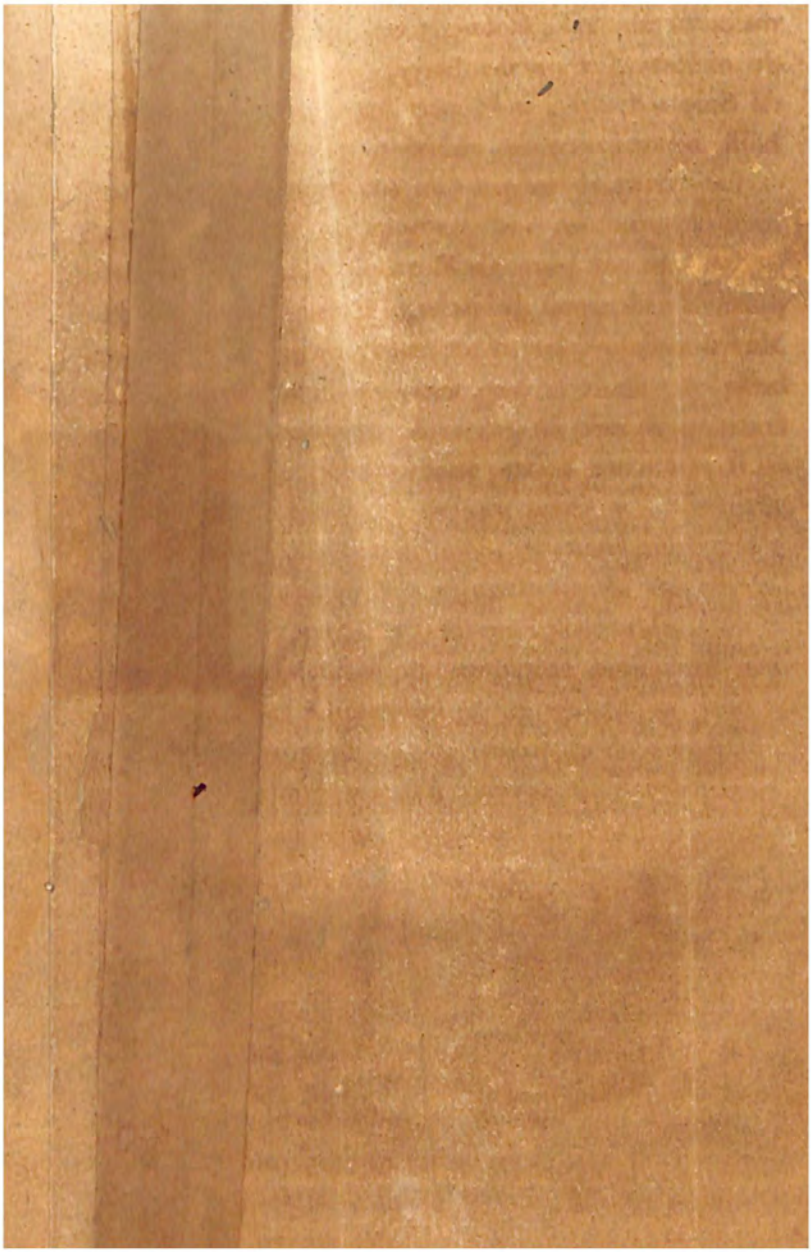
Un second corps, ou régiment, fort de six cents hommes, tous Grecs, ayant servi en France ou en Russie, divisé en deux bataillons, fut mis sous les ordres d'un colonel piémontais, nommé Tarella. Ainsi l'armée d'expédition eut une espèce de garde de vétérans d'honneur, composée de huit cent cinquante six hommes, dont Alexandre Mavrocordatos fut nommé stratarque par le sénat législatif de Corinthe. Il donna ensuite ses dernières instructions relativement à Nauplie de Romanie, forteresse que la célèbre Bobolina de Spetzia bloquait par mer depuis plus de quatorze mois, avec une persévérance qu'on aurait cru au-dessus de ses forces et de son sexe, si l'infatigable constance de cette femme aussi extraordinaire par sa valeur que par la piété conjugale qui la caractérise, n'était attestée par des témoins irrécusables.

On était informé depuis quelques jours seulement que le serasker Khourchid pacha n'avait pas plus tôt appris la consommation de l'échange de son harem, qui fut débarqué le 2 mai à Prévésa, qu'il avait démasqué ses vues secrètes. Ce n'était ni vers la Thessalie, ni du côté de l'Acarnanie qu'il avait dirigé son attaque, mais contre la Selleïde. Le moment était arrivé de saisir l'ennemi au corps, de prendre les Turcs en flagrant délit, de les terrasser, de précipiter leurs hordes dans les ondes de l'Achéron, de leur porter un coup décisif, et peut-être de les anéantir. On partit précédé du labarum, en prenant la route qui passe par Sicyone et Ægium pour se rendre à Patras. Arrivés près de cette dernière ville, Mavrocordatos eut

un entretien avec Colocotroni, qui faisait le blocus du château, et on s'embarqua aussitôt au mouillage de Saint-André, à la vue des Turcs étonnés de la belle ordonnance des chrétiens.

Le vent était propice : on aurait cinglé vers l'Épire; mais comme on craignait que Th. Maitland n'eût décrété que le port de Corfou s'étendait depuis la pointe d'Otrante jusqu'aux terres de la Morée, Mavrocordatos, jetant un regard douloureux sur la belle mer de la Grèce, fermée à la valeur de ses enfants, ordonna de porter le cap vers Missolonghi, où il prit terre le cinq juin à midi.

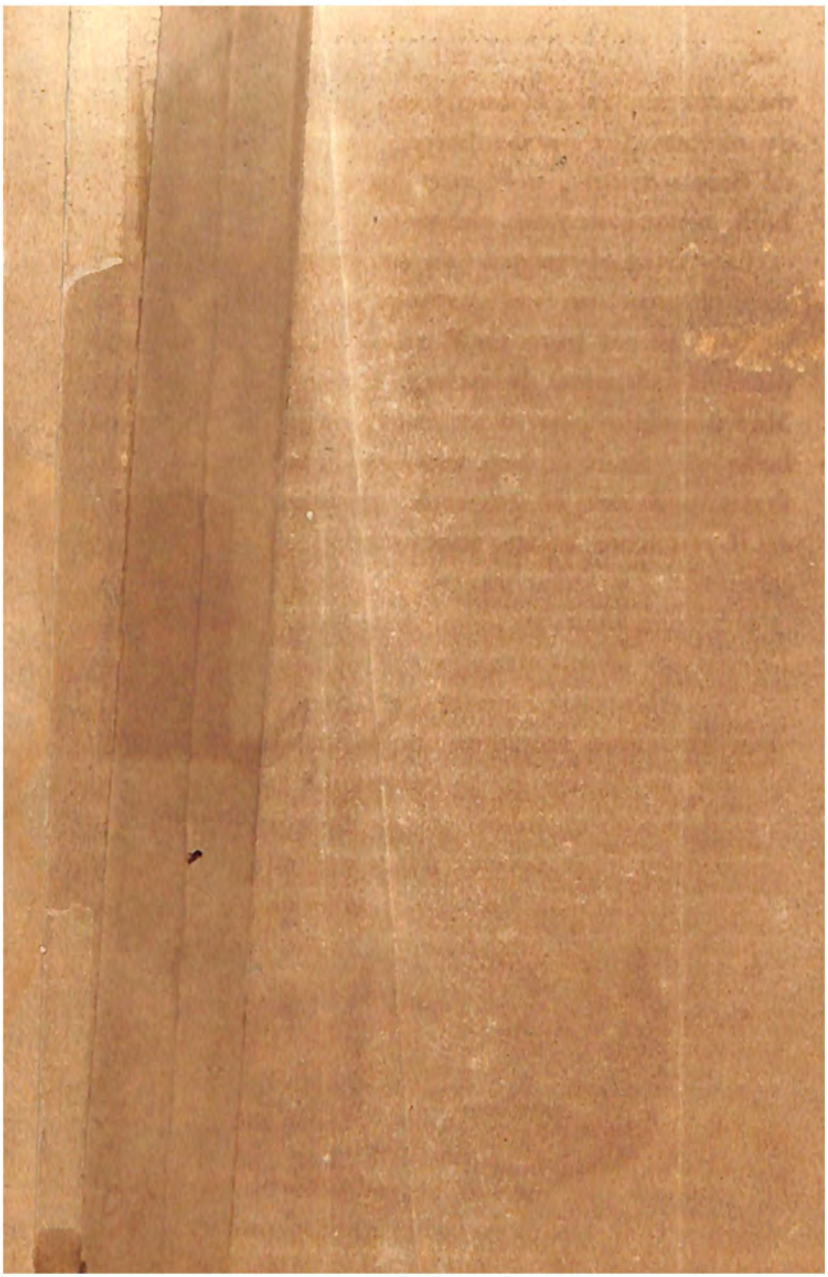
FIN DU LIVRE SEPTIÈME ET DU TOME TROISIÈME.



LES THERMOPYLES ET PAYS VOISINS

Histoire de la Grece. Tom. III.

Par LAPIE. Geographe (1825)



TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME TROISIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE Ier. Insurrection de Samos. — Levée et organisation de troupes régulières. — Fureur des Turcs asiatiques. — Désordres commis par eux aux Dardanelles. — Arrivée de la flotte mahométane à Mitylène ou Lesbos. — L'escadre grecque se met à sa poursuite. — Beau fait d'armes de quatre bricks grecs; — détruisent un vaisseau de ligne ennemi. — Fuite de l'armée navale ottomane. — Projet des Grecs sur Smyrne; — se dirigent vers Cydonie. — Incendie et destruction de cette ville. — Les insurgés sauvent les habitants. — Chrétiens vendus par les barbares. — Descente des Samiens sur les côtes de l'Asie mineure. — Massacres de Smyrne. — Belle conduite de M. David, consul de France. — Zèle, charité, protection de la marine royale envers les Grecs. — Assassinat des autorités turques. — Ochlocratie musulmane. — Bâtiment sarde sacrifié; — son équipage assassiné. — Causes et conséquences de cette affaire..... *page*

CHAPITRE II. Allégresse des Grecs de l'Archipel. — Arrivée de l'amiral Halgan. — Insurrection de l'île de

Crète, — proclamée par les Sphaciotes. — Abadiotes, peuplade. — Turcs bloqués dans les places fortes. — La Canée; idée de cette ville. — Dévastations des hordes musulmanes. — Beau caractère d'Élèz aga, satrape de la Carie; — chargé de l'expédition contre Samos. — Désordres et anarchie à Scala-Nova. — Massacres à Cos, à Rhodes, à Cypre. — Seconde arrivée de la flotte turque dans l'Archipel; — poursuivie par la flotte grecque. — Avantage que celle-ci obtient avec ses brûlots. — Marine franque compromise, pourquoi. — Insurrection de la Macédoine transaxienne. — Alarmes répandues à Salonique. — Les Juifs font cause commune avec les Turcs. — Grecs battus en plusieurs rencontres; — se réfugient dans la presqu'île de Cassandria. — Moines du mont Athos. — Le béotarque Diamantis accourt au secours des Macédoniens. — Zongos bat les Turcs en Thessalie. — Mavrocordatos et le général Normann arrivent en Morée. — Prise de Navarin et de Monembasie. — Affaires de l'Acarnanie et de l'Épire. — Blocus de Tripolitza. — Aperçus sur cette entreprise. — Portrait de Démétrius Hypsilantis. — Embarras de Khourchid. — Turcs écrasés dans une mosquée de Janina, par les bombes d'Ali pacha..... *page* 30

CHAPITRE III. Démolition des églises. — Orgueil de la Porte-Ottomane. — Arrestation du banquier Danési; — réclamé par l'ambassadeur de Russie. — Déclaration du cabinet de Pétersbourg. — Réponse du divan à sa note. — Le baron de Strogonoff quitte Constantinople; — arrive à Odessa. — Pompe funèbre du martyr Grégoire. — Son panégyrique. — Vœu unanime des Russes pour la guerre. — Le baron Strogonoff rencontre son souverain à Louga. — Résignation philosophique d'Angélo, ancien chargé d'affaires de la Porte ottomane à Paris. — Aventures et arrivée de T. Négris en Morée, — de Baleste. — Divisions dans le sénat de Calamate.

— Sakéris; son caractère. — Conciliabule de Missolonghi. — Pastorale du patriarche intrus Eugène. — Anathème prononcé contre sa personne et ses œuvres. 80

CHAPITRE IV. Les Souliotes s'emparent de Regniassa. — Leur stratégie particulière. — Tentative qu'ils font contre Arta. — Ils inquiètent Khourchid; — rétrogradent pour combattre les Chamides; — les battent. — Succès de Marc Botzaris, — dans l'Athamanie, à Placa. — Secours arrivés à Khourchid pacha; — négocie avec Ali pacha. — Appel des Souliotes aux habitants de Parga. — Les Toxides révoltés s'emparent de Tébélen; — marchent contre Janina; — se dispersent. — Renforts considérables que reçoit Khourchid. — Rupture des négociations avec Ali pacha. — Déblocus d'Arta. — Projets contre les Grecs en général. — Préparatifs des Turcs contre l'Acarnanie, — la Macédoine, — et la Thessalie. — Diamantis soutient les insurgés de Cassandria. — Forces des Grecs. — Expédition dirigée contre la Morée. — Blocus de Tripolitza. — Combat du Trochos, où Kaki Scala, Nicetas, avec quatre-vingt-dix Grecs, bat trois mille cinq cents Turcs et est surnommé le Turcophage. — Arrivée de MM. Gordon et Maxime Raybaud devant Tripolitza. — Considération sur les étrangers auxiliaires des Grecs. — Idée de l'état des insurgés. — Signe extraordinaire de ralliement. — Le démagogue Antonious est banni d'Hydra..... *page* 117

CHAPITRE V. Considérations sur la cause des Grecs; — ils surprennent un convoi turc. — Mouvements maritimes. — Cypre, évènements. — La gabarre française la *Lionne*, contribue à y rétablir l'ordre. — Fermeté du consul Méchain. — Femme française mariée au pacha de Jérusalem. — Couvent catholique du mont Carmel détruit. — Les Anglais favorisent ouvertement les Turcs, — Arrivée de leur escadre à Zante; — elle

débloque le capitana-bey. — Martyre de l'évêque de Coron et de Timothée, diacre de Messénie; — de sa sœur et d'un jeune enfant. — Victoire des Thermopyles. — Déroute complète des Turcs. — Combats partiels devant Patras. — La flotte turque, pilotée par le bâtiment anglais la Zénobie, attaque et détruit Galaxidi. — Siége de Tripolitza, — dirigé par des officiers français. — Leurs noms. — Mavrocordatos est envoyé en Étolie. — Désertion de Cantacuzène. — D. Hypsilantis, trompé, se rend à Calavryta. — Emmène les officiers étrangers. — Elmas bey et ses toxides capitulent. — Avidité de plusieurs chefs grecs. — Mécontentement de leurs soldats. — Bombardement de Tripolitza. — Assaut et prise de cette ville par les Grecs. — Versions diverses à ce sujet. — Doutes relatifs au rapport de M. Voutier. — Raisons à cet égard. — Dévastations. — Départ des Schypetars; — leur attitude menaçante. — Massacre horrible des Turcs et des juifs; — Joseph, évêque d'Andréossa, délivré, prie pour ses ennemis. — Affaires de Zante. — Assassinat d'un Anglais. — Émeute, ses conséquences funestes. — Allées et venues de la flotte ottomane; — elle fait voile vers le levant..... *page* 163

CHAPITRE VI. Situation politique des îles Ioniennes. — Conduite des agents de l'Angleterre à Zante. — Anecdote relative à la reine Caroline de Naples. — Outrages, sévices, déportations, persécutions contre les sujets Russes. — Émeute au port Chiari, à quelle occasion. — Ses conséquences. — Loi martiale. — Supplices, mouvements ridicules des troupes anglaises. — Expulsion des familles grecques réfugiées dans l'Heptarchie. — Châtiments infligés à ceux qui prient Dieu pour les insurgés. — Embargo sur les cloches, les vaisseaux et les chants religieux. — Coup d'œil sur la Morée. — Brigandages des Esclavons, et de quelques autres

personnages à Patras. — Retour des Grecs dans cette ville. — Secours qu'ils reçoivent. — Massacre des Turcs de la garnison de Tripolitza par les Souypetars mahométans. — Fuite du capitan-pacha, ses pertes; — son entrée triomphale à Constantinople. — Détails sur la campagne de Georges du mont Olympe dans les provinces ultradanubiennes; — ses actions; — sa mort. — Déclaration de guerre du Cha de Perse contre Mahmoud, empereur des Turcs..... *page* 210

CHAPITRE VII. Mécontentement des janissaires à Constantinople. — Nouveaux troubles à Smyrne occasionés par l'avidité de quelques Francs. — Belle conduite du consul et de la marine royale de France. — Spéculation atroce d'un caboteur étranger, de concert avec une goëlette algérienne. — Massacres dans l'île de Cypre. — Courage de M. Méchain. — Projets d'un rapprochement entre les Grecs et les Turcs. — Son impossibilité démontrée. — Est rejeté par la Porte-Ottomane. — Arrivée de l'amiral Halgan dans l'Attique. — Situation d'Athènes. — Réflexions à ce sujet. — Grecs réfugiés dans l'île de Salamine; — leur situation précaire; — leur résignation. — Paroles mémorables d'un de leurs guerriers. — Opinion remarquable d'un insulaire. — Anecdote d'un berger Diacrien. — Expédition destinée à secourir les Crétois insurgés. — Translation du sénat de Calamate à Tripolitza, — et de cette ville à Argos; — pourquoi. — Extermination des Grecs de l'île de Samothrace. — Affaires de la Macédoine transaxienne. — Origine et aventures de Méhémet Abouloubond; — nommé pacha de Salonique; — bat les Grecs; — s'empare de la presqu'île de Cassandria; — et de celle de Sithonie ou Longos. — Son hypocrisie; — négocie avec les religieux du mont Athos. — Soumission de la presqu'île de Cassandria. — Conduite d'Abouloubond pacha de Salonique. — Affaires de

l'Eubée. — Mort glorieuse d'Élias, fils de Pierre Mavro-Michalis. — Les Grecs rentrent en possession d'Athènes..... *page* 242

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE Ier. État des côtes de l'Asie-Mineure. — Affaires de l'île de Crète. — Arrivée de Michel Comnène Aphendoulieff dans cette île; — son portrait; — ses proclamations. — Situation militaire et politique de l'île de Crète. — Détails topographiques et économiques. — Noms des principaux chefs des insurgés. — Impéritie et duplicité de Comnène. — Plaintes portées contre lui. — Congrès de Vrachori. — Discours et sage conduite d'Alexandre Mavrocordatos. — Ses plans. — Prise du château de Litharitza. — Les Souliotes marchent au secours d'Ali pacha. — Il refuse leur assistance. — Lettre qu'il leur écrit. — Résolution de Marc Botzaris. — Adhésion du capitaine Cara-Hyscos. — Ils attaquent Arta. — Leurs combats. — Sont appuyés par les Toxides, — qui les trahissent. — Mort de Kars Ali Khan et de Méhémet bey de Cleïsoura. — Ses conséquences. — Déroute des Souliotes. — Déposition d'Ismaël Pachô-bey. — Réunion de tous les Schypetars sous les drapeaux de Khourchid pacha..... *page* 288

CHAPITRE II. Les Acarnaniens sont secourus par Makrys. — Mavro-Cordatos se rend en Morée. — Dissensions entre les insurgés qui bloquaient Patras; — ils sont battus par Jousouf pacha. — Perfidies des émissaires anglais. — Incendie du consulat de France. — Constance et anarchie des Grecs. — Intrigues. — Translation du gouvernement hellénique à Argos. — Discours d'ouverture. — Réunion et formation d'un congrès à Épidaure; — ses délibérations et ses résolutions. — Rapport sur la situation de l'île de Crète. — Arrivée

de M. le Normand de Kergrist à Athènes. — Blocus, siège et capitulation de l'Acrocorinthe. — Massacre des Turcs. — Mavrocordatos élu président. — Constitution provisoire. — Acte d'indépendance. — Loi sur les finances. — Chagrins de D. Hypsilantis. — Arrivée de deux émissaires anglais à Corinthe pour traiter le rachat du harem de Khourchid pacha. — Départ du capitaine Baleste pour l'île de Crète. — Préparatifs des Grecs pour la campagne de 1822..... *page* 322

CHAPITRE III. Détresse d'Ali pacha. — Ruses du sérasker Khourchid. — Défection de l'ingénieur Caretto. — Épisode de Nékibé. — Le château du lac est livré aux assiégeants. — Ali parlemente. — Son entrevue avec les envoyés de Khourchid. — Il leur présente son séide Sélim. — Évacuation du château par les Osmanlis. — Proposition d'Ali acceptée; — elle lui devient funeste. — Garanties trompeuses qu'on lui donne. — Songe qui lui annonce sa fin prochaine; — il se transporte dans l'île du lac. — Ses illusions; — ses anxiétés; — sa mort; — ses funérailles. — Vasiliki sauvée. — Envoi de la tête du tyran à Constantinople. — On l'expose en plusieurs endroits, et on la montre pour de l'argent..... *page* 354

CHAPITRE IV. Exposition de la tête d'Ali pacha à la porte du sérail des sultans. — Yaphta ou écriteau qui y était attaché. — Lettre de Mahmoud II à Khourchid pacha et à son armée. — Exécution des fils et des petits-fils d'Ali pacha à Khoutaïéh; vente de leur harem. — Mécontentement des Schypetars à Janina. — Préparatifs de guerre des Turcs, — et des Grecs discutés. — Voyage d'exploration de l'amiral Tombazis. — État de Psara et de Samos. — Capture importante d'artillerie. — Perfidie du pacha Abouloubond. — Les Turcs envahissent la presqu'île du mont Athos. — Fuite des réfugiés et d'un grand nombre de religieux. — Prise

d'un parc d'artillerie par les Psariens. — Arrivée de l'artillerie du mont Athos à Salonique. — Combats et victoires des Grecs à Zeïtoun et à Patradgik, depuis le 31 mars jusqu'au 6 avril. — Dissensions et affaires de Naxos. — Organisation de Paros. — Situation de la Crète. — Formation de l'aréopage et du ministère du gouvernement hellénique. — Éphores d'Athènes. — État de cette ville..... *page* 381

CHAPITRE V. Arrivée de l'escadre ottomane dans la mer Égée. — Stratagème des Hydriotes. — Elle fait un débarquement à Navarin; — est battue par le général Norman; — relâche à Zante; — accueil qu'elle y reçoit; — sa composition. — Bruits répandus par la police. — Se dirige vers Patras. — Apparition de la flotte grecque, — commandée par l'amiral Miaoulis. — Patriarche d'Alexandrie. — Vœux qu'il fait pour les Bourbons et pour le Pape. — Sommation de Khourchid adressée aux Acarnaniens et aux Étoliens. — Leur réponse. — Fuite et défaite des Turcs. — Leur escadre revient à Zante. — Bulletin du président Mavrocordatos. — Acte par lequel il proclame le blocus. — Évènements maritimes. — Espion anglais. — Le consul français de Patras délivre plusieurs individus. — Fureur de Khourchid contre les Acarnaniens, — qui battent ses lieutenants. — Alarmes des Chamides. — Partialité révoltante des Anglais en faveur des Turcs; — ils empêchent l'entreprise des Hydriotes contre Syvota. — Avantage obtenu sur les mahométans par Marc Botzaris à Régniassa. — Vasiliki et les secrétaires d'Ali envoyés à Constantinople. — Mort d'Abdin bey de Larisse. — Exil d'Ismaël Pachô bey. — Dévouement magnanime des Souliotes..... *page* 408

CHAPITRE VI. Précis des évènements antérieurs à l'insurrection de Chios. — Raisons qui portèrent ses habitants à ne pas embrasser la cause des Grecs. —

Résolution qu'on aurait dû prendre. — État florissant, agriculture, prospérité commerciale et industrielle de Chios. — Vexations des Turcs. — Otages qu'ils demandent. — Corvées qu'ils exigent. — Exactions et assassinats partiels qu'ils commettent. — Mécontentement public. — Débarquement de Lycurgue Logothète avec un corps de Samiens; — il fait révolter les campagnes de Chios; — assiége la citadelle; — son entrevue avec l'amiral Halgan. — Réunion d'une armée turque à Tchesmé. — Gardien d'abeilles du mont Sipyle assassiné. — Bataillon de derviches armé en guerre. — Arrivée de la flotte ottomane. — Débarquement des Turcs à Chios. — Embrasement de cette ville. — Massacre de ses habitants. — Meurtres. — Exécutions. — Fuite en masse de la population de la ville et des villages de la plaine ou Campo Choria. — Amnistie proposée par le capitan-pacha. — Commissaires députés en son nom par Véhib pacha vers les insurgés. — Réflexions sur l'inconvenance de leur mission. — Ils parcourent les campagnes. — Dévastation du couvent de Néamoni. — Luxure des Osmanlis. — Ils égorgent les femmes qu'ils ont souillées; pourquoi? — Les vaisseaux grecs accourent au secours des habitants de Chios. — Samiens arrêtés. — Les insulaires acceptent l'amnistie. — Logothète et les siens se retirent à Psara, où ils sont emprisonnés. — Élèz aga prend le commandement des villages graciés. — Retour des commissaires auprès de Véhib pacha. — Dévouement du père capucin de la légation de France. — Traits infamants de cupidité de quelques créoles lévantins. — Tortures et supplices de l'archevêque Platon et des otages pendus sur la flotte, dans la citadelle et à Constantinople. — Dévouement d'un Grec pour sauver son frère, avec lequel il périt. — Renouvellement des massacres. — Martyre à jamais mémorable d'une foule d'hommes

et de femmes qui avaient apostasié. — Fin tragique d'Irène, surnommée l'Oréade de Chios. — Premiers symptômes de la peste. — Terreur des Turcs à l'aspect des cadavres flottants autour de leurs vaisseaux. — Cessation des assassinats. — Vente des esclaves. — Noyade des vieillards, des femmes enceintes et des enfants en bas âge. — État des chrétiens dans les bazars de Smyrne. — Enthousiasme de quelques renégats. — Réparation héroïque qu'ils font à la croix. — Insensibilité des Lévantins. — Firmans. — Ouverture du Rhamazan..... *page* 441

CHAPITRE VII. Réflexions sur l'indifférence de la chrétienté relativement aux Grecs. — Noms de plusieurs officiers étrangers accourus à leur secours. — Forban arrêté à Monembasie. — Infortunes de l'épouse de Glaracès de Chios. — Haine impie des habitants de Syros contre les insurgés. — Affaires de l'île de Crète. — Intrépidité des insulaires de Kasos. — Duplicité de Comnène Aphendoulieff. — Sa lâcheté. — Bravoure de Baleste et du capitaine Justin de Rouen. — Avantages remportés sur les Turcs. — Réunion de la flotte des Hellènes à Psara. — Extrait du rapport du capitaine de frégate Paul Jourdain à l'amirauté d'Hydra. — Suites des détails sur les désastres de Chios. — Tableau des massacres et de la dévastation des villages situés dans la partie méridionale de cette île. — Femme égorgée sur le berceau de son enfant. — Dévouement de deux prêtres grecs. — Combat naval du 30 mai. — Suite des affaires de l'île de Crète. — Arrivée de l'escadre égyptienne. — Débarquement des Turcs à Rhétymos. — Combat. — Baleste trahi, est tué par les mahométans. — Envoi de sa tête et de ses mains au capitan pacha. — Lycurgue Logothète interrogé et transféré à Hydra. — Les Samiens rejettent l'amnistie qu'on leur propose. — Résolution de détruire la flotte turque.

— Anthème, patriarche d'Alexandrie, bénit les brûlots de Constantin Canaris et de Georges Pépinis—Incendie du vaisseau amiral ottoman. — Funérailles dignes de Baleste. — Mort du capitan-pacha. — Triomphe et modestie de Constantin Canaris. — Il reçoit la communion des mains de l'évêque de Myrine. — Rage et fureur des Turcs. — Extermination totale des chrétiens de Chios. *page* 494

CHAPITRE VIII. Alégresse, et faits d'armes des insulaires de la mer Égée. — Insurgés du mont Olympe et de la Macédoine cisakienne,—attaqués par Méhémet Abouloubоud, pacha de Salonique.—Prise de Naoussa. — Massacre des habitants. — Six cents Juifs forment volontairement un corps de bourreaux.—Mort de Zaphyris. — Retour d'Abouloubоud à Salonique. — Supplices. — Martyres de plusieurs femmes chrétiennes lentement dévorées par des rats et des chats. — Mort de l'épouse du capitaine Tassos renfermée dans un sac rempli de serpents. — Femmes condamnées à mourir de faim. — Détails sur leur longue agonie. — Lois et décrets du sénat de Corinthe. — Défaite des Turcs aux Thermopyles. — Division ottomane anéantie au pont de Baba dans le Tempé. — Combats devant Patras. — Arrivée de Marc Botzaris à Corinthe. — Lettre de son oncle. — Rachat et échange du harem de Khourchid pacha. — Chrysé est rendue à son époux Marc Botzaris. — Plan des Souliotes pour porter la guerre en Épire.—Organisation des Philhellènes et d'un régiment régulier. — Lois et décrets. — Mavrocordatos nommé dictateur temporaire.—D. Hypsilantis retourne à l'armée de la Grèce orientale. — Siége d'Athènes. — Proclamation. — Affaire de la goëlette hydriote *la Terp-*

sichore. — Lettre de l'amirauté d'Hydra au lord haut commissaire des îles Ioniennes. — Sa réponse hautaine. — Départ de l'expédition grecque pour l'Épire. — Arrivée de Mavrocordatos à Missolonghi.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

00037269

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 17 February, 2016